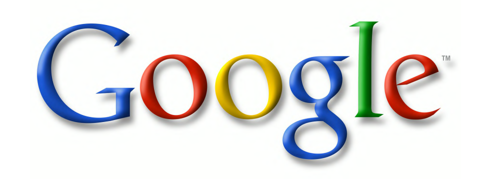


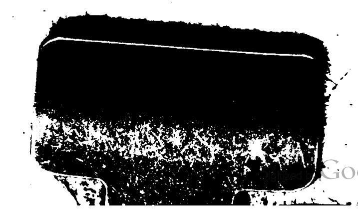


Ex Libris

Petri Adamoli

Regi à Consiliis, à portubus, pontibus, transitibus que urbis Lugdunensis ac veteris Provinciæ, Summi

·17 33·



VOYAGE
EN
TURQUIE
ET EN PERSE.

Avec une Relation des expéditions de Tahmas Kouli-Khan.

Par M. OTTER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez les Freres GUERIN, rue Saint Jacques, à Saint Thômas d'Aquin.

M. DCC. XLVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MAUREPAS,
MINISTRE
ET SECRETAIRE D'ESTAT.

ONSEIGNEUR,

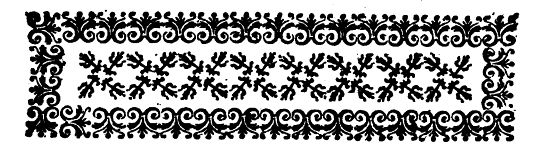
C'EST par votre ordre que j'ai fait le voyage du Levant. Si la Relation que j'en donne au Public, est de quelque utilité, il

vous en est redevable. Ainsi, MONSEIGNEUR, *en vous présentant cet Ouvrage, je ne fais que vous offrir ce qui vous appartient. Permettez,* MONSEIGNEUR, *à ma reconnoissance de rendre cet hommage à vos bontés, en attendant que par les éclaircissemens que je prépare sur l'Histoire de l'Orient, je puisse répondre en quelque sorte à vos intentions.*

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
OTTER.



PREFACE.

PENDANT le Voyage dont je donne ici la Relation, je me ſuis fait un devoir de marquer chaque jour exactement ſur mes tablettes les lieux, les rivières, les montagnes par où j'ai paſſé, leurs diſtances relatives, mes obſervations ſur les productions des pays, & les mœurs des habitans.

Sur la route même, lorſque je trouvois un moment de loiſir, ou que je ſéjournois en quelque endroit, je rédigeois toutes ces notes en forme de Journal pour mon uſage, & pour être dépoſé dans la Bibliothèque du Roi: mais depuis mon retour en France, quelques perſonnes dont

je respecte le jugement, ayant lû ce Journal, ont pensé qu'il pouvoit éclaircir la Géographie & l'Histoire de l'Orient, sur-tout si j'étendois davantage la description des pays dont j'ai occasion de parler.

C'est ce qui m'a engagé à consulter les meilleurs Géographes Orientaux, dont les ouvrages se trouvent à la Bibliothèque du Roi, & particulièrement Ibrahim Effendi, Directeur de l'Imprimerie de Constantinople, que j'appelle le Géographe Turc, parce qu'il est le seul de cette nation qui ait donné un corps de Géographie.

Quant à la partie historique, elle est tirée de Mémoires manuscrits, ou des conversations que j'ai eues avec des personnes très-instruites. J'y ai ajoûté les événemens dont j'ai, pour ainsi dire, été témoin, & quelques Anecdotes. Je tiens sur-tout d'Ab-

dul-Baki-Khan, Ambassadeur de Perse à la Porte, & des principaux de sa suite, avec qui j'ai fait le voyage de Constantinople à Ispahan, plusieurs particularités de la vie de Nadir Chah. J'en ai appris d'autres pendant mon séjour dans cette dernière ville, à Bagdad & à Basra. Ce que je dis de ses expéditions, particulièrement de celle de l'Inde, m'a été rapporté par des témoins oculaires, & se trouve d'ailleurs conforme à une Relation en Langue Persanne, écrite à Dilli l'an 1153 de l'hégire. Cette pièce étant extrêmement rare, & peut-être unique, j'ai cru devoir la déposer dans la Bibliothèque du Roi, afin que ceux qui entendent la Langue, & qui sont curieux de vérifier les faits, puissent s'assurer par eux-mêmes de ma fidélité.

D'ailleurs, le commerce que j'ai eu avec des personnes de différentes nations de l'Orient, m'a

fait connoître leurs mœurs, leurs ufages, leur manière de penfer, leurs intérêts, & la forme de leurs gouvernemens.

J'ai varié mes routes autant qu'il m'a été poffible, afin d'examiner une plus grande étendue de pays : je me fuis même trouvé dans la néceffité d'en prendre une peu fréquentée par les Orientaux : je veux dire celle de Diarbekir à Sivas par les mines de Kieban, & par Divrigui, dont aucun autre Voyageur, ce me femble, n'a parlé.

Il me refte à rendre compte de quelques changemens, que j'ai faits dans l'orthographe de plufieurs noms. L'ignorance, ou peut-être la négligence, a introduit dans les livres des Voyageurs quantité de mots corrompus, avec lefquels nous nous fommes familiarifés au point, qu'il femble qu'on ne peut les prononcer autrement fans cho-

quer l'oreille. Tels ſont entre beaucoup d'autres les mots de Vizir, Tartar, Turcoman, Caravan, Caravanſera, Moſquée, Sofi, Alcoran, & quantité de noms de villes & de lieux, qui étant défigurés, paroiſſent ridicules à ceux qui ſont accoûtumés à leur vraie prononciation, & renferment ſouvent un tout autre ſens que celui qui leur eſt naturel. J'en ai réduit quelques-uns à leur véritable orthographe, & je n'ai point touché à d'autres, dans la crainte d'être blâmé d'avoir voulu trop entreprendre.

Si le Public excuſe la liberté que j'ai priſe à cet égard, je porterai la réforme plus loin dans la ſuite ; & ſi d'ailleurs il eſt content du fonds de l'Ouvrage, je croirai avoir bien employé & mon tems & ma peine.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le Manuſcrit qui a pour titre : *Relation du Voyage fait en Perſe par M. Otter*, & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. Je crois même que cette Relation ſera également utile & agréable. A Paris, ce 18 Octobre 1747.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Sieur OTTER Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Relation d'un Voyage fait en Turquie & en Perſe*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date

des Présentes ; Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui ; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformement à la Feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera

ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le deuxième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cens quarante-sept, & de notre règne le trente-troisième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 923. Fol. 815. conformement au Réglement de 1723. qui fait défense art. 4. à toutes personnes, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'art 108. du même Réglement. A Paris, le 2. Mars 1748.

Signé, G. CAVELIER, *Syndic.*

VOYAGE



VOYAGE EN TURQUIE ET EN PERSE.

CHAPITRE I.



LA Cour ayant trouvé bon de m'envoyer en Orient, je partis de Paris le 27 Janvier 1734, après avoir pris les ordres de Monſieur le Comte de Maurepas, & me rendis à Marſeille. Je m'embarquai quatre jours après ſur un bâtiment marchand, chargé pour Conſtantinople. Nous ſortimes de la rade vers

le soir, & fimes route pendant la nuit avec un bon vent frais, lequel renforça le lendemain, & nous fit découvrir le troisième jour de notre navigation la côte occidentale de Malte, où il manqua tout-à-fait à l'entrée de la nuit, & fut suivi d'un calme qui dura vingt-quatre heures.

Quoique je desirasse fort d'arriver en peu de tems à Constantinople, je n'aurois pas été fâché de m'arrêter quelques jours dans cette fameuse Isle, pour en voir en passant les singularités. J'aurois souhaité que le tems nous eût obligés d'y relâcher, sans quoi il n'y avoit point d'apparence que le Capitaine consentît à y prendre port, mais je n'eus pas cette satisfaction; le vent devenu favorable nous mit en état de continuer notre route avec tant de succès, que nous nous trouvames le dixième jour entre le Cap d'Or & l'Isle d'Andros, où il nous laissa.

Nous espérions que le même vent reprenant le lendemain, nous feroit déboucher ce canal, auquel cas notre voyage auroit pû être fort court; il en arriva autrement : à peine le jour fut-il venu que celui qui commandoit en

second, entra dans la chambre, & dit en provençal au Capitaine, qu'il y avoit un *Chapeau* sur le Cap. Comme je n'entendois pas ce que cela vouloit dire, je ne m'en mis pas en peine d'abord; mais quand je les vis sortir avec précipitation, je jugeai qu'il falloit qu'il y eût quelque danger. Je les suivis pour savoir de quoi il étoit question : la mer étoit unie comme une glace; nous n'avions point d'ennemis à craindre, & tous, excepté eux, étoient tranquilles. Dans cet état je ne pouvois comprendre le sujet de l'inquiétude qui paroissoit sur leur visage.

Les Marins n'aiment pas qu'on leur fasse des questions quand ils ont l'esprit occupé; c'est pourquoi je me tins à l'écart sans rien dire, espérant d'être bien-tôt éclairci de notre situation par la manoeuvre, comme je le fus en effet. La mer commença à se rider à quelque distance devant nous; aussi-tôt le Capitaine se mit à crier, Qu'on serre vîte les voiles. Le danger parut alors pressant; je crus qu'il m'étoit permis de demander ce qu'on avoit à craindre, & m'adressai au Capitaine en second. *Ne voyez-vous*

pas, me répondit-il en françois, *ce nuage noir qui couvre le ſommet de la montagne, & que le vent vient en proue? nous ſommes menacés d'une tempête; Dieu veuille que je me trompe.* Se tournant enſuite vers le Capitaine, il lui dit qu'il étoit d'avis de prendre port pour éviter l'orage.

Il y avoit long-tems qu'il navigeoit dans l'Archipel, & ſon avis étoit ſage; mais ſoit que le Capitaine ne connût pas le danger, ſoit qu'il ne voulût pas ſuivre un avis que ſon ſecond avoit ouvert, il s'obſtina à tenir le canal, donna ordre d'*amurer* la miſaine, & fit pluſieurs bordées. Le vent devint pendant ce tems plus violent; la mer s'agita & s'enfla; les lames qui battoient avec fureur les flancs du vaiſſeau, inondoient ſouvent le pont : alors le tems ſe couvrit, & le jour ſe changea tout-à-coup en une nuit des plus ſombres; enfin l'orage creva. Les éclairs, le tonnerre, la grêle, la pluie & les vagues qui s'élevoient juſqu'aux nues, formoient un ſpectacle affreux. Le vent augmentant toujours, l'on fut obligé de ſerrer la ſeule voile qui étoit dehors, & d'abandonner le

vaisseau au gré des flots; dans cet état une lame plus grosse que les autres vint vers minuit se briser contre le navire, & le jetta sur le côté. Les Matelots effrayés firent un grand cri, & se sauvèrent tous sous le gaillard; je vis le moment que j'allois être écrasé par les caisses qui se détachèrent, ou noyé par l'eau qui entroit comme un torrent dans la chambre où j'étois couché sur le plancher, pour être moins incommodé du roulis du vaisseau. Je me débarrassai le plus vîte qu'il me fut possible, gagnai la porte, & sortis sur le pont, où j'avois de l'eau jusqu'aux genoux. Le Capitaine monté sur le gaillard, crioit avec le porte-voix de border la misaine. Je lui demandai comment nous étions; il répondit: Nous sommes fort mal; recommandez-vous à Dieu, je vais en faire autant. Nous restames une demi-heure dans cette cruelle situation; le Capitaine avoit beau crier, on n'obéissoit plus, on n'écoutoit plus, on ne songeoit qu'à la mort, qu'on regardoit comme inévitable. Celui qui commandoit en second, voyant tout le monde immobile, sauta sur le pont & appella le Contre-Maître, à qui il

dit, que puiſqu'il falloit périr, autant valoit-il aller au-devant de la mort, que de l'attendre; ainſi qu'il falloit tenter une dernière reſſource. Alors le Contre-Maître prit un couteau entre ſes dents, monta avec mille peines, coupa les rabans de la miſaine & la fit tomber.

A peine fut-elle bordée, que nous ſentimes le vaiſſeau ſe relever peu-à-peu. L'eau diminua ſur le pont; le gouvernail commença de nouveau à jouer, & les Matelots reprirent courage : le Capitaine leur ayant fait diſtribuer de l'eau de vie en abondance, ils travaillèrent de leur mieux. Nous paſſames de cette manière le reſte de la nuit & le jour ſuivant entre la vie & la mort, faiſant cependant beaucoup de chemin ſans ſavoir où nous étions.

Ce ne fut qu'à quatre heures après midi que les ténèbres ſe diſſipèrent un peu. Nous vimes alors à quelque diſtance de nous un endroit plus noir que les autres; l'on jugea que ce devoit être la terre, & on ne ſe trompoit pas. Le tems s'éclaircit tout-à-fait. Une côte fort élevée ſe préſenta à nos yeux, & fut reconnue pour

celle de Candie, au grand étonnement du Capitaine, qui ne put comprendre comment nous avions fait tant de chemin en si peu de tems.

Comme l'orage tiroit à sa fin, & que nous n'avions rien de brisé, ni même d'endommagé, nous ne relachames pas dans cette Isle ; nous nous mimes seulement à l'abri sous la côte occidentale, & tinmes toujours le large, en faisant des bordées cette nuit, de même que le jour & la nuit suivante. La tourmente cessa alors tout-à-fait; la mer se calma insensiblement, le vent se remit le troisième jour au bon côté ; nous reprimes notre route, la continuames sans interruption, & arrivames le 10 de Mars à Constantinople.

CHAPITRE II.

COnstantinople est situé sur un canal qui joint deux mers, & forme un port grand & commode. Les Mosquées, les Seraïs, les fontaines, dont l'architecture est singulière, les maisons qui s'élèvent du

bord de la mer en amphithéâtre, les jardins, les cyprès, qui y ſont communs, particuliérement dans les cimetières, une quantité de vaiſſeaux & d'autres bâtimens de différentes groſſeurs & eſpèces, qui bordent les deux rives, & des milliers de kaïks ou petits bateaux, qui vont & viennent continuellement dans le port, tout cela enſemble forme un beau coup d'œil, quand on y arrive par mer; mais cette première idée de beauté ſe perd bientôt quand on entre dans la ville. Les rues ſont étroites, mal-propres, le terrain inégal. Les maiſons ſont de bois; elles ont des eſpèces de balcons à jalouſies, garnis en dedans de ſoffas, où l'on ſe met pour voir les paſſans; ce qui fait un des amuſemens de ce pays, où il n'y a point de promenades publiques ni de ſpectacles.

Les gens de divers états & de différentes nations qu'on y trouve en grand nombre, diſtingués par leurs habits ou par leurs langages, faiſant tous paiſiblement leurs affaires, attirent les regards d'un Voyageur qui arrive, & font juger que les Turcs ne ſont pas ſi inſociables, ni ſi bar-

bares que le commun ſe l'imagine. La ſûreté, la police & le bon ordre qui règnent dans cette grande ville, où il y a peut-être plus de huit cent mille ames, & où l'on n'entend preſque jamais parler d'aſſaſſinats ni de vols nocturnes, le prouvent encore mieux pour peu qu'on y ſéjourne, & qu'on y faſſe d'attention.

Dès que j'eus mis pied à terre, un Drogman de la nation vint m'offrir de me conduire au Palais de France, pour ſaluer, ſuivant l'uſage, Monſieur l'Ambaſſadeur. Je remis à Monſieur de Villeneuve, alors Miniſtre de France à la Porte, une lettre de Monſieur le Comte de Maurepas. Il me dit, après l'avoir lûe, qu'il vouloit que je logeaſſe au Palais; je ne doutai pas que je ne fuſſe redevable de cette politeſſe à la recommandation du Miniſtre dont les bontés m'ont accompagné par-tout.

Je rendis enſuite mes devoirs aux Miniſtres des autres Cours, comme cela ſe pratique quand on arrive dans cette ville. Outre l'Ambaſſadeur de France, il y en avoit un d'Angleterre, un de Hollande & un de Veniſe, un Réſident de l'Empereur, deux de Moſ-

covie & un de Pologne. Ils ont tous leur Palais à Péra ; ce fauxbourg est sur une hauteur, l'air y est pur, la vûe belle, & les maisons commodes. Les Marchands demeurent à Péra ou à Galata ; leurs magazins sont dans ce dernier fauxbourg, où ils sont plus près du port & de la douane. La Nation françoise y est la plus nombreuse & fait le plus grand commerce.

CHAPITRE III.

APrès avoir examiné à loisir Péra, Galata & les autres quartiers en-deçà du port, où il n'y a rien de remarquable en fait de bâtimens, si ce n'est Top-khanè (1), la belle fontaine qui est tout-auprès, le Seraï des Itchouglans (2), & Ters-khanè ou

(1) *Top-Khanè* est la fonderie des canons, où il s'en trouve de fort beaux, & quelques-uns d'un calibre extraordinaire.

(2) Le *Seraï* des Itchouglans est un Palais où les Pages du Grand Seigneur sont élevés, & d'où on tire ceux qui sont choisis pour être employés dans le grand Seraï. Ils y aprennent à lire, à écrire, & les exercices du corps, comme de jouer au dgirid, qui est un bâton court, qu'on se jette avec beaucoup d'adresse, de tirer le fusil & l'arc, &c.

l'arſenal, j'eus occaſion de voir dans Conſtantinople le Palais des Grands Vezirs. C'eſt un grand bâtiment fait dans le goût des autres maiſons de la ville, & peu éloigné du Seraï du Grand Seigneur.

Haikim-ouglou (3) Ali Pacha, pour lors premier Miniſtre de l'Empire, invita Monſieur de Villeneuve à ſe rendre chez lui pour une conférence. Monſieur l'Ambaſſadeur, après avoir traverſé le port en kaïk, monta à cheval & s'y rendit accompagné de toute la Nation qui le ſuivoit à pied, l'uſage étant que l'Ambaſſadeur ſeul ſoit monté.

J'étois de la ſuite, & j'eus le plaiſir de voir les cérémonies qui ſe pratiquent dans ces occaſions. On conduit d'abord l'Ambaſſadeur & ſon cortége dans une anti-chambre où

(3) *Haikim-ouglou* veut dire fils de Médecin. C'eſt l'uſage de Orientaux de diſtinguer les perſonnes qui portent le même nom, par les noms de leur père ou de leurs enfans aînés, par ceux des lieux de leur naiſſance, ou par des ſobriquets. On appelloit ainſi ce Vezir à cauſe, dit-on, que ſon père étoit Médecin du Kizlar agaſi, qui l'avoit avancé à cette première dignité : quoiqu'il eût été obligé quelquefois de conſentir à ſes diſgraces, il l'avoit toujours protégé.

il ſe repoſe un moment pour donner le tems d'avertir le Vezir de ſa venue. Quand celui-ci eſt prêt à paroître, on introduit l'Ambaſſadeur dans la ſale d'Audience, où ſa ſuite entre avec lui. Il s'aſſied dans un fauteuil vis-à-vis la place du Vezir, & toute ſa ſuite ſe tient debout derrière lui. Le Vezir entre peu de tems après par une autre porte, & paſſe devant ſes Agas qui ſont rangés en haie ſur l'eſtrade, & qui le ſaluent par un grand cri quand il arrive au ſoffa : l'Ambaſſadeur ſe lève dans le moment qu'il entre, & ils s'aſſeyent tous deux en même tems.

On a été obligé de convenir de ce cérémonial, à cauſe que les Mahométans en général n'aiment pas à ſe lever pour les Chrétiens. Les Vezirs en particulier croiroient déroger à leur grandeur & à leur dignité, s'ils faiſoient cet honneur aux Ambaſſadeurs des Princes de l'Europe.

Quand ils ſont aſſis, le Vezir lui adreſſant le premier la parole, demande comment il ſe porte, & ils continuent de parler de choſes indifférentes : pendant ce tems deux domeſtiques apportent ſur des ſous-

coupes des confitures (4) qu'ils préſentent en même tems à tous les deux. Deux autres ſuivent avec le caffé, qu'ils préſentent de la même manière. Le caffé pris, le Maître des Cérémoines fait un ſignal; alors les Agas du Vezir & la ſuite de l'Ambaſſadeur ſortent ſéparément par les deux portes. Il reſte ſeulement du côté de l'Ambaſſadeur, un Sécrétaire & un Drogman, & du côté du Vezir, le Kihaia (5), le Reis Effendi (6) & le Drogman de la Porte (7) qui ſert d'Interprète; deux muets

(4) Comme de la conſerve de roſe, de l'écorce d'orange, des coins & d'autres fruits confits.

(5) Le *Kihaïa* eſt le Lieutenant du Vezir; c'eſt ordinairement ſur lui que roulent toutes les affaires.

(6) Le *Reis Effendi* eſt le Chancelier de l'Empire.

(7) C'eſt pour l'ordinaire un Grec qui parle bien le turc, & au moins une des langues de l'Europe. Ces gens ſont de vrais eſclaves, & ne ſe préſentent devant les Vezirs qu'en tremblant, à cauſe qu'ils les rendent ſouvent reſponſables des fautes qu'ils font eux-mêmes, & du mauvais ſuccès des négociations. Celui qui faiſoit alors cet office, eut la tête tranchée après le dernier Traité de paix conclu entre les Turcs, l'Empereur & les Moſcovites.

restent aussi au bas de l'estrade pour servir dans le besoin. Quand tous ceux qui doivent sortir, sont retirés, on commence à traiter d'affaires. La conférence finie, chacun rentre & se place comme auparavant. On apporte alors du cherbet (8), de l'eau rose & des parfums, que l'on présente de la même manière que les confitures & le caffé. L'Ambassadeur boit, ou fait semblant de boire du cherbet; après qu'on lui a répandu de l'eau rose dans les mains ou sur son mouchoir, & qu'on l'a parfumé, il se lève & se retire, mais le Vezir reste assis.

Je ne vis le Grand Seigneur qu'au Grand Beïram (9); il alla ce jour

(8) *Cherbet* veut dire boisson. Les Turcs font celle-ci avec de l'eau naturelle, de l'eau rose, du jus de limon, du sucre, & ils y ajoûtent quelquefois de l'ambre.

(9) Le grand *Beïram* est la fête que les Mahométans célèbrent immédiatement après le Ramadan ou le mois du jeûne, le premier jour du dixième mois appellé Chewal. Le petit Beïram, quoiqu'en effet le plus solemnel à cause des Sacrifices, &c. tombe au dixième jour de Zil-Hadgè, qui est le dernier mois de leur année.

Herbelot se trompe quand il dit *que la première de ces Fêtes qui tombe au dixiéme jour du dernier mois de l'année arabe, s'appelle par les*

suivant l'usage, à cheval & en grand cortége à sainte Sophie (10) pour y faire sa prière. Le Kizlar Agasi (11), le Vezir, le Capoudan Pacha (12), l'Aga des Janissaires, le Mufti, des Kadileskiers (13), & un grand nom-

Turcs, Buïuk-Beïram, ou le grand Beïram, & que la seconde qui tombe au premier jour de la Lune de Chewal, est nommée Kutchuk-Beïram ou le petit Beïram; il les a non seulement mal nommées, mais mal arrangées, puisque les mois arabes se suivent dans cet ordre : 1 Muharrem. 2 Safer. 3 Rebi-ul-Ewel. 4 Rebi-ul-Akhir. 5 Dgemadi-ul-Ewel. 6 Dgemadi-ul-Akhir. 7 Redgeb. 8 Chaban. 9 Ramadan. 10 Chewal. 11 Zul-Kadè. 12 Zul-Hadgè.

(10) Les Turcs lui ont conservé son nom grec, qu'ils prononcent mal, l'appellant *Aia Sophia*.

(11) Le *Kizlar-Agasi* est un Officier chargé en chef de la garde des femmes du Grand Seigneur. C'est un Eunuque noir, & le chef de tous les Eunuques; il a la direction générale des legs pieux appellés Vakef, & il donne audience dans le Seraï.

(12) Le *Capoudan Pacha* est le Grand Amiral, qu'on regarde comme la seconde personne après le Vezir. C'étoit Djanum-kodja qui remplissoit alors cette place; j'allai deux fois à son Audience, & je vis à ces occasions Ters-Khanè, c'est-à-dire, l'arsenal où les Capoudans Pachas logent : c'est une des curiosités de cette Ville.

(13) *Kadileskier*, veut dire Juge de l'Armée. Il y en a toujours deux en fonction, l'un

bre d'autres personnes l'accompagnoient. Les Janissaires (14) étoient en haie depuis la porte du Seraï jusqu'à la Mosquée; le Grand Seigneur en passant les saluoit de tems en tems par une inclination de tête; eux par respect s'inclinoient profondément, & ne levoient la tête que quand il étoit passé. C'étoit Sultan Mahmoud aujourd'hui régnant; ce Prince, quoique bon & pacifique, a presque toujours été en guerre, d'abord avec les Persans, ensuite avec les Moscovites & l'Empereur, & en dernier lieu, pour la seconde fois, avec les Persans. Son Kizlar Agasi avoit toute l'autorité; il gouvernoit non seulement le Harem (15) & le

de Roumili, l'autre d'Anadoli ou Natolie; il y en a d'autres qui ont le même rang.

(14) Nous avons formé ce mot de *Yegni-Tcheri*, qui veut dire Troupes nouvelles; c'est le nom qu'on leur donna quand Orkhan fils d'Osman établit ce corps de Milice si redoutable.

(15) *Harem* est un mot arabe, qui signifie une chose sacrée ou défendue : on s'en sert premièrement pour la Mecque & Médine, secondement pour l'endroit de la maison où sont les femmes, & troisiémement pour les femmes mêmes. On se trompe ordinairement en donnant la seconde signification de ce mot à celui de Seraï, qui ne signifie autre chose qu'un Palais.

Seraï, mais encore la Capitale & tout l'Empire; rien ne se faisoit que par son ordre. Il est vrai que cet Officier méritoit toute la confiance de son Maître par son attachement & par sa capacité.

CHAPITRE IV.

JE m'appliquois sans relâche à l'étude des langues qui me devenoient nécessaires : pour y mieux réussir, je crus devoir joindre les conversations à la lecture. Je fis pour cet effet connoissance avec des Arméniens & des Turcs, tant dans les quartiers des Francs qu'à Constantinople, où j'allois de tems en tems voir Ibrahim Effendi, celui qui y avoit introduit l'Imprimerie. Cet établissement avoit souffert de grandes difficultés de la part des gens de la loi, & à cause d'une multitude d'Ecrivains qui gagnent leur vie à transcrire des livres; mais cet Effendi ne se lassant pas d'en représenter l'utilité, obtint enfin la permission d'imprimer toutes sortes de livres, excepté ceux qui traitent de la religion.

Les dévots allèguent pour raison de cette exception, que ce seroit un péché de mettre la parole de Dieu sous la presse; la véritable est sans doute, qu'on a voulu réserver aux Ecrivains quelques moyens de subsister. Je voyois plus souvent un autre Savant fort habile dans la langue arabe; ce fut lui qui m'en donna les premiers principes : il me faisoit lire & m'expliquoit quelques chapitres de l'Alcoran; mais il me recommandoit toujours le secret.

Les Mahométans regardent les Chrétiens comme impurs, & par conséquent comme indignes de toucher seulement ce livre, qu'ils appellent céleste. Si un Raïa, c'est-à-dire, un Chrétien, ou un Juif de leurs sujets, étoit convaincu de l'avoir chez lui & de le lire, ils l'obligeroient à embrasser leur religion, ou ils lui feroient un mauvais parti. Quoique je ne fusse pas dans le cas de craindre aucune violence de cette nature, je gardai le secret à mon maître, pour ne l'exposer pas à des reproches, & peut-être à quelque mauvais traitement. Les Mahométans poussent même l'opinion de notre impureté si loin,

qu'ils ne veulent ni manger du même plat, ni boire dans le même vaſe, ni s'aſſeoir ſur le même tapis que nous. Si quelqu'un d'entre eux a la complaiſance de le faire, il s'écarte de ſes véritables principes, & on le regarde, ſinon comme un infidèle, du moins comme un Mahométan relâché.

J'ai voulu ſavoir ſur quoi ils fondoient cette opinion, & j'ai compris que c'étoit principalement ſur l'uſage que nous faiſons du vin & de la viande de porc, comme auſſi ſur ce que nous n'avons pas l'uſage des purifications.

De tous les habillemens, le nôtre étant celui qui leur paroît le plus extravagant, & qui les choque le plus, il pourroit arriver qu'une perſonne qui le porteroit ſans précaution dans des quartiers peu fréquentés par les Francs, fût inſulté par la canaille. Je ne voulus cependant pas changer le mien, parce que j'avois à vivre avec les François; je me contentois de prendre avec moi un des Janiſſaires de l'Ambaſſadeur.

Les Miniſtres étrangers en ont un certain nombre, que le Grand Sei-

gneur leur donne pour leur garde. Ils sont logés dans leur Palais, & outre la paie du Grand Seigneur, ils en reçoivent une autre des Ministres. Ces places sont d'autant plus recherchées, qu'avec l'avantage de la double paie, ils sont dispensés du service militaire, ce qui les met fort à leur aise. Leurs camarades, jaloux & envieux de leur aisance, leur disent quelquefois des duretés quand ils les rencontrent avec nous dans les rues; ils les appellent ordinairement *Domuz Tchobanlari*, ou gardeurs de cochons. Ce Janissaire m'accompagnoit toutes les fois que j'allois à Constantinople, & me garantissoit des insultes que mon habit auroit pû m'attirer. J'en étois quitte pour quelques injures, comme celles de *Guiaour* ou *Kiafir*, qui signifient infidèle, & autres semblables, auxquelles il ne faut pas faire attention, quand on veut vivre dans ce pays & aller par-tout.

Un jour que je retournois avec mon Janissaire à Péra, je rencontrai dans une rue écartée une troupe de femmes, qui revenoient apparemment du bain: elles avoient le visa-

ge voilé, suivant l'usage du pays, & aucune partie de leur corps ne pouvoit être vûe, excepté les yeux, que le *Sirma* (1) dont elles les avoient frottés, rendoit vifs & pétillans, & les bouts des doigts, qui étoient rouges, comme si elles les avoient trempés dans du sang. Elles se servent pour cette teinture d'une herbe appellée *Hinna*, qu'elles pilent & qu'elles détrempent dans de l'eau d'alun: elles s'en frottent les cheveux, les mains & les pieds. Cette teinture laisse une couleur de rouge foncé, qui dure plusieurs jours. Les hommes en font aussi usage quand ils vont au bain; ils prétendent qu'elle fortifie la partie sur laquelle on l'applique: je ne m'arrêterai pas à détailler les autres vertus qu'ils lui attribuent; j'en ai vû qui s'en servoient pour se teindre la barbe.

Il y a apparence que ces femmes n'avoient jamais vû notre habillement, & qu'elles en furent frappées:

(1) Le *Sirma* est un colire avec lequel les femmes noircissent les paupières & les bords des yeux pour les rendre plus vifs. Les hommes s'en servent aussi pour fortifier, disent-ils, la vûe.

elles s'arrêtèrent & me prièrent d'en faire autant pour un moment. Je demandai au Janissaire s'il n'y avoit pas de danger pour moi : comme il me répondit que je pouvois en toute sureté satisfaire leur curiosité, je m'arrêtai. Alors, après m'avoir examiné depuis la tête jusqu'aux pieds, une d'entre elles, qui probablement étoit la maîtresse des autres, me dit : *N'as-tu pas honte, Guiaour que tu es, de paroître moitié nud dans les rues ? Comment, tu viens du païs où l'on fabrique le drap, & tu n'as pas eu le moyen d'en avoir assez pour un habit qui puisse te couvrir le corps entier ?*

Ce ne fut cependant pas mon habit qui les choqua le plus, la perruque leur parut beaucoup plus étrange que le reste. Les unes dirent que c'étoit mes propres cheveux ; les autres soûtinrent que cela ne se pouvoit pas. Après avoir disputé quelque tems entre elles, la plus hardie s'avança, prit un des côtés de ma perruque, & la soûleva assez pour qu'elle pût en voir le fond, mais retirant aussi-tôt sa main couverte de poudre, *Infidèle*, me dit-elle en la secouant, *tu m'as rendu impure.* Puis

s'adressant aux autres : *Je vous avois bien dit*, continua-t-elle, *que ce n'étoit pas ses propres cheveux : ce sont vraiment des cheveux de femme attachés à une calotte ; & pour empêcher qu'on s'en apperçoive, il les a tout remplis de farine.* Mon Janissaire m'avoit fortement recommandé de faire semblant, lorsque je marcherois dans la Ville, de n'entendre pas la langue du pays, & sur-tout de ne pas répondre aux impertinences qu'on pourroit me dire ; je gardai donc dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, un profond silence : ces curieuses me quittèrent, je continuai ma route, réfléchissant sur les préjugés des Nations.

J'avois un Derviche qui m'enseignoit le Persan, & un Molla (2) qui m'apprenoit le Turc ; ce dernier m'avoit pris en amitié. Un jour que nous nous promenions, il me pria de venir chez lui prendre du caffé. Arrivé à sa maison je remarquai pendant la conversation dans une chambre voisine, des femmes qui nous re-

(2) *Molla* veut dire homme de Loi ou lettré. C'est le titre qu'ils donnent aux Kadis. Celui de Cheïk est la qualité des Muftifs.

gardoient par des jaloufies ; je jettai fouvent les yeux de ce côté, le Molla s'en apperçut, fortit brufquement, & les fit rentrer dans le Harem, où il les enferma.

Quand il revint je me hazardai à lui dire, que j'étois fâché qu'il les eût privées d'un plaifir fi innocent, ajoutant que je lui ferois bien obligé s'il vouloit leur permettre de fatisfaire pour un moment leur curiofité. A ce propos il changea de contenance, & prenant un air fort férieux, il me dit d'un ton qui me fit croire qu'il étoit fâché : *Si je n'avois pas pour vous autant d'amitié que j'en ai, je ne vous pardonnerois pas de m'avoir fait une pareille propofition : fçachant d'ailleurs depuis long tems que c'eft une coûtume établie chez vous de permettre aux femmes, non feulement de fe faire voir & de parler aux hommes dans les maifons, mais encore de paroître à vifage découvert en public, je fuis moins offenfé de ce que vous venez de me dire, que je ne le ferois fi j'ignorois ce qui fe pratique chez vous : mais dites-moi, je vous prie, comment les hommes peuvent-ils fouffrir un tel abus ? Si la même chofe étoit permife chez nous, que de tracafferies,*

ries, que de desordres, que de malheurs la malice de ce sexe ne causeroit-elle pas tous les jours! Il faudroit en ce cas renoncer à la pluralité des femmes : on ne pourroit pas même en épouser une en sureté. Nous ne courons pas ces risques, lui répondis-je, *nos femmes sont douces & raisonnables, nous leur laissons le soin de leur conduite, & nous sommes tranquilles. Je pense,* répliqua-t-il, *que les femmes sont les mêmes par-tout, & je remercie Dieu de m'avoir fait naître dans un pays où il est permis aux hommes de se mêler de leur conduite.* Pour rompre cette conversation, je me retirai.

J'eus occasion de voir l'année suivante la magnifique église de sainte Sophie. Les Turcs ne nous permettent pas d'y entrer, si ce n'est quand un Ministre des Princes Chrétiens en demande la permission, qui ne s'accorde ordinairement qu'après l'audience de congé. Le Grand Seigneur donne alors un *Tchaouche-Bachi*, qui y conduit ce Ministre. Le *Tchaouche-Bachi* est un Officier de la Cour, ou une espèce d'Exempt, distingué par son Turban, auquel est attaché un bouquet de plumes; cet Officier mu- 1735.

ni d'un Ferman ou ordre du Grand Seigneur, marche devant l'Ambaſſadeur, & le conduit par-tout. Les Chrétiens ſe ſervent de l'occaſion, & entrent ſans autre précaution que de quitter leurs ſouliers.

J'y allai avec Monſieur Emo, Ambaſſadeur de Veniſe, & revins très-content d'avoir vû ce bel édifice, dont je n'entreprendrai pas de détailler les beautés, puiſque les Voyageurs en ont donné des deſcriptions circonſtanciées, avec des plans fort exacts. Je dirai ſeulement que cet ancien Temple eſt vaſte, élevé, ſa coupole hardie; qu'il eſt orné de colonnes de marbre, de porphire, de granique, & de vert antique. Les dedans étoient autrefois incruſtés de belles Moſaïques, mais depuis que les Turcs en ſont les maîtres, ils les ont caſſées & détruites par-tout où ils ont pû atteindre.

Nous vimes enſuite les Moſquées de Sultan Soliman & de Sultan Ahmed; quoiqu'elles ſoient belles & grandes, elles n'ont rien de comparable à la première. Dans le voiſinage de la Moſquée de Sultan Ahmed eſt l'Hippodrome que les Turcs ap-

pellent *At-meïdan.* On y voit encore deux pyramides qui servoient autrefois de bornes dans les courses des chevaux, & un groupe de serpens de bronze entrelassés, dont les Turcs ont coupé les têtes. Quelques-uns prétendent que c'est un Talisman placé en ce lieu pour garantir la Ville de bêtes venimeuses, mais qu'il a perdu sa vertu depuis qu'on l'a mutilé ; c'est ordinairement dans cette grande place que les Janissaires s'attroupent quand ils se mutinent.

CHAPITRE V.

LA Peste règne presque toujours à Constantinople, mais moins en hiver qu'en été. Les Francs, qui ne se croient pas obligés comme les Mahometans à l'attendre avec résignation, tâchent de s'en préserver en s'enfermant chez eux quand elle est forte, ou s'enfuyant à la campagne : c'est pour cela, comme pour jouir de la belle saison, qu'ils ont des maisons dans les environs de cette Ville.

Les Isles des Princes dans le Golfe d'Izmid sont regardées par rapport à leur éloignement, & à cause que les Turcs n'y habitent point, comme une bonne retraite; elles ne sont habitées que par des Grecs, de qui quelques Négocians François louoient des maisons. Les Allemands & les Moscovites passoient ce tems à Tarapia, petit Village sur le bord occidental du canal entre Constantinople & la Mer Noire. Les Vénitiens, les Génevois, protégés de la France, & plusieurs familles françoises se retiroient à *Buiukderè* *, autre Village du même côté, mais plus près de l'embouchure de cette mer; Monsieur de Villeneuve y avoit aussi une maison, où je passai une partie de cet été avec beaucoup d'agrément.

* La grande Vallée.

Je n'allai à Bellegrade que l'été suivant: c'est un village de Grecs à quatre lieues de Constantinople, situé à l'entrée d'une grande forêt abondante en gibier; les Grands Seigneurs y ont fait bâtir des *Kioskes* ou pavillons, où ils vont quelquefois prendre l'air. Il y a dans les environs de ce village des bassins, dont les

eaux ſont conduites par des canaux ſoûterrains à un village appellé Baktchè-Kieui *, où elles rencontrent un grand aqueduc ſur lequel elles paſſent ; elles rentrent enſuite dans de nouveaux canaux qui les portent dans un réſervoir à l'entrée de Péra, d'où elles ſe diſtribuent dans les fontaines. Les Francs boivent ordinairement l'eau des cîternes qu'ils ont dans leurs maiſons. Les Anglois, les Hollandois, & quelques François avoient des maiſons à Bellegrade ; le Baron d'Hopken & M. Carlſon y en prirent une auſſi, lorſqu'ils furent nommés Miniſtres du Roi de Suède. (1)

* Le Village des Jardins.

Il arriva dans ce tems une fâcheuſe affaire à l'Ambaſſadeur de Hollande. Son Valet de chambre après s'être enyvré, alla ſe promener du côté des cimetières des Chrétiens ; un Janiſſaire qui le rencontra, fut choqué de le voir dans cet état, & lui en fit

(1) Il n'y avoit point alors de Miniſtre des deux Siciles. Cette Cour ayant fait ſon Traité avec la Porte quelque-tems après, je trouvai à mon retour à Conſtantinople le Chevalier de Maïo, qui étoit revêtu de cette qualité.

des reproches ; le Hollandois mit l'épée à la main, & la lui passa à travers le corps. D'autres Turcs témoins de cet assassinat coururent en donner avis à la garde de Top-khanè, qui saisit l'assassin & le mit en prison. L'Ambassadeur averti de ce qui venoit de se passer le réclama ; les autres Ministres, particulièrement Monsieur de Villeneuve, intercédèrent pour lui, mais inutilement ; cette affaire pensa occasionner une révolte. Les Janissaires se mutinèrent & menacèrent de piller les maisons des Francs, si on ne faisoit pas justice de ce meurtre. Le Vezir craignant l'effet de leurs menaces, & qu'étant une fois attroupés ils ne poussassent la révolte trop loin, fut obligé de leur promettre satisfaction, & de condamner à mort l'assassin : en effet, le procès fut bien-tôt fait, il eut la tête tranchée en plein jour dans la place de Top-khanè.

CHAPITRE VI.

ON commença vers la fin de cette année à parler d'une paix prochaine entre les Perſans & les Turcs, & d'une rupture entre ces derniers & les Moſcovites. Nadir-Chah, après avoir chaſſé les Afgans de la Perſe, avoit formé le deſſein d'aller les attaquer chez eux, pour ſe rendre maître de Kandehar, leur Capitale. Pour le faire ſans crainte d'être troublé dans ſon entrepriſe, il crut qu'il étoit néceſſaire de traiter avec les Turcs. Il leur fit par conſéquent propoſer la paix, quoique cette démarche fût contraire, dit-on, aux engagemens qu'il avoit pris avec les Moſcovites. Pour arriver à ſes fins, il employa Ahmed Pacha, un des grands Hommes de l'Empire Ottoman, que quelques-uns de ſes Partiſans ne font pas difficulté d'appeller *Ahmed-Padichah*, c'eſt-à-dire, l'Empereur Ahmed.

Ce Pacha connoiſſant les diſpoſitions de la Porte, n'eut point de

peine à réussir dans sa négociation. Il la fit même servir à culbuter son ennemi, le Vezri Ali Pacha, sur qui il rejetta une partie des mauvais succès de la guerre. Le Grand Seigneur consentit avec peine à la déposition de ce premier Ministre, & nomma pour le remplacer Ismaïl Pacha, qui d'Aga des Janissaires avoit été fait Gouverneur de Bagdad. Il rendit ensuite à Ahmed Pacha ce gouvernement, qu'il lui avoit ôté quelque tems auparavant.

1736. Ismaïl Pacha ne resta guère plus de quatre mois Grand Vezir. La Porte ayant dans cet intervalle déclaré la guerre aux Moscovites, Mehemed Pacha fut tiré du Seraï du Grand Seigneur, & fait Grand Vezir avec la qualité de Seraskier pour commander l'Armée qu'on envoya contre eux. Ce nouveau Ministre sortit en grande pompe de Constantinople, précédé de l'Etendard du Prophète. Il seroit trop long de décrire toutes les particularités de cette cérémonie, qui méritoit d'être vûe par un Etranger. Je dirai seulement qu'elle dura trois jours, & pendant ce tems il y eut des mascarades dans

les rues où les Troupes passèrent. Ce que j'y trouvai de plus beau, étoit vingt chevaux superbes de l'Ecurie du Grand Seigneur, que l'on menoit à la main, pour rendre la cérémonie plus brillante. Ils étoient enharnachés magnifiquement & couverts de pierres précieuses, de perles & d'or.

L'Empereur fit offrir sa médiation au Grand Seigneur, qui la rejetta. Les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande firent la même proposition; elle ne fut pas acceptée, les Turcs étant extraordinairement défians. Monsieur de Villeneuve fut le dernier à offrir celle du Roi son maître. Comme la Porte n'avoit point de raison de s'en plaindre ni de s'en méfier, elle l'accepta. Cet Ambassadeur eut le bonheur de pacifier dans la suite les troubles dont je ne vis que le commencement.

Abdul-Bakikhan arriva cette année à Constantinople de la part de Nadir Chah, pour la ratification de la paix qu'Ahmed Pacha avoit négociée entre ce nouveau Roi & le Grand Seigneur. Il eut plusieurs conférences avec les Ministres de la

Porte. Les Mollas Persans qu'il avoit amenés avec lui, agitèrent avec les Savans de Constantinople quelques points contestés de leur Religion, entre autres le droit que les Persans prétendent avoir à la Mecque. Si l'Ambassadeur réussit à tromper ceux avec qui il traita, les Mollas ne purent jamais persuader l'orthodoxie des *Kizilbaches* (1), mais ils ne desespèrent pas de réussir en Perse, où la question devoit être discutée plus amplement devant Nadir Chah.

Monsieur de Villeneuve m'avoit dit dès mon arrivée qu'il prenoit sur lui de me retenir jusqu'à ce que la guerre de Perse fût finie, & qu'il rendroit compte à la Cour des raisons de mon retardement. Je ne fus pas fâché de rester quelque tems

(1) *Kizil-bache* veut dire tête dorée. On m'a dit en Perse que c'est ainsi qu'on appelloit autrefois les Gardes des Rois, à cause qu'ils portoient sur la tête des espèces de bonnets dorés, d'argent ou d'autre métal. Les Turcs donnent ce nom à tous les Persans en général, mais dans un autre sens. Ils entendent par-là un hérétique, & ils les appellent aussi Rafiz, qui est le vrai mot pour dire un hérétique. Kizil veut aussi dire rouge, ce qui a fait croire que le nom de Kizilbache signifioit tête rouge.

dans cette Ville pour me mettre au fait de la Langue, des mœurs & des affaires du pays. Quand Abdul-Baki-khan, après avoir fini ses négociations, fut prêt à retourner en Perse, Monsieur de Villeneuve me dit qu'il comptoit prendre des arrangemens pour me faire partir avec lui, qu'ainsi je n'avois qu'à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour mon voyage. Je fus bien-tôt prêt, mais peu s'en fallut que ses mesures & les miennes ne devinssent inutiles. Etant avec lui à Buiukderè, je fus attaqué d'une fiévre occasionnée par le serein, qui y est dangereux. Je ne laissai pas, malgré les remontrances qu'il me fit, de vouloir profiter de cette occasion, & il se rendit à mes instances.

CHAPITRE VII.

Départ de Constantinople pour aller à Ispahan.

ON étoit fort las de l'Ambassadeur de Perse, qui ne cherchoit qu'à prolonger son séjour, à cause

qu'il faisoit bien ses affaires, en même tems qu'il chicanoit tant qu'il pouvoit sur celles de son Maître.

Les Empereurs Turcs font paroître leur grandeur & leur générosité, particulièrement dans les *Tayins*, qu'ils donnent aux Ambassadeurs; & les Princes de l'Orient en général ne manquent jamais à cet usage. C'est une somme assignée pour les défrayer, laquelle se délivre ou en argent ou en denrées au choix des Ambassadeurs, & quelquefois l'un & l'autre ensemble. Ceux des Princes Chrétiens refusent quelquefois d'accepter ces *Tayins*, mais les Orientaux jamais.

Abdul Bakikhan en recevoit un fort considérable, sans compter les présens que lui faisoient fréquemment le Grand Seigneur, le Vezir & les personnes qui lui donnoient à manger. C'est l'usage dans ces pays quand un inférieur donne un repas à un Grand, ou qu'ils se traitent d'égal à égal, que l'hôte fasse un présent au convié, comme pour lui témoigner qu'il est sensible à l'honneur qu'il lui a fait de venir manger chez lui; les Turcs appellent ces présens *Diche-Kirasi*,

qui signifie le loyer des dents.

Le jour du départ de l'Ambassadeur de Perse ayant enfin été fixé, je passai à Scutare, où toute sa suite s'étoit rendue quelques jours auparavant. Scutare ou Eskiudar est situé vis-à-vis de Constantinople de l'autre côté du Canal. C'est une grande Ville, & soit que l'on considère sa situation ou ses édifices & ses jardins, elle peut passer pour belle ; il ne lui manque qu'un Port ; une de ses curiosités sont des cimetières remplis de Tombeaux de marbre entremêlés de Cyprès.

Nous nous mimes en route le 24 Novembre 1736, & nous arrêtames au bout d'une heure. L'Ambassadeur, le Newabe (1), le Molla Bachi & les Gentilshommes de la suite mirent pied à terre pour faire des prières à un Tombeau, où avoit été mis quelques années auparavant le fils de l'Ambassadeur. Je fus étonné de cette

(1) *Newabe* signifie proprement celui qui tient la place d'un autre. Celui-ci étoit comme le Lieutenant du Roi, pour veiller sur la conduite de l'Ambassadeur, à qui il tâcha de rendre de mauvais services à son retour en Perse.

dévotion, car il pleuvoit à verse. La prière finie nous continuames notre route pendant trois heures jusqu'à Kartal *, bourg situé à peu de distance du Golfe d'Izmid, où je fus obligé de loger dans un mauvais Kiervanseraï (2).

* Kartal signifie une Aigle.

La fiévre & la mauvaise saison me rendoient le voyage bien incommode; mais la nouvelle nourriture & les mauvais gîtes, ausquels je vis qu'il falloit me préparer, me faisoient plus de peine que le reste. Je m'accoûtumai cependant bien-tôt aux unes & aux autres, & soit que le changement d'air me fût favorable, soit que ce fût l'exercice du cheval, ou peut-être tous les deux, je sentis mes forces revenir de jour en jour. Les voitures ne sont pas en usage dans ces pays, on est obligé de monter à cheval quand on voyage; il y a cependant des litières pour les femmes, & pour les malades qui sont en état d'en faire la dépense.

Nous fimes le 25 deux lieues de chemin plus que le premier jour.

(2) *Kiervanseraï* veut dire un Palais ou Hôtel pour le logement des Voyageurs. Caravansera en est une corruption.

Après avoir passé Pendik, village situé sur le même Golfe, nous arrivames à Guegne-bizè *, bourg situé dans un endroit fort élevé, à deux lieues environ de la mer. Mustafa Pacha, un des Vezirs de Sultan Soliman, y a fait bâtir une grande Mosquée, un Collége, plusieurs Kiervanseraïs & des bains. Je fus mieux logé dans ce bourg qu'à Kartal. Le Kihaïa Kierimbeg, à qui Monsieur de Villeneuve m'avoit recommandé en particulier, me procura dans la suite des logemens commodes, autant qu'il étoit possible, & Abdul-Baki Khan, qui avoit des attentions pour moi, m'invitoit tous les jours à manger chez lui.

* Ce mot signifie, Ou nous sommes au large, à notre aise.

Les Persans diffèrent beaucoup des Turcs, non-seulement par leur croyance, mais encore par leur manière de s'habiller & de se nourrir. Leur habit approche plus du nôtre; il est plus court & prend mieux la taille que celui des Turcs. Ils portent des bas de drap, & des souliers de maroquin vert, précisément de la même forme que les pantoufles de nos femmes. Ils se couvrent la tête avec un bonnet à quatre cornes, au-

tour duquel ils mettent un chale ou eſpèce d'écharpe de laine. Cette coëffure eſt de l'invention de Nadir Chah. Leurs mets, particulièrement leurs pilaus, ſont plus délicats, mieux préparés, & pour l'ordinaire plus épicés que ceux des Turcs. Leurs pâtiſſeries, leurs gelées & leurs cherbets ſont excellentes. Ils s'aſſeyent comme les Turcs ſur leurs jambes pliées en arrière & croiſées; on leur ſert le manger dans des plats rangés ſur des tablettes, de la façon de nos cabarets de la Chine, que l'on met à terre devant eux. S'il y a quelqu'un dans la compagnie qui doit être diſtingué des autres, il en a une à lui ſeul: les autres ſe mettent deux, & quelquefois trois à la même.

Quoiqu'ils pouſſent l'opinion de notre impureté encore plus loin que les Turcs, ils me faiſoient l'honneur de me permettre de m'aſſeoir ſur les mêmes Soffas qu'eux, à cauſe que j'étois leur *Muſafir*. Ce mot ſignifie voyageur, étranger, & hôte de quelqu'un. La dernière de ces qualités eſt autant reſpectée aujourd'hui parmi les Orientaux qu'elle l'étoit du tems des Patriarches: elle eſt ſacrée

parmi les Arabes. Quand une fois ils ont reçu quelqu'un chez eux en cette qualité, il se croyent engagés à sa conservation & à sa défense; ils le comblent d'honneurs & d'amitiés.

Cependant on avoit toujours l'attention de me donner une de ces tablettes à moi seul, dont je n'étois pas fâché; car les Persans mangent tout, jusqu'au Pilau, sans cuilliers & sans fourchettes. Il est vrai que je payois fort cher cet honneur au commencement, par la peine que j'avois d'être assis décemment selon eux. Quoique je fusse habillé à leur manière, comme je n'étois pas encore accoûtumé à me tenir long-tems dans cette attitude, la douleur que je sentois aux jarets & aux jambes, étoit si vive, qu'il me prenoit une sueur froide qui m'obligeoit de sortir. L'Ambassadeur s'étant enfin aperçu de la gêne où je me trouvois, ordonna qu'on renversât un des coussins du sossa, & me permit de m'asseoir à mon aise, en étendant les jambes devant moi. J'usai de cette permission jusqu'à ce qu'à la longue, je me fusse habitué à leur manière de s'asseoir.

Nous marchames le 26 pendant quatre heures avec une grosse pluie qui rendoit les chemins fort mauvais dans ce canton où les terres sont grasses. Un mauvais village nommé *Taouchandgik, fut notre konak (3) ce jour. J'y passai le reste de la journée & la nuit suivante, fort incommodé, tant de la pluie qui entroit dans ma chambre, que de la fumée.

* Ce mot signifie le petit lièvre.

Le 27 nous trouvames les chemins tellement couverts d'eau, que les guides même avoient de la peine à les reconnoître. L'inondation étoit causée par les pluies qui augmentoient de jour en jour. Des torrens rapides descendoient des montagnes au pied desquelles étoit notre chemin : ils entrainèrent deux hommes & deux femmes qu'il ne fut pas possible de sauver. Nous arrivames après cinq heures de marche à Izmid, où nous restames trois jours, à cause que l'inondation rendoit les chemins impraticables.

Izmid est la capitale du district de Kodja-Ili, appellé ainsi à cause qu'Ak-

(3) *Konak* signifie l'endroit où les Voyageurs s'arrêtent après avoir fait leur journée.

tchè Kodja un des Capitaines d'Osman Gazi, en a fait la conquête. On l'écrit Iznik-mid, qui est une corruption de son ancien nom de Nicomédie : elle est située presque à l'extrémité d'un golfe, qui s'étend depuis Constantinople à cent milles vers l'Orient, & bâtie sur la pente d'une montagne, du haut de laquelle elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Son échelle n'est fréquentée que par les seuls bâtimens du pays, & les Marchands qui y commercent, sont pour la plûpart Grecs.

Iznik ou Nicée, est une de ses Jurisdictions (4). Cette ville étoit fort peuplée encore du tems des derniers Empereurs Grecs. Les Turcs disent que trois cent dix-huit *Moines* s'y étoient assemblés autrefois, pour faire un recueil des articles de foi des Chrétiens, & qu'on y a tenu plusieurs autres Assemblées pour le même sujet. Telle est leur tradition sur les Conciles tenus dans cette ville.

(4) Les autres Jurisdictions de Kodja-Ili, sont, Ab-Safi, Eskiudar, Ak-Yazi, Ak-Hisar, Bazar-Kieui, Sari-Tchaïr, Sapandjè, Gueïvè, Yelak-Abad, Kiourlè, Yourous, Kara-Mersel, Samanlu, Kara-Sou, Kandiri, Chilè & Bazar-Soui.

Orkhan Gazi fit une Mosquée d'une de ses Eglises, & elle existe encore. On y fabrique des vases de fayence dont les Turcs font usage. Il y a au Sud-ouest d'Iznik un lac de deux milles de circonférence suivant le Géographe Turc : son eau est douce, & on y prend différentes sortes de poissons, une entre autres appellée Linè, d'une demi-palme de longueur : on en fait grand cas, & il se transporte séché, tant à Constantinople qu'à Brusa. Plusieurs ruisseaux coulent aux environs de ce lac, & vont se jetter auprès de Guemlik dans la mer de Mermerè.

Comme nous étions à Izmid, il arriva un *Tchapar* ou Courier de la part de Nadid Chah : nous jugeames que la lettre qu'il remit à l'Ambassadeur ne contenoit rien de fâcheux pour lui, puisqu'après en avoir pris avec empressement la lecture, il la mit sur sa tête, entre le bonnet & le chale, & la porta de cette manière toute la journée ; ce qui est une marque de respect & de satisfaction. Je ne pus apprendre de ce Courier autre chose, sinon que Nadir Chah assembloit des Troupes, & qu'on

croyoit qu'il méditoit une expédition contre les Afgans.

Nous reprimes notre route le premier Décembre ; mais les eaux qui n'étoient pas encore écoulées, nous obligèrent de retourner ſur nos pas, Nous nous remimes en marche le lendemain, & arrivames en ſix heures avec beaucoup de peine à Sapandgè. Ce bourg eſt ſitué dans une plaine, ſur le bord occidental d'un lac de 15 milles de circonférence, plus long que large, à une demi-journée du golfe d'Izmid : le terroir y eſt très-bon pour les grains ; mais la plaine eſt reſſerrée par une grande forêt, que les Turcs appellent *Agatche-degnizi*, c'eſt-à-dire, la mer de bois. Je n'y trouvai point d'autre logement qu'un Kiervanſeraï, où je paſſai deux nuits parmi les Kiurdes qui compoſoient la garde de l'Ambaſſadeur.

Le 3 nous paſſames des montagnes, & traverſames enſuite ſur un pont de pierre la rivière de Sakaria, (Sangarius des Anciens) qui eſt fort large dans cet endroit : elle coule à l'orient du lac de Sapandjè, pour aller ſe jetter dans la Mer Noire. Sinan Pacha repréſenta à la

1503. Porte, l'an de l'Hégire * 909, qu'on pouvoit la joindre à ce lac par un canal, & faire ensuite une communication entre le lac & le golfe d'Izmid; ce qui auroit été d'une grande utilité pour le transport des bois qu'on auroit fait venir par là à peu de frais, pour la construction des galères du Grand Seigneur. Ses représentations furent écoutées, & en conséquence la Porte envoya des Experts sur les lieux : ils trouvèrent le projet bon, mais il échoua par les intrigues de personnes interressées à en empêcher l'exécution. Nous nous arrêtames après six heures de marche à Gueïvè, bourg peu éloigné de la rivière dont je viens de parler.

Notre Konak étoit trop éloigné pour que nous pussions y arriver sans trop fatiguer nos chevaux, & notre véritable chemin étoit de l'autre côté de la rivière; c'est pourquoi nous la repassames le 4 sur le même pont, & primes logis après trois heures de marche à Akhisar *, bourg bien peuplé.

* Le Château Blanc.

L'Ambassadeur étoit porteur d'un ordre du Grand Seigneur, par lequel tant lui que sa suite devoient être lo-

gés & nourris par-tout où ils paſſoient, comme cela ſe pratique en pareille occaſion parmi les Orientaux. Les Turcs appellent ces ordres *Khatti-Cherif*, ou écriture noble, à cauſe que le Grand Seigneur en écrit la première ligne de ſa propre main: mais les valets des Perſans, gens pour la plûpart tirés nouvellement d'eſclavage, en conſéquence du dernier Traité de paix, abuſoient ſouvent de leur liberté & des privilèges de leur Ambaſſadeur, exigeant avec beaucoup de dureté des choſes déraiſonnables, juſques à faire les outrages les plus ſanglans aux Turcs, lors même qu'ils s'empreſſoient de les contenter. Un de ces valets penſa nous donner bien des affaires dans cet endroit, dont la plûpart des habitans étoient Janiſſaires: il dit des injures dans ſa langue à un d'entre eux, qui ayant ſervi dans la dernière guerre de Perſe, les entendit, & lui répliqua ſur le même ton. Des invectives on en vint aux coups; les Perſans d'un côté, & les habitans de l'autre, s'attroupèrent; le combat devenoit ſanglant, lorſqu'Abdul Ba-

kikhan & le *Tournadgi Bachi* (5) accoururent pour y mettre ordre.

Le 5 nous partimes d'Akhisar, passames la branche de la rivière de Sakaria, que les Anciens appelloient Gallus : elle a un pont de pierre dans cet endroit, & s'unit avec l'autre branche à quelque distance de-là, vers le nord. Nous primes gîte après six heures de marche à Lefkiè, bourg du district de Kudavendkiar, situé à l'orient, à une journée d'Iznik. Depuis notre départ de Constantinople jusqu'à notre arrivée en cet endroit, où nous séjournames, nous n'avions pas entendu parler de Sari Beg Ouglou, dont nous avions appris la révolte avant notre départ. Ce Beg prétendant que la Porte avoit fait mourir son père injustement, avoit

(5) *Tournadgi-Bachi* est un composé de deux mots Turcs, qui signifient le Chef de ceux qui ont soin des grues ; c'étoit anciennement un Officier de Chasse des Grands Seigneurs, mais cette charge est devenue depuis un grade militaire, dans le Corps des Janissaires, de même que celle de Dogandgi-Bachi, ou Chef des Fauconiers, & celle de Samsoundgi-Bachi, ou Chef de ceux qui gardent les dogues.

assemblé

assemblé une troupe de vagabonds avec lesquels il infestoit le pays. Les habitans de Lefkiè, voulant apparemment nous faire peur, débitèrent beaucoup de nouvelles de lui, qui dans la suite se trouvèrent fausses. Quoiqu'AbdulBakikhan n'eût avec lui qu'un très-petit nombre de gens armés, il étoit résolu de continuer sa route, au risque d'être attaqué.

Etant donc partis le 7, nous fimes route pendant quatre heures par des chemins couverts de glace, & arrivames sans aucune fâcheuse rencontre à Vezir Khani *. Les habitans de ce bourg, presque tous Grecs, nous donnèrent encore de fausses allarmes, qui ne nous empêchèrent pas de poursuivre le lendemain notre route. Nous essuyames une grosse pluie pendant quatre heures, par des chemins où les chevaux enfonçoient à mi-jambe : notre Konak fut ce jour à Biledgik, gros bourg, & jurisdiction du district de Sultan-Eugni. (6)

* Le Khan ou Kiervan-feraï du Vezir.

J'y trouvai du vin du pays qui

(6) Les autres Jurisdictions de ce district sont, Eski-Chehre, In Eugni, Bozavik, Seïd-Gazi, Karadgè-Chehre, Kaladgik, Sulan-Eugni & Ak-Bik.

n'étoit pas mauvais. On fait dans cet endroit de jolis coussins de velour brodés en or & en argent, pour les soffas, & d'autres meubles travaillés dans le même goût. Les Arméniens & les Grecs viennent les acheter pour les vendre tant à Constantinople qu'ailleurs; mais ils sont inférieurs à ceux qu'on fait à Brusa, (7) ville & jurisdiction du district de Khudavendkiar, où les Empereurs Turcs résidoient autrefois.

Nous passames le 9 une grande Montagne, faisant route par des gla-

(7) *Brusa* est au Nord de *Kiechiche-Dagui* ou la montagne des Prêtres. Cette ville a une lieue d'étendue en long, sur une demi-lieue de large, & un fort situé sur une hauteur; le ruisseau de Gueukderè descend de cette montagne, & fournit de l'eau à quelques-uns des quartiers de la ville; celui d'Ak-Tchiglan en fournit à d'autres; & un troisième sortant d'un rocher derrière le fort, en donne à d'autres; les trois après avoir arrosé les jardins au bas de la ville, tombent dans la rivière de Niloufer qui prend sa source dans Yegni-dag, montagne de la Jurisdiction d'Edrenous, & proprement une branche de Kiechiche-Dagui. La rivière de Niloufer traverse après la plaine de Brusa, passe à deux milles au Nord de cette ville, ensuite auprès de Balabandgik, & se jette dans le lac d'Ouloubad, au-dessous de Mendjalidge: son cours est de l'Est à l'Ouest.

ces & des neiges, avec un brouillard froid qui nous aveugloit, & nous arrivames en six heures à Bozavik, gros bourg. Après avoir fait le 10, trois heures de chemin par un froid très-piquant, nous passames la nuit à In-Eugni. C'est une montagne qui s'élève sur une plaine; on y a pratiqué dans un côté plusieurs cavernes que l'on habite; il y a aussi une tour gardée par dix ou douze hommes.

Le lendemain nous trouvames des chemins que les glaces rendoient presque impraticables. Notre marche fut de six heures, & notre Konak à Eski-Chehre, capitale du district de Sultan Eugni. Son nom signifie la vieille ville (8): elle est située dans une grande plaine remplie de vignobles & de jardins. L'on trouve à deux milles de la ville des bains tellement chauds, qu'on n'en

(8) Il y a aussi *Yegni-Chehre* ou la ville neuve, qui est un bourg à deux journées au Nord Est de Brusa, au Sud Est d'Iznik, au Sud de Lefkiè, à l'Ouest d'Ak-Bik, & vis-à-vis de Biledgik. Yegni Chehre a été appellée ainsi, à cause qu'Osman Gazi en ayant fait sa capitale au commencement de l'Empire, y fit bâtir un Seraï, des maisons pour ses troupes, une Mosquée & des bains.

peut pas ſupporter la chaleur à la ſource. La ſurface de ces eaux eſt couverte d'une matière huileuſe, que les gens du pays ramaſſent comme un topique pour différentes maladies.

Quelques domeſtiques de la ſuite de l'Ambaſſadeur eurent querelle avec les habitans de la ville, pour des logemens. N'étant pas contents de ceux qu'on leur avoit aſſignés, ils voulurent en prendre d'autres par force. Les propriétaires des maiſons voyant enfoncer leurs portes, s'oppoſèrent à la violence; la querelle étoit déja fort échauffée lorſqu'Abdul-Bakikhan arriva fort à propos, & la fit ceſſer.

Nous ſéjournames trois jours dans cet endroit, d'où nous allames le 15, en huit heures, à Seïd-Gazi *, bourg bien peuplé, ſitué dans une plaine. Il a été appellé ainſi, du nom d'un perſonnage vénérable parmi les Turcs, qui eſt enterré tout-auprès ſur une éminence. L'Ambaſſadeur & les principaux de ſa ſuite allèrent viſiter ſon tombeau, & y firent leurs prières.

* Le Héros parent du Prophète.

Nous arrivames le 16 après quatre heures de marche, à Bardaklu *,

* Plein de pots de terre.

village formé d'une centaine de cabanes, qui ressembloient plûtôt à des étables qu'à des maisons. Les habitans ayant appris que nous devions y venir, s'étoient enfuis sur les montagnes, après avoir emporté leurs vivres & leurs meubles. Chacun de nous se logea comme il put. Je m'estimai heureux d'avoir trouvé un petit réduit rempli de paille, où j'étendis mon tapis, comptant prendre un peu de repos dont j'avois besoin; mais il ne me fut pas possible de fermer l'oeil cette nuit.

J'avois été obligé de mettre mes chevaux dans le même endroit, de peur qu'on ne me les enlevât. Comme j'y étois fort à l'étroit, je courois risque d'être estropié au moindre mouvement qu'ils faisoient, & me trouvois souvent enseveli dans la paille. Le tems me parut bien long dans cette situation, & il me tardoit de voir le jour pour sortir d'embarras. Le crieur annonça heureusement notre départ deux heures avant le lever du Soleil. Je partis avec ceux qui prenoient les devants pour préparer les logemens, dans le dessein d'en choisir un plus commode que

le dernier, & j'arrivai après cinq heures de marche, à un village nommé Khosrew-Pacha.

A peine étois-je descendu de cheval, que je vis venir cinq ou six *Chatirs* sans leurs maîtres. Ce sont des valets qui suivent toujours à pied; ceux des Persans sont fort lestes, & font de longues courses en peu de tems. On m'a cité des exemples de leur diligence qui m'ont paru surprenans. Les voyant accourir effrayés, je leur demandai la raison de leur épouvante; ils me répondirent qu'on étoit aux mains avec les gens du village où nous avions passé la nuit. A l'arrivée de l'Ambassadeur je fus pleinement instruit de cette affaire, dont voici les circonstances.

Ces paysans fâchés de ce que nous devions passer une nuit chez eux, s'étoient tous enfuis, comme je l'ai dit, dans le dessein de venir nous attaquer lorsque nous nous y attendrions le moins. Ils vinrent effectivement à la pointe du jour, croyant nous surprendre au moment que nous serions occupés à charger les bagages & à seller les chevaux; mais l'Ambassadeur instruit de leur dessein,

avoit donné ordre de partir avant le jour; ainsi ils ne trouvèrent dans le village que quelques traîneurs sur lesquels ils firent feu.

Au bruit des cris & des coups de fusil, Abdul Bakikhan retourna sur ses pas, pour leur faire tête avec ses gardes. Leur coup étant manqué, ils se sauvèrent de nouveau sur les montagnes, & gagnèrent un défilé, où ils attaquèrent les Persans une seconde fois. Il n'y avoit dans notre troupe qu'une quarantaine de personnes capables de bien manier les armes; au lieu que les agresseurs étoient au nombre de deux cens, tous chasseurs, voleurs, & par conséquent bien armés; ils étoient d'ailleurs postés entre les arbres, d'où ils faisoient feu sur les Persans, qui après une décharge de leurs armes à feu, mirent le sabre à la main pour aller les déloger.

Enfin, après un combat d'une demi-heure, les voleurs prirent la fuite, laissant six de leurs hommes sur la place, dont les chevaux restèrent aux victorieux. Trente ou quarante d'entre eux furent blessés, comme nous l'apprimes depuis. Il n'y eut

du côté des Perſans que quatre perſonnes bleſſées, du nombre deſquelles étoit l'Ecuyer de l'Ambaſſadeur; deux en moururent quelques jours après. Un Mirza (9) nommé Allah Kouli, abbatit d'un coup de ſabre, les deux bras à un de ces voleurs. Cette action ſe paſſa le 17. Tout le monde fut alerte les deux nuits ſuivantes, de peur de nouvelle ſurpriſe. Ceux qui avoient des armes les tinrent prêtes, les autres ſe munirent de gros bâtons.

L'eſcorte que nous attendions, étant arrivée le 20, nous partimes, & allames en cinq heures à un village appellé Bayat *. Le 21 notre marche fut de ſept heures, & notre Konak à Bouſvadin, qui eſt un bourg où nous reſtames trois jours. Muſtafa Pacha Ambaſſadeur du Grand Seigneur, qui alloit en Perſe, nous atteignit en ce lieu, & prit les devants. Nous paſſames le 25 un pont de quarante arches, qui traverſe un ma-

* Signifie vieux.

(9) *Mirza* eſt un mot perſan qui s'emploie en deux ſens; quand il précéde le nom d'une perſonne, il ſignifie un homme de plume, & quand il le ſuit, il déſigne un homme d'une grande naiſſance. On donne ce titre même aux Princes de la famille Royale.

rais, après quoi notre première escorte nous quitta : elle fut remplacée par quatre Escadrons, à la tête desquels étoit un Officier du Pacha de Konia. Nous arrivames en six heures à Ishaklu, bourg & jurisdiction du district d'Ak-Chehre, c'est-à-dire, la ville blanche, dont il est éloigné d'une journée, & situé vers l'Ouest sur le grand chemin. On y trouve un Kiervanseraï pour la commodité des Voyageurs.

Nous allames le lendemain en cinq heures à Ak-Chehre (10), ville d'une grandeur moyenne. Elle est à trois journées au Nord-Ouest de Konia, & située à l'extrémité méridionale d'une grande plaine bornée par des montagnes qui s'étendent de l'Est à l'Ouest. Il y a beaucoup d'eau & de jardins. On voit à l'entrée de la ville une grande Mosquée dont le faîte est ruiné. Je croyois que le tems l'avoit dégradé, mais les habitans me dirent que c'étoit l'effet du

(10) Ebul-Feda met Ak-Chehre suivant les Etvals, à 55 d. de long. sur 41 de lat. suivant Ibni-Saïd, à 53 d. 44 m. de long. sur 39 d. 45 m. de lat. Ses autres jurisdictions sont Ilguin & Dogan-Hisar.

courroux de Tamerlan, qui après la bataille de Sivas y étoit venu. Nasreddin Kodja, personnage respectable parmi les Mahométans, y est enterré dans le cimetière d'une belle Mosquée neuve. Il y a à une journée de là deux lacs, l'un grand, l'autre plus petit; tous les deux sont fort poissonneux. Nous retrouvames dans cette ville l'Ambassadeur du Grand Seigneur qui nous avoit devancés deux jours auparavant.

Après y avoir séjourné deux jours entiers, nous allames le 29 en six heures à Arkhit-Khan, & le 30 en quatre à Ilguin. On trouve à un mille de ce bourg des bains chauds, sur lesquels Alaeddin le Seldjouki a fait élever un bâtiment de pierre. Les eaux viennent dans le bassin par deux robinets à gueule de lion: elles sont plus tempérées que celles des bains d'Eski-Chehre. L'on prétend qu'elles guérissent de la paralysie & de la lèpre. Il y a aussi à l'Orient de ce bourg sur le chemin de Konia, un lac de huit milles de circonférence, dont l'eau est douce & fort poissonneuse.

Nous séjournames à Ilguin, &

allames le premier Janvier 1737, en six heures à Kadenkhan *, village des Karamans. *Kara* signifie noir, & *man* maison ou famille. Comme ils ne sont pas plus noirs que les autres peuples de ce pays, je pense que ce qui leur a fait donner ce nom, est qu'ils habitoient originairement sous des tentes noires. Je les ai vû camper dans quelques cantons sous des tentes de cette couleur: elles sont faites autrement que les tentes ordinaires, & ce ne sont proprement que des cabanes couvertes de crin & de peaux, sous lesquelles ils habitent, même pendant l'hiver. Ils ont donné leur nom à la partie de l'Asie que les Grecs appelloient Cilicie.

* Le Khan de la Dame.

Nous nous arrêtames le 2, après trois heures de marche, à un petit bourg que les Karamans appellent Ladik. Son vrai nom est Ladikiè, qui est l'ancienne *Laodicea combusta*. Il est sur le grand chemin à l'Ouest de Konia, dont il dépend. Ccette ville (11) où nous arrivames le len-

(11) Ebul-Feda place *Konia* suivant les Ervals, à 56 d. 30 m. de long. sur 41 de lat. suivant Ibni-Saïd, à 45 de long. sur 41 d. 30 m. de lat. Ses autres jurisdictions sont

demain en huit heures, eſt l'ancien *Iconium*. Sa Province a pour bornes, à l'Eſt les pays d'Adana & de Merache, au Nord celui de Sivas, avec une partie de la Natolie, à l'Oueſt une autre partie de la Natolie, au Sud le pays appellé Itchil. Cette ville autrefois ſiège des Sultans Seldjoukis, eſt aujourd'hui la capitale de la Province, & réſidence d'un Pacha : elle eſt grande, bien peuplée, & ſituée dans une vaſte plaine riche en jardins & en vignobles. Un grand nombre de ruiſſeaux qui ſortent des montagnes du côté de l'Occident, ſe rendent à la ville après avoir arroſé les jardins & les champs, & forment enſuite un lac dans la même plaine. La ville a une bonne muraille & un foſſé : ſes douze portes ſont flanquées de tours : ſon terroir produit du coton & différentes ſortes de fruits, parmi leſquels il y a une eſpèce d'excellents abricots, appellés kamereddinkaïſi. Les légumes y ſont auſſi fort abondans. On y cultive

Erekli, Eski-Il, Aktchè-Chehre, Ala-Dag, Berlougand, Bel-Viran, Khatoun-Seraï, Torgoud, Gaferyad, Kariche, Berendi & Laranda.

encore une plante qui porte une fleur bleue : sa graine sert à teindre en bleu le maroquin qu'on y prépare. Il y a sur une de ses portes quantité de figures faites du tems des Grecs, entre autres, une représentant un soleil soûtenu par deux Anges, & une statue d'Hercule, dont la tête manque. Les gens du pays prétendent que Platon est enterré dans la forteresse de cette ville. Hazret Mevlana, personnage révéré parmi les Turcs, y a son tombeau.

CHAPITRE VIII.

JE craignois fort qu'Abdul Bakikhan ne s'arrêtât à Konia un mois entier à cause du Ramadan. Il consulta là-dessus ses Mollas ; mais le résultat fut heureusement, qu'il valoit mieux rompre le jeûne, qu'interrompre le voyage ; sauf à le reprendre dans un autre tems, ce qu'ils croient permis en pareil cas. Ainsi nous partimes le 11, & traversames une grande plaine couverte en grande partie d'eau, & de roseaux de la

hauteur d'un homme : elle s'étend depuis Konia jusqu'aux limites d'Erekli, & l'on diroit que c'est une mer quand elle est inondée. Les gens du pays disent que c'étoit autrefois un lac que Platon trouva moyen de dessécher. L'inondation se fait sentir jusqu'à Ismil, bourg situé à l'Est, à douze heures de chemin de cette ville. On voit au Nord d'Ismil de grandes montagnes qui s'étendent de l'Est à l'Ouest ; la partie de ces montagnes qui est vis-à-vis du bourg, s'appelle *Fodoul-baba-daglari* ; c'est-à-dire, les montagnes du père orgueilleux.

J'arrivai après dix heures de marche à un méchant village nommé Gueutchi, où j'eus bien de la peine à trouver un gîte. Je ne fus pas plûtôt hors de cet embarras, que j'eus le chagrin d'apprendre à l'entrée de la nuit, que mes bagages étoient restés embourbés dans le marais avec ceux de beaucoup d'autres personnes. L'Ambassadeur me donna une nouvelle marque de son attention, en envoyant deux de ses Gardes avec quelques valets pour les retirer. On me les apporta pendant la nuit, mais dans un état pitoyable. J'y perdis

ma tente, des hardes & quelques livres.

Nous allames le 12 en huit heures à Gueïvè, assez gros village, & le 13 en six à Kara Bignar, ou la Source noire, qui est un petit bourg, où il y a de beaux Kiervanseraïs, & une mosquée, que Sultan Soliman a fait bâtir. Ce bourg est sur le grand chemin au Nord-Est, à une journée d'Ismil, au Nord-Ouest d'Erekli, au Sud de Larenda (1). Après avoir fait le lendemain neuf heures de chemin, nous nous arrêtames à Hartan, gros village, d'où nous allames le 15 en trois heures à Erekli ou Heraclée, gros bourg du pays des Karamans.

Il est dans un fond entre des montagnes, que les gens du pays croient des terres rapportées pour tenir lieu de fortifications. Ses pâturages sont sur la pente de la montagne d'Ardouste, située à trois heures de chemin de la Ville. Sa rivière sort d'un rocher de cette montagne. Quoique

(1) *Larenda* est suivant les Etvals à 56 d. de long. sur 40 d. 30 m. de lat. c'est un Bourg à l'Est & au Sud de Konia, situé dans un pays plat. Il a un fort, des eaux courantes, des jardins & des vignobles.

fort petite près de sa source, elle grossit tellement qu'on ne peut la passer à gué auprès du bourg. On lui fait quantité de saignées pour arroser les champs & les jardins : elle se répand ensuite dans la plaine entre des roseaux, & le restant de ses eaux va se perdre dans un rocher creux appellé Doudnè, au bas des montagnes de Bouz-ouglan & de Bulgar, qui sont vis-à-vis de Kara-Bignar. On a taillé dans le roc où est sa source, une figure d'homme, qu'on appelle Abris (2). L'on veut que ce soit une corruption du nom d'un certain Abrinos Seigneur de ce lieu. Il tient dans une main quelques épis, & dans l'autre deux grapes de raisin. L'on prétend que cette eau se pétrifie, & l'on montre un Kiervanserai, qu'on dit avoir été bâti de pierres qui s'en sont formées. Les fruits & les légumes s'y trouvent en abondance. L'on m'assura qu'il y venoit plus de

(2) Il me paroît plus naturel que ce soit les Karamans qui lui ont donné ce nom, qui est purement Persan, & signifie dans cette occasion celui qui verse de l'eau, *ab* voulant dire de l'eau, & *ris*, qui est le participe de *Rikheten*, celui qui verse.

quatre-vingts sortes de poires.

Je n'avois pas été chez l'Ambassadeur depuis trois ou quatre jours, tant à cause que j'étois un peu incommodé, que parce que nous étions arrivés fort tard aux Konaks. J'allai le voir; il me demanda, après m'avoir fait quelques reproches, comment je me trouvois du voyage. Je répondis que je m'en étois assez bien tiré jusques-là, mais que mon cheval, quoique Tatar, n'étoit plus en état de me porter: qu'ayant appris qu'il y en avoit dans ce pays de fort bons, j'avois prié une personne de m'en acheter un. Dès que je fus retiré il en fit venir plusieurs, en choisit un, & me l'envoya en présent.

Nous y restâmes deux jours, & allâmes le 18 en neuf heures à Oulou-Kichela *, qui dépend de la Jurisdiction de Chudja-eddin, du district de Nikdè (3), dont il est éloigné

* C'est-à-dire le grand quartier d'hiver.

(3) Les autres Jurisdictions de ce district sont Endougui, Orkioub, Bourtcham, Erdi, Dedèlu, Kai, Kara-hisar, Devèlu & Menend. Nikdè a un triple fort, une muraille de pierre, plusieurs Mosquées & d'autres beaux Edifices. Elle est environnée de quantité de jardins & de vignobles, & elle fait face à une grande

de trois heures de chemin vers le Nord. Nous n'y trouvames point d'autre couvert qu'un Kiervanſeraï, qui fut occupé par les femmes ſeules de la ſuite de l'Ambaſſadeur. Pendant trois jours conſécutifs nons fimes vingt-ſix heures de chemin pour paſſer des montagnes affreuſes, appellées par les Turcs Ramadan Ouglou-Yaïlakleri *, qui ſont le mont Taurus des Anciens. Nous campames dans les neiges & dans les glaces. Nous deſcendimes le quatrième jour dans la plaine, & arrivames après ſix heures de marche à Adana, capitale d'un petit Gouvernement qui n'a que deux diſtricts, ſçavoir, celui de Sis (4) & celui de Tarſous (5) dont le

* C'eſt-à-dire, les quartiers d'Eté du fils de Ramadan.

plaine entrecoupée de pluſieurs ruiſſeaux & couverte de planes, qui forment une promenade agréable. Cette Ville eſt à quatre journées à l'Eſt de Konia, à deux d'Erekli. Akſeraï eſt entre Nikdè & Konia.

(4) *Sis*, autrefois Ville conſidérable, eſt bâtie ſur une grande montagne, au bas de laquelle coule une petite rivière, à 24 milles de Miſis, à 60 d. de long. ſur 36. de lat. ſuivant le Zidge, à 68 d. 20 m. de long. ſur 38 de lat. ſuivant Ibniſaïd. Lavi Roi d'Arménie en eſt cenſé le premier Fondateur, mais elle a été ruinée & rebâtie depuis.

(5) *Tarſous* eſt ſuivant le canon à 53. d.

premier eſt ruiné, & le ſecond dépend du gouvernement de l'Iſle de Chypre.

La Ville d'Adana eſt à douze milles de Tarſous à l'Eſt, en tirant vers le Nord, ſituée ſur le bord occidental du Seïhan *, que l'on y paſſe ſur un beau pont de pierre. Cette grande rivière prend ſa ſource près de Kaïſeriè (ou Ceſarée) dans la montagne de Kormez, d'où elle coule du Nord au Sud-Oueſt par le pays de Roum, de même que la rivière de

* Sarus des Anciens.

de long. ſur 36 d. 50 m. de lat. ſuivant le Kias à 53 d. 40 m. de long. ſur 36 d. 50 min. de lat. ſuivant Ibni-Saïd à 53 d. de long. ſur 36 d. 56 m. de lat. & ſuivant le Reſme à 53 d. de long. ſur 36 d. 55 min. de latitude. L'on montre à Tarſous un endroit que l'on dit être à la garde des Génies, & à cette occaſion l'on fait ce conte; qu'un jour le Khalif Meémoun ſe promenant vers ce lieu ſe repoſa ſur le bord de l'eau qui y eſt. Il apperçut un poiſſon d'une coudée de long, qu'il fit pêcher. Il fut frappé de ſa beauté, mais dans le tems qu'il conſidéroit ce poiſſon, il ſauta dans l'eau, & la fit rejaillir ſur les habits du Khalif, qui ſe mit en colère, & ordonna qu'on le reprît. Quand on le lui eût rapporté, il dit: Tu ne m'échapperas plus, car je vais te faire rotir tout à l'heure. On le rôtit, mais le Khalif ne put pas en manger. Dans l'inſtant il fut ſaiſi d'un tremblement & d'une maladie dont il mourut.

Misis.. Elle passe ensuite par celui de Sis, puis devant Adana à 59 d. de long. sur 36 d. 50 min. de latit. & suivant d'autres à 53 d. 55 m. de long. sur 35 d. 55 min. de latit. Enfin après s'être jointe au Dgeïhan, auprès d'Eyas & de Berendi, elle va se rendre avec lui dans la mer, entre Eyas & Tarsous. L'air est fort mauvais à Adona en été; les habitans passent cette saison à deux journées de-là sur les montagnes de Ramadan-ouglou, où ils ont des maisons écartées du grand chemin. § J'avois espéré de gouter un peu de repos à mon arrivée dans cette Ville; mais outre qu'on nous avoit donné de fort mauvais logemens, j'eus le chagrin d'apprendre que mes bagages que j'avois renouvellés, étoient embourbés une seconde fois. Mon premier soin fut donc d'envoyer des gens de la Ville pour les retirer, car ceux de l'Ambassadeur étoient tous occupés à dégager les leurs; on me les apporta vers minuit. § La mauvaise conduite & les vexations de quelques gens de notre troupe étoient cause qu'on ne vouloit plus nous recevoir nulle part; mais comme il n'y avoit pas eu

moyen de nous refuser l'entrée de la Ville dans une saison aussi rude, on avoit affecté de nous donner les plus mauvais logemens. Le mien ressembloit à une écurie : au reste, un meilleur m'auroit été fort inutile dans l'embarras où je fus toute la nuit. Ayant appris le lendemain que nous devions rester quelque-tems dans cette Ville, je portai mes plaintes à l'Ambassadeur, qui me fit donner un autre logement plus commode.

Nous nous y arrêtames sept jours, ne pouvant pas passer outre à cause que le pont étoit rompu par une de ses extrémités. Il arriva pendant ce tems un Courier de Perse qui apporta des nouvelles d'un Eléphant que Nadir Chah envoyoit en présent au grand Seigneur. Un autre qui avoit pris la route d'Erzeroum (6) vint

(6) *Erzeroum* est la capitale d'un grand gouvernement à l'Orient de la Natolie, & qui faisoit autrefois partie de l'Arménie. Un Pacha fait sa résidence dans cette ville, qui est entourée d'une muraille. L'on y compte trois portes, celle de Tauris, celle de la Georgie, & celle d'Erzendjan. On prétend qu'Erzeroum s'appelloit autrefois Kalikala, du nom d'une femme qui l'avoit bâtie, & que l'on voyoit représentée sur une des portes. Les

presque en même-tems. Il apprit à l'Ambassadeur que cet Eléphant avoit déja passé la frontière, & que l'intention du Roi de Perse étoit qu'il fût présenté par quelqu'un de sa suite. Kierimbeg en fut détaché le 29 pour le conduire à Constantinople. A peine fut-il parti qu'un Emir Turc trouva le moyen de séduire une femme de son Harem, & l'aida à se sauver. On la retrouva le lendemain après beaucoup de perquisitions, & elle eut la bastonade aussi-bien que l'Emir, à qui il en coûta de plus une somme d'argent, qui est le moyen dont on se sert ordinairement dans ces pays pour accommoder les mauvaises affaires.

récoltes de ce pays sont abondantes, mais on n'y rencontre point d'arbres; on n'en trouve qu'à deux journées de là. Il y a beaucoup de sources à Erzeroum, entre autres une appellée la source du Paradis. Ebul-Feda appelle cette ville Erzen-el-roum. Il la place suivant les Etvals à *69* d. de long. sur 41 de lat. suivant Ibni-Saïd à *64* d. de long. sur 42 d. 30 m. de lat. suivant le Resme à *66* d. de long. sur 39 d. 55 m. de lat. & suivant le Zidge à 56 de long. sur 39 de lat.

CHAPITRE IX.

APrès le départ de Kierimbeg, l'Ambaſſadeur voulut que je logeaſſe avec Mirza-Cheſi Sécrétaire de l'Ambaſſade, qui étoit homme d'eſprit & fort poli. Cet arrangement me fit plaiſir, & la route m'en parut moins ennuyeuſe. Le pont étant raccommodé, nous partimes le 30, & arrivames après ſix heures de marche à Miſis ou Maſiſa, autrefois Mopſueſtia (1) qui eſt à douze milles de Merdjuldibadge. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un bourg, ſitué ſur le Dgeïhan *, qui le partage en deux quartiers qui communiquoient par un pont de pierre. L'on voit encore ſur le bord ſeptentrional de cette grande rivière des colonnes rompues, & d'autres marbres antiques, qui font juger qu'il y avoit anciennement de beaux édifices.

* Piramus des Anciens.

(1) *Maſiſa* eſt ſuivant les Etvals à 59 d. 55 m. de long. ſur 36. d. 45 m. de lat. & ſuivant le Canon à 59 d. 40 min. de long. ſur 36 de latitude.

Le Dgeïhan commence auprès de la montagne d'Elbiſtan, à 60 d. de long. ſur 46 de latit. ſuivant Ebul-Feda. Il paſſe enſuite par le pays de Sis, coulant du Nord au Sud entre des montagnes ſur la frontière du pays de Roum. Il prend à Maſiſa ſon cours de l'Eſt à l'Oueſt, & ſe jette dans la mer de Roum. Le terroir de Maſiſa eſt très-fertile. Il y a tout auprès une montagne appellée Dgebel-ul-nour, ou la montagne de la lumière, laquelle s'étend depuis ce bourg jusqu'à la mer. On y trouve de fort belles hyacinthes, des plantes aromatiques & des mandragores.

A notre approche de ce lieu les habitans s'étoient enfuis, & nous trouvames le pont rompu. Il avoit été facile de réparer celui d'Adana, mais il n'en étoit pas de même de celui-ci, dont les trois arches du milieu étoient ruinées; ainſi il n'y avoit point d'autre moyen de paſſer que dans des bacs ou ſur des kieleks, c'eſt-à-dire, des radeaux. Le Pacha d'Adana qui avoit ordre de faciliter notre paſſage, s'aviſa, pour être plutôt débarraſſé de nous, de tromper les deux Ambaſſadeurs, en les aſſurant

rant qu'ils trouveroient des bacs tout prêts. Ce fut sur cette parole qu'ils se mirent en chemin. L'Ambassadeur du Grand Seigneur partit un jour avant celui de Perse, mais ils furent bien étonnés & en même-tems irrités contre ce Pacha, quand à leur arrivée ils ne trouvèrent ni bacs, ni même de bois pour construire des radeaux.

Ce ne fut pas encore tout. Les Turcmans, habitans de ce lieu, prévoyant que nous serions obligés d'y faire quelque séjour, s'étoient enfuis sur les montagnes, & avoient caché ou emporté avec eux tous les vivres. Quelques-uns d'entre eux bien armés & montés à cheval se promenoient, comme s'ils eussent été en voyage aussi-bien que nous, afin d'observer ce que feroient les Persans à leur arrivée. Dès qu'ils les virent commencer à s'emparer des maisons pour s'y établir, ils disparurent & allèrent en diligence en rendre compte à ceux qui étoient dans les montagnes, qui descendirent en troupe tous à cheval & bien armés pour nous chasser de leurs maisons. Ils rencontrèrent hors du bourg

quelques valets Perſans, qu'ils tuèrent.

Les Ambaſſadeurs avertis de leur approche montèrent ſur le champ à cheval, ſuivis de tous ceux de leurs gens qui avoient des armes. Il n'y eut cependant point de combat. Les Turcmans ſe retirèrent dans le deſſein, à ce que l'on jugea, de revenir la nuit pour nous égorger plus ſûrement. A tout événement on ſe tint ſur ſes gardes, & l'on prit le parti de députer vers eux pour inviter leurs Chefs à venir propoſer leurs griefs. Ils répondirent qu'il falloit que nous ſortiſſions de leurs maiſons, ſans quoi ils ne nous laiſſeroient en repos ni le jour ni la nuit. Nous en délogeames ſur le champ pour avoir la paix, & dreſſames nos tentes ſur le bord de la rivière, où nous campames, malgré les rigueurs de la ſaiſon.

Dès-lors ces barbares nous laiſſèrent tranquilles, mais nous nous trouvions encore dans un grand embarras. Nous avions la faim à combattre & la rivière à paſſer. Abdulbakikhan y pourvut, à la honte des deux Pachas, ſçavoir, celui d'Adana qu'il

avoit mandé, & l'Ambaſſadeur du Grand-Seigneur. Il donna douze cens piaſtres pour faire venir des vivres d'Adana, & pour faire conſtruire des radeaux, ce qui nous arrêta ſix jours. Le paſſage de la rivière fut fort difficile, la rapidité de l'eau entraîna & fit périr quelques-uns de nos plus beaux chevaux.

Nous allames le 6 Février en ſix heures à Kourd-koulagui*, Kiervanſeraï placé au milieu d'une plaine. MuſtaphaPacha nous avoit précédés, & s'y étoit logé par le droit du premier occupant, ſans aucun égard pour Abdulbakikhan. Nous eumes recours à nos tentes, que nous fimes dreſſer plûtôt pour la forme que pour y repoſer. Les Kara-Turcmans qui rodèrent toute la nuit autour de nous, nous tinrent en crainte.

* Oreille de Loup.

Nous partimes le 7 à la pointe du jour, laiſſant repoſer Muſtapha Pacha pendant que nous faiſions route dans un pays où il y avoit beaucoup de danger. La journée ſe paſſa cependant aſſez bien, à quelques fauſſes allarmes près. Nous arrivames après neuf heures de marche à Payas Baïé des Anciens, Ville ſituée au fond

d'un grand Golfe formé par la Méditerranée. Sa situation du côté de la terre où se termine la plaine, est assez belle. Les fruits y sont abondans, sur-tout les limons & les oranges, mais l'air en est mal-sain: c'est pourquoi les habitans vont passer l'été sur la montagne voisine, qui est l'Amanus des Anciens, où ils ont des habitations charmantes pour cette saison. Le grand chemin cotoie le bas de cette montagne, & va passer ensuite devant Merkiez *, Fort bâti sur le sommet qui domine sur Payas & Eskienderoun.

* Signifie centre.

Les habitans de Payas ont la réputation de n'être pas endurans. Ils s'étoient mis sous les armes, en apparence pour faire honneur à l'Ambassadeur, mais leur véritable dessein étoit de charger les Persans s'ils faisoient quelque desordre. Lorsque nous entrames dans la Ville, ils firent une décharge de leurs fusils, dont quelques-uns étoient chargés à balle. J'entendis le sifflement d'une de ces balles, qui frisa mon bonnet à la Tahmas-khan de si près, qu'elle en emporta une des pointes. Ils marchèrent toute la nuit armés dans les

rues. Comme j'étois dans un jardin campé ſous ma tente, je n'oſai m'endormir de peur d'être volé.

Le 8, je me ſéparai de la compagnie pour aller à Eskienderoun (1), que nous appellons Alexandrette, où je me rendis en quatre heures en ſuivant le bord de la mer. Ebul-Feda dit qu'un appellé l'Ebadouni la bâtit du tems du Khalif-Vaſik, & qu'il n'y avoit alors ni Ville ni Village dans cet endroit. L'on peut dire qu'Alexandrette n'eſt ni l'un ni l'autre aujourd'hui, puiſqu'on n'y trouve que quelques méchantes cabanes, à l'exception des maiſons des Vice-Conſuls qui y réſident. L'air y eſt extrêmement mauvais : pour peu qu'on y ſéjourne on gagne des fièvres, dont on ne guérit que fort difficilement. L'on compte douze milles de-là à Begras (2) que l'Azizi dit être une Ville. Ebul-Feda lui donne une haute Forterèſſe, & il

(1) *Eskienderoun* eſt ſuivant le Zidge à 60 d. de long. ſur 36 d. 10 m. de lat. & ſuivant le Kias, à la même long. ſur 36 d. de lat. ſans minutes.

(2) Ebul-Feda met *Begras* ſuivant le Kias à 60 d. 55 m. de long. ſur 35 d. 38 m. de lat.

ajoûte qu'elle a des ſources abondantes, des jardins & un vallon. Elle eſt ſituée ſur une montagne appellée Dgebelulheïni-Mouſa, qui domine ſur la plaine de Harim, bourg à deux petites journées à l'Eſt de Begras. Sur cette montagne qui eſt au Nord d'Antioche, de même que du Lac d'Ifrin, eſt un endroit appellé Begras-Beli, où Sultan Soliman fit bâtir
1551. l'an 959 * de l'hégire un village, une moſquée & un Kiervanſeraï. Il exempta les habitans de tout impôt, ce qui en fit en peu de tems un gros bourg. Seflan, Derbeſak & le Fort d'Avaſim ſont ſur la même montagne au Nord de Begras. Les hyacinthes de ces cantons ſont fameuſes: on y en trouve de jaunes.

Le Vice-Conſul de France mit le pavillon, & ordonna aux vaiſſeaux de ſa Nation, qui étoient à la rade, de ſaluer l'Ambaſſadeur à ſon paſſage. Ceux d'Angleterre & de Hollande crurent devoir ſuivre cet exemple. J'allai en trois heures d'Alexandrette au Beïlan, gros Village ſitué ſur le ſommet de la montagne. Les côteaux en ſont revêtus de bons vignobles, de beaux plans d'oliviers

& d'autres arbres fruitiers. Les Européens établis à Haleb y louent des maisons pour passer une partie de l'été. On me dit qu'il y avoit à neuf heures de chemin environ d'Alexandrette une montagne nommée Arsiz-Dagui, d'où il sort du feu depuis quelques années.

Nous ne fimes le 9 que trois heures de chemin, après quoi nous passames la nuit dans un Kiervanseraï appellé Yegni-Khan*, où il y a quelques maisons & un marché. Le 10 nous trouvames la rivière que les Turcs appellent Asi-Sou ou la rébelle, & nous arrivames après six heures de marche à Antakiè ou Antioche (3). Ebul-Feda en donne la description suivante : c'est, dit-il, une grande Ville qui a des sources & des jardins. Ses murs qui sont fort hauts renferment cinq monticules & un Fort. L'Asi & l'Esued, ne faisant dans cet endroit qu'une seule rivière, pas-

* Le nouveau Khan.

(3) *Antioche* est suivant les Etvals à 61 d. 26 m. de long. sur 34 d. 30. min. de lat. suivant le Canon à 61 d. 30 m. de long. sur 34. d. 10 m. de lat. suivant Ibni-Saïd à 61 d. 35 min. de long. sur 34 d. 10 m. de lat. & suivant le Kias à 60 d. 55 m. de long. sur 34 d. 50 m. de latitude.

ſent devant elle, & Habib-ul-Nedjar (4) y a ſon tombeau. Ibni-Haukal dit qu'après Damas le plus beau pays de la Syrie eſt celui d'Antioche; que la Ville eſt renfermée par un mur de pierre de douze milles de circonférence, & dominée par une montagne; que toutes les maiſons ont de l'eau; qu'il y a ſur les côtés de la montagne des terres labourables, des pâturages & des jardins, & aux environs beaucoup de métairies & de villages, dont les terres ſont très-fertiles.

Antioche eſt encore aujourd'hui une Ville paſſablement grande & belle. Elle eſt ſituée au pied d'une haute montagne, ſur le ſommet de laquelle on voit un Fort. La rivière dont j'ai parlé, & que les Arabes appellent auſſi Oronte, paſſe à côté, & baigne ſes murailles, que l'on croit être les mêmes que celles que Seleucus y fit élever. C'eſt le même Seleucus à qui on attribue d'avoir fait bâtir le Fort de Haleb, & les fortifications de Ladikiè (5), de Selef-

(4) *Habib-ul-Nedjar* ſont deux mots arabes qui ſignifient le bien-aimé Charpentier.

(5) Cette *Ladikiè* eſt une autre que celle dont j'ai parlé ci-devant. Ebul-Feda la place

kiè (6), de Masissa, d'Ursa, & de Hama (7): mais il paroît qu'Antio-

suivant les Etvals à 60 d. 40 m. de long. sur 35 degrés 55 m. de lat. suivant le Canon à 58 d. 30 m. de long. sur 38 d. 50 m. de lat. suivant Ibni-Saïd à 61 d. 31 m. de long. sur 34 d. 31 m. de latit. & suivant le Kias à 61 d. 10 m. de long. sur 35 d. 25 m. de lat. Il ajoûte qu'on y boit de l'eau de citerne, à cause que cette ville est sur le bord de la mer; qu'il y a un bon port & un endroit appellé Farous, où l'on voit de beaux édifices. L'Azizi dit que c'est une grande ville des dépendances de Hims, à 12 milles de Dgebelè, & à 48 d'Antioche; qu'elle est forte & bien bâtie, & qu'elle a un grand port.

(5) *Selefkiè* est aujourd'hui un gouvernement de Pacha, & un bourg peu éloigné de la mer. Le Beg d'Itchil y fait sa résidence. Le district d'Itchil a pour bornes à l'Ouest Antalia, au Nord le pays des Karamans & celui d'Adana, à l'Est celui d'Aïntab, au Sud la mer Méditerranée. Comme il est vis-à-vis de Chypre il a été joint à ce gouvernement.

(6) *Hama*, ancienne ville, dont l'Ecriture Sainte fait mention, est dans un fort beau pays, & sa plus grande partie se trouve sur le bord de l'Afisou. Cette rivière y fait tourner beaucoup de moulins pour arroser les jardins. Hama a un beau fort situé sur une hauteur. Ebul-Feda appelle cette ville Hamah. Il la place suivant la vérification à 61 d. 55 m. de long. sur 34 d. 45 m. de lat. suivant le Canon à 62 d. 20 m. de long. sur 36 d. de lat. & suivant le Resme à 62 d. 55 m. de long. sur 36 de latitude.

che a changé de place, & qu'elle étoit autrefois située plus haut vers la porte de Haleb, où l'on voit encore des restes d'anciens édifices & beaucoup de ruines, à moins qu'on ne veuille supposer que ces ruines aient fait partie de l'ancienne Ville.

Il y avoit, au rapport du Géographe Turc, à l'Orient d'un des ponts de cette Ville appellé le pont du Poisson *, un Temple dédié à Saturne, & un autre au milieu de la Ville dédié à Mars, lequel a été appellé depuis l'Eglise de la Vierge. Ce dernier avoit quarante portes d'airain; ses murailles étoient peintes en or & en argent, & le pavé étoit de marbre de différentes couleurs. On voyoit sur son Dôme, qui étoit fort élevé, une figure représentant Mars, sous ses pieds un Serpent & un Scorpion. Tout auprès de cette Eglise étoit une source d'eau chaude: l'on en compte six autres dans différens quartiers, auxquelles on attribue des vertus merveilleuses pour la guérison de diverses maladies. Les maisons & les bains reçoivent de l'eau par un canal soûterrain appellé le conduit de Paul, à la tête duquel on avoit placé

* Kantara-tulsemek.

deux figures, dont l'une repréſentoit un Roi, l'autre une Reine.

L'Oronte, qu'on appelle auſſi la rivière renverſée, à cauſe qu'il coule du Sud au Nord, prend ſa ſource près d'un endroit nommé Reés-Kievik, à une journée de Balebek (8), ou l'ancienne Héliopolis de la Cœleſirie. Il ſe rend de-là à Kaïm-ul-Hermel, entre Djouſia & Reés, &

(8) *Balebek* eſt de la dépendance de Damas à 60 d. 45 m. de long. ſur 38 d. 50 m. de lat. ſuivant les Etvals, à 62 d. 30 m. de long. ſur 34 d. 30 m. de lat. ſuivant le Canon, & à 60 d. de long. ſur 38 d. 50 m. de lat. ſuivant le Kias. Sa fortereſſe eſt ſingulière en ce que les murailles taillées dans l'épaiſſeur du roc ſur lequel elle eſt élevée, ſemblent être toutes entières d'une ſeule pièce. Les habitans diſent que c'eſt l'ouvrage des Dives ou Eſprits. On trouve aux environs quantité de ſources & de ruiſſeaux, & le pays eſt bien planté d'arbres de toute eſpèce. L'on y voit un Temple révéré par les Sabiens : ils diſent que Seth y eſt enterré. Balebek eſt, au rapport d'Ibni-Haukal, ſur la montagne d'Amè. Ses édifices ſont de pierre, ſoûtenus par de hautes colonnes, & il n'y a rien de plus grand ni de plus extraordinaire en fait de bâtimens dans toute la Syrie. Elle eſt à 18 milles de Zeïdani, ville ſans murs du côté de la vallée de Berdi, de laquelle juſqu'au canton de Damas nommé Gouta il y a une continuité de jardins.

descend dans un vallon, où il reçoit les eaux qui sortent d'une grotte appellée la grote du Moine : ensuite il prend son cours vers le Nord, & se jette dans le Lac de Kadés (9), d'où il passe à Hims (10) autrement

(9) C'est le Lac de Hims, qui a trois journées de long du Nord au Sud. Il est sur l'Oronte, & il a au Nord une jettée de pierre faite, à ce que l'on croit, par Alexandre le Grand. L'on voit au milieu de cette jettée deux Tours de pierres noires : elle court de l'Est à l'Ouest, & elle a mille deux cens quatre-vingt-sept coudées de long sur dix-huit & demie de large. Si elle se rompoit, toute l'eau s'écouleroit, & il n'y auroit plus de lac, ce qui prouve qu'il n'est point formé par la nature. Il est à une journée à l'occident de Hims, & on y prend beaucoup de poissons.

(10) *Hims* & *Kinnefkin* sont aujourd'hui deux districts de la Syrie, dont le premier dépend de Tarablus ou Tripoli. La Ville de Hims, ancienne capitale de ce pays, a beaucoup de jardins, & on y boit l'eau de l'Oronte. C'est un plat pays, où les terres sont excellentes. L'air y est très-bon & le sang fort beau. Il ne s'y trouve point de scorpions : l'on assûre même que ceux qui portent des habits lavés avec l'eau de Hims n'en sont pas piqués ailleurs ni mordus par les serpens. Le Kias met Hims à 65 d. 20 m. de long. sur 34 d. 20 m. de lat. le Canon à la même long. sur 38 d. 40 m. de lat. le Zidge à 61 d. de long. sur 38 d. 40 m. de lat. Ibni-Saïd à 61 d. 31 m. de

Hemesa, à Resten, à Hama & à Chizer, après quoi il forme le Lac d'Efamia (11). Au sortir de ce Lac il

long. sur 34 d. 4 m. de lat. & le Resme à 61 de long. sur 34 d. 40 m. de lat. *Kinnesrin* est suivant Ibin-Haukal une petite ville. Ebou-Rechan dit qu'elle est des dépendances du pays de Rebia, à une grande journée de Maarra. Haleb l'a beaucoup fait tomber, & les Européens s'étant emparés de ce canton la ruinèrent, de façon que ce n'est aujourd'hui qu'un petit village. La rivière de Kavik se jette au dessous de Kinnesrin dans le lac de Sulhe, qui est considérablement grand. Les Etvals placent Kinnesrin à 62 d. 10 min. de long. sur 35 d. 30 m. de lat. le Canon à 68 d. 40 m. de long. sur 34 d. 20 min. de latit. le Zidje à 61 d. 3. m. de long. sur 35 d. 35 min. de lat. & le Kias à 62 d. 10 m. de long. sur 35 d. 45 m. de lat.

(11) Le lac d'*Efamia* est composé de plusieurs marais remplis de roseaux. Il y en a deux plus grands que les autres, l'un au Sud, l'autre au Nord, qui communiquent par un canal pratiqué entre les roseaux. Celui du Sud est proprement le lac d'Efamia, sa largeur est d'une demi-lieue, & sa profondeur de 5 à 6 pieds. Ces marais sont quelquefois tout couverts d'oies sauvages, de canards & d'autres oiseaux aquatiques. Celui du Nord, qui est du district de Hisni-Berziè, s'appelle le lac des Chrétiens, parce qu'habitant sur le bord septentrional du lac ils en font la pêche. Ils y prennent beaucoup d'anguilles, qu'ils appellent Ingliz-baligui, c'est-à-dire, le poisson Anglois, sans doute parce qu'ils les ont vûs en

passe Derkiouche, coulant à l'Est de la montagne de Likiam (12) jusqu'à Dgisrul-hadid, c'est-à-dire le Pont de fer, où cette montagne est séparée. Après l'avoir tournée il prend son cours au Sud-Ouest, passe sous les murs d'Antioche, & va se jetter dans la mer de Roum, auprès de Suveïdiè (13).

Il reçoit dans son cours plusieurs autres rivières, telles que *Nehre-Kiebir*, qui vient du Nord d'Efamia, & se jette dans le Lac de ce nom; *Nehr-Esued* qui coule vers le Nord & passe sous Derbesak; *Nehre-Bagra*, qui prend sa source auprès de Bagra,

manger avec plaisir. Les Mahométans en général ont de l'aversion pour ce poisson, soit par rapport à sa ressemblance avec les serpens, soit à cause qu'il se nourrit des cadavres qui tombent dans l'eau.

(12) Cette montagne aboutit à *Dgebel-Libnan*, ou le mont Liban, & s'étend du côté de Merache. On la découvre de Merache, de Aïn-Zerbè, de Harounïè & de Ladikiè. Depuis cet endroit jusqu'à Hims elle s'appelle Dgebel-Ulnehre, ou la montagne de la rivière: elle est bien habitée & abonde en fruits.

(13) *Suveïdiè* est suivant les Etvals à 66 d. 10 m. de long. sur 35 d. 45 m. de lat. & suivant le Canon à 60 d. 20 min. de long. sur 34. de latitude.

ſe mêle avec Nehr-Eſued, & ſe jette enſuite dans le Lac d'Antioche; enfin la *rivière d'Iſrin*, laquelle vient du pays de Roum, & ſe joint à Nehr-Eſued, après avoir paſſé Ravendan, Tchouma & Imk. J'oubliois de dire que l'Oronte eſt traverſé de pluſieurs ponts bâtis de pierres blanches, & qu'il a été appellé Aſi ou Rébelle, à cauſe qu'il n'arroſe pas de lui-même les terres. Il a fallu avoir recours à des roues qu'il fait tourner, & par le moyen deſquelles on élève l'eau de ſon lit qui eſt profond.

Le Lac d'Antioche, dont la circonférence eſt de près d'une journée de chemin, ſe trouve à quelques minutes plus au Nord, & preſqu'à la même longitude qu'Antioche entre cette Ville, Begras & Harim dans le Canton d'Imk, à deux journées à l'Oueſt de Haleb. Des quatre rivières dont il a été parlé ci-deſſus, il y en entre trois qui viennent du Nord. Celle d'Ifrin eſt à l'Eſt, l'Eſued à l'Oueſt, & celle de Bagra entre les deux. Cette dernière eſt appellée ainſi du nom d'un village ſitué ſur ſes bords, & dont les habitans ſont Chrétiens. Les trois n'en faiſant qu'une entrent

dans le Lac par le Nord, & ſortent réunies par le Sud. Elles tombent enſuite dans l'Oronte, au-deſſous du pont de Fer, environ un mille au-deſſus d'Antioche.

Nous partîmes le 12, & allames en huit heures à Harim (14), Bourg qui a un Fort. Il y a un ruiſſeau & des ſources. Les grenades de cet endroit ſont fort bonnes & ſans pepins. Celles de Halkader-guiouche & de Zaviè-der-guiouche, territoires du voiſinage, ont auſſi beaucoup de réputation. J'apperçus le lendemain quantité de ruines des deux côtés du chemin; & après huit heures de marche j'arrivai à Etarib, village à l'Oueſt de Haleb, dans un vallon planté d'oliviers. Le canton de Djoumè eſt très-fertile, mais on n'y a point d'autre eau que celle des cîternes; le raiſin d'Etarib eſt fort eſtimé.

J'avois un domeſtique Arménien qui conduiſoit mon bagage. Il m'avoit aſſez bien ſervi juſque-là, mais quelqu'un lui ayant mis en tête de ſe

(14) *Harim* eſt ſuivant le Zidge à 61 d. 30 m. de long. ſur 35 d. 45 m. de lat. & ſuivant le Kias à 60 d. 30 m. de long. ſur 35 d. 50 m. de lat.

faire Musulman, il me vola tout ce qu'il put aisément cacher. Il étoit minuit quand il vint me trouver fort échauffé, en disant qu'il avoit été attaqué par les Kiurds, qui s'étoient emparés de mon bagage, & qu'il ne s'étoit sauvé lui-même qu'avec beaucoup de peine. Il y a dans les pays de la dépendance de Haleb deux sortes de Kiurds, savoir, des Sumuis & des Yezidis; & des Arabes de deux différentes Tribus, appellés les uns Benikilab, les autres Alyesar. Les premiers de ces Arabes, qui vivent dans le voisinage d'Imk, sont rébelles, même à leurs Begs. Les derniers habitent les environs de Zourdè & du Fort de Kiehla. Ils sont tantôt soumis à leurs Begs, tantôt révoltés contre eux.

Or sçachant bien que ces gens pilloient & tuoient souvent les Voyageurs, je craignis d'abord que ce que mon valet me disoit ne fût que trop vrai. Lui ayant demandé en quel endroit il avoit été attaqué, j'y allai accompagné de quelques Persans armés, & trouvai mes mulets attachés à des arbres à une petite distance du grand chemin. Il

n'avoit pas eu le tems de briser mes coffres, ainsi je me mis peu en peine du reste. Convaincu de sa friponnerie je lui donnai son congé dès que je fus de retour, & je pris à mon service un Persan, qui ne pouvant lui pardonner d'avoir préféré la croyance des Turcs à celle des Persans, se fit un plaisir de m'apprendre tout ce qui s'étoit passé. Abdul-Bakikhan devoit séjourner à Khan-Toman, à quelques heures de chemin au-delà d'Etarib. Je pris donc les devans le 14, & arrivai en six heures à Haleb (15).

(15) *Haleb* est suivant les Etvals à 62 d. 10 m. de long. sur 35 d. 50 m. de lat. suivant le Canon à 68 d. 50 m. de long. sur 34 d. 50 m. de lat. suivant le Zidge à 61 d. 8 m. de long. sur 35 d. 50 m. de lat. & suivant Ibni-Zaïd à 68 d. 30 m. de long. sur 34 d. 30 m. de lat. à 15 milles de Balis, & à 36 de Maaret-ul-Numan, dont la première est une petite ville sur le bord occidental de l'Eufrate, vers les confins de la Syrie & de l'Irak. Ibni-Saïd dit qu'elle étoit autrefois fort commerçante, & qu'il y avoit beaucoup de riches Marchands. Elle est séparée de Haleb par un desert, ayant à l'Est & au Sud Raca. Le Kias place Balis à 62 degr. 40 m. de long. sur 36 d. 6 m. de lat. le Canon à 66 d. de long. sur 34 de lat. & le Resme à 65 d. 55 m. de long. sur 36 de lat.

Maaret-ul-Numan, ville de la Syrie, étoit

autrefois grande & bien peuplée. Son terroir abonde en bled & en fruits. Elle eſt ſuivant les Etvals à 61 d. 45 m. de long. ſur 35 de latit. ſuivant le Reſme à 62 d. 30 m. de long. ſur 35 degr. 50 m. de lat. & ſuivant le Kias à 61 d. 40 m. de long. ſur 35 d. 55 m. de lat.

CHAPITRE X.

LE Gouvernement de Haleb renfermoit originairement ſept diſtricts, ſavoir, Adana, Balis, Biraidgik, Haleb, Azir, Kilis & Maarra: mais quelques-uns de ces diſtricts ont été depuis érigés en Gouvernemens, comme Adana, qui a ſon Pacha; d'autres ſont reſtés dépendans, comme Maarra & Biraidgik, & d'autres ont été réunis au domaine comme Azir: cependant Haleb eſt toujours regardée comme la capitale. Elle eſt grande, bien bâtie & fort peuplée: elle a des murs & un fort ſur une colline qui domine la Ville.

On y compte ſoixante & quatorze quartiers, quatorze mille maiſons, beaucoup de Moſquées & de bains publiques. On y montre deux endroits que l'on dit avoir été habités

par Abraham avant que la Ville fût bâtie ; l'un eſt dans le Fort, l'autre au dehors : les gens du pays les viſitent avec beaucoup de dévotion. Il y a encore une Grotte, où l'on dit que ce Patriarche retiroit ſes troupeaux, & deux endroits où l'on prétend que le Prophète Elie a demeuré, l'un dans le fort, l'autre à la Porte de Naſre.

Hors de la porte de Feredje on remarque près du chemin une pierre que les Mahométans & les Juifs ont en grande vénération, croyant que c'eſt le tombeau d'un Prophête. On voit dans le Collége Halavi, ſur le bord d'un baſſin, une autre pierre un peu creuſe dans le milieu. Les Turcs ſe vantent que les Européens leur en ont offert de groſſes ſommes d'argent, mais qu'ils n'ont pas voulu la laiſſer enlever. Les Européens y font un grand commerce, ils y ont des Comptoirs & des Conſuls.

Le terrain de Haleb produit du coton, des melons d'eau, d'excellentes piſtaches, de bons abricots, des pommes & du raiſin. Les montagnes de Buzaga & de Babeguè touchent preſqu'à la ville, la première à l'Eſt,

la dernière à l'Oueſt. Sa rivière appellée Kavik vient de Sinab, village à ſept milles de-là. Elle joint celle de Merache & quelques autres, après quoi elle paſſe d'abord à Haleb puis à Kinneſrin, & va ſe perdre à Merdgi-Ahmer.

Abdul-Baki-Khan partit le 15 d'Etarib, & fut traité par le Pacha de cette ville à Khan-Toman. Il fit le lendemain ſon entrée, précédé de pluſieurs Agas & d'un grand nombre de gens à pied & à cheval. L'Ambaſſadeur du Grand Seigneur arriva quelques jours après, & fut reçu de la même manière, cependant avec quelque diſtinction : on tira pour lui le canon. Le Khan s'étoit attendu au même honneur. Il trouva d'abord mauvais qu'on y eût manqué : mais il fut piqué au vif, quand il vit faire pour le Pacha plus qu'on n'avoit fait pour lui. Il reſſentit tellement cet affront, qu'il en rendit compte à ſon Maître par un Courier, qu'il dépêcha quelques jours après. Ceux de ſa ſuite s'en plaignirent hautement. Un des principaux d'entre eux me dit, qu'il n'étoit pas poſſible que la paix qu'on venoit de conclure, fût

de longue durée, & qu'il espéroit que Nadir-Chah se vengeroit au plutôt des insultes réitérées qu'on leur avoit faites sur la route, de même que du peu de cas que l'on faisoit de son Ambassadeur.

Les Consuls de France, d'Angleterre & de Hollande envoyèrent chacun leurs Drogmans pour complimenter Abdul-Baki-Khan sur son arrivée, & lui firent les présens ordinaires de confitures séches & de cherbets. Comme cet Ambassadeur m'avoit souvent témoigné qu'il seroit charmé d'avoir le portrait du Roi de France pour le porter à son Maître, je m'adressai au Consul, qui m'en donna un nouvellement peint par un habile homme. Je le présentai à l'Ambassadeur, qui après l'avoir beaucoup considéré & admiré, le fit placer dans son appartement d'audience, au-dessus de l'endroit où il s'asseyoit, & l'y laissa jusqu'à la veille de son départ, qu'il le fit mettre avec beaucoup de soin dans une caisse. Pendant seize jours qu'il resta à Haleb, il eut plusieurs entrevûes avec l'Ambassadeur du Grand Seigneur, de même qu'avec le Pacha de cette

ville. Il alla auſſi viſiter un tombeau, qu'on dit être celui de Zacharie, père de S. Jean-Baptiſte, & Ebou-Bekir, belle maiſon de Derviches hors de la ville.

Nous partimes le 3 de Mars, & allames en trois heures à Bache-Kieui *, village que les habitans avoient abandonné dès la veille, craignant d'être maltraités à notre paſſage. Le lendemain nous nous arrêtames après quatre heures de marche à Tellerſat, où il y a un Kiervanſeraï. Nous allames le ſur-lendemain en trois heures à Azaz, bourg ſitué au Nord de Haleb. Les terres ſont fort fertiles de ce côté : l'on n'y trouve point de ſcorpions ni d'autres bêtes venimeuſes.

* Signifie le principal village.

Nous arrivames le 6 après trois heures de marche à Kilis, petite ville plus au Nord de Haleb qu'Azaz, & aſſez bien peuplée. La Porte y avoit établi depuis peu un Pacha pour contenir les Kiurds de ce pays, qui commettoient continuellement des deſordres. En ce lieu je reçus la bordure du portrait du Roi, que le Conſul de Haleb avoit promiſe à l'Ambaſſadeur : je la lui remis. Il me pria

d'écrire au Consul pour l'en remercier, & de lui marquer qu'il étoit charmé de recevoir cette preuve de la fidélité des Francs à tenir leurs promesses.

Nous partimes le 8, & campames au bout de quatre heures en rase campagne. Comme les terres de ces cantons sont fort grasses, nous trouvames le lendemain de si mauvais chemins, que la plus grande partie de nos bagages fut embourbée, & les mieux montés de la Compagnie eurent bien de la peine à se tirer de là. Je fus plus de huit heures à me rendre à Kizil-Hisar *, où nous devions passer la nuit. Ce village n'étoit cependant qu'à cinq heures de chemin de l'endroit d'où nous étions partis. Abdul-Bakikhan se retira à minuit dans un autre village écarté du chemin, & ne nous joignit que le lendemain. Il ne put pas arriver ce jour à cause qu'il étoit obligé de s'arrêter à tout moment pour faire tirer des boues les bagages & les Mihaffas, qui sont des espèces de cages faites de lattes en forme de chaise à porteur, & couvertes de drap ou de toile. On porte les femmes dans ces Mihaffas pour

* Le fort rouge.

pour empêcher qu'elles ne soient vûes, & on les charge deux à deux sur un chameau ou sur un mulet.

Les Persans ne vont ni à la guerre ni en voyage sans mener des femmes avec eux, mais les Turcs ne sont pas dans cet usage. L'Ambassadeur & ceux de sa suite en avoient amené avec eux de Perse : ils en avoient encore acheté en Turquie, & particulièrement à Constantinople. Elles avoient toutes, à ce qu'on disoit, indépendamment de la beauté, quelque talent ou mérite particulier : les unes savoient jouer de quelque instrument, d'autres avoient de belles voix, & d'autres brodoient en perfection. Abdul-Bakikhan en avoit douze pour sa part, Kierim-Beg dix, & les autres à proportion de leurs facultés. Un Eunuque en conduisoit vingt-quatre pour le Harem de Nadir-Chah ; une douzaine d'autres, achetées pour Ibrahim-Khan, Gouverneur de Tauris, étoient sous la garde d'un Arménien. Le premier de ces gardiens répondoit parfaitement à la confiance de son maître, jusque-là qu'il ne souffroit pas même qu'on regardât du côté des Mihaffas. L'autre,

quoiqu'avec moins de rigueur, faisoit aussi-bien sa charge : mais ils se virent ici l'un & l'autre dans la nécessité de me laisser voir en partie ce qu'ils cachoient avec tant de soin.

Les Orientaux s'imaginent que les Européens savent tous exercer la Médecine ; de-là il arrive souvent, quand on voyage chez eux, qu'on est exposé à être Médecin malgré soi. J'avois acheté à Constantinople une caisse de remèdes que je portois avec moi pour mon usage. Ils ne doutoient donc pas que je ne fusse fort habile dans cet art, & tous, excepté l'Ambassadeur, & quelques autres personnes de sa suite qui me connoissoient particulièrement, auroient cru me faire une injustice, ou pour le moins me manquer de respect, si en me parlant ils ne m'avoient donné le titre de *Haikim-Bachi*, c'est-à-dire, Monsieur le Médecin, qualité fort honorable chez les Orientaux.

Le changement continuel de climat, d'eau & de nourriture, joint à la fatigue du voyage, avoit dérangé la santé de quelques-unes de ces femmes, particulièrement d'une de celles de Nadir-Chah, & d'une autre

appartenante à Ibrahim-Khan. L'Arménien vint le premier me demander du ſecours, en me diſant que la plus belle & la plus chère des Eſclaves qu'il conduiſoit, ne mangeoit ni ne dormoit depuis quelques jours, & qu'il ſeroit le plus malheureux des hommes s'il arrivoit ſans elle auprès de ſon maître. J'eus beau dire que je n'étois pas Médecin, il n'en voulut rien croire, & perſiſta à me demander des remèdes. Pour m'en débarraſſer, je répondis que je ne pouvois pas en donner ſans voir la malade. Il y conſentit, dans la penſée qu'il pouvoit ſe fier à moi. M'ayant donc conduit à ſon logis, il fit ſortir du Harem les autres femmes, & me laiſſa la liberté d'examiner la malade, mais en ſa préſence; je lui promis alors des remèdes & me retirai.

A peine étois-je ſorti que je vis arriver l'Eunuque. Il m'acoſta & me pria de l'accompagner chez lui, ajoûtant qu'il vouloit me communiquer une affaire d'importance. Quand nous eûmes pris le caffé il me déclara ſon embarras, & qu'il y alloit de ſa tête ſi une de ſes femmes qui

étoit malade, venoit à mourir. Je lui fis à peu près la même réponse qu'à l'Arménien : mais il fit d'abord difficulté de me la faire voir, m'assûrant qu'il ne couroit pas moins de risque si son maître venoit à le savoir. En ce cas, lui dis-je, je ne puis vous être d'aucune utilité, & voulus me retirer. Il m'arrêta, & me pria de me contenter de lui parler sans la voir ; j'y consentis.

Il entra dans le Harem. Un moment après il m'introduisit dans une chambre obscure, dont les fenêtres étoient exactement fermées. La malade étoit placée derrière un rideau, & une seule lampe au coin de la chambre jettoit une foible lumière, L'Eunuque eut toujours les yeux fixés sur moi, & tenant les miens attachés sur lui je parlois à la malade. Après qu'elle m'eût répondu, je dis à l'Eunuque que je n'étois pas suffisamment instruit, qu'à moins de tâter le poulx & de la voir au visage je ne pouvois donner aucun remède. Je vis alors un homme au desespoir. Enfin comme je persistois, il tira tout en colère le rideau, soûleva un coin du voile, & demanda si j'étois con-

sent. Je lui dis que non, qu'il falloit que je visse les yeux & le visage pour mieux juger de la maladie. Il devint furieux, & jettant le voile sur le derrière de la tête, Tiens, me dit-il, regarde à ton aise puisque tu veux voir. Pour le calmer je lui dis que je connoissois le mal, & que je lui donnerois un remède. La maladie avoit sans doute beaucoup changé ces deux femmes; car je ne remarquai ni dans l'une ni dans l'autre aucun trait de beauté. Quoi qu'il en soit, je donnai quelques prises de quinquina avec d'autres fébrifuges, & elles furent guéries.

Nous passâmes deux jours dans ce mauvais gîte, tant pour dégager nos bagages, que pour remplacer les chevaux & les mulets que nous avions perdus. Nous n'aurions pas dû prendre cette route. Notre véritable chemin étoit par Aïntab (1):

(1) *Aïntab* est une fort jolie ville à 62 d. 8 m. de long. sur 36 de lat. suivant le Zidge, à trois journées au Nord de Haleb. Le Fort de Delouk aujourd'hui ruiné est dans son voisinage; elle est la capitale de ce district: son fort est taillé dans le roc, l'eau y est abondante, & les jardins en grand nombre. Il y croît des pommes de deux livres & demie pe-

mais les habitans ne voulurent pas nous y recevoir, à cause qu'il y avoit beaucoup d'Esclaves Persans, que l'Ambassadeur auroit voulu retirer en conséquence du dernier traité de paix. On lui fit donc entendre qu'il pourroit y causer une sédition, dont les suites seroient à craindre. On prétendit qu'il n'avoit rien perdu en ne passant pas par cette ville, & qu'il avoit reçu une somme considérable pour prendre l'autre route.

sant, & d'excellens abricots. On y fait un électuaire blanc, tellement épais qu'on le coupe au couteau. Les arcs & les selles que l'on y fabrique, ont la réputation d'être les meilleures.

CHAPITRE XI.

ETANT partis le 12 de Kizil-Hisar nous allames en trois heures à un endroit appellé Mezar *; & le lendemain après six heures de marche nous arrivames sur les bords de l'Eufrate, que nous passames dans de grands bateaux. Ce fleuve n'avoit alors que deux cens pas communs de largeur. Dans ses crûes il s'étend

* Ce mot signifie le lieu qu'on visite, & tombeau.

jusqu'à cinq ou six cens pas dans la plaine sur la droite.

Je crois devoir en donner ici le cours après les Géographes Orientaux. Suivant le Géographe Turc, deux rivières le forment d'abord, savoir, le Murad & l'Eufrate proprement dit. Le Murad a deux sources, l'une dans la montagne d'Ala, où il sort de la terre en plusieurs endroits, & devient une grande rivière ; on le passe à gué à Tcharmour où il se divise en quatre branches, & il a un grand pont de pierre, appellé Djudamin-Chah. L'autre source du Murad est à Bigne-gueul-yaïlaki *, & forme la branche qu'on appelle l'eau de Melaz-guerd, laquelle prend son cours vers le Sud, & va joindre la première au-dessus du pont de Djudamin-Chah. Le Murad reçoit ensuite Kara-sou ou l'eau noire dans la vallée de Mouche, & après avoir passé Guendjè, Tchaktchour & Palou, il se joint à l'Eufrate près de Richevan.

* Le quartier d'Eté de mille lacs.

L'Eufrate proprement dit prend sa source dans la vallée de Chougni entre les montagnes de Kalikala ; il passe d'abord Terdjan, Erzendjan, Kie-

makhe (1), Kourou-Tchaï, Ekin & Richevan, où il reçoit, comme il a été dit, le Murad; de-là il s'étend à Haikim-Khani, & reçoit auprès du passage de Nouchar l'eau de Kirk-guetchid, c'est-à-dire, des quarante passages, qui vient du côté de Malatia, puis à Chemisat, à Kalaï-Roum, à Biraidgik & à Raca. Après avoir été augmenté plus bas par l'eau de Rouha, & ensuite par celle de Khabour auprès de Deïr & de Rahabè qui sont à l'Ouest du confluant, il passe Mekam Ali, Dgemasè, Dgebel-hamra, Anè, Hit, Hadicè, ensuite le canal que Sultan Soliman a fait creuser à Kierbela, & celui d'Akerkouf, puis Hilla, le canal appellé Nehri-Chahi, ceux de Roumahiè & de Semavat; il joint après le Tigre

(1) *Kiemakhe* est un grand bourg à une journée d'Erzendjan; ce qu'il y a de remarquable dans cet endroit, est qu'il y vient au Printems de petits oiseaux de la grandeur des moineaux, qui couvrent l'air comme des nuages, & s'abbatent dans les environs. Les gens du pays prennent les petits avant qu'ils puissent voler; ils les mangent & les trouvent d'un goût délicieux. Il y a des personnes qui prétendent qu'ils sont semblables à ceux que les Israëlites mangèrent dans le désert, lesquels sont appellés dans l'Alcoran Selva.

près du pays de Dgevasir, & ces deux fleuves forment alors une espèce de mer semée de plusieurs isles. Toutes leurs branches étant à la fin réunies à Korna, ils passent à Basra, & vont se jetter dans le golfe Persique.

Suivant Ebul Feda l'Eufrate prend sa source au Nord-Est d'Erzeroum, qu'il met à 64 d. de long (soutenant que ceux qui la placent à 69 se trompent) sur 42 ½ de lat. Il passe ensuite à Malatia (2), puis à Chemisat (3), après à Kalaï-Roum, fort situé au Sud-Ouest de ce fleuve, d'où il se rend à Birè; il passe ensuite Balis, le fort de Djaber & Raca (4), puis Rahabè qui reste au Sud, Anè (5), Hit (6) & Kioufa (7); coulant de là vers

(2) *Malatia* est une grande ville du pays de Roum, à 61 d. de long. sur 37 d. de lat. suivant les Etvals, à la même longitude sur 39 d. de lat. suivant le Canon & le Resme.

(3) *Chemisat* est suivant Ebul-Feda, à 62 d. de long. sur 37 de lat.

(4) *Raca* est suivant le même à 66 d. de long. sur 36 de lat.

(5) *Anè* est suivant le même à 68 d. ½ de long. sur 33. d. 10 m. de lat.

(6) *Hit* est suivant le même à 69 d. de long. sur 32 de lat.

(7) *Kioufa* est suivant le même à 69 d. ½ de long. sur 31 d. 50 m. de lat.

l'Orient, il se répand dans des marais à 73 d. de longitude.

Il reçoit plusieurs autres rivières, comme :

Celle *de Chemisat*, qui passe à cette ville & au fort de Ziad, autrement Khürt-burt, après quoi elle se jette dans l'Eufrate au-dessus de Malatia.

Celle *de Belikhe*, qui vient de Harran, d'une source appellée la Duhebaniè; coulant vers l'Est, elle passe au Nord de Raca, & se jette dans l'Eufrate au-dessous de cette ville.

Celle *de Khabour*, qui tire son origine d'une source nommée Zahiriè, & se jette dans l'Eufrate près de Karkisia (8).

Celle *de Hermas*, qui passe dans le pays de Nissbin, & va se jetter dans la rivière de Khabour avant que cette dernière arrive à Karkisia; les deux ne faisant alors qu'une, se joignent à l'Eufrate auprès de Karkisia. Le Tsertsar qui est une branche du Hermas, passe à Hadre (9), & dans le

(8) *Karkisia* est suivant le même à 64 d. $\frac{2}{3}$ de long. sur 34 d. $\frac{1}{3}$ de lat.

(9) L'Auteur du Mucheterik dit que Hadre est le nom d'une très-ancienne ville ruinée, laquelle étoit située dans le désert de Dgezirè; c'est-à-dire, *la Mésopotamie*, vis-à-vis de

désert de Sindjar, après quoi il se jette dans le Tigre auprès de Tikrit.

L'Eufrate dans le reste de son cours forme plusieurs canaux, comme :

Celui *d'Ysa*, qui s'en sépare à un endroit appellé Dehma (10), à l'opposite de Kioufa ; d'autres disent près d'Enbar au-dessous du pont de Dehma. Il se rend ensuite vers Bagdad, & après avoir formé à Muhawel plusieurs rigoles, il se jette dans le Tigre à l'Occident de Bagdad. Il est appellé ainsi du nom d'Ysa, arrière-petit-fils d'Abbas, l'oncle du Mansour.

Celui *de Sarsar*, qui sort de l'Eufrate, plus bas que celui d'Ysa, & prend son cours dans la contrée de l'Irak entre Bagdad & Kioufa, jusqu'à ce qu'il arrive à Sarsar ; après avoir arrosé ce pays, il se jette dans le Tigre entre Bagdad & Medaïn.

Nehrul Melik, ou le canal du Roi, qui sort de l'Eufrate au-dessous de celui de Sarsar, & se jette dans le Tigre plus bas que Medaïn.

Tikrit, à 66 d. 45 m. de long. sur 35 d. 40 m. de lat.

(10) *Dehma* est suivant Ebul-Feda, à 68 d. de long. sur 32 de lat.

Le canal *de Kievsi*, qui sort de l'Eufrate au-dessous du Melik, & se jette dans le Tigre encore plus bas.

A six lieues au-dessous de ce dernier, l'Eufrate se divise en deux branches, dont l'une coulant au Sud, va à Kioufa & se perd dans les marais, l'autre beaucoup plus forte, passe vis-à-vis du Chateau d'Ibni-Hubeïrè (11), & prend le nom de rivière de Soura; elle coule ensuite au Sud, passe à l'ancienne Babul ou Babel (12), & forme plusieurs petites rivières; après avoir passé la ville de Nil sous le nom de Soura, qui est celui d'un village situé sur ses bords, elle va enfin se jetter dans le Tigre.

Je reprens la suite de mon voyage.

Nous couchames le 13 à Birè ou Biraidgik (13), petite ville sur le bord oriental de l'Eufrate; elle a des

(11) Le Château *d'Ibni-Hubeïrè* est suivant Ebul-Feda, à 70 d. ½ de long. sur 32 d. 45 m. de lat.

(12) *Babul* est suivant le même à 70 d. de long. sur 32 d. 15 m. de lat.

(13) *Birè* est à 62. d. 30 m. de long. sur 36 d. 50 m. de lat. suivant le Zidge, à 65 d. 5 m. de long. sur 36 d. 40 m. de lat. suivant Ibni Saïd, & à 62 d. 35 m. de long. sur 36 de lat. suivant le Kias.

murailles & un fort, que l'on dit avoir été bâti par Alexandre le Grand, lors de son passage. Il y a dans ces cantons trois autres forts à quelque distance l'un de l'autre; celui de Nedjem à l'Est, celui de Suroudge au Nord-Est & Kalaï-Roum à une journée de là, vers l'Ouest. La vallée des Oliviers dans le voisinage de Birè abonde en sources & en arbres fruitiers : ce district dépendoit autrefois de Haleb, mais il a aujourd'hui son Gouverneur particulier.

Après y avoir séjourné, nous allames le 15 en dix heures à Tcharmeli où nous campames dans la plaine; je me rendis le jour suivant à Urfa, lieu de résidence du Pacha de ce district, appellé autrefois le district de Raca. Il a pour bornes à l'Est, celui de Mosul, au Sud le désert de Sindjar, à l'Ouest l'Eufrate, au Nord celui de Diarbekir, & il renferme les cantons de Beni-Rebia, de Dgemasè, de Deïr, de Rahabè (14),

(14) *Rahabè* est suivant le Canon à 66 d. 55. m. de long. sur 38 de lat. suivant les Etvals à 64 d. 35 m. de long. sur 34 d. 10 m. de lat. suivant le Zidge à 62 d. 50 m de long. sur 34. de lat. On dit que c'étoit autrefois une Ville qu'un Général du Rechid, nommé Malik, fils de

de Raca (15), de Rouha (16) ou Urfa, de Seroudge (17), de Khabour

Tauk, avoit bâtie sur l'Eufrate entre Raca & Anè, mais ce n'est aujourd'hui qu'un village où l'on voit les vestiges de l'ancienne ville. Un Seigneur de Hims, nommé Chir-Kiouh, bâtit le fort de la nouvelle Rahabè, qu'il plaça à une lieue de l'Eufrate au Sud de l'ancienne; elle est petite, & l'on y boit l'eau d'un canal de la rivière de Saïd qui vient de l'Eufrate. Les Kiervans qui viennent de l'Irak & de la Sirie s'y arrêtent; l'Azizi dit que Rahabè étoit une grande ville bien peuplée, à trois lieues de Karkisia.

(15) *Raca* est suivant les Etvals à *68* d. *55* m. de long. sur *36* de lat. suivant le Canon à *68* d. *50* m. de long. sur *36* d. *50* m. de lat. suivant Ibni Saïd à *66* d. *31* m. de long. sur *36* de lat. & suivant le Resme à *66* d. de long. sur *36* de lat. au Nord Est de l'Eufrate. Elle étoit autrefois capitale du pays de Mudar, dans Dgezirè ou l'isle que forment le Tigre & l'Eufrate, & elle avoit le surnom de Beïda, c'est-à-dire, la blanche; on l'appelloit aussi Rafika. Il ne reste aujourd'hui de cette grande ville que des ruines.

(16) *Rouha* étoit autrefois une ville considérable, où il y avoit une grande Eglise, plus de trois cens Convents de Chrétiens, & beaucoup de monumens de l'antiquité. Elle est située au Nord-Est de l'Eufrate, peu éloignée de Kalaï-Roum, à *62* d. *50* m. de long. sur *36* de lat. suivant les Etvals, à *60* d. *20* m. de long. sur *36* de lat. suivant le Canon, & à *62* d. de long. sur *36*. d. *40* m. de lat. suivant Ibni Saïd.

(17) *Seroudge* étoit une grande ville à une

(18), de Harran (19), de Djelab,

journée de Harran, à 62. d. 40 m. de long. sur 36 d. 50 m. de lat. suivant les Etvals, & à 62 d. 55. m. de long. sur 36 d. 40 m. de lat. suivant le Canon. Il y avoit beaucoup d'eau, & des jardins qui donnoient d'excellents fruits, comme grenades, poires, pêches, coins, & du raisin qui surpassoit tous les raisins du monde.

(18) *Khabour* est le nom de deux forts situés sur une montagne entre l'Eufrate & Reés ul Aïn, laquelle s'étend depuis Kierk, où est la source de la rivière de Khabour, jusqu'à l'Eufrate; la rivière de Khabour fait le tour de la montagne, & se jette dans l'Eufrate à son pied. Les Arabes Beni-Richè, appellés Mevali, passent l'été dans ce canton, & l'hiver dans celui de Selmiè.

(19) *Harran* est suivant les Etvals à 68 d. de long. sur 36 d. 40 m. de lat. suivant le Canon à 50 d. 20 m. de long. sur 38 d. 50 m. de lat. suivant Ibni Saïd à 65 d. de long. sur 36 de lat. suivant le Resme à 65 d. de long. sur 36 d. 40 m. de lat. & suivant le Kias à 68 d. de long. sur 36 d. 50 m. de lat. Cette ville, qui autrefois étoit fort grande, est comptée du pays de Mudar, & à deux lieues de là, vers le Sud, s'élève une montagne. Ibni Haukal dit que Harran étoit possédée par les Sabiens, qu'ils y avoient un Temple bâti sur une colline, & que le croyant l'ouvrage d'Abraham, ils l'avoient en grande vénération. La terre de Harran est rouge; l'on y bûvoit de l'eau amenée de sources hors de la ville par des conduits, & il y avoit aussi des puits. On prétend que les Kienans ou Cananéens, bâtirent Harran, l'an du monde 3323; elle est aujourd'hui ruinée, mais on en voit beaucoup de vestiges.

de Nebredge, de Dera & de Beni Kaïs.

La ville d'Urfa eſt grande ; elle a une bonne muraille, des foſſés & une citadelle ſituée ſur une éminence, d'où ſortent par deux endroits pluſieurs ſources abondantes, dont les eaux ſe réuniſſent & forment une eſpèce de lac ; il y a encore en cet endroit d'autres ruiſſeaux, dont l'un prenant ſa ſource au pied des murs, coule l'eſpace de cent coudées de l'Oueſt à l'Eſt, & forme un long baſſin, ſur les bords duquel on voit au Nord pluſieurs jardins, au Sud une Moſquée avec un Convent de Derviches, & à ſon extrémité le Palais de Cheik Ali, où logent en paſſant, les Pachas & les autres Seigneurs qui voyagent.

Dans la Moſquée dont je viens de parler, ſort une belle ſource, ſur le bord de laquelle on prétend qu'Abraham a demeuré ; on y a bâti à ſon honneur une Chapelle, qui eſt un lieu de grande dévotion pour les Mahométans. Il y a dans les collines & les montagnes près de la ville, quantité de cavernes ; le pays eſt

très-fertile ; les grenades y font excellentes, & les habitans ont la réputation d'être braves. Ils disent que c'est dans leur ville que Nimrod fit jetter Abraham dans une fournaise ; d'autres prétendent que cela arriva dans un village du pays de Babul appellé Kievsi.

Abdul Bakikhan n'arriva à Urfa que le lendemain, après avoir été traité par le Pacha, sous une tente, hors de la ville : il alla loger dans le Palais de Cheik Ali, & fut content de la réception qu'on lui fit : mais une nouvelle qui se répandit quelques jours après le chagrina beaucoup. Un Turc revenant de Perse où il étoit prisonnier, publia que les Afgans avoient défait l'armée de Nadir Chah. Le Pacha l'interrogea & lui donna le Kaftan, présent, & en même tems honneur qu'on fait à ceux qui apportent quelque nouvelle agréable. Les habitans prenoient plaisir à raconter cette nouvelle aux Persans, & à y ajoûter des circonstances encore plus mauvaises pour les mortifier encore davantage. Abdul Bakikhan informé de la démarche du Pacha, en fut offensé : il connoissoit bien la mauvaise

volonté des Turcs, mais il ne pouvoit souffrir qu'ils la fissent éclater si ouvertement.

CHAPITRE XII.

Nous restames huit jours à Urfa; le 25 en étant partis, nous rencontrames en chemin un Courier qui apportoit à l'Ambassadeur des avis tout contraires, & nous apprimes que les Afgans avoient été battus trois fois; ce qui fut confirmé par un Tatar, dépêché par Ahmed Pacha Gouverneur de Bagdad, pour accompagner le Courier Persan. Son témoignage parut d'autant moins suspect aux Turcs, qu'il assura avoir été présent aux trois combats. Cette nouvelle vint fort à propos; car on nous eût infailliblement fait périr dans les déserts que nous avions à traverser, si la défaite de Nadir Chah s'étoit confirmée. Après cinq heures de marche, nous nous arrêtames à Medgeri-khan, d'où nous allames le lendemain en huit heures à un endroit appellé Enzeli.

Depuis Urfa jusqu'à Kotche-hisar *, on ne rencontre ni villes ni villages sur la route. C'est un désert habité par des Kiurds voleurs, qui ne craignent ni les Pachas, ni même le Grand Seigneur. Leurs troupeaux sont toutes leurs richesses ; ils n'ont point de demeure fixe, & changent souvent de canton pour trouver de nouveaux pâturages. Ils vinrent pendant la nuit dans notre camp, & ayant pénétré jusque dans la tente de l'Ambassadeur, ils lui volèrent des bijoux, des habits & des meubles pour plus de deux mille écus. Le coup étoit hardi, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Abdul Bakikhan se vit voler sans oser l'empêcher. Comme on nous avoit avertis que ces Kiurds étoient d'adroits voleurs, & qu'ils tenteroient infailliblement de nous surprendre, chacun se tenoit sur ses gardes, & veilloit tant sur les bagages que sur les chevaux.

* Kotche signifie un bélier, & dans le figuré, un brave Soldat, & hisar un fort.

La tente de l'Ambassadeur étoit fermée au mieux, & sa garde qui se relevoit de tems en tems, étoit fort attentive dans la crainte du châtiment. Il y avoit encore de la lumière dans la tente, & du feu au dehors ;

mais comme l'Ambaſſadeur avoit fait venir une femme de ſon Harem pour paſſer la nuit avec elle, ſes valets de chambre s'étoient retirés. Vers minuit les Kiurds s'étant gliſſés ventre à terre juſqu'au milieu du camp, firent une ouverture à un côté de la tente, & y entrèrent. Un d'eux ſe préſenta le ſabre à la main au lit de l'Ambaſſadeur, pendant que les autres pillèrent. Abdul Bakikhan effrayé, fit ſemblant de dormir de peur d'être maſſacré. Les voleurs, après avoir fait leur coup, ſe ſauvèrent par le même chemin ſans faire de bruit; pour lors l'Ambaſſadeur ſe mit à crier au voleur; ſes gardes entrèrent, & ne voyant perſonne, ils crurent qu'il avoit rêvé, & ſe retirèrent; mais il les appella une ſeconde fois d'un ton effrayé, leur raconta ce qui venoit de lui arriver, & ordonna de courir après les voleurs. L'allarme ſe mit dans le camp; on courut de tous côtés avec des flambeaux allumés, mais ce fut inutilement. Les Kiurds agiles & connoiſſant le pays, nous échappèrent aiſément. La crainte que d'autres voleurs ne profitaſſent du deſordre de notre camp, fit bientôt

rentrer chacun ſous ſa tente, & le reſte de la nuit ſe paſſa à s'entretenir de cette aventure.

Nous fimes le jour ſuivant quatre heures de chemin, & campames à Guiaour-Horiſi, où l'on prit pendant la nuit un voleur de la tribu des Kiurds Millis. L'Ambaſſadeur lui fit mettre la corde au col, avec menace de le faire étrangler, s'il ne découvroit les voleurs de la nuit précédente. La menace fut inutile; ſoit qu'il ne les connût pas, ſoit qu'il aimât mieux riſquer ſa vie que de les décéler, on n'en put rien tirer; il fut mis entre les mains du Capidgi-Bachi qui nous accompagnoit par ordre du Grand Seigneur afin qu'il en fît juſtice.

Nous marchames le 27 pendant ſept heures. Etant arrivés à l'endroit où nous devions camper, nous ne trouvames ni vivres pour nous, ni orge pour nos chevaux, ſoit qu'on n'eût pas envoyé les ordres néceſſaires dans les lieux habités du voiſinage, ſoit que les habitans n'euſſent pas voulu les exécuter. Quelques valets Perſans montèrent à cheval pour tâcher de trouver au moins de l'orge dans les environs. A quelque diſtan-

ce de notre campement, ils découvrirent trois Kiurds couchés à terre, dans le dessein, sans doute, d'attendre la nuit pour venir butiner. Les valets les trainèrent au camp par les cheveux, & on les bastonna si rudement sur les reins & sur les fesses, que pour sauver leur vie, ils indiquèrent leurs magasins. Comme ces gens n'ont point de maisons, ils font de grands trous dans la terre, où ils cachent si bien leurs grains, qu'il est difficile de les trouver.

On prit encore un autre voleur pendant la nuit. L'Ambassadeur faisoit publier tous les jours par un crieur, qu'il feroit couper le nez & les oreilles aux valets dont les maîtres seroient volés; cela les rendit vigilans, & nous ne perdimes dans la suite que quelques chevaux & mulets qu'on trouva moyen de remplacer. Après avoir fait le lendemain huit heures de chemin, nous passames la nuit à Meskiouk, d'où nous allames le 29 en quatre heures, à Kotchehisar, bourg situé dans la plaine & passablement grand : il a un fort sur une hauteur d'où sort un ruisseau qui va se mêler avec la rivière de Nisibin. L'on voit encore dans ce

bourg, qui est rempli de Chrétiens, les murailles d'une ancienne Eglise. Nous attendimes le lendemain l'Ambassadeur du Grand Seigneur; mais il ne vint que le surlendemain premier d'Avril. Pendant le séjour que nous fimes, il arriva un Courier d'Ibrahim Khan, qui dans l'impatience de voir arriver les femmes qu'il avoit fait acheter en Turquie, ordonnoit à l'Arménien dont j'ai parlé, de se séparer de la suite d'Abdul Bakikhan au plus proche endroit de la Perse, pour arriver plûtôt.

Le Père Hyacinthe de Tours, Missionaire de Diarbekir vint me voir à Kotche-hisar. Mr. de Villeneuve lui avoit écrit que je devois passer dans ces cantons; il prit donc la peine de faire un voyage de trois jours, pour m'offrir ses services dans un pays où il avoit du crédit. Il me dit qu'ayant connu Abdul Bakikhan à Diarbekir, il ne feroit pas fâché de le saluer en passant; nous allames ensemble lui rendre visite. Le Khan charmé de revoir ce Religieux, qu'il reconnut d'abord, lui offrit une tente, & donna ordre qu'on lui portât de sa cuisine & de son office de quoi le régaler. Le Père le remercia, s'excu-

ſant ſur le jeûne ; car un refus eût été offenſant pour l'Ambaſſadeur, qui ſuivant la manière de penſer des Orientaux, l'auroit pris pour un mépris. Nous retournames chez lui le lendemain ; & dans le tems qu'il demandoit des nouvelles au Père, il reçut par un Courier celle d'un avantage que Nadir Chah avoit remporté ſur les Afgans : il nous en fit part, & pria le Père d'en écrire à Monſieur de Villeneuve, ajoûtant qu'il ſe flattoit qu'elle lui feroit plaiſir.

Nous partimes le 3 avec l'Ambaſſadeur du Grand Seigneur, & campames après ſix heures de marche, dans Karadeirè, c'eſt-à-dire, la vallée noire, d'où nous allames le lendemain en quatre heures à Niſibin (1), petite ville du territoire des Arabes Rebia au Nord de Sindjar. Le Hermas deſcend d'une haute montagne au Nord de cette ville, & paſſe à côté d'elle ; l'on me dit qu'il y avoit ſur les bords de cette rivière plus de quarante mille jardins dans leſquels on trouvoit quan-

(1) *Niſibin* eſt ſuivant les Etvals à 65 d. 20 m. de long. ſur 36 de lat. ſuivant le Canon à 60 d. 40 m. de long. ſur 36 de lat. & ſuivant le Reſme à 60 d. 50 m. de long. ſur 36 de lat.

tité

tité de roses blanches, mais pas une rouge.

En partant de Nisibin, on ne trouve plus ni villes ni villages sur la route; c'est un désert habité par des Kiurds, des Arabes & Yezidis, qui volent & maltraitent souvent les passans; ils n'obéissent qu'à leurs Cheïks ou Chefs. Le 5 nous fimes six heures de chemin, le 6 autant, & le 7 nous marchames deux heures de plus. Les chemins étoient si mauvais, que les bêtes de charge tomboient souvent sur le côté, & les Mihaffas enfoncés sous les chevaux dans la boue, exposoient les femmes à être écrasées ou étouffées.

On n'osa plus risquer de les tenir enfermées dans ces prisons : on les fit monter à cheval, dont elles ne furent pas fâchées; car si elles n'eurent pas le plaisir d'être vûes, du moins eurent-elles celui de voir d'autres personnes que leurs maris jaloux & leurs gardiens sévères, outre la liberté de promener les yeux dans la plaine, & de respirer le grand air : mais ce fut un surcroît de peine & d'inquiétude pour l'Eunuque & pour l'Arménien; ils étoient dans une agi-

tation perpétuelle ; ils alloient, venoient, crioient, juroient, tempêtoient, furtout lorfqu'on regardoit de leur côté, ou que quelque traîneur étoit atteint par leur troupe, qui marchoit derrière celle des hommes.

Nous fimes le 8 trois heures de chemin feulement, le lendemain fix, & le furlendemain trois. Chacun avoit eu foin de fe pourvoir de vivres pour le tems que nous devions mettre à traverfer ce défert. Ces vivres confiftoient principalement en bifcuit, ris, beurre, fromage, fruits fecs & caffé, avec de l'orge pour les chevaux. La difficulté de trouver de l'eau rendoit nos journées inégales.

Nous nous arrêtions où il y en avoit qui fût potable ; c'étoit quelquefois de petits ruiffeaux, d'autres fois des rigoles que les Kiurds & les Arabes font, tant pour arrofer leurs campagnes, que pour abreuver leurs troupeaux. Dans d'autres endroits on boit de l'eau de puits qui eft affez mauvaife ; elle vaut cependant mieux que celle du grand défert, que les Arabes appellent Bahrulyabis, c'eft-à-dire, la mer sèche, & que l'on traverfe pour aller en droiture de

Basra à Haleb ; on la tire de puits fort profonds, la plûpart du tems fermés, oubien on la puise dans des mares exposées à l'ardeur du soleil, & situées dans des endroits où le terrain est salé ou nitreux ; elle est par conséquent si déteſtable, qu'il faut se boucher le nez pour l'avaler.

CHAPITRE XIII.

Nous campames ce jour 10 d'Avril, sur les bords du Tigre, à une petite distance d'Eski Mosul, c'est-à-dire, le vieux Mosul, que les gens du pays appellent Ninevi. La vûe de ce fleuve, dont l'eau est excellente, nous fit oublier les desagrémens du désert que nous venions de passer, & nous ne fumes sensibles qu'au plaisir de soulager notre soif.

Les Orientaux appellent le Tigre Didgelè ; il prend sa source au Nord de Diarbekir auprès d'un vieux fort ruiné, où il sort d'une caverne avec un grand bruit ; dans son cours jusqu'à Diarbekir il est augmenté par plusieurs rivières. Après avoir passé à l'Est de cette ville sous un beau

pont de pierre, il est grossi par les eaux de Heïni, de Seïd Hasen, de Terdgil, d'Atak & de Bicheri, qui viennent toutes de l'Est, de même que par celle d'Erzen, qui vient de Hazou, & par celle de Bidlis (1);

(1) *Bidlis* est un bourg & un fort du Gouvernement de Van, lequel est borné à l'Est par l'Aderbaïdjan, au Sud par le Kiurdistan & par le district de Sultaniè, au Nord par ceux de Dgeldir & de Kars, à l'Ouest par celui de Diarbekir. Ce bourg est situé dans un vallon, à une journée à l'Ouest de Tatuan, à 81 d. ½ de long. sur 37 ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à 65 d. 30 m. de long. sur 38 de lat. avec quelques minutes suivant les Etvals & le Canon. Les maisons y sont bâties sur les deux bords d'une rivière qui parcourt le vallon, & sur laquelle il y a un pont au milieu du bourg. Alexandre le Grand, dans ses expéditions, poussa, dit-on, la curiosité jusqu'à faire des remarques sur l'air & l'eau des endroits où il passoit: ayant trouvé l'eau de Bidlis fort légère auprès de sa jonction avec le Tigre, il la cotoya, en la remontant jusqu'à ce qu'il arrivât au confluant de l'eau de Kisver & de celle de Rubat; il les essaya séparément, & celle de Kisver lui paroissant la plus légère, il alla à sa source. Cet endroit qu'on appelle encore aujourd'hui Khaïmèguiahi Eskiender, c'est-à-dire, le camp d'Alexandre, lui plut tant, qu'il s'y arrêta plusieurs jours. En partant, il ordonna de bâtir à deux lieues delà, entre l'eau de Kisver & celle de Rubat, un fort imprenable, & de l'appeller Bidlis, du nom d'un de ses favoris, qu'il laissa pour en être le Gouverneur. Ce Bidlis re-

il coule ensuite sous le pont de Dgezirè, & reçoit après les eaux de Heïzel & de Khabour qui viennent aussi de l'Est, puis au-delà du pont de Mosul & du bain d'Ali, le Zab qui vient des montagnes d'Amadia, & plus bas devant Toprak-kala *, l'eau d'Altoun Kieupri, dont une partie vient de Kara-dag & d'Erbil, l'autre de Hakiari & de Zibari du côté de Van. Il passe après Tikrit, l'ancienne Bagdad & la nouvelle, & reçoit au-dessous de cette dernière une augmentation considérable de la Diala; il rencontre l'Eufrate au-delà de Takikisra près de Dgevasir, & avant d'arriver de là à Dgemasè, il se

* Le fort de terre.

fusa le passage à Alexandre à son retour de Perse: Alexandre essaya de se rendre maître du fort; ne pouvant pas en venir à bout, il fut obligé de prendre une autre route. Alors Bidlis lui porta les clefs, lui fit des excuses, & dit que ce qu'il avoit fait, n'étoit que pour lui prouver que l'on avoit bien exécuté ses ordres en rendant ce fort imprenable. On rapporte que Sultan Hasen envoya un de ses Généraux pour s'emparer de ce fort; celui-ci l'assiégea pendant trois années consécutives sans pouvoir le prendre par force. Il ne l'eut que par composition, quand il ne resta que sept personnes de la garnison, tous les autres étant morts de faim.

divise anprès de Vasit en diverses branches, lesquelles se réunissent après avoir formé plusieurs isles, appellées les isles de la rivière des Arabes. L'eau de Khurrem-abad qui descend de la montagne d'Elvend, & la rivière de Tuster qui vient du Khouzistan, l'ayant enfin joint, la première vis-à-vis de Dgemasè, & la dernière près d'Ehvaz, il se réunit tout-à-fait à l'Eufrate à Corna, & va se jetter dans le golfe Persique au-dessous de Basra, à quatre cens lieues loin de sa source.

L'Auteur de l'ouvrage intitulé Resm-ul-mamour, ou description du monde, met le commencement du Tigre à 64 d. 40 m. de long. sur 39 de lat. & l'Azizi dit que sa source est au Nord de Miafarikin, sous la forteresse de Zul-Karneïn. Il coule d'abord du Nord-Ouest au Sud-Est, jusqu'à 37 d. de lat. gardant la même long. ensuite à l'Est en remontant vers le Nord, jusqu'à 68 d. de long. sur 38 de lat. puis à l'Ouest en descendant vers le Sud, jusqu'à ce qu'il arrive à Amid, à 65 d. $\frac{2}{3}$ de long. sur 37. d. 50 m. de lat. puis au Sud, jusqu'à Dgeziraï-Ibni Umer, à 37 d. & $\frac{1}{2}$ de

lat. ſur la même long. puis vers l'Eſt & le Sud juſqu'à Beled, à 66 d. 40 m. de long. ſur 36 d. 50 m. de lat. enſuite vers l'Eſt juſqu'à Moſul, à 67 d. de long. ſur 36 ½ de lat. plus vers l'Eſt & le Sud juſqu'à Tikrit, à 68 d. 25. m. de long. ſur 34 de lat. enſuite vers l'Eſt juſqu'à Surmen-Reï, à 69 d. de long. ſur 34 de lat. puis vers le Sud juſqu'à Akbera, à 69 d. de long. ſur 33 de lat. après vers l'Eſt juſqu'à Berdan, à 69 d. 50 m. de long. ſur 33 & ½ de lat. de là vers le Sud, en tournant à l'Eſt juſqu'à Bagdad, à 70 d. de long. ſur 33 d. 25 m. de lat. enſuite vers le Sud juſqu'à Kieluada, à 70 d. de long. ſur 33 d. 15. m. de lat. plus vers le Sud juſqu'à Medaïn, à 70 d. 20 m. de long. ſur 33 d. 10 m. de lat. plus vers le Sud, paſſant Seïb juſqu'à Deïr-Akoul, à 70 d. 10 m. de long. ſur 33 de lat. de là vers l'Eſt juſqu'à Numaniè, à 70 d. 20 m. de long. ſur la même lat. puis vers le Sud Eſt juſqu'à Fum - ul - Silhe à 72 d. ⅓ de long. ſur 32 de lat. après vers l'Oueſt juſqu'à Vaſit, à 71 d. ½ de long. ſur 32 & quelques minutes de lat. de là vers l'Eſt juſqu'aux marais de Vaſit, à 73 d. de long. ſur 32 de

lat. après être sorti de ces marais, il prend son cours entre l'Est & le Sud, passant Basra, puis Fuhat-ul-Ubilè, à 74 d. de long. sur 31 de lat. après Abadan, & se jette dans le golfe Persique à 75 d. de long. sur 31 de lat.

Il reçoit dans son cours plusieurs rivières; Ebul Feda ne fait mention que des suivantes :

La rivière *de Basanisa*, Nimpheus des Anciens, qui vient du pays de Miafarikin ou Martiropolis, & se jette dans le Tigre du côté de l'Est, à cinq lieues au-dessus de Dgeziraï Ibni Umer.

Le *Tsertsar*, qui, comme il a été dit, se détache du Hermas, & se jette dans le Tigre au-dessous de Tikrit, d'autres disent à deux lieues au-dessus.

Le *grand Zab*, qui après être sorti des frontières de l'Aderbaïdjan, passe entre Mosul & Erbil, & se jette dans le Tigre auprès de Sin, à 68 d. de long. sur 36 d. 15 m. de lat. On l'appelle le furieux, à cause de son cours violent & impétueux.

Le *petit Zab*, qui sort des montagnes de Chehrezour, & se jette dans le Tigre, après avoir passé entre Erbil & Dakouk, sans compter plusieurs

canaux qui se détachent de l'Eufrate, & dont il a été parlé dans l'article de ce fleuve.

Il se détache aussi du Tigre plusieurs canaux, comme :

Le *grand Katoul*, qui commence auprès du château de Mutevekkil, connu sous le nom de Kasrul-Djaferi. Il arrose les terres de plusieurs villages, & change de nom après avoir passé le village de Souli, s'appellant alors Nehrevan ; il arrose encore au-delà une grande étendue de pays, & rentre à la fin dans le Tigre du côté de l'Est au-dessous de Dgerdgeraya, à 70 d. ½ de long. sur 33. de lat. Il y a trois autres canaux du même nom de Katoul, qui sortent ensemble du Tigre à deux lieues au-dessous de Surmen-Reï, qui est à 69 d. de long. sur 34 de lat.

Le *Dudgeïl*, qui sort du Tigre au-dessus de Bagdad & au-dessous de Surmen-Reï. Il arrose un grand canton où il y a des villes & des villages. Plusieurs autres se détachent de ce fleuve, tant à l'Est qu'à l'Ouest, au-dessous des marais appellés Bataïh : ceux qui s'en séparent du côté de l'Est ne sont pas fort remarquables ;

ceux du côté de l'Oueſt ſont fameux ; & l'on prétend qu'il y en a eu autrefois plus de cent mille, qui n'étoient probablement que des coupures faites dans les neuf principaux canaux dont je vais parler.

Celui de *Merrè* eſt le plus ſeptentrional. Après avoir arroſé les terres au Nord de Baſra, il porte le reſte de ſes eaux au ſecond, qui eſt celui de *Deïr*, lequel ſort du Tigre auprès de Mechehed Muhammed fils de Haneſiè, trois lieues au-deſſous du premier.

Le troiſième eſt celui de *Tſibki-Chirin*, ſix lieues au-deſſous du précédent. Il eſt aujourd'hui à ſec.

Le quatrième eſt celui de *Makil*, un des grands canaux de Baſra. Il ſort du Tigre, deux lieues au-deſſous du dernier; prenant ſon cours d'abord vers l'Oueſt, & ſe repliant enſuite comme un arc vers le Sud, juſqu'à ce qu'il arrive dans le voiſinage de Baſra, où il rencontre celui d'Ubilè. On appelle l'endroit de leur confluant, Mina ou le Port. Celui de Makil a été nommé ainſi du nom de Makil fils de Yeſar le Murri, qui fit creuſer ce canal par ordre d'Umer fils de Khattab.

Le cinquième eſt celui d'*Ubilè*, qui ſort du Tigre, quatre lieues au-deſſous du Makil, auprès du village d'Ubilè au-deſſous de Baſra. De ce village il monte vers la ville, & l'on voit ſur ſes bords une longue ſuite de jardins qu'il arroſe, leſquels forment des promenades très-agréables. Il coule d'abord vers l'Oueſt, & ſe replie enſuite vers le Nord, juſqu'à ce qu'il rencontre auprès de Baſra, le Makil, dont il refoule les eaux pendant le flux. Les bâtimens montoient autrefois par ce canal à Baſra, & rentroient après dans le Tigre par le Makil, dont l'eau refoule celle d'Ubilè pendant le reflux, & cette alternative eſt continuelle. Ces deux canaux font un demi-cercle ou arc; le Tigre eſt comme la corde, & le pays qu'ils renferment, s'appelle la grande Iſle. C'eſt un très-bon canton, qui a par tout des jardins & des terres labourables.

Le ſixième canal eſt *le Yehoudi*, qui commence quatre lieues plus bas que l'Ubilè. Il eſt en partie comblé de ſable.

Le ſeptième eſt celui *d'Ebul-Khaſib*, à une lieue plus bas que le der-

nier. Il eſt auſſi comblé en partie.

Le huitième eſt celui *de l'Emir*, qui commence à une lieue plus bas que le précédent. Il eſt dans le même état.

Le neuvième enfin, eſt celui de *Kundul*. Il exiſtoit du tems de l'ancienne Baſra; mais il eſt aujourd'hui entièrement comblé. Les Arabes donnent le nom de rivière à tous ces canaux.

Je reprends ma route.

On ne voit à Eski Moſul que des tas de pierres, & dans la plaine, à quelque diſtance des ruines, un arc qui paroît avoir été le frontiſpice d'un Temple ou d'un grand Palais. Les gens du pays diſent que Ninive avoit ſoixante milles de circonférence, & qu'elle fut bâtie l'an 1073 après le déluge, par Ninus fils de Balos *; ils montrent dans ſon voiſinage le lieu qu'habitoit le Prophète Jonas, en l'honneur de qui ils ont bâti une Chapelle qu'ils viſitent avec dévotion. S'il y a quelque différence entre l'Ecriture Sainte & leur Tradition concernant ce Prophète, ce n'eſt que dans les circonſtances ſuivantes.

* Belus.

Les habitans de Ninive, disent-ils, ayant méprisé ses menaces, furent effrayés de voir, après qu'il se fût retiré, leur ville couverte de nuages noirs, & firent pénitence. Jonas s'embarqua dans un vaisseau qu'il trouva sur la côte de la mer de Roum. Quand on l'eut jetté dans l'eau, il fut englouti par un gros poisson, qui accompagna le vaisseau jusqu'au port, où il rendit le Prophète, mais fort changé de ce qu'il avoit été : la chaleur de l'estomac de ce poisson avoit brûlé son poil & sa peau. Dieu ne l'abandonna pas dans cet état ; il fit croître sur le champ une plante de citrouille, qui le défendit des mouches, jusqu'à ce que sa peau, sa vûe & son poil fussent revenus. Jonas alla alors à Jérusalem, & mourut dans un village appellé Dgeldjoulié, huit cent quinze ans après la mort de Moyse.

Ebul-Feda dit que Ninive étoit du côté oriental du Tigre, à l'opposite de Mosul, & il entend par Mosul, celle qui existe aujourd'hui. Il faut qu'il se soit trompé, ou que les habitans du pays soient dans une grande erreur ; car ceux-ci placent Ninive

sur la rive occidentale du Tigre, à l'endroit qu'ils appellent Eski Mosul: ainsi quand même on voudroit concilier les deux opinions, en supposant que Ninive étoit bâtie sur les deux bords du Tigre, on n'avanceroit rien, puisqu'Eski Mosul est à sept ou huit lieues plus haut, en remontant le Tigre. Une chose paroît favoriser le sentiment d'Ebul Feda; c'est qu'il y a à l'Est de Mosul un endroit appellé Telli-Teubè, c'est-à-dire, la colline de la pénitence, où l'on dit que les Ninivites firent pénitence, pour détourner la colère de Dieu.

Cheïk Ali, un des Mollas qui accompagnoient l'Ambassadeur de Perse, mourut du poulmon à Eski Mosul. Comme il étoit fort savant, il avoit assisté aux conférences que les Mollas Persans avoient eues à Constantinople sur la Religion avec ceux des Turcs, qu'il avoit souvent embarrassés. Sa mort affligea autant l'Ambassadeur que sa suite; on le regardoit comme un grand homme, même comme un saint. Il avoit toujours passé pour pauvre & peu attaché aux biens de ce monde; mais quand on

se deshabilla pour laver son corps, on fut surpris de trouver deux cens sequins Vénitiens qu'il avoit cousus dans son habit sous les aisselles.

Le LI on célébra le Kurban-Beïram ou la fête des Sacrifices, après quoi nous fimes cinq heures de chemin. Nous en fimes trois le lendemain, & campames dans la plaine à une lieue de Mosul. L'Ambassadeur Turc, en partant de Constantinople, avoit été nommé Pacha de cette ville; il traita ce jour celui de Perse sous une tente, & fit ensuite son entrée dans la ville. Nous partimes le 13 accompagnés de quelques Agas du Pacha, & précédés de sa musique, passant à travers une grande foule de spectateurs, au bruit du canon; mais tous ces honneurs aboutirent à nous refuser l'entrée de la ville. Nous campames à la porte sur le bord du Tigre.

Pour excuser ce procédé qui étoit une insulte, on voulut faire entendre que les habitans étoient révoltés, & que le Pacha, qui ne faisoit que d'arriver dans son gouvernement, n'étoit ni aimé ni craint: mais Abdul Bakikhan sentit qu'on vouloit par-là l'obliger à partir plûtôt, & se plaignit

hautement. Ses plaintes ne furent point écoutées : le Khatti-Cherif même dont il étoit porteur, & par lequel le Grand Seigneur lui permettoit de séjourner où il voudroit, & autant de tems qu'il jugeroit à propos, ne fut pas respecté. On ne voulut ni nous laisser entrer dans la ville, ni nous donner le Tayin. Le Pacha nous envoya seulement quelques vivres par forme de présent ; au reste, nous achetames tout, jusqu'à l'herbe pour les chevaux.

Mosul (2) capitale du pays de Dgezirè, est située sur le bord occidental du Tigre, dans un pays uni à six journées de Miafarikin, si l'on prend le chemin du fort de Kifa, & à huit si l'on passe par Mardin. Ebul Feda dit qu'elle avoit deux enceintes de murailles plus grandes que celles de Damas, mais qu'elles étoient en partie ruinées de son tems, de même que le fort : elle a aujourd'hui un mur, des fossés & un rempart du

(2) Les Etvals placent *Mosul* à *66*. d. 8 m. de long. sur *36* d. 30 m. de lat. le Canon à *69* d. 8 m. de long. sur *36* d. 40 m. de lat. Ibni Saïd & le Resme à *69* d. 8. m. de long. sur 35 d. 30 m. de lat.

côté de la rivière. Les Kiervanseraïs, les Palais & les autres édifices bâtis de pierres dures sont assez beaux. L'air y est bon dans le printems, qui est pour ce pays la meilleure saison. La chaleur y est grande en été, le froid rude en hiver, & les fièvres y règnent pendant l'automne. La ville est riche, & les habitans sont braves. Ils parlent communément quatre Langues, savoir, l'Arabe, le Turc, le Persan & le Kiurd. On y fait un grand commerce, sur-tout de toiles de coton blanches & noires qui s'y fabriquent. On y vend aussi des marchandises des Indes qu'on apporte de Basra; & on tire par la voie de Haleb les draps & autres marchandises de l'Europe.

On montre à Mosul le lieu du martyre d'un nommé Dgerdgis qu'on honore comme Prophète. Il étoit, dit-on, de la ville de Remlè (3), & fut

(3) *Remlé* est du pays des Filistins, dont la capitale est Jérusalem. Les autres villes de ce pays sont Beït-Habroun, Gazzè, Yafa, Askalan, Ursouf, Kaïsariè & Eriha.

Remlè est suivant les Etvals à 56 d. 50m. in. de long. sur 32 d. 10 m. de lat. suivant le Kias à 56 d. 20 m. de long. sur 32 d. 35. m. de lat. L'Auteur du Mucheterik dit que Suleïman,

envoyé auprès d'un Roi de Ninive
nommé Efloun, qui adoroit une

fils d'Abdul-Melik l'Émevi, prit & ruina l'ancienne Remlé, connue ſous le nom de Led. Celle d'aujourd'hui eſt à trois heures de chemin de la première, à une journée de Jéruſalem, dans un pays plat. On y boit de l'eau de puits & de cîterne.

Jéruſalem, que les Orientaux appellent *Beïtul-Makdis*, c'eſt-à-dire, la ſainte maiſon, & *Kudus Cherif*, ou la ſainte & la noble, eſt ſuivant les Etvals à 56 d. 30 m. de long. ſur 31 d. 58 m. de lat. ſuivant le Canon à 56 d. de long. ſur 33 de lat. ſuivant Ibni-Saïd à 56 d. 31 m. de long. ſur 32 de lat. & ſuivant le Reſme à 56 d. de long. ſur 32 de lat. Le Velid, fils d'Abdul-Melik, fit bâtir le Temple qui exiſte aujourd'hui.

Beït-Habroun eſt ſuivant le Zidge à 56 d. 39 m. de long. ſur 31 d. 35 m. de lat. Les Tombeaux d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob ſont en ce lieu, & ceux de leurs femmes, qui ſont enterrées chacune à côté de ſon mari. On y a bâti une Moſquée, & cet endroit eſt entre des montagnes couvertes d'arbres, comme le ſont toutes les montagnes du pays des Filiſtins. Il vient dans la plaine des olives, des figues & d'autres fruits.

Gazzè eſt ſuivant les Etvals à 56 d. 10 m. de long. ſur 32 de lat. & ſuivant Ibni-Saïd à 56 de long. ſur 32 de lat. Cette ville étoit de moyenne grandeur, peu loin de la mer. Des collines de ſable l'en ſéparoient, & elle avoit un fort, des jardins, des dattiers & quelques vignes.

Yafa eſt ſuivant les Etvals à 56 d. 40 m. de long. ſur 32, d, 20 m. de lat. ſuivant le Ca-

Idole & forçoit le peuple à suivre son exemple. Dgerdgis fit quantité

non à 56 d. 20 m. de long. sur 33 de lat. & suivant le Kias à 56 d. 55 m. de long. sur 32 d. 40 m. de lat. à 6 milles de Remlë. C'étoit autrefois une grande ville, bien peuplée & fort commerçante. Elle avoit un port où abordoient quantité de bâtimens de Marchands, qui venoient trafiquer dans le pays des Filistins ; mais elle est peu de chose aujourd'hui.

Askalan est suivant les Etvals à 56 d. 30 m. de long. sur 32 d. 55 m. de lat. & suivant le Kias à 56 d. 10 m. de long. sur 32 d. 10 m. de lat. environ à trois lieues de Gazzè, sur le bord de la mer. On y voit beaucoup d'anciens monumens. L'Azizi dit qu'elle étoit une des grandes villes maritimes de ce pays, mais qu'elle n'avoit point de port ; qu'on y bûvoit de l'eau de puits assez douce ; que cette ville étoit à 11 milles de Gazzè, à 18 de Remlè, & tellement ruinée de son tems, qu'il n'y avoit point d'habitans.

Ursouf est suivant le Canon à 56 d. 50 min. de long. sur 32 d. 45 m. de lat. & suivant le Kias à 56 d. 55 m. de long. sur 32 d. 45 m. de lat. sur le bord de la mer, à 12 milles de Remlè, à 6 de Yafa, & à 18 de Kaïsariè. Elle avoit un fort.

Kaïsariè de Syrie étoit suivant le Canon à 55 d. 20 m. de long. sur 32 d. 50 min. de latit. suivant les Etvals à 56 d. 30 m. de long. sur 32 d. 30 m. de lat. suivant le Resme à 56 d. 30 m. de long. sur 33 d. 55 m. de lat. & suivant le Kias à 56 d. 55 m. de long. sur 32 d. 6 min. de lat. sur le bord de la mer, à 32 milles de Remlè, à 36 d'Akkia ou Acre. C'étoit une des grandes villes des dépendances des Filis-

de miracles pour le détourner de l'idolâtrie ; mais ce Tyran, bien loin de l'écouter, lui fit souffrir toutes sortes de tourmens. Les gens du pays prétendent qu'il lui ôta la vie soixante & dix fois, & que Dieu l'avoit ressuscité autant de fois ; qu'un nuage qui s'arrêta sur la ville, fit périr ce peuple infidèle ; qu'enfin Dgerdgis mourut de mort naturelle, & fut enterré auprès de Remlè, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau.

Vis-à-vis de Mosul, de l'autre côté de la rivière, est une source de Nafte, & plus loin encore à l'Est il y a une autre source appellée Reés-ul-Naoura, de laquelle on tire un limon qui sert à teindre en bleu, comme l'Indigo. Au Sud, en tirant du côté de Bagdad, il sort de la terre

tins, mais elle est ruinée aujourd'hui. L'Idrisi dit qu'il n'y avoit de place dans son port que pour un seul vaisseau.

Eriha ou Jérico, est auprès de l'Urdun ou Jourdain à une journée de Jérusalem. Cette ville étoit, disent les Arabes, habitée par des Géans. Il y a dans son voisinage des mines de soufre, & dans son canton des dattiers & des cannes de sucre. L'on y sème une herbe appellée Vesmè, dont on fait de l'Indigo. On arrose les champs avec l'eau du Jourdain.

quantité de résine dont on fait de la poix pour enduire les barques & les bains ; & à une journée de Mosul du même côté, on trouve près du Tigre dans le désert de l'eau naturellement chaude. On y a pratiqué un bassin pour le bain. Il en sort une espèce de mastic d'un fort bon goût, & dont l'odeur est agréable.

Deux Négocians François de Haleb m'avoient donné leurs procurations pour retirer huit mille piastres qui leur étoient dûes par différens Marchands de Mosul. Je pris un homme de la ville pour me conduire chez un Juif à qui je devois remettre cet argent. L'ayant trouvé, je lui expliquai ma commission, & lui montrai les billets des débiteurs. Il me fit asseoir, & feignant d'avoir des affaires pressantes, il me dit de me reposer jusqu'à son retour, qui seroit prompt. Il appella en même-tems sa fille, lui ordonna de m'apporter du caffé, du tabac, & sortit. La fille vint un moment après me présenter le caffé, & voulut aller chercher du tabac ; je la remerciai, disant que je ne fumois pas, & la priai de rentrer chez elle. Elle s'excusa, & resta de-

bout pour me ſervir. Je voulus du moins la faire aſſeoir, elle répondit en Langue Turque, qu'elle parloit fort bien, que ce n'étoit pas l'uſage du pays; que les femmes étant faites pour ſervir les hommes, il ne convenoit pas qu'elles fuſſent aſſiſes en leur préſence. Je fis de nouvelles inſtances, elle s'aſſit enfin à l'extrémité du Soffa, le plus loin qu'elle put.

J'avois ſouvent eu occaſion de voir de belles femmes Juives à Conſtantinople & ailleurs, mais celle-ci qui n'avoit guère que quatorze ou quinze ans, me parut charmante. Grande & bien faite, elle avoit de fort beaux traits & de belles couleurs. Ses cheveux treſſés par derrière deſcendoient juſqu'à la ceinture. Sur un kaftan de ſoye à fleurs d'or elle portoit une pelliſſe d'hermine, & le reſte de l'habillement y répondoit: en un mot, le tout étoit non ſeulement très-propre, mais magnifique.

Son père revint une demi-heure après accompagné de deux hommes armés de khandgers, qui ſont des poignards à la Turque. Il monta avec eux ſur le Soffa ſans me rien dire, les fit aſſeoir à mes côtés, & dit à ſa fille

de se retirer. Dès qu'ils m'eurent assiégé de la sorte, l'un d'eux me dit assez brusquement de lui remettre les billets dont j'étois porteur. Je lui demandai s'il étoit un des débiteurs; il me répondit que non: En ce cas, lui dis-je, vous n'en avez que faire. Tu ne sortiras pas de la maison, répliqua-t-il, que tu ne me les ayes remis. Dès en entrant ils m'avoient paru des assassins: je vis alors évidemment le danger où j'étois.

Les Orientaux ont des poches à l'anterie, qui est leur veste, à la hauteur du sein. Ils y mettent les papiers, l'argent & ce qu'ils portent sur eux. Je fis semblant de chercher les billets dans cette poche, & me levant tout à coup je tirai deux pistolets, que je portois jour & nuit. Les présentant à l'un & à l'autre en même tems, je leur dis qu'au premier mouvement qu'ils feroient, je leur brûlerois la cervelle. La vûe de ces armes, auxquelles ils ne s'attendoient pas, parce que les pistolets de poche sont peu connus aux Orientaux, les déconcerta. Ils se regardèrent l'un l'autre: je profitai de ce moment de trouble, sortis de la maison & fus en sureté.

De retour à notre camp j'allai voir l'Ambaſſadeur. Le Tchaouchelar-Kihayaſi du Pacha de Moſul étoit chez lui dans ce moment. Je leur racontai mon aventure avec toutes ſes circonſtances. L'Ambaſſadeur me fit ſur cela un reproche obligeant, parce que s'il eût été averti, il m'auroit fait accompagner par un homme de ſa ſuite : mais l'Officier du Pacha me dit nettement que je l'avois échappé belle, & après m'avoir demandé le nom du Juif il s'en alla. J'appris le lendemain par d'autres Juifs qui vinrent me demander pardon pour lui, que le Pacha l'avoit fait mettre aux fers, & qu'il exigeoit de lui une groſſe ſomme d'argent. Les mêmes voulurent me perſuader qu'il n'avoit point de part à cette affaire, & qu'il ſouffriroit injuſtement ſi je ne demandois pas ſon élargiſſement. Je les renvoyai au Pacha, diſant que cette affaire ne me regardoit plus. Le Juif reſta quelques jours en priſon, & n'en ſortit qu'en payant une amende de deux cens piaſtres, punition qui parut à tout le monde trop légère.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

IL y a deux routes par terre de Mosul à Bagdad, l'une à la droite du Tigre par le désert & par Tikrit (1), dernière ville de Dgezirè, & la première de l'Irak Arabe, à six journées de Mosul. Chapour, fils d'Ardechir-Babek, avoit fait bâtir à Tikrit un fort qui est ruiné, & au Sud-Est sort du Tigre un canal appellé Ishaki, du nom d'un Officier du Khalif Mutewekkil, qui le fit creuser pour arroser les terres du voisinage. On trouve près de Tikrit une source de Nafte, & l'on voit vis-à-vis de la ville, de l'autre côté du Tigre, beaucoup de ruines, où les gens du pays disent qu'Eski-Bagdad, ou l'ancienne Bagdad étoit.

L'autre route de Mosul à Bagdad est à la gauche du Tigre par Kierkiouk. Après avoir délibéré pendant deux jours sur celle que l'on pren-

(1) Les Etvals placent *Tikrit* à 63 d. 35 min. de long. sur 34 d. 30 m. de lat. & le Canon à 69 d. 30 m. de long. sur 35 d. 50 m. de latitude.

droit, on se détermina à la fin pour cette dernière, qui, quoique la plus longue & la plus difficile, est pourtant la plus commode pour les vivres. Le pont de bateaux qui traverse le Tigre à Mosul étant alors rompu, nous fumes deux jours à passer ce fleuve dans des barques. Nous employames une autre journée à nous préparer pour continuer notre route.

Le lendemain 19 du mois d'Avril, nous nous mimes en marche & campames au bout de quatre heures à Kiermelis, gros village habité par des Assyriens. Le jour suivant, après trois heures de marche, nous passames à gué Hasir-sou, rivière guéable quand ses eaux ne sont pas grosses, & nous trouvames à deux heures de là le Zab, où nous nous arrêtames.

Cette rivière, appellée le grand Zab, pour la distinguer de l'autre du même nom qui est plus bas, vient des montagnes d'Amadia à l'Est du Tigre. Amadia est un grand Gouvernement à l'Est de Bagdad, de même que de Chehrezour. Ses dépendances sont pour la plûpart des pays de montagnes, & presque tous ses forts sont vers le canton de Chehrezour.

Sa capitale qui s'appelle aussi Amadia, a un fort de pierres bâti sur le sommet d'un rocher. Elle est à trois journées de Mosul au Nord-Est, & dépend aujourd'hui du Gouvernement de Bagdad.

Le Zab se jette dans le Tigre, à deux journées plus bas que Mosul, au-dessous de Hadicè (2), autrefois capitale de ce pays. Ebul-Feda dit que ce Zab a été appellé Medgenoun, ou le furieux, à cause de sa rapidité. Au rapport du Géographe Turc on a donné ce nom à une rivière appellée Zibar, qui passe par le pays d'Amadia. Les Zibaris ont

(2) *Hadicè* est à 14 lieues de Mosul sur le bord oriental du Tigre à 67 d. 30 m. de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals. Il y a une autre Hadicè qu'on appelle, pour la distinguer de la première, Hadicet-ul-Nour. Elle est située sur le bord de l'Eufrate, qui l'environne de tous côtés, à 59 d. 30 m. de long. sur 35 d. 30 m. de lat. suivant le Canon, à *66* d. 20 m. de long. sur 34 d. 10 m. de lat. suivant Ibni-Saïd, & à *66* d. de long. sur 34 d. 20 m. de lat. suivant le Resme. Enbar est à une lieue de-là sur le bord de l'Eufrate. Le Seffah, premier Khalif Abbasien, faisoit sa demeure dans ce dernier lieu, & y est mort. Les Auteurs Arabes disent que c'est une fort ancienne ville, & la première de l'Irak à 10 lieues de Bagdad.

été nommés ainsi à cause qu'ils habitent sur ses bords. C'est peut-être la même rivière sous différens noms. Elle n'a point de pont non plus que Hasir-sou, mais on trouve des gens qui passent les hommes & les bagages sur des Kieleks, & qui conduisent d'un bord à l'autre les chevaux, même les chameaux, à la nage, en montant dessus à crud.

Quelque adresse & quelque exercice qu'ayent ces gens là, cependant il se perd souvent à ce passage des hommes & des bêtes. Les Kieleks sont soûtenus sur l'eau par des outres enflées. Celui sur lequel j'étois avoit déja passé plusieurs fois la rivière dans la journée; & comme les outres étoient desenflées, il fut prêt d'aller à fond. Pour l'alléger je jettai à l'eau une partie du gros bagage, & par là je me tirai du danger.

Nous poursuivimes notre route le 23, & campames après six heures de marche à Tchemen *. Il n'y a point d'habitation non plus qu'à Indgè-sou *, où nous allames le lendemain en huit heures. A notre arrivée à cet endroit un Persan alla couper de l'herbe sur le bord de l'eau,

* Ce mot signifie prairie.

* Petite eau.

& fut mordu à la main par un ſerpent. Au cri qu'il fit on accourut avec des ſabres & des haches, croyant qu'il étoit tombé dans quelque embuſcade des Kiurds : on le trouva étendu ſur l'herbe, s'agitant, écumant comme s'il fût tombé du haut-mal : ſon bras enflé & noir fit bientôt connoître la cauſe du mal. On découvrit à quelques pas de lui un ſerpent monſtrueux qui fut mis en piéces. La thériaque & les contre-poiſons qu'on donna à l'homme furent inutiles ; il mourut une heure après.

Nous paſſames le 25 Altoun-Soui *, qu'Ebul-Feda appelle Zab-ul-Aſgar, c'eſt-à-dire, le petit Zab, quoiqu'il ſoit fort grand. Le Géographe Turc dit qu'il vient du pays de Diarbekir, & qu'il ſe jette dans le Tigre à un endroit nommé Tendgè-Bogazi, où il y a des hauteurs, des arbres & des roſeaux, qui ſervent de retraite aux Lions. Le même prétend que la ville d'Açour étoit ſituée au confluant du petit Zab & du Tigre ; mais il n'en reſte aucun veſtige aujourd'hui. Le pont de pierre ſur lequel nous paſſames cette rivière

* L'Eau d'or.

eſt moderne ; il s'appelle Altoun-Kieupri. En deçà du pont eſt un petit village, où nous ne nous arrêtames pas.

Nous campames après quatre heures de marche à Gueuk-Teppè *, grande colline dans une vaſte plaine, d'où nous allames le lendemain en autant de tems à Kierkiouk (3), ville de moyenne grandeur, ſituée dans une plaine où s'élèvent de diſtance en diſtance pluſieurs collines. Elle a un mur & une forte citadelle ſur une hauteur eſcarpée, au pied de laquelle coule un ruiſſeau appellé Khaſſè-Sou *. Kierkiouk eſt aujourd'hui cenſée capitale du diſtrict de Chehrezour, & les Pachas y réſident.

* La Colline du Ciel.

* L'eau d'une bonté particulière.

C'eſt une erreur de confondre ces

(3) Le Géographe Turc dit que cette ville eſt à deux journées de Moſul vers l'Orient. Il ſe trompe aſſurément ſur la diſtance, puiſque nous employames 34 heures de marche ordinaire à faire cette route, ſans compter le retardement qui arrive de néceſſité au paſſage du Grand Zab, qui ne permettroit jamais de le faire en ſi peu de tems, quand même il ſeroit poſſible de faire 17 heures de chemin par jour avec des chevaux qui font une longue route, & des bêtes chargées. Il faut en mettre au moins quatre.

deux villes : elles ſont différentes & éloignées l'une de l'autre. Chehrezour (4), bâtie par Kubad fils de Firouz le Saſanien, eſt au Sud-Eſt de Kierkiouk, entre Erbil & Sina, ville frontière de la Perſe, & à moitié chemin de Medaïn à l'Ateche-Khanè *, où le temple du feu de l'Aderbaïdjan, à huit journées de Bagdad, à cinq de Moſul, à douze heures de chemin ſelon le Géographe Turc, & ſuivant Ebul-Feda à 24 de Halvan * (5). Tout auprès de Chehrezour eſt un endroit appellé le tombeau d'Alexandre le Grand. Le fort de Gul-amber eſt au-deſſous dans une vaſte plaine.

* Le Temple.

* Albana des Anciens.

(4) Je ne ſais où Herbelot a trouvé que Chehrezour eſt à 82 d. 20 m. de long. ſur 34 d. 30 m. de lat. les Etvals la placent à 70 d. 20 m. de long. ſur 35 d. 30 m. de lat. & le Reſme à la même long. ſur 36 d. 45 min. de latit.

(5) *Halvan* eſt la dernière ville de l'Irak Arabe du côté de la Perſe à 5 journées de Bagdad, à 71 d. 45 m. de long. ſur 38 d. 8 m. de lat. ſuivant le Reſme ; ſuivant les Etvals & le Canon à 72 d. 55 m. de long. ſur 34 de latit. & ſuivant d'autres à 71 d. 40 m. de long. ſur 35 de lat. L'on y commence à monter les montagnes qui ſéparent les Etats du Grand Seigneur, de la Perſe. Le ſommet de ces montagnes eſt toujours couvert de neige.

Le Pacha de Kierkiouk donna à diner à Abdul-Bakikhan sous une tente dressée dans la campagne. Il fit même tirer le canon quand il arriva près de la ville : mais il le pria de n'y pas entrer, de peur que sa suite & les Janissaires qui gardoient la ville & la citadelle n'eussent quelque querelle ensemble ; ainsi nous campames vis-à-vis de la ville sur des collines, où nous essuyames la pluie & les orages pendant tout le tems que nous y restames. Le Tayin y fut des plus mauvais, ce qui nous obligea d'acheter presque tout ce qui étoit nécessaire pour nous & pour nos chevaux. Les esclaves & une partie des femmes y furent séparés de la suite de l'Ambassadeur pour être envoyés en droiture en Perse. Ces gens prirent la route de Hemedan, ville de la Perse à quelques journées de là.

Environ à deux heures de chemin de Kierkiouk est une colline appellée Kiourkiour-Baba, où, au rapport des gens du pays, on trouve en creusant sur le sommet à peu de profondeur, une matière qui s'enflamme à l'air jusqu'à faire bouillir l'eau : mais

la flamme disparoît dès qu'on la couvre de terre. A une petite distance de là vers l'Occident, on rencontre trois sources de Nafte, qui forment un ruisseau. Si l'on jette dans ces sources du coton, ou des morceaux de toile allumés, on entend un bruit effroyable. Il sort d'abord de la flamme qui s'élève fort haut. La source reste après couverte de fumée jusqu'à ce que la matière soit entièrement consumée ; alors le feu s'éteint. On trouve aussi tout auprès une source d'où il sort de la résine qui s'écoule dans la plaine. Si quelqu'un par mégarde passe dessus, il y est tellement empêtré qu'il ne peut s'en retirer.

Après nous être arrêtés pendant trois jours, nous partimes la nuit du 30, & arrivames en huit heures à Dakouk, bourg situé sur le bord d'une rivière du même nom. L'air de cet endroit est fort bon. Il y a aussi des sources de Nafte. Là nous n'eumes point le Tayin, & on ne pouvoit rien trouver pour de l'argent. Un Courier de Perse y apporta à l'Ambassadeur de bonnes nouvelles du siège de Kandehar.

Nous partimes le premier de Mai & campames après six heures de marche à Touz-Khurma *, gros bourg devant lequel passe une petite rivière, appellée l'eau de Tache-Kieupri, c'est-à-dire, du pont de pierre. Une quantité de dattiers & d'autres arbres fruitiers rendent ce lieu joli & gai. On y fait du sel d'une eau amère qui sort de dessous une voûte. Elle coule dans des fossés, où on la laisse deux ou trois jours pour déposer le sel. Elle contient aussi beaucoup de Nafte, que l'on ramasse sur sa surface quand elle a reposé pendant quelque tems dans des vases. On nous refusa encore le Tayin dans cet endroit, mais nous trouvames notre nécessaire pour de l'argent.

* Touz signifie du sel, & Khurma des dattes.

Le lendemain un Aga d'Ahmed Pacha Gouverneur de Bagdad nous rencontra sur la route. L'Ambassadeur qui se trouvoit un peu mieux d'une fièvre, dont il avoit été attaqué quelques jours auparavant, quitta la litière pour monter à cheval, & nous campames après neuf heures de marche à Kiufri. Il n'y a point d'habitation, mais comme ce pays

dépend du Pacha de Bagdad, il avoit envoyé l'Aga au devant de nous, avec ordre de faire apporter ſur la route les proviſions néceſſaires, & cet ordre avoit été exécuté ponctuellement.

Le 3 nous allames en ſept heures à Kara-Teppè, ou la colline noire, où il y a un village du même nom; le lendemain en quatre à Narin-ſoui, rivière paſſablement grande; & le ſurlendemain en cinq à Abbas-Kieuprisi, pont ſur une petite rivière où nous trouvames quelques cabanes. Le 6 nous campames après ſix heures de marche à Devrè-Khankiervanſerai ſur le bord de la Diala.

Cette rivière ſe forme aux environs de Chehrezour. Elle eſt groſſie auprès de Kizil-Rubat par les eaux de Dernè & de Dertenk, de même que par celle de Tache-Kieupri, qui vient de Touz-Khurma. Elle paſſe enſuite à Chehreban, & va ſe joindre au Tigre à trois heures de chemin au-deſſous de Bagdad, entre cette ville & Takikiſra.

Nous allames le lendemain en ſept heures à Yegnidgè, gros village, & le ſurlendemain après quatre heures

de marche, nous campames sur le bord du Tigre, vis-à-vis d'Imam-Mousa, autre village sur la rive occidentale de ce fleuve. Il est appellé ainsi du nom de Mousa, fils de Djafer le Sadik, un des douze Imams que les Mahométans révèrent, qui y a son tombeau dans la principale Mosquée.

Ahmed Pacha avoit fait dresser des tentes auprès de ce village, & s'y étoit rendu en personne pour recevoir l'Ambassadeur de Perse, à qui il vouloit faire tout le bon accueil possible. Les eaux du Tigre avoient tellement crû cette année, que tous les environs de Bagdad étoient inondés. N'étant donc pas possible d'y arriver par la route ordinaire, nous passames de l'autre côté de la rivière, où l'eau n'avoit pas encore gagné le chemin, qui de ce côté est plus élevé que les bords de la rivière. L'on avoit eu soin de préparer cinq Teknès ou Galliotes, & des bateaux plats pour notre passage.

Les Teknès sont des bâtimens couverts construits à Basra, dont on se sert pour porter par le Tigre les marchandises des Indes à Bagdad.

On s'en sert aussi dans l'Eufrate, tant pour assurer la route, que pour contenir les Arabes de ces côtés. Les Gurabes, autre espèce de bâtimens sans pont, servent à porter des dattes, du bled, & autres marchandises de cette nature que l'on couvre de nattes. Les Daneks sont faits à peu près de la même manière que les Gurabes, mais plus petits.

Tous ces bâtimens vont à la voile; & si le vent manque, ou qu'il soit contraire, on les tire avec des cordes. Dans les endroits où ni la voile ni le tirage ne peuvent servir, on les conduit avec de longues perches en suivant les bords & les endroits où l'on trouve du fond. Il y a aussi des Kufas ou paniers ronds de différentes grandeurs, faits de roseaux & enduits de poix. On les tire à la corde, ou on les fait avancer avec des perches. Ces différentes voitures d'eau montent dans l'Eufrate jusqu'à Hilla, & dans le Tigre jusqu'à Bagdad, sans remonter plus haut.

On se sert pour descendre le Tigre depuis Diarbekir jusqu'à Bagdad, & l'Eufrate depuis Birè jusqu'à Hilla, de gros Kieleks, qui sont des radeaux

faits de grosses pièces de bois croisées & clouées ensemble, sous lesquelles on attache des outres enflées pour les soûtenir sur l'eau. Sur ce premier étage est à une coudée d'élévation, un autre fait également de grosses pièces de bois & de planches, où l'on met les marchandises. Ces Kieleks courent grand risque & périssent quelquefois dans des endroits du Tigre, où les piles de ponts ruinés cachées sous l'eau forment des chûtes. Un des divertissemens que l'on prend dans cette navigation est de mettre le feu au nafte, qui après être sorti de sources auprès de Mosul & plus bas, se répand sur la surface du Tigre : il semble alors que la rivière soit enflammée.

L'Ambassadeur & les principaux de sa suite visitèrent le tombeau de l'Imam, & furent ensuite traités par le Pacha avec toute la magnificence & la profusion dont il se picque en ces occasions quand il veut faire honneur à quelqu'un. Le repas fini, il fit présent à Abdul-Bakikhan, au Newabe & au Molla Bachi de trois chevaux superbes richement enharnachés. Je pris les devants & me

rendis à Bagdad pour y attendre la Compagnie, car la chaleur de cette contrée me paroissoit déja insupportable sous la tente. En arrivant dans la ville j'appris qu'il venoit de passer un Courier de Perse dépêché au Khan, & qu'il en étoit venu en même-tems un appartenant à Ahmed Pacha, duquel on avoit appris que Nadir Chah avoit été maltraité par les Afgans.

CHAPITRE XV.

L'Ambassadeur du Grand Seigneur arriva le 10 de Mai, & fit son entrée le lendemain au bruit du canon. Celui de Perse n'entra que le 12, mais on ne tira point le canon pour lui. On me dit qu'il avoit voulu être reçu sans cérémonies. Il alla quelques jours après avec les principaux de sa suite à Imam-Ali, gros bourg, ainsi appellé à cause que l'Imam de ce nom y est enterré. Chah-Tahmasib lui fit faire un magnifique tombeau quarré, &

environné de cellules de briques peintes & dorées.

Ce bourg est enceint de murs & situé dans un pays plat du territoire de Nedgef, à une lieue environ de Kioufa (1), ville aujourd'hui ruinée. Elle étoit sur le bord occidental d'une des branches de l'Eufrate, fut bâtie sous le règne d'Umer, deuxième Khalif, & renouvellée par Saad. Son territoire est très-fertile. Il produit des dattes, du bled, du coton, en un mot, toutes sortes de grains & de fruits. C'est dans la Mosquée de Kioufa qu'Ali fut assassiné. Il n'y reste aujourd'hui qu'un vieux Temple & la maison de ce Khalif. L'Azizi dit que cette ville étoit grande comme la moitié de Bagdad, & qu'elle a été appellée Kioufa à cause de sa figure ronde.

De ce côté étoit le Khavernak, Palais d'une structure admirable bâti par le grand Numan, dont la famille régnoit dans ce pays avant le Mahométisme. Ces Princes résidoient à

(1) *Kioufa* est suivant les Etvals à *69* d. 30 m. de long. sur 31 d. 30 m. de lat. & suivant Ibni-Saïd à *69* d. 30 m. de long. sur 31 d. 50 min. de latitude.

Hirè (2), & un d'entre eux nommé Mundir, fils d'Emrul-kaïs, Chrétien de Religion, y fit bâtir une grande Eglise. Hirè étoit une ville considérable, arrosée par plusieurs canaux à une lieue de Kioufa. Quelques auteurs Orientaux rapportent que la mer de Perse venoit autrefois jusqu'auprès de cette ville : elle en est bien éloignée aujourd'hui.

L'Ambassadeur en partant voulut que je l'accompagnasse à Imam-Ali. C'est, me dit-il, le lieu de sépulture d'Adam & de Noë, ainsi il convient que vous y fassiez aussi un pélerinage. Je lui répondis que j'avois beaucoup de vénération pour l'un & pour l'autre, mais que n'étant pas Musulman, je ne devois pas me présenter en ce lieu ; que je resterois à Bagdad, & qu'en attendant son retour j'examinerois les curiosités de cette Ville.

Le danger que court un Chrétien dans les lieux consacrés par les Mahométans à une dévotion particulière, m'empêcha d'accepter la pro-

(7) *Hirè* étoit à *69* d. *26* m. de long. sur 31 d. 30 m. de lat. suivant les Etvals, & à *69* d. 35 m. de long. sur 32 d. 50 m. de lat. suivant le Canon.

position de l'Ambassadeur, quelque envie que j'eusse de voir Zil-kiefel, village à trois lieues de Kioufa, où est le tombeau d'Ezechiel, à ce que prétendent les Mahométans, & même les Juifs, qui y vont faire leurs prières avec grande dévotion.

Il y a encore dans le voisinage un lieu nommé Sermelaha, où l'on voit des édifices que les Rois de la famille de Cheïk Safi ont fait élever avec beaucoup de dépenses. On y garde les offrandes des Pélerins, lesquelles montent à des sommes considérables. Adoud Eddevlet le Dilemi y fit aussi faire un grand bâtiment. Gazan-Khan y bâtit une maison pour les Religieux Mahométans. Eldjativè Sultan y éleva une Mosquée & un Menarè. Mansour le Devaniki acheva un bourg qu'Ali avoit commencé de ce côté, & le joignit à Kioufa par un mur de dix-huit mille brasses.

Bagdad (3) autrefois le siège des Khalifs Abbasiens, est aujourd'hui la capitale de l'Irak-arabe, dont les

(3) Le Canon & les Etvals mettent *Bagdad* à 70 d. de long, sur 33, d. 35 m. de lat.

bornes sont à l'Ouest, le pays de Dgezirè avec le Desert; au Sud le Desert, le Golfe Persique & le Khouzistan; à l'Est le pays de Dgebel jusqu'à Halvan; au Nord, encore le pays de Dgezirè. La longueur de l'Irak-arabe qui se prend de Tikrit à Abadan (4) est de cent vingt-cinq lieues, & sa largeur depuis la hauteur de Halvan jusqu'à Kadisiè (5) quatre-vingt, ce qui donne une surface de dix mille lieues.

(4) *Abadan* est à une journée & demie au Sud-Est de Basra, à l'Ouest de l'embouchure de la grande rivière. Ce pays étant stérile, les habitans sont obligés de tirer des vivres des pays voisins. Les Etvals & le Resme placent Abadan à 75 d. 30 m. de long. sur 29 d. 20 min. de latit. Ibni-Saïd à 75 d. 25 m. de long. sur 31 de lat. & le Canon à 75 d. 30 m. de long. sur la même latitude.

(5) *Kadisiè* est une petite ville dans le désert à 15 lieues de Kioufa, sur le chemin de la Mecque, à 65 d. 35 m. de long. sur 31 d. 10 m. de lat. suivant les Etvals; suivant le Canon à la même long. sur 31 d. 45 m. de lat. Elle a du côté de l'Est des montagnes & des rivières. Il y croît des dattes. C'est dans cet endroit que Saad, fils de Vekas, livra une bataille aux Persans. Cette ville a été nommée Kadisiè, à cause que des gens de Kadis, village de Mervelroud, sont venus s'y établir. Il y a dans le voisinage de Samir une autre Kadisiè où l'on fait du verre.

Le Gouvernement de Bagdad eſt borné par le deſert de Nedgef, par les dépendances de Baſra, par le Khouziſtan & le Kiurdiſtan, par les pays de Moſul & d'Urfa, & par le deſert de Cham ou la Syrie. Ce Gouvernement renferme pluſieurs diſtricts, dont chacun a ſes juriſdictions.

Ce fut Ebou-Djafer le Manſour, ſecond Khalif Abbaſien, qui jetta les premiers fondemens de Bagdad l'an de l'hégire cent quarante. L'on raconte que quand il eut formé le deſſein de la bâtir, un Aſtronome qu'il conſulta lui dit qu'elle deviendroit fort grande, très-peuplée, & qu'outre qu'elle ſubſiſteroit pendant une longue ſuite de ſiècles, elle auroit encore l'avantage qu'aucun des Khalifs ne mourroit dans ſon enceinte. Cette ville eſt ſituée ſur le bord oriental du Tigre, le long duquel elle s'étend l'eſpace d'environ deux milles. Elle eſt plus longue que large, & enceinte d'une bonne muraille de briques, partie crues, partie cuites. Elle eſt encore fortifiée par des baſtions & un foſſé très-profond que l'on met à ſec, & que l'on remplit

avec de l'eau du Tigre quand on le veut. Il y a quatre grandes portes, ſavoir, celle d'Imam-Azem, Ak-kapi, Karanlik-kapi, & celle du pont.

Ce pont eſt conſtruit ſur des batteaux, parce que la rivière dans ſon cours ordinaire eſt large, profonde & rapide, & que dans le tems de ſes crûes elle groſſit prodigieuſement. Il communique de la ville au fauxbourg de Kouchelar-kalaſi. Les murailles font un circuit de douze mille trois cens coudées ordinaires, & ſont flanquées de cent ſoixante & trois tours ou baſtions. La citadelle eſt dans la ville. Elle a un bon foſſé, & s'étend depuis le Tigre juſqu'à la porte d'Imam-Azem. Ce ſont des Janiſſaires caſernés qui en ont la garde.

Le Seraï du Pacha eſt adoſſé à la partie de la muraille qui eſt du côté de la rivière. Ce Palais a de beaux jardins remplis d'orangers, de citroniers & de cyprès qui forment de belles promenades. Une des merveilles de cette ville étoit Dar-ul-Chedgerè *, que le Khalif Muktedir-Billah fit faire. C'étoit un vaſte édifice qui avoit de grands jardins &

* Ce mot ſignifie la maiſon de l'arbre.

une salle, où l'on voyoit au milieu d'un grand bassin un arbre d'or & d'argent, qui avoit dix-huit grosses branches, d'où il sortoit plusieurs petits rameaux chargés de toutes sortes de pierres précieuses en guise de fruit. Il avoit fait placer sur ces branches quinze figures de Cavaliers, & un égal nombre à terre du côté gauche du bassin. Ces figures toutes vêtues de soie & de drap d'or, armées de sabres & de javelots, étoient mouvantes; & à chaque mouvement que faisoient les figures placées sur l'arbre, celles d'en bas y répondoient.

La milice du Pacha est ordinairement de douze mille hommes. La ville est très-peuplée, & le voisinage de Basra y occasionne un grand commerce. Les vivres sont à bon marché à Bagdad. Son terroir produit de fort bonnes dattes, des citrons, des oranges, du ris, du bled, & d'autres denrées, mais non pas en assez grande quantité. On tire encore des dattes de Basra, des grains du pays de Haskiè, des pommes, des raisins & des citrons de Vasit, d'excellentes grenades de Chehre-

ban, des cannes de ſucre, du ris de Bataïh.

Le mot de Bataïh veut dire marais, & il y a deux cantons que l'on nomme ainſi. Le premier, Bataïh de Vaſit & de Baſra, où des branches du Tigre inondent le pays, & forment de grands marais. On prétend que ces inondations arrivèrent pour la première fois au commencement du Mahométiſme, dans le tems que les Arabes attaquèrent les Perſans. On trouve au milieu de ces marais en différens endroits des bourgs & des villages. La capitale de ce canton s'appelle Djamidè. Ses habitans qui ſont Caldéens & Sabiens ſuivent une Religion qu'ils prétendent être celle de Seth. Le ſecond canton eſt Bataïh de Kioufa. Ces marais ſont formés par les eaux de l'Eufrate & habités par des Arabes, grands voleurs, qui aſſaſſinent ſouvent les paſſans.

Je ne parlerai pas des Moſquées, des Collèges, des Bains & autres Edifices publiques que Bagdad renferme en grand nombre. Je remarquerai ſeulement que pluſieurs des Menarès penchent de divers côtés,

& paroiſſent prêts à tomber. Le peuple regarde cela comme quelque choſe de miraculeux, & dit qu'ils ſe ſont inclinés pour ſaluer la Mecque & les autres lieux tenus pour ſaints par les Mahométans. Les maiſons ſont bâties de briques cuites ou crues, & ont des terraſſes, ſur leſquelles on couche en été à cauſe des chaleurs exceſſives; car le Soleil eſt ſi ardent à Bagdad, qu'on prétend qu'il fend le marbre.

CHAPITRE XVI.

ABdul-Bakikhan étant de retour de ſon pélerinage, nous partimes de Bagdad le 6 de Juin. Le Tigre & la Diala avoient tellement inondé les environs de cette ville, qu'on fut obligé de porter les hommes & les bagages dans des kufas, & de faire paſſer les chevaux partie à gué, partie à la nage, à une demi-lieue de diſtance de là, où nous nous arrêtames pour nous raſſembler & pour laiſſer prendre haleine aux chevaux.

Nous

Nous étant mis en marche vers le ſoir, nous paſſames au bout de deux heures un pont de bateaux qu'Ahmed Pacha avoit fait conſtruire exprès pour nous ſur la Diala, & campames ſur les bords de cette rivière, où nous reſtames le lendemain juſqu'au ſoir pour laiſſer paſſer la grande chaleur du jour. Nous fimes la nuit ſuivante neuf heures de chemin, & arrivames le ſurlendemain a Buhris, gros village ſitué auprès de la même rivière. Nous y ſéjournames deux jours pour attendre l'Ambaſſadeur Turc.

Ce Miniſtre ne ſe preſſoit pas de quitter Bagdad, ſoit qu'il craignît d'être mal reçu en Perſe après tous les mauvais traitemens qu'on avoit faits à Abdul Bakikhan en Turquie, ſoit qu'il eſpérât que la défaite des Perſans par les Afgans, dont la nouvelle étoit venue à Bagdad, & qu'il croyoit certaine, parce qu'il la ſouhaitoit, feroit renaître les troubles en Perſe, ou qu'elle obligeroit Nadir Chah à abandonner ſon entrepriſe pour s'approcher d'Iſpahan, ce qui auroit beaucoup abrégé la longue & pénible route

qu'il avoit à faire pour aller le trouver à Kandehar.

Je crois que dans cette perplexité il auroit volontiers quitté la qualité d'Ambaſſadeur ; mais il n'oſoit, parce que chez les Orientaux, les grands de même que les petits ſont eſclaves des Princes. Il avoit pris le parti d'écrire à la Porte, pour repréſenter le mauvais état de ſa ſanté, le grand éloignement de Nadir Chah, & les apparences qu'il y avoit de voir bientôt naître de nouveaux troubles en Perſe. Il ſe flattoit ainſi de recevoir un ordre de s'arrêter à Bagdad pour attendre l'événement ; & c'eſt dans cette eſpérance qu'il avoit refuſé de partir avec nous, en promettant cependant de nous ſuivre, dès qu'il auroit reçu de nouveaux ordres.

Cela jettoit Abdul Bakikhan dans un grand embarras ; il craignoit les effets du reſſentiment de Nadir Chah, s'il ne recevoit pas un Ambaſſadeur du Grand Seigneur. C'eſt pourquoi il envoya un Courier à Muſtafa Pacha, pour le prier de venir au plûtôt le joindre pour continuer ſon voyage ; mais ſes prières furent inutiles. Le Courier revint avec une lettre,

par laquelle ce Pacha marquoit qu'il n'étoit pas encore en état de partir de Bagdad, & qu'il ne falloit pas l'attendre.

Nous partimes donc le matin du 10, & après avoir marché pendant neuf heures par un ſoleil très-ardent, nous arrivames à une heure après midi à Chehreban, gros bourg au Nord-Eſt de Bagdad, ſitué ſur le bord oriental de la Diala, qui lui fournit de l'eau par un canal. Les jardins de ce bourg produiſent quantité de dattes, de citrons, d'oranges, de grenades très-eſtimées, de figues & de raiſins de différentes eſpèces.

Cette journée fut la plus rude de toutes celles que j'avois faites juſqu'alors. Perſonne ne s'étoit peut-être aviſé avant nous de faire ce chemin en plein jour, dans la ſaiſon où nous étions, ſans une néceſſité preſſante. Lorſque nous fumes arrivés à Chehreban, je fis dreſſer ma tente ſous des arbres dans un jardin, pour avoir un peu plus d'ombre. Mon valet m'apporta de l'eau dont j'avois un extrême beſoin; j'en bus abondamment ſans m'appercevoir qu'elle étoit ſaumâtre, & elle me cauſa un déran-

gement d'estomac, dont je fus incommodé pendant tout le reste du voyage : je m'en ressentis plus de trois mois après mon arrivée à Ispahan. Je ne fus pas le seul qui souffris de cette journée ; plusieurs Persans plus accoûtumés à la fatigue que moi, eurent le même sort, & quatorze esclaves en moururent. De ce nombre étoient deux femmes, dont l'une avoit un petit enfant qui expira avant elle entre ses bras.

Nous nous remimes en chemin la nuit du 11, & campames après cinq heures de marche à Kizil-Rubat *, encore sur le bord de la Diala. C'est un bourg & un district, duquel dépendent Bedraï, Kiechab & quelques autres bourgs. L'eau du lieu est saumâtre ; mais on y en boit de bonne qui y est conduite par un canal soûterrein qui a une lieue de long.

* Kizil signifie rouge, & Rubat un Kiervanseraï

Mon compagnon Mirza Chefi, ennuyé depuis long tems de la lenteur de notre marche, prétexta des affaires pour se séparer de nous, afin d'arriver plûtôt à Ispahan. Il fit son possible pour m'emmener avec lui ; mais Abdul Bakikhan ne voulut jamais y consentir, & il me le refusa à moi-même, disant que l'Ambassa-

deur de France ne m'avoit pas confié à Mirza Chefi, mais à lui. J'aurois pû user du droit de mon indépendance ; mais faisant réflexion que j'avois besoin de le ménager pour l'avenir, je continuai de le suivre.

Le lendemain après avoir passé la rivière à gué, nous fimes cinq heures de chemin, & campames à Khanikin, gros bourg situé sur le bord de la rivière de Halvan, d'où nous allames le surlendemain en cinq heures à Kasri-Chirin (1), que l'Idrisi place à sept lieues de Khanikin, à cinq de Halvan & à 20 de Chehrezour. Kasri-Chirin est une forteresse que Khosrew Pervis fit autrefois bâtir pour loger sa maîtresse Chirin. Elle a mille pas de circonférence ; la rivière de Halvan passe tout auprès ; l'air y est mal sain, & le *Semoum* que les Turcs appellent Sam-yeli, y soufle quelquefois.

C'est un vent brûlant mêlé d'exhalaisons de souffre, qui tue sur le champ les personnes qui le respirent. Il souffle principalement dans le désert,

(1) *Kasri-Chirin* est à 71 d. 30 m. de long. sur 33 d. 40 m. de lat suivant le Canon, & à 71 d. 4 m. de long. sur 33 d. 55 m. de lat. suivant le Kias.

pendant les mois de Juillet & d'Août. Les Arabes ſavent ſe garantir de ce vent, qui vient comme un tourbillon, mais qui ne dure pas. Dès qu'ils l'apperçoivent de loin, ils ſe jettent ventre à terre, ſe couvrent bien, & enfoncent le viſage dans le ſable. Il ne tue pas les bêtes à poil, mais il les fait beaucoup ſouffrir, & leur cauſe un tremblement avec une ſueur abondante.

Nous fimes le 14 cinq heures de chemin, & campames à Adgem-Khanikin ſur le bord de la même rivière. Ce lieu dépend du Kiurdiſtan, & les Etats du Grand Seigneur finiſſent un peu au-delà.

Nous courumes ici le danger de périr par le feu. Un Perſan en ayant allumé dans notre camp, il ſe communiqua à l'herbe qui étoit sèche & très-haute, d'où il gagna en un inſtant nos tentes. Je me ſerois trouvé enveloppé dans la mienne, où je repoſois tranquillement, ſans le henniſſement des chevaux, & ſans le bruit de ceux qui accoururent pour arrêter le progrès de l'incendie. J'en fus éveillé, & voyant le danger ſi près de moi, j'eus recours au plus

prompt remède, qui fut de jetter autour de ma tente les couvertures des chevaux, mes tapis & mon lit pour étouffer la flamme. Tout le monde en fit autant, & ce qui n'avoit pas été brûlé d'abord fut sauvé.

Le lendemain après trois heures de marche, nous nous arrêtames à Tag-ayagui, c'est-à-dire, au pied d'une fort haute montagne qui sépare la Perse de la Turquie, & que les Grecs appelloient Zagros (2). Les Persans ont bâti dans ces quartiers plusieurs forts pour la sûreté de leur frontière. Celui de Dertenk est sur une montagne fort élevée, près d'une gorge étroite par laquelle on entre dans la Perse. Il n'est pas bien éloigné de Kasri-Chirin, & la Diala passe à côté dans un profond vallon. Le sang des habitans y est si beau, que quand les Orientaux veulent désigner une belle personne, ils disent que c'est une beauté de Dertenk. Le fort de Dernè est derrière Dertenk, entre les montagnes sur le chemin de

(2) Il y a toute apparence que les Grecs ont pris cette dénomination du mot arabe *Tsagron*, qui signifie une gorge ou ouverture qui va toujours en se rétrécissant entre des montagnes, sur les confins d'un pays ennemi.

Hemedan. Celui de Gueïlan eſt auſſi au-delà de Dertenk.

Le 16 nous continuames notre route, & employames deux heures à franchir la montagne qui eſt très-rude. Nous fimes après quatre heures de chemin, & campames à Guirind, premier Konak de la Perſe que l'on rencontre ſur cette route. Guirind & Khouchan ſont deux villages au haut de la montagne de Halvan ; le premier eſt ruiné, mais le ſecond eſt habité. Il y paſſe un gros ruiſſeau, & l'air y eſt très-ſain. Le fort de Guirind eſt bâti au pied d'un rocher peu éloigné de Dertenk. Entre ce fort & celui de Gueïlan eſt un vallon où coule ce ruiſſeau qui vient de la montagne d'Eïvan, où eſt le canton de Deh-Bala : de-là il va ſe rendre à Mendeli.

Je crois pouvoir rapporter une petite aventure qui arriva à Guirind. On m'y vola ma montre. Le voleur qui étoit Perſan eut la baſtonade, mais il ne voulut jamais avouer le vol. Les Perſans en général ſont curieux de montres, de tabatières, dont ils ſe ſervent pour y mettre de l'aloës ou de l'opium, de lunettes d'aproche,

de couteaux plians, de ciseaux, de miroirs & d'autres choses semblables. J'avois donné ou fait avoir de ces petits meubles aux principaux de la suite de l'Ambassadeur, tant à Constantinople qu'à Haleb. Messieurs les Envoyés de Suède avoient même fait présent à quelques-uns d'entre eux de beaux galons que les Persans aiment beaucoup, parce qu'ils en portent sur leurs habits ; usage qui déplaît infiniment aux Turcs. Il ne m'étoit resté que ma montre, qu'on m'avoit souvent demandée, & que j'avois constamment refusée. L'ayant perdue, je fus obligé dans la suite de consulter celles de mes Compagnons de voyage, pour continuer l'évaluation de mes marches.

Abdul Bakikhan partit le 18. Mon cheval n'étant pas en état de marcher, je restai derrière avec l'Aga Persan qui devoit accompagner l'Ambassadeur du Grand Seigneur. Les représentations que celui-ci avoit faites à la Porte ne furent point écoutées. Il reçut ordre de continuer sa marche, partit de Bagdad peu de jours après nous, & arriva le 19 à Guirind.

Nous nous mimes en route le lendemain, & campames après six heures de marche à Haroun-abad *, gros bourg; d'où étant partis le surlendemain, nous allames en trois heures à Zivri, & le jour d'après en trois, à Mahidechet *. Ce canton est un pays fort plat, & renferme une cinquantaine de villages. L'air y est bon; les montagnes voisines lui fournissent de l'eau, qui le fertilise & le rend plus peuplé & plus riche que beaucoup d'autres endroits de ce Royaume, qui n'en reçoivent point.

* L'habitation d'Aron.

* Mah signifie en Persan, la Lune, & Dechet une plaine.

Pour remédier à cet inconvénient, les Rois de Perse ont fait conduire des eaux dans plusieurs plaines naturellement arides. Ils ont pratiqué auprès des montagnes, des réservoirs dont l'eau passe dans des canaux soûterrains appellés Kiariz, qui la portent & la répandent dans des terroirs qui méritent d'être cultivés. On a fait de distance en distance, sur toute la longueur de ces canaux, des soûpiraux ou regards, qui devoient d'abord servir à tirer les terres à mesure que l'on avançoit le travail, & dans la suite à nétoyer les canaux. Chah Abbas, de tous les Rois de la

famille Safevienne le plus zélé pour la culture & l'amélioration de la Perse, a fait creuser un grand nombre de ces Kiariz en différentes Provinces. C'est encore ce Prince qui imagina de faire entre les montagnes de Kourou, environ à quinze lieues au Nord d'Ispahan, un réservoir, en rassemblant par le moyen d'une digue les ruisseaux qui descendent de ces montagnes dans le vallon, pour en distribuer les eaux par des écluses aux pays voisins qui en manquoient.

Nous arrivames le 23 en six heures à Kirmanchah (3), ancienne ville à 30 lieues au Sud-Ouest de Hemedan, suivant le Géographe Turc. Le même la place dans le voisinage de Dinever (4), en quoi il paroît n'être pas exact, puisqu'il avoue encore que cette dernière ville est au Nord-Ouest de Hemedan, à quarante lieues de Mosul, à la même distance de Meraguè,

(3) *Kirmanchah* est suivant les Etvals à 73 d de long. sur 34 d. 30 m. de lat. suivant le Canon à 74 d. de long. sur 34 d. 10 m. de lat.

(4) *Dinever* est suivant le Géographe Turc à 82 d. $\frac{1}{2}$ de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals à 73 d. de long. sur 35 de lat. & suivant le Canon à 76 d. de long. sur 35 de lat.

& à dix des ſources du Zab, dans un pays plat, abondant en eau, en vivres, & habité par des Kiurdes.

Ebul Feda appelle Kirmanchah Kirmiſin, & la place à neuf lieues de Halvan. On prétend qu'elle a été fondée par Behram fils de Chapour; qu'après avoir été ruinée, elle a été rebâtie par Kubad fils de Firouz, qui y fit conſtruire un beau château; que ſon fils Anouchirvan y fit bâtir une Tekkiè ou Couvent pour les Religieux, lequel avoit cent coudées de long ſur autant de large: & pour prouver la puiſſance des Rois de Perſe de ces tems, on ajoute que l'on y a vû raſſemblés des Ambaſſadeurs de la Chine, du Turkiſtan & de la Grèce. Chebdiz bâti par Khoſrew Pervis n'en eſt pas éloigné; il y avoit dans la plaine de ce lieu, un jardin de deux lieues de long ſur autant de large, qui fourniſſoit quantité de fruits. Les environs n'étoient qu'un pays de chaſſe.

Kirmanchah étoit même une grande ville juſqu'aux derniers troubles de la Perſe; mais les Derguezinis, peuples de la même croyance que les Turcs, par conſéquent déteſtés

& persécutés par les Persans, l'ont pillée & ruinée en passant pour se réfugier dans les Etats du Grand Seigneur. Ces peuples sont originaires de Derguezin (5). Ce n'étoit d'abord qu'un simple village à deux journées de Hemedan, vers l'Orient; mais il étoit depuis devenu un gros bourg, qui a été ruiné dans ces derniers tems. Comme l'eau y abonde, & que le terroir est très-bon, il y a quantité de jardins & de vignobles. Il y croît aussi beaucoup de bled & de coton. La Province de Kirmanchah est en général très-fertile & riche en bétail. L'on transporte de-là des vivres jusqu'à Ispahan. On y recueille encore du saffran.

On me permettra de dire en passant un mot de Hemedan (6). Cette ville est à l'Orient de la montagne d'Elvend, qui donne l'eau abondam-

(5) Le Géographe Turc met *Derguezin* à 85 d. ½ de long. sur 36 ½ de lat.

(6) *Hemedan* est suivant le Géographe Turc à 83 d. ½ de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals à 74 d. de long. sur 36 de lat. suivant Ibni Saïd à la même long. sur 36 d. 31 m. de lat. suivant le Resme à 73 d. de long. sur 36 de lat. & suivant le Canon à 75 d. 20 m. de long. sur 34 d. 40 m. de lat.

ment à tout ce territoire rempli de jardins, de vignobles, de terres labourables & de pâturages. On prétend que Hemedan qui paroît être l'ancienne Ecbatane, fut ruinée par Nabucodonosor, que les Orientaux appellent Bukhetunnusre; qu'ayant été rebâtie par Dara fils de Dara, elle fut conquise l'an 23 de l'Hégire, par Bedil; qu'un des Successeurs de Dgenguiz Khan l'ayant ruinée & fait un massacre général de ses habi-
1256. tans l'an 618 de l'Hégire, elle fut encore rebâtie, & qu'elle a continué d'être habitée depuis. Le séjour en est triste en hiver à cause du grand froid; mais il est très-agréable en été, & l'on assure qu'il n'est pas possible d'y engendrer de la mélancholie. On y fait voir le tombeau d'Ester. Les Juifs y vont en pélerinage.

L'Elvend qu'on appelle aussi Ervend, est à une lieue de-là vers l'Occident. Cette montagne est fort haute, & par conséquent toujours couverte de neige. Elle a trente lieues de circonférence, & se voit de vingt lieues loin. Il en sort de tous côtés des ruisseaux qui rendent les environs fertiles; elle aboutit

d'une part à l'Aderbaïdjan, de l'autre à l'Irak; son milieu s'étend & se divise en plusieurs parties. L'extrémité voisine de Hemedan s'appelle proprement Elvend.

Abdul Bakikhan qui étoit Gouverneur de Kirmanchah, se vengea noblement sur l'Ambassadeur du Grand Seigneur, des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits en Turquie, particulièrement à Mosul. Il s'étoit préparé à le recevoir avec toute la magnificence possible, & il avoit fait dresser plusieurs belles tentes à une demi-lieue de la ville auprès du grand chemin, où il l'attendoit avec les principaux de sa suite & de la ville. Le Pacha trouva les habitans sous les armes rangés en haie. Ils le saluèrent de plusieurs décharges de mousqueterie à son passage, jusqu'à ce qu'il fut descendu à la tente qui lui étoit préparée. On servit un moment après le repas. Quoique pendant la route il eût souvent été satisfait de la bonne chère des Persans, il n'avoit encore rien vû de pareil à ce festin, où la profusion & la délicatesse furent également employées. Le repas fini, l'Am-

bassadeur Turc entra le premier dans la ville, & alla loger dans la maison du Gouverneur. Le Khan ordonna à son fils Mustafa Beg, qui gouvernoit dans son absence, de le bien régaler, & pour rendre sa vengeance complette, il pria l'Ambassadeur de ne point hâter son départ, & de lui faire l'honneur de rester chez lui autant qu'il s'y trouveroit bien. En effet, soit que le lieu lui plût, ou qu'il fût bien aise de retarder sa marche, il y passa sept jours.

CHAPITRE XVII.

Le départ ayant été fixé au premier de Juillet, les deux Ambassadeurs se mirent en route ensemble, & allèrent camper dans la plaine à deux heures de chemin de la ville.

Je m'écartai de la compagnie pendant la route, pour aller voir à Taki-Bostan * un ancien monument dont les Persans m'avoient beaucoup parlé; je croyois sur leur rapport, qu'il méritoit la curiosité d'un Voyageur, & je trouvai au bas d'une haute montagne, qui est à l'extrémité occiden-

* Tak veut dire une voûte ou un ouvrage fait en guise d'arc, & Bostan un jardin.

tale de Bi-ſutoun, deux niches l'une à côté de l'autre, taillées dans le roc aſſez profondément, l'une de 20 pieds, l'autre d'environ 10 pieds de haut. Il y a ſur le ceintre de la plus grande, deux anges qui ont chacun un cercle à la main, & au milieu d'eux un croiſſant. On voit trois grandes figures debout, & taillées en relief dans le fond de la niche. Celle du milieu paroît être un Roi, celle de la droite une femme, & celle de la gauche porte une grande barbe. L'on me dit qu'elles repréſentoient Khoſrew, Chirin & Chapour, que nous appellons Sapor. Au-deſſus de ces figures eſt un Géant à Cheval; il a un bouclier paſſé dans le bras, & porte ſur ſon épaule une lance monſtrueuſe. Les Perſans diſent que c'eſt Ruſtem, un des hommes forts de l'antiquité. Cette figure eſt entre deux colonnes cannelées d'ordre corinthien; un des pieds du cheval eſt caſſé. Sur les deux retours ſont repréſentées pluſieurs petites figures d'hommes, entremêlées de différentes bêtes ſauvages, comme cerfs, ſangliers, éléphans & autres. Les uns ſont aſſis dans des barques, d'au-

tres jouent de divers inſtruments ; quelques-uns chaſſent.

Il n'y a dans la petite niche que deux figures auſſi en bas-relief, & de grandeur naturelle, avec une inſcription au-deſſus, en charactères que l'on dit être ceux des anciens Perſans ou Guebres. Il ſort du pied du rocher un ruiſſeau d'une eau claire & fraîche, mais crue & peſante. Il me fut impoſſible de prendre copie de l'inſcription, parce que les gardes qu'on m'avoit donnés pour m'y accompagner, me preſsèrent à l'approche de la nuit de me rendre au camp, diſant que nous courions riſque d'être aſſaſſinés dans l'obſcurité par les Kiurds.

Nous campames le lendemain après quatre heures de marche, ſous l'extrémité méridionale de Biſutoun, montagne qui eſt en-deçà d'Eſſed-Abad (1), quand on va de ce bourg à Bagdad. Sahib-Nuzhat rapporte qu'ayant eu ordre de prendre la hau-

(1) *Eſſed-Abad* eſt un bourg ſur le chemin de l'Irak, à ſept lieues de Kaſrul-Luſſous, à neuf de Hemedan, à vingt-ſept de Dinever, à 78 d. 40 m. de long. ſur 34. d. 50 m. de lat. ſuivant le Canon. Il y a dans le Khoraſan un village de ce nom qui dépend de Nichabour.

teur de Bisutoun, il la mesura en six cens dix endroits différents, & qu'il trouva qu'elle avoit quatre mille huit coudées de hauteur. Son circuit est de vingt lieues, & on l'apperçoit de vingt lieues : son sommet est presque toujours couvert de nuages. Elle fait face en cet endroit à une plaine sur laquelle elle semble prête à tomber; c'est ce qui lui fait donner le nom de Bi-sutoun, c'est-à-dire, sans piliers ou sans appui. Elle est coupée à pic; & on raconte à ce sujet, qu'autrefois Khosrew s'étant plaint à Ferhad, un des hommes forts de son tems, de ce que cette montagne lui barroit le chemin, celui-ci la coupa, & y ouvrit un passage. Cela peut être regardé comme un conte; il est cependant vrai qu'on y voit encore la trace du ciseau, & au pied de la montagne de gros quartiers de rochers qui en ont été détachés. On a encore pratiqué un petit chemin sur sa face par où on monte, & l'on voit à une grande élévation douze figures d'hommes en relief taillées dans le roc, & surmontées d'une cotte-d'armes. Au pied de la montagne sur la même face, on

apperçoit des restes de bas-reliefs, & des inscriptions qui ont été effacées. Ces bas-reliefs sont d'une extrême antiquité. Nous voyons par les extraits de Ctesias, dans Diodore de Sicile, qu'on les attribuoit alors à Semiramis, & on les plaçoit sur le chemin de Babilone à Ecbatane ou Hemedan, nommée dans Ctesias Agabadan on Agbatana. Ptolomée l'écrit aussi de même : nos Voyageurs, comme Pietro della Valle, Thevenot, Chardin & les autres qui ont parlé des ces figures, ne les décrivent pas ; peut-être ne les ont-ils pas examinées. Il a à Bisutoun un village & un grand Kiervanserai.

Le jour suivant nous fimes six heures de chemin, & campames à Sahnè gros bourg. Ayant passé le 4 une montagne appellée Bidi-Surkhe *, nous allames en six heures à Tarim-Ara. Le Géographe Turc parle de deux Tarim, (2) qu'il place à une journée au-delà de Sultaniè (3) vers le Nord, savoir, la basse qui étoit la

* Le saule rouge.

(2) Le même les met à 84 d. de long. sur 36 ½ de lat.

(3) *Sultaniè* est suivant le même Géographe à 86 d. de long. sur 39 m. de lat.

capitale avant d'être ruinée, & la haute où il y a encore un bourg. Ce canton est fort chaud & abondant en bled & en fruits, particulièrement en olives, qui passent pour être des meilleures. Ces fruits se vendent à Sultaniè, ville qui dépendoit d'abord de Kazvin; devenue dans la suite capitale de l'Iran, dix autres villes furent jointes à son district. Ergoun fils d'Ibka y fit les premieres fortifications. Son fils Eldjative Sultan, les acheva l'an de l'Hégire 700. Cette 133[illegible]
ville fut alors connue sous son nom; & il y a été enterré. Elle est à une journée des montagnes de Dilem, dans un pays plat où elle reçoit assez d'eau par des canaux. L'air y est bon; son fort est quarré, & bâti de pierres de taille; chaque face a 500 coudées, & les murailles sont assez larges pour que quatre cavaliers puissent y passer de front. Le tombeau d'Eljative est dans l'intérieur d'une pyramide dont le diamètre est de cent coudées, & la hauteur de cent vingt. L'on prétend qu'elle a été bâtie en quarante jours. Ebul Feda appelle aussi cette ville Kungurlan

(4), & la place à huit journées de Tibriz, à l'Eſt, en tirant un peu vers le Sud. Il ajoute que ce fut Kharbendè fils d'Ergoun qui la bâtit, & qu'il en fit ſa capitale.

Je reprends ma route. Le 5 nous partimes de Tarimara, marchames pendant cinq heures, & campames à Firouz-Abad. Le Géographe Turc dit encore qu'il y avoit autrefois dans le canton des deux Tarim, une ville appellée Firouz-Abad. On en trouve une de ce nom à vingt-quatre lieues de Chiraz. Elle s'appelloit originairement Djour, & elle eſt très-ancienne. La rivière qui y paſſe, prend ſa ſource dans les montagnes de Haſenat, & va ſe jetter dans le golfe Perſique, après avoir reçu les eaux d'une autre rivière que l'on nomme Sitaraiguian. On raconte qu'Alexandre le Grand, ne trouvant point d'autre moyen de ſe rendre maître de cette ville, après un long ſiège, fit faire une digue plus bas que la ville, & l'innonda. Ardechir rendit à cette rivière ſon premier cours, & rebâ-

(4) *Kungurlan* eſt ſuivant le Canon & le Kias à 76 d. de long. ſur 39 de latitude.

tit la ville de figure ronde. Elle est fortifiée d'un rempart, & on y entre par quatre portes, savoir, celle de Mihre à l'Est, celle de Behram à l'Ouest, celle de Hurmuz au Sud, & celle d'Ardechir au Nord. Ces portes aboutissent à des vignes & à des jardins qui s'étendent à une lieue au long. L'on y fait beaucoup d'eau rose; l'air y est très-chaud & mal sain.

Le 6 nous allames en cinq heures à Nehavend (5), ville maintenant ruinée en grand partie. On prétend qu'elle a été bâtie par Noë, & que son véritable nom est Nohavend. Les Orientaux appellent Noë, Noh, *vend* signifie dans la langue Pehlevienne travail & ouvrage, & l'*a* sert à joindre ces deux mots ensemble. Elle est située sur une montagne qui lui fournit de l'eau suffisamment. Il y a en cet endroit beaucoup de jardins où l'on recueille d'excellents fruits.

Nous allames le 7 après sept heu-

(5) *Nehavend* est suivant les Etvals à 78 d. 45 m. de long. sur 34 d. 20 m. de lat. suivant Ibni Saïd à 78 d. 31 m. de long. sur 36 de lat. suivant le Canon à 76 d. 20 m. de long. sur 35 de lat. à 14 lieues de Hemedan.

res de marche à Tcharbura, méchant village, & le lendemain en huit heures à Roudguird *, que le Géographe Turc place à une demi-lieue de Guerdge. Roudguird eſt une petite ville bâtie par un des Vezirs Boudelfs. Elle paroît avoir été fort jolie autrefois; mais elle a beaucoup souffert pendant les dernières guerres : c'eſt peu de choſe aujourd'hui; il n'y a rien de beau que les jardins où nous logeames. L'Ambaſſadeur du Grand Seigneur, à qui on avoit aſſigné un quartier fort agréable, s'y plut tellement, qu'il eut de la peine à ſe réſoudre à partir de-là. Il fut cauſe que nous y reſtames quatre jours.

* Roud ſignifie rivière, & guird les environs.

Le 13 nous nous arrêtames après huit heures de marche à Talkhiſtan*, d'où nous allames le lendemain en autant de tems à Hinna-derè *, & le lendemain à Immam-Zadè * Kaſim. On ne voit de ce côté que des villages ruinés & des terres arides. Les montagnes qui s'élèvent de diſtance en diſtance dans les plaines, & dont quelques-unes ſeulement ſont couvertes de neige, ne fourniſſent que des ruiſſeaux trop petits pour arroſer les campagnes

* Peut s'expliquer par endroit d'amertume.

* La vallée de Hinna.

* Kaſim fils d'un Imman.

campagnes brûlées par l'ardeur du soleil. Il faut ajoûter que la Perse, qui de tout tems a manqué d'un nombre suffisant d'habitans, est aujourd'hui moins peuplée que jamais, à cause des révolutions que ce pays à souffertes de nos jours. D'ailleurs, les impôts continuels qu'on met sur le peuple, achèvent de le ruiner, & font déserter les villes aussi-bien que les campagnes.

Nous ne cherchions pour camper que des endroits où l'eau fût un peu bonne, parce que nous étions sûrs de trouver des vivres, que les habitans avertis de notre marche, avoient grand soin de nous fournir malgré leur misère. Ils nous les apportoient quelquefois de fort loin. Si nous ne logions pas dans les maisons, ce n'est pas qu'on en refusât l'entrée ni aux Turcs ni aux Persans. Nadir Chah étoit trop craint, & ses ordres trop respectés, pour qu'on eût osé nous inquiéter en Perse, comme on l'avoit fait en Turquie. Un seul Muhassil ou *Exacteur*, qui vient de sa part, fait trembler toute une ville, & même toute une Province; à plus forte raison un homme tel qu'Abdul Bakikhan,

qui avoit ordre de ne laisser manquer de rien à l'Ambassadeur du Grand Seigneur, & même de le bien traiter ; mais la saison nous faisoit préférer les prairies aux maisons, qui n'étant bâties que de terre, & par conséquent remplies de vermine, ne sont pas habitables pendant les chaleurs.

Nous campions donc toujours, soit dans le fond de quelque vallon, soit au milieu des plaines, ou sur quelque colline. La chaleur du jour, le froid de la nuit causé par le serein & par les neiges, qui en quelques endroits couvrent les montagnes, & les eaux de ces cantons, presque toutes crues, pesantes & quelquefois saumâtres, avoient tellement augmenté l'incommodité que je ressentois depuis mon arrivée à Chehreban, que je desespérois de me rendre à Ispahan. Cependant il fallut partir le 16, & nous arrivames après cinq heures de marche à Mochouche, d'où nous allames le lendemain en six heures à Dehnow, & le surlendemain en autant de tems, à Vis.

Les Turcs eurent une dispute en cet endroit avec les Persans. Ils vou-

lurent faire les méchans à leur tour; mais ils s'y prirent mal, car ils demandoient des choses qui n'étoient pas raisonnables. Ils voulurent des épiceries pour assaisonner leurs mets, & du savon de Haleb pour se laver les mains & la barbe après le repas. Ils ne se contentoient pas des vivres ordinaires, dont les pauvres habitans se privoient pour les mettre dans l'abondance au milieu d'un pays ruiné & presque désert. On eut beau leur dire qu'il n'étoit pas possible de leur fournir ces superfluités dans le pays où ils étoient, mais qu'ils seroient satisfaits dès qu'on pourroit les leur procurer. Ils entrèrent en mauvaise humeur; & quelque chose qu'on pût dire, pour leur faire entendre que les autres routes n'étoient pas meilleures, ils s'imaginoient qu'on les menoit exprès par celle-ci pour les faire souffrir.

Ils s'en prirent ensuite aux Pourvoyeurs; car ils n'osoient pas attaquer ouvertement Abdul Bakikhan: enfin l'on en vint de part & d'autre aux injures. Les Persans sont naturellement doux, & assez patiens à l'égard de ceux qui sont en droit de

leur commander, ou qui ſont les plus forts ; mais ſe trouvant chez eux, haïſſant les Turcs, & s'imaginant qu'ils devoient trembler au ſeul nom de Nadir Chah vainqueur ; ils ſe crurent inſultés, entrèrent en fureur, & tombèrent ſur les Turcs à coups de poing. Les Ambaſſadeurs étoient trop raiſonnables pour ſouffrir ce deſordre. Ils tinrent Divan ; le Pacha donna le tort à ſes gens ; ils furent baſtonnés, & la tranquillité fut rétablie.

En cet endroit, Abdul Bakikhan me voyant fort changé de ma maladie, craignit ſans doute que je ne puſſe ſoutenir plus long-tems la fatigue d'une marche auſſi lente, & me permit enfin de prendre les devants : ainſi je profitai d'une occaſion qui ſe préſenta fort à propos. Mirza Chefi avoit envoyé d'Iſpahan trois ou quatre de ſes gens, pour porter à ce Khan & à ſes amis, des préſens de melons & d'autres fruits, qui ſont rares dans le pays où nous étions alors.

Ils avoient eu beaucoup de ſoin de moi dans la Turquie, & ne doutant pas qu'ils n'en euſſent autant en Perſe, je me déterminai à partir avec eux,

& pris la route de Khounsar *, petite ville charmante par sa situation dans une grande plaine, & environnée de jardins qui s'étendent à trois lieues de distance. L'air y est bon, & l'eau abondante. L'on recueille dans ses environs une manne dont les Persans sont très-friands. Cette manne se forme (6) au printems pendant la nuit : on la ramasse avant le lever du soleil, & on a soin d'étendre des pièces de toile sous les arbres aux branches desquels elle s'attache, d'où on la fait tomber en les secouant. On fait de cette manne de petits gâteaux avec des pistaches & du cardamome que l'on mêle avec de la fleur de farine. Ils se servent sur la table avec d'autres confitures. La manière de les rompre, est de les mettre dans une main, & de frapper un coup sec avec l'autre ; alors ces petits gâteaux se brisent en morceaux ; au lieu que si on veut les rompre avec les doigts,

* Endroit de sang.

(6) La manne n'est point une rosée ; c'est un épanchement du suc nourricier que l'air fait épaissir sur les feuilles. La chaleur du soleil la feroit fondre, en dissiperoit une partie, & l'autre se mêleroit avec la terre sur laquelle elle dégoutteroit.

ils s'y attachent, & s'étendent comme de la glu.

Mes Conducteurs me dirent qu'il y avoit dans ce canton un endroit appellé Gulpaguian, au moins aussi beau que Khounsar. Le Géographe Turc le met à 85 d. ½ de long. sur 34 ½ de lat. ajoûtant qu'il est entre Guerdge & Hemedan; en quoi il se trompe visiblement. Ebul Feda qui l'appelle Dgerbadekian, le met suivant les Etvals à 74 d. 35 m. de long. sur 34 de lat. entre Guerdje & Ispahan, ce qui est vrai. Gulpaguian a été bâtie par Humaï fille de Behmen. L'air en est tempéré; l'eau y vient d'une rivière qui porte le même nom. Ce canton renferme une cinquantaine de villages, parmi lesquels est Delindjan, qui étoit autrefois une ville.

Il y a encore un autre Dgerbadekian entre Djurdjan & Esterabad. Djurdjan (7) que les Persans appellent Kiurekian, est une ville fameuse

(7) Le Géographe Turc met *Djurdjan* à 90 d. de long. sur 39 de lat. mais Ebul Feda la place suivant les Etvals à 80 d. de long. sur 36 d. 50 m. de lat. suivant le Canon à 80 d. 10 m. de long. sur 33 d. 10 m. de lat. & suivant le Resme à 80 d. 45 m. de long. sur 33 d. 50 m. de lat.

du Mazenderan, située dans un pays plat près d'une montagne où il pleut toujours. L'air qui y est chaud & humide, rend ce pays si mal-sain, qu'on le nomme le cimetière du Khorasan. Les arbres y croissent aussi vîte en un an, qu'ailleurs en dix. Les dattes, les raisins, le bled, le coton & la soie sont ses productions. Ses murailles avoient autrefois sept mille brasses de tour. Yezid fils de Muhelleb en fit la conquête sous Suleïman fils d'Abdul Melik. Elle avoit été fort peuplée jusqu'au règne des Bouiès; mais ses habitans ayant été tous massacrés par les Muguls, elle fut alors entièrement ruinée : cependant elle s'est relevée depuis. Firouz le Sasanien avoit fait bâtir une muraille de cinq lieues de longueur, pour garantir ce pays des courses des Touraniens. On montre dans cette ville deux meules, chacune de vingt coudées de diamètre sur deux d'épaisseur, & on les répute fort anciennes. La rivière qui y coule, porte le même nom que la ville; elle vient des montagnes de Mazenderan, passe par la vallée de Yegni-Chehre, va se rendre à Meïdani-Sultan, puis à

Djurdjan dont elle arrose les terres, & se jette ensuite dans la mer de Kharez ou Caspienne, auprès d'Ab-Sukioun. Son cours est d'environ 50 lieues; elle est profonde presque partout. Esterabad (8) ou l'ancienne Sideris, est une ville moyenne du Mazenderan près de la mer, à deux journées de Djurdjan, à quatre de Sariè, & à trente-neuf lieues d'Amul. L'air & l'eau n'y sont pas de bonne qualité. Ce canton fournit du bled, des fruits & de la soie.

Après avoir passé Khounfar, j'allai à Guive-Chara, village à dix heures de chemin de Vis. J'allai ensuite en six heures à un autre appellé Madei-Chah, & de-là en huit à celui de Tahran. Il y a dans le district de Rey un autre Tahran. Rey (9) ou Rages,

(8) *Esterabad* est à 89 d. ½ de long. sur 38 de lat. suivant le Géographe Turc; à 79 d. 35 m. de long. sur 36 d. 50 m. de lat. suivant Ebul Feda; à 79 d. 20 m. de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals & le Canon.

(9) Le Géographe Turc place *Rey* à 87 d. de long. sur 35 ½ de lat Elle est suivant les Etvals à 76 d. 20 m. de long. sur 35 d. 35 m. de lat. suivant le Resme à 75 d. de long. sur 35 d. 45 m. de lat. & suivant le Canon à 73 d. de long. sur 35 d. 45 m. de lat.

aujourd'hui presque entièrement ruinée, étoit autrefois une ville très-considérable de la Perse. Elle avoit été bâtie par les premiers Rois de ce pays; ayant été ruinée, elle fut rebâtie ensuite par Fereïdoun. Après Bagdad il n'y avoit point de ville plus peuplée que celle-ci du tems du Khalif Mehdi. Le fameux Haroun le Rechid y étoit né. Il y a en cet endroit deux rivières qui viennent des montagnes de Dilem. L'eau en est pesante; l'air de ce canton est mauvais, les chaleurs y sont excessives, les vivres, les fruits & le coton abondants.

Ebul-Feda dit que Rey est à 3 journées & demie de Savè, à une de Komiche, à l'Ouest & au Sud de la montagne de Demavend, la plus haute de toutes celles de la Perse. Son sommet s'élève en forme de dôme, & se voit de cinquante lieues. Elle est toujours couverte de neige, & si roide qu'on n'y monte qu'avec beaucoup de peine. On prétend que sa hauteur est de trois lieues. On trouve sur son sommet une plaine aride & sablonneuse d'environ cent arpens d'étendue, dans laquelle on compte soixante

& dix soupiraux, d'où sortent continuellement des exhalaisons sulfureuses, qui font tourner la tête à ceux qui en approchent. La tradition fabuleuse est, que Dahhak, un des premiers Rois tyrans après le Déluge, est emprisonné dans le sein de cette montagne. Elle tire son nom du pays où elle est située.

De Tahran j'allai à Nedgefabad, grand village embelli par des maisons de plaisance que les Rois de Perse y ont fait bâtir, & par des avenues d'arbres de trois lieues de longueur, qu'ils y ont fait planter. Il y a encore quantité de jardins & de vignes, dont on porte le raisin à Ispahan, & l'on en fait d'assez bon vin. Après avoir fait ce jour dix heures de chemin, j'arrivai enfin à Ispahan, où les deux Ambassadeurs ne firent leur entrée que dix jours après.



CHAPITRE XVIII.

ISpahan (1) eſt fort ancienne, très-grande, & ſituée dans une vaſte plaine terminée de tous côtés par des montagnes. Je rapporterai ici ce que les Perſans nous apprennent de cette ville. Son véritable nom eſt *Sipahan*, qui veut dire les *troupes*. Elle a été ainſi nommée à cauſe que les armées des anciens Rois de Perſe s'aſſembloient ordinairement en cet endroit, où il n'y avoit originairement que quatre villages appellés Kierran, Kiouſek, Djoubarè & Dechet, que les Rois Tahmouris & Dgemchid avoient fait bâtir. Kieï Kubad ayant réſolu d'en faire ſa capitale, y attira du monde de toutes parts; & un grand nombre de Juifs vinrent ſous le règne de Bukhetun-

(1) Le Géographe Turc place *Iſpahan* à 85 degr. de long. ſur 33 & $\frac{1}{2}$ de lat. les Etvals à 76 d. 40 min. de long, ſur 32 d. 40 m. de lat. le Reſme à 74 d. 40 m. de long. ſur 34 d. 30 m. de lat. & le Canon à 76 d. 50 m. de long. ſur 34 d. 30 m. de lat.

nusre, ou Nabuchodonosor, s'établir dans le quartier qu'on appelle encore aujourd'hui Jehoudiè, ou la Juiverie. Hasen, fils de Bouiè, y fit une enceinte de murailles de 21 mille coudées avec douze portes. On y compte douze quartiers, dont chacun pourroit faire une ville.

Les maisons y sont bâties de briques crues; car le bois & les pierres y sont extrêmement rares. Elles sont voûtées, & se terminent en terrasses. Au dehors elles sont vilaines, au dedans assez propres & ornées. Les murailles des appartemens sont blanchies & garnies de petites glaces incrustées; les voûtes en sont dorées & peintes en azur. Presque dans toutes les salles d'en bas il y a des bassins avec des eaux jaillissantes, tant pour le besoin que pour le plaisir; & pour cela chaque maison a son puits & son réservoir.

Quoique le terrain d'Ispahan soit fort sec, on y trouve par-tout à peu de profondeur, de l'eau, à la vérité un tant soit peu saumâtre, crue & pesante, meilleure cependant pour la santé que celle du Zenderoud. Cette rivière, dont le cours est d'en-

viron soixante lieues, prend sa source dans le voisinage de Djoui-Serd *, dans la montagne de Zerdè du grand Louristan. Après avoir passé par Roud-bar elle vient à Firouzan, coule ensuite entre Ispahan & Djulfa sous un beau pont de pierre, & va se perdre en un endroit appellé Gav-Khani *, dans le canton de Roui-Dechetin. On l'appelle aussi Zaïendè-Roud, qui veut dire la Rivière naissante, à cause qu'elle semble renaître tous les ans. Les nombreuses saignées qu'on lui fait pour arroser les terres par où elle passe, l'épuisent tellement en été, que je l'ai souvent passée au-dessous du pont sans mouiller les pieds, mais en hiver elle est considérable. La fertilité qu'elle produit lui a fait donner le nom de Zerin-Roud, c'est-à-dire, la *Rivière d'or*.

* La Rivière froide.

* La vache du Khan.

Tant à Ispahan qu'à Djulfa, petite ville habitée par des Arméniens, & peu éloignée de la première, dont elle semble être un fauxbourg, il y a beaucoup de jardins qui donnent en abondance les légumes & les fruits que l'on trouve en Europe. Il y croît de plus une espèce de pêche appel-

lée *oulou*, beaucoup plus grosse & plus agréable au goût que les autres, & diverses sortes de melons qui mûrissent en différens tems, & se succèdent, de manière que quand une espèce est passée, une autre commence à être bonne : cela fait qu'on en peut avoir presque pendant toute l'année. La dernière espèce n'est bonne que quand elle a été gardée : elle se conserve tout l'hiver, pourvû qu'on ait soin de la suspendre dans des endroits où le froid ni l'humidité ne puissent pénétrer. Le ris, le bled, l'orge & le millet sont communs & à bon marché dans ce pays : le seigle & l'avoine y sont rares.

Le mouton y est assez bon, mais un peu trop gras. Ces animaux ont des queues monstrueuses qui traînent à terre, & sont presque aussi larges que longues. Ce n'est qu'un peloton de graisse, que l'on fond, & dont on ne se sert guère que pour les lampes. Les boeufs y sont différens de ceux de l'Europe, en ce qu'ils ont une grosse bosse entre les épaules. Les gens riches n'en mangent pas la viande, soit à cause que les Mahométans en général n'en font point

de cas, soit parce qu'elle n'est pas regardée comme une nourriture saine dans ces climats chauds & secs, où l'on est fort sujet à la bile. Les pauvres cependant en mangent en hiver, mais rarement en été.

La volaille est fort bonne à Ispahan. J'y ai vû des poules plus grosses que les ordinaires, & dont la chaire est noire. Le gibier est aussi fort commun en Perse; mais les gens du pays ne s'en soucient pas, & si l'on apporte quelquefois des lièvres à Ispahan, ce n'est que pour les vendre aux Européens. Les Arméniens même, à l'exemple des Mahométans, n'en mangent pas ordinairement. Je n'ai point vû de faisans dans les cantons où j'ai passé, mais beaucoup de perdrix, dont il y a une espèce plus grosse & d'un plus beau plumage que les nôtres. Les montagnes & les forêts sont remplies de cerfs, de dains & de chevreuils. Il n'y a point de lions, mais beaucoup de tigres. Le sanglier, quoique fort gros, n'est pas dangereux. Comme cet animal fait beaucoup de dégât dans les campagnes, on le chasse pour le détruire, mais on ne le mange pas.

Les Marchands & les Artisans d'Ispahan ont leurs boutiques dans des bazars. Ce sont des rues couvertes, dont les voûtes sont percées de distance en distance pour donner du jour. On y vend tout ce qui est nécessaire à la vie, même le superflu, comme de beaux tapis de soie, des étoffes, des draps d'or & d'argent, des pierres précieuses, savoir, des diamans de Golconde, rubis, topazes & saphirs de Pégu, émeraudes de Saïd, qui est la partie supérieure de l'Egypte, ou la Thébaïde, des rubis-balais de Bedahchan (2), & toutes

(2) *Bedahchan* est un pays situé entre le Dgeïhoun & une autre rivière appellée Murgab. Sa capitale, qui porte le même nom, est suivant le Géographe Turc à 111 d. de long. sur 37 de lat. suivant le Canon à 94 d. 20 m. de long. sur 34 d. de lat. & suivant les Etvals à 94 d. 35 min. de long. sur 36 d. 10 min. de lat. L'on prétend que c'est Zubeïde, fille de Djafer le Devaniki, qui la fit fortifier. La rivière de Kharar passe à côté, & va se jetter dans celle de Murgab. Les environs de cette ville sont remplis de jardins & de vignobles. L'on tire de ses montagnes, des rubis-balais, lapis-lazuli, la pierre d'amianthe, & du crystal de roche. La grande quantité de rivières qui arrosent le Bedahchan en font un pays de bois & de pâturages. Les habitans campent sous des tentes, & sont errans. Les chevaux de ce pays sont estimés.

ſortes d'autres pierres précieuſes, comme grenats, turquoiſes, onix, agate-onix, pierres de yemen, cornalines, opales, œil de chat, dendrines ou pierres arboriſées, & du lapis-lazuli. Les Anglois & les Hollandois y ont des comptoirs, & fourniſſent la Perſe de draps, de toiles des Indes, de porcelaines, d'épiceries & d'autres ſortes de marchandiſes, ſur leſquelles ils faiſoient autrefois des profits conſidérables. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui, que la miſère eſt grande en ce pays, & que les Perſans ont à peine le néceſſaire.

Il y a dans les différens quartiers d'Iſpahan des places où l'on vend des chevaux, des grains & des fruits. Celle qu'on appelle Meïdan-Chah eſt belle, régulière & plus grande qu'aucune que j'aie vûe. Alikapou, le Palais des Rois, y fait face d'un côté. Il eſt bâti de briques cuites au feu, très-élevé & fort vaſte. Comme il n'a pas été habité depuis longtems il eſt en mauvais état. Je n'y ai rien vû de paſſablement beau, que la ſalle où les Rois de Perſe donnoient audience. Elle eſt au rez de chauſſée & fort grande. On y avoit laiſſé

quelques beaux tapis & ſophas avec quatre grands tableaux bien peints & dans notre goût. Ils repréſentoient des audiences d'Ambaſſadeurs, autant que j'en ai pû juger, & c'eſt ſans doute l'ouvrage de quelque Peintre Européen. Pour arriver à cette ſalle on paſſe par un Eïvan ou une ſalle extérieure, qui ne conſiſte que dans un toît ſoûtenu par quarante piliers de bois peints & incruſtés de morceaux de glace, ce qui au goût des Perſans eſt une beauté.

Plus loin, au fond de la place, eſt Meſdgidi-Chah, ou la Moſquée du Roi. Elle eſt grande & aſſez bien bâtie : elle a un parvis & une cour intérieure. Ses portes ſont revêtues de plaques d'argent. Il y a beaucoup d'autres Moſquées dans la ville, quantité de Kiervanſeraïs & de bains publics. On fabrique d'excellentes armes dans l'Arſenal. Les ſabres des anciens Rois, avec le reſte des meubles & de la Bibliothèque du Palais, ſe conſervent au tréſor. Il y a auſſi une Monnoie qui travaille continuellement. L'on y fait encore de l'or trait pour les étoffes, dont le Guilan fournit la ſoie, que l'on teint & em-

ploïe à Iſpahan. Le beau maroquin verd eſt particulier à cette ville. On le fabrique de peau d'âne, & on s'en ſert principalement pour en faire des ſouliers.

Les Perſans ont l'eſprit très-délié. Ils réuſſiſſent dans les ſciences, dans les arts, & généralement dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils ſont de bonne ſociété, d'un accès facile, civils & polis envers les Etrangers. Ils aiment la bonne chère, le vin, le luxe & le faſte, qu'ils ont autrefois porté auſſi loin qu'aucune Nation. Ils ſont bons connoiſſeurs en tout, & il eſt difficile de les tromper. C'eſt ce qui fait que les Juifs, qui dans la Turquie ſont puiſſamment riches, ſont miſérables en Perſe.

CHAPITRE XIX.

En arrivant à Iſpahan j'étois allé deſcendre chez Mirza Chefi. Sa maiſon étoit paſſablement grande, & ſa fortune devenue meilleure par un Gouvernement que Nadir-Chah

lui avoit donné pour récompenser ses services. Il poussa la politesse jusqu'à vouloir que je logeasse chez lui pendant tout le tems que je resterois dans cette ville. Je le remerciai, & ne restai chez lui que quatre jours pour prendre des arrangemens. Le Supérieur des Pères Capucins, qui ont une maison à Ispahan, vint m'offrir un logement, que j'acceptai.

Les deux Ambassadeurs arrivèrent quelques jours après. On les logea du côté du Tchar-Bag, grande avenue qui commence à une des portes de la ville, & va aboutir au pont dont j'ai parlé ci-devant. Les arbres de Tchinar, ou platane, qui la forment, les parterres de fleurs dont elle est ornée, & l'eau qui passe au milieu se jettant dans plusieurs bassins, rendent cet endroit fort gai, & en font une des belles promenades que l'on puisse voir.

J'allai rendre mes devoirs à Abdul-Bakikhan deux jours après son arrivée. Je trouvai chez lui Hatem Beg, Gouverneur d'Ispahan, & Mir Muhamed Husein Cheik-Islam, ou Grand Mufti de la Perse. Le Khan, après m'avoir fait quelques questions

sur l'état de ma santé, me demanda où j'étois logé, ajoûtant qu'il vouloit m'approcher de lui. Je lui répondis qu'ayant trouvé des Religieux François, j'étois allé demeurer chez eux, & que je serois fâché d'abuser de ses bontés. Se tournant alors vers le Mufti, *J'avois*, dit-il, *espéré faire de lui un bon Musulman, & lui procurer bien des agrémens dans ce pays: mais maintenant qu'il est entre les mains de ces Padris, je crains de n'y pas réussir; car ils vont le prévenir contre nous.* Il voulut sans doute lui faire sa cour, en paroissant ainsi zélé pour sa croyance. Il ajoûta encore que le Roi de France m'avoit envoyé en Perse, & que son Ambassadeur à Constantinople m'avoit confié à ses soins, que j'étois amateur des sciences & des langues, & que c'étoit en partie pour acquérir des connoissances que j'avois entrepris un si long & si pénible voyage. Le Mufti & Hatem Beg louèrent beaucoup mon entreprise, & m'invitèrent à les aller voir souvent. On avoit mis des Gardes à l'entrée de la maison où logeoit l'Ambassadeur du Grand Seigneur, sous prétexte d'em-

pêcher qu'il n'arrivât aucun desordre entre ses gens & les Persans ; mais dans le vrai c'étoit pour empêcher que personne n'entrât chez lui sans permission. Cette précaution ne devoit ni l'étonner ni l'offenser, puisqu'on en avoit usé de même à l'égard d'Abdul Bakikhan pendant son séjour à Constantinople : cependant elle le gênoit beaucoup, en ce qu'il ne pouvoit pas recevoir chez lui ceux qu'il auroit voulu, & je fus pour cette raison quelque tems sans le voir. Le Pacha se persuadant que je le négligeois, m'envoya faire des reproches. Je répondis à son Messager que j'avois une grande impatience d'avoir l'honneur de le voir, & que j'en cherchois l'occasion ; que pour cela je prenois la liberté de lui conseiller de se plaindre de ma négligence à Abdul-Bakikhan.

Cet expédient eut son effet ; car étant allé quelques jours après chez ce Khan, il me dit dans la conversation que le Pacha se plaignoit fort de moi, & il m'engagea de lui rendre visite : il m'y fit même conduire par un de ses gens. Je trouvai le Pacha avec les deux Kadileskiers qui

étoient à sa suite. Il me fit d'abord des reproches, & me dit qu'il s'appercevoit que j'aimois plus les Kizilbaches que les Osmanlus : c'est ainsi que les Turcs s'appellent du nom du premier Fondateur de leur Monarchie. Le nom de Turc se prend aujourd'hui parmi eux dans le sens d'un homme grossier ; quiconque le leur donneroit, les insulteroit.

Ensuite il me demanda si j'avois des nouvelles récentes de Constantinople, & ce que je pensois sur les mauvais buits que l'on faisoit courir sur le compte des Turcs. C'étoit Monsieur Caluski, Sécretaire de Russie, qui pour donner du relief à sa Nation, & en même tems pour mortifier le Pacha, publioit que les Moscovites avoient totalement défait l'armée Turque, & qu'ils devoient être dans peu maître de Constantinople. Ces rapports chagrinoient d'autant plus le Pacha, qu'il n'avoit point reçu de nouvelles de la Porte depuis long tems, & qu'il se trouvoit au milieu d'une Nation qui y ajoûtoit d'autant plus foi, qu'elle ne vouloit pas de bien aux Turcs. Je me contentai de lui dire,

que les nouvelles du Moscovite me paroissoient fausses, & que probablement dans peu on en recevroit de meilleures. Il avoit encore un autre sujet de chagrin : c'étoit le voyage de Kandehar (1) dont Nadir Chah faisoit alors le siège. On lui

(1) *Kandehar*, capitale du pays de ce nom, est suivant le Géographe Turc à 100 d. de long. sur 33 de lat. suivant le Canon à *99* degr. 35 m. de long. sur 31 d. 50 m. de latit. & suivant les Etvals à *96* d. 50 min. de long. sur 33 d. 20 m. de lat. Ibni-Saïd dit que c'est une des villes qu'Alexandre bâtit sur une rivière qui porte son nom. Dans le Mucheterik il est fait mention de seize Alexandries, du nombre desquelles est celle-ci, que l'Auteur place dans les Indes. L'Idrisi dit qu'elle est grande, bien peuplée, & à cinq journées de la rivière de Levarè. Elle a une triple enceinte de murs, avec un fort situé sur une montagne presqu'inaccessible, & ses fortifications sont à la moderne. Leur régularité fait croire que les Empereurs Muguls ont employé des Européens à cet ouvrage. Sa rivière vient d'une montagne à l'Ouest, & le fort a un puits creusé dans le roc, qui lui fournit de l'eau suffisamment. Zerendge, capitale de la Province de Sidgistan, en est à dix journées vers l'Occident. Le Géographe Turc la met à *97* d. de long. sur 32 & ½ de lat. le Canon à 8*9* d. 30 m. de long. sur 30 d. 31 m. de lat. & les Etvals à 86 d. de long. sur 32 d. 30 min. de lat. Ibni-Haukal dit que c'est une grande ville, à qui on donne aussi le nom de la Province;

avoit

avoit signifié que ce Prince vouloit qu'il s'y rendît pour avoir son audience, & il en étoit fort fâché ;

qu'elle a un mur & un fossé qui se remplit d'eau vive, laquelle coule de là dans les maisons & dans les rues. La Province de Sidgistan a beaucoup de déserts & de sables mouvans, qui abîment quelquefois les habitans & les voyageurs. Les vents violens qui y soufflent fréquemment portent ces sables d'endroit en endroit. Sa principale rivière est le Hindmend, qui vient de l'Est de Gour, & s'étend du côté de Raktchè & de Bestè. Il passe cette dernière ville au Sud, & prend son cours de l'Est à l'Ouest. On a cru qu'après avoir passé au Sud de Zerendge, il se jettoit d'abord dans le lac de Zerè : mais il n'en est pas ainsi. Quand il arrive à Bestè, il se divise en plusieurs branches, se disperse & porte ses eaux à quantité de villages. Son cours est fort rapide. Il y a beaucoup de villes & de bourgs sur ses bords, & un grand nombre d'Indiens y vivent dans des mortifications continuelles. Quoique plusieurs rivières lui portent leurs eaux, & qu'il s'en sépare beaucoup de canaux, il n'augmente ni ne diminue. Le lac de Zerè a 30 lieues de long sur une journée de chemin de large. Son eau est douce, couverte de roseaux, & fort poissonneuse. Le poisson qu'on y prend est très-bon. Au milieu de ce lac est une Isle habitée & cultivée. Les pays qui l'environnent le sont aussi, excepté du côté du Sidgistan, où ils sont déserts. La rivière de Ferah s'y jette. Le Hindmend y entre aussi, mais après avoir arrosé beaucoup de pays, comme il a été dit.

mais il ne pouvoit se dispenser d'y aller. L'ordre adressé à Hatem Beg à ce sujet fut notifié aux deux Ambassadeurs, environ quatre mois après leur arrivée à Ispahan, & ils partirent pour se rendre auprès du Roi.

Je pensai me brouiller tout-à-fait avec Abdul-Bakikhan quelques jours avant son départ. Il vouloit absolument me mener avec lui, parce qu'il m'avoit, disoit-il, annoncé à son Maître dès son départ de Constantinople, & qu'il me seroit avantageux de lui être présenté. J'eus beau lui dire que je n'avois point d'ordre, & encore moins les fonds nécessaires pour un tel voyage, parce qu'une lettre de crédit, qu'on m'avoit donnée à Constantinople pour le Chef des Anglois établis à Ispahan, n'avoit pas été acceptée; il ne m'étoit pas possible de lui faire entendre raison sur cela. Je fus à la fin obligé de lui dire, qu'après les fatigues d'un aussi pénible voyage que celui que j'avois fait, je n'étois pas encore en état d'en recommencer un aussi long que celui qu'il me proposoit. Il se rendit à ces raisons, & n'en parla plus.

Après son départ je m'appliquai à cultiver les connoissances qu'il m'avoit procurées. J'en fis encore d'autres qui me furent très-utiles pour bien connoître le pays, & en apprendre la Langue. Autrefois les Persans s'adonnoient beaucoup à l'étude, & ils ont eu un grand nombre d'habiles gens dans les sciences estimées des Mahométans. Je trouvai moyen de lier amitié avec le Mufti, avec Mir-Mazoum, Imam de la Mosquée du Roi, & quelques autres des plus célèbres entre leurs Savans.

Mir Mazoum m'ayant trouvé un jour chez le Mufti, ne me quittoit presque plus. Il venoit très-souvent chez moi, & m'invitoit à venir chez lui, pour nous entretenir de littérature. Tant que la conversation ne roula que sur des sciences humaines, j'en fus assez content : mais m'appercevant à la fin qu'il la faisoit tomber insensiblement sur la Religion, & m'imaginant que les Persans étoient aussi sévères & intraitables sur cet article que les autres Mahométans, je lui dis nettement que nos conféren-

ces cesseroient, s'il entamoit cette matière.

Il me répondit qu'il ne prétendoit s'entretenir avec moi que de la Religion Chrétienne; que je pouvois en parler en toute liberté, sans crainte de l'offenser. Ensuite m'ayant fait voir une Bible en Arabe, & un cahier qui contenoit les contradictions qu'il prétendoit y avoir trouvées, il argumenta, & conclut que les Livres sacrés ne sont pas tels que les ont donnés leurs Auteurs, qu'ils respectent tous, excepté saint Paul. Il prétendoit que nos Prêtres & nos Moines les avoient altérés & corrompus en beaucoup d'endroits. Je lui répondis que ces prétendues contradictions étoient beaucoup plus faciles à concilier que celles de l'Alcoran. La dispute s'échauffa alors. Il me dit beaucoup de mal de saint Paul. Je le menaçai de profiter de la liberté qu'il m'avoit donnée pour dire à mon tour ce que je pensois de Mahomed. Enfin, ce que j'avois prévû arriva : nous nous brouillâmes, & je ne le revis plus.

CHAPITRE XX.

COmme je n'étois pas d'abord assez bien logé pour recevoir décemment les personnes qui me faisoient l'honneur de me venir voir, j'allai demeurer dans la maison des Anglois, qui est grande, belle, bien située & bâtie au milieu d'un jardin spacieux. Elle n'étoit point alors occupée pour les raisons que je vais expliquer.

Les Anglois n'eurent pas plûtôt commencé le commerce des Indes, qu'ils pensèrent à y ruiner celui des autres Nations de l'Europe. Les Portugais y étoient alors les mieux établis, & s'étoient étendus jusque sur les côtes du Golfe Persique. Les Anglois, jaloux de leur puissance, firent un Traité avec Chah Abbas, par lequel ils s'engagèrent de l'aider à les chasser d'Ormus (1), à condi-

(1) *Ormus*, que les Persans appellent *Hurmus*, étoit autrefois une échelle de Kirman sur le Golfe Persique. Les Tatares l'ayant ruinée, les habitans s'établirent à Dgeroun,

tion qu'il leur accorderoit les privilèges qu'ils demandoient pour leur commerce.

Ce Traité ruina l'établissement des Portugais en Perse, & donna aux Anglois de grands avantages. Ils y apportèrent des Indes des toiles, des épiceries & du sucre; de la Chine des porcelaines & des étoffes; de la mer Rouge du caffé; de l'Europe des draps & autres marchandises. Ils tirèrent de la Perse de l'or, de l'argent & du cuivre; de la soie crue, du poil de chèvre & des tapis; des drogues de différentes espèces; de l'eau & essence de rose; du vin & des fruits secs, sans compter les droits que Chah Abbas leur avoit cédés par

Isle à douze milles du continent à l'occident de l'ancienne Ormus, dont elle a pris le nom. Les Portugais s'en étoient emparés du tems de Sultan Chihab-Eddin, & y avoient bâti une forteresse. Ils se rendirent ensuite maîtres de tout le Golfe, & d'une grande partie du pays de Nimrouz qui le borde. Le terroir d'Ormus est salé, & on est obligé d'y apporter tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Géographe Turc met l'ancienne Ormus à 92 d. de long. sur 26 & ½ de lat. le Canon à 85 degr. de long. sur 32 d. 30 m. de lat. Ibni-Saïd à 84 d. de long. sur 33 d. 38 m. de lat. & les Etvals à 82 d. de long. sur 35 de lat.

le traité sur la Douane de Bender Abbasi.

Ce commerce a enrichi les Anglois, & même les Hollandois : mais depuis l'invasion des Afgans la Perse ayant été continuellement agitée de guerres & de troubles, la décadence du commerce, qui s'en étoit suivi, avoit obligé la Compagnie Angloise d'abandonner le Comptoir d'Ispahan qui lui étoit à charge ; & le Chef s'étoit retiré avec les Employés à Bender Abbasi, où il faisoit ses affaires particulières, en attendant que le tems devînt favorable pour celles de la Compagnie. Celui des Hollandois étoit resté avec quelques Employés à Ispahan, quoiqu'il y gagnât à peine les dépenses du Comptoir.

Les rébelles avoient à la vérité été chassés, & la sûreté rétablie en Perse; mais le commerce n'en alloit pas mieux. Nadir Chah avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que le seul moyen de conserver le trône étoit celui par lequel il y étoit parvenu : je veux dire qu'il falloit pour se soûtenir qu'il fût toujours à la tête d'une armée. Cela ne pouvoit se faire qu'en entretenant la guerre. Les ennemis

de la Perſe avoient pillé & ſaccagé ce Royaume par-tout ; des millions d'hommes avoient péri par le fer & par la famine.

Il falloit cependant faire continuellement des recrues, & trouver de l'argent pour faire ſubſiſter des armées que Nadir Chah cherchoit à s'attacher par toutes ſortes de voies. Les Muhaſſils ou Exacteurs étoient répandus dans les Provinces & dans les Villes pour lever les recrues, les ſommes d'argent, les chevaux, les habits, les vivres, & généralement tout ce qui étoit néceſſaire pour les armées. Toutes ces impoſitions arbitraires, fréquentes & exorbitantes s'exigeoient avec la dernière rigueur. Il n'étoit pas poſſible de voir ſans compaſſion la miſère du pauvre peuple. La ville d'Iſpahan, qui avoit beaucoup ſouffert pendant le ſiège, & encore depuis, étoit preſque déſerte. Des quartiers entiers ſe trouvoient abandonnés, & les maiſons tomboient en ruine. Il en étoit de même des villes de Province.

La priſe de Kandehar, dont la nouvelle arriva l'année ſuivante, ſembloit promettre du repos, ou du

moins un peu de relâche; mais les vûes de Nadir Chah s'étendoient plus loin. Non content d'être le libérateur de sa patrie, il vouloit imiter, & même surpasser Alexandre. Il conçut donc le dessein d'entrer dans le Hindistan, jugeant bien que si cette entreprise lui réussissoit, elle le mettroit au comble de la gloire & l'enrichiroit. Ainsi il donna audience de congé à l'Ambassadeur du Grand Seigneur, le chargea de rendre un compte fidèle à son maître, Sultan Mahmoud, de tout ce qu'il avoit vû, & de l'assurer qu'il auroit de ses nouvelles dès qu'il seroit de retour de l'Inde, où il comptoit entrer incessamment, disoit-il, pour régler quelques affaires d'intérêt avec son ami Muhammed Chah. Il recruta tout de suite son armée, qui avoit beaucoup souffert pendant le siège de Kandehar, nomma son fils aîné appellé Riza-Kouli-Mirza, Régent du Royaume pendant son absence, & commença son entreprise.

Le jeune Prince se voyant revêtu de l'autorité, fit bien-tôt connoître qu'il surpassoit son père en avarice & en cruauté. Il augmenta les impôts

& multiplia les ſupplices. Mon Compagnon de voyage Mirza-Chefi eut la langue coupée pour avoir oſé blâmer ſa conduite.

Les Lezguis firent une nouvelle incurſion dans le Chirvan. Ce peuple habite le Daguiſtan, pays au Nord de la Perſe, confinant du côté de l'Occident à celui des Tcherkiés ou Circaſſiens, du Sud à la Géorgie, de l'Eſt à la mer de Chirvan, du Nord au pays de Kharez. Il a environ dix journées de chemin en longueur, & autant en largeur. Il eſt appellé Daguiſtan, à cauſe que c'eſt un pays de montagnes, entre leſquelles il y a cependant de diſtance en diſtance des vallées cultivées & peuplées de villages. La capitale s'appelle Koïmuk : c'eſt proprement un bourg avec un fort.

Les montagnes du Daguiſtan ſont partie de celle de Kaïtak, qui eſt couverte de forêts, & il en ſort beaucoup de ruiſſeaux. La montagne de Kaïtak a ſuivant le Géographe Turc vingt journées de chemin en long, ſur autant de large, & elle s'étend le long du rivage de la mer de Kharez, à l'Oueſt & au Sud de Demir-

Kapi ou Derbend. On l'appelle dans cet endroit Elberz ou Albus, & la montagne des langues, à cause qu'elle est habitée par des Nations qui parlent différentes langues. Les Kaïtaks vivent dans sa partie septentrionale. La méridionale, presqu'inaccessible à cause des rochers escarpés qui la bordent, est occupée par les Lezguis, qui sont divisés en plusieurs Tribus, gouvernées chacune par son chef, & indépendantes des Princes voisins.

Comme ces peuples infestoient souvent par leurs courses les frontières de la Perse, les Rois n'avoient point trouvé d'autre moyen de les contenir, que celui de leur payer tous les ans une somme d'argent sous le nom de subside, à condition qu'ils garderoient la frontière. Le payement en avoit été interrompu pendant les derniers troubles, & Nadir-Chah, bien loin de s'assujettir à ces subsides, prétendoit au contraire que les Lezguis devoient se soûmettre & lui payer un tribut, pour qu'il pardonnât leurs brigandages passés : mais cette brave Nation, qui se glorifie de n'avoir jamais été subjuguée,

pas même par Teïmour, ou Tamerlan, refusoit hautement l'un & l'autre. Les choses en étoient demeurées là quand ce Roi entra dans l'Inde, où il jugeoit qu'il y avoit plus à gagner pour lui, qu'à s'amuser à batailler avec ces montagnards.

Avant son départ il avoit confirmé son frère Ibrahim Khan dans le Gouvernement de l'Aderbaïdjan (2), & l'avoit rendu indépendant de son fils

(2) *L'Aderbaïdjan* est une des meilleures Provinces de la Perse. Elle confine du côté de l'Ouest à l'Arménie & au pays de Diarbekir, au Sud à l'Irakadgem & au district de Chehrezour, à l'Est au Dilem, au Taberistan & au Mazenderan, au Nord au Chirvan & à la mer de Kharez. Sa longueur depuis Makiou jusqu'à Khalkhal est de 97 lieues, & sa largeur depuis Magdervan jusqu'à la montagne de Sibân de 55 lieues. Aguè en étoit autrefois la capitale. C'est aujourd'hui Tauris, que les Persans appellent Tibriz. Elle est située à l'extrémité d'une grande plaine, au pied & à l'occident de la montagne de Sehend, dans un terrain uni & environné de jardins, qui en font un lieu charmant. La rivière de Surkhab, dont l'eau est amère, passe à côté de la ville. Cette ville existoit au tems de Ptolemée qui la nomme *Tabris*. Hamdullah dit que Zubeïdé, femme de Haroun le Rechid, fit bâtir Tauris, que cette ville ayant été fort endommagée l'an de l'hégire 244. par un tremblement de terre, le Khalif Mutevekkil la fit réparer. Un

Régent. Les Gouverneurs de cette Province résident à Tauris, & Ibrahim Khan se trouvoit alors dans cette Ville. Informé de l'irruption des Lezguis, & des désordres qu'ils commettoient, il se mit en devoir de les repousser. Pour cela il assembla une armée, marcha contre eux en personne, les atteignit & les attaqua : mais son armée fut entièrement défaite, & il périt dans la mêlée.

Riza-Kouli Mirza avoit ordre de le consulter sur toutes les affaires de conséquence qui pourroient surve-

second tremblement qui fut terrible, la ruina totalement l'an 434; mais elle fut rebâtie l'année d'après. Depuis qu'on y a fait une quantité de canaux soûterrains avec des soupiraux; les tremblemens n'ont pas été si dangereux, quoiqu'ils se soient fait sentir de tems à autre. Le premier mur de Tauris n'avoit que 6000 brasses de circonférence; mais étant devenue capitale du tems des Muguls, on l'aggrandit en bâtissant hors de l ancienne enceinte, & Gazan-Khan l'enferma par un nouveau mur de 25000 brasses, lequel avoit six portes. Il s'en faut beaucoup qu'elle soit aujourd'hui aussi forte & si bien bâtie qu'elle l'étoit alors. Les guerres l'ont ruinée. Le Géographe Turc place Tauris à 88 d. de long. sur 38 & ½ de lat. le Canon à 78 d. de long. sur 39 d. 3 min. de lat. & Ibni-Saïd à 78 d. de long. sur 36 d. 40 m. de latitude.

nir, & de suivre ses conseils. Cela l'avoit tenu jusqu'alors en quelque façon dans la dépendance, & empêché de faire éclater toute sa méchanceté. Il n'y mit plus de bornes quand il se vit débarrassé de son oncle. La droiture de Hatem Beg Gouverneur d'Ispahan lui déplaisoit : il le déposa & mit dans sa place Ebul-Hasen Khan, Gouverneur de Kirman (3). Ce nouveau Gouverneur qui étoit

(3) *Kirman*, une des grandes Provinces de la Perse, a été appellée ainsi, au rapport d'Ibni-Kielbi, du nom de Kirman, fils de Fuloudge, un des descendans de Japhet. Elle confine à l'Ouest aux pays de Fars & de Lar, au Sud à celui de Hurmus, à l'Est au Mekran, au Nord au Sistan. Sa longueur égale à sa largeur est d'environ cent quatre-vingts lieues. Les villes y sont un peu éloignées les unes des autres, & les chaleurs fort grandes. Depuis Sirkian jusqu'à Bum l'air est bon, de même que l'eau. On trouve dans cet espace des rivières, des arbres fruitiers de différentes espèces, surtout des dattiers & des figuiers, des champs & des pâturages. Kievachir, autrement Berdechir, est sa capitale. On croit que son fort a été bâti par Ardechir, fils de Babek, & Kiustasib y fit construire un temple du feu. Le Géographe Turc place cette ville à 95 d. de long. sur 29 & ½ de lat. les Etvals à 82 d. 30 m. de long. sur 30 d. de lat. le Canon à 88 d. 10 m. de long. sur 32 d. 40 m. de lat. & le Zigde à 84 d. de long. sur 30 d. 20 m. de lat.

un homme grossier, ne sortit pas pendant plusieurs mois de sa maison, où il étoit retenu par des maux invétérés. Il ne fit parler de lui pendant ce tems que par un trait que je citerai pour faire voir à quoi les Médecins de ce pays sont exposés.

Il y a en Perse, & particulièrement à Ispahan, un grand nombre de gens qui exercent la Médecine sans en savóir les premiers principes. Il suffit d'avoir lû quelques Livres de l'Art, d'en savoir un peu le jargon, d'avoir une boutique de drogues & de simples pour passer pour Médecin. Il n'est pas étonnant qu'avec si peu de talent ils réussissent rarement dans les cures difficiles. Ils font peu d'usage de la saignée & des remèdes tirés des minéraux. Ils se contentent d'employer les végétaux, qu'ils laissent opérer, & remettent entre les mains de Dieu la guérison du malade.

Dès qu'Ebul-Hasen Khan fut arrivé à Ispahan, il assembla les plus fameux Médecins de la ville. Ceux-ci, après une consultation, jugèrent que son mal n'étoit pas sans remède, & entreprirent de le guérir. Il se mit

entre leurs mains, se soûmettant à leurs ordonnances avec confiance. De leur côté ils apportèrent beaucoup de soin, & employèrent les meilleurs remèdes qu'ils connoissoient, les accompagnant de beaux discours. Il prit les remèdes, & écouta les discours pendant longtems, dans l'espérance d'en voir à la fin les effets : mais au bout de trois mois, se trouvant plus mal qu'il ne l'étoit en arrivant, la patience lui échappa. Il se mit en colère, fit appeller les Médecins, leur demanda s'ils l'avoient choisi pour faire des expériences, & s'ils prétendoient apprendre leur métier à ses dépens. Ce langage, accompagné d'un air d'emportement, qui ne leur faisoit rien augurer de bon, les embarrassa. Ils avoient épuisé leurs meilleurs remèdes, de même que leurs raisonnemens. Il n'y avoit plus que le tems qui pût les tirer d'affaire; mais cette ressource leur manqua. Le Khan ayant conclu de leur embarras qu'ils l'avoient trompé, commanda qu'on leur donna à chacun quelques centaines de coups de bâton sur les reins, & je vis exécuter l'ordre sur le

champ. Il les condamna encore à une grosse amende, qu'il appliqua à son profit, & les renvoya chez eux avec des Muhassils, qui ne leur donnèrent point de relâche jusqu'à ce qu'ils eussent payé l'amende & leur khidmet, ou salaire.

CHAPITRE XXI.

LEs Euzbegs profitèrent aussi de l'absence de Nadir Chah pour faire des incursions dans le Khorasan, qu'ils dévastèrent, saccageant & brûlant le pays, & emmenant les habitans en esclavage.

Euzbeg signifie à la lettre son propre maître, ou libre & indépendant. C'est le peuple de l'ancien Touran, qu'on appelle aujourd'hui Maveraulnehre, ou le pays au-delà du fleuve, & l'on entend par ce fleuve le Dgeïhoun, qui est l'Oxus des Anciens. Ce pays a pour bornes du côté de l'Ouest le Kharezme, à l'Est l'Inde, au Sud le Dgeïhoun, & au Nord le Turkistan. Il est situé entre deux fleuves, savoir, le Dgeïhoun

& le Seïhoun, qui eſt le Jaxartes des Anciens, & qu'on appelle auſſi la rivière de Chache.

Merguinan en étoit ſa capitale du tems d'Ulug Khan : c'eſt aujourd'hui Semerkand (1), ville ſituée dans un endroit élevé au Sud de la vallée de Sugd, l'ancienne Sogdiane. Semerkand eſt une grande ville fortifiée. Elle a un mur, des foſſés, & quatre portes, dont celle de la Chine à l'Eſt, celle de Neubehar à l'Oueſt, celle de Bukhara au Nord, celle de Kieche au Midi. On prétend que Semerkand a été bâti par Kieï-Kiavus, fils de Kubad; qu'Alexandre y fit un mur, & que ſon premier nom étoit Chemerkiend, c'eſt-à-dire, le village de Chemer. Elle étoit fort floriſſante du tems de Teïmour, & elle le devint encore plus ſous le règne d'Ulug Beg, qui fit bâtir un Collège, une Tekiè ou Convent pour les Derviches & un Obſervatoire. La montagne de Kiouhek eſt tout auprès : l'on en tire les pierres

(1) Le Géographe Turc place *Semerkand* à 99 d. 16 m. de long. ſur 39 d. & ½ de lat. les Etvals à 89 d. de long. ſur 40 de lat. & le Canon à 83. d. 20 m. de long. ſur 40 de lat.

avec lesquelles on pave la ville. Une rivière qui vient des montagnes de Djaganians, qui sont au Sud de Semerkand, passe au milieu de la ville, & donne de l'eau à toutes les maisons : elle se partage dans cet endroit en deux branches, dont l'une va à l'Est, l'autre à l'Ouest, & se divisent en plusieurs ruisseaux, qui arrosent les vallées & les fertilisent : aussi dans l'étendue de sept ou huit journées de chemin trouve-t-on des bourgs & des villages fort près les uns des autres; en sorte que les vignes & les jardins qui se touchent forment une continuation de verdure, & le plus beau paysage qu'on puisse voir.

Les fleuves de ce pays sont le Dgeïhoun & le Seïhoun. Le Dgeïhoun qui s'appelle aussi la rivière de Balkhe, d'Amou & de Teber, est fort grand, & il sépare le Touran de l'Iran. Il est d'abord formé par l'eau de Kharnat, qui sort des montagnes de Bedahchan, & prend son cours droit vers l'Ouest & le Nord. Plusieurs rivières, comme celles de Makhiche, de Bouïan, de Targui & d'Endidjar, réunies dans le voisinage

de Kubad-abad, lui portent leurs eaux. Le Vahchab, qui vient du Takhariſtan, paſſe par le territoire de Vahche, puis au-deſſous d'un pont bâti au pied d'une montagne, d'où il ſe rend à Balche, & ſe jette auſſi dans le Dgeïhoun, au-deſſus de Termed. C'eſt alors que ce dernier prend le nom de Dgeïhoun. Les eaux de Djaganian le groſſiſſent à Termed; après quoi il paſſe à Kialif, au bourg de Zem, & à Amil-el-Chat, c'eſt-à-dire, Amou. Il n'arroſe aucun pays juſqu'à ce qu'il arrive à Zem, où on en tire un tant ſoit peu d'utilité de même qu'à Amou. Les peuples de Kharezme en profitent le plus. Dans les cantons de Balkhe & de Termed il s'en ſépare quelques branches, leſquelles ſe raſſemblent entre deux montagnes, dans un endroit ſerré appellé Dehani-Chir, ou gueule de lion. Ce vallon a à peine cent coudées de largeur. Le Dgeïhoun paſſe alors à Touminè, village des dépendances de Herat; & Guerkandgè, ville du Kharezme, eſt peu éloignée de ce vallon. Au-delà de ce paſſage étroit il trouve un pays de ſables de deux lieues d'étendue, où il ſe perd.

Il n'eſt pas poſſible de paſſer par ce pays, car on y périroit. Au ſortir de ces ſables il prend ſon cours par le Kharezme, où il ſe diviſe en pluſieurs bras, entre leſquels on compte ceux de Kiahvarè, de Hezar-asb, de Kierdan, de Kierbè, & de Harè, qui donnent de l'eau à tout ce pays, & qui ſont navigables. Quelques-uns de ces bras ſe jettent dans le lac de Kharezme, tandis que le Dgeïhoun paſſe par la vallée de Kierlavè, avec un bruit qui s'entend de deux lieues loin, & va ſe jetter dans la mer Caſpienne auprès de Khalkhal, à ſix journées de chemin de Kharezme. Son cours eſt environ de trois cens lieues, & il eſt tellement gelé en hiver, que des armées peuvent le paſſer ſur la glace. C'eſt ordinairement en ce tems que les Euzbegs font leurs incurſions dans le Khorazan.

Suivant Ibni Haukal le Dgeïhoun ſort des frontières de Bedahchan à 94 d. 25 m. de long. ſur 37 d. 10 m. de lat Il eſt enſuite augmenté par pluſieurs rivières, & coule vers l'Oueſt & le Nord juſqu'aux confins de Balkhe à 91 d. quelques minutes de long. ſur 36 d. 41 m. de lat. Il ſe

rend de-là à Termed à 91 d. 55 m. de long. sur 36 d. 35 m. de lat. de-là il prend son cours vers l'Ouest & le Sud (il veut sans doute dire le Nord) jusqu'à Zem, qui suivant le Canon est à 88 d. de long. sur 37 d. 55 m. de lat. Il coule ensuite vers l'Ouest & le Nord à Amil-el-Chat à 87 d. & ½ de long. sur 38 d. 40 m. de lat. continuant le même cours il va à Kharezme à 84 d. 5 m. de long. sur 42 d. 45 m. de lat. il se replie ensuite vers l'Est en tirant vers le Nord jusqu'à ce qu'il tombe dans le lac de Kharezme à 88, suivant d'autres à 90 d. de long. sur 43 de latitude.

Le Seïhoun, qui s'appelle aussi la rivière de Chache, de Djadje, de Khadgend & Gulzerioun, vient de l'Est & du Nord des montagnes de Mendgetin dans le Turkistan. Il passe par Euz-kiend, par Chache & par le pays de Ferganè, où il prend son cours du Nord au Sud. Plusieurs rivières, comme celles de Harsab & de Roudavuz se mêlent avec lui; & il acquiert alors les deux tiers de la grosseur du Dgeïhoun. Après avoir passé Aksikiès, Khadgend, Farab, Bikiendi & Fenakis, il va se perdre

dans les ſables du Turkiſtan, au rapport de quelques-uns. D'autres diſent qu'il ſe jette dans la mer de Kharezme, à deux journées au-delà de Bengui. Son cours eſt preſqu'auſſi long que celui du Dgeïhoun, & il eſt auſſi gelé en hiver. Il eſt cependant bon de remarquer que les Géographes Orientaux varient beaucoup ſur le terme du cours de ces deux fleuves.

Au rapport d'Ibni-Haukal le Seïhoun venant des frontières du Turkiſtan paſſe à Akſikiès à 91 d. $\frac{1}{3}$ de long. ſur 42 d. 25 min. de latit. Il coule enſuite vers l'Oueſt en tirant vers le Sud juſqu'à Khadgend à 90 d. $\frac{1}{2}$ de long. ſur 41 d. 25 min. de latit. il ſe rend après à Farab à 88 d. $\frac{1}{2}$ de long. ſur 44 d. de lat. & de-là à Bengui à 86 d. $\frac{1}{2}$ de long. ſur 47 de lat. d'où il va ſe jetter dans le lac de Kharezme à deux journées de Bengui.

Les Euzbegs ſont beaux, bien faits & ſpirituels. Il y a entre eux & les Perſans une haine implacable, fondée tant ſur les conteſtations que le voiſinage occaſionne, que ſur la diverſité de religion ; les premiers

étant Sunnis & les derniers Chias. Cette haine a de tout tems causé entre ces deux Nations des inimitiés & des guerres sanglantes. Le Korasan en a le plus souffert.

Le Khorasan est une Province de la Perse confinant à l'Est au Sidgistan, de même qu'à une partie de l'Inde, au Nord à Mavera-ul-Nehre & au Turkistan, à l'Ouest aux déserts qui aboutissent à l'Irak-Adgem & au Taberistan, au Sud à ceux qui s'étendent du côté du Fars & du Kirman. Sa figure est presque quarrée ; sa longueur se prend de Damgan jusqu'à l'eau d'Amou, & sa largeur de Zerendje jusqu'à Djurdjan.

Ses principales villes sont Nichabour, Herat & Balkhe. La première en étoit autrefois la capitale, aujourd'hui c'est la seconde. L'air du Khorasan est bon, & les eaux y sont saines. Les peuples y sont de bonne complexion, robustes & spirituels ; mais ce pays a été tellement dépeuplé par les fréquentes courses des Euzbegs, que Nadir Chah pour le repeupler, s'est vû dans la nécessité d'y faire conduire des hommes & des femmes des autres Provinces, & particulièrement

quantité

quantité de familles du Louristan.

Au commencement de 1739, il se répandit un bruit à Ispahan, que ce Roi avoit perdu toute son Armée, & que lui-même étoit mort dans les Indes. Riza Kouli Mirza, à qui cette nouvelle étoit avantageuse, la crut, ou fit semblant de la croire. Pour s'assurer mieux du Trône, il commença par faire mourir Chah Tahmas & tous ses enfans qu'on tenoit prisonniers à Sebzevar. On m'assura qu'il n'avoit pas même épargné les femmes enceintes de son Harem, pour ne laisser aucun reste de la famille infortunée de Chah Huseïn. Il fit ensuite ramasser dans Ispahan & dans d'autres villes quantité de pierres précieuses avec des perles, pour s'en faire des Ornemens Royaux. On les portoit au trésor, & je vis à cette occasion tout ce qu'il y avoit de plus beau en Perse dans ce genre; entre autres pierres, une topaze de quatre-vingts karats, sans tache & sans autre défaut qu'une petite glace dans une des faces, laquelle il auroit été facile d'ôter, en perdant un tant soit peu du poids de la pierre.

Il y avoit assurément de l'impru-

dence d'exposer en vente des choses si précieuses, & de la folie à s'imaginer qu'un Tiran les payeroit bien: mais l'avidité du gain séduisit tant les Persans que les Arméniens, qui tout fins & méfians qu'ils sont naturellement, furent dupes dans cette occasion; car le Régent ne paya que la moitié de la valeur de tout ce que ses Commissionnaires avoient acheté pour son compte, & il se fit rendre dans la suite une bonne partie de cette moitié, sous prétexte d'avoir été trompé.

Il leva aussi de grosses sommes d'argent dans tout le Royaume. Ces contributions parurent d'autant plus dures, qu'on les exigeoit avec la dernière rigueur & à coups de bâton, sans qu'il fût permis de demander au nom de qui, & pour quelle raison se faisoient ces levées: mais toutes les mesures qu'il prenoit, ne servirent qu'à le perdre dans la suite.

Pour donner une idée plus juste de l'état où j'ai trouvé la Perse, de même que de l'expédition de Nadir Chah dans l'Inde, qu'il me soit permis de remonter à l'origine des derniers troubles, & de faire voir com-

ment ce Roi, après être parvenu au Trône par une suite d'événemens singuliers, a réussi dans une entreprise qui paroît surprenante, quand on ignore les moyens qui ont servi à la faciliter.

CHAPITRE XXII.

LA ville de Kandehar, source des malheurs de la Perse, avoit été tantôt sous la domination des Muguls, tantôt des Rois de Perse, quand Abbas second, neuvième Roi Safevien (1) & fils de Chah Safi, s'en em-

(1) Les Rois de Perse appellés *Safeviens*, c'est-à-dire, descendans de Cheïk Safi, ont régné dans l'ordre & dans les tems suivans :

Cheïk Safi eut un fils appellé *Guines*, père de *Cheïk Haïder*, qui peut être regardé comme le principal Fondateur de la Secte des Chias dont il prêcha les principes à Erdebil.

Ismaïl fils de Cheïk Haïder fut le premier Roi de Perse de cette famille. Il se rendit maître de Tibriz, alors capitale du Royaume, défit & tua le Roi Elvend l'an 1499 de l'Ere chrétienne qui est regardée comme la première de son regne; s'empara l'an 1501 de Bagdad; fit la guerre aux Albaniens, aux Géorgiens, aux Tatars & aux Euzbegs, attaqua Bayezid second Empereur des Turcs, donna beaucoup d'embarras à son Successeur Selim, & mourut en 1525.

para, l'an de l'Ere chétienne 1650.

Tahmas fils d'Ismaïl, second Roi de cette Race, monta sur le Trône à l'âge de dix-huit ans. Les neuf premières années de son règne furent paisibles. Au bout de ce tems Sultan Soliman lui enleva Tauris, Bagdad, le Kiurdistan & Diarbekir; mais Tahmas remporta dans la suite des avantages sur cet Empereur, fit la paix, & mourut en 1576.

Ismaïl II. fils de Tahmas monta sur le Trône à l'âge de quarante-trois ans. C'étoit un Prince plein de courage & de valeur, qui auroit fait beaucoup de mal aux Turcs si son règne avoit été long; mais on l'empoisonna dans la crainte qu'on eut qu'il n'exerçât des cruautés.

Muhammed Khuda-Bendè fils de Tahmas & frère aîné d'Ismaïl, fut proclamé Roi à Kazvin en 1577. Il fit mourir les trois autres frères, fit la guerre aux Turcs, remporta sur eux plusieurs victoires, & mourut en 1585. Il laissa trois fils qui régnèrent tous successivement.

Emir Hamzè fils aîné de Khuda-Bendè succèda à son père, & fut assassiné par ordre de son frère Ismaïl.

Ismaïl III. second fils de Khuda-Bendè monta ensuite sur le Trône. Il avoit aussi dessein de faire mourir son frère cadet; pour l'en empêcher, on gâgna son Barbier qui lui coupa la gorge.

Abbas I. dit le Grand, troisième fils de Kuda-Bendè, monta sur le Trône en 1585 à l'âge de 18 ans. Il reunit à la Perse les pays que les Turcs & les Euzbegs avoient envahis, fit des conquêtes sur les Turcs, & chassa les Portugais d'Ormus. Il fut grand Guerrier, habile politique, mais cruel. Il mourut l'an 1629,

Il en resta maître malgré tous les efforts que firent les Indiens pour la reprendre, & la laissa à son fils Suleïman qui la conserva aussi.

Chah Huseïn fils de ce dernier, monta enfin sur le Trône. Il se laissa

à Ferah-Abad ville du Mazenderan qu'il avoit fait bâtir.

Safi petit fils de Chah Abbas lui succéda, fut le premier qui fit enfermer les Princes du sang en Perse, se fit haïr par ses cruautés, perdit Kandehar & Bagdad par sa faute, & mourut en 1642.

Abbas II. fils de Chah Safi régna après son père, se fit aimer de ses sujets, & craindre de ses ennemis. Il reprit Kandehar sur les Indiens; mais il n'eut pas le tems d'exécuter ses autres grands projets. Il mourut l'an 1666.

Suleïman fils d'Abbas II. fut le dixiéme. Son véritable nom étoit Safi; mais il le changea deux ans après être monté sur le Trône, en se faisant couronner de nouveau. Il étoit cruel, adonné au vin, & négligeoit les affaires. Cette négligence fut la première cause du desordre qui se glissa dans le Gouvernement, & de la décadence de la Perse. Il mourut en 1694.

Huseïn fils de Suleïman lui succéda, & eut le malheur de voir naître la révolte des Afgans qui lui coûta la Couronne & la vie.

Tahmas fils de Chah Huseïn fut le douzième Roi de cette Race. Nadir Koul appellé alors Tahmas Kouli Khan, le mit sur le Trône après avoir chassé les Afgans de la Capitale, & le déposa ensuite.

gouverner par les Eunuques, qui ayant acquis beaucoup de crédit pendant les dernières années du règne de Chah Suleïman, eurent une autorité demesurée sous ce jeune Prince incapable de régner par lui-même. Les Gouvernemens & les Emplois ne se donnoient plus au mérite; on les vendoit aux plus offrans. Ce n'étoit pas le tout; il falloit de tems en tems faire des présens pour les conserver, & encore n'étoit-on pas sûr d'y rester. Tant les Eunuques que les Ministres étoient divisés en deux factions, occupées continuellement à se détruire & à culbuter les personnes mises en place par le parti opposé. Il n'étoit question à la Cour, même dans les Provinces, que de cabales, brigandages & injustices.

Gurdgi Khan, ou le Gouverneur de la Géorgie, s'apperçut de la foiblesse que ces divisions causoient dans le Gouvernement, forma le projet de se rendre indépendant, & auroit probablement réussi, si les principaux de sa Nation ne l'eussent abandonné. Trahi de la sorte, il fut dans la nécessité de demander pardon de sa révolte, & de se soûmettre de nou-

veau. Son frère occupoit à la Cour une des premières charges. Il eut assez de crédit pour obtenir son pardon ; mais on l'envoya à Kandehar avec la qualité de Gouverneur de cette Province, pour l'éloigner de son pays.

La fidélité avec laquelle il s'acquitta de sa charge, & les avis qu'il donna sur la manière de contenir les Afgans dans l'obéissance, achevèrent de rétablir son crédit à la Cour. Un de ses avis étoit d'ôter à cette Nation inquiète & remuante la seule personne pour lors capable de se faire chef de parti. C'étoit Mir Veis Kielanter ou premier Magistrat de la ville de Kandehar. Sa naissance, son rang & ses libéralités lui donnoient un grande considération.

Les avis de Gurdgi Khan furent goûtés : il ne lui restoit que de se débarrasser de Mir Veis d'une manière qui ne fût pas odieuse, & qui ne laissât entrevoir ni à lui ni aux autres Afgans qu'on se méfioit d'eux. Il l'appella, lui fit des caresses, & lui dit qu'il vouloit le charger d'une affaire importante auprès du Roi. Mir Veis ne pouvoit pas refuser la commis-

ſion, & fut obligé de partir ſur le champ, accompagné de quelques Géorgiens à qui le Gouverneur avoit ordonné en ſecret de l'obſerver. Il écrivit en même tems à l'Itimad-ud-Dewlet, qu'en lui livrant cet homme dangereux, il avoit fait ſon devoir: mais qu'il étoit de la dernière importance de s'aſſurer de ſa perſonne.

Mir Veis avoit l'eſprit délié & pénétrant. Arrivé à Iſpahan, il ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir qu'il étoit gardé à vûe. Il mit donc toute ſa ſoupleſſe en œuvre pour effacer les mauvaiſes idées que Gurdgi Khan avoit données de lui; & joignant à ſes manières inſinuantes de riches préſens qu'il réitéroit ſouvent, il réuſſit à ſe concilier en peu de tems l'amitié des principaux de la Cour. Ceux-ci ſéduits par ſes diſcours, mais plus encore par ſes préſens, le regardèrent bientôt comme un homme injuſtement accuſé, & dont Gurdgi Khan avoit été bien aiſe de ſe débarraſſer. Chacun s'empreſſa de le bien recevoir, & ſa ſituation auroit été charmante, s'il avoit pû ſe réſoudre à mener dans l'oiſiveté une vie voluptueuſe; mais dans les momens qu'il

paroissoit le plus livré aux plaisirs d'une Cour où regnoit la molesse, son esprit étoit occupé des moyens de se venger, & de procurer la liberté à sa Patrie.

Dès qu'il eut bien étudié la Cour & connu le Gouvernement, il crut qu'il étoit tems de travailler à l'exécution de son projet; mais pour que l'on crût qu'il n'avoit ni empressement, ni même envie de retourner à Kandehar, il fit entendre qu'étant plus près de la Mecque qu'il n'en avoit jamais été, il croiroit commettre un péché, s'il n'y faisoit pas un pélerinage; supposé toutefois que le Roi voulût bien y donner son consentement. Il en obtint d'autant plus facilement la permission, qu'on se persuada de plus en plus qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de révolte, puisque bien loin de demander son retour, il ne songeoit qu'à s'éloigner davantage de sa Patrie.

Mir Veis avoit deux objets dans le voyage de la Mecque; le premier de tromper les Persans; le second de tirer un Fetva ou décision juridique par écrit, des Mollas de la Mecque, pour s'en servir en tems & lieu, fa-

chant bien que les décisions de ceux qui sont en droit ou en possession d'expliquer les Livres sacrés ou regardés comme tels, font ordinairement plus d'impression que tous les raisonnemens humains.

A son arrivée à la Mecque, son premier soin fut de faire toutes les dévotions du pélerinage. Ensuite les présens qu'il répandit à pleines mains, lui gagnèrent bientôt les Mollas. Lorsqu'il les vit dans les dispositions où il avoit voulu les amener, il s'ouvrit à eux en leur proposant la question suivante; savoir, si un peuple Musulman peut se soustraire à la domination d'un Roi qui n'est pas de la même croyance, & qui pour cause de Religion les persécute continuellement. Il les trouva tous pour l'affirmative, & demanda un Fetva qui lui fut expédié sans la moindre difficulté.

Muni de cette pièce, il se mit en chemin pour retourner à Ispahan. Il s'y appliqua de nouveau à cultiver ses amis, & à gagner de plus en plus leur confiance, en attendant que le tems lui fournît une occasion de revoir sa Patrie. Cette occasion se pré-

ſenta lorſqu'il y penſoit le moins. Il y avoit long-tems que par ſes diſcours il cherchoit à animer contre Gurdgi Khan la faction qui lui étoit déja contraire. Il répétoit ſans ceſſe, qu'on devoit craindre que ce Gouverneur déja coupable de révolte, n'abusât de ſon autorité pour faire ſoûlever les Afgans, & que ſoûtenu par la puiſſance de l'Empereur des Indes, il n'aliénât de la Perſe pour jamais, la Province de Kandehar.

Ces diſcours bien ou mal fondés firent à la fin l'effet qu'il s'étoit propoſé. Les ennemis de ce Gouverneur ſaiſirent avidement ce prétexte pour le chagriner. Ils vinrent à bout de rendre ſa fidélité ſuſpecte au Roi, à qui ils inſinuèrent que le ſeul moyen de prévenir ſes mauvais deſſeins, étoit de renvoyer à Kandehar Mir Veïs, que le Khan n'avoit éloigné que parce qu'il le jugeoit le ſeul homme capable de lui réſiſter.

Le Roi toujours trompé par ſes Eunuques & par ſes Miniſtres conſentit au renvoi de Mir Veïs. Celui-ci partit d'Iſpahan confirmé dans ſa première charge, & arriva à Kandehar vers la fin de l'année 1709.

Comme il étoit autant aimé de sa Nation, que Gurdgi Khan en étoit haï, il eut bientôt formé un parti. Les principaux d'entre les Afgans entrèrent pour la plûpart dans ses vûes. Il ne fut plus question que se débarrasser des Géorgiens ; & la chose étoit d'autant plus facile, qu'ils ne se méfioient de rien.

La charge de Kielanter donnoit à Mir Veïs un accès libre auprès du Gouverneur. Il alla un jour chez lui, & demanda à lui parler en particulier. Gurdgi Khan ayant fait retirer tout le monde, Mir Veïs prit ce moment pour commencer le massacre par lui, & le poignarda avec son Khandger. Ceux qui l'avoient suivi avertis par un signal, égorgèrent dans un instant les Gardes. Le signal général fut tout de suite donné au-dehors. On fit main-basse sur tous les Géorgiens & Persans qu'on trouva dans la ville.

Ce premier pas fait, Mir Veïs convoqua le peuple, & l'exhorta à secouer le joug de la servitude, faisant voir par des raisons sensibles qu'il n'y avoit rien à craindre d'une Cour divisée par des factions. Il essuya

d'abord des contradictions de la part de quelques-uns des principaux de la Nation, qui crurent ne devoir pas manquer de fidélité envers le Roi de Perse, regardé par eux comme leur légitime Souverain. Pour les relever de ce scrupule, il fit valoir le Fetva qu'il gardoit pour cette occasion. En ayant fait lecture à l'Assemblée, cette autorité acheva de réunir tous les esprits dans le sentiment de la révolte. On ne parla plus que de régler la forme du Gouvernement & de choisir un Chef.

Le choix ne pouvoit manquer de tomber sur Mir Veïs. Outre qu'il étoit depuis long-tems adoré des Afgans pour ses libéralités, il venoit de les délivrer de l'oppression. Il fut donc proclamé d'une voix unanime Chef de la Nation, & on lui laissa le soin de régler toutes choses au dedans & au dehors. Ce parti étoit fort sage; car il montra autant de courage & d'habileté pour la conservation de la liberté, qu'il en avoit eu pour la procurer. Il amusa d'abord la Cour de Perse par ses lettres, en disant que les Géorgiens seuls étoient la cause de ces malheurs; qu'ils

avoient vécu dans Kandehar comme dans un pays de conquête ; qu'ils y avoient commis toutes ſortes d'excès, juſqu'à deshonorer les femmes ; qu'il ſe flattoit cependant de ramener ſa Nation à l'obéiſſance par la douceur ; que ſi au contraire on prenoit le parti de vouloir la réduire par la force, il y auroit à craindre qu'elle ne ſe jettât entre les bras de l'Empereur de l'Inde.

Cette ruſe lui réuſſit d'abord, & lui donna le tems de ſe préparer à une vigoureuſe réſiſtance en cas d'attaque : mais enfin la Cour deſabuſée & inſtruite de la perfidie de Mir Veïs, envoya Khoſrew Khan neveu de Gurdgi Khan, avec une armée de Géorgiens & de Perſans, pour châtier les révoltés. La jalouſie des factions le fit échouer dans cette expédition ; les ennemis de Gurdgi Kan le traversèrent de toutes leurs forces ; il manqua de vivres & d'argent, & ſe vit contraint, malgré ſa capacité & l'ardeur de ſes troupes, de ſe retirer de devant Kandehar.

Mir Veïs fit alors une ſortie, tomba ſur l'arrière-garde, la tailla en pièces, & Koſrew Kan qui la comman-

doit, y fut tué. Après cet exploit, Mir Veïs rentra dans Kandehar chargé de gloire & de butin. Les armées qu'on y envoya successivement, ou furent défaites, ou n'eurent aucun succès. Les Afgans enhardis osèrent faire des courses sur les terres de Perse, & ils les continuèrent jusqu'en 1717, que la mort leur enleva leur Chef.

La Nation assemblée, jugeant par l'âge des enfans de Mir Veïs qu'ils n'étoient pas capables de gouverner, choisit son frère pour le remplacer. Celui-ci étoit aussi timide que l'autre étoit hardi & entreprenant. Effrayé du danger; soit qu'il comparât la foiblesse de la province de Kandehar à toute la puissance de la Perse, ou qu'il fît réflexion sur l'inconstance d'un Peuple révolté, il se détermina à la paix, & il espéroit que les avantages remportés dans la guerre par sa Nation, lui procureroient un accommodement favorable.

Les plus sensés de la Nation étoient de son sentiment : l'affaire fut mise en délibération ; on convint de dresser un projet de Traité, de le faire présenter au Roi par des Dé-

putés, & de se soûmettre en cas que l'on obtînt les conditions proposées : mais toutes ces mesures furent rompues par Mahmoud, Fils aîné de Mir Veïs. Ce jeune homme eut connoissance des démarches qu'on étoit prêt à faire pour rentrer de nouveau dans l'esclavage, comme parloient ceux qui n'étoient pas de cet avis. Il entra de nuit dans la chambre de son Oncle, & lui coupa la tête pendant qu'il dormoit. Il convoqua ensuite le Peuple, & rendit compte de son action, ajoutant qu'il avoit sacrifié tous les sentimens de la nature à l'amour de la Patrie & de la liberté qui étoit en danger. Les Soldats qui aimoient Mahmoud à cause de son intrépidité, & qui souhaitoient la continuation de la guerre, louèrent son action. Le reste de la Nation n'osa la desapprouver, & tous d'un commun accord le choisirent pour Chef.



CHAPITRE XXIII.

MAHMOUD se voyant à la tête d'une Nation guerrière, entra bientôt dans la Perse, & désola les Provinces frontières. Animé par ses premiers succès, il forma le dessein de pénétrer jusque dans l'intérieur du Royaume, & d'y faire des conquêtes. Dans cette vûe, il fit alliance avec les Afgans de Hezarè.

Il y a dans l'Inde deux Villes de Hezarè, dont l'une nommée autretrement Khararan, est à cinq ou six journées au Nord-Ouest de Lahour, sur le chemin de Kiabul. La rivière de Babahasen passe à côté, venant du Nord-Est. L'autre est dans le pays de Ferhalè, à sept journées de Lahour, à l'Occident de Veihat, à 122 d. de long. sur 33 & ½ de lat. suivant le Géographe Turc. Cette dernière Hezarè est au Nord du confluant de la rivière de Babahasen & de celle du Sind, à cinq journées au Sud-Ouest de Pekli. Les Indiens donnent aussi ce nom à la rivière de

Kiabul, comme on le verra ci-après.

Les Afgans que Mahmoud s'associa, étoient ceux qui habitent les pays voisins de cette rivière. Ils sont regardés comme sujets de l'Inde, où on les appelle aussi Patans. On prétend qu'ils ont la même origine que ceux de Kandehar. Il est du moins certain qu'ils ont les mêmes usages, les mêmes moeurs, & qu'ils sont bons soldats.

L'union de ces deux peuples donna de nouvelles allarmes à la Cour de Perse. Elle s'étoit flattée que la mort de Mir Veïs & l'humeur pacifique de son frère calmeroient les troubles : mais elle comprit alors que le danger étoit plus grand que jamais, & pensa sérieusement à le prévenir. Il fut résolu qu'on enverroit au plûtôt contre les rébelles une armée beaucoup plus forte que les précédentes.

Safi Koulikhan, homme très-capable de commander, en fut nommé le Général. Dégoûté de la Cour, il s'en étoit exilé volontairement, & vivoit dans la retraite, résolu de n'en pas sortir. Il étoit d'ailleurs instruit de tous les ressorts qu'on avoit fait

jouer pour perdre les personnes chargées des expéditions précédentes, & n'ignoroit pas que le même esprit de parti subsistant toujours, il couroit le même risque d'être traversé.

Ces raisons l'engagèrent à refuser le commandement. On eut beau employer les motifs les plus pressans pour le déterminer à l'accepter, il persista dans son refus. On trouva cependant moyen de le tirer de sa retraite, en donnant cette charge à son Fils, jeune homme sans expérience. Le Père craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur, s'il étoit abandonné à sa propre conduite, le suivit pour l'assister de ses conseils. Cette précaution fut inutile, ils périrent tous deux. Le jeune Général prit les devans, arriva sur les terres des Afgans, & fut rencontré par un corps de ces Rébelles. Impatient de signaler sa valeur, il l'attaqua, & fut tué au premier choc. Le Père arriva un moment après, apprit la mort de son Fils, & dans le desespoir, il se jette sur les Ennemis, pénètre dans leurs escadrons, en tue un grand nombre, & tombe à la fin de son cheval percé

de coups. L'Armée ayant perdu son Général, se débanda, & laissa les Afgans maîtres du champ de bataille.

Mahmoud étoit trop habile pour ne pas profiter de cet avantage. Il falloit un tems considérable pour assembler une nouvelle armée, & beaucoup plus encore pour la faire passer jusqu'à Kandehar. Il saisit ce moment pour commencer l'éxécution de ses vastes projets. Il lui étoit très-important d'avoir dans la Province du Kirman des places, d'où il pût s'étendre, & où il pût se retirer en cas de besoin. Il marcha droit à la Capitale de cette Province, l'attaqua, & s'en rendit maître sans beaucoup de résistance.

Lutfali Khan, beau-frère de l'I-timad-ud-dewlet, & alors Général de l'Armée, se trouvoit dans le Fars. Aussi-tôt qu'il apprit que Mahmoud s'étoit emparé du Kirman, il s'y rendit avec une partie de son armée, le chassa de cette ville, & le força de se retirer à Kandehar.

Cet heureux commencement joint à la capacité du Général, sembloit promettre la ruine des Afgans: mais

la cause des malheurs de la Perse subsistoit toujours à la Cour. Ceux de la faction opposée à Lutfali Khan craignoient que son parti ne prévalût, s'il réussissoit à dompter les rébelles, & résolurent de le perdre, à quelque prix que ce fût : mais ce projet ne pouvoit s'exécuter tant que l'Itimad-ud-dewlet seroit en place ; ils l'attaquèrent le premier. Connoissant la crédulité & la facilité du Roi, ils chargèrent le premier Ministre de calomnies atroces, & obtinrent un ordre précipité de lui faire crever les yeux. Ce premier attentat ayant réussi, il ne leur fut pas difficile de se défaire du Général. Il fut arrêté & conduit prisonnier à Ispahan. Ces faits sont de l'année 1720.

La disgrace du premier Ministre, qui étoit Lezgui, servit de prétexte à sa Nation pour se soûlever contre Chah Husein. Ces peuples portés naturellement au pillage, prirent de-là occasion de faire l'année suivante des courses dans le Chirvan, qu'ils saccagèrent.

CHAPITRE XXIV.

LA déposition de Lutfali Khan dissipa les inquiétudes que son habileté & son courage avoient données à Mahmoud. Celui-ci comprit qu'il n'y avoit rien à craindre d'une Cour qui travailloit sans cesse à sa propre ruine, qu'il pouvoit à l'avenir entreprendre hardiment, & tout espérer de ses entreprises. La conduite qu'on tint à l'égard des Lezguis qu'on laissa faire des ravages sans prendre aucunes mesures pour arrêter le desordre, le confirma dans le dessein qu'il avoit formé d'entamer la Perse, & d'y faire des conquêtes.

Il ne balança plus ; il assembla une nombreuse armée, fit tous les préparatifs nécessaires pour une grande expédition, partit de Kandehar, & reprit la route de Kirman, où il arriva au commencement de 1721. Il en fit d'abord le siège ; mais craignant d'affoiblir son armée & de perdre du tems, il le leva pour marcher droit

à Iſpahan, ſans prendre aucune précaution, bien perſuadé qu'il n'avoit rien à craindre ni dans ſa marche, ni pour ſe retraite.

Chah Huſeïn effrayé aux approches de Mahmoud, raſſembla à la hâte le peu de troupes réglées qui ſe trouvèrent aux environs de la Capitale, y joignit quelques nouvelles levées, & les fit marcher contre l'ennemi, ſous le commandement du nouvel Itimad-ud-dewlet & de Muhammed Vali, Prince Arabe, attaché au ſervice de la Perſe. Cette petite armée ayant rencontré celle des Afgans à Gulnebat, bourg à quelques lieues de diſtance d'Iſpahan, il y eut une action aſſez vive, où les Perſans eurent d'abord de l'avantage : mais dans le tems que Muhammed Vali avoit commencé à mettre les ennemis en déroute, l'Itimad-ud-dewlet ſe retira, aimant mieux faire perdre la bataille, que de partager la gloire de cette journée : ainſi Mahmoud dut encore ce ſuccès à la jalouſie & à la diviſion des Perſans.

Comme après une ſi longue marche ſes troupes avoient beſoin de repos, il s'arrêta pendant quelques

jours dans cet endroit, résolu de profiter de ses avantages. Tout l'y invitoit. Le voisinage d'Ispahan, le trouble où étoit la Cour, la liaison qu'il venoit de faire avec Muhammed Vali. Ce Général voyoit avec chagrin que sa droiture & son zèle pour le service du Roi, ne servoient qu'à exciter la jalousie des Seigneurs Persans. Il conçut même de la dernière action de l'Itim-adud-dewlet, qu'on cherchoit l'occasion de le perdre. C'est pourquoi il prit ses sûretés du côté des Afgans, lia un commerce secret avec Mahmoud, & l'informa de tout ce qui se passoit à la Cour.

Un détachement que ce dernier envoya quelques jours après du côté d'Ispahan, pour y prendre des postes, effraya tellement Chah Huseïn, qu'il lui fit offrir la souveraineté de Kandehar, avec une grosse somme pour les frais de la Guerre, s'il vouloit se retirer. Quand Mahmoud n'auroit pas été bien instruit de la foiblesse de la Cour & des facilités qu'il devoit se promettre dans l'exécution de ses desseins, cette proposition seule auroit suffi pour le déterminer

terminer à faire le siège d'Ispahan; aussi ne balança-t-il plus : mais afin d'amuser la Cour, & de l'entretenir dans l'inaction, il fit semblant d'écouter les offres du Roi, & demanda une de ses filles en mariage, dans la vûe d'éloigner la conclusion de l'accommodement, & de gagner du tems.

Ce qu'il avoit prévû, arriva. Le Roi ne pouvoit se résoudre à donner sa fille à un sujet révolté; & se flattant d'éluder aisément cette demande, il ne prit aucunes mesures pour mettre la Capitale à couvert du danger dont elle étoit menacée. Cependant Mahmoud se met en marche avec toute son armée, s'avance jusqu'à * Ferahabad, attaque Djulfa, & s'en rend maître sans trouver beaucoup de résistance. Le lendemain il fit attaquer un des ponts de la ville; mais il ne put l'emporter. Il périt dans cette occasion quelques centaines d'hommes de part & d'autre.

Outre que les Afgans n'entendent point les sièges, Mahmoud n'avoit

* *Ferahabad* est une maison de campagne bâtie par Chah Husçin dans le voisinage de Djulfa.

que fort peu de canons, & personne qui sût les servir : ainsi il lui auroit été difficile de prendre Ispahan, s'il y avoit eu des vivres suffisamment. Il fit cependant ses efforts pour se rendre maître de quelqu'un des ponts du Zaïenderoud, afin de faire passer son armée de l'autre côté de cette rivière, & de serrer la ville de plus près : mais il y perdit beaucoup de monde, & ne put réussir.

Comme il n'étoit pas embarrassé de faire subsister son armée, parce qu'il étoit maître de la campagne, il résolut d'attendre du tems ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force sans ruiner son armée. Il prit donc le parti de ravager les cantons voisins, & d'amuser toujours la Cour : mais pour empêcher l'entrée des vivres & des secours dans la ville, il prit enfin la résolution de l'investir de tous côtés. Pour cet effet, il attaqua une seconde fois le pont d'Abbasabad, l'emporta, & fit passer une partie de son armée de l'autre côté.

Cela arriva au commencement du mois de Mai, & c'est de ce moment qu'Ispahan se trouva assiégée. Personne ne pensa à secourir la place,

Il ce n'eſt Ali Merdan Khan, qui avec 6000 Lours, ſes Vaſſaux, étoit prêt à y jetter des vivres, lorſque ſon frère, pour lui enlever cette gloire, rompit toutes ſes meſures. Il attaqua étourdiment les Afgans avec ce petit corps, & le fit tailler en pièces.

Les Lours ſont les peuples du Louriſtan, pays ſitué entre Tuſter & Iſpahan, à 74. d. de long. ſur 32. de lat. ſuivant les Etvals. C'eſt proprement une montagne de ſix journées de longueur, habitée par des Kiurds autrefois gouvernés par leurs Princes particuliers. Ils ſont forts & courageux; mais leur pays étant d'un accès difficile, leur donne un penchant continuel à la révolte.

CHAPITRE XXV.

LA NOUVELLE de la défaite des Lours apportée à Iſpahan, y répandit l'alarme. On ne voyoit aucune apparence d'être ſecouru; les vivres ſe conſumoient de jour en jour; il n'y en pouvoit entrer de nouveaux; ainſi l'on craignit avec

raiſon d'en manquer, pour peu que le ſiège tirât en longueur. Pour remédier à ces maux, on jugea qu'il étoit de la dernière importance d'avoir quelqu'un au-dehors, qui par ſon autorité pût exciter les peuples du Royaume à la défenſe du Roi & de la Capitale. C'eſt dans cette vûe qu'on fit ſortir Thamas Mirza, troiſième fils de Chah Huſeïn. Il trompa la vigilance des aſſiégeans, & fit toutes les diligences poſſibles pour aſſembler une armée: mais l'argent lui manquoit, & les peuples n'étoient pas en état ou d'humeur de faire la guerre à leurs dépens, après toutes les vexations des Eunuques & des Gouverneurs. Ses efforts devenus inutiles, il fut réduit à aller errant de province en province, ſans pouvoir rien faire pour la délivrance de la Capitale.

Les habitans d'Iſpahan déſeſpérant de recevoir du ſecours du dehors, demandèrent à être menés contre l'ennemi. Il vaut mieux, diſoient-ils, que nous périſſions les armes à la main que par la famine; peut-être les Afgans, laſſés par de fréquentes ſorties, ſe retireront-ils. Leur demande

fut d'abord rejettée, ensuite éludée. Le peuple fut alors sur le point de se mutiner. Il investit le Palais, demanda hautement que le Roi se mît à leur tête, & les menât à l'ennemi. Au lieu de calmer cette emeute en flattant la populace de quelque espérance, on tira dessus. Elle comprit que ses maux étoient sans remède. Un eunuque plus brave qu'ils ne le sont ordinairement, fit quelques jours après une sortie, dans le dessein de faire entrer des vivres dans la ville: mais Muhammed Vali, qui devoit le seconder, l'abandonna, & fit échouer l'entreprise. Ce fut la dernière tentative.

Les vivres commencèrent alors à manquer au point qu'on mangea toutes sortes d'animaux. Cette ressource étant épuisée, la famine devint si grande, que le Roi même manquant de pain, se vit à la nécessité de livrer la ville à l'ennemi & d'abandonner la Couronne. Le traité conclu, il se rendit le 23. Octobre 1722. au camp des Afgans monté sur un cheval qui lui avoit été envoyé de-là, les chevaux de son écurie ayant tous été mangés. D'aussi loin que Chah Hu-

seïn apperçut Mahmoud, il mit pied à terre, courut à lui, & lui mit la Couronne sur la tête. Il donna ensuite son abdication par écrit. Les grands des deux Nations firent sur le champ hommage au nouveau Roi. Il fit le lendemain son entrée dans Ispahan, & monta sur le Thrône sous le nom de Sultan Mahmoud.

CHAPITRE XXVI.

QUOIQUE les Persans soient fort attachés à leurs Princes légitimes, comparant la conduite de ce nouveau Roi avec celle de Chah Huseïn, ils furent peu sensibles au changement qui venoit d'arriver, & conçurent des idées plus avantageuses qu'ils n'avoient eues jusqu'alors des Afgans. Le bon ordre rétablit la sûreté, ramena l'abondance; la ville se repeupla en peu de tems, & Mahmoud fit mourir ceux qui avoient trahi leur Prince & la Patrie.

Ne se sentant pas en état de conserver ses conquêtes par la force, il pensa à se maintenir par l'amour des

peuples. Dans cette vûe, il ne toucha point à la forme du Gouvernement. Il laissa subsister toutes les grandes charges, & les conserva à tous ceux qui en étoient pourvûs, excepté les traîtres. Il traita de même ceux qui avoient l'administration des finances : mais il leur associa à tous des gens de sa nation, soit pour observer leur conduite, soit pour s'instruire dans les affaires de l'Etat. Il ne diminua pas les impôts, se contentant de les faire lever sans vexations, & la justice fut administrée beaucoup mieux qu'auparavant.

S'étant ainsi assuré de la Capitale, il songea à réduire le reste du Royaume. La première ville qui attira son attention fut celle de Kazvin (1).

(1) *Kazvin* est de l'Irakadgem, à 85. d. de long. sur 37. de lat suivant le Géographe Turc à 75. d. de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals, le Canon & le Resme, sur les confins de Dilem, entre Rey & Ebher. Haroum le Rechid y fit commencer un mur, qu'un appellé Mousa acheva l'an de l'Hégire 204. Ce mur avoit dix mille trois cens brasses de circonférence, deux cens trente tours & sept portes ; mais les Muguls le ruinèrent dans la suite. La ville avoit neuf quartiers, dont deux au milieu ; les autres aboutissoient aux sept portes. L'air est tempéré à Kazvin ; l'eau

Elle servoit de retraite à Tahmas-Mirza, qui depuis l'abdication de son père avoit pris la qualité de Chah, & se donnoit des mouvemens pour défendre ses droits. La réduction de cette ville étoit d'autant plus importante, qu'elle étoit grande, riche & bien peuplée. Aman-Ullah, Chef de Tribu, & compagnon de Mahmoud, se chargea de cette expédition. Chah Tahmas informé de sa marche, ne se crut pas en sûreté dans une place ouverte de tous côtés, & se retira à Tauris. Les Afgans n'eurent qu'à se présenter pour y entrer : mais les

y est conduite par des canaux. Il y a beaucoup de jardins & des vignes, qu'on n'arrose qu'une fois par an. Le raisin, les amandes & les pistaches de Kazvin sont en réputation, de même que les melons & les pastéques. Les vivres y abondent. Tous les environs sont des champs, des pâturages ou pays de chasse. Les chameaux de ce canton sont meilleurs & plus chers qu'ailleurs. A trois lieues de la ville est une fontaine dont l'eau se gèle en été. Quand la glace manque dans les glacières, on y en va prendre. La société des gens de Kazvin est charmante. Ils sont naturellement fort gais, & ils ont un talent merveilleux pour raconter. Cela a fait dire à un Poëte Persan, qu'il falloit que le Roi eût toujours des musiciens de Khorasan, des conteurs de Kazvin, des gens d'affaire d'Ispahan, & des soldats de Tibriz.

exactions qu'ils y commirent, soulevèrent les habitans, qui prirent les armes, chargèrent les Afgans, en tuèrent un grand nombre, & chassèrent les autres de la ville.

Les forces de Mahmoud déja affoiblies par les pertes précédentes, se trouvèrent fort diminuées par cet échec. Dans la crainte que les habitans d'Ispahan ne suivissent l'exemple de ceux de Kazvin, il conçut l'horrible dessein du massacre général qui se fit à Ispahan au commencement de l'an 1723. On égorgea par-tout un grand nombre de personnes de toute condition, principalement les gens de guerre & ceux qui étoient propres à porter les armes. Mahmoud ne se croyant pas encore en sûreté, fit publier que tous les Persans qui voudroient sortir de la ville, pourroient le faire librement. Quantité de personnes effrayées de la scène sanglante qui venoit de se passer, saisirent cette occasion pour se retirer.

Ispahan fut par-là tellement dépeuplée, que plusieurs quartiers restèrent sans habitans, de sorte que Mahmoud fut obligé de repeupler

la ville par des Derguesimis. Nasrullah un de ses Généraux, fit une excursion du côté de Hemedan, & amena à son retour une nombreuse colonie de ce peuple. Ils furent d'autant mieux reçus du nouveau Roi, qu'étant Sunnis comme les Afgans, par conséquent ennemis des Persans, il pouvoit compter sur leur fidélité. Il recruta même son armée de quelques milliers d'hommes qu'il choisit d'entr'eux, en attendant qu'il pût recevoir les secours qui devoient lui venir de Kandehar.

Ces secours arrivés repeuplèrent la ville, & augmentèrent le nombre de ses troupes. Il se vit alors en état de porter la guerre plus loin, pour réduire d'autres villes & provinces. Cela étoit d'autant plus aisé que personne ne prenoit des mesures pour s'y opposer. Il chargea Zeberdest Khan un de ses Généraux, de réduire les environs d'Ispahan. Celui-ci se rendit maître de Guez & de Ben-Ispahan, bourg qui avoit donné beaucoup de peine aux Afgans. Tous les autres bourgs & villages furent ensuite obligés de reconnoître Mahmoud.

Il envoya en même-tems Nasrullah Khan, autre Général, avec un détachement dans le Fars (2). Ce

(2) La Province de *Fars* ou *Pars* a été ainsi nommée, à ce que prétendent les Orientaux, de Fars, fils de Nasour, & petit-fils de Sem. Elle a pour bornes à l'Ouest le Khouzistan, avec une partie du Golfe Persique, au Sud une autre partie du même Golfe, avec le pays de Hurmuz, au Nord le pays de Dgebel, c'est-à-dire, des montagnes, avec le désert qui la sépare du Khorasan, à l'Est Kirman & le Sidgistan. Elle est d'une figure presque quarrée, & renferme quantité de villes, bourgs & villages. Ses peuples sont spirituels, doux & sociables; ce qui a fait dire à Mahomed que *Dieu a choisi parmi les Arabes les Kureïches & parmi les Adgens, c'est-à-dire, les autres Nations, les Persans proprement dits.* Le même disoit aussi que *de tous les peuples du monde, il n'y en avoit point qui eût plus d'éloignement pour la Religion que ceux de Roum; mais que les Persans l'atteindroient, fût-elle attachée aux Pleïades.* Istakher étoit autrefois la Capitale de Fars: c'est aujourd'hui Chiraz, ville du district d'Ardéchir Khorè, appellé ainsi d'Ardéchir, fils de Babek, Roi de Perse. Le Géographe Turc place Chiraz à 88. d. & ½ de long. sur 29. & ½ de lat. les Etvals à 73. d. 3. m. de long. sur 29. d. 36. m. de lat. le Canon à 73. d. 35. m. de long. sur 29. d. 36. m. de lat. Muhammed, fils de Kasim, neveu de Hadjadje, la bâtit l'an de l'Hégire 76. Samsameddevlet y fit un rempart de deux mille cinq cens pas de circonférence, que Mahmoud Chah renouvella

Khan ſoumit la province juſqu'à Chiraz, qu'il aſſiégea. Y ayant été tué d'un coup de fuſil, Zeberdeſt Khan le remplaça, & continua le ſiège. Le Gouverneur de la place manquant de vivres, fut contraint à capituler. Les Afgans profitèrent de ce moment pour attaquer la place. Comme ils ne trouvèrent point de réſiſtance, ils y entrèrent, & maſſacrèrent une partie des habitans. Les courſes qu'ils firent de-là vers le Golfe Perſique, ne furent pas d'un grand avantage. Les habitans de ces cantons s'étoient ſauvés, & ceux de Bender Abbaſi avoient paſſé avec leurs effets dans l'Iſle d'Ormus, excepté les Européens, qui s'étoient fortifiés dans leurs comptoirs, réſolus de s'y défendre, ſi on les y attaquoit.

l'an 620. La ville a dix-ſept quartiers & neuf portes. Chaque maiſon a ſon jardin & de l'eau courante. Les rues ſont étroites & mal propres; l'air y eſt mal-ſain, & l'eau mauvaiſe. Les vivres y ſont plûtôt chers qu'à bon marché; le terroir eſt planté de vignobles, dont le vin eſt eſtimé. Les promenades de Chiraz ſont belles; les habitans baſannés & maigres.

CHAPITRE XXVII.

CHAH TAHMAS n'apporta pendant ce tems aucun obstacle aux entreprises des Afgans. Bien loin d'être en état de les attaquer, il ne pouvoit pas tenir la campagne. Il avoit trouvé par-tout du mécontentement & de l'indifférence pour ses intérêts, même un esprit d'indépendance & de révolte chez les Géorgiens & les Arméniens. Ces peuples refusèrent hautement de venir se ranger sous ses étendarts. Il essaya de les y forcer : mais les tentatives qu'il fit pour cela furent inutiles ; il y perdit son tems & beaucoup de monde.

Le Prince convaincu qu'il n'avoit aucun secours à espérer des Géorgiens ni des Arméniens, prit enfin le parti de s'opposer aux progrès des Afgans, avec le peu de troupes qu'il avoit rassemblées. Elles consistoient en huit mille hommes, foible ressource contre les forces de Mahmoud. Cependant comme ils étoient pour la plûpart gens de bonne vo-

lonté & aguerris, ilsauroient pû embarrasser Mahmoud, s'ils eussent été bien conduits.

Chah Tahmas n'avoit malheureusement auprès de lui personne capable de commander ou de lui donner de bons conseils. D'ailleurs, il n'avoit pas assez d'expérience pour se bien conduire dans des circonstances si embarrassantes que celles où il se trouvoit. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait fait beaucoup de fautes : une des plus grandes fut de confier le commandement de sa petite troupe à Fereïdoun Khan. Soit lâcheté, soit perfidie, ce Général s'acquitta fort mal de sa commission. Mahmoud se rendit maître de Gulpaguian, ensuite de Kiachan (1), dont plusieurs

(1) *Kiachan* ville de l'Irakadgem plus petite que celle de Kum dont elle dépend, est à 87. dégr. de long. sur 34. & ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à 76. d. de long. sur 34. de lat. suivant les Etvals, & à la même long. avec 20. m. sur la même lat. suivant le Canon. Zubeïdè, femme de Haroun le Rechid, la bâtit. Ellè a au-dehors un fort de terre appellé Kin. L'air y est chaud ; l'eau vient d'un endroit appellé Firouz. Les récoltes de ce canton ne sont pas bien abondantes. Il s'engendre dans ce pays beaucoup de vermine, & la piquûre du scorpion y est.

autres villes suivirent l'exemple, se soumettant, sans attendre qu'elles fussent attaquées.

Aman-Ullah, ce chef de Tribu dont il a été parlé ci-devant, avoit suivi Mahmoud dans l'espérance de partager avec lui le fruit des conquêtes, & même la Royauté. Se voyant trompé il se fâcha, parla haut, & en vint aux menaces, mais inutilement. Il prit la résolution d'aller joindre Chah Tahmas, sortit d'Ispahan à la tête de ses troupes, & prit d'abord la route de Kandehar : mais après quelques heures de marche il la quitta pour prendre celle de Tauris.

Mahmoud averti de son dessein se mit à sa poursuite avec un corps de ses Afgans, l'atteignit, le fit consentir à retourner à Ispahan & à lui laisser ses troupes pour une expédition. En même-tems il donna ordre au Gouverneur de cette ville de le faire garder à vûe, & marcha en personne du côté de Kiouhi-guilan, canton du Louristan. Cette entreprise ne lui

mortelle. Les habitans sont laborieux, industrieux, & ont de fort belles manufactures en soie.

réussit pas. Il y perdit une partie de son armée, & fut par-là hors d'état de rien entreprendre de considérable le reste de l'été de 1724.

Les Turcs voulant profiter des troubles de la Perse, après s'être rendus maîtres d'une partie du Gurdgistan, ou la Géorgie (2), pénétrèrent dans l'intérieur du Royaume.

(2) Le *Gurdgistan* est un pays de montagnes de vingt journées de longueur, entre la mer Noire & celle de Chirvan. Il a pour bornes à l'Est le district de Demir-kapi avec le Chirvan, au Sud les pays de Tcheldir, de Kars & d'Erzeroum, à l'Ouest la mer Noire, au Nord Abazè & le Daguistan. Il est divisé en plusieurs districts, dont chacun a son Chef particulier. Teflis en est censée la capitale, quoiqu'elle dépende du Chirvan. Le Géographe Turc place cette ville à 83 d. de long. sur 43 de lat. les Etvals à 78 d. de long. sur 43 de lat. le Canon à 62 de long. sur 42 de lat. Elle est située sur la rivière de Gur à l'Est des montagnes de la Géorgie, elle a deux forts, un mur, trois portes. Les grains viennent bien dans ce canton, mais les fruits sont rares. Hors de la ville vers l'Est l'on trouve des bains d'une chaleur tempérée. On a élevé des bâtimens sur quelques-unes des sources.

Le Gur ou le Cirus des Anciens passe au milieu de la ville. C'est une grande rivière, qui sort des montagnes de Kalikan, coulant de l'Ouest à l'Est, & passe à Louri de même qu'à Akhesika. Quelques-uns disent qu'elle prend sa source dans une montagne entre le

Les Arméniens & les autres peuples des Provinces frontières du côté de la Turquie avoient fait peu de mouvemens pour aider Chah Tahmas ,

fort de Gueulè & Kars, dans le voiſinage du premier. On a taillé dans le roc la figure d'une tête de bœuf. L'eau ſort par la gueule & par les narines. Elle prend dès ſon commencement un cours fort rapide, & ſe répand dans la plaine de Gueulè, où elle rencontre un paſſage fort étroit, ſans lequel elle inonderoit toute cette plaine, qui eſt environnée de montagnes, & en feroit un lac. On prétend même que les Anciens lui ont ouvert exprès ce chemin à travers les rochers pour empêcher cet inconvénient. Au ſortir de là elle paſſe Kara-Ejedehan, Erdjoukè & le fort de Khartous, où elle reçoit l'eau d'Akheliklik. Elle paſſe enſuite les forts d'Ezbour & Khadgerek, & reçoit l'eau d'Akhiska dans la prairie de Biklik. Au-delà du fort d'Azgour, après être ſortie du paſſage de Bedrè, elle devient une eſpèce de mer. Quand elle arrive à Teflis elle paſſe entre deux grands rochers, ſur leſquels ſont bâtis les forts de cette ville. Elle reçoit plus loin l'eau de Kanak, qui vient des montagnes de Zekiem ; & prenant ſon cours d'abord au Sud, puis à l'Eſt & au Nord, elle ſépare le Chirvan d'avec l'Aderbaïdjan. Hamdullah dit qu'elle forme alors deux branches, dont la plus petite ſe jette dans le lac de Chemkiourè, & que l'autre ſe joint auprès de Yourt-Bazar à l'Erès, qui ſe jette dans la mer de Chirvan. D'autres prétendent qu'elle ſe diviſe en trois branches, qui vont ſe rendre dans la mer en trois endroits différens. La

tant qu'ils avoient espéré de se tirer de la dépendance à la faveur de l'invasion des Afgans : mais quand ils virent les Turcs assiéger Tauris, ils firent quelques efforts, plûtôt par la crainte de tomber sous une domination plus dure, que par attachement pour leurs anciens maîtres. Ils joignirent Chah Tahmas en assez grand nombre pour former une armée, avec laquelle il attaqua les Turcs, & les obligea d'abandonner le siège. Après ce succès il envoya Feredgeullah Khan avec une partie de cette armée contre Ahmed Pacha, qui assiégeoit alors Hemedan. Ce Général fut battu & la ville prise.

L'armée de Mahmoud reçut pen-

première de ces branches est suivant eux Ressre-khal, qui après avoir passé à une lieue de l'Erés & au Nord de Chemakhi se jette dans la mer. La seconde est Kielè-khal, laquelle s'étant séparée du Gur après la première passe à Mogan, prend son cours à l'Est & se jette dans la mer. La troisième est Tchpè-khal. Celle-ci se sépare de la seconde, prend son cours vers l'Est au-dessous de Neuchehre, & se jette dans la mer, après avoir passé au Nord de Mahmoud-abad. On prend dans le Gur un poisson nommé Zirki, fort estimé dans l'Orient. Le cours de cette rivière est d'environ deux cens lieues.

dant ce tems de nouveaux renforts de Kandehar. Il y incorpora encore des Derguizinis, & résolut de s'assurer une communication avec Kandehar par la prise de Yezd (3). Il se mit en marche, donna un assaut à cette ville, mais il fut repoussé vigoureusement par les habitans, qui firent une sortie dans laquelle

(3) *Yezd* est suivant le Géographe Turc à 89 d. de long. sur 32 de lat. suivant les Etvals à 79 d. de long. sur la même latitude, du district d'Istakher, à l'extrémité d'un désert. Les produits de ce canton sont de la soie, du coton, des grains & des fruits, particulièrement d'excellentes grenades. L'air est tempéré, & l'eau y est conduite par des canaux soûterrains. Il y a de beaux jardins, des maisons fort gaies, & des promenades charmantes, entre autres celle de Beft, la plus belle de toutes. A quatre lieues de Yezd sont deux grandes montagnes, au milieu desquelles se trouvent des édifices, des jardins & des vignobles qui en rendent le séjour fort agréable. Il n'y auroit rien de plus charmant que cet endroit, si le ruisseau qui y passe ne manquoit pas quelquefois d'eau. De ses deux côtés sont deux quartiers, dont l'un s'appelle le quartier d'été, l'autre le quartier d'hiver. L'air & l'eau y diffèrent tellement, que ce qui vient dans le premier quartier mûrit vingt jours avant ce qui croît dans le dernier. Il y a beaucoup de manufactures d'étoffes à Yezd. Les femmes y sont jolies & aimables.

ils tuèrent beaucoup de monde.

Ces mauvais ſuccès réitérés le jettèrent dans une profonde mélancolie. Une retraite qu'il fit pendant quarante jours pour expier, à ce qu'il croyoit, ſes péchés par des mortifications extravagantes, lui troubla l'eſprit, & il le perdit entièrement lorſqu'il apprit l'évaſion de Safi Mirza, fils aîné de Chah Huſeïn, qui ſe ſauva quelque-tems après de la priſon, où il le tenoit enfermé. Il ſe fit amener les Princes du Sang & les égorgea. Depuis ce moment ſa fureur ne fit qu'augmenter, juſque-là qu'il ſe mordoit les mains & les bras, & ſe déchiroit lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

UN avantage que Chah Tahmas remporta dans cet intervalle ſur Seïdal Général des Afgans, jetta la conſternation parmi eux. Voyant leur Roi hors d'état de ſoutenir le poids des affaires, ils tirèrent ſon couſin Echeref de la priſon où Mahmoud le tenoit enfermé pour des

liaisons secrètes entre Chah Huseïn & lui. Ils le proclamèrent Roi, & le firent monter sur le thrône le 22 Avril 1725.

Echeref étoit irrité de son emprisonnement. D'ailleurs il n'avoit jamais pû pardonner la mort de son père à Mahmoud, qui l'avoit égorgé de sa propre main après la mort de Mir Veïs. Dès qu'il se vit sur le thrône il se fit apporter la tête de Mahmoud, & fit massacrer premièrement ses gardes, ensuite tous ceux qui lui avoient été particulièrement attachés.

Cependant comme il voulut se donner la réputation d'humain & de juste, il fit semblant d'être disposé à remettre la Couronne à Chah Huseïn que Mahmoud avoit épargné dans le massacre de la famille Royale : mais ce Prince, malgré son imbécillité comprit que cette générosité apparente n'étoit qu'un piège qu'on lui tendoit pour sonder ses sentimens à l'égard du thrône. C'est pourquoi il prit le parti de dissimuler, remercia Echeref de ses offres, protesta qu'il ne cherchoit qu'à passer le reste de ses malheureux jours dans

la retraite, demandant pour toute grace un traitement plus doux que celui qu'il avoit éprouvé de la part de Mahmoud. Les Princes massacrés étoient restés sans sépulture. Echeref, pour se rendre moins odieux aux Persans, les fit mettre dans des cercueils, & les fit conduire à Kum (1), pour y être mis dans la sépulture de la famille Royale.

(1) *Kum* est une ancienne ville du pays de Dgebel ou des montagnes à 86 d. ½ de long. sur 35 de lat. suivant le Géographe Turc, à 75 d. 40 m. de long. sur 34 d. 45 m. de lat. suivant les Etvals, à 74 d. 55 m. de long. sur 35 d. 40 m. de lat. suivant le Resme, & à 76 d. de long. sur 34 d. 10 m. de lat. suivant le Canon. Son district renferme quatre grandes villes, dont Kum est la capitale. Ses remparts avoient dix mille brasses de tour. Ils sont ruinés aujourd'hui de même que la plus grande partie de la ville. L'air est tempéré à Kum. La rivière qui y passe, vient de Gulpaguian. L'eau des puits est un peu saumâtre. Ce pays produit du coton, des grains & des fruits, comme grenades, pistaches, noisettes, figues & melons. Le cyprès y est commun. Au Sud de cette ville & de celle de Savè est une fort haute montagne sur laquelle il croît du Tchavechir, c'est-à-dire, la plante qui donne l'opopanax, & d'autres excellentes simples. Kum est entre Ispahan & Savè, à 12 lieues de la dernière, à 21 de Rey, & à 16 de Kiachan, qui est à 46 d'Ispahan.

Aman-Ullah desespérant de pouvoir monter sur le thrône lorsqu'il vit les Chefs des Afgans déclarés hautement pour Echeref, se rangea de ce côté, & fut un des principaux auteurs de son élévation. La déposition de Mahmoud, loin d'être favorable à Aman-Ullah, fut funeste & à lui-même & à la plûpart de ceux qui y avoient contribué. Echeref monté sur le thrône le fit mourir avec plusieurs chefs des Afgans. Les autres furent mis en prison, & les biens de tous furent confisqués. Par là Echeref remplit ses coffres des richesses immenses qu'ils avoient ramassées dans le pillage de la capitale & des autres villes conquises ; outre qu'il se trouva débarrassé de gens, qui au moindre mécontentement pouvoient le déposer lui-même : mais pour s'affermir davantage sur le thrône, il eut recours à une ruse, pour faire tomber Chah Tahmas entre ses mains, & peu s'en fallut qu'il ne réussit.

L'envie de venger la mort de son père l'avoit fait entrer pendant le siège d'Ispahan en liaisons secrètes avec Chah Huseïn ; & pendant sa prison il en commença de nouvelles

avec Chah Tahmas. Devenu Roi, il se montra dispofé à un accommodement avec ce Prince, & lui proposa une entrevûe, pour régler leurs intérêts à l'amiable. Afin de le mieux tromper il lui envoya de riches préfens, & fit en même-tems publier par-tout, qu'étant en négociation avec Chah Tahmas, il n'avoit nul dessein d'inquiéter personne, qu'on pouvoit aller & venir en toute sûreté, & que la tranquillité feroit bientôt rétablie dans le Royaume par la cessation entière des hostilités. Après cela il se mit en marche avec quinze mille hommes, & alla droit au rendez-vous qu'il avoit indiqué.

Chah Tahmas qui venoit de remporter une seconde victoire sur Seïdal quand il reçut cette proposition, crut qu'Echeref agissoit de bonne foi, & partit tout de suite. Lorsqu'il approcha du rendez-vous, il fit réflexion sur le danger qu'il couroit si on vouloit le tromper, & détacha une personne affidée pour examiner les mouvemens & la suite d'Echeref. Cette précaution le sauva; la personne chargée de cette commission revint lui dire qu'Echeref avoit passé

le

le lieu du rendez-vous, & qu'il marchoit à la tête d'une armée. Le Prince vit alors tout le danger qu'il avoit couru. Il changea de route & gagna le Mazenderan.

Echeref ayant manqué ſon coup, voulut profiter des avantages que lui donnoit la fuite du Prince. Il marcha à Kum, puis à Savè (1), & ſe rendit maître de ces deux villes. Il étendit enſuite peu à peu ſes conquêtes, de même que les Moſcovites & les Turcs; qui ne trouvant aucun obſtacle, profitèrent de ſi heureuſes con-

(1) Le Géographe Turc place *Savè* à 85 d. ½ de long. ſur 35 de lat. les Etvals à 75 de long. ſur la même lat. & le Canon à 76 de long. ſur la même lat. à 30 lieues à l'Oueſt de Rey. Hamdullah dit qu'il y avoit dans l'endroit où eſt bâtie cette ville, un lac, dont l'eau ſe deſſécha la nuit de la naiſſance de Mahomed: mais on ſait que cette ville eſt beaucoup plus ancienne; & ſi l'on en veut croire les Perſans, elle a été bâtie par Tahmouris ſur le bord de ce lac, qui ſelon eux ſe deſſécha effectivement cette même nuit. L'air de Savè eſt chaud, mais ſain. L'eau y eſt conduite de la rivière de Mezdekan par des canaux. Le coton, les grains & les fruits y croiſſent en abondance. Quatre cantons & cent cinq villages en dépendent. Elle eſt entre Rey & Hemedan, au Sud de Talikan, & au Nord-Eſt d'Avè.

jonctures pour s'agrandir: chacun de son côté s'empara des Provinces qui étoient à sa bienséance. Les Turcs attaquèrent la Perse par différens côtés, & se rendirent maîtres de toute la Géorgie, d'Erivan (2), de Guentchè (3), & de Tauris.

(2) *Erivan* ou *Revan* est la capitale du pays d'Erran, qui, au rapport des Orientaux, a été ainsi appellé du nom d'un des fils de Japhet. Hamdullah dit, qu'Erran est le pays situé entre les deux rivières de Gur & d'Erès. Erran, Mogan & Chirvan sont trois districts qui se tiennent. Ils ont pour bornes à l'est l'Aderbaïdjan, le Guillan & le Dilem, au sud la partie de l'Arménie appellée aujourd'hui le pays de Van & le Kiurdistan, à l'ouest le pays d'Erzeroum & les montagnes du Gurdgistan, au nord la mer de Kharez ou de Chirvan. Le Géographe Turc place Revan à 87 d. de long. sur 39 de lat. dans le canton de Tchukouri-saad. La rivière de Zengui passe au pied de ses remparts à l'ouest. Son fort est de terre dans un endroit uni sur la même rivière. Il a deux portes, l'une vers le sud, l'autre vers le nord, & aux environs des jardins, des vignobles & des champs fertiles.

(3) *Guentchè*, ville à quatre journées à l'est de Revan, est située dans un pays plat rempli de jardins & de vignobles. Il y croît beaucoup de figues, mais elles donnent la fièvre. Hamdullah dit qu'Alexandre le Grand bâtit cette ville, & que Kubad fils de Firouz la renouvella. Elle étoit autrefois fort grande, & l'on y voit encore d'assez beaux restes

Ahmed Pacha d'un autre côté, se flattant de chasser les Afgans d'Ispahan, partit de Hemedan avec une belle armée, & s'avança jusqu'à Khurmava dans le pays des Bahtiaris: mais il fut tellement maltraité par cette Nation, qu'étant hors d'état de poursuivre son dessein, il prit le parti de retourner sur ses pas.

d'anciens bâtimens. L'eau qu'on y boit, vient d'une rivière nommée Berber.

CHAPITRE XXIX.

PEndant que les Afgans de Kandehar désoloient les Provinces méridionales de la Perse, les Abdalis, autre Tribu de la même nation, ravagèrent le Khorasan, & s'emparèrent de Herat (1). Melik Mah-

(1) *Herat* est une grande & ancienne ville du Khorasan. Le Géographe Turc la place à 95 d. ½ de long. sur 34 d. ½ de lat. les Etvals à 85 d. 30 m. de long. sur 33 d. 20 m. de lat. Ibni-Saïd à 86 d. 30 m. de long. sur 35 d. 30 m. de latit. Elle est située dans une plaine & environnée de jardins & de vignobles. Elle a des eaux courantes, qui viennent d'une montagne pelée à deux heures de chemin de là,

moud, Gouverneur de Mechehed ; où il y a un Temple du feu nommé Sirichek, & des carrières de meules noires. Herat a un mur, des fossés remplis d'eau, & cinq portes, dont celle de Balkhe est de fer, les autres sont de bois. La citadelle d'Ihtiar-eddin, située dans sa partie septentrionale, est réputée extrêmement forte. Elle a deux portes, l'une au nord, & l'autre au sud. On prétend que le quartier appellé autrefois Kahendiz, aujourd'hui Masrakhe, a été bâti par Nabuchodonosor. D'autres veulent que le premier Fondateur de cette ville ait été un Seigneur de la Cour de Neriman nommé Herat, & qu'Alexandre le Grand l'ait renouvellée. Il y a des Auteurs qui rapportent que Chemirè fille de Dgeman, fils de Fereïdoun, bâtit le fort appellé Chemirani ; que les habitans étant considérablement augmentés du tems de Menoutchehre, ils bâtirent le Kadendiz, & l'appellèrent Khouchè, du nom de leur Roi ; qu'ils y joignirent des quatre côtés quatre Palais, & & enfermèrent ainsi le fort de Chemiran. Au rapport d'autres Ecrivains, ce fut du tems de Behmen fils d'Esfendiar qu'on élargit le Kahendiz de douze mille cent soixante & trois coudées ; que deux frères venus de Kievachan, ayant fixé leur demeure dans le bourg d'Aubè, leurs descendans allèrent trouver Chemirè, fille de Behmen & Reine de Balkhe, pour lui demander permission de fortifier ce bourg ; que l'ayant obtenue, ils donnérent le nom de la Reine à cette place ; que Dara, fils de Dara, bâtit ensuite le Kahendiz ; que les habitans s'étant plaints des Turcs à Alexandre, il bâtit Herat, & qu'Ichik, fils de Dara l'élargit. Suivant d'autres, ce fut

(2) profita de ces desordres pour s'ériger en Souverain. Les Lezguis obligés de se retirer de la Géorgie à l'approche des Turcs, se jettèrent sur le Chirvan (3), où ils se saisirent de

Herat, fille de Dahhak, qui bâtit premièrement Aubè, ensuite Herat. On a fait à ce sujet un quatrain, dont voici le sens: Behrasib fonda Heri, Kiustasib l'aggrandit; Behmen ajoûta encore à sa grandeur, & Alexandre-le-Roumi l'acheva. Le quartier de Chemiran, qui est au nord du Kahendiz, est le seul habité aujourd'hui. Il y a de Herat à Nichabour onze journées de chemin, autant à Merve & à Sidgistan.

(2) *Mechehed* étoit autrefois un village du canton de Tous, que le Géographe Turc place à 91 d. de long. sur 37 de lat. les Etvals à 82 d. 30 m. de long. le Resme à 82 d. 50 m. de long. sur la même latitude. Un des douze Imams nommé Ali, fils de Mouza-Rida, y ayant été enterré l'an de l'hégire 203, ce village appellé Senabad est depuis devenu fameux sous le nom de Mechehed, qui a été donné à tout le canton. Haroun le Rechid y est aussi enterré. On trouve à un endroit appellé Noukan des mines de Turquoises & de Jaspe. Dgemchid fut le premier Fondateur de Tous. Tous, fils de Noudir, l'ayant rétablie aprés sa ruine, lui donna son nom. Il y a un fameux canton de douze lieues de long, sur cinq de large, planté de vignes & de figuiers.

(3) Le pays de *Chirvan* s'étend depuis la rivière de Gur jusqu'à Demir-kapi ou Der-

Chemakhi & de quelques autres villes. Les Moſcovites ſurvenus à leur tour s'établirent dans le Guilan (4), où ils s'aſſurèrent de Rechet. Il ne

bend. Son ancienne capitale portoit le même nom, ſelon le ſentiment de quelques-uns. Le Géographe Turc la place à 87 d. de long. ſur 40 de lat. Ebul-Feda la met ſuivant Ibni-Saïd à 63 d. 56 m. de long. ſur 41 d. 48 m. de latit. ſuivant le Canon à 66 d. 30 m. de long. ſur 40 d. 50 m. de lat. dans le voiſinage de Demir-kapi. On prétend qu'Anouchirvan la bâtit, & qu'*Anou* ayant été retranché dans la ſuite des tems, on ne l'a plus appellée que Chirvan. Elle s'appelle aujourd'hui Kharez. Dans les derniers tems Chemaki étoit la capitale de cette Province, mais Nadir Chah l'a totalement ruinée.

(4) La Province de *Guilan*, à laquelle on joint ordinairement celle de Dilem, les deux n'en faiſant proprement qu'une, a pour bornes à l'oueſt une partie de l'Aderbaïdjan, au ſud une autre partie de la même Province, & le pays de Kazvin, à l'eſt le pays de Rey & le Taberiſtan, au nord la mer de Kharez. Ibni-Haukal dit qu'elle eſt diviſée en pays plat, appellé Dgilan ou Guilan, & en pays de montagnes nommé Dilem : que les premiers ſont des plaines étroites & longues, qui courent au nord des montagnes de Dilem juſqu'à la mer, & s'étendent le long de ſon bord, ayant en large une journée de chemin plus ou moins. En quelques endroits la mer bat la montagne, & ne laiſſe que la largeur d'un grand chemin de plat pays. Ces plaines s'ouvrent dans d'autres endroits, & ont dans

resta de cette manière à Chah Tahmas aucune Province entière, si ce n'est le Mazenderan (5), où les en-

leur plus grande largeur deux journées de chemin. Les habitans de cette Province sont de foible complexion. Ils parlent un jargon qui est un mélange de l'Arabe & du Persan. Hamdullah prend la longueur du Guilan depuis Sefid-Roud jusqu'à Mogan, le long de la mer de Kharez, & sa largeur depuis les montagnes de Dilem jusqu'à la mer. Il ajoûte que cette Province renferme douze villes. Sa capitale Lahdjan est suivant le Géographe Turc à 84 d. de long. sur 37 d. ½ de lat. suivant les Etvals à 74 de long. sur 36 d. 55 m. de lat. dans un endroit uni au pied des montagnes du Dilem. C'est une grande ville à deux journées de la mer : elle a des jardins, des vignobles & de l'eau courante. La meilleure soie de la Perse vient de Lahdjan, & elle surpasse celle de Salous, qui est cependant fort estimée. Salous est une ville du Dilem vers les confins du Taberistan, à 76 d. 20 m. de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals, à 76 d. 56 m. de long. sur 40 d. de lat. suivant Ibni-Saïd, à 76 d. 55 m. de long. sur 36 d. 55 min. de lat. suivant le Canon, & à 75 d. 40 m. de long. sur 36 d. 40 m. de lat. suivant le Resme. De-là à la frontière du Taberistan il y a 40 lieues.

(5) Le *Mazenderan*, qu'on appelle aussi Taberistan, a pour bornes à l'est le Kharezme, au sud le Khorasan, à l'ouest le Guilan, & au nord la mer Caspienne. Il paroît que c'est le pays plat & habité qui se nomme proprement Mazenderan, & celui des montagnes

nemis n'avoient pas encore pénétré.

Echeref crut dès-lors qu'il n'avoit plus rien à craindre de ce Prince, & regardant les Turcs comme les seuls qui pussent lui disputer la Couronne, il tourna toute son attention de leur côté. Il se détermina à la fin à faire un Traité avec eux, se flattant d'obtenir facilement la paix en renonçant aux Provinces dont ils s'étoient mis en possession. Il leur envoya un Ambassadeur, qui arriva à Constantinople au mois de Janvier 1726. Ce Ministre ayant donné le titre de Chah ou Roi à son Maître dans la première Audience qu'il eut du Grand Vezir, on ne voulut pas l'écouter, parce que la Porte n'avoit pas encore reconnu Echeref pour Roi.

Le Vezir rendit compte au Grand Seigneur de cette irrégularité. Sur cela le Divan fut assemblé; on résolut de faire la guerre à Echeref; son Ambassadeur reçut un ordre de se re-

Taberistan. Les habitans de cette Province ont communément les sourcils joints & beaucoup de cheveux. Ils parlent fort vîte, & se nourrissent de ris, de poisson & d'ail, qu'ils aiment beaucoup. Djurdjan en est la capitale. J'en ai parlé ci-devant.

tirer, & on envoya dans la Perſe une armée, qui s'avança juſqu'à Kazvin, prit cette ville d'emblée, & marcha droit à Iſpahan. Le défaut de vivres, joint aux maladies qui ſe mirent dans cette armée, l'empêcha d'arriver à la capitale : elle fut obligée de ſe retirer, & elle paſſa dans la Géorgie. Après cette retraite, Echeref fut débarraſſé des Turcs pour cette année : mais l'année ſuivante le Grand Seigneur envoya une nouvelle armée pour aider Chah Tahmas à monter ſur le thrône.

Cette dernière tentative coûta la vie à Chah Huſeïn. Echeref craignit que quand il ſeroit éloigné d'Iſpahan & occupé contre les Turcs, il ne ſe fît dans cette ville quelque mouvement en faveur de ce Prince. Pour ſe délivrer de toute inquiétude, avant de ſe mettre en campagne, il le fit mourir ſecrétement dans l'endroit où il le tenoit enfermé. Les Turcs échouèrent encore dans cette nouvelle entrepriſe. La Porte prit alors le parti de faire la paix. Les conditions en ayant été arrêtées de part & d'autre, Echeref fut reconnu Roi, & le Grand Seigneur reſta maître des

conquêtes qu'il avoit faites dans la Perſe. Cette paix fut publiée à Conſtantinople le 18 Novembre 1727.

CHAPITRE XXX.

CE fut à peu près dans ce tems que Nadir Koul * commença à faire du bruit dans la Perſe. Son père, un des principaux entre les Afchars, Tribu Turcmane, & Gouverneur du fort de Kielat dans le Khoraſan, étant mort, ſon oncle ſe chargea de ſa tutèle, & prit poſſeſſion en ſon nom de ce Gouvernement. Nadir Koul, devenu majeur, réclama ſes droits, mais inutilement. Son oncle refuſa de lui remettre cette charge, qui étoit héréditaire dans la famille. Se voyant ainſi dépouillé du ſeul bien que ſon père lui avoit laiſſé, il prit la réſolution de quitter le lieu de ſa naiſſance, s'en alla à Mechehed, & ſe mit au ſervice du Begler Beg, qui gouvernoit alors la Province de Khoraſan.

* *Nadir Koul* ſignifie l'eſclave Nadir. *Nadir* eſt un mot Arabe qui veut dire rare.

Il ne fut pas long-tems ſans ſe faire connoître pour un homme in-

telligent & courageux, ſoit qu'il fallût exécuter une commiſſion du Gouverneur, ſoit qu'il s'agît de commander un parti contre les Euzbegs ; & toutes les fois qu'il les attaqua, il eut le bonheur de les battre. Sa bonne conduite lui ſervit de recommandation auprès du Beglerbeg, qui conſidérant le beſoin qu'il avoit d'un homme comme lui, l'éleva au grade de Min-Bachi *.

* Min Bachi veut dire Chef de mille.

Alors Nadir Koul ſe vit en état de déployer tous ſes talens : de ſorte que les Euzbegs ayant fait une nouvelle irruption dans le Khoraſan en 1720, le Beglerbeg le choiſit par préférence pour l'envoyer contre eux. Il lui donna le commandement de toutes ſes troupes, avec promeſſe de le faire nommer par la Cour ſon Lieutenant, s'il réuſſiſſoit dans cette expédition. L'envie de parvenir à cette place, & la confiance qu'il avoit dans ſes troupes, redoublèrent ſon courage. Il ſe mit en marche pour chercher l'ennemi, le trouva à quelques journées de Mechehed, l'attaqua, & malgré la ſupériorité des forces des Euzbegs, il remporta une victoire complette.

Le Beglerbeg charmé de cette action, en écrivit au Roi, & demanda pour Nadir Koul là place qu'il lui avoit promise. Un service aussi important méritoit sans doute cette récompense : mais sous le règne de Chah Huseïn, le mérite sans de puissans amis à la Cour, ou de riches présens, n'élevoit personne. Nadir Koul n'avoit ni l'une ni l'autre de ces ressources, ainsi la place lui fut refusée. Il en prit tant de chagrin, qu'il quitta le service, & se retira dans sa Tribu, dans l'espérance d'engager son oncle à lui rendre justice. Il eut recours aux prières, & employa les menaces ; mais tout fut inutile : & même bien loin de trouver de l'assistance dans sa famille & dans sa Tribu, on se mocqua de lui, en insultant à ses malheurs.

Outré de douleur de se voir ainsi traité, il ramassa une troupe de bandits, attaqua & détroussa les passans ; par-là muni d'armes & de chevaux, il se vit bientôt en état de courir la campagne. Les desordres qu'il commettoit dans la Province, firent porter des plaintes à Chah Tahmas, qui se trouvant alors dans ces quartiers, le fit prendre.

Lorsque Nadir Koul parut devant lui, le Prince lui demanda qui il étoit, d'où il étoit, & pourquoi il s'étoit engagé dans un genre de vie si infame. Nadir Koul répondit : *Voyant la Perse subjuguée par Mahmoud, l'Etat sans Roi, & mes biens envahis par mes parens, j'ai été réduit à la nécessité de prendre cette voie pour subsister.* Chah Tahmas offensé de cette réponse, le condamna sur le champ à la bastonade à mort (1); mais après quelques

(1) Suivant d'autres relations, ce fut le Beglerbeg qui fit dônner cette bastonade à Nadir Koul sur les reproches qu'il lui fit d'avoir manqué de parole pour la place qu'il lui avoit promise. Il le chassa ensuite, dit-on, du service, & Nadir Koul retourna chez lui, pour se faire rendre son héritage. N'y pouvant pas réussir par des voies légitimes, il résolut d'y parvenir par la force. Dans cette vûe, il s'associa des bandits. Sa troupe s'accrut d'abord au nombre de cinq ou six cens personnes, qu'il faisoit subsister par ses brigandages. Quelque-tems après elle fut augmentée par quinze cens hommes, qu'un mécontent nommé Seïfeddinbeg lui amena. Son oncle eut alors peur qu'il ne fît éclater son ressentiment contre lui, & qu'il ne vînt le forcer à lui rendre justice. Pour parer le coup, il lui écrivit qu'il espéroit lui faire obtenir le pardon de tous ses forfaits, s'il vouloit se mettre au service de Chah Tahmas. Nadir Koul y consentit. Son oncle fit si

momens de réflexion, il trouve la réponse de Nadir Koul pleine de courage, juge qu'il peut en tirer de grands secours, & révoque sa sentence, avec ordre d'arrêter l'exécution, s'il est encore en vie.

Lorsque la grace arriva, l'exécution étoit fort avancée. On trouva cependant encore quelques signes de vie à Nadir Koul. On le porta dans une prison, où il fut pansé & gardé

bien que le Prince lui pardonna. Informé de sa grace, il se rendit à Kielat, comme pour remercier son oncle, qui le reçut bien, ne se doutant aucunement du dessein criminel qu'il fit éclater peu après. En effet, Nadir Koul se rendit maître du fort par surprise, & tua son oncle. Chah Tahmas apprit cette nouvelle, & en fut irrité : mais n'étant pas en état de le punir, il fut contraint de lui accorder un second pardon, pour l'attirer à son service, & promit tant à lui qu'à Seïfeddin des emplois honorables. Sur cela, Nadir Koul se rendit auprès du Prince, & obtint quelque-tems après le commandement en chef de son armée. Sa première expédition fut contre Melik Mahmoud, qu'il fit prisonnier. Il marcha ensuite contre les Afgans Abdalis, qui s'étant emparés de Herat, étoient dans le dessein de se rendre maîtres de Mechehed. Il les rencontra à quelques journées de la première de ces villes, les défit entièrement, fit le siège de Herat, & prit la ville par composition.

jusqu'à nouvel ordre. Après sa guérison, il fut présenté au Prince, qui oubliant tout le passé, lui fit de beaux présens, & voulut qu'il portât dans la suite, le nom de Tahmas Kouli, c'est-à-dire, le serviteur de Tahmas.

Ce fut le premier dégré d'élévation de cet homme extraordinaire, qui mériteroit les plus grands éloges, s'il n'avoit manqué de fidélité à son Roi, & de reconnoissance pour son bienfaiteur.

Il s'appliqua dès ce moment à faire sa Cour au Prince, & s'insinua si avant dans sa faveur, qu'il eut bientôt toute sa confiance. Il obtint une compagnie de cavalerie, avec laquelle il fit plusieurs petites entreprises qui lui réussirent.

Le Gouverneur de Mechehed forma dans cet intervalle le dessein d'aller prendre Chah Tahmas à Herat. Pour faire son coup plus sûrement, il feignit d'être brouillé avec Echeref, de vouloir amener au Prince ses troupes, & de se soumettre à lui. Chah Tahmas auroit été pris par cette fourberie, sans Tahmas Kouli, qui lui inspira de la méfiance, & promit de prendre ce Gouverneur, s'il

lui donnoit deux mille Cavaliers à commander. Le Prince les lui accorda sur le champ, & le décora du titre de Khan, que Tahmas Kouli porta dans la suite.

Il marcha en diligence avec sa petite troupe, rencontra à quelques journées de Herat ce Gouverneur, qui avoit beaucoup plus de monde que lui, l'attaqua pendant trois jours consécutifs, & le fit prisonnier, après avoir défait totalement sa troupe. Il entra ensuite dans Mechehed, où il ne trouva point de résistance, s'empara de tout ce qui appartenoit aux Afgans, informa Chah Tahmas du succès de son entreprise, & l'invita à se rendre au plûtôt dans cette ville.

Le Prince s'y rendit en effet, & y demeura trois mois. Tahmas Kouli Khan employa ce tems à faire tous les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur contre les Afgans. Il eut bientôt rassemblé un corps de vingt mille hommes, à la tête duquel il mit le Prince, & partit pour aller à la rencontre d'Echeref. Celui-ci informé des progrès que faisoit Chah Thamas, secondé de

la valeur & de la bonne conduite de son nouveau Général, craignit d'en être accablé, s'il lui laissoit le tems de se fortifier davantage. Il partit d'Ispahan au mois de Septembre 1729. avec une armée de cinquante mille hommes, & marcha vers le Khorasan.

Les deux armées se rencontrèrent à Damgan (1). On se prépara au

(2) *Damgan* est la Capitale de Komis, pays entre le Khorasan dont il est censé faire partie, & l'Irak Adgem. Il renferme quelques villes. Le Géographe Turc place Damgan à 89 d. de long. sur 37 de lat. les Etvals à 78 d. 55 m. de long. sur 36 d. 20 m. de lat. & le Canon à 79 d. 30 m. de long. sur la même lat. à trois journées de Nichabour vers le sud. On prétend que Damgan a été fondée par Houchenk, & qu'elle avoit autrefois un mur de 800 brasses de circonférence. L'air y est chaud, l'eau un peu rare, mais les vivres à assez bon marché. Les poires de ce lieu sont estimées. On trouve auprès d'un village de ce canton une source dont l'eau est un peu jaunâtre. On assure que si quelqu'un y jette des ordures, il se lève aussi-tôt un vent si violent, qu'il arrache les arbres, & qu'il cesse dès qu'on nettoie la source. Simnan est la première ville de ce pays du côté de l'ouest. Le Géographe Turc la met à 87 d. de long. sur 36 de lat. les Etvals à 78. le Canon à 79. Ibni Saïd à 76 d de long. sur la même lat. Elle est plus petite que Dam-

combat de part & d'autre. Outre que l'armée d'Echeref étoit de beaucoup supérieure à celle du Prince, les Afgans accoûtumés à vaincre les Persans, les méprisoient comme une nation sans valeur. Ils s'en promirent par conséquent une victoire facile, & dans cette confiance ils engagèrent l'action : mais ils ne savoient pas que les Persans commandés par Tahmas Kouli Khan, n'étoient plus les Persans conduits par des Généraux lâches ou perfides. Le premier choc fut très-rude. Les Persans se battirent en desespérés, & chargèrent les Afgans avec tant d'impétuosité, qu'ils plièrent, furent rompus, prirent la fuite, & ne purent se rallier qu'à Ispahan. Ils connurent alors la perte qu'ils avoient faite, soit dans la bataille, soit dans la fuite : on prétend qu'elle étoit de vingt mille hommes au moins.

Tahmas Kouli Khan jugea qu'il falloit profiter de la consternation

gan & plus grande que Bestam, autre ville du même pays, à 90 d. de long. sur 37 de lat. suivant le Géographe Turc, à deux journées de chemin de Djurdjan.

où ils étoient, & les poursuivit. A mesure qu'il s'avançoit du côté d'Ispahan, les villes & les provinces entières se déclaroient hautement pour Chah Tahmas ; & par-tout on chassoit les Afgans, qui ne trouvèrent d'autre retraite que dans la Capitale. Il lui venoit de toutes parts des troupes & de l'argent. Son armée se trouva forte de quarante mille hommes quand il arriva à Kiachan.

Echeref sentit le danger où il se trouveroit, s'il se laissoit enfermer dans une place de conquête, où il restoit encore assez d'anciens habitans, pour lui faire appréhender les suites d'une révolte soutenue par l'armée du Prince, qui étoit, pour ainsi dire, aux portes de la ville. Il prit donc le parti de se mettre en campagne, & se posta à Mourtcha-Khor, pour y attendre les Persans. Tahmas Kouli Khan l'y vint chercher, l'attaqua, le défit, & l'obligea de s'enfuir à toute bride à Ispahan.

Echeref ne s'y croyant pas en sûreté, résolut de faire un massacre général, de mettre le feu à la ville, d'emporter ses trésors, & de se retirer: mais Tahmas Kouli Khan qui

pénétroit son dessein, le suivit de près pour en empêcher l'exécution. Echeref informé par ses espions que l'armée du Prince s'avançoit à grands pas, ordonna à tous les Afgans de sortir de la ville; ce qui se fit avec tant de précipitation, qu'ils n'eurent que le tems d'emporter avec eux leurs effets les plus précieux. Cet événement se passa au mois de Novembre 1730. L'Armée de Chah Tahmas entra dans la Capitale le lendemain. Il y arriva lui-même quelque-tems après, fut proclamé Roi, & monta sur le thrône.

CHAPITRE XXXI.

JUsqu'à ce moment les services de Tahmas Kouli Khan lui avoient mérité la confiance & la faveur du Prince : mais une démarche trop hardie pensa causer sa disgrace. Ce Général se prévalant des services qu'il avoit rendus, & du besoin que Chah Tahmas avoit encore de lui, osa demander la permission de faire par tout le Royaume des levées d'ar-

gent, dont il auroit l'entière disposition, pour continuer la guerre, menaçant de se retirer en cas de refus.

C'étoit proprement vouloir envahir l'autorité suprême ; aussi le Roi fut-il offensé de cette proposition, mais il dissimula : & craignant d'augmenter le nombre de ses ennemis, il lui accorda sa demande, le nomma Seraskier, & lui fit épouser sa tante, sœur de Chah Husein.

Tant de faveurs exigeoient une grande reconnoissance : aussi Tahmas Kouli Khan montra-t-il d'abord plus de zèle & d'empressement pour le service du Prince qu'auparavant. Il le laissa dans la Capitale avec six mille hommes, & se mit en marche à la tête du reste de l'armée, pour poursuivre les Afgans, qui, depuis qu'ils avoient évacué Ispahan, s'étoient retirés à Chiraz, où ils avoient commis de grandes cruautés, & ne voulant pas s'enfermer dans la ville, ils s'étoient retranchés au dehors.

Dès que Tahmas Kouli Khan fut arrivé, il commença à les canoner. Il fit ensuite plusieurs tentatives pour forcer leurs retranchemens : mais il fut toujours repoussé. Les Afgans se

défendirent vigoureusement derrière leurs lignes, firent même quelquefois des sorties, soutinrent long-tems le feu de l'artillerie & les efforts des Persans : mais enfin voyant leur nombre considérablement diminué, ils abandonnèrent leurs lignes, prirent la route de Kiaziran (1), & Tahmas Kouli Khan détacha un corps de troupes pour les poursuivre. Ces fuyards ne se voyant plus en sûreté nulle part, se partagèrent en plu-

(1) *Kiaziran* ou *Kiaziroun*, ville de la province de Fars & Capitale du district de Chapour Korè, appellé ainsi de Chapour, fils d'Ardechir, est suivant le Géographe Turc à 87 d. & ½ de long. sur 29 d. & ½ de lat. suivant les Etvals à 76 d. de long. sur 29 d. 55. m. de lat. suivant le Canon à la même long. sur 29 d. 50 m. de lat. à deux journées de la mer. L'air y est sain & l'eau bonne ; elle y est conduite par des canaux souterrains. Les terres y sont fertiles. C'étoit originairement trois villages, dont Friouz fils de Yezde-Dgerd forma une ville. Son fils Kubad l'augmenta ; & quoique fort ruinée aujourd'hui, elle renferme des Palais qui ressemblent à des forteresses. Son terroir produit des citrons, des oranges & des dattes appellées Khatlan, qui sont la meilleure de toutes les espèces. Il se fait à Kiaziran un grand commerce de coton, d'étoffes de soie & de toiles de lin ; ce qui a fait donner à cette ville le nom de Dimiat de la Perse.

ſieurs troupes pour gagner Kandehar par différentes routes. Echeref reſta ainſi avec un très-petit nombre de perſonnes, qui lui étant particulièrement attachées, ne voulurent pas l'abandonner. Les Bolougdes, ou plûtôt les habitans de la montagne de Kafas (2), attaquèrent cette petite troupe, la défirent, & Echeref y perdit la vie.

(2) Il y a dans la Province du *Kirman* une montagne très-fertile appellée Kafas, qui a au ſud la mer, à l'eſt Havas & un deſert, au nord les pays de Djirift & de Roudan, avec les montagnes d'Ebou Gamin, à l'eſt le pays de Sirdjan & celui des Bouloudges, peuples qui habitent au pied de la montagne de Kafas depuis Lacheguerd juſqu'à la frontière de Hurmuz. Ils ont dans ces plaines des champs & des lieux plantés de dattiers. Ils ne ramaſſent jamais les dattes que le vent fait tomber des arbres. Ils les laiſſent aux pauvres. Les Boloudges ſont naturellement humains & bienfaiſans : mais les habitans de la montagne de Kafas, qui ſont des Kiurds, gouvernés par différens Chefs, deſcendent ſouvent ſur les grands chemins, & font des brigandages juſqu'aux frontières des Provinces de Fars & de Siſtan. La montagne de Kafas de même que celle de Bazir, qui eſt encore du Kirman, ont des mines d'or, d'argent, de cuivre & de fer.

CHAPITRE XXXII.

TAhmas Kouli Khan ayant ainsi dispersé & chassé de la Perse les Afgans de Kandehar retourna à Ispahan, & rendit compte à Chah Tahmas de son expédition. Ce Prince, pour lui témoigner sa satisfaction, l'éleva à la dignité de premier Ministre. Revêtu de cette charge, il s'appliqua à rétablir le bon ordre dans le Royaume, & disposa de toutes les charges. Il travailla ensuite à se mettre en état de reprendre les provinces dont les Turcs & les Moscovites s'étoient emparés.

Dès qu'il se vit assez fort pour exécuter ce dessein, il résolut de marcher d'abord contre les Turcs, & prit la route de Hemedan, à la tête de douze mille hommes. Abdullah Pacha commandoit dans ces quartiers pour le Grand Seigneur. Averti de la marche de Tahmas Kouli Khan, il alla au devant de lui. Les deux armées se trouvèrent en présence à un endroit appellé Gul-Mekian,

kian, à deux journées de Hemedan: le combat fut engagé, & il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur; mais enfin les Turcs furent défaits. Abdullah Pacha se sauva avec les débris de son armée à Kirman-Chah. Se voyant poursuivi par le vainqueur qui avoit résolu de vuider la querelle, sans lui donner de relâche, il ramassa toutes ses forces, se présenta une seconde fois devant lui, & fut encore battu. Cela l'obligea de se retirer de Kirman-Chah, & de sortir de la Perse avec le peu de troupes qui lui étoient restées après ces deux défaites.

Tahmas Kouli Khan marcha ensuite à Tauris, & reprit sur les Turcs une partie de leurs conquêtes dans l'Aderbaïdjan. Ceux-ci n'étant pas assez en force pour lui faire tête, demandèrent une trève. Il la leur accorda volontiers, pour avoir le tems de marcher contre les Afgans Abdalis, à qui son éloignement avoit paru une occasion favorable pour secouer le joug. Ils avoient fait venir des renforts de leur Tribu, & en avoient formé une nombreuse armée avec laquelle ils recommençoient les

desordres dans le Khorasan. Tahmas Kouli Khan s'y rendit avec les plus légères de ses troupes, les attaqua dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, les battit, & les obligea de se renfermer dans Herat. Il assiégea cette ville, la prit par famine, & fit égorger tous les Afgans qui s'y étoient enfermés.

Les Turcs profitèrent de la trève; pour recommencer la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant. Les nouvelles que Chah Tahmas eut de leurs mouvemens, l'engagèrent à s'opposer en personne à leurs entreprises. Il partit d'Ispahan pendant que son Général étoit occupé à rétablir la tranquillité dans le Khorasan, & marcha avec son armée droit à Tauris. Le renfort qu'il y trouva, le mit en état de battre un corps de troupes Turques, qui s'opposa à sa marche vers Erivan, dont il assiégea ensuite le château: mais il fut contraint de lever ce siège sur les nouvelles qu'il eut de la marche d'Ahmed Pacha, qui étoit déja entré dans la province de Kirmanchah avec une armée de vingt mille hommes.

Chah Tahmas y courut, attaqua

ce Pacha, fut battu & obligé de se retirer à Hemedan, où le Pacha envoya lui faire des propositions de paix. Ne jugeant pas à propos de les accepter, il répondit qu'il vouloit qu'une bataille décidât de leurs différends, & qu'il s'y préparoit. Il sortit en effet avec le peu de monde qu'il avoit, & fut battu pour la seconde fois. Comme il attendoit de nouveaux secours, ces mauvais succès ne le rebutèrent pas. Lorsqu'il eut reçu un renfort de douze mille hommes, il envoya dire à Ahmed Pacha qu'il consentoit à faire la paix avec le Grand Seigneur, à condition qu'il rendroit tout ce qui appartenoit à la Perse, sinon qu'il étoit résolu de continuer la guerre. Le Pacha comprit qu'il lui étoit venu du secours. Il fut même instruit peu de tems après du nombre de ses troupes, & les voyant supérieures aux siennes, il jugea à propos de se retirer à Kirman-Chah, pour y renforcer son armée.

Chah Tahmas marcha contre lui. Les ruses, les surprises & la valeur furent employées de part & d'autre. Dans les escarmouches qui furent

fréquentes, tantôt les Perſans, tantôt les Turcs avoient l'avantage. La fortune ſe déclara à la fin ouvertement pour les Perſans. Les Turcs furent totalement défaits & contraints d'évacuer ces cantons. De vingt mille hommes qu'Ahmed Pacha avoit d'abord, il ne lui reſta que deux mille, avec leſquels il ſe retira à Bagdad.

Chah Tahmas, au lieu de profiter de cet avantage & de la bonne diſpoſition des troupes, pour achever de chaſſer les Turcs de la Perſe, fit la paix avec eux, & leur abandonna les provinces qu'ils occupoient encore. Ce Prince voulant recouvrer l'autorité royale que ſon Général avoit uſurpée à la faveur de la guerre, prit ce parti, quoique contraire à l'intérêt de l'Etat. Tahmas Kouli Khan informé de ce traité, en démêla aiſément le véritable motif. Il partit de Mechehed au mois d'Août 1732, arriva à Iſpahan, & campa hors de la ville avec une armée de quarante mille hommes, tous gens qui lui étoient dévoués, & qui ne cherchoient qu'à ſignaler leur zèle contre les ennemis de l'Etat.

Profitant de cette disposition des troupes, il résolut de déposer Chah Tahmas. Dans ce dessein, il le pria de venir faire la revûe de l'armée. Le Roi bien éloigné de soupçonner une semblable trahison, se rendit au camp. La revûe finie, le Général l'invita à sa tente, lui donna un repas splendide, & lui fit boire toutes sortes de vins violens, qui l'enivrèrent tellement, qu'il perdit la raison, tomba sur le soffa, & s'endormit. Alors il fit entrer les principaux Officiers, leur montra le Roi dans cet état, & dans un discours étudié, il exagéra les déréglemens du Prince, plongé nuit & jour, disoit-il, dans l'yvresse & dans les plaisirs, leur représenta les dangereuses suites qu'auroit infailliblement une telle conduite, & conclut qu'il étoit absolument nécessaire de lui ôter le gouvernement, & de s'assûrer de sa personne.

Outre que la plûpart de ces Officiers étoient de sa province, ou Afgans, ou d'autres étrangers, qui tous lui devoient leur fortune, il les avoit gagnés par ses largesses. D'ailleurs, les soldats témoins de sa bonne con-

duite en tant d'occasions, & bien payés par ses soins, l'aimoient & lui étoient extrêmement attachés. Tahmas Kouli Khan ne trouvant point d'opposition, fit sur le champ enlever le Roi, & voyant que personne ne remuoit en faveur du Prince, dans la ville ni dans l'armée, il l'envoya sous une bonne escorte à Sebzevar (1). Il entra ensuite dans la ville, se rendit droit au Palais, tira le fils de Chah Tahmas du berceau pour le mettre sur le thrône, & le fit proclamer Roi, sous le nom de Chah-Abbas.

On m'a raconté que quand on eut remis ce Roi enfant dans le berceau, il fit trois ou quatre cris par intervalles : que Tahmas Kouli Khan demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau Roi, & que quelques-uns d'entr'eux ayant

(1) *Sebzevar* est un bourg du canton de Beihak dans le Khorasan, à 20 lieues de Nichabourg, à 88 d. de long. sur 36 & ½ de lat. suivant le Géographe Turc, & à 81 d. de long. sur 36 de lat. suivant les Etvals. Khosrev-Dgerd étoit autrefois le principal lieu de ce canton, qui renferme une quarantaine de villages.

répondu qu'apparemment il demandoit à tetter, il leur dit la première fois : *Vous êtes tous des ignorans ; pour moi qui ai reçu de Dieu le don d'entendre le langage des enfans, j'entens qu'il nous redemande les provinces que les Turcs ont envahies. Oüi, mon Prince, ajouta-t-il, en touchant la tête de l'enfant, nous irons bientôt tirer raiſon de Sultan Mahmoud, & s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger du raiſin de Scutare, & peut-être de Conſtantinople.* Il dit la ſeconde fois que le Prince demandoit les provinces dont les Moſcovites s'étoient emparés ; à la troiſième fois, qu'il vouloit qu'on reprît Kandehar, la quatrième fois, qu'il demandoit une place pour les Perſans à la Mecque, & chaque fois il promit au Prince d'exécuter ſes ordres. Dès lors on entrevit les vaſtes projets qu'il a exécutés depuis.

CHAPITRE XXXIII.

TAhmas Kouli Khan ayant ainſi dépoſé le Roi, ſe fit reconnoître Régent du Royaume pendant la minorité de Chah Abbas. On ſe vit forcé de lui déférer cette dignité ; car il déclara ſans façon à toute l'aſſemblée qu'il s'en jugeoit plus digne & plus capable que perſonne, & que ſi on ne la lui accordoit pas de bon gré, il ſauroit bien l'obtenir par la force. C'eſt depuis ce tems qu'il ſe fit appeller Veli Nimet, ou le bienfaiteur de la Nation.

Se voyant dépoſitaire de l'autorité ſuprême, il en uſa en vrai Souverain. Il fit de nouveaux réglemens, mit des impôts ſur le peuple, diſpoſa des places à ſon gré : mais ſa principale attention fut de bien faire payer les troupes, ſans aucun ménagement pour le reſte de la Nation. Il fit enſuite notifier aux Turcs & aux Moſcovites ſa qualité de Régent, & demanda en même-tems la reſti-

tution des provinces dont ils s'étoient emparées.

Les Moſcovites ne ſe croyant pas en état de conſerver leurs conquêtes, ſe firent un mérite de les rendre, & conclurent un traité avantageux pour leur commerce : mais les Turcs rejettèrent avec hauteur la demande du Régent, qui ſe trouvant inſulté par leur réponſe, marcha contr'eux à la tête de cent mille hommes. Il rencontra Ahmed Pacha à quelques journées de Bagdad, le défit & l'enferma dans cette ville. C'étoit plûtôt un blocus qu'un ſiège dans les formes, autant que j'en ai pû juger par les traces que j'ai vûes : car au lieu d'ouvrir la tranchée, & d'attaquer la place comme on fait en Europe, il fit faire des caſernes tout autour, où il cantonna ſon armée, dans l'eſpérance de prendre la Ville par famine. Il y auroit peut-être réuſſi, ſi Topal Oſman Pacha, de Grand Veſir devenu Séraskier, ne fût venu au ſecours des aſſiégés.

Tahmas Kouli Khan leva le blocus à l'approche du Séraskier, marcha contre lui, & l'attaqua avec tant de vigueur, que l'armée Turque

fut mise en desordre : mais comme il s'exposoit beaucoup, il eut son cheval tué, & se trouva à pied au milieu de la mêlée. Les Persans croyant avoir perdu leur Général, prirent la fuite. Dans la déroute Khan Djan un des principaux Seigneurs de la Perse, passant auprès de Tahmas Kouli Khan, celui-ci lui cria de s'arrêter & de lui prêter son cheval. Il lui répondit en fuyant, *Tu ne le ferois pas pour moi, puisses-tu périr.* Cette réponse lui coûta cher dans la suite ; car quelques années après, Tahmas Kouli Khan fit étrangler ce Seigneur dans la Géorgie, où il étoit Gouverneur.

Cette journée fut funeste aux Persans : il en périt un grand nombre pendant le combat & dans la fuite. Cependant Tahmas Kouli Khan trouva moyen de se sauver, & ne s'arrêta qu'a Hemedan, où il fut joint par les fuyards. Il ne se rebuta pas. Sur les avis que Topal Osman Pacha avoit divisé son armée en plusieurs petits corps, il ramassa en diligence de nouvelles troupes, se mit en marche, surprit quelques-uns de ces corps, & les battit.

Le Seraskier étoit à la tête du gros de l'armée : Tahmas Kouli Khan le chercha ; & ayant appris en chemin faisant, que ce Pacha avoit enfermé un corps de vingt mille Persans destinés à une autre entreprise, il doubla le pas pour arriver à leur secours avant qu'ils fussent réduits aux dernières extrémités. Son activité les sauva, & de leur côté ils contribuèrent beaucoup à la victoire qu'il remporta. Car étant informés de son arrivée, ils donnèrent en même-tems que lui. Les Turcs furent battus à plate couture ; leur Séraskier fut tué, & ils perdirent leur artillerie, avec une grande partie de leur bagage.

Cet événement que l'on fixe au mois de Juillet de l'an 1733, fut décisif pour Tahmas Kouli Khan ; car il augmenta son autorité dans la Perse, & jetta la terreur parmi les Turcs, qui ne marchèrent plus contre lui qu'en tremblant. Aussi-tôt après Tahmas Kouli Khan renforça son armée, retourna à Bagdad, & investit cette ville pour la seconde fois, dans l'espérance de s'en rendre maître, avant que la Porte pût y envoyer

une nouvelle armée : mais un événement imprévû sauva la place.

Muhammed Khan Boloudge de Nation avoit pris les armes en faveur de Chah Tahmas, dans le dessein de le rétablir sur le thrône, & à la tête d'une armée de trente mille hommes, il s'étoit déjà rendu maître de Chiraz. A cette nouvelle Tahmas Kouli Khan abandonna son entreprise sur Bagdad, repassa en Perse, & arriva à Chiraz avant que Muhammed Khan eut appris la nouvelle de sa marche. Celui-ci ne pouvant s'imaginer que toute l'armée eût pû suivre le Général, se pressa de l'attaquer : mais il fut abandonné par ses troupes qui prirent l'épouvante, au moment qu'elles virent Tahmas Kouli Khan. Muhammed Khan prit aussi lui-même la fuite, fut arrêté quelque-tems après, livré à son ennemi, & de desespoir se pendit dans la prison.



CHAPITRE XXXIV.

TAhmas Kouli Khan de retour à Ispahan, se prépara de nouveau à continuer la guerre contre les Turcs. Il prit la route de l'Aderbaïdjan, attaqua les Turcs en différentes rencontres, & eut toujours l'avantage. Il entra dans la Géorgie en 1735, assiégea Teflis, prit cette ville, & chassa les Turcs de toute la province. Il fit ensuite le siège d'Erivan, dont il prit le château d'assaut; après quoi il attaqua le Séraskier Abdullah Pacha, le poursuivit pendant quatre ou cinq jours toujours en combattant, & le défit entièrement auprès de Kars (1). Le

(1) *Kars* est la capitale du district du même nom, qui est borné à l'est & au sud par les districts de Revan & de Tcheldir; au nord par celui d'Akhiska, à l'est par celui d'Erzeroum. Il renferme six cantons, & fait partie du Gurdgistan. Teïmour fut arrêté long-tems devant Kars, & l'ayant prise par composition, il la ruina. Les Turcs en étant devenus maîtres, le Vezir Kara Mustafa Pacha la fortifia d'un mur & d'un fossé l'an de

Séraskier périt avec plusieurs autres Pachas, dans la dernière journée, qui fut une des plus sanglantes qu'on eut vûes depuis longtems. La perte de cette bataille entraîna celle de Guen-

l'hégire 988. Cette ville est située entre deux montagnes, & l'Erés passe tout auprès.

L'Erés ou Araxes est une fort grande rivière qui sort de Bigne-gueul-Yaïlaki, d'où elle se rend au canton de Pasin, & passe sous le pont de Tchouban. L'eau de Zengui sortant de Gueuktchè-degniz qui est vis-à-vis du fort de Bayezid, au nord, se rend à Revan, où elle se mêle avec l'Erés, de même que Kara-Sou & Arpa-Tchaï, dont la dernière vient de Tchukouri-Saad. Ces quatre rivières n'en font alors qu'une, qui prend son cours droit à l'est. Tournant ensuite au bas de la montagne d'Argui, elle se rend à Ali-cheguerd, & passe devant Naktchivan, puis sous le pont de Tcheulha Vis-à-vis de la montagne de Kurdgè & du fort de Kahkaha, elle reçoit les eaux de Guentchè & de Kaban. Une branche du Gur vient de Mahmoud-Abad, & se joint à l'Erés au-delà du pont de Tcheulha; après quoi il passe sous le pont de Dgevad. Il se précipite ensuite d'un endroit fort élevé appellé Erés-bar, & par sa chûte forme une cascade sous laquelle passe le grand chemin. Ayant reçu le Gur auprès de cet endroit, il devient extrêmement large, & se jette dans la mer de Kharez auprès de Kiustasisi. Son cours est d'environ cent cinquante lieues, & l'on prétend que les gens de Rés dont il est fait mention dans l'Alcoran, habitoient ses bords.

tchè & des autres conquêtes qui restoient aux Turcs.

Tahmas Kouli Khan ayant ainsi réuni à la Perse tous les pays qui en avoient été démembrés depuis la dernière révolution, à l'exception de Kandehar, crut que le tems étoit venu d'exécuter son grand projet, & de monter sur le thrône. Il se rendit pour cet effet en 1736 à Tcheul Mogan (2), d'où il envoya des cou-

(2) *Tcheul* signifie désert, & *Mogan* est le nom du pays qui renferme le district de Kara-Bag. Ce pays a été appellé ainsi, à ce que prétendent les Orientaux, du nom de Mogan fils de Japhet. Il est au sud de la mer de Chirvan, & renfermé entre l'Arménie, le Chirvan, l'Aderbaidjan & la mer de Kharez. Il s'étend depuis la pierre appellée Guirivè-Senk jusqu'à la rivière d'Erés. Hamdullah dit que l'herbe de ce pays est empoisonnée par-tout où l'on ne voit pas la montagne de Seïlan, & qu'elle tue les animaux, sur-tout s'ils la mangent à jeun dans le printems, mais que cela n'arrive pas dans les endroits où l'on découvre cette montagne. On prétend qu'il y avoit autrefois une ville de Mogan, située entre Chemakhi, Nevchehre & Mahmoud-Abad, à une journée de distance de chacune de ces villes; & que l'eau de Kielè-khal la traversoit. Les Etvals placent cette ville à 78 d. de long. sur 38 de lat. à deux journées de Derbend, suivant Ibni Haukal. Au rapport de l'Azizi, elle dé-

riers dans toutes les provinces avec des ordres aux principaux Mollas, aux Gouverneurs, aux Chefs des Tribus & à toutes les personnes en charge, de se rendre auprès de lui, pour tenir les Etats.

Tous ceux qui avoient été mandés, arrivèrent au jour marqué. Il leur fit une harangue, dans laquelle il représenta l'état de la Perse lorsqu'il avoit pris le commandement, les travaux de ses différentes expéditions, les dangers auxquels il s'étoit exposé pour tirer le Royaume de l'oppression, en quoi il avoit si bien réussi, disoit-il, qu'il ne restoit plus, pour donner à la Perse une tranquillité parfaite, & la rendre aussi florissante qu'elle l'avoit été sous les plus grands Rois, que d'accepter la paix que les Turcs of-

pendoit d'Erdebil. Le pays de Mogan est spacieux, rempli d'eau, de roseaux & de pâturages, peu éloigné de la mer Caspienne, à dix journées au nord-ouest de Tibriz. L'Azizi dit qu'il confine vers l'est au Guilan; qu'il y a de Mogan à l'endroit où le Gur se jette dans la mer, 16 lieues, si l'on suit le rivage allant à l'ouest & au nord, & de l'embouchûre du Gur à Derbend 21 lieues en suivant le bord de la mer.

froient, & que de ſe rendre maître de Kandehar. Il ajouta qu'il les avoit convoqués pour leur ſignifier ſa réſolution de ſe démettre du commandement des armées & de la Régence; qu'il leur laiſſoit la liberté de choiſir une perſonne pour le remplacer, même un Roi, s'il le jugeoient à propos, & qu'il leur donnoit trois jours pour ſe déterminer.

Les Députés comprirent alors qu'il aſpiroit au thrône, qu'il ne les avoit aſſemblés que pour les forcer à lui déférer le titre de Roi, dont il avoit uſurpé toute l'autorité; qu'il n'y avoit point à délibérer, & que s'ils ne ſe conformoient pas à ſes vûes, ils couroient riſque d'être tous égorgés, ou de ſe voir réduits à mourir de faim. L'un ou l'autre n'auroit ſûrement pas manqué de leur arriver, puiſque l'armée qui étoit de cent mille hommes au moins, tous gens dévoués à Tahmas Kouli Khan, l'auroit proclamé Roi, s'il eût voulu paſſer par-deſſus les formalités d'une élection; & en ce cas les Députés périſſoient tous ſans miſéricorde par le fer, s'il n'eût mieux aimé les faire mourir de faim au milieu de ce dé-

ſert, où on ne trouvoit point d'autres vivres que ceux qu'il faiſoit diſtribuer.

Il congédia l'aſſemblée, & chargea en même-tems des Officiers affidés de conduire chacun dans ſa tente un certain nombre de Députés, de les bien régaler, & de les diſpoſer à entrer dans ſes vûes. Ses ordres furent exécutés ponctuellement. On leur inſinua qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat d'offrir la Couronne au Régent; & qu'en cas qu'il la refusât, comme il y avoit apparence, il falloit du moins le preſſer de ne point quitter le Gouvernement juſqu'à la majorité de Chah Abbas. Comme les Perſans ſont fort attachés à leurs Rois légitimes, la plûpart des Députés prirent le dernier parti. Lorſqu'ils reparurent devant Tahmas Kouli Khan, ils le remercièrent de tous les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, & le ſupplièrent de vouloir bien continuer de donner ſes ſoins au Gouvernement, en conſervant le glorieux titre de Veli Nimet, quil avoit, diſoient-ils, acquis à ſi juſte titre.

C'étoit éluder la demande tacite

qu'il faisoit de la Couronne. Il refusa donc avec une espèce d'indignation leur demande, & dit qu'il ne vouloit plus se mêler de la conduite des affaires. Ses créatures répandues dans l'assemblée, commencèrent alors à élever la voix. *Il nous faut*, disoient-ils, *un Roi, & nous n'en voulons point d'autre que Veli-Nimet.* Les Députés croyant déja voir le sabre levé sur leur tête, furent obligés de tenir le même langage, & par-là tous les suffrages se trouvèrent réunis en faveur de Tahmas Kouli Khan : on le pria très-humblement de vouloir bien accepter la Royauté. Après quelques momens de résistance affectée, il déclara qu'il se rendoit à leurs instances, mais à condition qu'ils prêteroient serment de fidélité tant à lui qu'à sa postérité, & que l'on se soûmettroit à certains points de doctrine contestés jusqu'alors.

Cette dernière condition n'étoit pas du goût des Mollas : le premier d'entre eux prit la parole, & dit qu'il y avoit du danger à vouloir innover dans la Religion. Il alloit le prouver, quand le nouveau Roi lui imposa silence en le faisant étrangler

devant toute l'aſſemblée. Les autres comprirent qu'il falloit céder. Ils ſouſcrivirent ſur le champ à tout ce qu'il voulut, & il fut proclamé Roi ſous le nom de Nadir Chah. Ceci arriva au mois de Mars. L'on frappa peu de tems après la monnoie à ſon coin, & la prière du Vendredi ſe fit à ſon nom dans toute la Perſe.

CHAPITRE XXXV.

LES Mollas murmuroient aſſez ouvertement du mauvais traitement fait à leur Chef. Ils diſoient que c'étoit un attentat horrible, dont il n'y avoit point d'exemple; & jugeant que Nadir Chah n'étoit pas diſpoſé à reſpecter leur caractère, ils cherchèrent à le rendre odieux. Pour cela, ils inſinuèrent par-tout que c'étoit un homme ſans religion, qui ne manqueroit pas de renverſer celle des Chias.

Nadir Chah informé de leurs diſcours ſéditieux, en fit appeller pluſieurs, & leur demanda quel uſage ils faiſoient des grands biens dont

ils étoient en possession. Un des plus hardis d'entre eux voyant les autres embarrassés, répondit qu'une partie de ces biens étoit employée suivant l'intention des donateurs à des oeuvres pies, que l'autre servoit à la subsistance des Mollas, qui prioient Dieu sans cesse pour la prospérité du Roi, & pour celle de tout le Royaume.

Nadir Chah répliqua que leurs prières étoient visiblement inutiles; puisque la Perse avoit été si long-tems en proie à ses ennemis, ses Rois déposés ou errans, & les peuples accablés de toutes sortes de maux: qu'il n'étoit pas moins évident que ses prières & celles de ses troupes avoient été efficaces, & qu'il étoit juste qu'il jouît lui & son armée de ces revenus. En même-tems il ordonna de faire une recherche exacte de ces biens; & par l'état qui lui en fut présenté quelques jours après, il vit que les revenus annuels des Mollas montoient à un million de Tomans. Il les confisqua, disant qu'il en avoit besoin pour payer son armée; que si le peuple vouloit des Mollas & des Imans, il pouvoit les défrayer; que pour lui, n'ayant besoin ni de leur

savoir, ni de leurs prières, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus long-temsdans l'oisiveté; Que s'ils vouloient cependant prendre parti dans son armée, il leur donneroit une paye proportionnée à la valeur de chacun.

Une entreprise aussi hardie auroit été funeste à tout autre qu'à Nadir Chah; mais il étoit assûré de son armée, qui pour la plûpart étoit composée de Sunnis: ainsi il méprisa l'indignation des Persans; & pour n'avoir rien à craindre de leur ressentiment, il suivit le plan qu'il s'étoit formé de se défaire des Grands, & d'accabler le peuple d'impôts.

La confiscation des biens des Mollas donna lieu à différens discours dans la Perse. Les uns disoient que Nadir Chah avoit toujours été Sunni dans le cœur, quoiqu'il eût fait profession de la Secte des Chias; d'autres en parloient comme d'un homme sans religion. En effet on connut dans la suite qu'il n'avoit fait paroître du zèle pour la Secte des Persans que pour parvenir à ses fins, & que s'il se déclara partisan de celle des Sunnis quand il se vit sur

le thrône, ce ne fut que pour mieux réussir dans les grands projets qu'il avoit formés sur les pays voisins de la Perse, où l'on professoit cette dernière Secte.

Nadir Chah, après avoir congédié les Députés, envoya Abdul Bakikhan en qualité d'Ambassadeur à Constantinople pour la ratification du traité de paix conclu avec le Grand Seigueur, & se rendit à Kazvin pour se faire couronner. Cette cérémonie finie, il marcha à Ispahan, où il s'arrêta quelque tems pour se préparer à l'expédition projettée contre les Afgans. Il partit de cette ville au mois de Décembre 1736, avec une armée de cent mille hommes, & marcha droit à Kandehar. En prenant le titre de Veli Nimet, il quitta le nom de Tahmas Kouli Kan, & le donna à un de ses Officiers avec la qualité de Vekil, c'est-à-dire, Lieutenant. Cet Officier le joignit à Kandehar avec un renfort de quarante mille hommes.

Aussi-tôt après l'arrivée de ce nouveau corps, le Roi se prépara au siège de Kandehar; & pour n'être point inquiété, il dissipa tous les partis des

Afgans qui couroient la campagne. Ensuite il rassembla ses troupes devant la place dans un camp retranché, où il fit même bâtir des maisons, & nomma ce camp Nadir-Abad, c'est-à-dire, l'habitation de Nadir. Ces travaux achevés, il signifia à Huseïn Khan alors Gouverneur, qu'il ne décamperoit pas qu'il n'eût réduit la place.

Ce Gouverneur averti du dessein & de la marche de Nadir Chah, avoit fait entrer dans la ville des vivres & des munitions en abondance, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le siège dura un an, & fut fort meurtrier, à cause des sorties fréquentes que firent les Afgans : mais le Roi trouva à la fin moyen de s'emparer de la Citadelle par surprise, & obligea par-là les assiégés à capituler. La ville fut rendue en 1738. Bien des gens m'ont assûré que Nadir Chah auroit été obligé de lever le siège sans la trahison de Huseïn Khan, qui se laissa corrompre, à ce que l'on prétend. En effet, ce Khan fut continué dans le Gouvernement de la ville, & un grand nombre d'Afgans prirent parti dans l'armée du Vainqueur.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

CE fut alors que Nadir Chah prit la résolution d'entrer dans l'Inde. Le desordre qui s'étoit introduit dans le gouvernement de cet empire par la nonchalance du Vezir-Kamer ed-din Khan, livré au vin, aux femmes & au plaisir de la chasse, força l'Empereur Muhammed Chah (1)

(1) Les Empereurs Muguls * ou Mogols, selon notre manière de prononcer, descendent de Teïmour dans l'ordre suivant :

* *Mugul* signifie blanc.

Teïmour Kiurekian, que nous appellons Tamerlan, naquit le 6 Avril 1336 à Keche, autrement dite Chehri-Sebez ou la ville verte, à une journée de Semerkand. Il monta sur le thrône à Balkhe le 8 Avril 1370, conquit Maveraulnehre, Bedakhechan, Kharezme, le Turkistan, le Zablistan, le pays de Gour, l'Inde, jusqu'à Dilli, l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Il avoit une armée de cent mille hommes, quand il fit son expédition dans l'Inde, & de deux cens mille lorsqu'il défit Bayezid Empereur Turc. Il tomba malade à Atrar, & mourut le 8 Février 1405 dans le tems qu'il étoit en marche pour faire la guerre aux Tatars de la Khata.

Chah Rouh, fils de Teïmour, régna après son père l'espace de 43 ans, & mourut en 1447.

de rappeller à la Cour Nizamul Mulk.

Sultan Ebou Seïd, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran Chah, qui étoit le troisième fils de Teïmour, naquit en 1427, monta sur le thrône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469.

Umer Mirza, quatriéme fils d'Ebou Seïd, naquit à Semerkand l'an 1456, & mourut en 1494.

Zahireddin Baber, fils d'Umer Mirza, naquit en 1483, monta sur le thrône le 8 Juin 1494, régna d'abord dans Mavera Ulnehre, fit ensuite la conquête de Kiabul, de Kandehar, de Bedakhechan, de Gaznin & de toute l'Inde, excepté le Dekien, le Gutcherat, & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut enterré à Kiabul. Il a fait la relation de sa vie sous le titre de Vakeat-Baberi.

Nasreddin Humaïoun, fils de Baber, naquit à Kiabul en 1508, monta sur le thrône à Egrè en 1530, fit la conquête du Maleva, du Gutcherat & du Bengale; fut après chassé de son Royaume, se retira en Perse, & demanda du secours à Chah Tahmas, fils d'Ismaïl, qui l'aida à rentrer dans ses Etats. Il mourut en 1556.

Dgelal eddin Ekber naquit à Emir Kiout, l'an 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à Kalainour, dans la Province de Lahour, réduisit presque toute l'Inde sous son obéissance, & mourut à Egrè en 1605.

Selim, fils aîné d'Ekber, nâquit à Fethepour, à 12 lieues d'Egrè, en 1569, monta sur le thrône dans ce dernier lieu en 1605, sous le nom de Noureddin Dgihanguir, & mourut à Tchingaristi en 1627. Il étoit un Prince efféminé, qui se laissa gouverner par une

un des Ministres d'Etat, & Gouver-

belle femme nommée Nour-Dgihan.

Chihabeddin Chah Dgihan, troisième fils de Dgihanguir, naquit en 1592, monta sur le thrône à Egrè en 1628, transporta le siège de l'Empire de cette ville à Dilli en 1647; ce qui est cause qu'on a appellé cette ville Chah Dgihan abad. Après avoir régné 30 ans, il fut déposé par son fils Eurenkzib, qui le fit enfermer dans le château d'Egrè, où il mourut l'an 1666.

Muhy-eddin Eurenkzib, troisième fils de Chah Dgihan, naquit le 22 Octobre 1618, monta sur le thrône à Egrè en 1658, fit enfermer son frère Murad Bahche, se rendit maître de Dilli, relégua son pere à Egrè, marcha à Bengale contre son frère Sultan Chudja, le défit auprès de Kievrè, fut proclamé Empereur pour la seconde fois en 1659, sous le nom d'Alem-guir, fit mourir son frère Dara Chukiouh, emprisonna son propre fils Sultan Muhammed, & Suleïman Chukiouh, fils de Dara Chukiouh, dans le château de Guvaliar. Son fils Muhammed Ekber se révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'Eurenkzib marchoit contre les Radjeputs. Il poursuivit son fils jusque dans le Dekien, & l'obligea de se sauver par mer en Perse. Pendant près de 50 ans qu'Eurenkzib régna, il fit continuellement la guerre, conquit Bichapour & Haïder-Abad, sans compter d'autres territoires & places fortes du Dekien, dont la conquête augmenta considérablement les revenus de l'Empire; mais il perdit Kandehar, Balkhe & Bedahchan. Il mourut en 1707 à Ahmed Niguer, & fut

neur du Dekien (2) comme le seul

enterré auprès du Derviche Chahzeïn eddin, dans le voisinage de cette ville.

Muhammed Muzem, fils d'Eurenkzib, partit de Kiabul à la tête d'une armée, livra bataille à son frère Muhammed Azem, auprès d'Egrè, le défit, & fut proclamé Empereur sous les noms de Kutebeddin Behadir Chah & de Chahalem. Il marcha alors contre son frère Kiam Bahche, qui s'étoit établi à Haïder-Abad, le fit prisonnier, & mourut après un règne de six ans.

Dgihandar Chah, fils de Behadir Chah, monta sur le thrône après avoir vaincu & tué trois de ses frères, fut défait par Ferruh-sier, & obligé de s'enfuir.

Ferruh-sier, fils d'Azim elchan, & petit-fils de Behadir Chah, monta sur le thrône, fut déposé quelque-tems après par deux Seigneurs de sa Cour nommés les Seïds, qui l'aveuglèrent, & le firent mourir en 1719.

Refi edderedjat, fils de Refi elchan, & petit-fils de Behadir Chah, fut tiré par les Seïds du château de Selimguer, où l'on enferme les Princes du Sang, & mis sur le thrône dans la place de Ferruh-sier. Trois mois après, les Seïds le firent aussi mourir, & mirent dans sa place son frère Refieddewlet, qui mourut peu de jours après de mort naturelle.

Nasreddin Muhammed Chah, fils de Dgihan Chah & petit-fils de Behadir Chah, fut mis sur le thrône par les mêmes Seïds, qui le gouvernèrent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite; mais il eut le malheur d'éprouver de plus grands maux.

(2) Le *Dekien* qui fait partie de l'Empire

homme capable de rétablir l'ordre.

Ce Ministre s'étoit retiré de la Cour par mécontentement. Aussitôt qu'il reçut les ordres de l'Empereur, il laissa le gouvernement à son fils Gazi ed-din Khan, se rendit en diligence à la Capitale, & fut admis à l'audience de l'Empereur, qui lui conféra la dignité de Vékil Mutlak, c'est-à-dire, Lieutenant absolu, qualité qui le mettoit au-dessus du Grand

du Mogol, est situé au sud du Gutcherat. Il s'étend depuis le commencement de la rivière de Bat jusqu'à celle d'Aliga, l'espace de deux cens cinquante milles, & il est divisé en trois parties, qui sont la montagne de Vegat, qui le traverse d'un bout à l'autre par le milieu, & les pays situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme, au rapport de l'Auteur de Heft Eklim, 360 forts. On prétend qu'il a été nommé Dekien, qui signifie bâtard, à cause que les Dilems, après l'avoir conquis, se mêlèrent avec les femmes du pays: ce mélange a produit une race métisse. Ahmed Niguer, que le Géographe Turc place à 115 d. de long. sur 20 de lat. en est la Capitale. Elle surpasse les autres villes de l'Inde par la bonté de l'air & de l'eau, de même que par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un fort que l'on regarde comme imprenable, des conduits soûterrains qui fournissent de l'eau à toute la ville, des jardins & de belles promenades.

Vezir : mais il ne prévoyoit pas les desagrémens auxquels ce nouveau rang alloit l'exposer. Khan Devran, Généralissime des armées, étoit le premier favori ; l'Empereur ne pouvoit rien lui refuser : il le consultoit dans toutes les affaires, & suivoit toujours son avis. Les autres Seigneurs de la Cour plongés dans la débauche, passoient leur tems avec des femmes ou avec des boufons.

Voyant que Nizam-ul-Mulk vouloit rétablir l'ordre, & remettre les choses sur le pied où elles étoient du tems de l'Empereur Alemguir, ils eurent recours aux cabales pour le supplanter. Il le traversèrent en tout, & rendirent sa capacité, sa prudence & ses bonnes intentions inutiles. Nizam-ul-Mulk s'apperçut bientôt qu'il travailloit en vain. Ses avis ne passoient pas ; ses réprésentations n'étoient point écoutées. Ses ennemis encouragés par le succès, allèrent jusqu'à se mocquer de lui ouvertement, & le tournèrent en ridicule.

Leur insolence le piqua au vif. Fâché d'être à une Cour ou le desordre & l'indépendance régnoient, il prit la résolution de s'en tirer sous quelque prétexte honnête. Il alla un

jour faire sa cour à l'Empereur, & lui demanda la permission de retourner dans le Dekien, où sa présence étoit nécessaire, disoit-il, pour contenir les Radjas * prêts à se révolter. Il obtint son congé & partit.

* Ce sont les Princes idolâtres chez les Indiens.

Dès qu'il fut arrivé dans le Dekien, il songea aux moyens de se venger de ses ennemis, en ouvrant les yeux à Muhamed Chah sur la conduite insensée de ceux qui l'environnoient, & sur le danger où l'Empire se trouvoit exposé. Dans cette vûe il s'adressa à Sahou Radja, à Badgira & à d'autres chefs des Merehès du Dekien, qu'il excita à la révolte. Il leur insinua que dans l'état où étoit la Cour, ils pourroient non-seulement tirer raison des injustices qu'on leur avoit faites, mais encore obtenir tout ce qu'ils demanderoient, s'ils avoient le courage de prendre les armes; qu'il leur seroit facile de pénétrer jusqu'à la capitale, & qu'ils ne devoient craindre aucune résistance.

Ces peuples, naturellement portés au brigandage, saisirent avec empressement cette occasion pour s'affranchir du joug qu'on vouloit leur imposer, & pour s'enrichir par le

pillage. Réunis dans le Maleva pour exécuter ce projet, ils commencèrent les hostilités par le siège de la ville où résidoit Behadir Khan, Gouverneur de la Province. Celui-ci ayant été tué & la ville prise, ils ravagèrent tout le pays, *laissèrent les campagnes noires comme si le feu ou les sauterelles y avoient passé*, & se retirèrent chez eux.

Il ne se fit à la Cour aucune diligence, on ne se remua pas même pour châtier les Merehès, & pour les empêcher de porter le desordre plus loin. Les Ganines, autre peuple du Dekien, profitèrent de cette négligence, & se répandirent l'année suivante en grand nombre dans le Gutcherat (3). Ils ne se contentè-

(3) Le *Gutcherat*, pays dépendant de l'Empereur Mogol, est situé sur la côte occidentale de la presqu'isle de l'Inde, au-dessous de l'embouchure de l'Indus. Il a environ cent soixante milles d'Allemagne en long, & presqu'autant en large. On l'appelle aussi Kienbaït, d'une ville de ce nom, que le Géographe Turc place à 115 d. de long. sur 24 de lat. le Canon à 99 d. 20 m. de long. sur 22 d. 20 m. de lat. & les Etvals à la même long. sur 26 d. 20 m. de lat. à trois journées de chemin au sud-est d'Ahmed-abad, à une pareille distance de Bervedge, qui est au sud, & à

rent pas du quart des impositions sur la Province, que les Empereurs leur ont accordés; ils firent de grandes vexations, & poussèrent leurs courses jusqu'aux environs de Gualiar.

trois milles de la mer, suivant l'Idrisi, sur une petite rivière qui se jette dans un golfe de trois journées de longueur. Dans ce golfe il y a beaucoup de danger à cause du flux & du reflux qui y sont considérables. L'eau se retire quelquefois l'espace de trois milles, & découvre de grands rochers sur lesquels il périt souvent des vaisseaux. Pour y entrer on prend des pilotes à Diu. Kienbaït est une des grandes & belles villes de l'Inde. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries & d'autres marchandises qu'on y apporte de tous côtés, particulièrement de dents d'Eléphans, qui viennent de Rufala, & dont les habitans de Kienbaït ornent leurs maisons, qui sont bâties de briques & de marbre blanc.

Ahmed-abad, capitale du Gutcherat, est dans un canton fertile & charmant, sur une petite rivière. L'air & l'eau de cet endroit, qui étoit d'abord un bourg nommé Esavul, plurent tant à Ahmed Chah, Roi du Gutcherat, qu'il en fit une ville l'an de l'hégire 813, & la fortifia. Sultan Mahmoud en bâtit ensuite à quelques lieues de là une autre qu'il nomma Mahmoud-abad. Ces deux villes accrûes à la longue se sont jointes, de manière qu'elles n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y sont plus spacieux & plus propres que dans les autres villes de l'Inde. Les boutiques ont deux, & quelquefois trois étages; elles sont plus belles & plus ornées qu'ailleurs. Les

La nouvelle de la déſolation que les Ganimes & les Merehès cauſoient tour à tour dans le Dekien & dans le Gutcherat, parvint bientôt à la Cour. Les plaintes des habitans, qui imploroient la protection de l'Empereur contre ces brigands, s'y firent auſſi entendre. Il ne fut pas poſſible aux Miniſtres de diſſimuler plus long-tems la grandeur du mal, ni de le cacher à Muhammed Chah. On réſolut donc de prendre des meſures pour remédier aux deſordres.

Cette commiſſion importante fut confiée aux ſoins de Khan-Devran, du Vezir, & de quelques autres Umeras *, qui répondirent fort mal à la confiance de leur maître : car quoiqu'ils euſſent une nombreuſe armée, avec laquelle ils auroient pû châtier

* Umera veut dire les Grands.

hommes y ſont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuſe. Souret, que nous prononçons Surat, eſt une ville maritime du même pays, à cinq journées au ſud d'Ahmed-abad. Elle eſt bien fortifiée, & il s'y fait un très-grand commerce. Diu eſt une autre ville à l'entrée du golfe, à l'oueſt de Kienbaït, à 111 d. de long. ſur 21 de l. ſuivant le Géographe Turc. Guvè, que nous appellons Goa, & Demen ſont du même pays, Ces villes appartiennent aux Portugais.

les rébelles, & les faire rentrer dans le devoir, ils ne songèrent à rien moins qu'à les combattre. Impatiens de retourner à leurs plaisirs, ils firent un accommodement honteux avec les Ganimes, leur confirmèrent le don du quart des impôts, à condition qu'ils quitteroient les armes, & après cette belle expédition ils retournèrent à la capitale, où ils firent valoir leurs exploits.

On s'apperçut bientôt de la mauvaise conduite des Généraux. La même année les Ganimes reprirent les armes, firent des courses jusqu'à Ekber-abad (4), & se proposèrent de lever des contributions, même aux

(4) *Ekbèr-abad* ou *Egrè*, ci-devant capitale de l'Inde, est à 80 milles à l'est & au sud de Dilli. Elle dépendoit originairement de Bianè. Sultan Eskiender s'appliqua à en faire une grande ville : Chir Khan & Selim Khan eurent le même dessein après lui, & y réussirent parfaitement. Ekber Chah, du nom de qui elle a été appellée Ekber-abad, l'orna de Palais magnifiques & de beaux jardins, qu'il plaça des deux côtés de la rivière de Tchoun, ou Tchumna, Jomanes des Anciens, qui passe au milieu de cette ville. Le fort d'Egrè est construit de pierres si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles semblent n'en faire qu'une. On employa quatre années & des

portes de la capitale. Khan Devran & le Vezir furent envoyés contre eux pour la seconde fois, & s'arrêtèrent à Ekber-abad. Les Merehès avoient passé quelque-tems auparavant le Tchoun, dans le dessein d'attaquer Audih, Province gouvernée par Seadet-Khan.

A la première nouvelle que ce Khan avoit eue de leurs mouvemens, il s'étoit mis en marche avec un nombre suffisant de troupes pour les combattre, & leur avoit livré une bataille, dans laquelle il avoit tué environ cinq mille hommes, & fait prisonniers deux de leurs Officiers généraux. Après cette défaite les Merehès ne se sentant pas assez forts pour faire tête à l'armée du Vezir & de Khan Devran, avoient pris la fuite, & s'étoient dispersés dans les environs de Ferid-abad, ville à dix lieues de la capitale.

Les deux Généraux instruits de cet heureux succès, pressèrent Seadet Khan de venir les joindre. Dès

sommes immenses à sa construction. Hisar, grande ville, est à l'est & au nord d'Egrè. Lekienhou, ville plus petite, est à l'est.

qu'il fut arrivé, ils s'avancèrent à grandes journées à la poursuite des vaincus, & arrivèrent à Ferid-abad quelques heures après que les Merehès s'étoient retirés de-là pour aller à Kialikia, dans le voisinage de Dilli, où ils avoient surpris les habitans un jour de fête. Il est vrai qu'ils n'avoient tué personne : ils s'étoient contentés de les piller, & se préparoient à saccager Chah-Dgihan-abad (5).

(5) C'est la ville de *Dilli*, qui a été appellée ainsi du nom de l'Empereur Chah-Dgihan. Le Géographe Turc la place à 120 d. de long. sur 20 de lat. mais il me paroît qu'il y a du mécompte tant dans la longitude que dans la latitude, puisqu'il avoue que cette ville est à l'est & au sud de Lahour, & qu'elle n'en est éloignée que de 15 journées de chemin. Dilli est située dans une plaine sablonneuse & pierreuse sur la rivière de Tchoun, qui y est aussi grande que l'Eufrate. Elle a des murs de briques, des promenades & des jardins charmants, entre autres un endroit appellé le lieu de chasse de Firouz-Chah, où il y a un grand édifice, au milieu duquel on voit une colonne de pierre d'une seule piéce, laquelle a 30 coudées de haut sur 3 de diamètre, sans compter beaucoup d'autres choses remarquables. L'ancienne Dilli, aujourd'hui ruinée, est à une lieue de la nouvelle, que le Canon & Ibni-Saïd placent à 133 d. 50 m. de long. sur 35 d. 50 m. de lat.

L'Empereur allarmé de leur proximité avoit donné ordre à Emir Khan & à Hafen Khan de marcher avec l'artillerie, pour les empêcher d'entrer dans la ville. Ceux-ci avoient pris poste à quelque distance de-là. Les brigands vinrent les attaquer avec fureur. Il y eut un grand carnage; on se battit bien de part & d'autre, & la victoire fut long-tems disputée : mais Hafen Khan ayant enfin été tué avec un grand nombre de ceux qu'il commandoit, les Merchès mirent en fuite Emir Khan avec le reste des troupes. Ils étoient sur le point d'entrer dans Dilli quand les trois Généraux arrivèrent. Le Vezir qui avoit pris les devans, les attaqua le premier, les deux autres arrivèrent peu après. On les défit d'autant plus aisément, qu'ils avoient beaucoup souffert dans le premier combat, & qu'ils étoient presque rendus de fatigue. Ils prirent la fuite, & ne s'arrêtèrent qu'après avoir mis une distance de douze lieues entre eux & les vainqueurs.

Si on avoit profité de leur déroute, ils n'auroient peut-être pas été en état, ou n'auroient pas eu la har-

dieſſé de continuer leurs brigandages : mais ſoit que l'armée du Vezir & de Khan Devran fût haraſſée par des marches forcées, ſoit que les Généraux craigniſſent la fatigue, ils pourſuivirent les fuyards l'eſpace de deux ou trois lieues ſeulement, après quoi ils gagnèrent à leur aiſe le Seraï d'Allah-verdi à ſept lieues de la capitale, où ils s'arrêtèrent.

Cette négligence fut ſalutaire aux rébelles, qui revenus de leur frayeur ſe raſſemblèrent : mais comme ils avoient perdu beaucoup de monde dans les différentes actions, & qu'ils voulurent gagner du tems, ils envoyèrent offrir aux trois Généraux de ſe ſoumettre. Cette propoſition fut acceptée par le Vezir & par le Khan Devran. Seadet-Khan outré de l'indolence & de la ſotte préſomption de ces deux Courtiſans, retourna dans ſon Gouvernement ſans vouloir aller à la Cour, plaignant en lui-même l'Empereur & l'Empire, & mépriſant des gens ſi peu dignes des faveurs de leur maître.

CHAPITRE XXXVII.

LE Vezir & Khan Devran firent leur entrée dans la capitale, rendirent compte à l'Empereur de leurs exploits, & ne manquèrent pas de relever les avantages qu'on devoit attendre de l'accommodement qu'ils venoient de faire avec les rébelles : mais quelque couleur qu'ils employassent pour cacher leur mauvaise conduite, ils ne purent empêcher que l'Empereur ne découvrît leur lâcheté dans cet accommodement.

Ce Prince n'ignoroit pas que Nizam-ul Mulk étoit le véritable auteur des desordres que les Ganimes & les Merehès commettoient, & qu'il n'étoit possible de les faire cesser qu'en rappellant ce Ministre à la Cour. Il prit donc le parti de lui faire écrire dans les termes les plus gracieux, & l'invita à se rendre auprès de lui, avec promesse d'une entière sûreté pour sa personne, & de toutes sortes d'agrémens.

Cet habile homme se persuada

d'autant plus facilement que ces promesses étoient sincères, qu'il savoit le besoin qu'on avoit de lui ; espérant d'ailleurs trouver des occasions de se venger de ses ennemis, il ne fut pas long-tems à se déterminer : mais afin que son retour parût l'effet de l'obéissance aux ordres de son maître, il ne se pressa pas de partir jusqu'à ce qu'il reçut une seconde lettre semblable à la première, si ce n'est qu'elle contenoit des assurances plus fortes.

Alors il se mit en chemin & se rendit en peu de tems à la Cour : mais il fut bien étonné de voir qu'on y vivoit & que l'on traitoit les affaires comme auparavant. Khan Devran étoit toujours en grande faveur, & le traversoit dans tous ses desseins. Quand il paroissoit à la Cour, les Courtisans qui s'étoient donné le mot, l'insultoient par leurs gestes, & cherchoient mille moyens de le tourner en ridicule. On m'a même assuré qu'un jour qu'il entroit chez l'Empereur, Khan Devran dit assez haut, voici le Maïmoundgi qui arrive. Ce terme signifie proprement un charlatan, qui amuse le peuple en

faisant danser des singes, & dans le figuré on l'emploie pour désigner un fourbe. Nizam-ul Mulk répondit : Si je suis Maïmoundgi, je saurai bientôt te faire danser.

Ces insultes redoublèrent son chagrin ; & comme il prévoyoit que l'Empereur ne lui permettroit pas de retourner dans le Dekien, il songea à trouver quelqu'autre moyen pour sortir d'un état si violent. Il tâcha d'abord de mettre le Vezir dans ses intérêts, & l'invita à travailler de concert avec lui à rétablir le bon ordre, tant à la Cour que dans les affaires : mais quoiqu'il y eût entre eux une double alliance par le mariage de leurs enfans *, le Vezir prit un parti tout opposé.

* Le fils de Nizam-ul-Mulk avoit épousé la fille du Vezir, & le fils du Vezir avoit épousé la fille de Nizam-ul-Mulk.

Nizam-ul Mulk voyant qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté, songea à d'autres moyens. Toute réflexion faite, il trouva qu'il falloit employer un remède violent pour guérir un mal desespéré. Il se proposa donc d'augmenter un desordre qu'il ne pouvoit arrêter, dans le dessein de trouver l'occasion de se défaire de ses ennemis, & en particulier de Khan Devran.

Personne ne lui parut plus propre à concourir à ses vûes que Seadet Khan. Il savoit qu'il s'étoit retiré dans son Gouvernement aussi mécontent de l'Empereur, qui avoit paru peu touché des services qu'il venoit de rendre à l'Etat, qu'indigné contre Khan Devran, qui pour se faire valoir cherchoit à les rabaisser. Il lia un commerce secret avec ce Khan, & s'étant assurés l'un de l'autre, ils convinrent entre eux, que pour ouvrir les yeux à l'Empereur, & pour perdre Khan Devran leur ennemi commun, il falloit engager Nadir Chah, qui assiégeoit alors Kandehar, à entrer dans l'Inde. Telle fut la première cause de l'expédition de ce Roi dans l'Indostan.

CHAPITRE XXXVIII.

LA prise de la ville de Kandehar fut bientôt suivie de la réduction de toute la Province. Pendant que Nadir Chah étoit occupé à s'assurer de sa nouvelle conquête, il reçut les lettres de Nizam-ul-Mulk, &

de Seadet Khan, qui le sollicitoient vivement à entrer dans l'Inde à la tête d'une armée. Il y fit une réponse fort ample par le détail des dangers & des difficultés qu'il prévoyoit dans l'exécution d'une pareille entreprise. Il représentoit que les Afgans, sujets du Mogol, occupoient les défilés des montagnes escarpées, par lesquels il falloit nécessairement passer; qu'après avoir franchi ces défilés, il auroit encore à combattre Nasir Khan Gouverneur de Kiabul, & Zekieria Khan, Gouverneur de Lahour; qu'enfin Muhamed Chah pouvoit lui opposer des armées nombreuses, les renouveller sans cesse, détruire peu à peu l'armée Persanne, quelqu'avantage qu'elle eût eû d'abord, sans parler des grandes rivières qu'il auroit à passer, ni de la difficulté de faire subsister son armée dans un pays ennemi.

Les deux Umeras comprirent par la réponse de Nadir Chah, que l'entreprise l'effrayoit. Ils écrivirent une seconde fois, & lui donnèrent les assurances les plus positives, de lui faciliter l'entrée dans l'Inde, & de lever les obstacles qu'il avoit appré-

hendés. Ces dernières lettres dissipèrent entièrement les craintes. Il pensa alors sérieusement à cette grande entreprise ; & dans ce dessein il attira à son service des Kiurds, des Géorgiens, des Turcs, des Balkhis, des Afgans, tous gens aguerris, accoûtumés aux fatigues de la guerre, & bientôt son armée se trouva forte de cent vingt mille hommes. Il leur donna des habits, des armes, des chevaux, & leur promit la moitié du butin qu'ils feroient dans l'Inde, indépendamment de l'avancement qu'il fit espérer à chacun suivant le rang & le mérite. Les ayant ainsi encouragés, il partit de Kandehar & s'avança vers la frontière de l'Inde.

Aussi-tôt que Nizam-ul Mulk & Seadet Khan furent informés de sa marche, ils écrivirent différentes lettres à Cherzè Khan, à Nasir Khan, & à Zekieria Khan, Gouverneurs du fort de Kiabul, de cette Province, & de Lahour. Ces lettres étoient conçues en ces termes : « Ayant appris que Nadir Chah, in- » formé de l'indolence de l'Empe- » reur & de la mauvaise conduite » de ses Ministres, occupés conti-

» nuellement de la danse & de tou-
» tes sortes de débauches, a formé
» le dessein d'entrer dans l'Inde,
» nous croyons devoir vous avertir
» en amis, que de tous les Seigneurs
» de la Cour il n'y en a pas un seul
» qui ait le courage de se mettre à la
» tête d'une armée, pour vous aider
» à lui disputer le passage. Vous ferez
» donc bien de profiter de cet avis
» pour sauver votre vie & vos biens,
» en vous soumettant de bonne heu-
» re, sans vous amuser à batailler inu-
» tilement avec lui.

Ces lettres firent sur les deux Gouverneurs des Provinces l'effet que Nizam-ul Mulk & Seadet Khan s'étoient proposé. Trop bien instruits de l'état de la Cour, ils ne doutèrent pas que ce qu'on leur avoit écrit ne fut très-vrai, & ne songèrent qu'à leur propre sûreté. Nadir Chah s'avança pendant ce tems, s'empara sans beaucoup de difficulté premierement de Gourbend (1),

(1) *Gour-bend* est un défilé des montagnes du Zabliftan, par lequel on entre dans le pays de Gour, qui est un canton & un bourg au nord de Khandjan. On va de là en trois jours à Mimend, en passant par un désert & de là en

puis de Gaznin (2), marcha ensuite droit à Kiabul (3), & en fit le Siége.

deux à Balkhe par un pays habité. Les autres lieux considérables de ce pays sont Rustak, le fort de Zafer & Baglam. Il y a des mines d'argent & de lapis-lazuli qu'on n'exploite pas. Entre Gour-Bend & un autre endroit appellé Abi-baran sont deux cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le printems. On y trouve une sorte particulière de Tulipes, appellées Tulipes-roses, qui ont une odeur charmante.

(2) *Gaznin* ou *Gazné* est suivant le Géographe Turc à 104 d. ½ de long. sur 33 de lat. suivant les Etvais à 94 d. 40 m. de long. sur 34 d. 44 m. de lat. & suivant le Canon à 92 d. 51 min. de long. sur 33 d. 54 m. de lat. Ibni-Haukal dit que c'est une ville commerçante sur la frontière de l'Inde, des dépendances de Bamian, dont elle est éloignée de huit journées, à 40 lieues de la frontière du Sidgistan. Elle étoit autrefois peu considérable : mais Emir-Sebuktèguin & son fils Sultan Mahmoud l'aggrandirent beaucoup. Une rivière passe à côté, & va se joindre à celle de Kiabul. L'eau est bonne à Gaznin, & l'air très-sain à cause que c'est un pays de montagnes. Les arbres & les vignes portent des fruits, mais en petite quantité, & qui mûrissent rarement. Il y a peu de maladies ; l'on y vit fort long-tems, & il ne s'y trouve point de bêtes venimeuses. Cette ville étoit fort peuplée sous le règne des Princes Gaznéviens, & elle a produit de grands hommes dans la littérature.

(3) *Kiabul* est la capitale du Zablistan,

Nasir Khan, Gouverneur de la Province, s'étoit enfui à la seule nouvelle de l'approche de l'armée Persanne, pour se retirer à Pichaiver : mais Cherzè Khan, Gouverneur du fort de Kiabul, étoit resté

que les Persans appellent Bakheter-Zemin ; pays plus long que large, entouré de montagnes, & borné à l'est par Berchaver & quelqu'autres cantons de l'Inde, à l'ouest par le Kiouhistan & Hezarè, au nord par les pays de Kandez & d'Endez, où la montagne de Hindoukieche lui sert de frontière, au sud par Kizmil & d'autres pays habités par les Afgans. Le Géographe Turc place Kiabul à 105 degr. $\frac{1}{2}$ de long. sur 33 $\frac{1}{2}$ de lat. le Canon à 95 d. 20 m. de long. sur 33 d. 40 m. de lat. & les Etvals à 94 d. 40 m. de long. sur 34 d. 35 m. de lat. Cette ville est située sur le bord d'une rivière, qu'Ibni-Saïd appelle Mehran, bien fortifiée & d'un accès difficile. Elle étoit autrefois en grande considération parmi les Indiens, qui ne reconnoissoient leurs Princes que quand ils y avoient été couronnés. Les montagnes voisines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le Mirobolan n'y croît pas ; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kiabul pour le commerce, on l'appelle Kiabuli, du nom de cette ville. La rivière qui y passe, est appellée par les gens du pays *Hezarè* ; à cause du grand nombre de villes & de bourgs qui sont situés sur ses bords. Elle coule du nord au sud de cette ville, & prend ensuite son cours à l'est & au sud. Après

* Hezar est un mot Persan qui signifie mille.

dans

dans cette forteresse, résolu de la défendre de son mieux, sans se laisser ébranler par les avis des deux Umeras. Il repoussa les attaques des ennemis avec son canon & sa mousqueterie, leur tua beaucoup de monde, & les arrêta pendant un mois entier.

Si sa bravoure avoit été secondée, il auroit peut-être obligé Nadir Chah d'abandonner son entreprise dès le commencement pour retourner en Perse. Il avoit fait pour cela toute la diligence nécessaire : car dès le

avoir passé Nekierhar (*a*) à quatre journées plus bas, puis Pichaiver à deux journées plus loin, elle va à Devav (*b*) à deux journées de là. Les rivières de Pentche-Kiourè & de Suvat n'en faisant plus qu'une, se joignent à elle au sud de ce dernier endroit. A une demi-journée à l'est de Kiabul est un village & un fort du même nom.

(*a*) *Nekierhar* est suivant le Géographe Turc à 106 d. & demi de long. sur 34 de lat. à l'est de Kiabul. C'est une ville bâtie sur le côté occidental d'une fort haute montagne appellée Kiouhi Sefid, c'est-à dire, la montagne blanche.

(*b*) *Devav* est suivant le même Géographe à 108 d. & demi de long. sur 34 de lat. C'est une grande ville située sur le confluant de l'eau de Pentchekiourè, qui vient de l'occident, & de celle qui vient des montagnes de Kiouber qui sont à l'orient. Après avoir joint la rivière de Kiabul elles prennent leur cours vers Dounbedi.

moment qu'il ſe vit menacé d'un ſiège, il dépêcha des couriers à Naſir Khan, de même qu'à Zekieria Khan, leur expoſa le danger où il ſe trouvoit, & les pria de venir au plûtôt le dégager. Il donna même avis à la Cour des progrès de l'ennemi, repréſenta le beſoin qu'il avoit d'un prompt ſecours, & réitéra ſouvent ſes inſtances : mais ni les deux Gouverneurs ni les Miniſtres à qui il s'étoit adreſſé ne ſe donnèrent aucun mouvement pour le tirer d'embarras.

Cela donna à Nadir Chah le tems de faire dreſſer des batteries ſur des hauteurs, d'où il battoit la ville jour & nuit. Enfin après s'en être rendu maître, il fit donner un aſſaut général au fort, & s'en empara. On fit main baſſe ſur toute la garniſon, Cherzè Khan & ſon fils tombèrent vifs entre les mains de Nadir Chah, qui de ſang froid les fit mourir. Le Tréſor qu'on y gardoit depuis le tems de Baber Chah, de même que des magazins remplis d'armes, de tapis, d'habits & d'autres effets évalués à pluſieurs leuks (4) de rou-

(4) *Le Leuk* fait cent mille roupies, la roupie vaut environ 45 ſols de notre monnoie.

pies, reſtèrent au vainqueur, & le mirent en état de pouſſer ſes conquêtes plus loin aux dépens de ſes ennemis.

CHAPITRE XXXIX.

LA nouvelle de la priſe de Kiabul étant parvenue aux oreilles de Muhammed Chah l'allarma vivement. Ce Prince jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & donna auſſitôt ordre d'aſſembler en diligence une armée pour l'oppoſer aux Perſans. Le Radja Tchi-Senguè avoit déja écrit pluſieurs fois à Khan Devran, dont il étoit ami ſincère, pour l'avertir d'être ſur ſes gardes. Il lui marquoit toujours, que l'entrepriſe de Nadir Chah étoit une affaire concertée entre quelques Seigneurs Muguls, qui trahiſſoient l'Empereur & l'Empire; que Cherzè Khan avoit été ſacrifié à cauſe de ſa fidélité; que Naſir Khan s'étoit enfui de peur à Pichaiver, ſans s'embarraſſer de ſa Province ni du reſte; que ſi Zekieria Khan ne tenoit pas bon, comme il

y avoit toute apparence, pour arrêter les progrès de l'ennemi, il étoit de la dernière conséquence que Khan Devran marchât avec une armée, & qu'alors il le joindroit avec ses Radjeputs,

Khan Devran sentant la force & la vérité de ce raisonnement se rendit auprès de l'Empereur, & lui représenta la nécessité de marcher en personne à la tête de son armée. Nizam-ul-Mulk jugea que, pour mieux cacher sa trahison, il devoit appuyer l'avis de Khan Devran. Il le loua en effet, & en pressa l'exécution: mais afin de montrer un plus grand attachement pour l'Empereur, il ajoûta que Sa Majesté ne devoit pas exposer sa personne, mais s'arrêter à Lahour, tandis que lui & les autres Umeras s'avanceroient du côté de Kiabul avec l'armée, pour empêcher les progrès de Nadir Chah, & lui livrer bataille si l'occasion s'en présentoit.

Les ordres furent aussitôt donnés pour la marche de l'armée; on envoya les équipages de l'Empereur au jardin de Chalè-mar, hors de Dilli, & il étoit prêt à partir lorsque Khan

Devran vint rompre toutes ces mesures. Il avoit appris que Nizam-ul Mulk avoit appuyé son avis. Il n'en falloit pas davantage pour le faire changer de sentiment, & pour donner des conseils contraires aux premiers. Quand Nizam-ul-Mulk vit qu'il n'étoit plus question de partir, il retourna auprès de l'Empereur, & insista de nouveau sur son départ, ajoûtant que c'en étoit fait de l'Empire s'il ne partoit pas. Toutes ses représentations furent inutiles. Il étoit suspect, & Khan Devran l'emportoit dans toutes les occasions. Il y eut ordre de faire revenir les équipages; les préparatifs cessèrent tout à coup; l'armée eut ordre de ne point marcher, & Muhammed Chah resta à Dilli.

Cependant Nadir Chah faisoit des progrès. Après avoir laissé une forte garnison dans la citadelle de Kiabul il marcha à Pichaiver (1). Quoiqu'il n'eût rien à craindre d'une Cour dont la division & l'indolence favorisoient ses entreprises, il avoit tou-

(1) *Pichaiver* est une grande ville à 107 d. ½ de long. sur 34 de lat. suivant le Géographe Turc, à une journée à l'occident de Devav.

tefois de grandes difficultés & beaucoup d'obſtacles à ſurmonter avant d'arriver à cette ville. Pluſieurs petits Gouverneurs Indiens (2) réunis aux Afgans de ce canton s'étoient emparés des défilés des montagnes, qu'ils avoient fermés par des abatis d'arbres. Il falloit forcer ces paſſages pour pénétrer dans l'Inde, & la choſe paroiſſoit impoſſible pour peu qu'ils fuſſent défendus.

Nadir Chah étoit raſſuré contre toutes les difficultés par les avis qu'on lui avoit donnés, & ſes troupes étoient animées par l'eſpérance d'un riche butin. Ainſi étant arrivé à ces défilés, il commença les attaques avec beaucoup de chaleur; mais il fut vigoureuſement repouſſé par les Afgans. Ceux-ci poſtés ſur des hauteurs, & bien retranchés, étoient peu incommodés des fléches & des mouſquets des Perſans, qui ne pouvoient en venir aux armes blanches.

(2) Pour diſtinguer ces Gouverneurs des Gouverneurs Mahométans, qui dans l'Inde ont le titre de *Newab*, on appelle les premiers *Zemindar*, qui eſt un mot Perſan composé de *Zemin*, c'eſt-à-dire terre, & *Dar* celui qui tient.

Malgré les pertes que Nadir Chah faisoit, il ne se rebutoit pas. Il revenoit souvent à la charge ; tantôt il gagnoit un peu de terrain, tantôt il le reperdoit, & l'opiniâtreté avec laquelle on se battoit de part & d'autre, rendoit ces attaques fort sanglantes.

Enfin voyant son armée considérablement diminuée par les pertes qu'il avoit faites dans ces combats, qui furent renouvellés presque tous les jours pendant l'espace d'un mois, & craignant de la ruiner totalement, s'il s'obstinoit à forcer ces passages, il imagina un autre expédient. Ce fut d'envoyer dire aux Afgans qu'ils avoient tort de l'arrêter dans sa marche ; qu'il n'avoit formé aucun dessein contre eux ; que faisant grand cas de leur valeur, il les invitoit à prendre parti avec lui, à l'exemple de leurs frères les Afgans de Kandehar ; qu'il leur fourniroit de l'argent s'ils en avoient besoin, & qu'il les meneroit jusqu'à Dilli pour partager avec eux les dépouilles de l'Inde.

Les Afgans se voyant abandonnés par les Gouverneurs des provinces voisines, qui ne leur avoient envoyé

aucun ſecours, mécontens d'ailleurs de la Cour, qui ne leur avoit point payé les ſubſides depuis quatre ans, écoutèrent les propoſitions de Nadir Chah, lui ouvrirent les paſſages, & s'engagèrent à ſon ſervice. Par ce moyen les pertes de ſon armée furent réparées ; elle ſe trouva même plus forte qu'elle ne l'étoit quand il partit de Kandehar.

Ce renfort le mit en état de faire tête aux Afgans des autres diſtricts, aſſemblés pour lui diſputer les paſſages plus avancés, & même de les obliger à ſe ranger ſous ſes étendards. N'ayant plus rien à craindre d'eux, il choiſit dix mille Cavaliers Perſans des mieux montés, ſe mit à leur tête, & ſe rendit après une marche de huit jours & de huit nuits à Pichaiver. Naſir Khan, retranché avec ſept mille Cavaliers ſous cette ville, s'attendoit à une longue réſiſtance de la part des Afgans ſecondés de la difficulté des paſſages, & ne pouvoit s'imaginer que Nadir Chah fût ſi près. Son arrivée imprévûe le troubla. Les nouvelles troupes qu'il avoit ramaſſées prirent l'épouvante & ſe diſpersèrent. Il ne

resta auprès de lui qu'un petit nombre de vieilles troupes, que Nadir Chah attaqua. Elles se défendirent pendant quelques heures : mais les Persans ayant à la fin forcé les lignes, elles furent obligées de plier. Presque tous ceux qui ne périrent pas par le sabre furent faits prisonniers. Nasir Kan lui-même fut pris, & ses bagages furent pillés. Dès que les Afgans de ces quartiers apprirent cette défaite, ils se soumirent à Nadir Chah, qui entra triomphant dans Pichaiver.

CHAPITRE XL.

LA prise de Pichaiver épouvanta l'Empereur & toute sa Cour ; les cabales cessèrent pour quelque tems ; tout le monde fut d'avis qu'il falloit marcher à l'ennemi sans délai ; l'ordre fut donné & exécuté presqu'en même tems ; on fit partir l'artillerie ; les troupes se mirent en mouvement ; Nizam-ul-Mulk, Khan Devran, le Vezir, tous les Umeras se

rendirent avec l'Empereur au jardin de Chalè-mar.

Ce fut le deuxième jour du mois de Chewal de la vingt-uniéme année * du règne de Muhammed Chah que cette armée se mit en marche. Elle étoit de plus de deux cens mille hommes, & elle devoit être augmentée dans la marche par les renforts que divers Gouverneurs de provinces avoient ordre d'amener. Nizam-ul-Mulk craignit que Nadir Chah ne fût accablé ; il eut recours à la ruse ; il conseilla de partager l'armée en différens corps, insistant de nouveau sur la sûreté de la personne de l'Empereur, & sur la nécessité d'un corps de réserve, en cas de quelque desavantage.

*Le mois de Janv. 1739.

Comme on voyoit le danger de plus près, on crut plus aisément que son avis étoit sincère, & il prévalut. Les Umeras eurent ordre de prendre les devans avec le gros de l'armée, pendant que l'Empereur les suivroit à petites journées avec le reste des troupes. Ils hâtèrent leur marche, & arrivèrent au bourg de Kiernal, à 55 lieues de la capitale, où ils s'arrêtèrent. Khân Devran, qui suspectoit

toujours Nizam-ul-Mulk, voulut absolument qu'on y attendît l'Empereur. Ce Prince ayant passé Sak le 18 du même mois, arriva à Kiernal le 5 de Zil-kadè *.

* Le mois de Fevrier.

On tint en sa présence un grand conseil, où il fut décidé que l'armée ne feroit plus qu'un corps, & que l'on se retrancheroit dans ce poste pour y attendre l'ennemi. Ce retardement fut très-favorable à Nadir Chah. Il lui donna le tems de s'assurer de Pichaiver, & de passer la rivière d'Etek (1), dont on pouvoit

(1) La rivière d'*Etek* prend ce nom d'un fort situé sur son bord oriental. Les anciens peuples de l'Inde l'ont appellée *Enider*. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'*Indus*, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la rivière du *Sind*. L'indus sépare dans cet endroit la province de Pichaiver de celle de Lahour. Sa source est suivant le sentiment de quelques-uns fort près de celle du Gange dans la montagne de Nograkout, & il coule l'espace de neuf cens lieues environ du nord au sud. D'autres rapportent qu'il sort du côté méridional des montagnes de Kichemir à 109 d. ½ de long. sur 35 de lat. Il passe à l'est d'Achenaguir, & reçoit l'eau de Kiabul auprès de Roubendi. Prenant après son cours à l'est & au sud, il se mêle avec l'eau de Hezarè, se plie à l'ouest & au sud, laisse le Nilab à l'ouest & au nord, passe à deux journées de là au pied

aisément défendre le passage. Voyant que plus il s'avançoit dans l'Inde,

d'une haute montagne appellée Dgehinkiouh, à deux autres journées à Tchouparé, à deux journées de là à Piloupout, ensuite aux habitations d'Ismaïl Khan & de Fethi-Khan, & à quatre journées de là à Sitpour, après quoi il se joint à la rivière de Tchenhave, & plus bas à celle de Viah. A dix journées plus bas il passe Kiufdi & Bavela, à une plus bas le fort de Metil, à cinq plus bas Pekier, à cinq autres Sehvan, & à cinq autres Nekier Tchetchè. A deux journées plus bas il se partage en deux branches & se jette dans la mer. Cette description est de Cheik-alem-eddin le Kumurri. D'autres prétendent qu'il se divise en trois branches au nord de Nekier-Tetè, dont la première passe à l'ouest de cette ville, & se jette dans la mer auprès du port de Lahuri, & la seconde auprès du bourg de Raniper, à une journée de Lahuri vers l'est. Ils ne font pas mention de la troisième. On donne à l'Indus quarante-deux journées de cours, cinquante stades * dans sa plus grande largeur, quinze pas dans sa plus grande profondeur, & il reçoit environ vingt autres rivières. Les poissons de ces rivières prennent une autre couleur dans l'Indus, & il y a beaucoup de crocodiles.

* Le Géographe Turc se sert de ce terme.

Ebul-Feda qui l'appelle Mehran, dit qu'il passe par le pays de Multan à 96 d. 35 m. de long. sur 29 d. $\frac{2}{3}$ de lat. que prenant son cours au sud & à l'ouest il passe ensuite Mansourè à 95 d. de long. sur 26 d. $\frac{2}{3}$ de lat. & se jette dans la mer à l'est de Deïbul à 92 d. $\frac{1}{2}$ de long. sur 25 d. 10 m. de lat. qu'il ressemble au Nil, en

moins il y rencontroit de difficultés, il marcha droit à Lahour (2).

Zekieria Khan s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour s'y fortifier, & faisoit mine de vouloir se dé-

ce qu'il inonde les pays dans de certains tems, qu'il se retire dans son lit en d'autres tems, & qu'il répand la fertilité par-tout où il passe. L'Auteur du Livre intitulé Resmulmamour dit qu'il commence à 126 d. de long. sur 36 de lat. qu'il coule à l'ouest & au sud jusqu'à 120 d. de long. sur 32 de lat. ensuite à l'ouest jusqu'à 111 d. de long. sur 26 de lat. puis au sud jusqu'à 107 d. de long. sur 23 de lat. & qu'il se divise après en deux branches, dont l'une se jette dans la mer à 104 d. de long sur 20 de lat. Au rapport du Géographe Turc cinq rivières qui sortent des montagnes de Kichemir se joignent à l'Indus. Il en nomme quatre, sçavoir, celle de Viah, qui passe à l'est & au sud de Lahour, & se jette dans l'Indus, auprès d'Outchetchè; celle de Ravi, qui prend d'abord son cours vers le sud dans le pays de Lahour, se plie ensuite vers l'ouest, & se mêle avec l'Indus au-dessous de Suïour; celle de Tchenhav, qui coule à l'ouest & au sud, & s'y jette auprès de Multan; celle de Veïhat, qui se joint au même auprès de Behra.

(2) Le Géographe Turc place *Lahour* à 123 d. de long. sur 31 ½ de lat. les Etvals à 100 d. de long. sur 31 de lat. C'est une grande ville bien peuplée, & située dans un plat pays auprès de la rivière de Ravi. Elle a une forteresse & un beau Palais, & elle étoit autrefois capitale de l'Inde.

fendre : mais fon véritable deffein étoit de fe foumettre fuivant le confeil de Nizam-ul-Mulk. En effet, dès que Nadir Chah parut devant la place, il fe retira avec fon artillerie & fes troupes dans la citadelle, d'où il fit pendant trois jours quelques décharges à coups perdus, après quoi il fe rendit par capitulation.

Nadir Chah ayant pris poffeffion de Lahour, s'y arrêta huit jours pour fe préparer à pourfuivre fes conquêtes. Il laiffa une Garnifon de mille hommes dans la citadelle, continua fa marche fans interruption, arriva en peu de jours à Kiernal, & s'appliqua auffitôt à couper les vivres à l'armée de Muhammed Chah, qu'il trouva retranchée. On n'avoit pas eu foin de faire des provifions fuffifantes pour une armée fi nombreufe; les vivres montèrent bientôt à un prix exceffif; l'abar de froment fe vendoit jufqu'à dix roupies, & même à ce prix il étoit difficile d'en avoir. Seadet Khan avoit eu ordre de venir joindre l'armée. Il s'étoit mis en marche avec vingt mille hommes, mais il ne put arriver à la capitale qu'après le départ de l'Empereur. Il fit toute

la diligence possible pour l'atteindre, & arriva à Kiernal le 15 de Zil-kadè. Quoiqu'il fût entré dans la trahison de Nizam-ul-Mulk, il ne vouloit pas la ruine de l'Empire, mais seulement l'abaissement de Khan Devran & des autres Ministres, contre lesquels il étoit irrité.

Il fut donc très-affligé de voir l'armée dans un si grand danger; & suivant l'impression de sa douleur, il entra brusquement dans la tente de l'Empereur, lui dit avec la franchise d'un fidèle sujet & la liberté d'un soldat, qu'il voyoit avec douleur le camp investi par Nadir Chah, & qu'on eût tant différé de lui livrer bataille; qu'il alloit l'attaquer sur le champ; que si les autres Umeras refusoient de le suivre, il sortiroit seul; qu'il aimoit mieux mourir pour son Prince les armes à la main, que de le voir tomber entre les mains de l'ennemi, après que l'armée auroit péri de faim.

Nizam-ul-Mulk, qui vouloit porter la vengeance plus loin, se roidit fortement contre cette proposition. Il fit son possible pour empêcher Seadet Khan de poursuivre un des-

ſein ſi glorieux, diſant que ce jour étoit malheureux (3); que rien ne preſſoit, & qu'il falloit abſolument différer le combat. Seadet Khan rejetta ſes remontrances, & réſolut dès-lors de rompre les liaiſons qu'il avoit avec lui.

On vint dans ce moment annoncer aux Généraux, que les Perſans avoient forcé les lignes, & qu'ils pilloient les bagages. Seadet Khan ne ſe poſſéda plus: il courut à ſon quartier, monta avec ſon neveu Muhammed Khan ſur un éléphant, cria à ſes gens de le ſuivre: mais la plus grande partie de ſa troupe étoit reſtée en arrière, & ceux qui avoient pû arriver au camp étoient fatigués des marches forcées qu'ils venoient de faire; ainſi il ne ſe trouva accompagné que d'un très-petit nombre de perſonnes. Il attaqua cependant les ennemis avec tant de valeur, qu'il les obligea bien-tôt d'abandonner le pillage. Son courage l'emporta même au point, que ſans attendre d'autre ſecours, il les pourſuivit pendant deux heures.

(3) Les Mahométans croient qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux.

Khan Devran informé de ce qui se passoit entre Seadet Khan & les Persans, sortit de son inaction. La jalousie suppléa chez lui au défaut du courage. Il craignit que si ce Khan revenoit victorieux, il n'eût seul la gloire d'avoir dégagé l'Empereur, & qu'il ne lui enlevât la faveur de son Maître & le commandement des armées. Ces réflexions déterminèrent Khan Devran à paroître aussi sur le champ de bataille. Il donna ordre à ses deux fils, à son frère Muzaffer Khan, à Mirklu, à Alidjand, à Khan Zeman, à Chehdad & à d'autres Umeras de le suivre, & sortit des retranchemens comme pour soutenir Seadet Khan : mais à peine eût-il tiré le sabre, qu'il s'arrêta tout court, aimant mieux être spectateur que de s'exposer.

L'Empereur le suivit de près accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Vezir & de l'artillerie. La confiance aveugle que ce Prince avoit en ce mauvais Général, l'empêcha de distinguer en lui la poltronnerie de la prudence ; il recevoit toutes les impressions qu'il lui donnoit, & régloit tous ses mouvemens sur ceux du Gé-

néral : ainſi quand il vit qu'il s'étoit arrêté, il s'arrêta auſſi, & par cette faute donna le tems à Nadir Chah de ſe préparer au combat.

CHAPITRE XLI.

CEpendant quelques fuyards Perſans gagnèrent leur camp, rapportèrent à Nadir Chah ce qui s'étoit paſſé, & lui apprirent que toute l'armée Indienne étoit en mouvement. Il envoya auſſi-tôt un détachement pour ſoutenir le parti qui étoit aux priſes avec Seadet Khan. Les Perſans reprenant courage à la vûe du renfort, firent ferme & engagèrent le combat de nouveau. Seadet Khan n'étant pas ſecouru ne put pas faire tête aux Perſans, qui l'attaquèrent avec une nouvelle vigueur, tuèrent une partie de ſes troupes, & mirent le reſte en fuite. Ils inveſtirent alors ceux qui montoient les éléphans. Seadet Khan qui étoit de ce nombre, fut pris & conduit au camp des ennemis.

Nadir Chah voyant que tout lui

réussissoit comme on le lui avoit promis, monta à cheval, & marcha avec toute son armée pour attaquer Khan Devran. Dès que les deux armées furent en présence, les Persans entamèrent l'action avec beaucoup de chaleur. Les Indiens soutinrent le choc avec intrépidité; le sang couloit de tous côtés par ruisseaux; le champ de bataille fut en peu de tems couvert de morts & de blessés. Comme les Indiens étoient supérieurs en nombre, leurs pertes se réparoient sur le champ; ils revenoient sans cesse à la charge avec une nouvelle vigueur, & firent à la fin plier l'armée de Nadir Chah, qui commençoit à se battre en retraite, & même à succomber, lorsqu'un accident imprévû rétablit ses affaires & releva ses espérances.

Khan Devran entraîné par l'ardeur des soldats, se trouva engagé fort avant dans la mêlée. Il fut blessé mortellement d'une balle, & tomba à la renverse sur son éléphant. Les Indiens qui combattoient autour de lui le crurent mort & se rallentirent. La nouvelle de sa mort se répandit bien-tôt dans toute l'armée, & causa

un découragement général. Les Persans profitèrent de cet instant pour se rallier. Ils retournèrent à la charge, & se battirent avec d'autant plus d'acharnement, que les Indiens se défendirent plus foiblement. Muzaffer Kan, Chehdad, Mirklu, Ali-Djand, un des fils de Khan Devran, & plusieurs autres Officiers de marque voulant par leur exemple ranimer les troupes, firent des prodiges de valeur & furent tués. Le combat ne cessa qu'à la nuit. Il périt dans cette journée beaucoup de monde de part & d'autre, mais plus du côté des Indiens que de celui des Persans. Muhammed Chah abandonna le champ de bataille, & se renferma de nouveau dans ses retranchemens.

Khan Devran avoit perdu beaucoup de sang par sa blessure & s'étoit évanoui. Revenu à lui, il fut informé de la retraite de l'Empereur, & ne voyant personne de sa part, pas même pour demander de ses nouvelles, il se retira aussi à son quartier. Il n'y trouva ni tentes ni bagages; tout avoit été pillé. Il se fit porter à la tente de l'Empereur & s'évanouit à

ses pieds. A la vûe de ce favori, la douleur de Muhammed Chah, qui l'avoit cru mort, fut un peu calmée. Il le fit porter dans une de ses tentes, y envoya son premier Chirurgien pour le panser, & ordonna qu'on en eût grand soin.

Nizam-ul-Mulk voulant joindre l'insulte à la vengeance, alla le lendemain voir Khan Devran. Après lui avoir demandé comment il se trouvoit de sa blessure, il ajoûta d'un ton railleur: *Je suis fâché que tu n'ayes pas le tems de voir comment je fais danser les singes.* Khan Devran jetta sur lui un regard furieux; & poussant un profond soupir, il lui dit: *Faut-il que dans l'état où je suis, je reçoive de toi une seconde blessure? Va, contente-toi de t'être vengé de moi, & sers à l'avenir ton maître plus fidélement que tu ne l'as fait jusqu'à présent.*

Nizam-ul-Mulk étoit trop content pour être sensible aux reproches; & loin de profiter d'un avis si salutaire, il ne songea qu'à se venger de ses autres ennemis. Il s'en alla sans répliquer, & entra chez l'Empereur, à qui il raconta d'un air touchant le triste état où il avoit trouvé le Gé-

néral. Il s'étendit ensuite sur les funestes effets de la Guerre, sur le danger auquel sa Majesté se trouvoit exposée, outre qu'elle auroit le chagrin d'apprendre à chaque instant la mort de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers; & conclut que le salut de l'Empire dépendoit d'un prompt accommodement avec Nadir Chah, qu'on ne pouvoit plus espérer de repousser à force ouverte.

Ce discours artificieux donna de l'inquiétude à Muhammed Chah. Il auroit mieux aimé livrer une seconde bataille, que consentir à un accommodement, qui ne pouvoit être que honteux & fort desavantageux : mais les Umeras sur lesquels il comptoit le plus, avoient été tués ou blessés dangereusement; ainsi il ne sçavoit à qui s'adresser pour les conseils, ni à qui confier le commandement de l'armée. Tous ceux qui l'environnoient, craignant l'ascendant que Nizam-ul-Mulk avoit pris, parloient comme lui, ou gardoient le silence. L'Empereur se vit par conséquent dans la nécessité de se rendre aux avis de ce Ministre, & de demander

la paix, quoiqu'il eût une armée beaucoup plus forte que celle de l'ennemi, & qu'il pût en assembler encore une autre plus nombreuse.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, Nizam-ul-Mulk voulut être lui-même le négociateur de la paix. Il se fit donner un plein pouvoir, se rendit au camp de Nadir Chah, & traita avec lui. Ils souhaitoient l'un & l'autre cette entrevûe, pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Les conditions du Traité furent bien-tôt arrêtées entr'eux, & Nizam-ul-Mulk retourna au camp, chargé de présens.

Lorsque Khan Devran apprit qu'on négocioit la paix, il jetta un profond soupir, en plaignant le sort de l'Empereur, & mourut un instant après. Ce Khan fut toujours fidèle à son Maître, & sincèrement attaché à ses intérêts. S'il avoit été aussi bon Capitaine qu'habile Courtisan, & que la vie voluptueuse de la Cour n'eût pas énervé son courage, on n'auroit pas vû dans l'Inde les malheurs qui l'ont désolée.

Par sa mort Nizam-ul-Mulk se trouvant sans rival, exerça avec une plei-

ne autorité la charge de Vekil Mutlak ou de Lieutenant abſolu, au lieu que jufqu'alors il ſembloit n'en avoir eu que le titre. Dans le deſſein de ſe rendre encore plus puiſſant, il demanda auſſi la charge de Généraliſſime, dès que Khan Devran eût expiré, & l'Empereur n'oſa la lui refuſer.

Par-là, devenu maître abſolu dans le conſeil & dans l'armée, il retourna auprès de Nadir Chah pour conclurre le traité. Il fut convenu que Muhammed Chah auroit une entrevûe avec Nadir Chah, qu'il lui feroit un préſent de deux mille Kiurours (1), & que ce Roi ſortiroit des Etats du Mogol. Quant au cérémonial de l'entrevûe, il fut réglé de la manière ſuivante : que l'on dreſſeroit une tente entre les deux armées; que les deux Princes s'y rendroient, Nadir Chah le premier & Muhammed Chah le dernier ; qu'à l'arrivée de l'Empereur le fils du Roi de Perſe feroit quelques pas en avant pour le conduire à la tente; que Nadir Chah iroit le recevoir à la porte, & le meneroit juſqu'au fond de la tente, où

(1) Le Kiurour fait cent Leuks.

il

il y auroit deux thrônes vis-à-vis l'un de l'autre, sur lesquels ils se placeroient tous deux en même-tems; qu'après quelques momens d'entretien Muhammed Chah retourneroit à son camp; & qu'on lui rendroit en sortant les mêmes honneurs qu'en arrivant.

Seadet Khan informé de ce qui se passoit, fut saisi de dépit & de jalousie. Voyant que Nizam-ul Mulk alloit seul remporter tout le fruit d'une trahison à laquelle il avoit eu d'abord tant de part, il se repentit d'avoir repris des sentimens de fidélité pour son maître. Il voulut partager avec Nizam-ul Mulk les faveurs de Nadir Chah. Dans cette vûe, il prit le parti de retourner à la trahison, & d'enchérir sur la méchanceté de son concurrent. Il fit insinuer au Roi que Nizam-u Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence de l'Empereur des Indes, ni à la grandeur du Roi de Perse; que s'il vouloit marcher jusqu'à Dilli, il lui promettoit le double de ce que Nizam-ul Mulk avoit offert, pourvû toutes fois qu'il n'écoutât

plus les conseils de ce Ministre qui le trompoit, qu'il retînt l'Empereur lorsqu'une fois il l'auroit auprès de lui, & qu'il se fît rendre compte du trésor.

Cette proposition qui flattoit l'avidité de Nadir Chah, fut très-bien reçue. Dès ce moment, il résolut de ne point observer le traité. Il ordonna un grand festin; l'Empereur arriva accompagné de Nizam-ul-Mulk, & fut reçu de la manière dont on étoit convenu. Après les premiers complimens Nadir Chah fit signe de servir, & pria l'Empereur d'agréer ce repas; Muhammed Chah l'accepta.

Pendant qu'ils étoient à table, Nadir Chah lui parla ainsi : *Est-il possible que vous ayez abandonné le soin de votre Etat au point de me laisser venir jusqu'ici ? Quand vous apprites que j'étois parti de Kandehar dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exigeoit-elle pas que quittant le séjour de votre Capitale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahour, & que vous envoyassiez quelqu'un de vos Généraux avec une armée jusqu'à Kiabul pour me disputer les passages ? Mais ce qui m'étonne le plus, est de voir que vous ayez eu l'imprudence*

de vous engager dans une entrevûe avec moi, qui ſuis en guerre avec vous, & que vous ne ſachiez pas que la plus grande faute qu'un Souverain puiſſe faire, eſt de ſe mettre à la diſcrétion de ſon ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaiſe, j'avois quelque mauvais deſſein ſur vous, comment pourriez-vous vous en défendre? Maintenant je connois aſſez vos ſujets pour ſavoir que tous, grands & petits, ſont des lâches ou même des traîtres. Mon deſſein n'eſt pas de vous enlever la Couronne. Je veux ſeulement voir votre Capitale, m'y arrêter quelques jours, & enſuite retourner en Perſe. En diſant ces derniers mots, il mit la main ſur l'Alcoran, & fit ſerment de tenir ſa parole.

Muhammed Chah qui ne s'attendoit pas à ce diſcours, l'écouta avec ſurpriſe : mais les dernières paroles le conſternèrent au point qu'il penſa s'évanouir. Il changea de couleur, ſa langue ſe ſécha & devint immobile, ſon eſprit ſe troubla. Après avoir réfléchi pendant quelques momens ſur le danger où il ſe trouvoit, il rompit le ſilence pour demander permiſſion de retourner dans ſon camp. Nadir Chah la lui refuſa, &

le mit ſous la garde d'Abdul-Baki-Khan qu'il avoit fait Vezir.

La nouvelle de la détention de l'Empereur cauſa une conſternation générale dans l'armée Indienne. L'Itimad-ud-dewlet & tous les autres Umeras furent dans une inquiétude extrême pendant toute la nuit. On vit arriver le lendemain matin un Officier Perſan avec un détachement, qui, après s'être emparé du tréſor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer dans le camp, que chacun pouvoit ſe retirer librement où bon lui ſembleroit avec ſes équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, ſans crainte d'être arrêté ou inſulté. Un moment après, dix cavaliers Perſans vinrent enlever l'Itimad-ud-dewlet. Ils le conduiſirent au quartier de l'Empereur dans leur camp, & le laiſsèrent avec ce Prince.



CHAPITRE XLII.

L'Empereur étant prisonnier, & son armée dispersée, Nadir Chah pouvoit marcher droit à la Capitale : mais auparavant il voulut persuader au Peuple, que sa marche étoit concertée avec Muhammed Chah, & il fit prendre les devants à Seadet Khan, pour disposer les esprits, & pour prendre toutes les sûretés nécessaires. Ce Khan partit avec deux mille Cavaliers Persans commandés par Tahmas Kouli Khan Vekil, & arriva à Dilli à la fin de Zil-Kadè.

Il fit d'abord publier par toute la ville une défense de s'opposer aux Persans, ou de les molester en façon quelconque. Cela fait, il manda le Gouverneur du fort, & lui communiqua un ordre muni du sçeau de l'Empereur, de faire préparer le quartier de Reuchen-Abad pour Nadir Chah, & d'évacuer le fort, afin d'y loger le détachement qui l'avoit suivi. Tout étrange que cet ordre parût

au Gouverneur, il ne laiſſa pas de l'exécuter aveuglément.

Les deux mille Perſans entrèrent dans le fort; Seadet Khan s'y tranſporta de nuit, & mit le ſceau de l'Empereur ſur les coffres & aux portes des Magazins. Il dreſſa enſuite un état exact des Umeras, des Miniſtres, des Employés, & de tous les gens riches de la Capitale, ſoit Mahométans, ſoit Indiens, afin que Nadir Chah connût d'abord les perſonnes dont il pourroit à ſon arrivée exiger de l'argent. Il fit auſſi marquer les Palais qu'il vouloit faire évacuer, pour loger les Officiers Perſans.

Cependant Nadir Chah maître de la caiſſe militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre trouvées au camp Indien, envoya le tout ſous une bonne eſcorte à Kiabul, pour de-là être tranſporté à loiſir en Perſe. Il partit enſuite de Kiernal, marchant dans l'ordre ſuivant: l'Empereur porté dans une litière, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Vezir de Serbulend Khan, & des autres Umeras, marchoit à la droite ſuivi de quarante mille hommes. Les Kiulah-

pouches (1) étoient à la gauche, & Nadir Chah faisoit l'arrière-garde avec le reste de l'armée.

Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent le 7 de Zil Hadgè *, au jardin de Chalèmar, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'Empereur fit son entrée dans Dilli. Lorsqu'il fut descendu à son Palais, il fit publier par des crieurs, que Nadir Chah devoit arriver le jour suivant; que tous les habitans eussent à fermer leurs boutiques & leurs maisons, avec défense de se tenir dans les rues, dans les marchés ou sur les toits pour regarder. Cela fut exécuté avec tant de ponctualité, que Nadir Chah entra le 9 en plein jour, sans voir ou rencontrer personne dans son chemin, & il alla loger dans le quartier de Reuchen-abad, qu'on lui avoit préparé.

* au mois de Mars.

Seadet Khan s'étoit empressé d'aller au devant de lui jusqu'au jardin de Chalèmar, & l'avoit accompa-

(1) Les *Kiulah-Pouches*, c'est-à-dire, les porte-bonnets, sont des soldats Persans de nation, qui portent un bonnet à quatre cornes, de l'invention de Nadir Chah.

gné au Palais où il étoit descendu. Il se flattoit d'être admis à une audience particulière, dans laquelle il vouloit lui donner des avis sur ce qu'il auroit à faire pendant son séjour dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher pour entrer en conversation : mais il fut mal reçu & avec des paroles extrêmement dures. Nadir Chah le menaça même de le faire punir sévèrement, s'il n'apportoit au plûtôt le présent qu'il lui avoit promis.

Seadet Khan reconnut aisément que ce coup partoit de Nizam-ul Mulk. Ce politique rusé avoit bien voulu l'associer à sa trahison, mais il n'étoit pas disposé à partager avec lui les faveurs du Roi. Il avoit même déja pris tous les moyens de le perdre en le rendant suspect. Seadet Khan ayant épuisé toutes ses ressources, desespéra de l'emporter sur son rival, retourna chez lui, prit du poison, & on le trouva mort le lendemain.



CHAPITRE XLIII.

CE jour 10 de Mars, il ſe répandit vers le ſoir un bruit que Nadir Chah étoit mort. Les habitans prirent tumultueuſement les armes, firent main-baſſe ſur les Kizilbaches, qu'ils rencontroient dans les rues, entrèrent même dans le fort, & l'on prétend que dans cette émeute qui dura toute la nuit, il périt plus de deux mille cinq cens Perſans. Le Roi en fut averti d'abord; mais craignant pendant la nuit quelque embuſcade, il attendit le jour pour arrêter le deſordre.

Dès que le ſoleil fut levé, il ſe tranſporta à la Moſquée de Reuchen-ud-dewlet, & vit en chemin faiſant les corps d'un grand nombre de Perſans étendus par terre. Ce ſpectacle le mit en fureur. Il ordonna de faire un maſſacre général, avec permiſſion de piller les maiſons & les boutiques. On vit dans un inſtant les Kiulahpouches répandus dans les plus riches quartiers le ſabre à la main, maſſa-

crant tout ce qui se trouvoit dans les rues, enfonçant les portes. Hommes, femmes, enfans, même ceux qui étoient à la mamelle, tout fut tué sans distinction. Les vieillards, les sçavans, & les dévots réfugiés dans les Mosquées, furent égorgés inhumainement en récitant l'Alcoran. On n'épargna personne, si ce n'est quelques-unes des plus belles filles, qui échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, qui n'eut aucun égard ni à la naissance, ni aux autres qualités, pas même à celle d'étranger. Ces barbares lassés enfin de répandre le sang, commencèrent le pillage. Ils s'attachèrent principalement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent, & le butin qu'ils firent, fut immense. Ils abandonnèrent le reste, mirent le feu aux maisons, & réduisirent en cendres des quartiers tout entiers.

Sur ces entrefaites quelques étrangers réfugiés dans la Capitale s'attroupèrent pour défendre leur vie. Des bijoutiers, des changeurs, des marchands d'étoffes & d'autres les joignirent. L'Intendant des meubles de l'Empereur & Iman-Eddin, Mé-

décin de la Cour, ſe mirent à leur tête, pour repouſſer les Kizilbaches. Ils ſe battirent pendant quelque tems en déſeſpérés : mais ces gens ramaſſés peu accoûtumés à manier les armes, n'eurent que la ſatisfaction de mourir les armes à la main. Il périt dans ce maſſacre plus de deux cens vingt-cinq mille perſonnes, & un grand nombre de ceux qui eurent le bonheur d'échapper au carnage, prirent la fuite.

Alors Nizam-ul-Mulk & le Vezir voulant ſauver le reſte de la Ville, allèrent ſe jetter aux pieds de Nadir Chah, pour demander grace. Les yeux enflammés de colère & d'une voix tonante il donnoit dans ce moment ordre de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Umeras furent d'abord très-mal reçus ; mais Nadir Chah, après avoir exhalé ſon courroux dans un torrent de menaces & d'injures, ſe laiſſa enfin toucher, & donna ordre aux Nakdgis (1) de rappeller les Kizilbaches. Il fit enſuite publier que les

(1) Les *Nakdgis* ſont des Officiers qui commandent chacun mille hommes.

habitans eussent à se renfermer dans leurs maisons, avec défense aux Kizilbaches de les inquiéter, & la tranquillité fut aussi-tôt rétablie dans toute la ville.

Le lendemain il ordonna aux soldats de remettre en liberté toutes les femmes qui avoient été enlevées, & aux habitans d'enterrer sur le champ les cadavres sous peine de mort. Ces malheureux auroient souhaité d'avoir le tems de séparer les corps des Musulmans de ceux des Indiens Idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun suivant leur Religion ; mais dans la crainte que le massacre ne recommençât, s'ils n'exécutoient promptement l'ordre de Nadir Chah, ils firent à la hâte, les uns des fosses dans les marchés, où ils les entérèrent pèle-mêle, les autres des buchers où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le tems de songer à ceux qui avoient été tués dans les endroits fermés, jusqu'à ce que Nadir Chah fut parti. Ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer des maisons les cadavres à moitié pourris.

Seïd Khan & Chehsurav Khan, l'un

parent du Vezir, l'autre de Kara Khan qui avoit été tué à la bataille de Kiernal, furent accusés de même que Reïman Chef des Tchoupdards (2) d'avoir tué un grand nombre de Kizilbaches pendant le tumulte. Nadir Chah ordonna qu'on leur ouvrît le ventre. Nizam-ul-Mulk & le Vezir firent leur possible pour les sauver, mais inutilement : l'ordre fut exécuté sur le champ en leur présence.

Tahmas Vekil, qui précédemment avoit eu la commission de veiller sur la conduite de Seadet Khan, fut alors envoyé auprès de son neveu Muhammed Khan, avec ordre de dresser un état de l'argent & de tous les effets de la succession de Seadet Khan. Il obéit, & revint en rendre compte à Nadir Chah, qui lui ordonna de faire tout apporter, disant qu'il vouloit en faire le partage entre les héritiers pour prévenir toute contestation. Tahmas Vekil après avoir tout assemblé, fit passer ces effets sac par sac, pièces par pièces, devant les yeux du Roi qui s'en empara.

Nadir Chah envoya ensuite Mu-

(2) Les *Tchoupdars*, c'est-à-dire, les porte-bâtons, sont les Huissiers de l'Empereur.

hammed Khan à Audih, avec ordre d'enlever le trésor que Seadet Khan avoit dans cette Ville, & de le lui apporter en quarante jours, qui est le tems qu'on emploie ordinairement à ce voyage. Il lui donna une escorte de mille Cavaliers Persans, de peur, disoit-il, qu'il ne s'égarât, ou qu'il ne fût volé en chemin. Ce Khan obéit promptement ; il fit le voyage dans le tems prescrit, revint avec un kiurour & dix leuks de roupies, & les consigna au Trésorier du Roi.

Murid Khan fut en même tems envoyé à Bengale, pour apporter de ce pays la caisse des impôts. Nizam-ul-Mulk, le Vezir & Khan Devran avoient reçu un kiurour de roupies pour la caisse militaire quand ils sortirent de la Capitale, pour marcher contre Nadir Chah. Il en demanda compte aux deux premiers, & les obligea à lui apporter vingt leuks. Après cela il leur ordonna de faire venir de leurs Gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à l'Empereur.

Nizam-ul-Mulk se tira adroitement de cet embarras. *Vous savez, Seigneur*, lui dit-il, *que je vous suis dé-*

noué, & que je vous ai toujours dit la vérité, ainsi j'espère que vous me ferez la justice d'ajoûter foi à ce que je vais vous dire. Lorsque je partis du Dekien, j'y établis mon fils en qualité de Lieutenant, & je le laissai le maître de tous les biens que j'y possédois. Tout le monde sçait qu'il ne m'est plus soumis, & qu'il n'est pas en ma puissance de le faire rentrer dans le devoir. Vous seul en personne serez capable de le réduire, & de soumettre les Radjas du Dekien qui se sont tous révoltés. Outre les trésors que mon fils a ramassés, vous pourrez lever de fortes contributions sur ces Radjas, qui ne respectent plus aucune autorité.

Nadir Chah sentit toute l'adresse de cette réponse; mais comme il avoit encore besoin de Nizam-ul-Mulk, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor du Dekien. Le Vezir fut traité plus durement. Le Roi sçachant qu'il étoit fort riche, voulut l'intimider par des menaces pour en tirer de l'argent; mais en vain. Il fit venir le Sécretaire du Vezir, l'accabla d'injures, & lui ordonna de représenter ses comptes. Celui-ci allégua plusieurs raisons pour éluder la demande. Nadir Chah sans

vouloir les écouter, lui fit couper ſur le champ une oreille, & fit expoſer le Vezir au ſoleil; ce qui eſt un genre de ſupplice uſité dans les pays chauds. Par ce moyen il en tira un kiurour de roupies, ſans compter beaucoup de pierres précieuſes & des éléphans. Quant au Sécretaire, il le taxa à une groſſe ſomme, & le mit entre les mains de Serbulend Khan, avec ordre de le tourmenter juſqu'à ce qu'il eût payé; mais il ſe délivra de cette vexation par le poiſon.

Nadir Chah n'épargna pas même les Seigneurs qui étoient morts. Il mit garniſon dans les Palais de Muzaffer Khan, de Mirklu, & des autres compagnons de Khan Devran, qui avoient combattu contre lui à Kiernal, & tira de leurs héritiers un kiurour de roupies. Les Kiulah-pouches tenoient pendant ce tems la ville inveſtie, enſorte que rien ne pouvoit y entrer ni en ſortir. Si quelqu'un des habitans s'enfuyoit pour ſe ſouſtraire aux vexations, il tomboit immanquablement entre leurs mains, & périſſoit ſans miſéricorde. On manqua bientôt de vivres. Le bled ſe vendoit une roupie l'abar,

& la famine fit périr beaucoup de monde.

Plusieurs étrangers aimèrent mieux courir le risque d'être maltraités par Nadir Chah, que de périr de cette façon. Ils allèrent en corps se jetter à ses pieds, & les larmes aux yeux lui demandèrent du pain. Quelque inhumain que fût ce Prince, il se laissa toucher par les prières de ces malheureux, & leur permit d'aller du côté de Ferid-abad chercher du bled pour leur subsistance. Il fit en même tems défense aux Kizilbaches de les inquiéter. Ces étrangers profitant de la liberté qui leur étoit accordée, allèrent acheter des vivres, & les apportèrent sur leur tête faute de voitures.

Ensuite Nadir Chah se fit ouvrir le trésor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché pendant plusieurs règnes. Il en tira des pierreries, de l'or, de l'argent, de riches étoffes & des meubles d'une grande valeur, entr'autres, le thrône du paon estimé neuf kiurours, & il envoya le tout sous une bonne escorte à Kiabul. Alors pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plu-

ſieurs jours en promenades & en feſtins, où l'on ſervit tout ce qu'il y avoit de plus délicat dans l'Inde.

Les beaux édifices & les autres ouvrages de Dilli le charmèrent à un tel point, qu'il voulut en faire faire de pareils dans la Perſe. Il choiſit dans ce deſſein des Architectes, des Menuiſiers, des Sculpteurs & d'autres habiles ouvriers, qu'il envoya avec le tréſor à Kiabul, avec ordre de leur fournir abondamment ce dont ils auroient beſoin. Il voulut de plus qu'on les fît paſſer au plûtôt en Perſe, & que les uns fuſſent employés à bâtir une fortereſſe & une ville ſemblables celles de Chah Dgihan-Abad, dans l'endroit qu'il indiqueroit, tandis que les autres travailleroient à d'autres ouvrages. En effet, il marqua dans la ſuite, près de Hemedan, un lieu pour l'emplacement de cette ville, qui devoit porter le nom de Nadir Abad ; mais les guerres continuelles dans leſquelles il ſe trouva engagé depuis ſon retour, ne lui permireut pas d'exécuter ce projet. Pour tranſmettre à la poſtérité un monument de ſa conquête, il fit battre à Dilli de la monoie d'or & d'argent,

avec laquelle il paya ses troupes. On m'a assuré que l'on en battit aussi à son nom à Surat & à Bengale. Quelques-unes de ces monoies avoient cette légende :

Sultan ber Selatini Dgihan Chah Chahan Nadir Iran u Zeman.

C'est-à-dire, le Prince des Princes du monde, le Roi des Rois, le rare de la Perse & du siècle; mais on m'a dit qu'elles n'avoient point eu de cours dans la capitale, & il y a apparence qu'elles n'en ont pas eu beaucoup dans les deux autres pays.

CHAPITRE XLIV.

NAdir Chah, après avoir rançonné tous les grands de la Cour, & s'être emparé du trésor Impérial, envoya demander à Muhammed Chah une Princesse de son sang, nommée Kiambahche, pour son fils Nasrullah Mirza, & l'Empereur n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans les formes le 27 de Zil-hadgè *; mais il n'y eut point de repas de nôces, ni aucune des réjouissances qu'on fait en pareille occasion.

* Au mois de Mars.

Nadir Chah en faisant ce mariage ne bornoit pas ses vûes à l'honneur de l'alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête de ce vaste Empire, & même de l'impossibilité à la conserver, il voulut du moins s'assurer d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie il ordonna à Nizam-ul-Mulk de dire à l'Empereur de sa part, qu'il falloit qu'il cédât aux nouveaux mariés la Province de Kiabul, avec tous les autres pays de l'Inde situés au-delà de la rivière d'Etek. Nizam-ul-Mulk en fit la proposition à Muhammed Chah, qui se voyant dans la nécessité de céder à la force, abandonna ses droits sur ces Provinces par un écrit signé de sa propre main, scellé de ses Sceaux, & conçu en ces termes :

Le Prince des Princes, le Roi des Rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le protecteur de l'Islam*, le second Alexandre, le puissant Roi Nadir Chah que Dieu fasse régner long-tems, ayant ci-devant envoyé des Ambassadeurs auprès de moi, prosterné devant le thrône de Dieu, j'avois donné ordre de terminer les affaires pour

* Signifie la vraie foi.

lesquelles ils étoient venus. Le même dépêcha depuis de Kandehar le Turcman Muhammed Khan en qualité d'Ambassadeur, pour me faire ressouvenir de ses demandes; mais mes Ministres l'amusèrent, & tâchèrent d'éluder l'exécution de mes ordres. Cette mauvaise conduite de leur part a fait naître de l'inimitié entre nous, & a obligé Nadir Chah d'entrer dans l'Inde avec une armée. Mes Généraux lui ont livré une bataille auprès de Kiernal, dans laquelle il a remporté la victoire. Cet événement a donné occasion à des négociations qui ont été terminées par une entrevûe que j'ai eue avec lui. Ce grand Roi est ensuite venu avec moi jusqu'à Chah Dgihan-Abad; je lui ai offert mes richesses, mes trésors & tout mon Empire; mais il n'a pas voulu l'accepter en entier: se contentant d'une partie, il m'a laissé maître de la Couronne & du thrône comme je l'étois. En considération de cette générosité, je lui ai cédé tous les pays à l'occident de la rivière d'Etek, de celle du Sind (3) & de

(3) L'*Indus* appellé *Sind* du nom d'un fils de Ham fils de Noë, à ce que prétendent les

Nalè-Senguerè qui en est une bran-

Orientaux, a donné ce dernier nom au pays du Sind, qui est borné à l'ouest par le Mekran & le désert du Sidgistan, au sud par la mer, à l'est par Gutcherat, au nord par les pays de Tibet, de Kichemir & de Kiabul. Ses villes & autres habitations sont pour la plûpart à l'ouest de la rivière de Mehran. Les plus connues sont les suivantes :

Deboul, fameuse ville de commerce sur le bord de la mer à 101 d. ½ de long. sur 22 ½ de lat. suivant le Géographe Turc. Ebul Feda l'apelle Deibul, & la place suivant Ibni-Saïd & le Canon, à *92* d. 31 m. de long. sur 24 d. 20 m. de lat. suivant les Etvals à *92* d. 30 m. de long. sur 25 d. 10 m. de lat. Il ajoûte que c'est un petit port de mer à *6* journées de Mansourè & à 4 de Teroun. Lahuri, aujourd'hui port considérable de ce pays, est à deux journées à l'est de Deboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus se jette dans la mer. Celle qui prend son cours à l'ouest de Tetè, passe au sud de ce port, où le flux de la mer rend l'eau de la rivière salée. Le Géographe Turc place Lahuri à 102 d. ½ de long. sur 22 ½ de lat.

Mansourè, que le Géographe Turc place à 105 d. ½ de long. sur 25 ½ de lat. Ibni-Saïd à *95* d. 40 m. de long. sur 25 d. 42 m. de lat. les Etvals & le Canon à *95* d. 40 m. de long. sur *26* d. 30 m. de lat. Elle est passablement grande & située sur une isle formée par le Mehran. Il y croît des dattes, des cannes de sucre, & un fruit appellé yemoumè, de la grosseur d'une pomme, & fort aigre. L'ancien nom de cette ville étoit Menhevarè.

Multan, qui suivant le Géographe Turc

che, c'est-à-dire, Pichaiver, Kiabul est à 107 d. ½ de long. sur 29 d. ½ de lat. suivant le Canon & les Etvals à 96 d. 25 m. de long. sur 29 d. 40 m. de lat. à 160 lieues au sud de Gaznè. Le Tchenhav passe à une heure de chemin au sud de cette ville, & se rend à Outchetchè qui est à l'ouest. On voit à Multan une Idole de la figure d'un homme assis sur une chaise, les jambes croisées sous lui. Ses yeux sont deux pierres précieuses; les Indiens l'ont en grande vénératior, & y vont en pélerinage.

Deïreï-Ismaïl-Khan, lieu sur le bord de l'Indus dans un pays plat à deux journées au-dessous de Piloutou. Deïreï-Fethi-Khan est sur la même rivière à deux journées plus bas.

Sitper, ville à 107 d. de long. sur 29 d. ½ de lat. à trois ou quatre journées plus bas que Deïreï-Fethi-Khan sur le bord de l'Indus, qui passe au sud de cette ville.

Outchetchè, autre ville en même long. sur 30 d. de lat. à l'est & au sud de l'Indus, vis-à-vis de Sit-per, à trois journées à l'ouest de Multan. Le Tchenhav réuni avec l'eau de Rubah, se jette à une demi-journée de-là vers le sud dans l'Indus.

Bavela, première ville du pays de Multan, à 106 d. de long. sur 28 de lat. entre l'Indus qui y passe & Multan, à trois journées d'Outchetchè. Metilè en est éloignée d'une journée à l'occident de la rivière.

Pekier, autrefois capitale & résidence des Rois de ce pays, à 105 d. ½ de long. sur 34 de lat. elle est située sur une colline que l'Indus environne. La ville de Louheri qui a un fort, en est fort proche, & sur le bord méridional de cette rivière. Sekier est un fort sur son

& Gaznin, le Kiouhistan habité par

bord septentrional, & Tekier est une ville à quatre lieues de Pekier.

Les peuples de ce pays sont comme les Indiens, quelques-uns Idolâtres, d'autres Medjousis ou Mages, & d'autres Mahométans. Du reste ils ressemblent aux Arabes, au lieu que ceux du Mekran (a) leurs voisins ressemblent

(a) Le Mekran est une province de la Perse, bornée à l'ouest par celle de Kirman, au sud par la mer, à l'est par le Sind, au nord par *Achenaguir*, *Khast*, & le *Zablistan*, fort étendue, mais déserte pour la plûpart. Ses habitans ont beaucoup de rapport avec les Kiurds. Ils parlent persan, portent des habits de coton avec des turbans, & s'adonnent au commerce. Ce pays renferme plusieurs villes & forts.

Guiè capitale du *Mekran*, est une grande ville à 96 d. de long. sur 27 & demi de lat. suivant le Géographe Turc, située entre des montagnes qui la bornent au sud & au nord. Hurmuz en est à dix journées à l'ouest, & Kidge à une pareille distance à l'est. Cette dernière est une ville fortifiée, plus grande que Haleb, à 92 d. & demi de long. sur 27 & demi de lat. La rivière de Nehenk passe à côté de son fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. Il y a au Nord de la ville des montagnes, & au sud un désert qui s'étend de-là jusqu'à la mer l'espace de dix journées de chemin.

Dizek est une autre ville du Mekran à 97 d. & demi de long. sur 29 & demi de lat. Une rivière aussi grande que l'Oronte passe à son côté venant du nord. Guiè en est à dix journées à l'ouest, en tirant vers le sud, & Djal à trois vers l'est. Cette dernière est une ville & un fort à 98 d. & demi de long. sur 29 & demi de lat. Une grande rivière qui vient de l'ouest & du nord, passe au nord de cette ville, & va se jetter dans la mer au nord de Pentchepour, ville à 98 d. & demi de long. sur 26 & demi de lat. Les rivières du Mekran sont :

Celle de *Nehenk* qui est aussi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznè, d'Erkioub & de Bedahchan. passe à l'est & au sud de Kidge, ensuite au sud de Darren, & se rend à Mend à 96 d. de long. sur 26 & demi de lat. où elle prend son cours au sud, & va se jetter

les

les Afgans; les pays & les forts de Tekier, de Sekier & de Khuda Abad; les pays des Tchoukis *, des Boloudges & autres, avec leurs villes, forts, villages & dépendances, pour faire à l'avenir partie de son Royaume; faisant défense à mes Gouverneurs & Officiers de se mêler en façon quelconque des pays au-delà de ladite rivière; le fort d'Etek, la ville de Seuheri, de même que les autres villes & forts à l'orient de cette ri-

* Les Scythes.

dans la mer à deux journées à l'ouest de Kievadir, à un endroit nommé Destiari.

Celle de *Kiourkienk*, laquelle vient du côté de Navek qui est à 99 d. de long. sur 30 de lat. Elle passe à l'est de Pirouzabad à 96 d. & demi de long. sur 27 & demi de lat. & à l'ouest de Pichin à 96 d. & demi de long. sur 27 de lat. & coule à l'ouest & au sud sous le nom de Souringuiour. Après avoir parcouru beaucoup de pays, elle se mêle avec celle de Kiourkies, & se jette ensuite dans la mer à Tiz *, port du Mekran à huit journées de Hurmus, si l'on prend le chemin de la terre, & à quatre par mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk reçoit aussi l'eau de Kiechek, qui est un fort à 96 d. de long. sur 28 & demi de latitude, & qu'il se jette ensuite dans la mer de Hurmus entre Khudar & Pichin.

* Ebul Feda se trompe, quand il dit que Tiz est situé sur le bord du Mehran. Cette riviere en est fort éloignée.

Celle de *Kiourkies* qui vient de l'est de Sipavend, bourg à 98 d. de long. sur 29 & demi de latitude. Elle passe à Dizeck, à Kiechek, à Pentchepour, à Guiè, & à l'ouest de Kasrikiund à 96 d. de long. sur 26 & demi de latitude, où elle se mêle avec celle de Souringuiour, & se jette après dans la mer de Hurmus auprès de Tiz.

Celle de *Makichid* qui vient du côté de Gaznè, & passe ensuite à Navek, à Djal, à l'est de Pentchepour, & à une journée à l'ouest de Kidge. Elle se mêle après avec celle de Nehenk auprès d'Ejon.

vière, de celle du Sind & de Nalè-Senguerè, devant appartenir comme ci-devant à l'Empire des Indes. Fait à Chah Dgihand Abad, le 4 du mois Muharrem, l'an de l'hégire 1152. (ce qui revient au mois d'Avril 1739.)

CHAPITRE XLV.

NAdir Chah se trouvant par cette cession maître des Provinces de l'Inde qui étoient à sa bienséance, ne songea plus qu'à enlever le plus de richesses qu'il lui seroit possible. Celles qu'il avoit déja ramassées étoient fort considérables; mais son avidité n'étoit pas encore satisfaite. Il ordonna à Nizam-ul-Mulk, au Vezir, à Serbulend Khan, à Azimallah Khan d'exiger à titre de présent, de tous les Umeras grands & petits, de même que des habitans de la ville, sans en épargner personne, des sommes proportionnées aux facultés de chacun, & de les déposer dans son trésor. Afin qu'ils aportassent plus de soin & de diligence à l'exécution de cet ordre, il leur donna pour surveillans

Mustafa Khan son second Vezir, & Tahmas Vekil, deux hommes dont il connoissoit le naturel violent & inhumain.

Les quatre Umeras chargés malgré eux d'une commission si odieuse, assemblèrent tous les Grands, Musulmans & Idolâtres, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui étoient en état de payer, les taxèrent tous ensemble à un kiurour & cinquante leuks de roupies, & apportèrent la liste au Roi. Cette somme lui parut trop modique, eu égard au présent que Seadet Khan lui avoit fait espérer. Il se mit en colère, & chargea d'injures les Commissaires. Ils lui représentèrent les pertes que la ville avoit faites par l'incendie & par le pillage. Ils ajoûtèrent que sans une grande vexation, il n'étoit pas possible de lever une plus grosse somme. Nadir Chah entra en fureur, & voulut qu'on lui apportât sur le champ les quatre kiurours que Seadet Khan lui avoit promis.

Les Commissaires intimidés répartirent entre eux les différens quartiers de la ville, où ils envoyèrent

des Exacteurs qui levèrent cette contribution avec la dernière rigueur. On exigea de chacun sa taxe particulière, sans examiner s'il étoit en état de la payer, ou non. On eut même si peu d'égard pour les personnes distinguées par leur naissance ou par leur rang, que plusieurs moururent des tourmens qu'on leur fit souffrir. La cruauté alla si loin, qu'un grand nombre d'habitans de la ville, craignant un second massacre, s'enfuirent pour mettre leur vie & leur honneur en sureté.

Un événement aussi imprévû qu'heureux sauva la plûpart de ces fugitifs. Beden-Senguè-Djat Gouverneur Idolâtre de la Province d'Ekber-abad, informé de tous les maux que Nadir Chah faisoit souffrir à la Capitale, assembla cinq ou six mille Cavaliers, avec lesquels il couvrit tout le pays depuis Ferid-abad jusqu'à six lieues de distance de Dilli. Il avoit donné ordre à ses Troupes de faire main basse sur tous les Kizilbaches qui viendroient de ce côté, & de protéger les habitans de la Capitale qui y arriveroient, de les faire passer à Ferid-abad & en d'au-

tres lieux de sureté. Nadir Chah à cette nouvelle, fit défense aux Kizilbaches de poursuivre les habitans qui se retiroient du côté de Ferid-abad; ensorte que tous ceux qui eurent le bonheur d'être ramassés par les troupes de ce Gouverneur, trouvèrent chez eux des vivres & des montures. Ils allèrent ainsi sans crainte d'être insultés par les Kizilbaches, à Ekber-abad, à Kiaman, & à tel autre endroit qu'ils voulurent.

Cependant les Exacteurs continuoient leurs vexations. Ils ouvroient par force les maisons, fouilloient & creusoient par-tout, dans l'espérance de trouver des trésors cachés, s'emparoient de tout, soit argent, soit effets, & n'épargnoient ni les veuves ni les orphelins. Par ces violences ils ramassèrent trois kiurours de roupies : ils en déposèrent deux & soixante leuks dans le trésor de Nadir Chah, & gardèrent le reste pour eux.

A la vûe de tant de cruautés, un Derviche touché de compassion pour ce malheureux peuple, présenta à Nadir Chah un écrit conçu en ces termes : Si tu es Dieu, agis en Dieu;

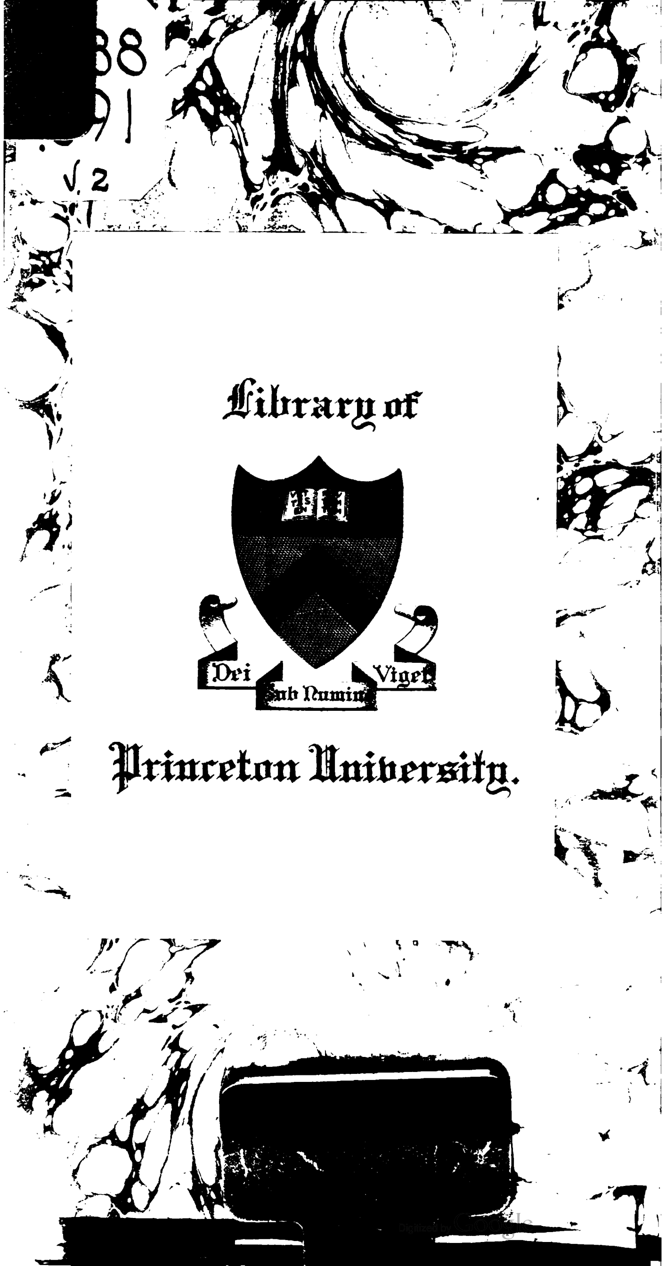
si tu es Prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruis pas. Nadir Chah répondit : Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu, ni Prophète, pour montrer le chemin du salut, ni Roi, pour rendre les peuples heureux : Je suis celui que Dieu envoie contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa colère.

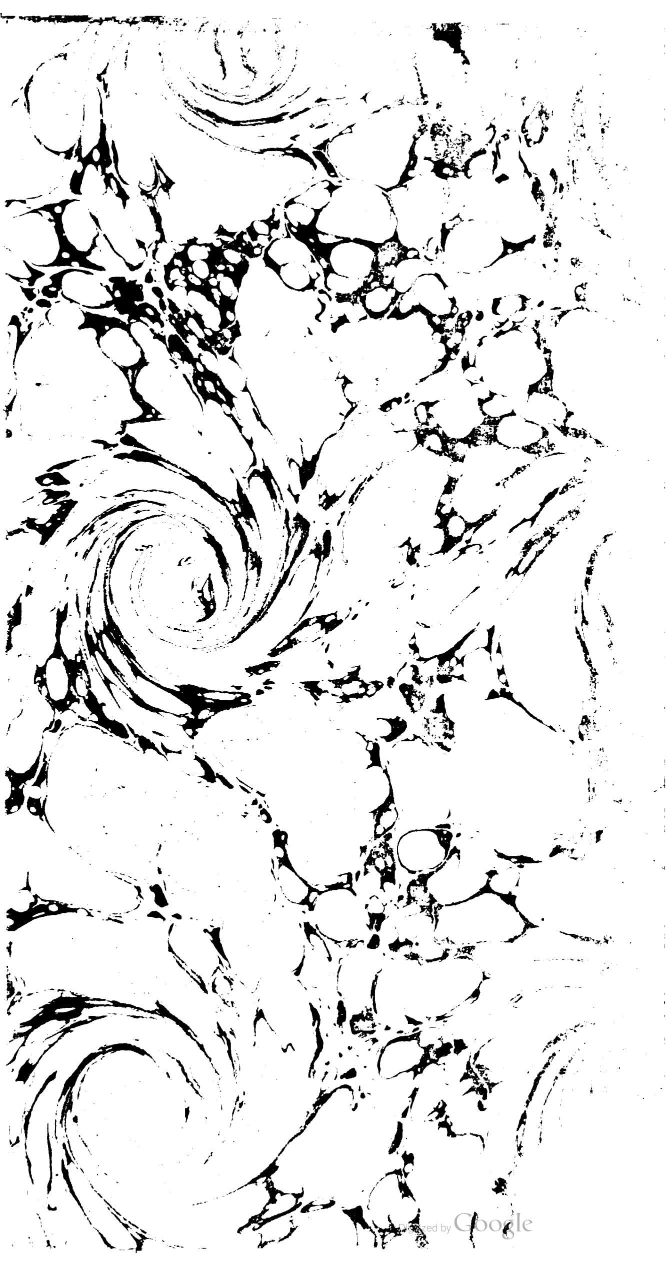
Il semble en effet que Dieu ait voulu se servir de cet homme extraordinaire, pour punir les Princes de l'Orient, qui par leur molesse & leur mauvais gouvernement ont frayé le chemin à son élévation. Il avoit réussi jusqu'alors dans la plûpart de ses entreprises; & quoique son armée fût composée de différens peuples, & de gens ramassés, il y régnoit une telle subordination, qu'on n'y vit jamais la moindre mutinerie. Il est vrai que les punitions sévères que subissoient ceux qui avoient eu le malheur de manquer en quelque chose, retenoient & faisoient trembler les autres. Couper le nez & les oreilles, étoient les peines les plus douces; crever les

yeux, baſtonner à mort, étrangler & ouvrir le ventre, étoient celles qu'il réſervoit à des fautes plus graves. Le rang, la naiſſance, les ſervices mêmes, ne mettoient perſonne à couvert de ſa ſévérité.

Tel étoit l'état des affaires de Nadir Chah dans l'Inde lorſque je quittai Iſpahan. Je vais continuer la Relation de mon voyage, & je rapporterai dans l'ordre des tems, les ſuites de l'expédition de ce Roi juſqu'à ſon retour en Perſe.

Fin du Tome premier.


38
91
V.2
Library of
Dei
Sub Numine
Viget
Princeton University.
Digitized by Google



VOYAGE EN TURQUIE ET EN PERSE.

Avec une Relation des expéditions de Tahmas Kouli-Khan.

Par M. OTTER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez les Freres GUERIN, rue Saint Jacques, à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



VOYAGE EN TURQUIE ET EN PERSE.

CHAPITRE I.

Départ d'Ispahan.



ENDANT plus de vingt mois que j'étois resté à Ispahan, j'avois eu le tems d'apprendre la langue Persane, & de m'instruire de l'état actuel de la Perse. Jugeant un plus long séjour inutile,

je me préparai à en ſortir, d'autant plus que la nouvelle qui s'étoit répandue de la mort de Nadir Chah ſembloit annoncer de nouveaux troubles. Quelques-uns de mes amis Perſans me conſeillèrent même de partir inceſſamment; ainſi je profitai de la compagnie de pluſieurs Marchands Arméniens & Géorgiens qui alloient à Bagdad, & je partis d'Iſpahan le 12 Avril 1739.

A une lieue de la ville on trouve un Kiervanſeraï, où je reſtai le lendemain pour attendre le voiturier. Je me mis en route le 14, & paſſai Anouchirvan, autre Kiervanſeraï plus beau que le premier. Le Rahdar ou garde des chemins établi dans cet endroit, examina nos paſſeports avec beaucoup d'attention.

Avant les derniers troubles on pouvoit ſortir librement de la Perſe; mais on s'eſt apperçu depuis, qu'un grand nombre de Perſans & d'Arméniens, ſous prétexte de pélerinage ou de commerce, paſſoient dans le pays étranger, pour ſe ſouſtraire aux vexations, & qu'ils

ne revenoient plus ; ce qui a causé un grand vuide dans Iſpahan, dans Djulfa & ailleurs. Pour arrêter le progrès du mal, on a donné ordre aux Rahdars voiſins des grandes villes, de même qu'à ceux des frontières, de ne laiſſer paſſer que les perſonnes munies de bons paſſeports des Darougas ou Lieutenans de Police. Comme ces Gardes répondent de ceux qui ſortent du Royaume ſans permiſſion, ils ſont vigilans & exacts. Il eſt difficile que quelqu'un leur échape ; ils arrêtent tout le monde, & renvoyent ceux qui ne ſont pas en règle.

Si la difficulté de ſortir eſt grande pour les hommes, elle l'eſt bien davantage pour les femmes, qu'on retient, pour ainſi dire, en ôtage. Sans toutes ces meſures, il y a apparence que la déſertion eût été beaucoup plus grande. Les Arméniens en particulier auroient totalement abandonné Djulfa ; aulieu qu'ils ſe trouvent obligés d'y revenir de tems en tems, ou du moins de payer les impôts quoiqu'ils ſoient abſens.

Après avoir marché pendant ſept

heures, je m'arrêtai à Kalaïkhan, Kiervanſeraï, d'où j'allai le lendemain en neuf heures à Dehek, mauvais village, & le ſurlendemain en ſept à Durri-Areban, autre Kiervanſeraï.

Le Gouvernement d'Iſpahan a quatre-vingts lieues de long ſur autant de large. Il renferme les huit Diſtricts ſuivans ; Tchi, Marbin, Kieraridge, Kahab, Perhavar, Elkhan, Beraan & Roundeſter. L'eau eſt fort rare dans la plûpart de ces cantons, ſurtout dans ceux de Kahab & de Perhavar, où ils n'en ont point d'autre que celle des canaux ſouterrains ; c'eſt pourquoi on n'y trouve point de villes. Les villages même y ſont en petit nombre, & éloignés les uns des autres, à cauſe de l'aridité & de la ſtérilité du terroir. Pour la ſûreté & la commodité des voyageurs, les Rois & les Grands y ont fait bâtir ſur les routes, des Kiervanſeraïs de diſtance en diſtance.

Le 17 j'allai en ſix heures à Gouga, petit bourg, & paſſai le lendemain deux villages ruinés, dont l'un

s'appelle Baguistan, l'autre Saïd-abad. Auprès du dernier coule une petite rivière, & à quelque distance de-là on en trouve une plus grande nommée la rivière des Khulefas. Cette journée fut de six heures, & je passai la nuit à Michian, qui est un village.

La misère étoit grande sur toute cette route. Le peuple foulé & maltraité avoit abandonné le plat pays pour se retirer sur les montagnes du Louristan, où il n'étoit pas même à couvert des vexations. Presque par-tout les terres étoient incultes & les maisons tomboient en ruine. S'il restoit des habitans en quelque endroit, ils avoient beaucoup de peine à vivre. Inutilement y auroit-on cherché de la viande, du ris, ou d'autres bons alimens : à peine trouvoit-on dans les lieux les mieux cultivés, du pain, du lait aigre, que les Persans appellent *mast*, des légumes & des herbages. La misère que j'avois vûe sur la route en allant à Ispahan, m'avoit assez prévenu sur l'état où je devois trouver cette nouvelle route ; c'est

pourquoi, avant de partir, j'avois fait provision de vin, de biscuit, ris, beurre, fruits secs & viande séchée, appellée par les Turcs *pasturma*. Ma précaution ne fut pas inutile ; car cette route étoit encore plus mauvaise que la première, & je plaignis beaucoup ceux de la compagnie qui n'avoient point eu la même prévoyance.

Le 19 je passai par Hemzelu, & campai après six heures de marche à Bag, où il y a des sources dont l'eau n'est pas absolument mauvaise. Les chaleurs se faisoient déja vivement sentir, ce qui m'obligeoit presque toujours de marcher pendant la nuit; & quoique je rencontrasse quelquefois des lieux habités, j'aimois mieux rester sous la tente, que de loger dans les maisons, à cause des insectes & de la vermine dont elles sont ordinairement remplies.

Le Rahdar de cet endroit nous traita assez doucement. Ces Gardes sont obligés d'entretenir un certain nombre d'hommes, pour veiller à la sûreté des routes; & pour cela on

leur a accordé des droits à lever ſur toutes les charges de marchandiſes qui paſſent. Ils étendent ſouvent ces droits trop loin, quand ils croyent pouvoir le faire impunément. Celui-ci ſe contenta de prendre de mes compagnons ce qui lui étoit dû, ſans leur demander leurs paſſeports. Il vint enſuite à ma tente ; quand je lui dis que j'étois Frenki ou Franc, il me fit fort poliment le *ſelam*, & me laiſſa en repos, ſans rien exiger de moi.

Le lendemain, après avoir paſſé Chehri-Guiert, je me repoſai au bout de ſept heures de marche à Mechehed-Ferahan (1). Ce ſont deux bourgs peu éloignés l'un de l'autre. Le Géographe Turc qui appelle le dernier ſimplement Ferahan, dit qu'il étoit autrefois une ville de moyenne grandeur, bâtie par Tahmouris. Vingt villages en dépendent, & il y a un lac autour duquel on trouve beaucoup de gibier. Le premier de ces bourgs, que le même Géographe nomme

(1) Le Géographe Turc place Ferahan à 84. d. ½ de long. ſur 34 ½ de lat.

Guerdge (2), n'étoit d'abord qu'un village. Ebou-Delf l'ayant choisi pour sa demeure, y bâtit un château, & l'agrandit considérablement, ce qui lui a fait donner le nom de Guerdge-Ebi-Delf. Il a environ une lieue de long. Son territoire abonde en bled & en bestiaux; mais les fruits y sont rares, & meurissent difficilement à cause du froid. Le Géographe Turc place Guerdge à 60 lieues d'Ispahan, & à quatre journées de Hemedan, en quoi je crois qu'il se trompe; la première distance me paroissant trop grande, & la dernière trop petite, suivant l'estime de ma route.

Au nord de Guerdge, de même que de Kharkhan, & à l'ouest de Kazvin, est la montagne de Rasmend, sur le penchant de laquelle on trouve une belle & grande fontaine, dont les bassins ont été faits par ordre de Khosrew. Il y a aussi sur cette montagne qui est peu éle-

(2) Le Canon place Guerdge à 76 d. 40 m. de long. sur 34 de lat. & les Etvals le mettent à 74 d. 45 m. de long. sur la même latitude.

vée, des villages & des terres labourables. Guermeroud, ou la rivière chaude, passe dans ce canton ; elle vient des montagnes de Kazvin, & parcourt 35 lieues de pays.

Je passai le 21 Dehlè, & arrivai en cinq heures à Sari, où je trouvai un Kiervan *, parti d'Ispahan deux jours avant moi. Le Rahadar de ce bourg vint l'après midi pour lever ses droits, & il voulut aussi en exiger de moi. Je lui dis que je n'avois que des habits & des livres qui ne devoient rien, outre que les Francs étoient exempts de péage. Alors il réduisit sa demande à un présent ; je lui répondis que si ses Racams, qui sont les Ordonnances des Rois de Perse, lui permettoient d'en exiger des voyageurs, je lui en ferois un. Sur cela il se fâcha, & me menaça de me faire payer deux Tomans. Je répliquai que s'il s'avisoit de faire des violences, je tâcherois de me défendre. Il n'auroit pas eu beau jeu, car les Géorgiens & les Arméniens vexés par ce Garde, ne cherchoient que l'occasion de tomber sur lui. Ce-

* C'est le vrai mot pour dire une troupe de voyageurs, & non Caravane. Il s'écrit aussi Kiarvan ; mais on dit toujours Kiervan.

pendant les choſes n'en vinrent pas juſque-là, & j'en fus bien aiſe. Ces ſortes de querelles ſont toujours fâcheuſes. Il ſe retira diſant qu'il alloit faire juger l'affaire par le Gouverneur du lieu; mais il ne revint pas, ce qui me fit croire qu'on l'avoit blâmé, ou qu'il s'étoit condamné lui-même.

Le lendemain je paſſai Guiriè, puis Dizabad, où il y a un pont de pierre ſur une rivière, ſur le bord de laquelle je m'arrêtai après ſept heures de marche. Continuant ma route le 23, j'allai en quatre heures à Kara-Tuin. Le jour ſuivant je paſſai Gozan, & arrivai en trois heures à Nennè.

Comme j'allois toujours en montant, je trouvois une grande différence dans la température de l'air. Les chaleurs du jour étoient beaucoup moindres dans ces cantons que dans ceux que je venois de quitter, & la fraîcheur de la nuit plus grande. Ce changement ſubit du chaud au froid dérangea ma ſanté, & me cauſa une fièvre qui dura pendant quelques jours.

Étant obligé de faire route tous les jours pour ne pas me séparer du Kiervan, je n'eus pas la commodité de faire des remèdes. Cependant la fièvre me quitta après deux ou trois accès.

Le 25 j'allai en cinq heures à Hemïlabad, & le lendemain en quatre à Perisbè, où je campai sur le bord d'une petite rivière sur laquelle il y a un pont de pierre dans cet endroit.

Plus j'approchois du Kiurdistan, plus le pays me paroissoit beau. Outre quantité de petites rivières & de ruisseaux qui arrosent ces cantons, les pluies qui y tombent fréquemment contribuent beaucoup à leur fertilité. Les terres y sont grasses & excellentes pour les grains, les pâturages abondans, les montagnes couvertes de verdure & d'arbres, au contraire de celles des cantons dont j'ai parlé, qui sont presque toutes nues & arides. En un mot, la nature paroît avoir favorisé ce pays, & il n'y manque que des habitans pour le cultiver. Il avoit beaucoup souffert des der-

nières guerres ; mais il se seroit aisément rétabli par sa grande bonté, si Nadir Chah, après l'avoir repris des Turcs, ne l'avoit épuisé d'hommes par des levées continuelles de troupes, & n'avoit ôté au petit nombre d'habitans qu'il y a laissé, les moyens de subsister.

Le 27 je passai une autre petite rivière sur un pont de pierre, & je m'arrêtai après cinq heures de marche à Kienguevar, bourg où l'on voit des restes d'un temple du feu. On me dit qu'il s'y trouvoit encore quelques Guebres ou adorateurs de cet élément, mais qu'ils cachoient leur croyance, & passoient en public pour Musulmans.

Jusqu'au tems de Chah Abbas, il y avoit quantité de ces temples dans toute la Perse. La montagne d'Elberz, de même que les Provinces de Fars & de Khorasan, en étoient remplies, & des districts entiers étoient habités par des Guebres, entr'autres celui de Perhavar dont j'ai déja fait mention, où ils avoient à Veïhhar un Temple fameux bâti par Behmen fils d'Esfen-

diar : mais Chah Abbas leur porta le coup fatal. Il renversa leurs temples, & les obligea de se faire Mahométans, ou de sortir du Royaume. L'on prétend que des millions de Guebres se réfugièrent alors, la plûpart dans les Indes, & emportèrent avec eux le feu sacré. La Perse, qui même auparavant n'avoit pas un nombre suffisant d'habitans, en a toujours eu trop peu depuis, & n'a jamais pû se relever de cette perte. Dans tous les endroits de ce Royaume où j'ai passé, je n'ai trouvé que le seul village de Guebrabad auprès d'Ispahan, où il y eût des Guebres reconnus pour tels.

Dans le dessein de voir plus de pays, je me déterminai en partant d'Ispahan à prendre cette nouvelle route, & je la trouvai par-tout en plus mauvais état que la première, soit que le pays eût plus souffert dès le commencement des troubles, soit que la désolation générale fût devenue plus grande pendant mon séjour à Ispahan.

Je n'en citerai qu'un exemple.

Un jour paſſant par une vaſte plaine, je vis au pied des montagnes qui la bordent, une vingtaine de villages à peu de diſtance les uns des autres. Voyant toute la campagne en friche, je ne pus comprendre comment dans un pays où il y avoit tant d'habitations on eût négligé une ſi grande étendue de terrain, qui me paroiſſoit propre au labourage : mais m'étant approché d'un de ces villages, j'y trouvai toutes les maiſons ſans toits, ruinées & abandonnées, & l'on m'aſſura que les autres étoient réduits au même état.

Le lendemain après quatre heures de marche j'arrivai à Sahnè, & campai dans la plaine à l'entrée de ce bourg. Il y avoit dans cet endroit des Moum-ſeundurain, c'eſt-à-dire, éteigneurs de chandelle. On leur donne ce nom, à cauſe que dans leurs aſſemblées nocturnes, où ils admettent les perſonnes des deux ſexes, après avoir bien bû & bien mangé, ils éteignent les lumières; gardant alors un grand ſilence, ils changent de place pour n'être

pas reconnus. Dans cette confusion chaque homme prend une femme, la première qui se trouve sous sa main, & se permet toutes sortes de libertés avec elle. Ces parties de débauche sont regardées parmi eux comme des fêtes, & ce qu'ils y font, comme des cérémonies religieuses. Les Mahométans les ont en horreur, & les regardent comme des criminels dignes de mort.

Le Rahdar de Sahnè étoit de cette secte, comme je l'appris depuis de mes compagnons de voyage. Après avoir fait sa tournée dans le Kiervan, il vint à ma tente, & sur ce qu'on lui avoit dit que j'étois Européen, il m'avoit pris en amitié. Il me le témoigna d'abord, en me disant qu'il étoit charmé d'y rencontrer un Frenki, & il ne fut aucunement question du péage. Ce Garde s'assit auprès de moi sur mon tapis, & me demanda si j'avois du vin. J'en fis apporter une bouteille dont il goûta. *J'en ai*, me dit-il, *de meilleur chez moi ; je me flatte que vous viendrez en boire. Je suis obligé*, lui répondis-je, *de m'en*

abstenir, *à cause de quelques accès de fièvre que j'ai eus dans la route. Vous serez*, répliqua-t-il, *le maître de n'en point boire; mais vous ne me refuserez pas de passer la nuit à ma maison, où vous serez mieux qu'en rase campagne sous la tente. J'ai*, continua-t-il, *ce soir grande assemblée chez moi; vous ne serez pas fâché de prendre part à la joie du festin. Si vous ne voulez pas y assister long-tems, il vous sera permis de vous retirer quand bon vous semblera. Vous n'avez que faire de craindre que le Kiervan parte sans vous; je saurai l'en empêcher.* Je le remerciai, disant que j'étois tellement fatigué de la route & de la fièvre, que je n'avois besoin de rien que de repos, & qu'étant accoûtumé à coucher sur la dure, je ne voulois pas en perdre l'habitude, jusqu'à ce que je fusse arrivé à quelque endroit où il me fût permis de prendre mes aises. Il me pressa de nouveau, mais voyant que j'étois obstiné à refuser, il ne m'en parla plus. Pour répondre en quelque façon à ses politesses, je lui fis présent de deux bouteilles

d'eau de canelle, auxquelles je joignis quelques confitures sèches & des épiceries, & il se retira.

Le 29, en sortant de Sahnè, je rentrai dans ma première route, & allai en six heures à Bi-Sutoun, où je me reposai un peu ; après quoi j'allai camper à deux heures de chemin plus loin, & me rendis le lendemain en quatre heures à Kirman Chah.

CHAPITRE II.

MUstafa Kouli-Beg, qui gouvernoit encore cette Province pour son père Abdul-Bakikhan, demeuroit alors dans une mauvaise forteresse de terre, située au milieu d'une plaine à une demi-lieue de la ville. Le lendemain de mon arrivée j'allai le voir, & fus bien reçu. Après le caffé il me fit des questions sur mon voyage, & me demanda ensuite des nouvelles de son père. Je lui répondis qu'en partant d'Ispahan j'avois appris des

gens d'Abdul-Bakikhan, qu'on n'avoit point reçu de ses nouvelles depuis cinq ou six mois. J'ajoutai même que dans la ville on n'avoit rien sû de certain ni du Roi ni de l'armée depuis long tems.

Ce Beg ne pouvoit pas ignorer le bruit qui avoit couru à la capitale & ailleurs de la défaite des Persans dans l'Inde: mais il ne m'en parla pas, & je n'eus garde d'entamer cette matière. J'étois même résolu d'affecter de n'en rien savoir, en cas qu'il m'eût fait des questions sur ce sujet; car il est quelquefois nécessaire chez les Orientaux de paroître ignorer leurs affaires. Le reste de notre conversation roula sur des choses indifférentes, & je le quittai assez content en apparence: mais le lendemain Safi Beg, Intendant d'Abdul-Bakikhan, & mon compagnon de voyage depuis Constantinople jusqu'à Ispahan, vint m'avertir que Mustafa Beg avoit dit après que je me fus retiré, qu'il ne me laisseroit pas passer plus loin, à moins que je n'eusse un passeport du Gouverneur d'Ispahan.

Mon deſſein avoit été d'en demander un : mais Mirza Chefi m'avoit fait entendre qu'il n'étoit aucunement néceſſaire ; que celui du Darouga, dont tout le monde ſe ſervoit, étoit ſuffiſant. J'avois eu ſoin de m'en munir, & je le donnai à Safi Beg, qui en le préſentant à Muſtafa Beg, lui repréſenta que ce n'étoit pas l'uſage à Iſpahan que le Gouverneur donnât des paſſeports; qu'en examinant ceux des autres voyageurs, il verroit qu'ils étoient tous du Darouga ; que d'ailleurs, quand même je n'en aurois point du tout, il ne devoit point me chagriner, puiſque j'étois venu en Perſe volontairement & avec ſon père, & que j'étois le maître d'en ſortir ſans la permiſſion de perſonne. A cela il ne ſut que répliquer. Il prit mon paſſeport, & m'en donna un nouveau, ſuivant l'uſage : mais je ne m'en ſervis pas, même ſur la frontière, où l'on doit laiſſer les paſſeports qu'on prend à Kirmanchah. Quelques affaires ayant obligé ce Beg à venir en ville, j'allai le voir, & fus bien reçu. La difficulté

pour le passeport me fit croire qu'il s'étoit attendu à quelque présent ; car c'est assez la coûtume dans l'Orient de ne pas paroître les mains vuides devant les Grands.

Je partis de Kirmanchah le 10 de Mai, & m'arrêtai à une petite distance de la ville dans la plaine, où je restai encore le lendemain pour attendre les voituriers. Je vis alors arriver les deux Ambassadeurs que Nadir Chah avoit envoyés à la Porte depuis le retour d'Abdulbakikhan.

Une des maximes de ce Roi étant de former continuellement de nouvelles demandes, ou de faire des difficultés sur les traités, pour avoir occasion de rompre avec ses voisins quand il lui plairoit, jamais Roi de Perse n'a peut-être tant fatigué les Turcs, les Moscovites & les Indiens par de fréquentes Ambassades. Il avoit principalement en vûe de connoître à fond par ce moyen les pays & les affaires de ses voisins. Son avidité y avoit aussi beaucoup de part. Comme il est d'usage dans les Cours de l'Orient

de faire de riches présens aux Ambassadeurs, Nadir Chah au retour des siens les dépouilloit de tout ce qu'ils avoient reçu. Les deux Ambassadeurs qui arrivèrent à Kirmanchah étoient tellement chargés de présens, tant pour le Roi que pour eux-mêmes, qu'ils avoient à leur retour un train dix fois plus grand que quand ils partirent d'Ispahan. On me dit qu'ils devoient se rendre à Mechehed auprès de Riza-Kouli Mirza, qui suivant la coûtume du Roi son père n'aura pas manqué de leur enlever tout ce qu'ils rapportoient.

Le 12 je fis deux heures de chemin. Le lendemain je passai Mahidechet, & m'arrêtai après quatre heures de marche en rase campagne. J'allai à une pareille distance le surlendemain, & passai le 15 Haroun-abad, où ayant appris que le chemin du Tag n'étoit pas sûr, je le laissai à la droite, pris celui de la gauche, & campai après trois heures de marche sur le bord d'un ruisseau. La facilité de trouver des pâturages & de l'eau régloit notre

marche. Depuis notre départ de Kirmanchah nous n'avions rencontré que de mauvaises sources; mais l'eau de cet endroit étoit fort bonne, & l'herbe abondante, ce qui nous engagea à y séjourner. Le 17 nous trouvames une source, où nous campames après trois heures de marche.

J'avois renouvellé mes provisions de ris & de biscuit à Kirmanchah. Les Kiurds, habitans des lieux où nous passions, apportoient au Kiervan du lait, du beurre, du fromage, des poules, & quelquefois des agneaux. Un de ces Kiurds vint ce jour à ma tente pour me vendre des poules. Une petite fille de douze à treize ans le suivoit; elle étoit bien faite & paroissoit jolie, quoique son visage fût un peu halé du grand air. Une simple chemise de toile couvroit son corps: elle avoit la tête nue, & un anneau de fer de trois doigts de diamétre pendoit d'une de ses narines. Ces anneaux passent dans le pays pour un ornement: les personnes riches ou aisées en ont d'or ou d'argent.

Cette fille portoit dans deux terrines du lait & du *kaimak*, qui est une sorte de crême feuilletée. Après m'avoir fait le *selam* elle les mit à terre devant moi, & croisa ses deux bras sur son sein, ce qui est une attitude respectueuse dans ces pays.

Je demandai au père, qui n'avoit pour vêtement qu'un caleçon de toile de plus qu'elle, pourquoi il n'habilloit pas sa fille mieux. Il me répondit en Persan : *Vous en parlez bien à votre aise, & il me paroît que vous ne connoissez guère Nadir Chah. Pour pouvoir songer à notre habillement, il faudroit qu'il nous laissât un morceau de pain. Ne sommes-nous pas obligés de vendre tout ce que nous avons pour lui trouver de l'argent, ou bien nous résoudre à mourir sous le bâton. On me demande actuellement trois tomans ; je ne sais où les prendre. Mes bestiaux, mes troupeaux, mes meubles & mes hardes ont déja été enlevés par les Muhassils. Il ne me reste que deux ou trois brebis, dont le lait sert de nourriture à moi & à cette pauvre fille, que je vendrois volontiers, si je trouvois quelqu'un qui voulût*

m'en donner la somme qu'on me demande, fût-ce même un Etranger : car elle ne pourra jamais être si mal ailleurs qu'elle le sera ici, surtout si elle a le malheur de me perdre, comme cela arrivera infailliblement si je ne suis pas en état de payer. Je fus touché de compassion, mais je n'étois pas en état de remédier à leur misère. Je pris les poules & le lait, & les payai au quadruple.

Les voituriers sachant que nous avions de mauvais chemins à passer, pour laisser reposer leurs bêtes, s'arrêtèrent le lendemain après une heure de marche à Tcheche-maï-Gamber, qui est une source dont l'eau est fraiche & bonne. Nous allames le surlendemain en trois heures à Molla-neï, lieu sans habitation ; & ayant passé le 20 une haute montagne, que Chah-Abbas fit couper pour s'ouvrir un nouveau passage quand il alla faire le siège de Bagdad, nous campames après cinq heures de marche à Guilanek, où il y a un ruisseau dont l'eau est bonne.

Cette journée fut extrêmement rude.

rude. Il fallut continuellement monter, ſouvent par des ſentiers taillés dans le roc vif, & ſi étroits qu'on avoit de la peine à paſſer un à un. Des précipices affreux, qui ſe préſentoient par-tout, faiſoient tourner la tête quand on les regardoit, & le danger étoit grand ſi le cheval faiſoit un faux pas. Je pris le parti d'aller à pied, & de conduire le mien par la bride. Les mulets qui portoient les charges manquèrent pluſieurs fois d'être précipités en heurtant contre des pierres avancées ſur le chemin. A moins qu'il n'ait été meilleur autrefois, je ne conçois pas comment une armée a pû y paſſer.

Il nous reſtoit une autre montagne au moins auſſi rude que celle-ci. Nous la paſſames le lendemain, & campames après cinq heures de marche pénible à Dgemè-Sourè, où nous nous arrêtames encore le ſurlendemain. Le 23 ayant fait ſept heures de chemin nous campames à Souamar, dernier konak de la Perſe ſur cette route.

Il y a un Rahdar, qui examine

soigneusement les passeports de ceux qui sortent du Royaume, & il prend un droit sur toutes les charges. Il agit fort poliment avec moi à cause que j'étois Franc. En reconnoissance je lui fis présent de quelques livres de caffé avec un pain de sucre, dont il fut si content, qu'un moment après il m'apporta un agneau, que j'acceptai, à condition qu'il resteroit à souper avec moi, à quoi il consentit. Je fis mettre une partie de l'agneau dans le pilav, & rôtir le reste pour régaler mon hôte autant bien qu'il étoit possible à un voyageur qui se trouve dans les montagnes du Kiurdistan. Le repas fini, je lui fis boire quelques verres d'eau de canelle, qu'il trouva beaucoup meilleure, à ce qu'il me dit, que toutes les eaux qu'il avoit bûes jusqu'alors. Le lendemain, après avoir passé la frontière, je descendis dans les plaines de l'Irakarabe, où je trouvai les chaleurs insupportables. Après trois heures de marche j'arrivai à Mendeli, premier konak des Etats du Grand Seigneur sur la

même route. Mendeli eſt un gros bourg, où il y a beaucoup de dattiers & d'autres arbres fruitiers. Les terres qui en dépendent, ſont aſſez bien cultivées. Elles pourroient l'être mieux ſi l'eau étoit plus abondante. Il y paſſe à la vérité une petite rivière qui vient de la Perſe, mais elle n'eſt pas ſuffiſante à beaucoup près, pour arroſer les terres & les jardins de tout le canton. Il arrive même quelquefois que les Perſans détournent ſon cours pour faire de la peine aux gens de ce bourg, ce qui oblige ces derniers à leur payer tous les ans une ſomme d'argent, pour qu'ils ne les en privent pas; car quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, comme ils n'en ont point d'autre, il faudroit, ſi elle leur manquoit, qu'ils abandonnaſſent ce lieu, qui eſt d'un grand revenu. Il y a dans ce bourg un Gouverneur à la nomination & de la dépendance du Pacha de Bagdad, & on y lève un droit de péage qui rend beaucoup.

Le 25 je marchai deux heures, & m'arrêtai auprès d'une eau ſan-

mâtre, qui sort de deux ou trois petites sources au milieu d'une plaine aride. Ces sources sont environnées d'une douzaine de dattiers, & l'on voit à quelques pas de là une petite Chapelle de terre, où les Arabes disent qu'un Prophète, qu'ils appellent Nebi-Taran, est enterré. J'y allai, & y trouvai un grand tombeau de terre élevé à trois pieds environ du raiz-de-chaussée. Je remarquai à côté du tombeau une grande brique quarrée, sur laquelle étoit gravée cette figure [figure], que je crois une lettre de l'ancienne langue Kioufie.

Je passai le lendemain un ruisseau de nafte, qui vient d'une montagne du côté de la frontière, où il y a des sources de bitume, & je m'arrêtai après huit heures de marche à Bladerous, gros bourg des dépendances de Bagdad. On y a fait venir par un canal de l'eau de la Diala, pour rendre les terres fertiles. A cinq heures de chemin de ce bourg est un autre canal tiré de la même rivière, sur lequel nous campames le surlendemain.

Nous devions aller à une pareille diſtance le jour ſuivant ; mais ayant perdu notre route pendant la nuit dans cette plaine, où il n'y a ni chemin, ni arbres, ni butes, ni aucune choſe qui pût nous guider, nous fumes plus de huit heures à nous rendre au konak, au riſque d'être ſurpris par le Soleil, & de périr nous & nos bêtes faute d'eau. Nous marchames long-tems au hazard, tantôt en avant, tantôt en arrière. Nous nous arrêtions ſouvent pour nous orienter, & nous nous écartions toujours de la vraie route. On délibéroit, on diſputoit, on ſe querelloit : chacun rejettoit ſur autrui la cauſe de l'erreur commune, & tous craignoient également de périr. Un de la compagnie prenant le ton d'un inſpiré s'avança enfin, dit qu'il alloit nous mettre dans la bonne route, & que quiconque vouloit ſortir du péril n'avoit qu'à le ſuivre. On balança pendant quelque tems ; mais quand on le vit marcher d'un pas hardi & aſſuré, ſans tourner la tête en arrière, deux ou trois ſe détachèrent de la

troupe pour le ſuivre : cinq ou ſix autres en firent autant, enſuite huit ou dix, & tous enfin ayant pris la même route, nous arrivames heureuſement à Bacoba, où nous nous repoſames pendant tout le jour. Sur le ſoir nous paſſames la Diala dans un bac, & le 29 nous allames en cinq heures à Orta-khan *, Kiervanſeraï ſitué au milieu d'une plaine aride. Le lendemain nous arrivames après cinq autres heures de marche à Bagdad.

* Orta ſignifie le milieu.

CHAPITRE III.

APrès m'être un peu délaſſé, j'allai voir les perſonnes avec qui j'avois fait connoiſſance dans mon premier paſſage par cette ville. Je rendis enſuite compte à la Cour & à Monſieur de Villeneuve des raiſons qui m'avoient déterminé à partir d'Iſpahan, comme auſſi du deſſein que j'avois d'aller à Baſra, & des diſpoſitions favorables où je trouvois Ahmed Pacha par rapport

à l'établissement du Consulat de cette échelle.

En conséquence des ordres que j'avois reçus de voir quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir notre commerce en Perse, je m'étois adressé à Abdul-Bakikhan. Lui ayant demandé s'il croyoit que le nouveau Roi seroit disposé à écouter favorablement les propositions qu'on pourroit lui faire à ce sujet, il me répondit qu'il pensoit que Nadir Chah, dans la vûe d'attirer les Européens dans ses Etats, les favoriseroit en tout, à l'exemple des Rois ses prédécesseurs. Quelque tems après ce Khan eut ordre de se rendre à Kandehar. Peu de jours avant son départ il me demanda un mémoire sur cette affaire, me promit de le présenter au Roi, & de m'en envoyer la réponse incessamment. Je le lui donnai, mais un tems considérable se passa sans que j'eusse aucune réponse. Je crus devoir lui rappeller le souvenir de sa promesse, & je lui écrivis une lettre, que Hatem-Beg, alors Gouverneur d'Ispahan, lui fit tenir : mais

ſoit que Nadir Chah, occupé uniquement de la guerre, ne donnât aucune attention au commerce, ſoit que la mauvaiſe réception qu'Abdul-Bakikhan eſſuya à ſon arrivée à Kandehar, l'eût empêché de préſenter mon mémoire, il ne me fit point de réponſe.

Quelques perſonnes à qui je témoignai ma ſurpriſe me dirent que Nadir Chah ne penſoit point du tout à rendre le Royaume floriſſant par le commerce; que ſon intérêt & toutes ſes vûes alloient à perpétuer la guerre; que d'ailleurs quand il feroit les plus belles promeſſes, on ne devoit point y compter; & qu'enfin la Perſe étant ruinée, tous les établiſſemens que les Etrangers pourroient y faire feroient infructueux, & même pernicieux ſous un tel gouvernement.

L'entrée de Nadir Chah dans l'Inde me convainquit de la vérité de tout ce que l'on m'avoit dit. Les misères de la Perſe augmentant de jour en jour, je pris enfin la réſolution de quitter ce pays pour me rendre à Baſra, où Ahmed

Pacha, plus ſage que Nadir Chah, tâchoit d'attirer tout le commerce du Golfe Perſique. Il y avoit déja quelques années que les Négocians François y venoient des Indes, & y faiſoient un commerce aſſez avantageux, ſi ce n'eſt qu'ils étoient ſouvent inquiétés par les Gouverneurs, qui à l'inſtigation des autres Européens les vexoient afin d'en tirer des préſens conſidérables, & de les obliger à leur prêter de l'argent.

Pour traiter avec ces Gouverneurs, les Négocians François étoient dans la néceſſité d'employer des Courtiers du pays, qui les ſervoient mal, partie par crainte, partie par envie de faire leur cour aux Turcs, dont ils étoient ſujets; ou bien ils trompoient ces Négocians pour faire mieux leurs propres affaires & s'enrichir à leurs dépens. Il étoit néceſſaire de remédier à ces inconvéniens, qui alloient à la ruine du commerce de la Nation.

L'établiſſement d'un Conſul avoit paru le ſeul moyen efficace pour

faire cesser ces abus : la Cour y avoit donné les mains, & le Berat, c'est-à-dire, les lettres du Grand Seigneur pour cet établissement, avoit été accordé à Monsieur de Villeneuve après de longues sollicitations : mais la grande difficulté étoit d'obtenir l'agrément d'Ahmed Pacha, sans lequel le Consul ne pouvoit rien faire. Il falloit ménager ce Pacha : le Berat ne devoit lui être présenté que pour la forme, sans être accompagné d'un ordre particulier, tel que la Porte en expédie aux autres Pachas en pareil cas ; & il étoit nécessaire de lui faire entendre qu'on ne devroit qu'à lui seul cet établissement. Je sondai ses dispositions à cet égard, & représentai en même tems les avantages qui en résulteroient pour son Gouvernement. Le trouvant favorable à nos vûes, j'en donnai avis à Monsieur de Villeneuve, qui conduisit habilement cette affaire.



CHAPITRE IV.

N'Ayant plus d'affaires à Bagdad je m'embarquai le 8 de Juin sur une Teknè frettée par des Marchands Turcs, & descendis ce jour à Kara-kapi une des portes de Bagdad. Tous ceux qui devoient être du voyage s'y étant rendus le lendemain, nous fimes route : mais un homme de l'Aga des Janissaires vint nous arrêter après deux heures de navigation. Il amenoit six mutins de ce corps, lesquels il consigna entre les mains du Patron de la barque, avec ordre de les conduire à Basra, où le Pacha les envoyoit en exil.

Ahmed Pacha est le seul qui ait trouvé le secret de se faire craindre des Janissaires qui font trembler non seulement les autres Pachas, mais souvent les Grands Seigneurs même. Pour parvenir à se faire respecter de cette milice & à la tenir en bride, il avoit fait ce que les

Grands Seigneurs auroient dû faire; (peut-être l'ont-ils tenté, mais inutilement) je veux dire qu'il avoit formé un autre corps de troupes, qui balançoit l'autorité des Janissaires; & depuis cet établissement il les exiloit & les faisoit étrangler quand ils le méritoient, sans rien craindre de leur part.

Nous continuames notre route; & après avoir passé le confluant de la Diala avec le Tigre, nous nous arrêtames vers le soir à une petite distance de Selman-Pak, lieu de dévotion pour les Mahométans.

La ville de Medaïn (1) étoit située peu loin de là sur le bord oriental du Tigre. L'on y voit quelques restes du Palais des anciens Rois de Perse appellé Tahtikisra, c'est-à-dire, le thrône de l'Empereur. De ces restes est une grande salle voûtée, qui a 64 pas de long sur 36 de large, & 70 coudées du raiz-de-chaussée à la voûte. L'on

(1) *Medaïn* est suivant les Etvals à 70 d. de long. sur 33 d. 10 m. de lat.

prétend que le faîte avoit 150 coudées d'élévation ; que ce grand édifice se fendit par le haut dans toute sa largeur au moment de la naissance de Mahomed, & qu'il en tomba quatorze créneaux. Medaïn étoit la plus grande des sept principales villes de l'Irak, dont les autres étoient Kadisiè, Roumiè, Hirè, Babul, Halvan & Nehrevan. Tahmouris jetta les premiers fondemens de Medaïn, & Dgemchid l'acheva. Ce dernier Roi fit un pont de pierre sur le Tigre dans cet endroit : mais le pont a été ruiné aussi-bien que la ville, qui n'est aujourd'hui qu'un village. Cette ville étoit Ctesiphon, le siège des Rois Parthes & des Artaxerxides. Ebul-Feda l'appelle aussi Tisbon & Esbanin. Il ajoûte qu'il y avoit dans ce canton, sur le bord occidental du Tigre, une autre ville nommée Sabat, & à côté de cette dernière une autre appellée Nehri-Chir. L'une de ces deux villes doit être l'ancienne Seleucie du Tigre. Dans le voisinage de Medaïn étoit la ville de Roumié, qu'Anouchir-

van bâtit, à ce que l'on prétend, après la conquête d'Antioche, & peupla des captifs de cette ville. Les Auteurs Arabes disent que Roumiè ressembloit si parfaitement à Antioche, que quand les captifs y entrèrent ils crurent être dans leur lieu natal ; que chacun reconnoissant son quartier & sa rue, alla occuper sa maison.

Le 10 nous fimes peu de chemin, parce qu'un vent trop fort nous portoit toujours vers les bords. Le Tigre serpente pour le moins autant que la Seine, & ne prend un cours direct qu'à Corna. Cela est cause qu'on ne peut se servir de la voile que par intervalles, & le reste du tems on fait tirer les Teknès par des hommes. Le vent étant un peu tombé vers le soir, nous marchames une partie de la nuit ; & poursuivant notre route le lendemain, nous commençames à voir sur les deux bords de la rivière, de la verdure & des bois taillis, dans lesquels on me dit qu'il y avoit des sangliers & des lions.

Les eaux du Tigre diminuent

considérablement en été, tant à cause que les pluies & les fontes des neiges cessent en cette saison, que parce qu'on lui fait beaucoup de saignées dans le bas pays pour arroser les terres. Alors la navigation du fleuve devient fort difficile, & l'on donne souvent sur des bas fonds : mais comme les Teknès sont plattes, l'on s'en tire facilement. Ce jour il nous arriva plusieurs fois de toucher & d'être jettés à terre par le vent & par le courant, sans que cela nous causât d'autre dommage que du retardement ; & ayant passé la nuit sans marcher, nous reprimes notre route le 12 avec un vent violent, qui nous obligea d'arrêter une partie de la journée.

Il y avoit dans la barque de ces pigeons qu'on envoie de Basra à Bagdad pour porter des nouvelles. Je demandai à un Marchand de cette dernière ville comment ils pouvoient faire ce chemin sans s'égarer. Il me répondit que pour les y accoûtumer on les envoyoit premièrement d'un endroit

peu éloigné ; qu'après on les portoit plus loin, & cela par degrés jusqu'à Basra. Il ajoûta que quand on les laisse aller de la main ils s'élèvent à une grande hauteur, après quoi ils descendent & prennent leur vol droit vers Bagdad, suivant toujours le Tigre qui les guide.

Nous continuames notre route le lendemain, & arrivames vers le soir à Amarè, petite habitation d'Arabes d'une vingtaine de maisons, sur le bord oriental du Tigre, qui se divise un peu au-dessous de cet endroit en deux branches, dont l'une va à la droite & se joint à l'Eufrate après avoir formé la pointe du pays de Dgezirè, que les Grecs ont nommé Mésopotamie. L'autre branche prend la gauche, s'unit au même fleuve auprès de Corna, & forme avec lui une grande isle appellée par les Arabes Dgezaïr, laquelle abonde en grains, en pâturages & en bestiaux. Les Arabes Beni-Lame vivent dans cette isle. Ci-devant ils mettoient les passans à contribution : mais depuis qu'Ahmed Pacha étoit Gouverneur

de Bagdad, ils exerçoient leurs brigandages avec beaucoup moins de liberté. Après les avoir réduits à main armée, il les avoit souvent dépouillés de leurs biens, & leur avoit même imposé un tribut annuel.

Vasit (2) étoit autrefois une ville fameuse dans ce canton, du même côté du Tigre que Bagdad, dont elle sépare le territoire de celui de Basra. Hadjadge la bâtit l'an de l'hégire 84 à une égale distance de Bagdad, de Basra, de Kioufa & d'Ehvaz, c'est-à-dire, à 50 lieues de chacune de ces villes, & elle a été nommée Vasit, qui signifie le lieu mitoyen, à cause de sa position à l'égard de ces villes. Ebul-Feda dit que Vasit étoit bâtie sur les deux bords du Tigre, & qu'il y avoit un pont de bateaux qui joignoit les deux parties de la ville. Chelmegan, village de ses dépendances, a donné naissance à plusieurs personnes célèbres qui ont

(2) Le Canon, le Resme & les Etvals mettent *Vasit* à 71 d. 30 m. de long. sur 32 d. 20 m. de lat. Ibni-Saïd la place à 72 d. 30 m. de long. sur 32 d. 20 m. de lat.

pris le surnom de Chelmegani.

Dgerdgeraya (3) étoit une belle & grande ville à l'occident, & fort près du Tigre, entre Bagdad & Vasit, à quatre lieues de Deïr-akoul, & à 9 de Dgebel, qui étoit une autre ville sur la même rive, entre Bagdad & Vasit, & qui a donné naissance à plusieurs grands hommes, connus sous le nom de Dgebeli.

Numaniè (4) étoit aussi dans le même canton. Ebul-Feda dit que c'étoit une petite ville entre Bagdad & Vasit, située sur le Zab supérieur. Il parle sans doute du Zab qui est un canal dérivé de l'Eufrate.

Fum-ul-Silh (5) étoit du même côté du Tigre auprès de Vasit, à 12 lieues de Dgebel. L'Azizi dit

(3) Les Etvals & le Canon placent *Dgerdgeraya* à 70 d. 30 m. de long. sur 3 de lat.

(4) Les Etvals placent *Numaniè* à 70 d. 20 m. de long. sur 33 de lat.

(5) Les Etvals placent *Fum-ul-Silh* à 70 d. 45 m. de long. sur 32 d. 40 m. de latit. elle étoit suivant le Canon à 72 d de long. sur 32 d. 50 m. de lat.

que c'étoit une grande ville à 5 lieues de la rivière de Salis.

Etant partis d'Amarè le 14 nous découvrimes à la gauche les montagnes de Hamrin vers la frontière de la Perse. Je pense qu'elles sont partie de celle de Hamrè, qui est une chaîne de montagnes stériles peu élevées, & d'une terre rougeâtre. Elles commencent du côté de Dgeziret-ul-areb, ou de la presqu'isle de l'Arabie, & courent du côté de Dgemasè, où elles sont coupées par l'Eufrate. Passant ensuite le long du désert de Dgeziraï-umeriè, elles sont coupées par le Tigre auprès d'Achik & Machouk, vis-à-vis d'Eski-Bagdad. Elles s'étendent après dans le désert de Bagdad jusqu'à Kizil-Rubat, où elles sont coupées par la Diala, & après être sorties du désert de Vasit la rivière de Despoul les coupe entre cette ville & Zekiè. Elles passent de désert en désert, & vont finir au golfe Persique. Dans quelques endroits de ces montagnes, du côté de Mosul & de Chehrezour, l'on trouve un minéral noir qui

brûle comme de la bougie. Les gens de ces cantons l'appellent *momie minérale*.

Trois Dervíches Indiens venus pour visiter les tombeaux des Imams s'étoient embarqués avec nous à Bagdad, & les Marchands Turcs les nourrissoient de ce qu'ils apprêtoient pour eux-mêmes. Ils se mirent fort en colère ce jour, & refusèrent de manger, parce qu'on leur servit le pilau sans viande. Ils prétendirent qu'ils n'étoient pas traités avec l'attention & le respect dûs à leur état. Les Turcs qui les défrayoient par charité furent scandalisés en voyant que ces Dervi-ches qui font profession de pauvreté, étoient si difficiles à contenter.

Nous poursuivimes notre route le lendemain & une partie de la nuit suivante, donnant souvent sur des bas fonds. Le 16 nous passâmes Um-ul-Dgemel, où il n'y a que quelques cabannes. J'allai le lendemain visiter le tombeau d'Esdras, que les Arabes appellent Afra-Ibni-Haroun. Les Mahométans

même ont une grande vénération pour ce tombeau. Les Juifs y ont bâti une belle chapelle de briques entourrée d'un mur, & ils y vont tous les ans en pélerinage. Le tombeau est au milieu de la chapelle : il a au moins six pieds de haut, & il est enfermé par une balustrade de fer à pommeaux de cuivre, au haut de laquelle il y a une inscription hébraïque en lettres d'or.

Nous arrivames le surlendemain à Corna, qui a le nom de ville, mais qui est tout au plus un gros village situé sur le confluant du Tigre & de l'Eufrate, vis-à-vis de Rahmanié. Il y a à Corna une Douane & un vieux fort de terre gardé par quelques chambrées de Janissaires, dont Ahmed Pacha, de qui cette ville dépend, nomme l'Aga. Le pays de Dgevasir est vis-à-vis à l'orient du Tigre. Il appartient aux Turcs ; mais les Persans y ont un fort dans lequel ils entretiennent une garnison de deux cens hommes, qu'ils changent tous les ans avec beaucoup de précaution. Dgessan est un autre district du mê-

me côté ſur la frontière de la Perſe, entre Dgevaſir & Dertenk. On y trouve un fort ſitué entre ceux de Bedraï & de Mugul-Khani. La rivière d'Afitab, c'eſt-à-dire, du Soleil, venant de Kiouh-guilan, derrière les montagnes de Hirè, paſſe au fort de Dgeſſan & à celui de Bedraï.

Le Tigre & l'Eufrate s'étant joints auprès de Corna ne font plus qu'une rivière large & profonde. Elle prend le nom de Chat-ul-Areb, c'eſt-à-dire, la rivière des Arabes, & ſon cours eſt alors fort droit juſqu'à la mer. Nous nous arrêtames pendant quelques heures à la Douane de Corna pour la viſite des marchandiſes, après quoi nous continuames notre route. On me montra à moitié chemin de cette ville à Baſra, une petite Moſquée, & à côté un Menarè, que les Arabes diſent avoir été bâti dans une ſeule nuit par les Anges. A la faveur du vent & de la marée nous arrivames le ſoir devant Baſra, & montames le 19 le canal.

CHAPITRE V.

LE diſtrict de Baſra eſt borné à l'eſt par le golfe Perſique & par la frontière de Perſe, au nord par le pays de Bagdad, à l'oueſt par ceux de Kioufa & de Nedgef, au ſud par celui de Lahſa. Il renferme pluſieurs forts, bourgs & villages. Les Empereurs Turcs devenus maîtres de ce pays le diſtribuèrent d'abord entre les troupes, qu'ils étoient obligés d'entretenir de ce côté contre les Arabes & les Perſans. Ce n'eſt que depuis l'an 1079 de l'hégire qu'ils ont commencé d'y envoyer des Pachas pour le gouverner.

Il abonde en toutes ſortes de grains, en ris, en fruits, comme raiſins, figues, abricots, pêches & dattes, dont il ſe trouve pluſieurs eſpèces, en légumes, en herbages & en coton. Le mouton y eſt excellent. On obſerve ſoigneuſement les races des moutons comme celles

des chevaux ; & dans les ventes qui se font des chevaux comme étant de races distinguées, le vendeur est obligé de le prouver devant les Kadis.

Depuis Basra jusqu'à l'embouchure de la rivière on trouve les endroits suivans.

Mukhetar, bourg sur le bord de la rivière à une journée de cette ville dans le voisinage d'Abadan.

Ubullè, (1) autrefois petite ville assez jolie, située au commencement du canal qui porte son nom. L'on voit le long de ce canal quantité de jardins qui se touchent, de manière qu'ils paroissent n'en faire qu'un.

Abadan (2), qui est l'endroit où la rivière se jette dans la mer au nord-ouest de l'embouchure, à quatre journées de Mehrouian, à une journée

(1) *Ubellè* est suivant les Etvals à 74 d. de long. sur 30 d. 55 m. de lat. & à la même long. sur 31 d. 55 m. de lat. suivant le Canon.

(2) *Abadan* est suivant les Etvals & le Resme à 75 d. 30 m. de long. sur 29 d. 20 m. de lat. suivant Ibni-Saïd à 75 d. 25 min. de long. sur 31 d. de lat. & suivant le Canon à 75 d. 30 m. de long. sur 31 de lat.

journée & demie au sud-est de Basra.

Zeïni, fort vis-à-vis & tout auprès d'Abadan, situé sur une isle de figure ronde dans l'embouchure même.

Sedè, autre fort dans l'embouchure, vis-à-vis de Mekam-ali, qui est un gros bourg.

Le *fort de Kabban*, du côté du Khouzistan (3), auprès de la fron-

(3) Le *Khouzistan*, appellé ainsi des Khouz, peuples qui l'ont habité, est une province de la Perse, terminée au nord par les pays de Saïmer, de Kierkhe, de Roudbar, & par les montagnes du Louristan jusqu'à Dgilè, à l'ouest par le pays de Vasit; au sud depuis Abadan jusqu'à Mehrouïan & Devrak par le golfe Persique, ensuite par la frontière du Fars; à l'est par la rivière de Tab, laquelle coule entre les pays de Fars & d'Ispahan, reçoit quelques rivières du Khouzistan, & se jette dans la mer à peu de distance de Mehrouïan.

Cette province qui est entre le Fars & le district de Basra, touche à l'Irak arabe, au Kiurdistan, au Louristan & au Fars. La partie du golfe qui la borne depuis Mehrouïan jusqu'à l'autre extrêmité, vis-à-vis d'Abadan, s'appelle Guerendil. Tuster & Djundi-Sabour sont les seuls endroits où il y ait des montagnes & des sables. Le reste de ce pays est uni & fertile. Il ne s'y trouve nulle part

tière de Perse, sur le bord & à l'embouchure de la rivière. Si l'on veut

de la glace ni de la neige, si ce n'est dans le canton de Rami-Hurmuz. L'air du Khouzistan est chaud, ce qui est cause que les dattes y viennent bien, de même que les autres fruits & les grains. Il y croît beaucoup de cannes de sucre, particulièrement à Askier-Mukierrem ; mais c'est un climat mal sain. Les habitans parlent l'Arabe, le Persan & la langue des Khouz. Ils ressemblent aux gens de l'Irak, étant pour la plûpart de mauvais naturel & avares, jaunâtres, de foible complexion & maigres. Il y a des Musulmans, des Medjous & des Juifs, mais peu de Chrétiens.

Le Khouzistan renferme diverses villes.

Tuster, qu'on appelle communément Chuster, en est la capitale. C'est une fort ancienne ville située sur le bord d'une rivière qui porte son nom, à 86 d. $\frac{1}{2}$ de long. sur 31 d. $\frac{1}{2}$ de lat. suivant le Géographe Turc, à 74 d. 30 m. de long. sur 31 d. 30 min. de lat. suivant les Etvals, à 74 d. 20 min. de long. sur la même latit. suivant le Canon. Quelques-uns d'entre les Orientaux prétendent que c'est la première ville qui ait été bâtie après le Déluge ; que Houchenk en est le fondateur, & qu'Ardechir la rebâtit après sa ruine. Comme elle est située dans un endroit élevé, Chapour construisit une digue, par le moyen de laquelle il fit monter la rivière de Dechet-abad à un mille de hauteur pour lui donner de l'eau. On a cru que c'étoit la plus grande & la plus forte

aller du nouveau fort à celui-ci, il

digue qu'il y eût dans le monde; mais celle qu'Adoudud-devlet fit faire dans le Fars sous le nom d'Emir-Bend, la surpasse en grandeur & en solidité. Il fait fort chaud à Chuster, & le Semoum y souffle souvent en été. L'eau y est excellente. Les récoltes du coton, des cannes de sucre, du ris & des grains y sont copieuses. On y fabrique de belles étoffes de soie & des draps d'or. Les habitans sont basanés & maigres. Il y a quatre lieux de chasse, dont le premier nommé Rahchabad a 15 lieues de long sur 12 de large; le second appellé Verak a 20 de long sur 10 de large; le troisième dont le nom est Mechehed-kioufi à 10 de long sur 6 de large; & le quatrième appellé Dgevisè à 20 de long sur 12 de large. Les pâturages y sont admirables, mais les chaleurs si grandes, que les Etrangers n'y peuvent pas demeurer après le quatrième jour du printems. On a soin de couper les grains quand le soleil est dans le Taureau, à la fin d'Avril & au commencement de Mai; car si on les laisse sur pied jusqu'à ce qu'il soit dans les Jumeaux, ils périssent. Djundi-Sabour est à huit lieues de Tuster.

Ehvaz, appellée aussi Soukul-Erbaa, la ville de Hurmuz & de Menouchehre, étoit anciennement la capitale du Khouzistan. Les Etvals la placent à 75 d. de long. sur 31 de lat. le Resme, Ibni-Saïd & le Canon à la même long. sur 32 de lat. le Géographe Turc à 85 d. de long. sur 32 de lat. Ce dernier dit qu'elle étoit divisée en deux parties par une rivière qui l'entouroit & en for-

faut passer la rivière de Kiaroun.

moit une isle; qu'il y avoit sur cette rivière plusieurs roues, qui faisoient monter l'eau dans les réservoirs de la ville, & plus bas une digue où elle s'assembloit formant un lac, d'où elle se répandoit en divers endroits, & arrosoit les champs. Cette ville est à 80 lieues d'Ispahan, à une journée d'Askier-Mukierrem, & elle a cela de particulier, que tel parfum qu'on y apporte, il perd son odeur. Son air est épais, il y règne continuellement des fièvres, & l'on n'y voit personne qui ait de la couleur.

Askier-Mukierrem, ville à 10 lieues d'Ehvaz, à 8 de Tuster, à 74 d. 35 m. de long. sur 31 d. 55 m. de lat. suivant les Etvals, & à 76 d. de long. sur 31 d. 25 m. de lat. suivant le Canon. Ebul-Feda dit que c'étoit originairement un village, qui devint ville du tems de Hadjadje : mais l'Auteur du Nuzhat prétend qu'elle est fort ancienne; que Tahmouris en fut le premier fondateur, & que Chapour la rebâtit après sa ruine. Il n'y a point d'endroit dans le Khouzistan où l'air soit meilleur que dans cette ville. La piqûure des scorpions y est mortelle.

Tib, petite ville entre Vasit & Ehvaz, à 84 d. de long. sur 33 de lat. suivant le Géographe Turc, à 73 de long. sur 32 de latit. suivant les Etvals, & 74 d. 30 min. de long. sur 33 d. 10 min. de lat. suivant le Canon. L'Auteur du Mucheterik dit qu'il y a des choses merveilleuses, sans s'expliquer davantage. La ville de Karkoub est à 7 lieues environ de Tib.

L'espace entre les deux forts est désert.

Sus, fort ancienne ville à 10 lieues de Karkoub, à 73 d. 45 m. de long. sur 32 d. 55 m. de lat. suivant les Etvals, & à 74 d. 40 m. de long. sur 33 de lat. suivant le Canon. Chapour y bâtit une forteresse. Il donna cette ville pour demeure aux captifs qu'il amena du pays de Roum, & l'appella Chapour-Khorè. Dans ses jardins il vient des oranges de la figure des doigts de la main. Le tombeau du Prophète Daniel est dans sa partie occidentale. Les habitans y ayant trouvé un cercueil l'exposoient en tems de famine pour détourner ce fléau : mais Ebou-Mousa-l'Echeri le leur ôta, & le cacha dans un soûterrain, qu'il fit faire de pierres & de ciment sur le bord de la rivière de Sus. Il fit ensuite passer la rivière par-dessus, disant qu'il étoit indécent que le corps d'un Prophète fût entre les mains du peuple. Cette ville est ruinée aujourd'hui.

Djundi-Sabour, ou *Kiendi-Chapour*, grande ville fortifiée, à 85 d. ½ de long. sur 31 ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à 74 d. de long. sur 31 d. 55 m. de lat. suivant les Etvals, & en même long. sur 33 d. 20 m. de lat. suivant le Canon. Chapour, fils d'Erdechir, la bâtit. Zul-Ektaf la renouvella & l'augmenta. L'air y est chaud & mauvais. Les cannes de sucre, les dattes & les grains y abondent. Sus en est éloigné de six lieues.

Djubba, ville à 8 lieues d'Askier-Mukierrem, à 75 d. 35 min. de long. sur 30 d.

Rahmaniè, bourg dans le voisi-

30 m. de lat. suivant les Etvals. Son district qui s'étend loin renferme plusieurs villages & des rivières. Il y vient des cannes de sucre & des dattes.

Rami-Hurmuz, autre ville à 7 lieues de Rustak-Elzit, à 19 d'Ehvaz, à 86 d. de long. sur 30 ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à 75 d. 45 m. de long. sur 31 de lat. suivant les Etvals. Elle est aussi un des ouvrages de Chapour. Il y a un si grand nombre de jardins de dattiers, qu'ils couvrent la ville & la dérobent aux yeux. L'air y est chaud. Le coton, le sucre & les grains y abondent, & l'on y fabrique des étoffes de soie.

Haviza, ville de moyenne grandeur, bâtie par Chapour. Il y fait fort chaud, mais l'air y est bon, & les récoltes des grains, du sucre & du coton y sont abondantes.

Dezfoul, ville à 84 d. de long. sur 31 ½ de lat. suivant le Géographe Turc. C'est encore Chapour qui l'a bâtie dans le voisinage de Djundi-Sabour, des deux côtés d'une rivière sur laquelle il fit construire un pont de 42 arches, large de 15 coudées. On l'appella le pont d'Abi-disek, & le même nom fut donné à la ville.

Devrak, petite ville & fort, à 85 d. de long. sur 30 ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à quatre journées d'Askier-Mukierrem.

Hisni-Mehdi, port à l'endroit où la rivière de Tuster se jette dans la mer, à 84 d. ½ de long. sur 30 ½ de lat. suivant le Géographe Turc, à 74 d. 45 m. de long. sur 30 d. 45 m. de lat. suivant les Etvals, à 74 d. 20 m. de

nage de Basra, séparé de Mekamali par le désert.

long. sur 30 d. 55 m. de lat. suivant le Canon, à 11 lieues d'Ubullè, à 16 de Souk-ul-Erbaa. Il a été nommé ainsi à cause que le Mehdi le fit fortifier.

Les principales rivières du Khouzistan sont :

Celle de *Tuster*, la plus grande de toutes. Elle vient de Kiouhi-Zerd & des montagnes des Lours, & se rend après un cours de 30 lieues à Tuster, où son eau est encore fraîche. Chapour la divisa en plusieurs branches auprès de cette ville, qu'il environna de ses eaux. Il en fit couler quatre branches à l'ouest, & deux à l'est de Tuster. Les deux se joignent à Askier-Mukierrem, & forment alors une rivière, qui reçoit celle de Dezfoul & de Kierkhè, après quoi elle passe Ehvaz, & se jette dans la rivière des Arabes, suivant le sentiment de l'Auteur du Nuzhat. Son cours est en tout de quatre-vingts lieues. Ebul-Feda dit qu'elle se jette dans le golfe Persique auprès de Hisni-Mehdi, en quoi il n'a pas tort; car on alloit autrefois par cette rivière d'Ehvaz à la mer. On montoit ensuite par celle des Arabes à Ubullè; mais comme ce chemin étoit dangereux, Adud-ud-devlet fit une communication entre les deux par le moyen d'un canal de quatre lieues de longueur, lequel porte des batteaux; de manière que la rivière de Tuster est divisée en deux parties, dont l'une se jette dans celle des Arabes, & l'autre dans la mer.

Les premiers fondemens de Basra (4) furent jettés sous le Khalifat d'Umer l'an 14 de l'hégire par

Celle de *Dezfoul*, qui sort des montagnes du grand Louristan, & passe à Djundi-Sabour, puis à Dezfoul, ensuite à Mucherikan à 85 d. de long. sur 31 de lat. suivant le Géographe Turc. Elle se mêle à la fin avec celle de Tuster, après avoir parcouru 60 lieues de pays.

Celle de *Kierkhè*, appellé aussi la rivière de Sus. Elle vient de la montagne d'Ervend, & reçoit en chemin faisant les eaux de Dinever, de Guioulguiou, de Silakhor & de Khurrem-abad. Passant ensuite par le pays de Havisa elle se mêle avec les rivières de Dezfoul & de Tuster, & se jette avec elles dans celle des Arabes. Son cours, en comptant le chemin qu'elle fait avec cette dernière, est de cent vingt lieues.

Celle de *Mucherikan*, qui est une branche de celle de Tuster. Elle prend son cours depuis cette ville, & se rend à Askier-Mukierrem, où elle a un grand pont. On va sur cette rivière à Ehvaz l'espace de 6 lieues. Comme elle finit après, on fait deux lieues par terre. On la desséche à force d'en tirer de l'eau pour arroser les cannes de sucre. Les cantons où elle passe, sont les plus fertiles de cette province.

(4) Ebul-Feda place *Basra* suivant les Etvals à 74 de long. sur 30 de latit. suivant Ibni-Saïd à 74 d. 31 m. de long. sur 31 de lat. & suivant le Canon à 74 de long. sur 31 de lat.

Atabè fils de Gasvan, qui la peupla de huit cens hommes. Elle est située dans un endroit uni du désert, à une demi-lieue du bord occidental de la rivière, d'où on a fait venir l'eau par une quantité innombrable de canaux pour arroser les terres & les jardins. A une demi-journée de chemin au sud-ouest de Basra est la montagne de Sinam, & au sud de cette ville est une vallée nommée Vadi-ul-Nisa, c'est-à-dire, la vallée des femmes, parce que celles du pays y vont ramasser des truffes. Les murs de Basra sont de terre, & forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins & de terres labourables. Les maisons y sont bâties de briques cuites au soleil. On leur donne peu de jour pour les rendre plus fraîches; & elles ont toutes des terrasses, sur lesquelles on couche en été, à cause qu'il est dangereux de coucher dans les chambres pendant cette saison.

L'eau y est fort bonne, si on a soin de la prendre dans la rivière quand la marée est retirée; car elle

eſt un peu ſaumâtre lorſque la mer la refoule. Le flux y eſt fort conſidérable ; il monte au de-là de Corna, & il eſt même ſenſible à Um-ul-Dgemel. L'air de Baſra eſt très-pur, & les nuits ſont fraîches quand le vent du Nord ſouffle, ce qui arrive aſſez régulièrement dans le tems des plus grandes chaleurs, ſans quoi il ſeroit impoſſible d'y vivre ; car quand il vient du côté de la mer, on eſt ſans force & tout languiſſant, s'il dure deux fois vingt-quatre heures.

C'eſt à mon avis un des grands deſagrémens de ce pays : celui de la pouſſière, que le vent apporte en paſſant ſur les ſables brûlants du déſert, en eſt auſſi un. Elle commence à ſe lever le matin, & obſcurcit tellement l'air, qu'elle dérobe le ſoleil à la vûe, & change le jour en une eſpèce de crépuſcule. Elle entre dans les appartemens les mieux fermés, fait beaucoup de mal aux yeux, & ne tombe que vers le ſoir. Le ciel devient alors clair & beau à cauſe qu'il n'y a jamais de nuages en été, & rarement

en hiver, d'où il s'ensuit qu'il ne pleut point dans la première de ces saisons, & fort peu dans la dernière, qui pourroit passer pour un beau printems en France. On n'y a jamais vû de neige, & quand il y a de la glace de l'épaisseur d'un écu, l'hiver est censé extrêmement rude.

Les autres incommodités de Bassra sont :

Les puces qui se forment dans la terre au printems : elles en sortent en si grande quantité qu'on en est couvert, malgré toutes les précautions qu'on prend pour s'en garantir. A la vérité cela ne dure pas long-tems ; car dès que les chaleurs commencent à se faire sentir un peu vivement, elles disparoissent, & l'on en est délivré jusqu'à l'année suivante : des guêpes, qui sortent des murailles par essaims, & dont on a quelquefois de la peine à se garantir : des millions d'insectes d'espèces & de figures inconnues en Europe. Attirés par les lumières qu'on met le soir sur la table, ils tombent dans les plats & dans les vases : de grosses fourmis

noires, qui paroissent dès que le soleil est couché, & qui s'attachent si fort aux jambes & aux autres parties du corps qu'elles trouvent découvertes, que quand on veut les arracher le corps reste entre les doigts, & la tête dans la chair. Elles y font des incisions presque aussi grandes que celle d'une lancette, & ensanglantent la partie qu'elles ont mordue.

Il s'y trouve une autre sorte de fourmis blanches appellées carias: les vaisseaux des Indes les ont apportées à Basra, où il n'y en avoit point originairement. Elles font bien plus de mal que les noires, parce qu'elles attaquent les toiles & les autres marchandises de soie, de laine, de coton, dont elles coupent & déchirent des balles entières, si on n'a grand soin de s'en garantir. Pour empêcher le dégat, on couvre le sol des magazins de sel, qui n'est pas rare dans ce pays, puisqu'on en fait ramasser tant que l'on veut dans le désert, sans autre dépense que celle de le faire apporter. L'on met par-dessus deux ou

trois rangées de grosses piéces de bois à deux pieds d'élévation de la terre, & l'on range les balles sur ces chantiers, de façon qu'elles ne touchent pas aux murailles, d'où les carias sortent aussi-bien que du sol pour s'y glisser. Malgré toutes ces précautions elles font encore du ravage, si on n'a pas soin de remuer les balles souvent, & de renouveller les pièces de bois.

L'air de Basra étant très-pur, ce pays n'est jamais affligé de la peste; mais il y règne quelquefois des fièvres malignes causées, à ce que je pense, par les exhalaisons qui s'élèvent du désert après qu'il a été inondé, ce qui arrive les années que les rivières sont fort grosses, & que rompant les digues elles se répandent dans cette vaste plaine, dont elles forment une espèce de mer. On prend alors une grande quantité de poissons, surtout des aloses & des chevrettes. Les aloses sont fort communes tous les ans au printems. Les Arabes les font sécher pour les manger avec des dattes. Le benni & le berzem, deux

sortes de poisson particulières à cette rivière, se trouvent dans d'autres saisons. Il y a deux espèces de Berzem; celui qui a la chair noire est le plus estimé, parce qu'il est plus ferme que l'autre & d'un meilleur goût. Il se conserve long-tems mariné.

On prend aussi des soles, mais petites pour l'ordinaire. J'ai mangé de très-belles limandes qui avoient été envoyées de Haffar (5) au Musellim, qui m'en fit présent. Peut-être y trouveroit-on d'autres sortes de bons poissons, si les gens du pays avoient des instrumens pour la pêche. Ils la font de deux manières; l'une en enyvrant le poisson avec une herbe, l'autre en plantant des roseaux dans la vase le long du bord de la rivière. Le poisson qui

(5) *Haffar* est un endroit à cinq ou six heures de chemin au-dessous de Basra auprès de la rivière. Les vaisseaux des Indes s'y arrêtent à présent, ne pouvant pas monter plus haut, à cause d'un banc de sable qui s'est formé depuis quelques années au-dessus de Haffar. Ils venoient autrefois jusqu'à Menavi, village à une demi-lieue de Basra sur le bord de la rivière.

passe par-dessus dans les hautes marées, est retenu par ces espèces de haies, & reste à sec quand l'eau est retirée.

Les grains, le ris & les dattes étoient autrefois les principales richesses de Basra. Je remarquerai ici qu'on est dans l'erreur quand on croit que les dattiers ne produisent point de fruits à moins que les mâles ne soient plantés auprès des femelles. La femelle seule donne le fruit, & il n'est pas nécessaire que chacune ait son mâle à côté d'elle. Un seul suffit pour féconder cent femelles & plus; mais cela ne se peut faire sans la main de l'homme. Les Arabes appellent ceux qui font ce métier, Lakkah. Dès que les gaines, tant celles qui contiennent la semence, que celles qui renferment le fruit, sont formées, ils montent à l'aide d'une corde qu'ils passent autour de leur corps & de l'arbre, coupent les gaînes des mâles où est la semence, & montent ensuite sur les femelles, qui portent les gaînes du fruit; ils fendent ces dernières avec un couteau, pour y insérer la

ſemence, qui eſt une farine ou pouſſière blanche attachée à de petits rameaux contenus dans la gaîne du mâle. C'eſt cette pouſſière qui donne la fécondité au fruit de la femelle quand ſa gaîne eſt ouverte. Le vent la porte alors à chaque grain des dattes auxquelles elle s'attache. Les dattes ſe forment bien ſans cela juſqu'à un certain point; mais elles ne peuvent ni atteindre leur groſſeur parfaite, ni mûrir, ſi elles n'ont pas été touchées de cette farine. Pour m'aſſurer de ce fait, j'ai prié un Lakkah de laiſſer ſur un arbre une gaîne ſans ſemence, & d'en donner aux autres. Cela ayant été fait, j'en goûtai le fruit quand on le cueillit, & trouvai celui de la première gaîne ſi amer, qu'il ne fût pas poſſible d'en manger un grain, outre qu'il étoit fort petit, tandis que celui des autres étoit parfait, tant pour la groſſeur que pour le goût.

Le dattier, de tous les arbres le plus commun dans ce pays, eſt d'une grande reſſource pour les Arabes qui en mettent toutes les parties à profit. Le tronc coupé en

deux de sa longueur, sert de solives pour soûtenir les platfonds & les terrasses des maisons. On lui laisse alors son écorce, ou pour mieux dire, ses nœuds, sans quoi il n'auroit point de consistence ; son bois n'étant qu'un tissu de fibres fort peu compactes, par conséquent poreux & cassant. Ils font aussi des planches pour la construction des batteaux & des barques : quoique peu solides & peu propres à cet usage, elles ne laissent pas de résister à l'eau, étant enduites de poix d'un doigt d'épaisseur. Il sert aussi de bois à brûler dans les cuisines ; mais il ne seroit pas bon dans les appartemens, à cause qu'il fait beaucoup de fumée. Il est vrai qu'on n'en a guère besoin pour ce dernier usage, les cheminées des appartemens étant rares dans ce pays où l'hiver est fort doux. On fait de ses branches, dont le bois est plus compact que celui du corps de l'arbre, des portes, des lits, des chaises, & d'autres meubles ; de ses feuilles qui sont longues & souples, des sacs & des paniers. Le

noyau de la datte, quoique dur comme une pierre & ſans amande, ſert de nourriture aux chameaux : on le broie pour en faire une pâte, qu'on donne à ces animaux quand on voyage dans le déſert.

Les Arabes ſe nourriſſent eux-mêmes des dattes, & il y en a dans le pays de Baſra une ſi prodigieuſe quantité, qu'on en charge des bâtimens pour les porter à Bagdad, dans le golfe Perſique & ailleurs; mais le commerce qu'on a commencé à faire à Baſra depuis les dernières révolutions de la Perſe, a rendu cette ville beaucoup plus conſidérable qu'elle ne l'étoit, en attirant diverſes Nations qui y apportent de grandes richeſſes. Les François, les Anglois & les Hollandois y ont des maiſons. Leurs vaiſſeaux qui viennent tous les ans chargés de quantités de marchandiſes des Indes, y attirent les Arabes, les Turcs, les Perſans, les Arméniens, les Grecs, les Juifs & les Indiens. Ils apportent de Bengale (6) toutes

(6) Bengale que les Orientaux appellent Benguialè, eſt un Royaume dependant de

sortes de toiles blanches, des étoffes de soie, des étoffes de soie &

l'Empereur Mogol, situé vers les embouchures du Gange. Il s'étend l'espace de 300 milles en longueur, sur 260 en largeur, au rapport de l'auteur de Heft-Eklim, & il a été appellé ainsi du nom de la ville de Bengale, qui suivant le Géographe Turc est à 135 d. de long. sur 23 de lat. dans une isle formée par la rivière de Kousin. Les Indiens appellent cette ville Tchatigoun, & elle est différente de Satigan, qu'on place auprès d'une des embouchures du Gange, à 100 lieues de la première, à trois journées de Poulari ville sur le bord de la mer. L'air de ce pays est tempéré; il y tombe de grosses pluies qui innondent les terres, & obligent les habitans de se servir de bateaux pour aller & venir. Les productions de Bengale, sont entr'autres choses, la soie, le ris, le sucre, le poivre, & deux sortes de fruits particuliers, l'un nommé gueulè, plus agréable que l'orange à laquelle il ressemble, l'autre qui s'appelle lenguien, ressemble à la grenade. L'on y travaille bien en toiles, dont il se faitde si fines, qu'une piéce de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée. Le Royaume de Bengale est divisé en vingt-deux toumans ou districts: Kiourkiè autrefois capitale de ce pays, est située dans le pays de Dgennet abad. Le golfe de Bengale appellé par les Indiens Dibanaguioun, s'étend entre les terres l'espace de 800 milles ou davantage. Il se rétrécit de plus en plus vers le nord, & finit à 22 d. de lat. à l'entrée du Gange. Il y a peu d'échelles sur sa côte orientale, mais beaucoup sur l'occidentale.

de coton, des mousselines brodées, du sucre, du gingembre.

Le Gange, une des grandes rivières de l'Inde, sort des montagnes du Tebet ou de la Tatarie. Il coule du nord au sud, & se décharge par deux principales bouches dans le golfe de Bengale. Sa moindre largeur est de deux milles d'Allemagne, & la plus grande de cinq, sur cent pas de profondeur, suivant le sentiment des anciens; mais les modernes prétendent que quoique vingt autres rivières lui portent leurs eaux, il n'a que douze milles communs dans sa plus grande largeur, sur douze brasses dans sa plus grande profondeur. Il porte de gros vaisseaux jusqu'à Ourou ville de Bengale, & même au-delà. Son cours n'est pas rapide, quoiqu'il sorte de sa source avec un bruit effroyable, & se précipite de rochers escarpés. Quand il se trouve dans la plaine, il forme d'abord un grand lac, d'où il s'écoule doucement. Son eau ressemble à celle du Nil pour le goût. Il y a des crocodiles, des marsouins & des anguilles d'une longueur énorme. Les Indiens ont cette rivière tellement en vénération, qu'ils viennent de fort loin pour s'y purifier; & ceux qui ne sont pas en état de soûtenir les fatigues du voyage, se font apporter de son eau. Atebi rapporte que Sultan Mahmoud ayant entendu dire dans son expédition de Konoudge, que si quelqu'un jettoit des ordures dans cette rivière, il s'élevoit aussi-tôt un gros vent accompagné de pluie, il voulut en faire l'expérience par lui-même, & trouva qu'on lui avoit dit vrai. Konoudge est une

confit & sec, du saffran bâtard, du bois d'aigle & de sandal, du benjoin, de la lacque, du ris, de l'étain, du plomb & du fer d'Europe; de la côte Coromandel, de grosses toiles bleues & blanches, dont les Arabes font des habits & des chemises; de la côte Malabar, du cardamome, du poivre & des planches de bois de tek : de Souret, toutes sortes de belles étoffes d'or & d'argent, des turbans, des chales ou ceintures de laine, des toiles bleues, de l'indigo & de l'acier en pain, que les Persans achetent pour en faire des sabres.

ville entre deux branches du Gange. Sur les deux bords de cette rivière il y a un si grand nombre de villes, qu'il semble qu'elles se touchent.

CHAPITRE VI.

LE principal commerce des Hollandois dans ce pays, consiste en épiceries. Comme ils ne laissent approcher les François ni les Anglois des lieux où ils

ſont les maîtres, ils ont des épiceries que ces deux Nations ne peuvent avoir qu'en les achetant d'eux, comme la noix & la fleur de muſcade, de même que la bonne canelle de Seïlan & le gérofle. Ils font auſſi ſeuls le commerce du caffé de Java; mais les Orientaux n'en font pas grand cas; ils eſtiment davantage celui des Iſles françoiſes, qui eſt en effet infiniment meilleur pour le goût, & plus beau à l'œil, imitant celui de Mokha par le volume & par la figure du grain, auſſibien que par la couleur, quand il eſt bien choiſi. Il a même beaucoup perdu du goût de terroir qu'il avoit ci-devant; & l'on eſt perſuadé que plus les arbres vieilliront, meilleur il deviendra.

Il vient auſſi à Baſra des vaiſſeaux de Souret, appartenans aux Négocians Mahométans; mais ils ſont en plus petit nombre que ceux des Européens. Les Arabes de Meskiet (1)

(1) *Meskiet*, dont on a corrompu la vraie prononciation en l'appellant Maskat, eſt la capitale du pays d'Uman, qui ſuivant la tradition des Arabes a été appellé ainſi du nom

& de Sahar (2) y viennent tous les ans avec leurs propres bâtimens, qu'ils construisent sans y employer du fer, cousant les pièces de bois & les planches les unes aux autres avec du cair, qui est une écorce d'arbre. Ils apportent de la mer rouge du caffé de Mokha (3), qu'ils vont chercher à Beït-ul

d'un petit-fils d'Abraham. Il a au sud le pays de Mehrè, à l'ouest & au nord celui de Yemamè, à l'est la mer, & il est fort peuplé. Les dattes & d'autres fruits y abondent. Le côté de la mer est plat & sablonneux, mais son intérieur montagneux. Les singes qui y sont en grand nombre désolent les habitans par leurs dégâts. La ville de Meskiet est sur le bord de la mer, & elle a une bonne forteresse.. Il y croît des dattes, du coco, du poivre & du temri-hind,* que nous appellons tamarin. Les Portugais ont été maîtres de cette ville pendant quelque tems; mais les Arabes la reprirent environ vers l'an de l'hégire 1070.

* Autrement dattes de l'In-

(2) La ville de *Sahar* appellée aussi Sir, étoit autrefois la capitale du pays d'Ezde; c'est un port de mer à 74 d. de long. sur 19 d. 20 m. de lat. suivant les Etvals, à la même long. sur 19 d. 45 m. de lat. suivant le Canon, à 81 d. de long. sur 19 d. 56 m. de lat. suivant Ibni-Saïd, & à 84 d. 30 m. de long. sur 19. d. 45 m. de lat. suivant le Resme.

(3) *Mokha* est une ville du pays de

Fakih (4) où il en croît beaucoup.

Yemen, qui a pour bornes à l'eſt celui d'Uman, au ſud la mer de l'Arabie, à l'oueſt une partie de la mer Suveïs ou mer rouge, au nord le pays de Hidjaz & de Hedger. Il eſt aujourd'hui diviſé en deux grandes provinces, ſavoir, celle de Tihamè, dont Zebid eſt la capitale, & celle de Yemen proprement dite, qui a pour capitale Sanaa.

La ville de Mokha eſt ſur le bord de la mer de Suveïs dans le voiſinage de Bab-ul-Mendeb, à deux journées de Zebid, qu'Ebul-Feda place ſuivant les Etvals à 64 d. 20 m. de long. ſur 14 d. 10 m. de lat. ſuivant le Canon à 63 d. 20 m. de long. ſur la même lat. & ſuivant Ibni-Saïd à 66 d. 40 m. de long. ſur 15 d. 30 m. de lat. Mokha eſt un fameux port de mer où abordent des Marchands de diverſes Nations. La ville eſt bien bâtie ; Il ya des jardins qui donnent différentes ſortes de fruits ; les femmes y ſont belles. Aïdinlu Muhammed Pacha fortifia Mokha, & Cheïk Chazlu y fit creuſer un puits dont l'eau eſt douce ; celle des autres puits eſt un peu ſalée.

(4) *Beït-ul-Fakih** le petit, appellé ainſi pour le diſtinguer de l'autre nommé le grand, qui eſt à cinq journés de Sanaa, eſt à une journée de la mer. Le bon caffé qui vient de Mokha croît dans cet endroit, de même qu'à Salbè autrement dit Aſab, & à Lahiè ſur le bord de la mer. Il en vient auſſi dans d'autres lieux du Yemen ; mais il n'eſt pas comparable au caffé de ces trois endroits. L'arbre qui le produit, reſſemble aux ceriſiers, & le fruit aux ceriſes. C'eſt

* Signifie la maiſon du Juriſconſulte.

Ils

Ils amènent de Sevahil, côte de l'Afrique sur la même mer, des Nègres & des Négresses qui se vendent bien à Basra. Les Arabes Houlais, Beni Utbè, & les habitans de Bahreïn font le commerce des perles, qui se pêchent tant à Katif qu'en d'autres endroits dans le fond du Golfe.

Katif est une ville & une échelle

l'Imam du Yemen qui est maître du pays, & qui met des Gouverneurs. Les Turcs n'y ont aucune autorité: leur domination ne s'étend que jusqu'à Dgjuddè, ville & port de mer à l'ouest de la Mecque, dont elle est éloignée de deux journées, à *66* d. 30 m. de long. sur 21 d. 45 m. de lat. suivant les Etvals, & à *65* d. 30 m. de long. sur la même lat. suivant le Resme. Il vient tous les ans à Djuddè beaucoup de vaisseaux des Indes & d'autre part. Osman la bâtit, & le Tcherkiès Echeref Gour la fortifia. Elle manquoit d'eau jusqu'en l'an de l'hégire 1094. Kara Mustafa Pacha, Vezir de Sultan Muhammed, y en fit venir de fort loin en coupant des montagnes. Il y a deux Gouverneurs, l'un que la Porte y établit, l'autre de la part du Chérif de la Mecque; ils partagent la douane entre eux. Les Mahométans disent que quand Dieu chassa Adam & Eve du Paradis, notre première mère tomba à Djuddè, & qu'elle retrouva Adam long-tems après à Arefat, montagne auprès de la Mecque.

du pays de Hedger, dont les Arabes Beni-Khalid sont maîtres en grande partie. Elle a un mur, quatre portes & un fossé ; son territoire est planté de beaucoup de dattiers, & sa situation est sur le bord de la mer à six journées de Basra, à deux de Lahsa (5), qui est la résidence du Cheïk de Beni-Khalid. Le pays de Hedger a pour bornes à l'est, le golfe Persique, au nord le pays de Basra, à l'ouest celui de Nedged, au sud celui d'Uman. Il s'étend le long du Golfe au fond duquel il est situé. Les Turcs n'y ont aucune autorité, quoiqu'ils s'en disent maîtres : le Cheïk de Beni-Khalid est le seul dont les ordres y soient respectés. Ce pays renferme des rivières & des sources ; & si l'on creuse la terre à dix pieds de profondeur, on trouve de bonne eau presque par-tout. Il y croît du coton, du hena, des dattes, du ris, & diverses sortes de fruits. Les

(5) Ebul-Feda place *Lahsa* suivant les Etvals à 78 d. 30 m. de long. sur 22 d. 35 m. de lat. à l'ouest de Katif en tirant vers le sud.

chaleurs y ſont ſi grandes, qu'on ne peut guère travailler que le matin & le ſoir. Il y a des ſables mouvans dont le vent forme des montagnes en les accumulant, & il les fait diſparoître peu après. Ces ſables ont gâté le grand chemin de Hedger à Uman, de façon que n'étant plus praticable aujourd'hui, on eſt obligé de faire la route par mer.

Les iſles de Bahreïn, de Kis & de Kharek ſont cenſées dépendre du pays de Hedger. La première eſt à l'eſt de Katif, plus longue que large; elle a une ville, quelques villages, & un fort ſitué ſur une petite iſle de figure ronde, vers l'orient. On y trouve des vignes, des jardins & des montagnes. L'iſle de Kis (6) eſt à quatre heures de route du continent. Ibni-Saïd lui donne douze milles de circonférence, & Yacout dit qu'elle renferme des jardins, des dattiers & des bois; l'on y pêche des perles. L'iſle de Kharek

(6) *Kis* eſt ſuivant les Etvals à 73 d. de long. ſur 28 de lat. ſuivant Ibni-Saïd à la même long. ſur 27 de lat.

(7) eſt peu éloignée d'Abadan à l'oueſt, & à 25 lieues de celle de Kis, à 35 de Baſra. L'Azizi lui donne une lieue en longueur. Il y a auſſi des endroits propres à la pêche des perles; & l'on prétend que l'on trouve de ce côté, à huit braſſes de profondeur dans la mer, de l'eau douce fort fraîche. Les plongeurs la vont chercher dans des outres. Les habitans de cette iſle ſont ſujets au mal de rate.

Les vaiſſeaux des Indes arrivent à Baſra en deux ſaiſons, qu'on appelle Mouſims; ceux de Bengale, depuis le mois de Mars juſqu'à la fin de Juin. Ils doivent partir de Baſra au plus tard vers le 15 ou le 20 de Juillet, ſans quoi ils courent riſque de manquer leur retour. Ceux de Souret viennent communément dans les derniers mois de l'année, & retournent au commencement de la ſuivante.

Les marchandiſes ſe vendent

(7) *Kharek* eſt ſuivant le Canon à 77 d. 10 m. de long. ſur 29 d. 30 m. de lat. ſuivant les Etvals à 75 d. 30 m. de long. ſur 28 de lat.

argent comptant, qu'on rapporte aux Indes pour le faire frapper de nouveau au coin de l'Empereur Mogol à Ponticheri & à Madras. Les gurouches ou écus de Turquie, les zelotes & les vieux abbaſis de Perſe ſont de toutes les eſpèces les plus recherchées, parce qu'il y a un profit conſidérable à faire; mais comme il y a à perdre ſur l'or, on n'en porte dans l'Inde qu'au défaut de l'argent.

Chaque Nation, & quelquefois chaque Particulier, a ſon Courtier & ſon Sarraf ou Changeur. On ſe ſert de Syriens, d'Arméniens, de Grecs ou de Juifs pour Courtiers; mais tous les Changeurs ſont Indiens. Ceux-ci vont recevoir l'argent chez les acheteurs; ils changent les ſequins & les autres monnoies courantes en eſpèces les plus eſtimées aux Indes, & les délivrent aux Sobrecargues quelques jours avant leur départ. Ces Changeurs ſont fort entendus dans leur métier, & pour l'ordinaire très-fidèles.

Le pays de Baſra fournit peu de

marchandiſes bonnes pour le retour aux Indes. Celles qu'on y tranſporte le plus ordinairement de cette ville, ſont du vieux cuivre de Perſe, du bled, quand les Gouverneurs veulent en permettre la ſortie, des dattes, du vin, de l'eau-roſe, des fruits ſecs de Perſe, & du Runias, qui eſt une racine pour la teinture en rouge; mais la moindre partie des capitaux provenant des ventes, y eſt employée. Les Sobrecargues portent le reſte en argent, ſoit pour leur propre compte, ſoit pour celui de leurs Armateurs. Ils s'en chargent auſſi pour le compte des marchands Arméniens & autres, à qui ils font payer un fret de trois pour cent ordinairement. On embarque ſur les vaiſſeaux de Souret la plus grande partie des perles qu'on porte des lieux de la pêche à Baſra. Les Arabes ou les marchands qui les achètent de la première main, les envoient pour être percées dans l'Inde, où elles ſe vendent mieux qu'ailleurs.

CHAPITRE VII.

LE deſſein de mon voyage à Baſra étoit de m'appliquer à l'étude de la langue Arabe, mais principalement d'y ſervir la Nation Françoiſe autant que j'en ſerois capable. Dès mon arrivée je cherchai à faire dans la ville des liaiſons utiles à ces deux égards. Joſuf Aga, alors Muſellim, fut celui dont je recherchai l'amitié avec le plus d'empreſſement, & j'en tirai de grands avantages. Le Conſul François qui avoit été nommé à cette échelle, arriva ſur un vaiſſeau de Bengale au mois de Juin. Il s'agiſſoit d'obtenir pour lui tous les privilèges dont jouiſſent les Conſuls des autres échelles, & principalement celui d'arborer le pavillon ſur la maiſon conſulaire.

Baſra étant regardée par les Mahométans comme un de leurs lieux ſaints, les Européens avoient d'abord eu beaucoup de peine à obte-

nir la permiſſion de s'y établir. Les gens du pays vouloient bien qu'ils vinſſent avec leurs vaiſſeaux dans la rivière ; mais ils prévoyoient que ſi les Européens avoient une fois permiſſion de s'arrêter dans la ville, ils garderoient tout ce qu'ils ne pourroient pas vendre à profit pendant le mouſim pour s'en défaire à loiſir, & qu'alors il ne ſeroit pas poſſible de leur faire la loi : c'eſt pourquoi ils avoient long-tems traverſé leurs établiſſemens ſous prétexte que la ville & les environs étant remplis de tombeaux de Saints & de Martyrs, il ne convenoit pas que des infidèles y fiſſent leur ſéjour.

Les Anglois, de même que les Hollandois, avoient enfin ſurmonté cette difficulté à force de préſens. Un chef des Anglois avoit même réuſſi à obtenir le pavillon, après avoir gagné le Pacha & les autres Grands du pays, à qui il avoit prêté ou donné des ſommes conſidérables. Les François qui arrivèrent enſuite trouvèrent les premières difficultés applanies ; mais ils n'avoient perſonne qui ſoutînt leurs

priviléges, & ils n'y étoient, pour ainsi dire, que tolérés. D'ailleurs les deux autres Nations Européennes, jalouses de leur commerce, les traversoient sourdement ; & cherchoient à les dégoûter & à les éloigner de cet établissement.

Un Consul reconnu par la Porte & par le Gouverneur du pays étoit en état de remédier à ces inconvéniens. Son arrivée donna de la jalousie aux Anglois & aux Hollandois, qui envisageoient avec déplaisir, d'un côté la préséance que lui donnoient les capitulations, & de l'autre les avantages qu'il pourroit procurer à sa Nation. Ils s'appliquèrent à lui susciter des ennemis, & à faire naître des obstacles, surtout pour le Pavillon.

Cela ne put se faire si secrètement que le Consul n'en fût informé sous main. Il en eut de l'inquiétude, & desespérant de réussir, il me dit qu'il retourneroit aux Indes avec le même vaisseau, si Ahmed Pacha lui faisoit la moindre difficulté. Pour le rassurer je lui répondis que les Turcs n'étoient pas

si méchans qu'on vouloit le lui faire accroire; qu'il ne falloit pas qu'il se décourageât; que j'avois bonne espérance qu'Ahmed Pacha lui accorderoit toutes ses demandes raisonnables, & qu'en lui donnant avis de son arrivée il étoit à propos de le prier d'envoyer un ordre à son Musellim, non-seulement de le reconnoître, mais de le faire jouir des prérogatives attachées à la place de Consul, & en particulier du Pavillon.

Cette affaire étoit délicate. Il ne falloit pas que le Musellim eût connoissance de la démarche que l'on faisoit pour ce dernier point, avant qu'on l'eût obtenu; car sans cette précaution il auroit pû prévenir & indisposer le Pacha. Le Consul n'ayant personne à qui il pût confier le soin de travailler à cette affaire, s'adressa à moi, & me pria d'écrire au Pacha, & de disposer Josuf Aga en sa faveur, en attendant la réponse. Je le fis, & l'affaire réussit au grand déplaisir de nos ennemis, qui firent tout ce qu'ils purent pour me desservir au-

près du Musellim. Ahmed Pacha fit plus dans cette occasion qu'on n'avoit osé l'espérer ; car outre qu'il accorda ce qu'on avoit demandé, il envoya l'ordre qu'il donnoit à ce sujet dans le même sac où étoit sa réponse.

C'est l'usage des Orientaux de renfermer dans un sac les lettres qu'ils écrivent aux personnes à qui ils veulent marquer de la considération. Ceux dont les Turcs se servent, sont toujours de satin ; mais la couleur varie suivant le rang des personnes à qui ils écrivent. Si c'est un Emir constitué en dignité, le sac est verd ; si c'est un Pacha, il est blanc ; & si c'est un Kihaya, il est rouge. Les Consuls ayant rang de Beg, ils leur envoient des sacs rouges. Les Persans y emploient du drap d'or & d'argent.

Après avoir lû la lettre & l'ordre, je les remis au Musellim, qui ayant déja été informé par les autres Nations de ce qui se passoit, me reçut très-froidement, & me dit qu'il savoit de quoi il étoit question ; que je ne devois plus

compter fur lui, puifque j'avois négocié cette affaire à fon infçu, ce qui lui faifoit perdre au moins dix mille écus, qu'il auroit eus pour le Pavillon, s'il avoit fû que nous étions dans le deffein de le demander, & qu'il auroit cru nous traiter favorablement en ne demandant que cette fomme, puifque les Hollandois en avoient offert vingt mille fans avoir pû l'obtenir. Je lui répondis qu'il devoit confidérer l'avantage qui en réfultoit pour le commerce du pays; qu'au refte j'avois fait mon devoir, & que la grace qui nous étoit accordée n'empêchoit pas qu'il ne profitât de l'offre des Hollandois. Voyant que c'étoit une affaire finie, il ne m'en parla plus; mais comme je m'apperçus qu'il ne me faifoit plus les mêmes politeffes que dans le paffé, je redoublai mes affiduités auprès de lui, & le prévins en toute occafion, en forte que je regagnai bientôt fon amitié. Il me découvrit tout ce que les Européens jaloux de notre établiffement avoient fait, & ce qu'ils continuoient de faire pour

le traverser. Son amitié fut sincère, mais j'eus le chagrin de le voir mourir l'année suivante.

Ce Musellim avoit été un des Agas du père d'Ahmed Pacha, ce qui lui avoit mérité la protection du fils, dont il gagna ensuite toute la confiance par ses services, & il obtint enfin pour récompense la place de Musellim de Basra, la plus considérable après celle de Kihaya. Il étoit honnête homme, & le bon sens naturel sans étude l'avoit rendu habile dans les affaires. Comme il avoit beaucoup voyagé & servi long-tems, il aimoit à s'entretenir avec ceux qui avoient vû différens pays, & par là il s'étoit instruit de bien des choses que les Turcs ignorent pour l'ordinaire. Tous les jours au sortir du Harem il m'envoyoit chercher pour prendre le caffé avec lui, & me retenoit des trois & quatre heures. Le plaisir que je trouvois dans sa conversation me fit beaucoup regretter sa perte.

CHAPITRE VIII.

UN Employé de la Compagnie Françoise des Indes envoyé de Bengale pour travailler à établir le commerce dans la Perse, étoit arrivé sur ces entrefaites à Benderabbasi. Il ne pouvoit trouver les conjonctures moins favorables. Le pays étoit ruiné, le peuple vexé, & la misère augmentoit tous les jours. Nadir Chah, alors occupé dans l'Inde, ne pensoit nullement au commerce. Les promesses que les Gouverneurs & les Serdars (1) nous avoient faites, & qu'ils réitéroient, n'étoient rien moins que sincères. Taki Khan en particulier, alors Begler-Beg de la Province de Fars, étoit un homme de mauvaise foi & avide de présens.

Dès que j'appris l'arrivée de cet

(1) *Serdar* est un mot Persan qui signifie celui qui est à la tète. C'est le titre qu'on donne en Perse aux Généraux des armées, que les Turcs appellent Seraskier.

Employé, j'écrivis pour lui communiquer mes remarques sur la Perse, & ce que je savois de Taki Khan : j'ajoûtai que les circonstances n'étoient point favorables pour l'établissement projetté, mais que si on vouloit absolument le faire dans l'espérance d'en tirer de l'avantage à l'avenir, il falloit éviter sur-tout de s'adresser à ce Khan, qui ne manqueroit pas de le faire échouer après avoir reçu nos présens & ceux des autres Européens, qui avoient intérêt à s'opposer à la réussite. Nonobstant ces avis il entama la négociation, dépensa de l'argent, & fut trompé comme je l'avois prévu.

Cet Employé eut même vers la fin de l'année une mortification qui eut dû lui ouvrir les yeux sur les véritables intentions de ce Khan, qui s'expliqua assez clairement à l'occasion suivante. Nadir Chah se trouvant embarrassé à Etek, comme je le dirai ci-après, avoit envoyé ordre à Taki Khan de préparer une flotte, d'y embarquer vingt mille hommes, d'aller débarquer dans

un des ports du Sind, pour de là lui amener ce secours. Cette flotte étoit composée de neuf vaisseaux, dont un avoit été pris par force sur les Hollandois, & de cent barques plus petites. Les troupes étoient composées partie de Paysans ramassés dans les provinces méridionales, partie de jeunes gens incapables de manier le fusil. Il manquoit des agrès à un de ces vaisseaux. Le Khan s'adressa à l'Employé de la Compagnie pour en avoir d'un Capitaine François, qui étoit à la rade venant de Souret & allant à Basra. Celui-ci les lui refusa, disant que son vaisseau n'avoit que les agrès absolument nécessaires. Sur cela le Khan se fâcha, & dit à l'Employé que s'il ne vouloit pas l'aider dans son besoin, il n'avoit qu'à se retirer.

D'ailleurs les vexations augmentoient de plus en plus dans la Perse. Il est vrai que Nadir Chah y avoit envoyé, depuis son arrivée à la capitale des Indes, des Racams adressés aux Gouverneurs des provinces, par lesquels il exemptoit

tous ſes ſujets pendant trois ans des impôts extraordinaires ; mais il changea de ſentiment quelque tems après, & envoya de nouveaux ordres aux mêmes Gouverneurs, portant qu'ils euſſent à continuer de lever les impôts, même d'en faire payer les arrérages, à commencer du jour que l'exemption avoit été publiée. Il demanda de plus cent mille habits complets pour ſon armée, leſquels devoient être fournis par toutes les villes du Royaume.

Je reprendrai ici la ſuite de l'expédition de ce Roi dans l'Inde.

CHAPITRE IX.

NAdir Chah content des ſuccès qu'il avoit eus dans l'Inde, ſe prépara à retourner en Perſe. Le 6 du mois de Safer, l'an 1152 * de l'hégire, il aſſembla au Palais les Umeras en préſence de Muhammed Chah. Il déclara d'abord qu'il rétabliſſoit l'Empereur dans la libre

* En Mai 1739.

possession de ses Etats, & lui donna plusieurs avis sur la manière dont il devoit gouverner. Ensuite s'adressant aux Umeras, il leur dit d'un ton courroucé : *Je veux bien vous laisser la vie, quelqu'indignes que vous en soiés ; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiés dans l'Etat l'esprit d'indépendance & de faction, quoiqu'éloigné je vous ferai sentir le poids de ma colère, & vous ferai tous mourir sans miséricorde.*

Ce furent là ses derniers adieux. Il partit le lendemain, emporta avec lui des richesses immenses en pierreries, en or, en argent, & s'arrêta dans le jardin de Chalè-mar. L'on prétend que ce qu'il avoit pour son propre compte étoit évalué à 70 kiurours de roupies, sans compter le butin de ses Officiers & soldats, qui montoit à 10 kiurours, le tout faisant en monnoie de France dix-huit cens millions de livres. Foulad Khan, Gouverneur de la citadelle de Dilli, avoit eu ordre de faire sortir les traîneurs. Il s'en acquitta si bien, qu'il ne resta pas un seul Kizilbache ce soir dans la capitale,

& tous se rendirent au camp avant la nuit.

Nadir Chah décampa le 8, & marcha sans s'arrêter un seul jour jusqu'à Serhind (1). De là il envoya Abdul-Bakikhan à Lahour, pour signifier à Zekieria Khan, Gouverneur de cette province, qu'il eût à trouver un kiurour de roupies, & le lui apporter dans un lieu au-delà de cette ville, ajoûtant qu'en cas de refus il marcheroit droit à Lahour, & que le Gouverneur & les habitans auroient lieu de s'en repentir.

Quoiqu'il semblât que Zekieria Khan, après sa soumission, n'eût rien à craindre, les vexations arrivées dans la capitale lui ayant fait juger qu'il ne devoit pas s'attendre à être épargné, il avoit ramassé de l'argent d'avance pour n'être pas

(1) *Serhind* est à cent vingt milles de Dilli, & à une pareille distance de Lahour. Cette ville étoit autrefois du gouvernement de Semana, autre ville distante de trois journées en tirant vers l'ouest; mais Firouz Chah l'en ayant séparée l'an de l'hégire sept cent cinquante-trois, il y fit bâtir un fort, & lui donna le nom de Firouz-abad.

pris au dépourvû. Il se mit donc aussi-tôt en chemin avec la somme demandée, & la présenta à Nadir Chah. Il accompagna ensuite le Roi jusqu'à la rivière de Tcheuhav, & obtint sur la route la liberté d'un grand nombre d'Indiens que les Kizilbaches avoient pris.

Nadir Chah emmenoit cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Zekieria Khan fit son possible pour obtenir aussi leur liberté; mais le Roi ne voulut jamais les relâcher. Ces malheureux se voyant ainsi retenus dans l'esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en tirer. Quelques-uns d'entre eux prirent la fuite. Les autres, qui pour cette raison furent plus resserrés, se donnèrent la mort ou se firent Musulmans.

On avoit jetté un pont sur la rivière de Tcheuhav pour le passage de l'arméePersane;mais une crûe subite des eaux emporta ce pont lorsque l'armée commençoit à passer, & un grand nombre de personnes

furent englouties avec leur butin. Cet accident empêchant Nadir Chah de passer, il retourna sur ses pas, entra dans la province de Lahour, & envoya des Cavaliers jusqu'à la capitale pour demander des vivres. A leur arrivée le prix du bled monta considérablement, & les habitans furent sur le point de s'enfuir. Zekieria Khan informé de l'épouvante qui s'étoit répandue dans la ville, se jetta aux pieds du Roi, le pria instamment de ne pas passer plus avant, ramassa en diligence d'autres bateaux, & ordonna de refaire le pont. Quand toute l'armée eut passé la rivière, le Roi permit à ce Khan de retourner à Lahour.

Nadir Chah se rendit ensuite à Rehnas, ville & fort à l'orient de la rivière d'Etek, sur le bord de celle de Suvat, à une journée & demie au Sud de Ferhalè. Il tenta le passage de l'Indus; mais outre qu'il n'avoit pas un nombre suffisant de bateaux pour achever le pont commencé, les grandes eaux l'obligèrent à s'arrêter. Ce retarde-

ment donna aux Indiens & aux Afgans qui habitent à l'occident de cette rivière, le tems de se liguer contre lui. Ces peuples sachant que son armée étoit embarrassée du grand butin qu'elle avoit fait dans l'Inde, convinrent de l'attaquer de tous côtés dans le passage de la rivière, & d'enlever ces richesses.

Nadir Chah étoit perdu sans ressource si cette résolution se fût soûtenue; mais son esprit fertile en expédiens le tira de ce mauvais pas. Il écrivit à Nasir Khan, Gouverneur de Kiabul, qu'il avoit laissé à Pichaiver, & lui promit de grandes récompenses, s'il faisoit ensorte de dissiper cette ligue d'une façon ou d'autre. Ce Khan fit venir les chefs des Confédérés, employa les promesses & les menaces, & les engagea enfin à se désister de leur entreprise, moyennant dix leuks de roupies. Nadir Chah informé de cet accord envoya sur le champ les dix leuks, & la ligue se dissipa. Cependant la rivière ayant diminué, on jetta un pont, & l'armée passa sans obstacle.

Alors le Roi fit publier un ordre de porter à ſon tréſor le butin fait par ſes troupes dans l'Inde, ſous prétexte de les ſoulager, en ſe chargeant de ce qui pouvoit les embarraſſer. On obéit, mais il alla plus loin. Ayant appris que les Officiers & les ſoldats avoient caché des pierreries, & voulant tout avoir, il fit fouiller chacun d'eux en particulier & viſiter leurs bagages. Il s'empara de tout ce qu'on leur trouva, & fit diſtribuer à chaque ſoldat cinq cens roupies, aux Officiers quelque choſe de plus, pour les conſoler de cette perte.

Ce trait me paroît un des plus remarquables de la vie de ce Roi; & j'aurois eu peine à croire le fait, s'il ne m'avoit été atteſté par pluſieurs perſonnes dignes de foi. Il eſt aſſez étonnant que l'armée ne ſe ſoit pas ſoulevée contre lui, plûtôt que de ſe laiſſer arracher ainſi tout le fruit d'une ſi pénible expédition. Ce qui empêcha le ſoulèvement fut l'adreſſe que Nadir Chah a toujours eue de ſemer dans l'eſprit de ſes ſujets, & principalement de

ceux qui composoient ses armées ; une grande défiance, qui les empêcha alors de se communiquer leurs desseins. Il est vrai que plusieurs songèrent à déserter, mais la crainte d'être massacrés par les Indiens s'ils se débandoient, les retint, & même ils servirent mieux qu'auparavant.

D'autres Afgans & Indiens ayant sû que Nadir Chah avoit donné dix leuks à ceux de leurs nations qui avoient voulu lui disputer le passage, se préparèrent à faire la même chose. Nadir Chah aima mieux cette fois exposer son armée que donner son argent, & s'ouvrit le passage les armes à la main. Après avoir obligé ces confédérés à prendre la fuite, il envoya à leur poursuite des détachemens, qui les dissipèrent tout-à-fait, & pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang.

Le Roi étant arrivé à Pichaïver s'y arrêta pendant quelques jours pour régler les affaires de la province. Alors il voulut reconnoître le service important que Nasir Khan lui

lui avoit rendu au passage de la rivière d'Etek, il le revêtit d'un riche kaffetan, & lui conserva les gouvernemens de Pichaiver & de Kiabul. Ensuite continuant sa marche, il passa par ces deux villes, prit la route de Kandehar, & détacha Abdul-Bakikhan avec cinq mille cavaliers, pour recevoir les soumissions de Khuda-yar-khan, un des Gouverneurs du Royaume de Pekier (1). Celui-ci n'étoit point du tout disposé à se soumettre; après s'être assuré du fort de Pekier, il avoit pourvû celui de Khuda-abad de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège, & avoit assemblé cinquante mille hommes de cavalerie avec autant d'infanterie, dans le dessein de se maintenir indépendant de Nadir Chah.

Abdul-Bakikhan arrivé sur la frontière fut instruit des dispositions & des préparatifs de ce Khan. Ne se voyant pas en état d'employer

(1) Il a été parlé de *Pekier* dans l'article du *Sind*.

la force, il lui fit ſignifier les ordres dont il étoit chargé, & lui conſeilla de faire de bonne grace un préſent à Nadir Chah : mais le Khan ſe mocqua de lui, & lui fit dire qu'il ſe trompoit beaucoup, s'il s'imaginoit avoir encore affaire aux habitans de Chah Dgihan-abad ; que bien loin de ſe ſoumettre il étoit réſolu de ſe bien battre, & qu'il n'avoit point d'autre réponſe à faire à ſon maître. Abdul-Bakikhan informa le Roi du ſuccès de ſa commiſſion, & ſa lettre le trouva fort près de Kandehar. Sur cette nouvelle Nadir Chah envoya les tréſors avec le gros bagage à Kandehar, & retourna ſur ſes pas pour mettre Khuda-yar Khan à la raiſon.

CHAPITRE X.

A La première nouvelle que Khuda-yar Khan reçut de la marche de Nadir Chah, il ruina tout le pays par où le Roi devoit

passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de Zakkoum, brûla les forêts & toute la campagne. Il enferma ensuite ses trésors dans le fort d'Emir-kiout, situé de l'autre côté de la rivière de Hest-nud, fit entrer les Tribus de la campagne dans celui de Habsul Emir, dont les environs sont stériles, & se fortifia dans celui de Khuda-abad.

Nadir Chah, après des marches forcées, arriva sur la frontière du Royaume de Pekier. Il y trouva Abdul-Bakikhan, qui lui rendit compte verbalement des préparatifs de Khuda-yar Khan, & du dégât qu'il avoit fait pour ôter à l'armée les moyens de subsister. Le Roi instruit de toutes ces circonstances jugea à propos de s'arrêter sur la frontière, & d'envoyer ordre à Zekieria Khan, Gouverneur de Lahour, de même qu'à son fils Haïat-ullah Khan, Gouverneur de Multan (1), de venir le trouver.

(1) *Multan*, fameuse ville que quelques-uns comptent du Sind, d'autres de l'Inde, est suivant le Géographe Turc à 107 d. $\frac{1}{1}$ de long. sur 29 $\frac{1}{2}$ de lat. suivant le Canon &

Cet ordre inquiéta les deux Khans, qui s'étoient crus délivrés de Nadir Chah, mais il fallut obéir. Ils partirent en poste, arrivèrent en peu de tems, & furent aussi-tôt présentés au Roi. De tous les Umeras de l'Inde aucun ne lui avoit montré plus de soumission que Zekieria Khan. Il étoit d'ailleurs fort entendu dans les affaires, & ingénieux à trouver des expédiens. Nadir Chah le reçut au mieux, le consulta sur les mesures qu'il avoit à prendre pour soumettre Khuda-yar Khan, & le chargea de trouver des vivres pour la subsistance de l'armée, jusqu'à ce qu'il pût arriver à

les Etvals à *96* d. 25 min. de long. sur 29 d. 40 m. de lat. à 160 lieues au sud de Gaznè. Le Tchenhav passe à une heure de chemin au sud de Multan, & se rend ensuite à Outchetchè, prenant son cours vers l'ouest. Le district de Multan est fort grand. Il s'étend du côté de l'ouest jusqu'à la frontière de Mekran, & vers le sud jusqu'à Mansourè. Multan a un bon fort, & l'on trouve dans ses environs des vignes & des jardins d'une demi-lieue de longueur, où l'on voit de beaux Palais. Les femmes de ce pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval.

Khuda-abad. Zekieria Khan lui ſuggéra les moyens qu'il croyoit les plus propres pour la réuſſite de ſon entrepriſe. Cela fait, il chargea ſon fils du ſoin des vivres, & s'appliqua lui-même à gagner les principaux chefs du pays.

En ayant amené pluſieurs il les garda auprès de lui. Il écrivit enſuite à Khuda-yar Khan pour l'inviter à ſe ſoumettre, repréſentant l'incertitude du ſort des armes, & les malheurs auxquels il devoit s'attendre s'il étoit vaincu. Celui-ci répondit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire des ſoumiſſions à Nadir Chah, mais qu'il conſentoit à lui envoyer un préſent proportionné à ſes moyens, à condition *que l'ongle de ſes chevaux ne toucheroit pas ſes terres*, & qu'il reprendroit la route de Kandehar : que ſi cette propoſition n'étoit pas agréée, il attendroit le Roi de pied ferme.

Nadir Chah qui prétendoit donner la loi par-tout fut offenſé de cette réponſe. Il ordonna à Zekieria Khan d'amener les chefs du pays qu'il gardoit auprès de lui, & de les

ſuivre. Ceux-ci ayant conduit le Roi par un pays qui n'avoit pas été ruiné, il fit tant de diligence qu'il arriva en peu de tems dans le voiſinage de Khuda-abad, & s'arrêta pour ſe préparer au ſiège de ce fort. Quand Khuda-yar Khan apprit que le Roi étoit ſi près, il ſe troubla, perdit courage, abandonna la place, & ſe retira dans le fort d'Emir-kiout, où il fit dreſſer des batteries de canon ſur le bord de la rivière, & laiſſa ſon fils avec un nombre ſuffiſant de troupes pour en diſputer le paſſage aux Kizilbaches.

Les préparatifs que ce Khan avoit faits pour ſa défenſe avoient d'abord donné de l'inquiétude à Nadir Chah. Plus il avoit vû de près les difficultés, plus il étoit devenu chancelant dans ſa réſolution : mais quand il ſut que le Khan avoit abandonné Khuda-abad, il ſe crut aſſuré du ſuccès de ſon entrepriſe. Il ſe mit en marche, & ſe rendit maître de ce fort ſans coup férir. Enſuite il prit des meſures pour paſſer la rivière & pour attaquer le fort d'Emir-kiout.

L'esprit rusé de Zekieria Khan lui en fournit bien-tôt les moyens. Ce Khan écrivit à Khuda-yar Khan de nouvelles lettres, dans lesquelles prenant artificieusement le ton d'ami, il lui conseilloit de faire des soumissions à Nadir Chah. Il l'assuroit en même-tems qu'il avoit disposé le Roi à lui pardonner le passé, à le bien recevoir, & à se contenter d'un présent médiocre. Khuda-yar Khan fut ébranlé. Il demanda à faire ses soumissions par son fils, qui seroit présenté au Roi par le fils de Zekieria Khan.

Nadir Chah apprit avec plaisir cette nouvelle, & ordonna à Zekieria Khan d'envoyer promptement son fils à Khuda-yar Khan, qui ne se méfiant de rien lui confia le sien, & lui fit passer la rivière avec une suite décente dans plusieurs grosses barques. Quand il eut passé, on le conduisit avec sa suite à la tente du Roi, qui l'amusa par diverses questions, pendant que Zekieria Khan fit entrer quelques mille Kizilbaches dans les barques.

Les Indiens qui gardoient les batteries de l'autre côté ſachant que le fils de leur Khan étoit parti pour être préſenté au Roi, n'étoient plus ſur leurs gardes, parce qu'ils croyoient l'accommodement conclu. Les Kizilbaches paſsèrent tranquillement & tombèrent ſur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Les Indiens s'apperçurent alors qu'ils étoient trompés. Ils abandonnèrent le canon & prirent la fuite. Les Kizilbaches renforcés par de nouvelles troupes aſſiegèrent le fort. La Garniſon ſe défendit pendant quelque tems : mais enfin les aſſiégeans y donnèrent un aſſaut, dans lequel ils s'emparèrent d'un poſte important.

Khuda-yar Khan ſe vit alors dans la néceſſité de capituler. Il ſe rendit au Général Perſan qui commandoit le ſiège, à condition qu'on lui conſerveroit & l'honneur & la vie. Sur le champ il fut conduit au camp des Perſans, & Zekieria Khan le préſenta au Roi, qui les mit tous les deux avec leurs fils ſous la garde de Tahmas Vekil. Le Roi paſſa la

rivière, fit ſon entrée dans le fort, & s'empara de tout ce qu'il y trouva d'argent & d'autres effets. Enſuite il envoya Zekieria Khan à Multan pour mettre ordre aux affaires de ce gouvernement, & retourna à Khuda-abad.

Quelque-tems auparavant il s'étoit répandu un bruit dans l'Inde que Nadir Chah revenoit à la capitale. On ne douta pas qu'il n'eût réellement deſſein d'y chercher un ſecond butin, après avoir mis le premier en ſureté, principalement quand on apprit le ſuccès de ſa dernière expédition. Les vexations & les cruautés qu'il y avoit déja commiſes étant trop récentes pour être déja oubliées, toute l'Inde fut alors en mouvement, ſur-tout la capitale, où la conſternation fut extrême. Les Radjas Tchi-Senguè, Ahi-Senguè & d'autres, par les pays deſquels on prétendoit que Nadir Chah vouloit paſſer, ſe liguèrent pour l'empêcher de faire une nouvelle incurſion. C'étoit en effet le deſſein de ce Prince: mais quand il eut appris que ces Radjas étoient

dans la ferme résolution de défendre les passages, ou de mourir les armes à la main, il changea d'avis; & après avoir rendu à Khuda-yar Khan son gouvernement, avec menace de le faire mourir, si dans la suite il apprenoit de lui la moindre desöbéissance, il reprit la route de Kandehar.

Ce fut en chemin faisant, que pour témoigner à Zekieria Khan, revenu de Multan, combien il étoit satisfait de ses services, il lui fit toutes sortes de caresses, & le revêtit des plus riches habits d'honneur. En le congédiant, il lui permit d'aller faire sa cour à l'Empereur avant que de retourner à Lahour, & il lui donna pour escorte soixante & dix Nakdgis, par lesquels il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie avec quelques autres présens à Muhammed Chah. On eut beaucoup de joie dans l'Inde quand on apprit qu'il avoit repris la route de Kandehar: mais on fut toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'on eut des nouvelles certaines de son retour en Perse.

CHAPITRE XI.

Etat de la Cour du Mogol après le départ de Nadir Chah.

QUoique Muhammed Chah eût grand ſujet d'être mécontent de Nizam-ul-Mulk, & de ſe défier de lui, cependant comme il étoit puiſſamment protégé par Nadir Chah, l'Empereur ſe vit dans la néceſſité de le laiſſer en place, & de ſouffrir qu'il gouvernât comme bon lui ſembloit. Ce Miniſtre actif ne négligea rien pour ſe maintenir. Il s'appliqua d'abord à gagner ceux qui avoient été attachés à Khan Devran & aux Umeras qui avoient péri dans les troubles. Pour y mieux réuſſir, il dépouilla les héritiers de ceux-ci de leurs biens & de leurs emplois, qu'il donna à ſes nouvelles créatures. Muhammed Khan, dont la famille & la ſuite étoient fort nombreuſes, qui d'ailleurs avoit tout le mérite

néceſſaire pour poſſéder une des premières charges militaires, outre des injuſtices que Nizam-ul-Mulk faiſoit dans la diſtribution des emplois, demanda ſon congé, & ſe retira dans ſa province.

L'Empereur ne put diſſimuler plus long-tems avec ſon premier Miniſtre, quand il vit qu'il ne cherchoit qu'à dégoûter & éloigner tous ceux qui lui étoient attachés, en avançant ſes propres créatures. Pour lui faire ſentir combien cette conduite lui déplaiſoit, & pour faire en même-tems un coup d'autorité, il fit venir en dépit de *lui* Emir Khan & Ishak Khan, donna au premier la troiſième dignité militaire de l'Empire, avec le gouvernement d'Allah-abad, & au ſecond la qualité de Miniſtre & Sécretaire d'Etat. Ces deux Umeras travaillèrent de concert à enlever à Nizam-ul-Mulk ſes créatures, à le traverſer dans ſes entrepriſes, & à lui donner toutes ſortes de dégoûts. Le Vezir toujours attaché à l'Empereur, & ennemi de Nizam-ul-Mulk, fut charmé de l'avancement de ces

deux Umeras, & ne rompit jamais les mesures qu'ils prenoient pour chagriner Nizam-ul-Mulk.

Cette nouvelle division étant sûe dans les provinces, y causa de nouveaux desordres. Un petit Gouverneur de celle d'Ekber-abad prit le nom de Deranti Chah, assembla quatre ou cinq mille hommes, partie Cavalerie, partie Infanterie, s'empara de son canton, y tua deux ou trois personnes en charge, & mit tout au pillage. Le desordre alla si loin, que les Officiers de la Cour, bien loin d'y pouvoir faire leurs fonctions, ne s'y trouvèrent pas même en sureté. A son exemple tous les autres petits Gouverneurs secouèrent le joug, s'érigèrent en autant de Souverains, & chacun fit ce qui lui plût, sans que personne à la Cour songeât d'abord à remédier à ce desordre.

Dans cet intervalle Azim Ullah Khan étoit devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk. Il lia amitié avec Emir Khan, & s'offrit d'aller réduire Deranti Chah. Emir Khan lui donna cinq mille hommes des trou-

troupes de l'Empereur, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour cette expédition, particulièrement l'artillerie ſuffiſante. Il eut de plus ſoin en l'envoyant de faire dépêcher à tous ceux qui commandoient dans ces quartiers, des ordres de ſe joindre à Azim Ullah Khan, & de lui obéir en tout. Ce Khan partit de la capitale, arriva en peu de tems à Ekber-Abad, & paſſa la rivière de Tchoun. Il inveſtit enſuite les rébelles dans les poſtes qu'ils occupoient, les défit & les diſperſa totalement. En récompenſe de ce ſervice, il fut fait Général à ſon retour à la Cour.

Son crédit augmentant de jour en jour, il ſe joignit à Ishak Khan; & ces deux Umeras, pour ſouſtraire l'Empereur à l'oppreſſion de Nizam-ul-Mulk, engagèrent ce Prince à ſortir de la capitale ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Quand ils virent l'Empereur hors de Dilli, ils concertèrent avec lui les moyens de le débarraſſer de ſon Miniſtre; & il fut réſolu qu'on envoyeroit Seïd Muhammed Khan en qualité

d'Ambaſſadeur auprès de Nadir Chah, pour ſe plaindre des deſordres continuels que la mauvaiſe adminiſtration de Nizam-ul-Mulk cauſoit dans l'Inde. On convint auſſi que l'Empereur écriroit à Badgira une lettre pleine de careſſes, pour l'engager à chaſſer du Dekien le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promeſſe que s'il réuſſiſſoit, il ſeroit pourvû de ce Gouvernement, & qu'il pourroit venir auſſi-tôt à la Cour pour recevoir les honneurs attachés à cette dignité. Ces meſures priſes, l'Empereur & les deux Umeras retournèrent à Dilli.

En même tems Emir Khan ſongea à faire revenir Muhammed Khan, qui, comme il a été dit, s'étoit retiré de la Cour, & il l'engagea par lettres à y renvoyer Kaïm Khan & ſes autres fils. Ceux-ci étant arrivés, ils ſe les attacha de manière qu'ils entrèrent dans toutes ſes vûes. Ils agirent de concert avec lui pour mettre la Cour & les affaires ſur un autre pied. Cependant la faction d'Emir Khan ayant jugé la préſence du père abſolument né-

ceſſaire, Kaïm Khan fut envoyé avec une ſuite convènable pour l'engager à venir; mais malgré les inſtances du fils, le père ne put ſe réſoudre à retourner à la Cour, où il ſavoit que les diviſions n'avoient fait qu'augmenter.

Le Vezir étoit piqué au vif de ce que ſes créatures l'abandonnoient pour s'attacher à Emir Khan, dont la faveur croiſſoit, tandis que la ſienne diminuoit de jour en jour. D'un autre côté Nizam-ul-Mulk avoit le cœur ulcéré; car outre que l'Empereur n'avoit pas voulu conſentir à renvoyer Emir Khan dans ſon Gouvernement d'Allah-Abad, ni à éloigner Ishak Khan, il n'avoit aucun égard à ſes repréſentations ni à ſes demandes, puiſqu'il avoit refuſé de donner à ſon fils Gazi Eddin le commandement de l'artillerie, & à Hafiz Eddin la place de Sécretaire d'Etat.

Le Vezir voyoit avec chagrin ce qui ſe paſſoit à ſon égard; mais ſa pareſſe l'empêchoit d'agir. Nizam-ul-Mulk plus actif & plus in-

triguant eut encore recours à la ruse pour rétablir son crédit. Il lui étoit important de mettre dans son parti le Vezir qui étoit puissant par ses richesses & par le nombre de ses domestiques & de ses créatures. Il espéra d'y réussir, parce qu'il connoissoit son mécontentement.

Il le prit en particulier, & feignant de lui être fort attaché, il lui représenta vivement la puissance du parti opposé. Ne vous appercevez-vous pas, ajouta-t-il, que depuis quelque tems nous sommes ici comme des serviteurs inutiles; que cet état nous expose aux mépris & aux affronts, & qu'enfin le meilleur parti qu'il y ait à prendre, est de nous unir étroitement, & de feindre de vouloir nous retirer de la Cour, pour recouvrer notre première considération?

Le Vezir trouvoit du danger à feindre de quitter la Cour; mais Nizam-ul-Mulk revint si souvent à la charge, qu'il l'y fit à la fin consentir, en promettant de le rendre maître du Divan, s'ils réussissoient à en chasser Emir Khan & Ishak

Khan. Ils préſentèrent chacun une requête à l'Empereur pour lui demander la permiſſion de ſe retirer.

Par cette feinte ils eſpéroient rétablir leur crédit, dans la confiance que Muhammed Chah ne pouvoit ſe paſſer de leur ſervice ; mais ils furent fort ſurpris, lorſque l'Empereur les prit au mot, à la ſollicitation d'Emir Khan & d'Ishak Khan, qui lui firent entendre qu'il devoit profiter d'une ſi belle occaſion pour ſe débarraſſer d'eux. Nizam-ul-Mulk & le Vezir indignés de ſe voir ainſi mépriſés, firent ſur le champ ſortir de la capitale leurs gros bagages, & ramaſsèrent dans un ſeul jour dix-ſept mille fuſils, avec leſquels ils armèrent un pareil nombre d'hommes. Ils partirent le 6 du mois de Zil-Kadè *, la vingt-deuxième année du règne de Muhammed Chah, & emportèrent avec eux tous leurs biens meubles.

* En Février 1740.

Les circonſtances de leur départ conſternèrent les deux Khans auteurs de leur diſgrace. Ils craignirent un deſſein formé de ſuſciter de nouveaux troubles, & ils eurent

sa foiblesse & l'imprudence de courir à l'Empereur, lui représentèrent que ces deux Umeras étoient partis ensemble subitement accompagnés d'un grand nombre de gens armés ; qu'ils avoient emporté avec eux tous leurs biens, que leur révolte étoit à craindre, & qu'il falloit de bonne heure la prévenir ; que les circonstances présentes demandoient que l'on dissimulât avec eux, & que l'on tachât de contenter l'un & l'autre ; mais sur-tout Nizam-ul-Mulk.

La timidité des nouveaux favoris chagrina beaucoup Muhammed Chah. Il vouloit depuis longtems se débarrasser de Nizam-ul-Mulk, & il s'en croyoit enfin délivré; mais quand il vit l'irrésolution de ces deux Umeras, ne trouvant d'ailleurs personne auprès de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, il se rendit à leur conseil, & leur dit de faire ce qu'ils voudroient.

Aussi-tôt Emir Khan se transporta à la tente du Vezir qui étoit campé hors de la ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa retraite

caufoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en reffentoit lui-même, il le pria avec inftance de revenir. Cette propofition ne déplut point au Vezir qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret; mais comme il ne vouloit rien faire que de concert avec Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la décifion de ce Miniftre. Ils montèrent dans un palanki, & arrivèrent à la tente de Nizam-ul-Mulk. Le Vezir expliqua ce dont il s'agiffoit, & Emir Khan fe profternant aux pieds du premier Miniftre, lui demanda pardon pour le paffé. Nizam-ul-Mulk confentit à retourner, à condition qu'Emir Khan fe retireroit dans fon Gouvernement. En effet Emir Khan retourna à la capitale, donna ordre que fes tentes & bagages paffaffent de l'autre côté de la rivière de Tchoun, & après cette demande il fe rendit auprès de l'Empereur, l'informa du fuccès de fa négociation, & dit que fa préfence à la Cour étant caufe du nouveau defordre, il demandoit la permiffion de fe retirer.

L'Empereur voyant un deffein

formé d'éloigner tous ceux en qui il avoit mis sa confiance, en conçut un nouveau chagrin. Il ne voulut pas d'abord accorder cette demande ; mais Emir Khan fit de nouvelles instances, & représenta que le bien de l'Etat vouloit qu'il s'éloignât de la Cour. Il obtint à la fin son congé, partit, & alla camper de l'autre côté de la rivière; mais Ishak Khan voulant se conserver à la Cour, crut que le moyen de se justifier, étoit de rejetter sur Emir Khan la cause de tous les troubles, & moyennant quelques soumissions accompagnées de promesses de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, il conserva sa place.

L'on peut dire qu'Emir Khan fut lui seul la cause de ses malheurs. Tout ce qu'il avoit fait pour s'élever aux dignités, & pour gagner la faveur de son maître, fut renversé par une seule ruse de son ennemi; au lieu qu'il auroit pû le perdre à jamais, s'il avoit eu assez d'esprit pour profiter des bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, avec un peu plus de fermeté & de courage

dans l'exécution de ses projets.

Le Vezir & Muhammed Gazi Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-tems à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ, & allèrent faire leurs soumissions à l'Empereur; mais Nizam-ul-Mulk feignant de persister dans le dessein de se retirer, continua sa marche l'espace de quatre lieues, après quoi il s'arrêta pour donner à l'Empereur le tems d'envoyer une seconde fois le prier de revenir, ce qui arriva en effet. Quelque répugnance qu'eût Muhammed Chah à faire cette démarche, le Vezir l'y détermina. Il alla lui-même de la part de l'Empereur trouver Nizam-ul-Mulk, & le ramena le 15 du mois de Muharrem *, l'an de l'hégire 1153. Dans la nécessité où le Prince se voyoit de dissimuler encore avec ce Ministre, il lui fit bon accueil, le revêtit de quelques-uns de ses plus riches habits, & après un entretien particulier assez long, il le congédia.

Nizam-ul-Mulk envoya, quatre

* En Avril 1740.

ou cinq jours après ſon retour, dire au Vezir que l'affaire la plus preſſante étoit celle du Dekien. Si Badgira, diſoit-il, dans l'eſpérance que lui a donnée Emir Khan de le mettre en poſſeſſion de ce Gouvernement, vient à bout de chaſſer mon fils d'Eurenk-abad, ce Radja ne manquera pas de marcher droit à la capitale à la tête de ſes Merehais. Pour moi, ajoûtoit-il, je ne puis ſans danger m'éloigner de la Cour. Il eſt donc néceſſaire que vous partiez avec une armée pour arrêter les progrès de ce redoutable ennemi.

Le Vezir n'avoit pas la même confiance en Nizam-ul-Mulk; il s'étoit déja apperçu que celui-ci ne cherchoit qu'à éluder l'exécution de la promeſſe qu'il lui avoit faite, de lui procurer le commandement de l'artillerie, avec la première place dans le Divan; mais cette propoſition acheva de les brouiller. Sur ces entrefaites Ishak Khan tomba malade, & mourut le 5 du mois de Saffer*, au grand regret de l'Empereur. Le Vezir ſaiſit cette

* En Mai 1740.

occaſion pour faire éclater ſon reſſentiment contre Nizam-ul-Mulk. Il préſenta contre ſa volonté Abdul Medgid Khan, le Kichemiri (1),

(1) *Kichemiri* veut dire un homme natif de Kichemir. Ce nom étoit originairement celui d'une Nation qui tiroit ſon extraction des Indiens, des peuples du Sind & des Turcs : il a enſuite été attribué au pays où ils ſe ſont établis, qui eſt un canton plat & uni de 40 lieues de long de l'eſt à l'oueſt, ſur 20 de large du nord au ſud, environné de montagnes qui dominent du côté du ſud ſur les frontières des Royaumes de Déhli & de Lahour, à l'eſt ſur celle du Tebet, au nord ſur celle de Bedahchan, & ſur une partie du Khoraſan, & à l'oueſt ſur les cantons des Afgans. Les jardins, les napes d'eau & les rivières que ce pays renferme, en font un canton très-agréable. On prétend que dans le ſeul plat pays il y a deux mille lieux habités, & en y joignant ceux des montagnes, on y trouve cent mille villages dont chacun a des terres labourables & des vergers remplis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Les peuples de Kichemir ont paſſé en proverbe pour leur beauté & pour les autres perfections du corps & de l'eſprit qu'ils poſsèdent.

Seri Nekier, capitale de Kichemir, eſt ſuivant le Géographe Turc à 100 d. ½ de de long. ſur 37 de lat. Il y a dans cette ville plus de deux mille fabriques ou l'on fait les *chales* ou belles ceintures de laine ſi eſtimées en Orient. Quoique la bonté de l'air & de l'eau, jointe aux charmes naturels de cet

pour

endroit, semble devoir inspirer de la molesse & de la volupté aux habitans, ils vivent & s'habillent fort simplement, ne s'adonnent qu'aux plaisirs innocens, comme les jeux, la danse, la musique, & ils boivent du vin pour la gaieté seulement. Ils sont pour la plûpart Idolâtres, croient & enseignent la magie. Les Yonguis ou originaires du pays, sont dévots & vivent comme des Religieux. Quelques-uns d'entre eux s'enferment dans des cavernes, où l'on dit qu'ils vivent des deux cens ans par le moyen de leurs abstinences & autres mortifications.

La rivière de Kichemir est aussi grande que le Tigre. Elle sort d'une seule source au pied d'une montagne, passe au milieu de la capitale, & elle a en tout cinquante ponts, dont il s'en trouve sept dans Nekier. Au-delà de cette ville elle prend les noms des lieux par où elle passe, & elle se mêle avec le Tchenhau au-dessus de Multan.

Quant aux montagnes de *Kichemir*, on diroit qu'elles ont été placées exprès comme une muraille pour fortifier ce pays, & pour le mettre hors d'insulte. C'est la raison pourquoi les desordres & les malheurs causés dans l'Orient par Tchenguiz-Khan & par d'autres Conquérans ne s'y sont pas fait sentir. On ne peut y entrer que par trois défilés, savoir, celui du Khorasan, qui est si étroit & si difficile, que les hommes sont obligés d'y porter les charges sur leurs épaules, n'étant pas possible d'y faire passer une bête chargée; celui de l'Inde qui n'est pas moins étroit & difficile que le premier; & celui de Tebet.

Quoique ce dernier ſoit un peu moins rude que les précédens, il n'eſt guère praticable pour les bêtes de charge, parce qu'on n'y trouve dans l'eſpace de pluſieurs journées, que des herbes venimeuſes.

CHAPITRE XII.

Aventure ſinguliere arrivée à ce Vezir.

Bedreddin Khan fils aîné du Vezir avoit diſparu à la bataille de Kiernal, ſans qu'on eût pû apprendre depuis ce qu'il étoit devenu. Un inconnu qui lui reſſembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Derviche, arriva à Perver à la tête d'une troupe de mendians. Les domeſtiques du Radja prirent ce jeune homme pour Bedreddin qu'ils avoient ſouvent vû, & allèrent annoncer à leur maître que le fils du Vezir étoit retrouvé.

Le Radja fort attaché au Vezir, fut charmé d'apprendre cette bonne nouvelle. Il fit venir le jeune

homme, le reçut fort poliment, & se fit apporter ses plus beaux habits pour l'en revêtir. L'aventurier eut beau refuser ces marques d'honneur en protestant qu'il n'étoit pas Bedreddin, on ne le crut point, il fut dépouillé de son habit de Derviche, & on l'habilla magnifiquement suivant sa qualité prétendue; ensuite le Radja le traita splendidement, & le retint auprès de lui, pour avoir le tems d'apprendre au Vezir que son fils étoit retrouvé.

Le Vezir fut transporté de joie en apprenant cette nouvelle, qui de son Palais se répandit bien-tôt dans toute la ville. L'on vint de toutes parts le féliciter sur un événement aussi heureux, & l'on témoigna par toutes sortes de réjouissances la part qu'on y prenoit. Le Vezir fit un beau présent à l'Ecuyer qui avoit apporté la lettre, & le chargea de la réponse, par laquelle il prioit le Radja de lui envoyer incessamment son fils. En conséquence le Radja donna ordre de préparer un beau palanki porté par

un éléphant, & fit partir le jeune homme accompagné de cinq cens Cavaliers, qui le conduisirent jusqu'à Ekber Abad, où ils le remirent aux gens que le Vezir avoit envoyés au-devant lui. Ceux-ci traitèrent le prétendu fils de leur maître avec beaucoup de respect, & le conduisirent à petites journées. Etant arrivés à Tibet (1) où Nizam ul-Mulk campoit alors, ils le firent descendre chez lui.

Ce Ministre, comme ami du Vezir, embrassa le jeune homme & lui baisa le front. Le Vezir arriva dans ce moment & en fit autant en versant des larmes de joie. Ensuite ils s'assirent tous trois sur le même sofa, & mangèrent ensemble. Le repas fini, le Vezir se rendit à la capitale, conduisit ce jeune homme à son palais, & le fit entrer tout de suite dans le Harem, pour ne pas laisser sa mère plus long-tems dans l'impatience.

(1) Ce *Tibet*, qui probablement n'est qu'un bourg ou village du district de Dilli, ne doit pas être confondu avec le Royaume de Tebet.

Cette femme n'avoit garde de se voiler pour son fils ; aussi reçut-elle ce jeune homme à visage découvert, examina sa phisionomie & sa taille, & le trouva parfaitement ressemblant à Bedreddin; mais pour rendre sa joie complette, elle voulut dissiper tous ses doutes. Elle examina un endroit du corps où Bedreddin avoit une marque, & ne l'ayant pas trouvée, sa confusion & son chagrin furent extrêmes. Ce jeune homme, s'écria-t-elle, n'est pas mon fils, qu'on le fasse sortir sur le champ. Il déclara de nouveau qu'il n'étoit pas fils du Vezir, nomma son véritable père, & se plaignit de ce qu'on n'avoit pas voulu le croire sans venir à cet éclaircissement.

Le résultat d'un examen trop exact troubla la joie de toute la maison. Le Vezir honteux au dernier point de sa méprise, & plus encore de la faute qu'il avoit faite d'introduire lui-même ce jeune homme dans son Harem, voulut réparer l'une & l'autre en l'adoptant pour son fils ; mais il ne fut pas possible de l'y faire consen-

tir. Son père informé de la déclaration qu'il avoit faite, le réclama & fut comblé de joie.

CHAPITRE XIII.

CEpendant les Ganimes s'étant assemblés dans le Dekien, au nombre de cent mille hommes, vinrent à Baçaim ville appartenante aux Portugais, & s'en rendirent maîtres. Goa seroit aussi tombée entre leurs mains, si on ne les en avoit éloignés, en leur payant huit cent mille roupies. Ils donnèrent aussi des inquiétudes aux Anglois; mais ils n'osèrent attaquer Bombaï, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Dès que Sahou Radja & Badgira eurent reçu les ordres de l'Empereur expédiés par Emir Khan, oubliant les liaisons secrettes qu'ils avoient avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils du Dekien, & assiégèrent Eurenkabad. Les vivres com-

mençoient à être fort chers dans cette place, & elle étoit presque aux abois, quand une seule lettre de Nizam-ul-Mulk, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires du Dekien. Ce qui d'abord avoit été une entreprise très-sérieuse, ne devint plus qu'un jeu. Le fils de ce Ministre sortit de la place assiégée; les Merehais se retirèrent à douze lieues de-là, firent la paix avec lui, & entrèrent dans d'autres Provinces pour les ravager.

Mulhardgi, Ratoudgi & autres Chefs de ces brigands, partirent avec quarante mille cavaliers, pour lever le tribut de l'Inde, s'avancèrent jusqu'aux dépendances de Benaris, à huit journées d'Azimabad, saccagèrent les bourgs & les villages. Ils étoient prêts à passer la rivière de Kiunk, pour porter la désolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audih (1), quand

(1) *Audih*, appellée autrement Tchout-Pour, est la capitale de Ranasanga, royaume situé entre le Gutcherat, le pays de Devlet-Abad & celui de Lahour. La ville d'Audih est située sur une montagne aride,

Ebul Manſour Khan Gouverneur de cette dernière province, informé de leur deſſein, ſe mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris pour s'oppoſer à leurs courſes. Emir Khan, qui après ſa diſgrace volontaire s'étoit retiré à Allah-Abad, n'eut pas le courage de ſe joindre à Ebul Manſour; mais Muhammed Khan qui étoit originaire de ce pays, fit réparer en diligence les fortifications de Ferah-abad, & remplit la place de munitions & de vivres.

Quand les Chefs des Merehais eurent appris qu'Ebul Manſour Khan marchoit à eux, & qu'Ali-Verdi-Khan Naïb de la province de Behar, après avoir tué Serefraz Khan Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de tous ſes tréſors, ils partirent de

à l'oueſt & peu éloignée d'Egrè, à quatre journées de Tchitour, ville & canton du même pays, à dix d'Ahmed-abad, à une égale diſtance au ſud de la ville de Takiour, qui eſt à quatre journées à l'oueſt de Lahour, & à deux au nord-eſt de Djalour. La ville de Surouhi eſt à dix journées au ſud d'Audih. Il pleut fort peu dans le pays d'Audih. Les habitans y ſont la plûpart Idolâtres.

Benaris & prirentla route d'Azim-Abad. A cette nouvelle les habitans de ce pays furent dans la dernière consternation, mais celle de la mort de Badgira, qui se répandit peu après, dissipa leur crainte, en obligeant les Merehais de retourner chez eux.

CHAPITRE XIV.

PEndant que les Etats du Mogol étoient désolés par ces guerres intestines, Nadir Chah de retour en Perse, se préparoit à une nouvelle expédition. Il commença par déposer son fils Riza Kouli Mirza, qui avoit voulu monter sur le thrône en son absence. D'ailleurs il désapprouvoit sa conduite dans la régence, & sur-tout les ordres qu'il avoit donnés pour le massacre du malheureux Chah Tahmas & de sa famille. Il donna la régence de la Perse à son second fils Nasr-Ullah Mirza, recruta son armée, & marcha contre les Euzbegs, pour les

châtier des desordres qu'ils avoient commis dans le Khorasan pendant qu'il étoit occupé dans l'Inde : & afin que le Grand Seigneur ne doutât pas de son retour, il lui dépêcha en chemin faisant, un Ambassadeur, qu'il chargea de présenter à Sultan Mahmoud plusieurs éléphans, de ceux qu'il avoit pris dans l'Inde. Cet Ambassadeur arriva à Bagdad au mois d'Août 1740, & fut reçu d'Ahmed Pacha avec des honneurs extraordinaires.

Ce fut sur ces entrefaites que les Arabes Houlès & Beni Utbè se révoltèrent contre Nadir Chah, & commirent de grands desordres dans le golfe Persique. On avoit pris par ses ordres quantité de leurs barques pour s'en servir à une expédition secrette, à laquelle on destinoit aussi sept vaisseaux du Roi. Cette flotte étoit à Lest, endroit peu éloigné de Bender Abbasi, & Mihre Ali Khan Amiral, s'y étoit déja rendu. Comme il se méfioit de ces Arabes, il ne permettoit à aucune de leurs barques de s'écarter. En les resserrant de la sorte, il

ne leur fourniſſoit rien pour leur ſubſiſtance, & ils étoient obligés de vivre de poiſſon ſec, faute de meilleure nourriture; mais ne pouvant ſe paſſer de tabac, ils envoyèrent de nuit une de leurs barques à terre pour en chercher.

L'Amiral en fut informé le lendemain, fit venir Cheik Matar fils de Chahin leur Chef, & lui demanda pourquoi il avoit laiſſé partir la barque. Il lui répondit qu'il n'en avoit point de connoiſſance, mais qu'on ne devoit pas trouver mauvais que ſes gens pourvuſſent à leurs beſoins, puiſqu'on les laiſſoit manquer de tout. Le Khan fâché de cette réponſe, tira ſon khandger pour tuer le Cheik; mais au lieu de le lui enfoncer dans la poitrine, comme c'étoit ſon deſſein, il le frappa au viſage. Le Cheik appella au ſecours; un Arabe de ſa ſuite accourut, ſaiſit le ſabre du Khan, & le tua. Cet événement fut le ſignal d'une révolte générale. Les Arabes fondirent ſur les Perſans, s'emparèrent des vaiſſeaux, en brûlèrent quelques-uns, & ſe ſauvèrent avec

les autres, pillant & ravageant la côte.

La nouvelle de cette révolte fut bien-tôt portée à Basra. Le Musellim m'en fit part, & me pria de dire au Consul de France, de même qu'aux Chefs des Anglois & des Hollandois, qu'il avoit des avis certains que cette flotte étoit destinée à venir dans la rivière pour y commettre des hostilités; qu'étant à présumer que les Persans demanderoient du secours aux Européens établis à Bender-Abbasi, pour réparer cette perte, ils eussent à écrire aux Chefs de leurs Nations respectives, qu'ils se gardassent bien de leur prêter la main; que s'ils le faisoient, il en informeroit Ahmed Pacha qui le trouveroit fort mauvais. Je lui répondis que j'en parlerois au Consul de France, mais que je n'avois pas assez de relation avec les Chefs des autres Nations, pour pouvoir me charger de cette commission auprès d'eux; qu'ainsi il devoit lui-même leur faire savoir ses intentions.

Les Meskietins à qui cet arme-

ment avoit donné de vives allarmes, tenoient douze vaisseaux prêts à mettre à la voile pour aller à la rencontre de la flotte Persanne, au cas qu'elle fût destinée à agir contre eux : mais ayant appris le desordre de cette flotte, ils en eurent beaucoup de joie, & se rassurèrent.

Pour réparer cette perte, comme aussi pour tirer vengeance des Houlès, les Persans demandèrent des vaisseaux aux Européens établis à Bender-Abbasi. Les Hollandois étoient les seuls qui en eussent alors dans le golfe. Ils les prêtèrent, & eurent soin de publier qu'ils y avoient été forcés. Les Persans embarquèrent des troupes sur ces vaisseaux & sur plusieurs taranquins ramassés à la hâte, & allèrent chercher les Houlès : mais ils furent battus par ces Arabes, qui leur enlevèrent encore plusieurs barques. Les deux vaisseaux Hollandois se sauvèrent après avoir débarqué les troupes qu'ils portoient, & qui furent presque toutes taillées en pièces.

Nadir Chah informé de cette révolte en fut fort irrité, & voulut en avoir raison. Il fit pour cet effet marcher des troupes à Bender-Abbasi, à Bender-Ebou-Chehre & à Kiunk ou Congue, avec ordre de prendre pour leur embarquement tous les bâtimens Européens & autres qui se trouveroient dans ces ports. Le Serdar de cette armée envoya même un Tchapar à Basra avec deux lettres, l'une adressée au Musellim, pour lui demander des taranquins; l'autre étoit du chef des Anglois de Bender-Abbasi, qui paroissoit avoir été forcé à l'écrire à celui de Basra, pour demander un vaisseau Anglois qui étoit dans la rivière : mais ces deux lettres ne produisirent aucun effet; le secours fut refusé.

Les Hollandois de Bender-Abbasi, fâchés de ce qu'on avoit fait perdre à leurs vaisseaux la saison du retour, mais plus encore du mauvais traitement fait à leurs matelots, ne voulurent pas prêter leurs navires une seconde fois; & de peur que les Persans ne s'en emparassent,

ils donnèrent ordre aux Capitaines de se retirer du côté d'Ormus. Les Houlès ne doutant pas que les préparatifs des Persans ne se fissent contre eux, se mirent en état de défense. Outre les vaisseaux qu'ils leur avoient enlevés, ils armèrent un grand nombre de taranquins, & pour augmenter leurs forces par des secours étrangers, ils se liguèrent avec l'Imam de Meskiet, qui promit d'agir de son côté contre les Persans avec une flotte de six vaisseaux & de cent cinquante taranquins.

CHAPITRE XV.

Ce fut au commencement de l'année 1741 que les Arabes Muntefiks, avec quelques autres Tribus de la dépendance du gouvernement de Basra, se révoltèrent contre Ahmed Pacha. La ville fut pendant deux mois dans des allarmes continuelles. Ces révoltés menaçoient de la saccager, & ils au-

roient réussi, s'ils l'avoient attaquée dès le commencement de leur révolte, parce qu'elle se trouvoit alors sans vivres & sans munitions.

Yahya Aga, qui avoit succédé à Josuf Aga dans la place de Musellim, fit toutes les diligences possibles pour mettre Basra en état de défense, en attendant qu'Ahmed Pacha pût venir à son secours. Ce Pacha étoit occupé à faire la guerre aux Kiurds Bilbaz lorsqu'il apprit la nouvelle de la révolte de ces Arabes. Il retourna promptement à Bagdad, fit ses préparatifs, traversa le désert, & arriva à Basra le 5 Avril 1741, avec une armée de quarante mille hommes, quatorze pièces de canon & un mortier.

Après avoir fait reposer ses troupes, il partit le 10 pour marcher aux révoltés, qui étoient campés & retranchés auprès de Nehranteri, à seize heures de chemin de Basra. Le sort de cette ville sembloit dépendre du succès d'une bataille; & si la victoire ne se déclaroit pas pour le Pacha, Basra de-

voit, suivant toutes les apparences, être saccagée : mais il n'y eut que quelques escarmouches légères, après quoi le Pacha fit la paix, & retourna à Bagdad au grand étonnement de tout le monde. Les habitans de Basra ne furent pas rassurés par cette paix, étant persuadés que les Persans avoient excité ces desordres, & qu'ils les fomentoient. Quoiqu'il fût peut-être vrai que les Persans, fâchés de voir tout le commerce du golfe Persique se porter à cette ville, eussent sollicité les Muntefiks à la ruiner, il est néanmoins certain que ces Arabes eurent d'autres motifs pour secouer le joug.

Jusqu'alors Ahmed Pacha n'étoit venu à bout de dompter les Arabes qu'en semant entre eux la division. Par-là il s'étoit mis en possession de nommer leurs Cheïks & de les déposer. Les Muntefiks & Benilames, principales Tribus de ces quartiers, avoient donné plus de peine que les autres aux Pachas ses prédécesseurs. Il s'étoit donc principalement attaché à les abaisser,

& pour cela il avoit souvent cherché querelle aux Cheïks de Benilame. Il attaqua aussi Sadoun, qui étoit à la tête des Muntefiks. Il le déposa, le fit mener à Bagdad, & le garda prisonnier pendant quelque tems. Minaïkher, parent de Sadoun, fut mis en sa place; mais il n'y resta pas long-tems. Ne pouvant fournir la somme que le Pacha lui avoit demandée en le faisant Cheïk, il fut déposé la même année, & Sadoun rentra dans sa première dignité.

Dès que l'on sut à Basra qu'il étoit revenu à sa Tribu avec la qualité de Cheïk, on jugea qu'il se ressentiroit de l'affront & des mauvais traitemens que le Pacha lui avoit faits, & qu'il ne lui seroit pas long-tems soumis. L'événement fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé; car à peine se vit-il en liberté & à la tête de sa Tribu, qu'il commença à se soustraire aux charges onéreuses qu'on vouloit lui imposer.

Le Tufenkdgi Bachi (1) du Pa-

(1) Le *Tufenkdgi* Bachi est celui qui commande les fusiliers que les Pachas pren-

cha fut envoyé sur ces entrefaites auprès de Sadoun pour quelques affaires, & il demanda une somme exorbitante pour son Khidmet; mais Sadoun refusa de la payer, disant que le Pacha ne leur avoit laissé à lui & à ses sujets que leurs femmes. Je ne sais s'il est vrai, comme quelques-uns me l'assurèrent, que le Tufenkdgi Bachi eut l'insolence de lui répondre, *Si tu n'as pas autre chose, donne-moi tes femmes*; & que Sadoun irrité d'un pareil outrage, lui dit de sortir de sa tente & de se retirer au plus vîte de la Tribu: mais il est certain que cet Officier se sauva à Corna, & y porta le premier la nouvelle de la révolte des Muntefiks, que d'autres

nent à leur solde particulière. Ces Officiers n'ont point de gages fixes, non plus que les autres serviteurs des personnes en place, mais on leur donne des commissions à faire, & ceux auprès de qui on les envoie, sont obligés de payer leur peine. C'est celui qui les envoie qui régle la somme qu'on doit leur donner, & cette récompense s'appelle khidmet, qui signifie proprement un service, mais dans ces occasions, la paie du service.

personnes arrivées le même jour à Basra confirmèrent.

La diligence du Pacha, & le parti qu'il prit de marcher en personne avec une armée nombreuse, avoient fait croire qu'il venoit dans le dessein de châtier les rébelles : mais quand il eut fait la paix avec eux, on fit courir le bruit que les ayant trouvés bien retranchés & environnés d'eau, il n'avoit pas voulu les attaquer de peur d'échouer, & qu'une trop longue absence de Bagdad pouvant être sujette à de grands inconvéniens, il n'avoit pas osé s'arrêter assez long-tems pour les prendre par famine.

Ces bruits n'étoient pas fondés, puisqu'on étoit bien informé que les rébelles n'avoient plus de vivres, & que le Kihaya les avoit attaqués avec tant de succès, qu'il auroit immanquablement forcé leur camp, si le Pacha ne lui eût envoyé un ordre de faire cesser les attaques & de se retirer. Ce qui lui fit prendre ce parti fut une lettre qu'il reçut de Constantinople, par laquelle un de ses amis lui marquoit que le

Grand Seigneur avoit résolu de le nommer Seraskier contre les Persans, pour le tirer de Bagdad.

Cette qualité étoit assurément très-honorable: mais Ahmed Pacha n'étoit nullement d'humeur d'en exercer les fonctions hors du lieu de sa résidence, étant persuadé que s'il en sortoit pour se mettre à la tête d'une armée composée de troupes du Grand Seigneur, on pourroit aisément avoir sa tête, que l'on cherchoit depuis long tems. Il retourna donc en diligence à Bagdad, informa la Porte des troubles qui régnoient dans son gouvernement, & déclara en même-tems que si on l'en éloignoit, ce pays étoit perdu pour le Grand Seigneur.

CHAPITRE XVI.

CEpendant les Arabes Houlès persistoient dans leur révolte. Cheïk Meskiour, Gouverneur de Bender-Ebou-Chehre, qui étoit de leur Tribu, fut envoyé pour né-

gocier un accommodement avec eux. Ses propoſitions leur parurent ſuſpectes, & il n'eut d'autre réponſe, ſinon qu'ils étoient réſolus de périr tous en ſe battant, plûtôt que de ſe ſoumettre une ſeconde fois à la domination tyrannique des Perſans.

De là on jugea qu'on ne parviendroit à les réduire que par la force. Il falloit des vaiſſeaux pour exécuter ce deſſein, & le Roi n'en avoit point. Il donna donc un ſecond ordre de prendre tous ceux des Européens qui aborderoient dans ſes Etats ſur le golfe Perſique. Un Anglois qui arriva peu de tems après à Bender-Ebou-Chehre fut arrêté par le Serdar. Il falloit uſer d'adreſſe pour y réuſſir. Il demanda permiſſion au Capitaine d'aller lui faire une viſite à ſon bord, ce qui ne peut ſe refuſer ; & s'y étant rendu accompagné d'une troupe de ſoldats, il s'empara du vaiſſeau. Le Capitaine arrêté & maltraité menaça d'y mettre le feu. On ne lui en donna pas le tems ; il fut porté à terre & mis aux arrêts.

Un François venant de Souret pensa aussi être pris. Il toucha à Bender-Abbasi pour débarquer une partie de sa cargaison : mais étant averti à tems, il trouva moyen de se rendre à son bord, se sauva & vint à Basra. Le Begler Beg se fit amener à cette occasion l'Interprète de la Compagnie, lui dit des choses dures, & menaça de le maltraiter. Le même vaisseau repassa quelques tems après pour retourner aux Indes. Le Begler Beg ordonna à l'Interprète de faire venir le Capitaine à terre. Il s'excusa, disant que tout ce qu'il pouvoit faire pour l'y engager seroit inutile, & qu'il n'avoit pas assez d'autorité pour l'y contraindre. Le Begler Beg se mit en colère, fit arrêter l'Interprète, & le condamna à une amende de cinq cens tomans, sous prétexte que le vaisseau n'avoit pas salué en passant. Cependant cette affaire s'accommoda moyennant un présent de dix tomans que l'Interprète paya, & il fut remis en liberté.

Peu de tems après les Houlès firent une descente sur la côte de

Perse, & enlevèrent les hommes, les femmes, les enfans & tout ce qu'ils trouvèrent. Leur dessein étoit de piller Bender-Abbasi; mais comme ils trouvèrent des vaisseaux Européens à la rade, ils jugèrent à propos d'en remettre l'exécution à un autre tems. Ils arrêtèrent & emmenèrent prisonniers Cheïk Meskiour & Seïf-ullah Beg, Chah Bender ou Douanier de Congue, que le Roi avoit envoyés pour les inviter de nouveau à se soumettre.

CHAPITRE XVII.

LA paix qu'Ahmed Pacha venoit de conclure avec Sadoun, rendit ce Cheïk plus hardi qu'il ne l'avoit jamais été. S'étant transporté à un village appellé Serradgi, à une heure de chemin de Basra, il prétendit, en conséquence d'un Boyourdi de ce Pacha, être en droit de prendre possession de toutes les fermes de ce gouvernement. Il fit des avanies aux habitans de la ville, & exigea

gea des Négocians de l'argent & des présens. Il écrivit même une lettre au Consul François, par laquelle il lui demanda pour dix mille écus de marchandises à crédit. Ç'auroit été les perdre ; ainsi le Consul prit le parti de refuser sous divers prétextes. Sadoun lui écrivit une seconde fois, & lui marqua, *qu'il ne se payoit pas d'excuses froides, qu'il vouloit qu'on satisfît à sa demande.* J'en portai des plaintes au Musellim. Il me répondit qu'il se trouvoit dans le même embarras que nous, puisque ce Cheïk lui demandoit aussi une grosse somme d'argent sous le nom de présent. Il employa cependant le peu d'autorité qui lui restoit pour nous débarrasser de Sadoun, qui nous fit la grace de se désister de sa demande.

Ces dispositions me firent juger qu'il falloit qu'Ahmed Pacha eut reçu quelque grand dégoût de la Porte, & mon soupçon se trouva fondé. Le Grand Seigneur lui avoit ôté le gouvernement de Basra. Le Pacha, pour obliger la Porte à le lui rendre, avoit, par le Boyourdi

dont j'ai parlé, livré tout le district de Basra en proie aux Arabes, qui portoient le desordre par-tout. La communication avec le haut pays fut entièrement interrompue, le commerce tout-à-fait dérangé, & la sureté publique troublée.

Les Muntefiks étoient maîtres du pays. Ils venoient journellement à Basra, y commettoient toutes sortes de violences, arrêtoient & ranconnoient les bateaux des marchands qui alloient à Bagdad. Leur Cheïk eut une dispute avec le chef des Anglois pour des assignations qu'il lui avoit données antérieurement sur des fermes, en payement d'une somme d'argent qu'il lui devoit. Se voyant alors le plus fort, il redemanda ses billets : le chef des Anglois refusa de les rendre. La voie de la médiation fut employée pendant quelques jours, mais elle ne produisit rien. Sadoun menaça d'envoyer cent Arabes pour piller sa maison, & les billets lui furent aussi-tôt rendus.

Les vexations augmentèrent au mois d'Octobre à l'arrivée de Seïfi

Beg, Musellim de Huseïn Pacha, Gouverneur de Mosul, à qui la Porte avoit donné Basra en l'ôtant à Ahmed Pacha. Il parut alors clairement que ce changement étoit la véritable cause des derniers troubles arrivés dans ce pays. Ahmed Pacha étoit irrité de ce qu'on lui avoit retranché plus de mille bourses (1) de revenu en lui ôtant ce gouvernement. Dans l'espérance de forcer la Porte à le lui rendre, il avoit laissé Sadoun maître du pays; & pendant que d'un côté il représentoit à la Porte les fâcheuses suites de la révolte de ce Cheïk, & la difficulté de le réduire, de l'autre il le sollicitoit secrètement à faire crier les peuples par des vexations.

En effet, Sadoun seconda les intentions d'Ahmed Pacha. A peine le nouveau Musellim fut-il arrivé, que ce Cheïk vint camper avec sa Tribu tout auprès de Basra. Il envoya tous les jours ses gens en gar-

(1) La bourse fait cinq cens gurouches, ou écus de Turquie.

niſon chez les principaux habitans, les obligea à lui donner de l'argent, des chevaux, des habits, & généralement tout ce qu'il voulut. Il força même le Muſellim à lui faire des préſens, & à lui donner un tayn pour trois cens perſonnes & pour quatre cens chevaux.

Quelques marchands appellés par leurs affaires à Bagdad lui payèrent cinq mille écus pour avoir la permiſſion de s'y rendre par la rivière. Cette ſomme lui parut trop modique après qu'il l'eût reçue. Il leur fit dire que s'ils vouloient être exempts du pillage dans la route, il falloit qu'ils lui en payaſſent deux autres mille. Ils aimèrent mieux en paſſer par là, que s'expoſer à être dépouillés. Cela n'empêcha cependant pas qu'il ne leur fît payer des droits de paſſage dans pluſieurs endroits. Enfin ils furent arrêtés par ſes ordres au-deſſus de Corna, & on leur prit encore cinq mille cinq cens écus. Ces violences réitérées leur faiſant appréhender qu'il ne les dépouilla peu à peu de tout ce qu'ils avoient, les obligèrent à

prendre le parti de se sauver & de retourner à Basra.

Il se répandit alors un bruit que Sadoun vouloit mettre cette ville à une contribution générale. Les principaux marchands prirent la fuite avec ce qu'ils purent emporter, & se sauvèrent du côté de la mer. Les Francs, dans la crainte de n'être pas plus épargnés que les autres, voulurent aussi mettre leurs personnes & leurs effets en sureté sur un vaisseau Anglois qui étoit dans la rivière. Ils ne pouvoient le faire sans une permission du Musellim. J'allai plusieurs fois au nom de tous la lui demander, mais il la refusa constamment, disant que si les habitans les voyoient emporter leurs marchandises, ils déserteroient tous. Ce refus donna aux Francs de grandes inquiétudes, & les obligea à prendre des gardes de Janissaires dans leurs maisons, pour tâcher de se défendre, en cas que les Arabes entreprissent de leur faire violence.

C'étoit, à la vérité, une foible ressource, & l'on ne voyoit aucune

apparence de ſecours. On diſoit que Huſeïn Pacha n'avoit ni troupes ni argent. On aſſuroit même, qu'il ne pouvoit ſe rendre à Baſra, parce qu'Oſman Pacha, qui s'étoit révolté contre le Grand Seigneur, le tenoit enfermé dans Moſul. Peut-être Huſeïn Pacha n'étoit-il pas fâché de ces difficultés. Il n'ignoroit pas le mauvais état de ſon nouveau gouvernement, ni les oppoſitions qu'il rencontreroit tant de la part d'Ahmed Pacha que des Arabes, réſolus de lui diſputer le paſſage, s'il entreprenoit de traverſer le déſert pour s'y rendre.

Les vexations des Munteſiks ceſſèrent dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, & l'on commença à ſe flatter d'apprendre bien-tôt que le gouvernement de Baſra avoit été rendu à Ahmed Pacha. Nos craintes furent en partie diſſipées par la retraite de Sadoun, qui alla camper plus haut du côté de Corna, mais les Arabes n'étoient pas les ſeuls qui nous donnaſſent des inquiétudes. Nous craignions également les Perſans, qui, à ce que

l'on disoit, avoient dessein de s'emparer de Basra. Les Arméniens avoient été informés que le Khan de Haviza faisoit charger plusieurs gros bateaux de vivres, qu'il assembloit des troupes, & qu'il se tenoit prêt à marcher à Basra aux premiers ordres de sa Cour.

Un Officier Persan, venu exprès en cette ville pour en faire sortir & emmener avec lui tous les sujets de Perse qui s'y trouvoient, publia que le Khan lui avoit dit à son départ qu'il le suivroit de près; & des lettres que je reçus dans cet intervale d'Ispahan confirmoient ces bruits, que beaucoup de personnes regardoient comme des menaces faites pour seconder les vûes d'Ahmed Pacha, avec qui Nadir Chah étoit en intelligence. Cependant ce Prince, qui dès-lors paroissoit résolu de recommencer la guerre avec les Turcs, pouvoit bien avoir dessein de s'emparer de Basra, si la Porte persistoit à ne vouloir pas la rendre à Ahmed Pacha.

CHAPITRE XVIII.

A Peine Nadir Chah étoit-il sorti de l'Inde, qu'il se prépara, comme je l'ai dit, à faire la guerre aux Euzbegs. Après avoir recruté son armée, il marcha contre eux, entra dans leur pays, passa des déserts, où les sables rendoient le transport du canon & la marche de la cavalerie presqu'impraticables, outre qu'il falloit y porter des vivres pour plusieurs jours.

L'on crut qu'il y périroit infailliblement avec toute son armée : mais on fut bien étonné, lorsqu'on le vit revenir quelques mois après, amenant quantité d'Euzbegs, qui avoient pris parti dans son armée. J'appris par un de ses Racams qu'on m'envoya d'Ispahan, qu'il avoit soumis les Ourouguentches, les Dekkiès, les Yemouts, & plusieurs autres peuples inconnus, même aux Persans.

Ce fut au retour de cette expé-

dition qu'il donna ordre qu'on traduisît à Iſpahan en langue Perſanne la Bible & l'Alcoran. Les Miſſionnaires Européens, les Vartabieds (1), les Rabins & les Mollas s'aſſemblèrent à cet effet tous les jours, & travaillèrent pendant long tems à ce grand ouvrage, ſous la direction de Mir Mazoum, Imam de la Moſquée du Roi. Les traductions achevées, Nadir Chah ordonna aux principaux d'entre les traducteurs, de les lui apporter à Tahran. Ils s'y rendirent, & eurent l'honneur de les lui préſenter. Quand on lui en fit la lecture, il plaiſanta ſur les Myſtères de la Religion chrétienne, ſe mocqua de celle des Juifs, tourna Mahomed & Ali en ridicule, & fit enfermer ces ouvrages dans une caſſette, diſant que ſi Dieu lui laiſſoit la vie, il eſpéroit donner aux hommes une religion beaucoup meilleure que toutes celles qui avoient été connues.

La vengeance qu'il méditoit con-

(1) Les *Vartabieds* ſont les Docteurs des Arméniens.

tre les Lezguis l'empêcha alors de ſonger à l'exécution d'un projet ſi ridicule. Il renvoya les Traducteurs à Iſpahan, & marcha en perſonne contre ces peuples, qui avoient pluſieurs fois défait ſes armées. Comme il n'ignoroit pas que la Porte fourniſſoit à ces révoltés des armes & de l'argent, il fit de grands préparatifs contre les Turcs, & envoya des troupes ſur leurs frontières pour les obliger à ſonger à leur propre défenſe. Ainſi il eſt vraiſemblable qu'il auroit profité de la révolte des Arabes pour s'emparer de Baſra : & ce fut dans cette crainte que la Porte rendit ce gouvernement à Ahmed Pacha.

Nous en apprimes la nouvelle par un Boyourdi de ce Pacha, qui portoit en ſubſtance, que le Grand Seigneur lui ayant rendu le gouvernement de Baſra, il rétabliſſoit Yahya Aga dans la charge de Muſellim. Ce Boyourdi n'étoit pas accompagné du Ferman du Grand Seigneur, comme il devoit l'être ſuivant l'uſage; d'où les partiſans de Huſeïn Pacha prirent occaſion

de faire courir le bruit qu'Ahmed Pacha vouloit rentrer dans le gouvernement de Basra, malgré le Grand Seigneur. Il auroit pour cela fallu qu'il eut levé le masque, & qu'il se fût déclaré ouvertement rébelle, ce qu'il n'avoit garde de faire.

CHAPITRE XIX.

LEs Persans n'avoient pas cessé de travailler au rétablissement de leur flotte après le desastre dont il a été fait mention. Ils avoient ramassé de nouveau quatre vaisseaux, dont deux appartenoient aux Hollandois. Le chef de cette Nation avoit fait bien des difficultés de les leur céder, & il ne les livra que sur les menaces qu'on fit de ruiner sa loge s'il persistoit à les refuser. Les Anglois s'étoient offerts d'en fournir pour de l'argent, & les ordres étoient déja donnés à Souret pour les construire.

Un vaisseau François venu cette

année de Bengale à Basra fit en retournant aux Indes une grande voie d'eau, qui obligea le Capitaine à relâcher à Bender-abbasi, où il se condamna. Le Serdar le confisqua sans forme de procès, fit enlever les canons, les mats, les agrès & tout ce qui pouvoit lui servir. Il chercha même querelle au Capitaine, & le rançonnna.

Un vaisseau Anglois vendu aux Persans se trouvoit alors dans la rivière de Basra. Il devoit leur être livré dès qu'ils en auroient payé le prix dont on étoit convenu. Le Serdar envoya pour cela quatre-vingt mille écus : mais le taranquin qui portoit cet argent tomba entre les mains des Houlès.

L'Amiral Persan voulant absolument avoir raison de ces rebelles, sortit de Bender-abbasi avec ses quatre vaisseaux & plusieurs petits bâtimens pour les chercher. Il les rencontra, & il y eut un combat dans lequel il fut tué par sa faute. Il mit lui-même le feu à un canon, où il avoit fait mettre double charge de poudre, afin, disoit-il, qu'il

portât plus loin. Le canon creva, & le tua avec quinze ou seize personnes qui étoient autour de lui. La victoire resta aux Houlès, qui firent périr plus de cinq cens Persans, prirent plusieurs de leurs barques, & obligèrent les autres de se sauver à Bender-Abbassi.

CHAPITRE XX.

CEpendant la tranquillité avoit été rétablie à Basra : mais Ahmed Pacha avoit intérêt de persuader à la Porte, que la révolte des Arabes étoit sérieuse. Dans cette vûe il envoya son Kihaya Soliman Beg contre eux avec une armée. Celui-ci s'avança jusqu'à un endroit appellé Mansourié (1), où Sadoun campoit, dans le dessein d'éviter la rencontre des Turcs. En effet, dès qu'il sçut qu'ils approchoient, il décampa, gagna le haut

(1) Il sera parlé de *Mansourié* dans la suite.

du désert, & ne s'arrêta qu'après avoir mis entre lui & l'armée Turque une distance d'environ quinze lieues.

Il n'y avoit point d'exemple qu'aucun Pacha eût osé poursuivre si avant dans le désert les Arabes, sur-tout les Muntefiks, les plus braves de la Nation. Par-là Sadoun se croyoit pleinement en sûreté, & il y eût été en effet, si le Kihaya se fût conformé aux ordres réitérés qu'Ahmed Pacha lui avoit donnés, de laisser ce Cheïk en repos, s'il se retiroit : mais Soliman Beg voulant se venger des offenses particulières qu'il avoit reçues de Sadoun, avoit résolu de le faire périr, à quelque prix que ce fût : c'est pourquoi ayant été informé qu'il avoit pris la fuite, il envoya à la découverte les Arabes dépendans de Minaïkher, cousin de Sadoun, qui s'étoit joint aux Turcs, dans l'espérance de devenir premier Cheïk des Muntefiks, comme cela arriva. Ces Arabes, après avoir reconnu le lieu où Sadoun s'étoit retiré, revinrent en donner avis au Kihaya, qui sur

le champ monta à cheval avec l'élite de l'armée, fit une marche forcée, & arriva en huit heures à l'endroit où il étoit.

La surprise de Sadoun fut grande; ne doutant plus qu'on n'en voulût à sa vie, il se détermina de la vendre cher, & se battit avec une valeur extraordinaire. Il perça plusieurs fois les rangs de ses ennemis, renversa tantôt avec la lance, tantôt avec le sabre, tout ce qui osoit se présenter devant lui, se défendit pendant huit heures, & se trouva enfin hors de combat, ayant brisé bien des lances, faussé plusieurs sabres, & fatigué quatre ou cinq de ses meilleures jumens.

Alors un des Agas d'Ahmed Pacha l'attaqua, se saisit de lui après une légère résistance, & l'emmena au Kihaya, qui sans différer lui fit trancher la tête, de peur que le Pacha ne le remît en liberté. C'est ainsi que périt Cheïk Sadoun, le fléau de Basra, & le plus redouté de tous les Arabes de ces cantons. Ahmed Pacha faisoit cas de sa valeur, & s'en servoit dans les occa-

fions. Sa tête fut envoyée à la Porte, qui n'avoit rétabli ce Pacha dans le Gouvernement de Bafra, qu'à cette condition, à ce que m'ont dit des gens dignes de foi.

CHAPITRE XXI.

AU commencement de l'année 1742, on fit dans toute la Turquie de grands préparatifs pour la guerre de Perfe. Ali Pacha Grand Vezir dépofé, fut fait Seraskier de l'armée du haut pays, & Ahmed Pacha devoit en commander une autre deftinée à agir du côté de Bagdad, où neuf ou dix Pachas eurent ordre de fe rendre avec leurs troupes pour renforcer cette armée. Malgré toutes ces apparences d'une rupture prochaine, il n'y eut point d'acte d'hoftilité cette année entre les Turcs & les Perfans.

Les Lezguis & les Houlès occupèrent affez Nadir Chah. Les premiers avoient déja défait plufieurs fois fes armées. Cette année ils

attirèrent un gros corps de ses troupes dans une embuscade, & le défirent totalement. Le Roi se retira à Derbend, d'où il envoya des ordres dans toute la Perse, de faire de nouvelles levées.

Les Euzbegs & les Tatars Ourouguentches, informés de ses mauvais succès, se soulevèrent & menacèrent de faire une nouvelle irruption dans le Khorasan. Les marchands qui arrivèrent dans ce tems à Basra, de Devrak, de Haviza, de Chuster, & d'autres lieux de la Perse, m'assurèrent que l'armée destinée à soumettre les Lezguis & à exécuter d'autres grands projets, avoit été entièrement ruinée, soit par de fréquentes défaites, soit par la désertion ou par d'autres accidens, & qu'il se commettoit des violences inouies dans toutes les provinces, pour la levée de nouvelles troupes, & pour les autres préparatifs. Les mouvemens que faisoient les armées du Grand Seigneur, obligeoient Nadir Chah à prendre des mesures pour être en état de faire tête aux Turcs en cas

qu'ils l'attaquaſſent. Les mauvais ſuccès de la dernière expédition contre les Houlès, n'avoient fait qu'augmenter en lui le deſir de vengeance. Taki Khan ſe fit fort de les réduire. Le Roi le renvoya dans le pays de Nimrouz en qualité de Serdar & d'Amiral, avec ordre de faire conſtruire des vaiſſeaux à Bender Ebou Chehre.

A peine ce Khan fut-il arrivé ſur la côte, qu'il commença à vexer de nouveau les Européens. Il leur demanda d'une manière fort dure, des conſtructeurs, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour armer & équiper une flotte. Il ſaiſit encore les vaiſſeaux des Hollandois, qui pour éviter un plus mauvais traitement, firent des préſens conſidérables. Les Anglois vendirent au Roi pluſieurs vaiſſeaux; & Taki Khan en faiſant le marché, voulut avoir deux mille tomans ſur le prix de la vente. Cette demande embarraſſa fort le Chef des Anglois. Il ne pouvoit refuſer, ſans s'expoſer au reſſentiment du Khan; & ſi pour favoriſer ſa malverſation, il

enfloit le prix de la vente, il avoit des recherches à craindre. Je ne sçais comment il sortit de cet embarras; mais Taki Khan eut des vaisseaux, & sortit avec sa flotte.

CHAPITRE XXII.

DAns cet intervalle, l'Imam de Meskiet fut déposé par ses sujets. Il s'empara de quelques bâtimens qui se trouvoient dans le port de cette ville, y embarqua ses femmes, ses esclaves, ses trésors, & s'enfuit. Etant arrivé à Khurfekian, il descendit à terre pour se rendre à Djulfar, où étoient les Persans, & se soumettre à Nadir Chah, à condition qu'on lui donneroit du secours contre celui qui avoit été mis dans sa place. Son dessein fut découvert par ses esclaves, qui sur le champ l'abandonnèrent & ramenèrent les barques.

Ce changement d'Imam acheva de déterminer les Houlès à se joindre aux Meskietins, & Chahin leur

Cheïk, alla s'emparer d'un endroit nommé Khasab peu éloigné de Djulfar. Ces Arabes avoient eu le malheur de perdre deux de leurs plus beaux vaisseaux, qu'un orage avoit brisés sur la côte; mais ceux qui leur restoient, joints aux taranquins & autres bâtimens des Meskietins, suffisoient pour faire tête à la flotte Persane.

Alors Nadir Chah faisoit la guerre par terre & par mer, ce qui l'engageoit dans des dépenses extraordinaires. Ne voulant pas toucher aux trésors qu'il avoit apportés de l'Inde, il mit sur toute la Perse un nouvel impôt de sept cens * mille tomans. En même tems il fit publier qu'ayant reconnu la Religion des Sunnis pour la seule véritable, il l'avoit embrassée, & qu'il vouloit que tous ses sujets suivissent son exemple. Cette déclaration causa de l'inquiétude à la Porte, qui soupçonna que c'étoit un artifice de Nadir Chah, pour attirer à son parti les peuples de cette secte, & même pour se frayer dans la suite un chemin à la conquête de la Tur-

* Quatorze millions d'écus.

quie. La liaison étroite qu'Ahmed Pacha entretenoit avec lui augmenta l'inquiétude de la Porte ; mais comme elle ne se trouvoit pas alors en état de réduire ce Pacha, elle prit le parti de dissimuler, & de lui accorder tout ce qu'il demandoit, pour ne pas l'indisposer davantage, sans cependant cesser de travailler en secret à se défaire de lui.

Dans cette vûe elle avoit envoyé plusieurs Pachas avec des troupes à Bagdad, sous prétexte de mettre cette ville en sureté, & d'y former en cas de besoin une armée contre les Persans ; mais cet expédient ne lui réussit pas plus que les autres. Ahmed Pacha, qui étoit toujours sur ses gardes, les éloigna, dispersa leurs troupes, & représenta au Grand Seigneur que celles qu'il avoit, étoient plus que suffisantes pour garder la ville & le pays. Il n'étoit pas d'ailleurs de son intérêt qu'on fît alors la guerre aux Persans. Une victoire remportée sur eux auroit fait cesser à la fois, les craintes de la Porte, & les ménagemens qu'elle étoit obligée d'avoir pour lui. C'est

pourquoi il l'amuſa avec des propoſitions d'accommodement de la part de Nadir Chah, & donna ainſi à ce Roi le tems de ſe débarraſſer de ſes autres ennemis.

CHAPITRE XXIII.

CEtte année les rivières innondèrent tellement le déſert, que l'eau vint juſqu'aux murs de Baſra. L'inondation cauſa des fièvres malignes qui firent mourir beaucoup de monde; elles dérangèrent auſſi le commerce, en empêchant les marchandiſes de venir, & elles ne ceſsèrent que quelque tems avant l'arrivée des vaiſſeaux de Bengale. Il n'en vint qu'un pour les François: on en attendoit un ſecond; mais le Sobrecargue s'arrêta à Bender Ebou Chehre où il le vendit. On étoit convenu de lui en payer vingt mille roupies: il n'en eut cependant que ſeize mille; le reſte fut retenu pour les préſens qu'on exigeoit de lui.

Le Musellim qui étoit attentif aux démarches des Persans, ne voyoit qu'avec chagrin que les Européens leur fournissoient des vaisseaux, parce qu'il craignoit qu'ils ne s'en servissent pour se rendre maîtres de tout le commerce du Golfe, & pour s'emparer de Basra. Il en avoit souvent fait des reproches aux Anglois, qui s'étoient toujours excusés sur la nécessité de céder à la force, & à la crainte de perdre leurs établissemens dans la Perse. Il n'ignoroit pas que les François ne pourroient alléguer les mêmes excuses. Ainsi ayant appris la vente du vaisseau françois arrivé de Bengale, il m'en fit des reproches fort vifs; il ajoûta même qu'il en informeroit le Pacha, & que nous pourrions nous en trouver fort mal.

Je lui répondis que j'étois bien instruit de toutes les circonstances de cette vente; qu'elle n'avoit pas été volontaire, comme il se l'imaginoit, que le Capitaine n'étoit entré dans ce port que pour y vendre ses marchandises, & que ne se trou-

vant plus maître d'en sortir, il avoit mieux aimé vendre son vaisseau, que de le laisser prendre par force & en perdre la valeur. Je ne m'en tins pas là; sachant que le Musellim ne cherchoit que l'occasion de nous desservir, afin d'avoir permission de nous chagriner, je pris les devants, & rendis compte de cette affaire à Ahmed Pacha, en me récriant sur les violences des Persans. Mes excuses furent bien reçues; & j'appris dans la suite que le Pacha n'avoit fait aucune attention aux plaintes du Musellim.

On travailloit toujours à rétablir la marine de Perse. Outre les vaisseaux pris ou achetés des Européens on en construisoit à Souret pour le compte de Nadir-Chah. Il en étoit déja parti quatre; mais on n'en avoit aucune nouvelle en Perse, ce qui faisoit appréhender que les Angrias (1) ne s'en fussent emparés. Quatre autres envoyés contre les

(1) Les *Angrias* sont des Pirates Indiens, sujets de Sahou Radja. Ils croisent ordinairement du côte de Bombaï, & dérangent beaucoup le commerce des Européens.

Bouloudges

Boloudges, qui refusoient toujours de se soumettre à Nadir Chah, périrent sur la côte du Sind.

Au mois de Juin Taki Khan fit passer six mille hommes de troupes à Djulfar, pour être employés contre Meskiet. L'Imam déposé le sollicitoit à s'en emparer, & dirigeoit toutes les opérations des Persans dans cette expédition. Les Houlès qui avoient débarqué à Khasab, furent battus par la garnison de Djulfar qui fit une sortie, leur tua par surprise beaucoup de monde, & fit quantité de prisonniers. Cet accident les obligea d'abandonner Khasab, pour chercher ailleurs une retraite.

Il y avoit long-tems que je songeois à me retirer de Basra, pour retourner à Constantinople suivant la permission de la Cour; mais la mort du Consul arrivée l'année précédente, m'avoit obligé de différer mon départ, pour attendre de nouveaux ordres. Au mois d'Août de cette année, je reçus des lettres de la Compagnie des Indes, par lesquelles j'appris que j'avois été nom-

mé pour remplir cette place. C'étoit une nouvelle obligation que j'eus à Monſieur le Comte de Maurepas, qui ne ceſſoit de me donner des marques de ſa protection.

CHAPITRE XXIV.

TOut étoit tranquille à Baſra au mois de Septembre, & même les Perſans y envoyèrent vendre les proviſions qu'ils avoient amaſſées ſur la frontière. Elles furent bien vendues, parce qu'Ahmed Pacha avoit fait tranſporter à Bagdad la récolte des Arabes, pour y mettre l'abondance.

Soliman Kihaya ſortit de cette dernière ville avec une armée, marcha contre les Arabes Zu-beit, enſuite contre les Mudans, autre Tribu Arabe. Il battit les uns & les autres, & remporta un riche butin. Ces courſes qui ſe faiſoient tous les ans, avoient pour but d'inſpirer de la crainte aux Arabes en général, de les retenir dans l'obéiſſan-

ce, & d'ôter aux plus aiſés une partie de leurs biens, pour empêcher que trop d'aiſance ne les rendît mutins.

Le trouble régnoit toujours à Meskiet. Les eſclaves de l'Imam dépoſé ne vouloient pas rendre au nouveau la fortereſſe dont ils étoient maîtres, & celui-ci les tenoit aſſiégés. Les marchands avoient pris le parti de ſe retirer, & d'emporter tous leurs effets, ſur les menaces que les Perſans faiſoient de venir aſſiéger cette ville. C'étoit le deſſein de Taki Khan, & l'Imam dépoſé l'encourageoit à cette entrepriſe.

On me marqua d'Iſpahan, qu'il y avoit paſſé beaucoup de familles de Lezguis, envoyées par le Roi dans le Khoraſan pour repeupler cette province, & que l'on publioit qu'il avoit entièrement ſubjugué ces peuples. Il s'en falloit cependant bien que cela fût vrai. Pluſieurs perſonnes de cette nation paſſant par Bagdad pour aller à la Mecque, dirent que Nadir Chah avoit à la vérité ſoumis quelques-unes de leurs

Tribus, mais qu'il n'avoit pû se rendre maître de la principale partie de leur pays, à cause qu'il étoit inaccessible ; qu'ils avoient encore cent cinquante mille combattans à lui opposer, & qu'ils ne manquoient ni de vivres ni de munitions.

Il étoit heureux pour les Turcs que Nadir Chah se fût engagé dans cette guerre, sans quoi il ne les auroit pas laissé si long-tems en repos. Il y avoit même apparence qu'il n'en verroit pas si-tôt la fin, & que s'il èn avoit bien connu d'abord toutes les difficultés, il eût remis cette expédition à un autre tems. Son embarras étoit fort grand. Il ne pouvoit abandonner son entreprise, sans faire tort à sa réputation, & dans la Perse, & chez les étrangers. D'un autre côté s'il s'obstinoit à la poursuivre, il consumoit du tems & perdoit des troupes qu'il pouvoit employer plus utilement à ses vastes projets.

Au mois de Décembre il s'éleva des troubles parmi les Kiabs, Arabes voisins du golfe, & dépendans de Basra. Ahmed Pacha avoit don-

né à ces Arabes un Cheïk, qui n'étoit pas agréable à une partie de la Tribu. Deux de ses parens se mirent à la tête de la faction qui lui étoit opposée, se liguèrent avec un Cheïk dépendant de la Perse, & avec celui de Haffar, & assassinèrent le nouveau Cheïk dans sa maison pendant la nuit.

Le Capoudan Pacha de Basra se trouvoit alors dans ces cantons, où il faisoit travailler à une digue qu'Ahmed Pacha avoit ordonné de faire, pour rendre la rivière plus navigable, afin que les vaisseaux pussent monter comme auparavant jusqu'à Menavi (1). Ayant appris ce qui s'étoit passé chez les Kiabs, il dépêcha sur le champ un courier pour en donner avis au Musellim. Celui-ci assembla en diligence les troupes du pays, & les envoya avec les Janissaires contre les révoltés. On s'attendoit à une bataille; mais

(1) *Menavi* est un village sur le bord de la rivière à une demi heure de chemin de Basra. On y trouve des Sabiens, & les Européens y louent quelquefois des maisons qui ont des jardins où ils vont passer une partie de l'été.

un des aſſaſſins fut tué par le fils du Cheïk qui avoit été maſſacré, & deux autres ſe ſauvèrent en Perſe: ainſi on n'eût que la peine d'aſſiéger le Cheïk de Haffar, principal auteur du deſordre. Il fut pris & amené à Baſra.

Quoique ces Arabes ne fuſſent pas en état de donner autant d'inquiétude que les Muntefiks, ils pouvoient faire beaucoup de mal, en troublant la navigation de la rivière. D'ailleurs, comme par la ſituation de leur pays ils ſe trouvoient à portée d'être ſoutenus des Perſans, on ne pouvoit trop ſe preſſer d'étouffer dès le commencement, ces troubles qui auroient pû occaſionner la révolte de toute la Tribu. En ce cas il étoit très-difficile de mettre les Kiabs à la raiſon; & ſi on y réuſſiſſoit, leurs Chefs avoient toujours eſpérance de trouver un aſyle en Perſe.

Le frère de Sadoun s'étoit réfugié dans ce Royaume après la fin tragique de ce Cheïk. Il revint, à ce que l'on dit, avec une lettre de recommendation de Nadir Chah,

par laquelle ce Roi prioit Ahmed Pacha de le remettre à la tête de sa Tribu à la place de Sadoun.

Je ne sçais si cette circonstance, qui seule auroit dû lui donner l'exclusion, étoit vraie; mais il est certain que le Pacha l'éleva à cette dignité, au grand étonnement de tout le monde. Cette promotion fit craindre de nouveaux troubles. L'on pensa que ce n'étoit pas tant à la recommendation de Nadir Chah qu'Ahmed Pacha l'avoit fait Cheïk, que pour trouver parmi les Arabes un Chef tout prêt à se révolter, si la Porte faisoit difficulté de le confirmer cette année dans le Gouvernement de Bagdad & de Basra. En ce cas l'on couroit risque de voir renaître les desordres de l'année précédente, & peut-être de plus grands, n'étant pas sûr que ce nouveau Cheïk ne portât la révolte aux dernières extrémités, plûtôt que de s'exposer à perdre la tête comme avoit fait son frère.

CHAPITRE XXV.

NAdir Chah donna ordre de fondre du canon à Hemedan, & en même tems il envoya quelques milliers d'Euzbegs à Haviza, où l'on acheva la construction des batteaux de transsport qui avoient été commencés dès l'année précédente; mais l'on crut que tous ces préparatifs tendoient plûtôt à cacher aux Turcs l'embarras où il se trouvoit, qu'à une rupture ouverte, puisqu'au rapport des Persans qui arrivoient tous les jours à Basra, il avoit reçu un nouvel échec des Lezguis. Les mêmes assuroient qu'on faisoit partout des levées, & que faute d'hommes, l'on prenoit de jeunes gens qui n'étoient pas en âge de résister aux fatigues de la guerre.

Taki Khan fit passer des troupes du côté de Meskiet, en apparence pour soutenir l'Imam déposé, mais en effet pour une nouvelle entreprise sur cette ville & sur celle de Sahar.

Les Turcs se flattoient qu'il ne réussiroit pas, puisqu'on assuroit que les partisans de cet Imam s'étoient tous soumis au nouveau, & qu'ils lui avoient livré les forts.

Au commencement de l'année 1743, il se fit en Perse de grands préparatifs de guerre. Nadir Chah avoit envoyé à Souret pour acheter huit vaisseaux. Ses Agens en trouvèrent quelques-uns de tout faits, & firent construire le reste. Le Roi demanda soixante & dix mille chevaux pour la remonte de son armée, & des matières pour les canons qu'il faisoit fondre à Hemedan. Les marchands de Chuster eurent ordre d'acheter à Basra tout l'étain qu'ils trouveroient. Les Anglois & les Hollandois leur en fournirent une grande quantité.

On m'écrivit de Hemedan, que la ville étoit remplie de munitions de guerre; que le Roi y faisoit aussi faire par un fondeur Européen, un grand nombre de mortiers, mais que l'on croyoit qu'il n'y viendroit pas en personne, à cause qu'il étoit occupé par les Lezguis. Les Persans

& les Arméniens de Djulfa disoient au contraire qu'il s'y rendroit vers le Nevrouz (1) pour marcher à Bagdad.

J'appris quelque-tems après que le Grand Seigneur offensé des nouvelles demandes que faisoit Nadir Chah, lui avoit renvoyé ses lettres avec une réponse assez vive, & que les hostilités alloient bien-tôt commencer. Il y avoit apparence que les Turcs auroient le dessus s'ils se conduisoient bien. Nadir Chah avoit ruiné la Perse par les guerres continuelles, & il en faisoit gloire. Il semble même qu'il ait voulu insulter à ce malheureux Royaume, en faisant construire dans le pays des Lezguis un fort, auquel il avoit donné le nom d'*Iran Viran*, c'est-à-dire, la Perse ruinée.

Plusieurs Persans de ma connoissance, qui vinrent à Basra cette année, me firent une triste peinture

(1) *Nevrouz* signifie jour nouveau. C'est le premier jour de l'année civile des Persans, qui commencent leur année de l'équinoxe du printems.

de la situation où étoit la Perse. Ne pouvant plus supporter les impôts exhorbitans dont on les accabloit, ni la rigueur avec laquelle on les exigeoit, ils avoient pris le parti de s'enfuir, dans le dessein de chercher un asyle dans l'Inde. Ils s'embarquèrent effectivement sur les vaisseaux de Souret, & il en vint beaucoup d'autres dans la suite, qui prirent la même route.

Tous s'accordoient à dire qu'on avoit tiré sur Nadir Chah plusieurs coups de fusil, dont un lui avoit cassé le pouce de la main gauche; qu'ayant découvert que c'étoit son fils aîné qui avoit aposté des gens pour l'assassiner, il l'avoit fait venir devant lui, l'avoit convaincu de son parricide, & lui avoit fait crever les yeux en sa présence; que trois des principaux Khans, ses parens, complices de ce crime, avoient subi le même supplice, & qu'ils étoient tous morts de cette cruelle opération.

Au mois de Mars on publia que Nadir Chah avoit fait la paix avec les Lezguis, & qu'il étoit revenu à

Tcheul-Mogan, pour s'oppoſer aux entrepriſes de la Porte. Deſeſpérant de réduire les Lezguis, & de pouvoir en même-tems arrêter l'irruption dont il étoit menacé de la part des Turcs, il avoit fait un accommodement avec les montagnards, pour courir au danger le plus preſſant.

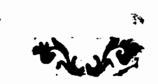
La Porte commençoit à être perſuadée qu'elle n'auroit jamais une paix ſolide avec Nadir Chah, & qu'il ne laiſſeroit échapper aucune occaſion pour la chagriner. D'ailleurs ſes mauvais ſuccès contre les Lezguis avoient appris aux Turcs qu'il n'étoit dangereux que par ſes ruſes, & qu'il ne faiſoit des conquêtes que lorſque la diviſion & la trahiſon favoriſoient ſes entrepriſes. Il paroiſſoit donc, qu'ayant ouvert les yeux ſur leurs véritables intérêts, & ſur la faute qu'ils avoient faite de laiſſer échapper les belles occaſions qui s'étoient préſentées, ils penſoient alors ſérieuſement à prendre des meſures pour le mettre hors d'état de les inquiéter dans la ſuite.

Sur ces entrefaites Kielb-Alikhan, Général Persan, assiégea Sahar avec une partie de ses troupes. Le Saïdi, Gouverneur de cette ville, fit trois sorties, dans lesquelles il tua cinq cens Persans, & les obligea à lever le siège. Ce malheur fut accompagné de la perte de deux de leurs vaisseaux, qui périrent par une tempête, l'un auprès de Khurfekian, l'autre un peu plus loin.

Peu après les Meskietins se servirent d'un stratagême qui leur réussit. Le nouvel Imam fut averti que Taki Khan, à l'instigation de l'Imam déposé, qui promettoit de lui faire livrer la ville par ses partisans, se préparoit à y venir avec toutes ses forces. Sur cela il se retira avec ses troupes à un endroit nommé Matra, à une lieue de Meskiet. Quand le Serdar Persan apprit qu'il étoit sorti de la ville avec précipitation, & qu'il l'avoit laissée sans défense, il y envoya deux mille hommes pour s'en emparer. A leur arrivée ne trouvant point de résistance, ils se rendirent maîtres des portes, & se répandirent

dans la ville. L'Imam informé par ses espions que les Persans n'étoient pas sur leurs gardes, accourut avec ses troupes. L'épouvante & le desordre se mirent parmi les Persans, qui ne croyoient pas les Arabes si près. L'Imam entra dans la ville, & fit main-basse sur eux. Il n'en échappa que quatre ou cinq, qui portèrent à l'armée la nouvelle de cet échec.

Il y eut aussi à la hauteur de Sevadi un combat entre la flotte Persanne & celle des Meskietins. Cheïk-Chahin, Commandant de la dernière, montoit le grand vaisseau qu'il avoit enlevé aux Persans dans la révolte des Houlès. Il se battit avec beaucoup de valeur, mit trois vaisseaux des ennemis hors de combat, & poursuivit le reste.



CHAPITRE XXVI.

LE Ferman qui confirmoit Ahmed Pacha dans ses gouvernemens, arriva à Basra au mois d'Avril, & fut publié avec les cérémonies accoûtumées. Il se répandit un bruit sourd, que la Porte avoit beaucoup balancé à envoyer ce Ferman, & ce bruit paroissoit fondé. La Porte voyoit avec peine qu'elle ne retiroit rien des revenus de ces deux gouvernemens, & que même dans le tems que d'autres Pachas offroient d'en augmenter la taxe ordinaire, elle se trouvoit obligée d'envoyer des sommes considérables à Ahmed Pacha pour satisfaire à ses demandes. D'ailleurs, le Vezir Ali Pacha, qui se croyoit bien affermi dans sa place depuis son rétablissement, & qui pensoit que Nadir Chah n'étoit plus si redoutable qu'il l'avoit été, faisoit son possible pour perdre Ahmed Pacha, dont il étoit

ennemi juré : mais d'un autre côté la Porte appréhendoit qu'en chagrinant Ahmed Pacha, avant que d'être entièrement délivrée de Nadir Chah, elle ne perdît les pays de Bagdad & de Basra, ou du moins qu'elle ne les exposât à de nouveaux troubles & à une ruine presque certaine.

Un Persan me raconta dans cet intervalle que NadirChah avoit demandé à quelques-uns de ses courtisans, qui ils croyoient plus grand que lui; que ceux-ci ayant répondu qu'ils ne connoissoient même personne qui lui fût égal, il leur avoit dit : *Vous vous trompés ; Ahmed Khan, Gouverneur de Bagdade est assurément plus grand que moi, puisqu'il s'est si long-tems maintenu entre deux ennemis aussi puissans que moi & Sultan Mahmoud, & qu'il sait faire de nous ce qu'il veut.*

Ahmed Pacha avoit sans contredit toutes les qualités d'un grand homme : mais il faut avouer que la libéralité étoit celle dont il tiroit le plus d'avantage. C'est par-là qu'il faisoit réussir ses projets, tant à la

Porte qu'à la Cour de Perse, & qu'il s'étoit attaché une infinité de personnes, qui le servoient avec affection & avec une fidélité inviolable, regardant leur propre fortune comme inséparable de la sienne. Son trésor étoit toujours vuide; & les revenus des vastes contrées qu'il gouvernoit ne lui suffisoient pas.

Il étoit par conséquent obligé d'aggraver souvent les peines pécuniaires qu'il imposoit; & c'est pourquoi ayant trouvé nécessaire de punir la perfidie des Arabes, Beni-Lame, qui après s'être révoltés l'année précédente conjointement avec les Muntefiks, avoient envoyé des députés auprès de Nadir Chah pour se soumettre à lui, il envoya contre eux son Kihaya Sōliman Pacha avec une armée, & ne leur accorda le pardon de leur faute que moyennant six cens bourses, qu'ils promirent de payer en donnant des ôtages.

Quelques-tems après les Juifs de Bagdad se virent dans la nécessité de payer deux cens bourses pour sauver la tête à Mouchi-Sarraf-Ba-

chi, ou chef des changeurs, accusé d'avoir eu un commerce illicite avec la fille d'un Emir; le Pacha devoit sept cens bourses à ce Juif, qui pour rentrer dans son emploi fut aussi obligé de regarder cette dette comme nulle, & de déchirer les obligations qu'il avoit pour cette somme.

Dans ce tems on vit arriver à Bagdad deux Ambassadeurs de Perse, l'un nommé Miza-Zeki, l'autre Ebul-Hasen Khan. Le premier étoit favori & dépositaire de tous les secrets de Nadir Chah; d'où l'on inféra qu'il devoit être chargé de quelque commission importante. Comme Ahmed Pacha se piquoit de grandeur & de magnificence, cette ambassade fut pour lui une occasion de très-grandes dépenses.

Nadir Chah avoit fait crever les yeux à Lutfali Khan en même-tems qu'il avoit fait subir ce supplice à son propre fils, comme il a été dit. Feth Ali, frère de ce Khan, ayant appris cette nouvelle, se révolta; & dans la crainte d'un pareil traitement, il s'enferma dans

le fort de Kielat, où tous les trésors du Roi étoient gardés. L'on assura même que le Gouverneur de ce fort étoit entré dans sa révolte, & qu'ils avoient assemblé trente mille hommes pour s'y soutenir.

Les Bahtiaris, au nombre de deux mille familles transportées dans le Khorasan, trouvèrent moyen de se sauver dans leur pays, & se révoltèrent. Ils entraînerent une grande partie de leur nation, & se fortifièrent dans les montagnes. Nadir Chah craignant un soulévement général de leur part, donna ordre aux Euzbegs & aux autres troupes cantonnées dans le pays de Haviza, de marcher pour les réduire. Les Boloudges continuoient dans leur révolte, & Chah Kouli-Khan, envoyé contre eux avec un corps de troupes, fut battu.

La nouvelle de la défaite des Persans par les Meskietins, dont j'ai parlé ci-dessus, se confirmoit de plus en plus. Tous ceux qui venoient du golfe s'accordoient sur le fait, mais ils varioient sur les circonstances. Suivant les premières

relations, les troupes Perſannes étoient entrées dans Meskiet du côté de la terre, & y avoient été maſſacrées par les Arabes. Suivant les dernières, elles y étoient entrées du côté de la mer. On diſoit que Taki Khan s'étoit approché avec ſa flotte ; que l'Imam dépoſé avoit écrit à ſes partiſans deux lettres, l'une pour leur ordonner de livrer le fort & le port aux Perſans, l'autre pour les exhorter à ſe ſoumettre au nouvel Imam ; qu'ils avoient fait ſemblant de ſe conformer à la première ; que dans le tems que Taki Khan étoit allé prendre poſſeſſion du fort, on l'avoit arrêté ; qu'on avoit pris ou brûlé ſes vaiſſeaux, & que de dix il n'en avoit échappé qu'un, qui étoit retourné en Perſe. L'on prétendoit que les mauvaiſes façons de ce Khan pour l'Imam dépoſé n'avoient pas peu contribué à faire échouer cette entrepriſe, & l'on étoit dans l'attente du ſuccès de l'armée Perſanne, deſtinée à agir par terre dans le pays d'Uman.

CHAPITRE XXVII.

Départ de Basra.

LE 6 de Mai de cette année 1743, je reçus les ordres de la Cour pour retourner en France. Je me disposai aussi-tôt à partir, résolu de me rendre à Bagdad par la route de l'Eufrate, pour ne pas faire deux fois celle du Tigre.

La nouvelle d'une prochaine rupture entre les Turcs & les Persans s'étoit déja répandue de ces côtés parmi les Arabes, dont les principaux sont les Kiabs, les Khulds, les Muntefiks, ceux de Dgezaïr, Beni-Malik, les Mudans, & Beni-Lame. Ces peuples autant enclins à la révolte qu'avides du pillage, étoient prêts à profiter des desordres de la guerre pour secouer le joug, & pour dépouiller les passans.

Rustem Aga, alors Musellim de Basra, & les autres personnes de

cette ville qui avoient de l'amitié pour moi, informés des préparatifs que je faisois pour partir, me dirent qu'il y avoit de la témérité à se mettre en route dans de pareilles conjonctures; que je serois assassiné en chemin, ou du moins dépouillé; & que quand même je serois assez heureux pour arriver à Bagdad, il ne me seroit pas possible de passer outre.

Je leur répondis que mes ordres étoient trop pressans pour que je pusse différer mon départ; qu'un plus long séjour seroit regardé comme une desobéissance, & que j'aimois mieux courir des risques, que d'en être seulement soupçonné. Ils me conseillèrent de différer au moins quelques jours: mais considérant que plus je différerois, plus le danger seroit grand, je persistai dans ma résolution de partir. Ils me souhaitèrent alors un bon voyage, & me laisèrent voir beaucoup d'inquiétudes sur mon départ.

Je partis le soir du 9, accompagné d'un jeune homme qui avoit quitté le service d'une des Compa-

gnies des Indes pour aller ſervir en Flandres. Outre les gens du bateau & mes ſerviteurs, j'embarquai quatre Janiſſaires, qui me demandèrent paſſage juſqu'à Hilla, les croyant néceſſaires pour faire un coup de main en cas de beſoin.

J'arrivai le lendemain vers le ſoir à Cherche, petite habitation d'Arabes, & le jour ſuivant à Corna, où j'allai voir l'Aga des Janiſſaires, qui m'offrit une eſcorte, en me diſant qu'il y avoit du danger ſur la route. Je le remerciai de ſa politeſſe ſans accepter ſon offre, qui m'auroit cauſé une trop grande dépenſe ; & craignant le retardement, je le priai d'empêcher que les gens de la Douane ne me fiſſent perdre du tems par la viſite de mon bateau. Il le fit, & j'en fus quitte pour un préſent.

Le même jour je partis de Corna, entrai dans l'Eufrate, & paſſai vers le ſoir à Nehranteri, canal par lequel on a conduit l'eau de cette rivière dans les terres. Le péage du Cheïk des Muntefiks eſt un peu plus haut. Le Receveur voulut que

je lui payasse le droit du passage. Je lui dis que Cheïk Abdullah, alors chef de cette Tribu, étoit de mes amis, & que je lui en ferois mes plaintes quand je le verrois. Il me pria de lui faire présent de quelques livres de tabac & de caffé, ce que je fis, m'estimant fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Les Muntefiks campent ordinairement en été dans ce canton. L'Eufrate qui l'arrose le rend fort agréable & abondant en pâturages, en légumes & en grains. Cheïk Abdullah y étoit avec sa Tribu. Je l'avois connu à Basra, où il m'avoit paru fort souple & traitable, comme le sont tous les Arabes qui vivent sous des tentes, quand ils se trouvent dans les villes. Il n'en est pas de même dans le désert. L'air libre qu'ils y respirent leur donne des sentimens d'indépendance. Ils sont fiers, courageux, & intrépides, se fiant à leur adresse à manier la lance & le sabre, & à la bonté de leurs jumens, qui seules capables de résister aux courses qu'ils

qu'ils font dans ces plaines arides, les tirent quelquefois des plus grands dangers. En un mot, chacun d'eux se croit souverain dans son district, & ils exigent des passans des droits qu'il faut payer, ou faire des présens.

Ces exactions les ont décriés chez les autres Nations. Il faut cependant avouer qu'il se trouve parmi eux un grand nombre de personnes qui ont de l'humanité, & qui se piquent des plus grandes vertus, telles que la sobriété, la frugalité, la bravoure, le desintéressement, l'hospitalité & la générosité envers ceux qui demandent leur protection. Ils ont l'esprit vif, pénétrant & juste : ils réussissent dans la Poësie & dans les autres sciences; & ils connoissent parfaitement le cours des astres, qu'ils contemplent avec d'autant plus de facilité, que le ciel de cette partie de l'Arabie, appellée autrefois la Chaldée, est presque toujours sans nuages & sans brouillards.

Ils ne s'allient presque jamais hors de leurs Tribus. Les filles & les

femmes chez eux ſont chaſtes & retenues. Il eſt vrai qu'il y va de la vie, ſi elles ont le malheur de deſhonorer leurs familles ou leurs maris. Il en arriva un exemple pendant que j'étois à Baſra. Un appellé Hadgi Ali Chewa, qui faiſoit tous les ans des voyages de cette ville à Haleb, apprit à ſon retour que ſa fille avoit une intrigue amoureuſe avec un jeune homme. Il alla trouver le Mufti, & lui demanda ſi un père étoit en droit de faire mourir ſa fille pour une telle faute. Ce Docteur de la Loi lui répondit qu'oui. Hadgi Ali demanda un Fetva, retourna chez lui, & égorgea lui-même ſa fille, ſans que perſonne y trouvât à redire.

Il n'y a point chez les Arabes d'exemple de punition pour vol ou pour aſſaſſinat : auſſi ces crimes ſont-ils choſe inouïe parmi ceux d'une même Tribu (1). Il eſt vrai

(1) Je veux dire que tant que la paix & l'union règnent dans une Tribu, les particuliers qui la compoſent ne ſe volent ni ne ſe tuent : mais quand les Gouverneurs Turcs trouvent le moyen d'y introduire la

que les différentes Tribus sont toujours armées les unes contre les autres, pour venger leurs querelles: mais en ce cas ils regardent les meurtres comme permis, & le butin qu'ils font, comme un bien légitimement acquis. S'ils rançonnent ou pillent quelquefois les Kiervans qui passent sur leurs terres, c'est, disent-ils, pour user de représailles contre les Turcs & contre les Persans, qui non contens d'exiger d'eux des droits dans les pays de leur domination, font souvent des courses chez eux, enlèvent leurs troupeaux & leurs récoltes, & les réduisent à la dernière misère.

Sachant donc qu'un Arabe dans la ville & un Arabe dans le désert étoient deux hommes tout-à-fait différens, je n'avois nullement envie d'aller chez Cheïk-Abdullah; & de peur d'être apperçu & connu

division, comme Ahmed Pacha l'a fait quelquefois, alors les particuliers d'une même Tribu se font la guerre & se tuent. Les désordres arrivés chez les Muntefiks & chez les Kiabs en sont des exemples.

de quelqu'un de ses gens, je fis route toute la nuit, pour sortir plûtôt de son district.

CHAPITRE XXVIII.

LE 12 je passai Mansouriè, gros bourg où il y a un péage. On n'y exigea rien de moi, & j'en fus redevable à la présence d'un Aga d'Ahmed Pacha de ma connoissance, que j'y trouvai. Vis-à-vis de ce bourg une branche du Tigre se joint à l'Eufrate, & quand les eaux de ces deux rivières sont grosses, elles y inondent une grande étendue de pays.

Le lendemain vers le soir je me trouvai à Um-ul-abbas, gros bourg à l'occident & sur le bord de l'Eufrate. J'y rençontrai trois marchands Turcs partis de Bagdad pour aller à Basra. Ils avoient été dépouillés par les Mudans, qui après avoir pris tout ce qu'ils avoient jusqu'à la chemise, leur avoient donné quelques vieux hail-

lons pour se couvrir. Ces marchands me dirent que le même malheur étoit arrivé depuis quelques jours à plusieurs autres voyageurs, qu'il y avoit beaucoup de danger dans le haut de la rivière, & que j'aurois de la peine à passer.

Le 14 j'arrivai à Kiouti Muammer, village à l'occident de l'Eufrate, où finit le Gouvernement de Basra. On a fait dans ces cantons, où les terres sont fort basses, des digues le long de l'Eufrate, pour empêcher que le pays ne soit submergé. Il arrive souvent que ces digues se rompent par la force de l'eau; d'autres fois les Arabes les percent exprès, pour se soustraire à la poursuite des Turcs par l'inondation, comme les Muntefiks l'avoient fait dans leur dernière révolte.

Pour en réparer les ruptures, & pour prévenir de pareils accidents, Ahmed Pacha avoit donné ordre au Capoudan Pacha de Basra d'envoyer des Teknès dans cette partie de l'Eufrate. Ces Teknès étoient placées de distance en distance le long

des digues depuis Mansouriè jusqu'à Kiouti-Muammer, où étoit la dernière, & elles assuroient assez la route pendant le jour; mais il falloit faire bonne garde pendant la nuit pour n'être pas volé.

Mes bateliers fatigués par le tirage du bateau, ne songeoient qu'à bien reposer, & je ne pouvois me fier à mes serviteurs ni aux Janissaires, après les avoir trouvés endormis dans des endroits où il y avoit du danger. Il falloit donc la plûpart du tems que je veillasse à leur sûreté & à la mienne.

Le même jour j'allai à Ardgè, gros bourg des dépendances de Bagdad. Les bateliers ayant besoin de reprendre des forces, j'y passai la nuit. Le lendemain je fus arrêté sur la route par les gens du Receveur du péage de ce bourg; & après avoir attendu une heure, je le vis arriver lui-même pour me demander ses droits. Je lui dis que j'étois voyageur, que je n'avois point de marchandises, qu'ainsi je croyois ne lui rien devoir; & pour ne lui laisser aucun doute, je

ſui fis voir mon paſſeport qui en faiſoit foi, avec défenſe de m'inquiéter. Il le lut, & en me le rendant, il me demanda un préſent. Comme je n'avois aucune violence à craindre de ſa part, je lui dis qu'il avoit fort mauvaiſe grace de me faire une pareille demande, après m'avoir cauſé du retardement; & continuant ma route, je paſſai pendant quatre jours par le pays des Mudans, les plus méchans de tous les Arabes de ces cantons. Ils craignent fort peu les Turcs, à cauſe que leurs terres & leurs habitations ſont entourées d'eau; ce qui leur tient lieu de fortereſſes.

Avant d'arriver à Corna, j'avois joint ſur la rivière un Cheïk des Kiabs, nommé Chahbaz, frère du malheureux Cheïk Tahmas, qui, comme je l'ai dit ci-devant, avoit été coupé en pièces par ſes propres couſins. Pour empêcher Chahbaz de venger le ſang de ſon frère, les aſſaſſins qui redoutoient ſa valeur, l'avoient ſurpris de nuit dans ſa maiſon, & lui avoient crevé les yeux. Dans ce triſte état il avoit

pris le parti d'aller se jetter aux pieds d'Ahmed Pacha pour exciter sa compassion pour lui & pour sa famille.

A sa suite étoient deux autres Cheïks d'un rang inférieur, avec quelques Arabes de sa Tribu, gens, à ce qu'il me dit, d'une valeur reconnue. On ne lui avoit donné à Ardgè qu'un seul bateau trop petit pour eux tous. Il me fit dire que si je voulois lui permettre de monter dans le mien, ses gens seroient à mon service pendant la route. Je l'y fis aussi-tôt entrer avec les deux Cheïks & deux ou trois de ses Arabes. Les autres restèrent dans son bateau, nous suivirent, & ne s'éloignèrent que pour aller de tems en tems à la découverte.

Nous marchions de la sorte, quand il sortit sur nous le troisième jour, quatre machehoufs ou bateaux légers remplis de Mudans, les uns cachés dans le fond, les autres ramant. Comme nous les vîmes venir de loin, nous eumes le tems de nous préparer à les recevoir. Nos deux bateaux se joignirent. Les Kiabs se rangèrent le long du bord du mien, le sabre à

côté, les lances & les boucliers à la main, pendant que je fis préparer nos armes à feu.

Les voleurs venoient droit à nous en voguant de toutes leurs forces. Lorſqu'ils furent aſſez près pour nous bien diſtinguer, & qu'ils nous virent en grand nombre & bien armés, ils ſe mirent à crier, amis, amis. Les Kiabs qui les connoiſſoient trop bien pour s'y fier, leur répondirent par cent injures, les bravèrent, & les défièrent au combat. En même tems je dis aux Janiſſaires & à mes ſerviteurs de faire feu, & nous fimes notre décharge. Les voleurs ne ſe crurent pas aſſez forts pour nous attaquer, ou peut-être craignirent-ils les Kiabs, qui ſont redoutés de tous les autres Arabes, excepté des Muntefiks, qui prétendent les égaler, ou même les ſurpaſſer en valeur & en intrépidité. Ils ſe couchèrent tous dans les machehoufs, & ſe laiſsèrent aller à la dérive.

Le quatrième jour je paſſai le château de Greïn, petit fort ſur le bord oriental de l'Eufrate, au nord

& près d'un grand canal. Les Turcs l'ont construit pour contenir les Arabes ; mais ayant négligé d'y entretenir une garnison, les Mudans l'ont démoli en plusieurs endroits. Ces Arabes étoient même venus y mettre le feu quelques jours avant que j'y passasse, & je trouvai les poutres encore fumantes.

Un homme que j'avois pris à Ardgè pour aider à tirer le bateau, s'étant un peu écarté du bord de l'eau, fut enlevé par des Mudans qui s'étoient cachés dans les broussailles. La crainte de tomber dans quelque embuscade, nous empêcha de les poursuivre, pour le retirer d'entre leurs mains.

Le 19 j'arrivai à Semavat, gros bourg sur le bord occidental de l'Eufrate. Les terres de ce canton sont élevées, unies & habitées par les Arabes Beni-Kielb, dont une partie vit dans des villages, les autres sous des tentes. Ahmed Pacha avoit donné ce Gouvernement à Cheik Minaïkher, qui pour être en état de payer la somme annuelle à laquelle il étoit taxé, y faisoit de

grandes vexations. Il y avoit aussi un péage sur les bateaux qui alloient & venoient avec des marchandises. Le Receveur me fit une visite, & je ne pus m'en débarrasser qu'avec un présent.

Je partis le même jour de Semavat, laissai la rivière de Rumahiè à la gauche, passai plusieurs canaux, & m'arrêtai la nuit dans les marais des Mudans, appellés par les gens du pays, Haour. Ils sont formés par les eaux de l'Eufrate, qui inondent le plat pays. J'y souffris beaucoup des chaleurs & des moucherons, qui ne me laissèrent point de repos ni le jour ni la nuit. La piquûre de ces insectes y est si venimeuse, qu'elle cause à l'instant une inflammation qui vient à suppuration. Il ne me fut pas possible de m'en garantir, qu'en mettant des bottes & des gands, & en me couvrant le visage.

Une autre incommodité qui me fâchoit plus que les précédentes, parce qu'elle me causoit du retardement, étoit une grande quantité de roseaux fort hauts, dont ces marais

font remplis, & à travers lesquels il falloit passer par de petits sentiers. J'y continuai ma route le lendemain avec beaucoup de difficulté, avançant fort lentement, tant parce que le courant y étoit fort rapide, qu'à cause que les bateliers ne pouvoient se servir que de longues perches avec lesquelles ils tâchoient de pousser le bateau en avant. Le danger étoit d'autant plus grand, que les voleurs pouvoient aisément s'y cacher & nous surprendre. Cela nous mettoit dans la nécessité de faire continuellement la garde de jour comme de nuit, & de nous relever souvent les uns les autres, de peur d'être accablés par le sommeil.

CHAPITRE XXIX.

LE 21 j'entrai dans le pays de Hachekiè, & arrivai le lendemain à Lemloum. Je faisois toujours chemin dans les marais pendant le jour, & y couchois pendant la nuit. Lemloum est un endroit remarqua-

ble parmi les Mahométans, par une bataille qui s'y eſt donnée autrefois, dans laquelle pluſieurs Imams ont été tués. Tout auprès de Lemloum eſt un village d'Arabes Khaſaïls, où je paſſai la nuit.

Le 23, après avoir fait route toute la journée dans les marais, j'en ſortis vers le ſoir, & rentrai dans le lit de l'Eufrate. J'allai le lendemain à Divaniè, gros bourg ſur le bord oriental. Le Bache-Tchaouche, Officier d'Ahmed Pacha, gouvernoit ce pays, qui eſt un des plus riches pays de l'Arabie en denrées. Cet Officier avoit quarante-huit Beïraks ou Compagnies de Cavalerie, chacune de vingt-cinq hommes, qu'il envoyoit tour à tour contre les Arabes, ſoit pour lever des contributions, ſoit pour les châtier quand ils avoient commis quelque deſordre.

J'allai le voir, & pendant une heure nous parlames de nos amis communs de Baſra & de Bagdad. Il me dit qu'il me donneroit une eſcorte, ſi j'en voulois; mais qu'il croyoit que je n'en avois pas be-

ſoin dans ſon diſtrict, parce qu'il tâchoit d'y maintenir la sûreté publique. Sur cela je pris congé de lui, me rembarquai, & m'arrêtai vis-à-vis du tombeau d'Ebulfadle le Touſi, où je paſſai la nuit.

Le jour ſuivant vers le ſoir, je me trouvai à Zuveïta, où l'on voit un petit fort. La rivière de Rumahiè eſt plus bas à une petite diſtance de cet endroit. Un peu plus loin eſt une butte de terre en forme de colline, où les têtes de pluſieurs milliers d'Arabes tués par les Turcs dans un combat, ſous le commandement d'un Daldaban Pacha, ont été enterrées.

Le 26 au matin, ayant paſſé Daub-ul-Laïkiè, village à l'eſt de l'Eufrate, ſur un canal appellé Elguerendeliè, enſuite Elmenaïnè autre canal, & plus haut Avnibni Ali, village à l'oueſt de la rivière, je m'arrêtai la nuit à une petite Chapelle du même côté, appellée Mekam ul Khidre, c'eſt-à-dire, endroit où le Prophète Elie à ſéjourné.

J'y entrai, & trouvai quantité de pots de terre avec d'autres choſes

de peu de valeur. Les Arabes mes compagnons, à qui je demandai pourquoi on y avoit mis ces bagatelles, me dirent que cet endroit étoit regardé parmi eux comme ſacré; qu'ils y dépoſoient non-ſeulement des choſes de peu de valeur, mais encore ce qu'ils avoient de plus précieux; qu'il ne s'en étoit jamais rien perdu; que l'on ſavoit par une tradition fort ancienne, que tous ceux qui avoient eu l'audace de toucher à ces dépots, pour les enlever à leurs propriétaires, avoient été punis par une mort ſubite, ou par quelque autre malheur, & que les choſes priſes, s'étoient toujours retrouvées au même endroit. Au dehors tout autour de la Chapelle, ſont quantité de puits ſecs peu profonds, dans leſquels on renferme des grains & d'autres effets, que l'on met ſous la protection & ſous la garde de Khidre.

Le 27 & le lendemain, je comptai ſur les deux bords de la rivière une vingtaine de villages, d'où l'on peut juger de la fertilité de ce pays. Il eſt en effet un des meilleurs de

l'Arabie. Je m'arrêtai la dernière nuit sur le bord occidental de l'Eufrate, auprès d'une autre Chapelle que les Arabes appellent Nebi Eïoub, ou le Prophète Job. Ils prétendent que ce saint homme y est enterré.

CHAPITRE XXX.

LE 29 j'arrivai à Hilla (1), que Yacout place dans le pays de Babil entre Bagdad & Kioufa, ajoûtant qu'elle s'appelloit autrefois Djamieïn. Sadaka fils de Debis l'agrandit & l'entoura d'un mur l'an de l'hégire 495. On trouve entre Basra & Vasit une Hilla surnommée de Beni Kabilè, une autre entre Basra & Ehvaz surnommée de Debis fils d'Afif, & une autre auprès de Mosul.

Celle dont il est question ici, est à deux grandes journées à l'ouest de Bagdad, dans un pays uni, &

(1) *Hilla* est suivant le Kias à 69 d. de long. sur 32 d. 25 m. de lat.

ſur le bord occidental de l'Eufrate. Les murs en ſont ruinés; les maiſons bâties le long de la rivière, ſont aſſez belles au-dedans. Les jardins & les vignes ſont ſur le bord oriental. Les habitans ſont aiſés, & quelques-uns riches. On fait à Hilla des ceintures de laine, des couvre-chefs de ſoie, d'excellentes brides pour les chevaux, & de la belle fayance, mais un peu peſante.

La ville de Babil (2) ou Babel, autrefois capitale de ce pays, a donné ſon nom à tout le canton. Les Orientaux varient ſur le nom de ſon fondateur. Quelques-uns prétendent que ce fut Dahhak; d'autres diſent que Houchenk la bâtit deux cens ans après le déluge. Ils ajoûtent que ſoixante-douze géans ou impies s'aſſemblèrent dans ce canton du tems de Kali, dans le deſſein de bâtir une grande tour, pour ſe ſauver d'un ſecond déluge; que Kali tâcha de les en détourner, qu'ils ne firent point d'attention à

(2) Le Canon place *Babil* à 69 d. 10 m. de long. ſur 32 de lat. les Etvals a 70 d. de long. ſur 32 d. 25 m. de lat.

ſes remontrances, qu'ils commencèrent l'ouvrage, & élevèrent l'édifice à ſept cens aunes de hauteur. A cent coudées au-deſſus des fondemens étoient ſix étages d'appartemens, & chaque côté avoit deux mille coudées de face.

Ils s'imaginoient alors que leur édifice étoit à la moitié de ſa hauteur pour arriver au Ciel. Kali les voyant perſiſter dans leur réſolution impie, pria Dieu de rendre leur projet vain. Des vents violens commencèrent peu après à ſouffler, ébranlèrent la tour pendant trois jours & trois nuits, & la renversèrent de fond en comble. Ceux qui y travailloient furent tellement effrayés, qu'ils s'en allèrent chacun de ſon côté, parlant différentes langues.

Les Orientaux veulent auſſi que le Paradis terreſtre qu'Adam habitoit, ait été dans ce canton. Ils ajoûtent que Nimrod, qui ſuivant eux étoit un Employé ou Officier de Dahhak, y réſidoit, qu'il y fit conſtruire un fort, & que les Rois Nabathiens & Kienaniens ou Syriens,

y ont régné dans la ſuite des tems. Le Géographe Turc place Babil auprès de Hilla, à la gauche du chemin, en allant de-là à Bagdad. Aujourd'hui on n'y voit qu'un bois taillis. Les gens du pays diſent que le puits des deux ſorciers Harout & Marout, dont il eſt fait mention dans l'Alcoran (3), étoit dans cet endroit, & que Nimrod fit jetter Abraham dans une fournaiſe à Kiouci, village du même canton, où ils prétendent que ce Patriarche naquit.

Nimrod, ajoûtent-ils, ne lui fit point de mal d'abord, quoique les

(3) Dans le chapitre de la Vache l'on trouve ce paſſage : *Ils* (les Juifs) *ſuivoient ce que les diables enſeignoient du tems de Salomon. Cependant Salomon n'étoit point impie; mais les diables étoient des impies. Ils apprenoient aux hommes le ſortilège, & ce qui avoit été révélé à Babil aux deux Anges Harout & Marout. Toutefois ces deux Anges n'enſeignoient perſonne, qu'ils ne lui euſſent dit préalablement : Nous ſommes des tentateurs; ainſi ne ſois pas impie. Or les hommes apprenoient d'eux des choſes par leſquelles ils mettoient la diviſion entre le mari & la femme, & par là ils ne faiſoient du mal à perſonne qu'avec la permiſſion de Dieu.*

Aſtronomes lui euſſent donné avis de ſa naiſſance ; mais quand il apprit qu'à l'âge de ſeize ans il commençoit à rompre les Idoles qu'on adoroit dans ce tems, il le fit jetter dans une fournaiſe, qui par la volonté de Dieu fut tout à coup changée en un beau jardin, où il reſta pendant quarante jours. Nimrod voyant que le feu ne l'avoit point endommagé, médita de le faire périr d'une autre façon ; mais Dieu l'en empêcha, par un moucheron qui lui entra dans le nez, & le tua.

Kiouci eſt à deux lieues de Nehrul Melik, & à ſix de Kaſr-Ibni-Hubeïrè. Nehrul Melik (4) étoit une grande ville à deux lieues audeſſus de Sarſar, ſur une branche de l'Eufrate, qui arroſoit une grande étendue de pays, & que l'on paſſoit ſur un pont de bateaux. Kaſr-Ibni-Hubeïrè (5) eſt ſituée à

(4) Le Canon place *Nehrul Melik* à *69* d. 50 m. de long. ſur 33 d. 55 m. de lat. les Etvals la mettent à 70 d. 50 m. de long. ſur 33 d. 25 m. de lat.

(5) Le Canon place cette ville à *69* d.

deux lieues du véritable lit de l'Eufrate qui lui fournit de l'eau par plusieurs petits canaux. Vis à-vis de cette ville, du côté du désert, est Kierbela.

Au nord de Hilla, à l'est de l'Eufrate, & dans le voisinage de Kioucí, est une colline nommée Akerkouf, elevée de main d'homme par les ordres de Kieï Kiavus, & qui est célèbre pour avoir été le lieu de la sépulture des anciens Princes du pays.

L'on trouve à une journée plus haut que Hilla, sur le bord oriental de l'Eufrate, un gros village appellé Feloudgè. C'est une fameuse échelle où abordent les bateaux qui descendent de Biraidgik. En ce lieu se détache un bras de l'Eufrate qui va se jetter dans le Tigre, entre Immam Mouça & Kouchelar-Kalasi, & l'on s'y sert de Kieleks quand les eaux sont grosses.

A une journée de Hilla, au nord, dans le désert de Kierbela, est Me-

40 m. de long. sur 33 de lat. les Etvals la mettent à 70 d. 30 m. de long. sur 32 d. 45 m. de lat.

chehed Huſeïn, c'eſt-à-dire, le lieu du martyr d'Imam Huſeïn, dont le tombeau eſt ſemblable à celui d'Imam Ali. Ces deux lieux de dévotion ſont confiés à la garde de Seïds ou parens de Mahomed, & il y a un grand concours de pélerins & de marchands. Kioufa eſt à deux journées de Hilla à l'oueſt. Il y croît une eſpèce de dattes appellées muſtil, qui reſſemblent à du maſtic, & qui ſont excellentes. On y fait auſſi de belles récoltes de grains, de coton & d'autres fruits. La ville de Kioufa étoit à l'occident de l'Eufrate, ſur un bras de cette rivière qui s'en détache au ſud-oueſt. Elle fut bâtie ſous le kalifat d'Umer, & rebâtie par Saad Vekas. Sa grandeur étoit de la moitié de Bagdad, & ſa rivière s'appelloit Nehre Nahiè. Cette ville eſt aujourd'hui ruinée.



CHAPITRE XXXI.

JOsuf Beg gouvernoit à Hilla en qualité de Musellim d'Ahmed Pacha, qui connoissant sa fidélité & sa capacité, l'avoit conservé dans cette place pendant plusieurs années consécutives; ce qui arrive rarement chez les Orientaux, qui ont pour maxime defaire passer tour à tour par les emplois lucratifs, ceux de leurs serviteurs qu'ils veulent recompenser. A mon arrivée le fils de ce Beg m'obligea de descendre chez lui. J'y trouvai Yahya Aga, ci-devant Musellim de Basra, & le Juif Mouchi, Saraf Bachi d'Ahmed Pacha, qui depuis plus d'un mois faisoient dans cette ville des provisions pour Bagdad.

Dans la première visite que je fis à Yahya Aga, il m'avertit de faire diligence pour n'être pas enfermé dans Bagdad, qui, disoit-il, étoit menacée d'un siège. *Il n'en faut pas douter*, ajoûta-t-il; *car*

nous avons appris de bonne part que Nadir Chah y marche avec une armée de deux cens mille hommes. J'eus quelque peine à ajoûter foi à cette nouvelle, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que ce Roi pût y venir si-tôt, ni avec une armée si nombreuse. Cependant je le remerciai de l'avis qu'il me donnoit.

Comme toutes les bêtes de charge étoient occupées au transport des provisions qui se faisoient pour Bagdad, je ne pus avoir des chevaux qu'à force d'argent. On me les amena le lendemain 30 de ce mois, & vers le soir je partis accompagné d'un Tchokadar du Gouverneur. Les bâtimens de Basra ne remontent que jusqu'à Hilla. On fait le reste du chemin par terre, après avoir passé un pont de bateaux, qui est sur l'Eufrate auprès de cette ville.

Après trois heures de marche je m'arrêtai à Mehavil-Khan, Kiervanseraï que je trouvai rempli de pauvres familles qui s'étoient enfuies de Bagdad dans la crainte du siège. Yahya Aga avoit amené avec lui à Hilla son fils âgé de douze à treize

treize ans; mais ayant fait réflexion qu'il feroit plus fûrement à Bagdad dans un tems de troubles, il fe détermina à l'y renvoyer le foir même que je partis, & il me joignit dans ce Kiervanferaï, où il arriva avec fon Gouverneur & trois domeftiques une heure après moi. Il me propofa d'être mon compagnon de voyage jufqu'à Bagdad. Alors n'ayant plus befoin du Tchokadar du Gouverneur, je le renvoyai avec un préfent, & nous nous mimes en chemin après minuit. Le foleil étoit levé quand nous arrivames à Efkienderiè Khani, Kiervanferaï où il n'y a point d'autre habitation. Nous y laiffames prendre haleine aux chevaux; enfuite nous fimes encore trois heures de chemin, & nous arrêtames à Orta Khan.

La chaleur étoit fort grande, & l'eau de cet endroit fi mauvaife, que je ne pus pas en boire. Je fus dans la néceffité de fupporter la foif encore trois heures, en attendant qu'un homme que j'avois envoyé à la rivière, revînt & m'en apportât, qui étoit bonne, mais

chaude. Nous remontames à cheval quelques heures après midi, & après deux heures & demie de marche nous arrivames à Azeb-Khani. Les chemins & les Kiervanferaïs de ce défert reffembloient aux rues & aux marchés d'une grande ville, par la quantité de monde qui fe retiroit de Bagdad, pour aller chercher une fubfiftance aifée dans les pays d'abondance de l'Arabie.

Etant partis de ce Khan le premier de Juin à une heure après minuit, nous fumes déroutés par l'eau de l'Eufrate qui avoit inondé le défert, & en cherchant le bon chemin, nous le perdimes tout-à-fait. Après avoir marché long-tems avec beaucoup de rifque dans l'obfcurité, nous entendimes confufément le fon de quelques clochettes ; nous le fuivimes, & une heure après nous trouvames des muletiers qui portoient des vivres à Bagdad. Ils nous dirent que nous étions dans le bon chemin; mais le jour étant venu, nous fumes fort furpris de rencontrer des perfonnes que nous avions laiffées dans le Kiervanferaï

d'où nous étions partis. Ils alloient à Bagdad, & ils se trouvoient face à face avec nous ; ce qui nous fit reconnoître notre erreur & celle des muletiers, qui s'étant égarés de même que nous, nous avoient fait prendre le change, de manière qu'au lieu de faire notre route, nous retournions sur nos pas.

A huit heures du matin nous arrivames au fauxbourg de Bagdad, où je me séparai de ma compagnie. Je passai le pont, & allai descendre chez les Pères Carmes. Le lendemain je fis une visite à Muhammed Masraf Effendi (6), que j'avois connu pendant son exil à Basra. La faveur avoit succédé à sa disgrace, & quoique fort puissant alors, il n'oublia pas l'amitié qu'il m'avoit accordée dans son adversité. Il voulut me procurer une audience & des honneurs du Pacha ; mais je le priai de ne faire aucune démarche pour cela, afin de m'épargner la confusion de paroître devant ce grand homme les mains vuides. *En ce cas*,

(6) *Masraf Effendi* signifie l'Intendant des dépenses.

me dit-il, *il faut que vous voyez le Kiahya Soliman Pacha ; vous n'avez que faire de vous embarrasser de rien ; j'arrangerai tout, & je ferai vos excuses d'avance, par rapport aux présens.*

Je ne m'étois pas trouvé en état d'en faire ni au Pacha, ni au Kihaya, à ma nomination au Consulat de Basra, comme l'usage le demandoit, & je l'étois encore moins alors ; ainsi je ne devois pas me flatter d'être bien reçu, d'autant plus qu'ils étoient en droit d'attendre de moi, au moins une feuille verte (7), comme disent les Turcs ;

(7) Les Turcs appellent ces présens yechil-yaprak, & les Persans ermagan. Quand on arrive dans quelqu'un des pays de l'Orient, & que l'on va voir les Grands, l'usage veut qu'on leur présente quelque chose de rare du produit du pays d'où l'on vient, plûtôt pour témoigner la considération que l'on a pour eux, que pour la conséquence du présent. Si on y manque, ils se croient insultés, & l'on s'en fait des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils ne pardonnent pas aisément. Il est vrai qu'ils rendent à leurs égaux & à ceux pour qui ils ont quelque égard, particulièrement aux Européens, présens pour présens, mais rarement de la même valeur. Si ceux qu'ils ont reçus sont fort considérables, ils revêtissent les personnes qui

mais mon ami me tint parole, & diſpoſa ſi bien toutes choſes, que j'en fus quitte pour quelques ſequins que je donnai aux domeſtiques.

L'heure de l'audience étant venue, je me rendis auprès de Muhammed Effendi; il me conduiſit auſſi-tôt au Seraï, & me préſenta au Kihaya, qui après une réception fort polie, me donna des lettres de recommandation pour les Kihayas des Pachas de Moſul & de Diarbekir, & pour Muhammed Effendi Voivode de Mardin.

Pendant dix jours que je reſtai cette fois à Bagdad, pour attendre une bonne occaſion de continuer ma route, j'appris journellement des nouvelles de l'approche des Perſans & de la révolte des Arabes. Les bruits qui s'en répandoient dans le public, interrompoient entièrement le commerce, faiſoient renchérir les vivres d'un moment à l'autre, empêchoient les Kiervans de partir, & cauſoient à

les ont faits, de robes d'honneur ou de pelliſſes proportionnées à leur qualité. Ils donnent auſſi quelquefois des chevaux.

toute la ville de la consternation.

Des marchands descendus de la Turquie avec de grosses sommes d'argent, dans le dessein de se rendre à Basra pour le Mousim de Bengale, se trouvoient arrêtés à Bagdad. Le Pacha ne vouloit pas leur permettre d'en partir, ni pour aller à Basra, ni pour retourner chez eux, de peur, disoit-on, qu'ils ne fussent dépouillés par les Persans ou par les Arabes. Peut-être ce Gouverneur prévoyant vouloit-il s'assurer de cette ressource pour ne pas manquer d'argent pendant le siège. Ce qu'il y a de vrai, est qu'il avoit déja demandé à ces marchands trente mille piastres, qu'ils lui avoient fournies par forme de prêt, & peu de jours avant mon départ l'on me dit qu'il leur feroit bientôt une seconde demande d'une pareille somme, ou même d'une plus grande.

Il me fut très-difficile de trouver des chevaux. Aucun voiturier ne vouloit aller à Mosul, dans la crainte de tomber entre les mains des Persans, que l'on croyoit déja aux

portes de Bagdad, ou d'être dépouillé par les Arabes qui couroient la campagne. Dans cet embarras je pris le parti d'acheter un cheval arabe qui me coûta fort cher ; mais je n'eus point de regret au prix, parce qu'il me servit bien, & me tira souvent de mauvais pas.

Ce n'étoit pas assez ; il m'en falloit aussi pour mes serviteurs & pour mon bagage. Muhammed Effendi s'en mêla, & il fit si bien, par promesses ou par menaces, qu'un voiturier m'en fournit moyennant un louage fort cher, que je lui payai encore d'avance, trop heureux de trouver quelqu'un qui voulût bien risquer sa vie avec moi pour de l'argent.

Je pris ensuite à mon service un Janissaire à qui je donnai commission de chercher des compagnons de voyage. Après avoir parcouru la ville, il vint m'apprendre qu'il avoit trouvé quelques Sipahis, & deux ou trois marchands Arméniens, qui n'avoient pas envie non plus que moi d'attendre le siège. Je fis alors mes provisions, & me tins prêt. Le

jour du départ étant venu, le Kihaya m'envoya dire que je ferois bien de rester à cause que les chemins n'étoient pas sûrs. Je répondis à la personne qui me porta son message, que j'étois fort sensible à l'attention de son maître, mais qu'il ne m'étoit pas permis de différer mon départ, & que j'avois des ordres exprès de hâter mon retour.

CHAPITRE XXXII.

LE 10 de Juin vers le soir, je partis de Bagdad, passai le village de Yegnidgè, & arrivai le lendemain à la pointe du jour à Dokhala autre village à six heures de chemin de cette ville. J'y trouvai plusieurs Sipahis & autres personnes qui s'y étoient donné rendez-vous pour former une compagnie de Voyageurs, & qui ensuite étoient sortis secrettement de Bagdad.

On gardoit à Dokhala un élé-

phant dont Nadir Chah avoit fait préſent à Ahmed Pacha, dans le même tems qu'il en envoya dix au Sultan Mahmoud. Le filban ou gouverneur de cet éléphant étoit Indien & parloit Perſan. Il me dit qu'il l'avoit élevé & dreſſé, que c'étoit un de ceux que Nadir Chah avoit pris au Vezir de Muhammed Chah quand il étoit à Dilli; que cet animal avoit toujours été fort docile, mais que depuis quelque tems il étoit de mauvaiſe humeur & revêche, non ſans raiſon, puiſqu'au-lieu de ris, de cocos, d'épiceries, & d'autres bonnes choſes qu'il avoit coûtume de manger dans ſon pays natal, on ne lui donnoit dans cet endroit que de l'herbe pour toute nourriture.

Il le menoit à l'eau. On ſait que l'éléphant ſe ſert de ſa trompe; qu'il prend avec elle la nourriture & la boiſſon pour les mettre dans ſa gueule, & que quand il veut ſe baigner, il la remplit d'eau, & la porte à toutes les parties du corps. Ayant ſouvent entendu dire que ces animaux faiſoient des choſes

surprenantes, je désirois d'en voir l'épreuve, & je témoignai au silban ma curiosité. Aussi-tôt il lui dit quelques mots en indien. L'éléphant allongea sa trompe, la plongea dans le ruisseau, & la remplit d'eau qu'il jetta sur ceux qui s'étoient assemblés pour le regarder. C'étoit ce que le silban lui avoit dit de faire.

Je partis le soir, & après sept heures de marche j'arrivai le jour suivant à Muchebbek-Khan. Pendant l'été on voyage ordinairement dans ce pays la nuit, & l'on campe le jour, pour éviter les chaleurs qui y sont insupportables; mais je fus souvent obligé de marcher le jour. Les bruits qui se répandoient à tout moment de l'approche de l'armée Persanne, jettoient l'épouvante par-tout; d'où il arrivoit que je n'avois pas plûtôt fait dresser ma tente, qu'on venoit m'avertir que l'alarme étoit dans le pays, & que tout le monde s'enfuyoit. Ce jour là même il me fallut décamper en plein midi.

Le soleil étoit ardent, la terre

brûlante, & l'air paroissoit enflammé. Une autre incommodité plus grande que la chaleur étoit la disette de bonne eau; car excepté celle des grandes rivières, l'eau de tous ces cantons est saumâtre, & quand elle a été portée quelques heures dans les outres, ou dans les mataras (1), dont on se sert en voyage, elle fait soulever le cœur par sa mauvaise odeur & par son goût détestable. Celle que j'avois prise à Muchebbek-Khan étoit de cette qualité. Comme elle étoit d'ailleurs fort chaude, elle me dégoûta tellement, que je ne pus me résoudre à en boire, quelque altéré que je fusse.

Après avoir marché jusqu'au soir, j'arrivai à Abbas Kieuprusi, où je me desalterai, quoique l'eau de cette rivière ne soit pas des meilleures. Je ne pus partir de cet endroit que le lendemain à midi, parce qu'il me fallut chercher un cheval, un des miens n'étant pas

(1) Les *mataras* sont des vases de cuir de Russie, faits en forme de bouteille. On les pend à la selle pour les avoir toujours à la main.

en état de continuer la route.

Kaska-dagui eſt à quelques heures de chemin de-là, au nord. Cette montagne court de l'oueſt à l'eſt ; elle eſt baſſe, aride, & ſans arbres dans l'endroit où je la paſſai. J'y rencontrai Topal Sadik Tatar d'Ahmed Pacha, qui étoit parti de Conſtantinople depuis quatorze jours. Il m'apprit qu'on faiſoit dans cette capitale de grands préparatifs pour la guerre de Perſe, & il ajoûta qu'il y avoit apparence que l'étendart du Prophète paſſeroit inceſſamment en Aſie. D'autres Tatars de Hammal Ouglou Ahmed Pacha, alors Seraskier du côté d'Erzeroum, & d'Ali Pacha Gouverneur de Diarbekir, le ſuivoient de près. Ils me dirent tous la même choſe.

Vers le ſoir j'arrivai à la rivière de Narin, où je laiſſai repoſer mes chevaux pendant quelques heures. Enſuite je continuai ma route pendant toute cette nuit, & me trouvai un peu avant le jour à Kara-Teppè.

Il n'y avoit dans cet endroit aucune apparence de trouble, ce qui

me fit espérer de prendre du repos. J'avois fait dresser ma tente à une des extrémités du village, & j'y étois fort tranquille, lorsque sur les trois heures après midi j'entendis tout-à-coup un grand bruit qui m'effraya. Je sortis de ma tente pour savoir quelle en pouvoit être la cause, & je vis tous les habitans en mouvement, hommes, femmes & enfans, chacun courant de son côté, & tous criant, les Arabes, les Arabes. Je demandai la raison de ce tumulte; l'on me dit que les Arabes du désert étoient venus attaquer le village en divers endroits.

Mon embarras fut grand; je ne savois si je devois rester ou décamper. D'un côté je craignois d'être envéloppé, de l'autre je courois risque de rencontrer ceux qui battoient la campagne. Dans cette incertitude je pris le parti de faire tenir mes chevaux prêts, & d'attendre l'événement. Pendant ce tems les villageois s'armèrent, montèrent à cheval, & sortirent pour repousser l'ennemi. Je profitai de ce moment, me mis en chemin, fis route sans aucune

fâcheuſe rencontre, & arrivai le lendemain avant le jour à Eski Kiufri, endroit dans le déſert où finit l'Irak Arabe.

Quoique dans cette province il y ait beaucoup de cantons déſerts, on y en trouve d'autres très-fertiles, qui l'enrichiſſent au point qu'elle eſt cenſée une des meilleures provinces des Etats du Grand Seigneur. Par-tout où il y a de l'eau, les terres produiſent des grains, du fruit & du coton. D'ailleurs elle fournit d'excellents chevaux, des chameaux, des buffles, des bœufs & des moutons en grand nombre. Les Khalifs Abbaſiens voulant faciliter aux habitans les moyens de la bien cultiver, ordonnèrent d'y faire quantité de canaux, pour conduire dans les terres les eaux du Tigre, de l'Eufrate & des autres rivières. Ils défendirent auſſi de tuer les bœufs, afin qu'on n'en manquât point pour le labour.

Dans quelques endroits du déſert l'on trouve le long des rivières des lions & des ſangliers; dans d'autres des daims, des gazelles & des lièvres,

& du côté des montagnes du Kiurdistan, des cerfs, des tigres, des panthères, des ours, des loups, des renards & des tchakals, que l'on croit tenir du loup & du chien. Il s'y trouve aussi quantité d'autruches, d'oies, de canards sauvages, de grues, de perdrix, de gelinotes, de cailles, de poules d'eau, & d'autres espèces d'oiseaux aquatiques, plus curieux par leur plumage & par leur figure, qu'ils ne sont bons à manger. Les rivières y sont poissonneuses, & l'on prend à Bagdad une sorte d'excellent poisson nommé chebout.

Dans l'Irak Arabe il y a de deux sortes d'habitans; ceux qui vivent dans les villes, bourgs & villages, & ceux qui mènent une vie errante. Les derniers demeurent sous des tentes couvertes d'un gros tissu de crin, & sont divisés en différentes Tribus, dont chacune vit séparément des autres.



CHAPITRE XXXIII.

J'Avois eu beaucoup d'impatience d'arriver à Kiufri pour boire de ſon eau ſi vantée (1) ; mais je n'y trouvai qu'un ruiſſeau bourbeux & preſqu'à ſec. Preſſé par la ſoif, je bus de cette eau, & la trouvant fort mauvaiſe, *Eſt-ce là*, dis-je à mes compagnons, *cette fameuſe eau de Kiufri* ? Ils me répondirent que je ne devois pas être étonné ni de ſa petite quantité, ni de ſon mauvais goût; que les Arabes l'avoient détournée en haut, & que les ſauterelles fuyant l'ardeur du ſoleil, s'y étoient jettées, & l'avoient corrompue. J'envoyai auſſi-tôt mes gens pour en chercher à une demi-lieue plus haut. Ils m'en apportèrent qui n'étoit pas beaucoup

(1) L'on aſſure que de toutes les eaux dont Sultan Murad avoit bû dans ſon expédition de Bagdad, il n'en avoit loué que deux, celle de Kiufri, & celle de Kierkiouk appellée khaſsè-ſoui.

meilleure, mais la soif m'en fit boire.

Rien ne troubla mon repos dans cet endroit; je m'y arrêtai pendant le jour, pour laisser passer la chaleur, & je n'en partis qu'à quatre heures du soir. Après avoir traversé la nuit suivante deux ruisseaux de nafte, dont la mauvaise odeur se faisoit sentir de fort loin, j'arrivai avant le jour à Touz-Khurma. Une partie de la matinée s'y passa sans alarme; mais vers les neuf heures tout fut en desordre. J'avois envoyé mes gens pour acheter des vivres; ils revinrent en courant, & me dirent que la nouvelle de l'approche de l'armée Persanne avoit tellement intimidé les habitans du lieu, qu'ils l'abandonnoient & prenoient la fuite.

Dans l'instant je vis sortir une foule de monde, les uns à cheval les autres à pied. Chacun emportoit ce qu'il avoit pû ramasser à la hâte, & c'étoit à qui se sauveroit le plus vîte. Dans la confusion l'on se renversoit les uns sur les autres, & l'on se fouloit aux pieds;

mais comme dans de pareilles circonstances il est bien difficile de prendre une résolution, & encore plus de l'exécuter, je vis ces pauvres gens un peu revenus de leur frayeur, s'arrêter pour délibérer s'ils quitteroient tout pour sauver leur vie, ou s'ils attendroient l'ennemi pour se mettre à sa discrétion.

J'apperçus dans ce moment un homme qui venoit de travailler à la campagne, & qui ayant jetté le bonnet arabe qu'il portoit, en tira de son sein un autre à la Tahmas Khan, le mit sur sa tête, & s'assit par terre. C'étoit apparemment un esclave Persan, qui ayant appris que les troupes de sa nation approchoient, sembloit vouloir les attendre dans l'espérance de recouvrer sa liberté.

Mes gens préparèrent pendant ce tems mes chevaux. Comme je n'avois point de tems à perdre, ni d'intérêt de savoir quel parti prendroient les habitans, je partis au plus vîte & fus suivi d'un grand nombre de personnes parmi lesquelles se

trouvoient quelques Zabits ou petits Gouverneurs qui s'étoient enfui de divers endroits.

Sur les cinq heures du soir j'arrivai à Dakouk, où je trouvai toutes les maisons vuides. Les habitans s'étoient sauvés avec leurs meilleurs effets, & j'aurois passé outre, si mes chevaux n'avoient pas eu besoin de reprendre haleine; mais ne m'y croyant pas assez en sûreté, je n'y restai que jusqu'à minuit. Alors la compagnie fut d'avis de décamper sans plus différer. Nous nous mimes en chemin, fimes route assez paisiblement, & arrivames le 17 de bon matin à Kierkiouk.

CHAPITRE XXXIV.

Kierkiouk est aujourd'hui la capitale du Gouvernement de Chehrezour, lequel fait partie du Kiurdistan. L'on divise ce Gouvernement en trente-deux districts subalternes, & il est renfermé en-

tre l'Aderbaïdjan, l'Irak Perſan, les pays de Bagdad, de Moſul, d'Amadia & de Hakiari.

Les Kiurds Kiourans en occupent la plus grande partie. Leur principal lieu ſe nomme Pelenkian ; c'eſt un gros bourg dans le canton de Kiziltchè. Il y a un fort preſqu'imprenable par ſa ſituation ſur une haute montagne. Kiziltchè eſt un autre fort du côté de la Perſe.

Les Kiourans dépendoient originairement des Erdilans, autres Kiurds, qui ci-devant ſe ſouſtrayoient de tems à autre à la domination des Turcs, pour ſe donner aux Rois de Perſe. Les Grands Seigneurs, pour les en punir, ſe ſont emparés de leur pays, & l'ont joint au Gouvernement de Chehrezour. Depuis ce tems ils ont choiſi pour leur capitale Haſen-abad bourg dans le voiſinage de Hemedan.

Les Kiurds Sehrans habitent le pays de Harir, diſtrict de ce Gouvernement qui renferme pluſieurs cantons défendus par des forts. Tout ce pays eſt uni & ſitué entre deux montagnes. Une troiſième

nommée Semaklu en ferme l'entrée. Le bourg de Harir ſe trouve au pied d'une de ces montagnes. Pour y arriver on paſſe par un chemin fort rude, appellé Tchar-divar, c'eſt-à-dire, les quatre murailles, parce que ce chemin eſt pratiqué ſur des murs fort larges, qui traverſent les vallons qu'on rencontre en paſſant la montagne. Belban fort ſitué auprès d'un lac, dont l'eau s'écoule dans la rivière d'Altoun Kieupri, eſt dans ſon voiſinage.

Les opinions des Orientaux ſont partagées ſur l'origine des Kiurds. Quelques-uns veulent qu'ils viennent des Arabes, d'autres font ce conte à leur occaſion. Deux ſerpens (ou cancers) diſent-ils, s'étant formés ſur une des épaules de Dahhak, les Médecins ordonnèrent de les nourrir avec de la cervelle d'homme pour les empêcher de le tourmenter. On en tua d'abord deux par jour. Dans la ſuite celui qui avoit cette commiſſion fut touché du ſort de ces malheureux, & n'en tua qu'un à la fois, laiſſant aller l'autre; & pour que la même

quantité de cervelle se trouvât, il mêloit avec celle de l'homme, de la cervelle d'agneau. Ceux qu'il relâchoit se retiroient sur les montagnes pour n'être pas reconnus. Ils y conservèrent leur race par des mariages, se multiplièrent, & furent nommés Kiurds.

Cette Nation est divisée en différentes Tribus, distinguées par leurs langages, de même que par leurs usages & manières de vivre. Elles occupent depuis Hurmuz jusqu'à Malatia & à Merache, une grande étendue de pays, qui est borné au nord par l'Iran, au sud par le pays de Mosul & par l'Irak Arabe. Ce pays est divisé en dix-huit districts, & rempli de montagnes que les Kiurds habitent communément.

Les hommes forts de l'antiquité, comme Rustem, Behram, Ferhad & autres étoient de leur nation. Ils font gloire du vol, sont vaillans, vifs, fiers, & d'autant plus portés à répandre du sang, qu'ils peuvent se racheter du meurtre avec un cheval, un boeuf, ou deux moutons, ou bien en donnant une de leurs

filles en mariage à un des parens de celui qu'ils ont tué.

CHAPITRE XXXV.

LE Pacha de Kierkiouk averti des hostilités des Persans, avoit donné ordre de remplir la citadelle de provisions, & l'on travailloit avec diligence à en réparer les murs qui tomboient en ruine en beaucoup d'endroits. Les habitans de la ville & des environs y portoient leurs effets jour & nuit, & le Pacha s'y renferma le lendemain de mon arrivée.

Craignant de ne pouvoir plus sortir de cette ville pour peu que je m'y arrêtasse, j'en partis aussi-tôt, & fis dresser ma tente dans le même endroit où j'avois campé en y passant la première fois. Le Receveur du péage s'obstina à vouloir me faire payer ce droit. J'aimaimieux me débarrasser de lui par un présent, que d'avoir recours au Pacha, à qui il auroit fallu en

faire un beaucoup plus considérable.

Le lendemain au soir je partis, & le jour suivant au lever du soleil j'arrivai à Altoun-Kieupri. Un Aga d'Ahmed Pacha de qui ce pays dépend, commandoit dans le bourg. Il avoit ordre de ne pas laisser passer ceux qui viendroient du côté de Bagdad sans passeports. Il ne me demanda pas le mien à cause qu'il me connoissoit, & je ne le lui montrai pas. Il me fit même des politesses, mais il traita fort durement les Sipahis mes compagnons, surtout un de leurs Agas, qu'il fit mettre en prison, quoiqu'il eût son congé. *Vous êtes*, leur dit-il, *des lâches d'avoir quitté Bagdad à la veille d'un siège. Je veux vous y renvoyer.*

Le jeune homme qui étoit parti avec moi de Basra vint un moment après, & présenta son passeport sans aucune nécessité. L'Aga le lut & le rejetta, disant qu'il avoit été bon jusqu'à Kierkiouk, mais qu'il ne valoit plus rien. Il ajoûta qu'il étoit dans son pouvoir de l'arrêter, mais qu'il vouloit bien le laisser passer

passer en ma considération. Je pense qu'il ne lui donna cette mortification que par une espèce de ressentiment de ce qu'il lui avoit manqué de respect. En effet ce jeune homme en arrivant monta tout botté sur le soffa, & se renversa sur un coussin dans la place d'honneur, sans attendre que l'Aga lui fit la politesse de le prier de s'asseoir.

Le compliment de l'Aga ne plut pas à ce jeune homme. Se tournant vers moi, il me dit qu'il ne vouloit pas m'avoir cette obligation; qu'il recevroit volontiers toutes les politesses que je voudrois lui faire, mais qu'il ne pouvoit en recevoir des Gouverneurs Turcs en ma considération sans déplaire à sa nation. Je lui répondis qu'il falloit bien qu'il s'y résolut pour cette fois, puisque l'Aga le vouloit ainsi, à moins qu'il n'aimât mieux être arrêté; mais que sachant ses intentions, je ferois à l'avenir tout ce qui dépendroit de moi pour éviter pareils inconvéniens. L'Aga des Sipahis n'eut pas tant de délicatesse. Il m'envoya prier d'intercéder pour

lui. Je demandai ſon élargiſſement, & il fut relâché.

Juſque-là j'avois lieu d'être content de ce Commandant ; mais je le ſoupçonnai d'avoir deſſein de m'engager dans des dépenſes, lorſqu'il voulut m'empêcher de partir ſous prétexte que les Badgilans (1) étoient en guerre avec d'autres Kiurds, & que les chemins n'étoient pas ſûrs. Je lui répondis que ces troubles pouvoient encore durer long-tems ; qu'il étoit important pour moi de faire diligence, & que je lui ſerois obligé, s'il me procuroit les moyens de paſſer outre, ſans qu'il m'en coutât beaucoup. Il promit d'y ſonger, & je me re-

(1) Les *Badgilans* ſont des Kiurds qui vivent ſous des tentes, & cultivent la terre. Quand leur récolte eſt faite, ils emportent leurs grains & les enterrent dans des puits ſecs, d'où ils les tirent à meſure qu'ils en ont beſoin. Leur ſéjour le plus ordinaire eſt entre les deux Zabes. Les champs qu'ils cultivent, ſont au pied de la montagne de Karadgè, diſtrict ſitué à la droite de Derbend Iman Chah, qui eſt ſur le chemin de Kierkiouk à Chehrezour, à l'entrée du déſert de Doul-Djouran.

tirai pour prendre un peu de sommeil, dont j'avois besoin.

Le Beg du pont vint quelques heures après dans ma tente, & me demanda le droit de passage pour moi, pour mes domestiques & pour mon bagage. Je lui dis que les François n'avoient pas coûtume de payer d'autres droits dans les Etats du Grand Seigneur que la Douane; que n'étant pas marchand, & n'ayant point de marchandises avec moi, je croyois qu'il ne lui étoit rien dû. Il me répondit que je me trompois assurément; que tous ceux qui passoient par ce pont sans exception payoient pour leur personne & pour leurs charges; qu'il lui importoit fort peu qu'il y eût de l'or ou de la terre dans mes coffres & dans mes sacs (2). Il ajoûta d'un air fâché, qu'outre le droit ordinaire (3), qu'il falloit que je

(2) L'on se sert de sacs de crin pour porter les gros bagages, comme la batterie de cuisine, & autres choses.

(3) Cet endroit a été appellé Altoun Kieupri, ou le pont d'or, à cause qu'on a imposé un droit d'un sequin sur chaque personne qui

lui payasse, il s'attendoit encore à un présent, sans quoi il ne me laisseroit pas passer. Comme ce Beg étoit Kiurd de nation, & par conséquent brutal, je ne jugeai pas à propos de contester avec lui davantage, & me contentai de lui dire que je verrois le Commandant, qu'il décideroit notre différend.

J'allai donc chez lui après qu'il eut fait sa méridienne; je l'informai de ce qui s'étoit passé depuis que je l'avois quitté, & lui rendis un compte fidèle de toutes les difficultés que me faisoit le Beg, & des termes dont il s'étoit servi. Il me dit qu'il étoit fondé à me demander le droit de passage, mais qu'il avoit eu tort dans la manière; que depuis long tems il le connoissoit pour un brutal, & que ce seroit son affaire de me faire passer. Il ajoûta qu'il avoit trouvé un homme sûr, qui me conduiroit par un chemin où je ne courrois pas risque

le passe, tant pour dédommager les premiers entrepreneurs des dépenses qu'ils y ont faites, que pour son entretien.

de rencontrer les Kiurds, & que je pouvois partir quand je voudrois.

Tant de marques d'amitié de la part de ce Commandant méritoient assurément du retour: aussi ne manquai-je pas, avant que de partir, de lui envoyer un présent de plusieurs choses qui lui firent plaisir. Il me fit dire par mon Janissaire d'envoyer aussi quelques bagatelles au Beg du pont, pour ne lui pas donner le chagrin de se voir frustré tout-à-fait de ses espérances, & je le fis.

CHAPITRE XXXVI.

A L'entrée de la nuit je me mis en chemin avec mon guide, je traversai une grande plaine, qui est celle où Alexandre livra bataille à Darius, & après une marche de douze heures j'arrivai le 20 au matin à Erbil * (1). Cette ville est si-

* Arbelle des Anciens.

(1) Ibni-Saïd place *Erbil* à 69 d. 50 min. de long. sur 36 d. 20 m. de lat.

tuée dans la plaine entre les deux Zabes, à deux journées de Mosul, à l'est en tirant vers le sud, & à une journée des montagnes. Sa citadelle est bâtie sur une haute colline, & elle ressemble beaucoup à Kierkiouk par sa situation. L'eau vient à Erbil par des canaux souterrains, dont deux entrent dans la ville. L'un se rend à la Mosquée, l'autre au Palais.

Ce district fait aujourd'hui partie du gouvernement de Chehrezour. Il avoit autrefois ses propres Princes, parmi lesquels le Turcman Ebou-Saïd le Kievkiebousi s'est rendu fameux par ses bonnes œuvres. Il y fit bâtir un Hôpital pour les aveugles, un pour les malades, un autre pour les enfans trouvés, une maison de charité pour les veuves, un hospice pour les voyageurs, & des collèges. Les dépenses immenses qu'il faisoit journellement en œuvres de charité, lui ont attiré une grande vénération parmi les Mahométans.

J'avois envie d'entrer dans cette ville & d'en voir le fort; mais com-

me j'appris que je ne pourrois me dispenser de faire un présent convenable au Beg qui y gouvernoit, je fis dresser ma tente dans la plaine, pour éviter cette dépense inutile. A peine étois-je campé, que le Receveur du péage vint me trouver. Je ne pus m'en débarrasser qu'en lui donnant un chal & quelques livres de caffé.

La curiosité de voir un Européen attira plusieurs Kiurds à ma tente. J'entrai en conversation avec eux, & m'apperçus aussi-tôt qu'ils étoient plus portés pour les Persans que pour les Turcs. Un d'entre eux me dit que les Persans avoient tiré depuis un mois plus de quatre mille chevaux de ce canton, qui en fournit de fort bons.

Les guerres continuelles de Nadir Chah en ont tellement épuisé la race en Perse, que depuis plusieurs années les peuples de ce Royaume se sont vûs dans la nécessité de chercher des chevaux en Turquie pour la remonte de leurs troupes, qui sont presque toutes cavalerie ; & l'avidité du gain

jointe à la connivence, tant des Pachas que des autres Gouverneurs des places frontières, ont tiré ce Roi plus d'une fois d'embarras.

Sans cette ressource il n'auroit pas été en état de faire aux Turcs ni aux autres peuples voisins de la Perse autant de mal qu'il leur en a fait; car il est certain que pendant tout le tems que j'ai resté à Ispahan & à Basra, les Turcs & les Arabes n'ont cessé de fournir des chevaux, des mulets & des chameaux pour ses armées. L'on m'assura même à Bagdad qu'il en étoit parti depuis peu pour la Perse à différentes fois plus de soixante mille chevaux, sans compter les chameaux & les mulets achetés par les Persans, les premiers chez Beni-Khalid, & les derniers dans le haut de la Turquie.

Je partis au soleil couchant, & le lendemain à la pointe du jour j'arrivai au grand Zab, que je passai sans aucun fâcheux accident: ce sont des Yezidis qui conduisent les Voyageurs & les Kiervans d'un bord à l'autre. Ils font payer ce qu'ils veulent, parce qu'on a be-

soin d'eux & de leurs kieleks. Il ne m'avoit rien coûté dans cet endroit en allant en Perse; mais je fus rançonné au retour.

Les Yezidis sont Kiurds de nation. Ils se disent Sectateurs de Cheïk Hadi, mais dans le vrai ils ne sont ni Mahométans, ni Chrétiens, ni Juifs, ni Idolâtres. De Sophis (1) qu'ils étoient d'abord, ils sont peu à peu tombés dans l'igno-

(1) La nouveauté s'étant introduite dans la religion des Mahométans, chaque secte prétendit avoir des gens de piété. Ceux qui étoient entièrement dévoués à penser à Dieu, & attentifs à ne pas tomber dans les égaremens du cœur, se distinguèrent des autres par le nom de Sofi, & ils étoient connus sous ce nom pendant les deux premiers siècles du Mahométisme. L'on définit leur science par une délectation de l'ame, semblable au plaisir que le corps sent quand on a bien chaud, & que l'on se fait du vent avec un éventail. Ils la font consister en trois points; de correspondre à l'amitié & aux bienfaits; de gagner les cœurs par la générosité, & d'avoir un air de douceur & de candeur. Les Sofis d'aujourd'hui sont regardés par les Mahométans mêmes comme des impies & des hypocrites, sans doute parce qu'ils ont dégénéré de ce qu'ils étoient dans les premiers tems.

rance & dans le fanatiſme. Leurs Cheïks portent des turbans noirs. Les Yezidis achètent d'eux des places dans le Paradis, & leur permettent de voir leurs femmes. *Nous n'avons que faire*, diſent-ils, *de prier Dieu & de jeûner : Cheïk Hadi qui répond de nous, nous fera entrer dans le Paradis ſans prières & ſans jeûnes.* Ils ont les malédictions en horreur, & ils ne ſouffrent pas même qu'on en donne au diable, qu'ils appellent Karoubin ou Cherubin, c'eſt-à-dire, un des Anges qui approchent de Dieu. Ils lui donnent auſſi le nom de Tchelebi, qui ſignifie chez les Turcs une perſonne bien née & polie. Si quelqu'un le maudit dans leur préſence, & qu'ils ſoient les plus forts, ils le tuent ſans miſéricorde.

A 7 heures du ſoir je me remis en route. Après avoir paſſé Haſirſoui qui eſt guéable en certains endroits, & enſuite Guiaourkieui, village d'Arméniens, j'arrivai le jour ſuivant de bon matin à Moſul, où l'on fit conduire mes coffres & mon bagage à la Douane, & l'on

ne me permit de les faire porter au Kiervanseraï où j'allai loger, qu'après les avoir visités à la rigueur.

CHAPITRE XXXVII.

M'Etant reposé quelques heures, j'envoyai mon Janissaire chez le Kihaya pour savoir si je pouvois le voir. C'étoit le même Seïfi Beg qui étoit venu à Basra en qualité de Musellim de Huseïn Pacha. Il me fit dire que je pouvois venir, & qu'il m'attendoit. Aussitôt j'allai au Seraï du Pacha, où il étoit alors.

Après le salut réciproque de bien venu & de bien retrouvé, compliment usité parmi les Turcs, il me dit en recevant la lettre de Soliman Pacha, que je n'avois pas besoin de recommandation auprès de lui puisqu'il me connoissoit, & qu'il étoit ravi d'avoir trouvé une occasion de m'obliger. Nous parlames pendant quelques momens de la Perse & de l'Arabie. Lorsque je me

levai pour me retirer, il me demanda si je voulois voir le Pacha. Je lui répondis qu'étant parti de Basra dans un tems de troubles, & n'ayant rien pû apporter avec moi digne de lui être présenté, je n'osois paroître devant lui. Il répliqua que cela ne devoit pas m'empêcher de le voir, que je n'en serois pas moins bien reçu. Alors j'y consentis, & il m'introduisit. Le Pacha me fit donner les confitures avec le caffé, & s'entretint une heure avec moi. Le cherbet & le parfum me furent aussi présentés à la fin de l'audience, & je me retirai.

Le lendemain mon Janissaire m'éveilla de grand matin pour me dire qu'un Tchaouche du Pacha demandoit à me parler. Je crus d'abord qu'il étoit venu pour chercher son bakhechiche, ou le présent qu'on donne ordinairement aux domestiques quand on a eu audience des Grands. Je le fis entrer, & le lui donnai. Il me dit en le prenant qu'il n'étoit pas venu précisément pour cela; que le Pacha l'avoit envoyé pour me dire qu'il m'attendoit dans

ſon Kieuchek ou pavillon. Je le ſuivis, & fus reçu de la même manière que la première fois.

Après le caffé le Pacha me dit qu'ayant appris que j'étois mal logé, il vouloit me donner une maiſon. Je le remerciai, ajoûtant que la ſeule grace que je lui demandois, étoit qu'il me fît partir au plûtôt, & qu'il me donnât des lettres de recommandation pour les Gouverneurs des villes où je devois paſſer. Il me répondit qu'il y avoit depuis long tems à Moſul un Kiervan prêt à faire route; mais qu'il l'avoit arrêté, parce qu'un autre Kiervan avoit été battu & pillé l'année paſſée par les Yezidis de Sindjar, & qu'il ne lui permettroit de ſortir de la ville que lorſque les gens qu'il avoit envoyés pour s'informer de ce qui ſe paſſoit chez les Yezidis ſeroient revenus, & lui auroient rapporté qu'on pouvoit voyager en ſureté dans le déſert; qu'en ce cas je pourrois profiter de l'occaſion, ſinon qu'il m'envoyeroit par le chemin de Dgizirè, qui eſt un diſtrict de la province de Diarbekir,

& qu'il me donneroit des lettres.

Sindjar est un district du pays de Rebia, au milieu du désert, au sud de Nisibin. La ville (1) qui lui donne le nom est située au sud & au pied d'une montagne extrêmement fertile, à trois journées de Mosul, vers l'ouest. Elle a un fort, des jardins & beaucoup d'eau. C'est le seul endroit de la Mésopotamie qui produise des dattes : les maisons y sont grandes & belles. Le Palais d'Abbas l'Anevi, qui est admirable pour les jardins & pour les eaux, a servi de demeure aux Rois du pays, dont un a donné son nom à cette ville. L'on raconte à son occasion que les Astronomes ayant prédit à son père Melik Chah, que si sa mère n'accouchoit pas de lui un tel jour, il deviendroit un fort grand Prince, l'on trouva moyen de retarder l'accouchement d'un jour.

(1) Les Etvals placent *Sindjar* à *66* d. de long. sur *36* de lat. le Canon la met à *68* d. de long. sur 35 d. 30 m. de lat. Ibni-Saïd à *68* d. 20 m. de long. sur 35 d. 40 m. de lat. & le Kias à *66* d. de long. sur 36 d. 20 m. de latitude.

Dans le voisinage de Sindjar est une montagne appellée Tchatalgueduk ; & l'on trouve derrière cette montagne un lac nommé Khatouniè, au milieu duquel est une isle habitée. A l'ouest de cette isle est une colline nommée Hevatiè, sur laquelle on voit une pyramide. Ce pays est habité par des Yezidis, qui commettent beaucoup de désordres.

Les Pachas de Mosul, plus à portée que les autres de les contenir, sont trop foibles pour arrêter leurs brigandages, ou peut-être ferment-ils les yeux par intérêt. Il étoit vrai que les Yezidis avoient détroussé un Kiervan l'année précédente, & les troubles naissans sembloient leur ôter toute crainte de châtiment de la part d'Ahmed Pacha, le seul homme redouté de ces brigands : mais il est très-certain que Husein Pacha auroit pû faire partir ce Kiervan beaucoup plûtôt. Il ne falloit pour cela d'autres précautions que celle qu'il prit à la fin, qui fut de le faire escorter par quelques Beïraks, ou escadrons de Levends,

par une centaine de Sekmans ou Fusiliers, & par autant d'Arabes, Djuhaïches & Dgewals, & ce n'étoit en effet que pour avoir de l'argent, qu'il fit naître les difficultés qui en retardèrent si long-tems le départ.

Les revenus de Huseïn Pacha étoient petits, & il faisoit de grandes dépenses. Pour y subvenir, il avoit besoin de recourir souvent aux avanies, & quelquefois aux emprunts: quand ces moyens étoient épuisés il falloit en trouver d'autres. Une occasion comme celle d'un Kiervan de plus de huit cens charges de diverses marchandises étoit trop belle pour n'en pas profiter. En effet, il en tira sous divers prétextes & à différentes fois plus de dix mille écus, avant que de permettre qu'il sortît de Mosul. J'appris même dans la suite que l'escorte avoit mis les Marchands à contribution au milieu du désert, & qu'elle s'étoit fait payer largement de sa peine.

Cette dernière fois je restai plus de deux heures chez le Pacha, après

quoi je me retirai chez moi. Le jour ſuivant il m'envoya par un Tchaouche une lettre pour Muhammed-Effendi, Voïvode de Mardin, & me fit dire de me tenir prêt à partir avec le Kiervan, qui devoit ſe mettre en route le jour ſuivant. Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaiſir, que je ne l'attendois pas ſi-tôt. Je retournai chez Seïfi Beg, pour le remercier des amitiés qu'il m'avoit faites, & pris congé de lui.

CHAPITRE XXXVIII.

LE 25 je partis de Moſul, & en paſſant ſous les murs de la ville je vis un grand nombre d'ouvriers employés à les réparer. La crainte des Perſans, & les nouvelles certaines qu'on avoit reçues de leurs hoſtilités, que bien des gens n'avoient pas voulu croire juſqu'alors, réveilloient tant les Gouverneurs que les peuples, & les engageoient à prendre des précautions pour leur

ſûreté : mais les moyens néceſſaires manquoient à pluſieurs, le mécontentement étoit fort grand, & l'on ſe plaignoit preſque par-tout du gouvernement; ce qui faiſoit appréhender que les ennemis ne trouvaſſent pas beaucoup de réſiſtance où ils ſe préſenteroient, & qu'ils ne fiſſent de grands progrès en peu de tems, s'ils ſavoient profiter de leurs avantages.

Après quatre heures de marche je m'arrêtai à un endroit du déſert nommé Badouche, où étoit le rendez-vous du Kiervan, qui ne fut prêt à faire route que le 27. Dès la pointe du jour la marche commença, & nous arrivames en ſix heures à Eski-Moſul.

Le lendemain nous paſſames un ruiſſeau dont l'eau étoit fort rapide, le fond bourbeux, & les deux bords eſcarpés. Pluſieurs bêtes de ſomme y furent renverſées avec leurs charges, & un mulet qui portoit mes coffres fut de ce nombre. Après cinq heures de marche nous nous arrêtames à un endroit appellé Telmous, où une colline s'élève au milieu de la plaine.

Jusque-là les chaleurs jointes aux charges pesantes, avoient obligé le Kiervan de marcher lentement, & de couper les marches par de petites journées : mais le voisinage de la montagne de Sindjar, que nous voyons à notre gauche, faisant appréhender quelque attaque ouverte, ou quelque surprise pendant la nuit de la part des Yezidis, l'on prit le parti de faire plus de diligence qu'auparavant; de sorte que nos marches furent les deux jours suivans de dix-neuf heures. Nous campames la première nuit auprès de quelques vieilles ruines, & la seconde à un endroit appellé Rumeïl.

Le premier Juillet nous continuames notre route & passames Demir-Kapi, qui est un endroit pierreux. Quelques Arabes de l'escorte me dirent alors qu'ils alloient nous quitter ce jour, parce qu'il n'y avoit plus de danger. Sur cet avis je laissai le Kiervan à un ruisseau nommé Ridgela-soui, & ne m'arrêtai qu'après dix heures de marche à Dgerrahi, où il y a un

autre ruisseau. Ce fut ce jour qu'on rançonna le Kiervan ; quelques heures après que je l'eus quitté. Comme il ne me restoit plus que six heures de chemin à faire pour sortir de ce désert, je me réjouissois d'avance d'être si près d'en voir la fin, sans avoir essuyé aucun fâcheux accident.

Le même jour, vers le soir, je partis de Dgerrahi, en compagnie d'une dixaine de personnes qui avoient quitté la grande troupe pour me suivre : mais je fis une rencontre qui troubla ma joie pour quelques momens. Deux Tribus Kiurdes de ces quartiers, nommées l'une Millis, l'autre Guergueris, étoient en guerre. Les sentinelles des derniers, postées sur des hauteurs d'où ils découvroient une grande étendue du désert, nous apperçurent de loin ; & nous prenant pour des Millis, ils donnèrent l'allarme à la Tribu qui étoit campée dans la plaine autour de ces collines.

Nous vimes tout-à-coup plus de deux cens hommes s'avancer con-

tre nous en bon ordre, & comme pour nous charger, les uns à cheval armés de lances & de boucliers, les autres à pied avec des fusils sur l'épaule, & des gros chiens attachés avec des lesses à leurs ceintures. A cette vûe le courage manqua à ma petite troupe. Les voituriers dirent qu'ils se garderoient bien de faire la moindre résistance; qu'ils abandonneroient volontiers leurs bêtes aux Kiurds, si cela pouvoit leur sauver la vie. Mon domestique Mustafa, Moscovite de nation, & Musulman par accident, fit sa profession de foi à la Mahométane, comme s'il eût été prêt de mourir, proférant trois fois ces paroles, *la ilahè illallah, Muhammed Resoul ullah*, c'est-à-dire, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Mahomed est son Prophète. Deux marchands Arméniens de la compagnie avoient perdu la parole, & l'on voyoit la mort peinte sur leurs visages. Je craignis autant qu'eux lorsque j'eus réfléchi sur le danger: mais je tâchai de faire bonne contenance autant qu'il étoit possible. Mon Janis-

faire & deux Sipahis regardant comme une honte pour des gens de guerre de montrer de la peur, en firent autant.

Dans ces dispositions nous vimes un cavalier Kiurd sortir des rangs, & pousser son cheval à toute bride contre nous. Quand il fut assez près pour se faire entendre, il mit pied à terre, se plaça au milieu du chemin, y planta sa lance, commença à frapper des pieds en remuant la tête, & parla dans un langage que personne de nous n'entendoit. Les autres étant pendant ce tems arrivés, je m'avançai avec mon Janissaire & les deux Sipahis. Après les avoir salués, je demandai à parler au chef qui se trouvoit heureusement dans la troupe. Un d'entre eux, qui entendoit la langue Turque, me le montra.

Je lui fis le selam, & en l'approchant, *il y a apparence*, lui dis-je, *que vous venez au devant du Kiervan; il est resté derrière & n'arrivera que demain.* Il ne répondit que pour me demander d'où je venois & où j'allois. Je lui dis que je venois de Bag-

dad, & que j'allois à Constantinople. Il resta alors quelques momens sans parler, considérant ma petite troupe & mon bagage ; & soit qu'il n'eût pas envie de me faire du mal, ou qu'il pensât que ce que je portois avec moi ne valoit pas la peine d'être pris, rompant enfin le silence : *Vous êtes*, me dit-il, *le bien venu ; il ne faut pas songer à aller plus loin aujourd'hui, & vous serez cette nuit mon Musafir.* Comme avec les Orientaux il n'y a rien à craindre pour ceux à qui ils accordent l'hospitalité, ces paroles me rassurèrent entièrement, & elles rendirent la vie à ma troupe, qui étoit à moitié morte de peur.

Ce Buluk Bachi, ou chef des Kiurds Guergueris, s'appelloit Abdur-Rahman Aga, & il étoit assurément trop humain & trop poli pour un Kiurd. M'ayant pris à son côté, il m'entretint en chemin faisant de l'inimitié qui régnoit entre sa Tribu & celle des Millis. Quand nous fumes arrivés au lieu où sa Tribu campoit, il me fit descendre dans sa tente, me donna à souper,

& logea mes compagnons dans d'autres tentes, avec ordre qu'on en eût ſoin. Senſible à une ſi bonne réception, je lui fis préſent de quelques livres de tabac & de caffé de Mokha, d'une boëte de cherbet, & de quelques douzaines de taſſes à caffé, dont il fut content.

Je partis le lendemain & arrivai après trois heures de marche à Niſibin, ville qui dépend de Mardin. L'on fait payer à Niſibin la douane & le péage. Le Douanier de Diarbekir y a ſon Vekil ou Lieutenant, qui lui donne avis des Kiervans avant qu'ils y arrivent. Ses commis s'y rendent alors pour viſiter les charges, & pour prendre la douane de celles qui doivent paſſer par la route de Kotche-hiſar & Urfa à Haleb.

Ce Vekil me dit qu'il n'oſoit me laiſſer paſſer outre juſqu'à ce que le Kiervan fût arrivé, & que les gens du Douanier en euſſent fait la viſite. Je lui répondis que je n'avois rien de commun avec le Kiervan; que je voyageois ſeul, & que mes charges ne contenoient rien qui

qui fût ſujet à la Douane. Après quelques conteſtations il me dit pour dernière réponſe, que ne pouvant pas m'arrêter, il me laiſſoit le maître de continuer ma route ; mais qu'il ſauroit bien empêcher mon voiturier de partir. En effet, il ne me fut pas poſſible de le faire marcher après la défenſe du Vekil, & je n'avois garde de m'en ſéparer. Cela me mit dans la néceſſité de terminer le différend à l'amiable. Un préſent l'adoucit, & il ne me fit plus aucune difficulté.

Je me débarraſſai plus facilement du Receveur du péage, qui dépendoit du Voïvode de Mardin, dont j'allai voir le Lieutenant. Celui-ci me fit des politeſſes, & m'offrit une eſcorte pour m'accompagner juſqu'à cette dernière ville. Je lui dis que je l'accepterois volontiers s'il croyoit qu'il y eût du danger ſur la route, qu'autrement je partirois avec ma compagnie ordinaire. Il me répondit que quoiqu'il prît ſoin d'entretenir la ſureté des chemins, il ne pouvoit en répondre, à cauſe que les Kiurds étoient toujours

à craindre ; que nous pourrions cependant passer si nous étions bien armés. Jugeant de-là que je pourrois me tirer d'affaire sans escorte, je le remerciai de ses politesses, & pris congé.

Avant que de partir de Basra, j'avois résolu, pour arriver plûtôt à Constantinople, de prendre la route de Diarbekir si je la trouvois praticable. La nouvelle que j'avois apprise à Nisibin de la peste qui régnoit sur la route de Haleb, & même dans la ville, me confirma dans cette résolution : ainsi je suivis mon premier dessein, & j'allai le jour suivant à Harin, petit village au pied de la montagne de Mardin (1), qui est une ville du pays de Rebia au sud de Diarbekir.

Le fort de Mardin est presqu'à mi-côte de cette montagne, qui a deux lieues depuis le pied jusqu'au sommet. L'assiète de ce fort & les ouvrages qu'on y a faits, le rendent

(1) *Mardin* est suivant les Etvals à 64 d. de long. sur 37 d. 55 m. de lat. & suivant Ibni-Saïd à 65 d. 20 m. de long. sur 37 d. 30 m. de lat.

presque imprenable. Le chemin qui y conduit, tourne toujours, en décrivant une ligne spirale, & son fauxbourg est fort grand. Comme les sources y sont rares, l'on boit communément de l'eau de cîterne. Les prunes de Mardin sont en grande réputation, & l'on y trouve de bonne matière pour le verre. Il y a des serpens dont le venin est si subtil, que ceux qui en sont mordus meurent sur le champ. Mardin dépend aujourd'hui d'Ahmed Pacha, qui y nomme un Voïvode ou Sous-Gouverneur. C'étoit alors un de ses Agas nommé Muhammed Effendi, pour qui j'avois des lettres de recommandation qui me devinrent inutiles.

Sadir est un bourg & un fort dans ce canton, auprès du Tigre, à deux journées au sud de Diarbekir, & situé sur le côté oriental d'une montagne appellée Sultan-Yaïlaki, de laquelle descend un ruisseau, qui après avoir passé par le milieu du bourg, va se rendre dans le Tigre. Dans cet endroit l'on ne voit guère d'autres arbres que des pruniers.

Dgezirai Ibni Umer est dans le voisinage de Mardin, & le Djoudi ou mont Aarar est à deux heures de chemin à l'est de la première. On ne trouve sur cette montagne ni arbres ni buissons; il croît seulement du pouliot & quelques autres plantes aromatiques. Son terrain est pierreux & plein de nitre. Dans son côté septentrional, l'on trouve des enfoncemens toujours remplis de neige. Sur son sommet, qui se voit de Mosul, l'on a bâti une Mosquée à l'endroit où l'on croit que l'Arche s'arrêta, & Karyè Tsemanin, ou le village des quatre-vingts, est au pied de la montagne. L'on veut que ce soit le premier endroit où Noë s'arrêta avec sa famille après la sortie de l'Arche.

Sur les montagnes voisines on recueille de la manne: celle du printems qui se ramasse en secouant les chênes, est sèche, & on l'appelle Kiezenguioui; celle de l'automne qui est liquide, découle des arbres. La première se conserve sans préparation; l'autre se mêle avec de l'eau qu'on fait bouillir jusqu'à ce

que la liqueur s'épaiſſiſſe. Les Kiurds l'appellent alors Dgezek.

Le Djoudi fait partie de la montagne de Kiarè, la plus haute de toutes celles du Kiurdiſtan. Son ſommet eſt toujours couvert d'un brouillard épais & de neige, & ſa prodigieuſe hauteur a fait croire à quelques-uns d'entre les Orientaux, que c'eſt ſur elle que l'arche de Noë s'arrêta. Dans quelques-endroits l'on y trouve une eſpèce de groſſes mouches, qui comme les fourmis s'inſinuent dans la terre, où elles dépoſent dans des rayons leur miel qui eſt excellent; la cire de ces rayons a une odeur d'ambre. L'on trouve auſſi de ces mouches ſur le Djoudi.

Je reviens à ma route. Outre que l'air de Mardin eſt fort bon, on y trouve des vivres en abondance, d'excellens fruits, du vin & de la glace, ce qui doit naturellement tenter un voyageur qui ſort des déſerts ſtériles & brûlans de l'Arabie; mais je crus devoir me refuſer ces délices pour faire plus de diligence, & ayant appris que je pouvois continuer ma route ſans y monter,

je dis à mon voiturier de prendre le chemin à gauche de la montagne. Soit qu'il eût peur de rencontrer encore des Kiurds, ou qu'il eût des affaires à Mardin, il vouloit absolument y aller. Voyant que je ne pouvois l'en détourner par la raison, je lui fis donner quelques coups de bâton par mon Janissaire, & il fit ce que je voulus.

Le 4 après huit heures de marche, je campai dans une prairie sur le bord d'un ruisseau, à un endroit appellé Cheïk-Zouli. Depuis Harin jusqu'à cet endroit l'on va toujours en montant, & tout ce pays qui est fort beau, offre aux yeux une inégalité de terrain qui renferme des prairies, des bois, des champs semés, & des ruisseaux sortans de sources, dont l'eau saisit par sa grande fraîcheur. Le tout forme un paysage charmant, & récrée le corps & l'esprit d'un voyageur qui a traversé les plaines de l'Arabie & de la Mésopotamie.

Ce changement d'objet me fit oublier pour un moment les dangers & les incommodités du voyage. Il

m'inſpira même une gaieté que je n'avois ſentie depuis longtems. Pour rendre ma joie complette, il ne me manquoit que des rafraîchiſſemens; mais c'étoit trop demander dans un endroit ſans habitation. J'eus cependant une bonne fortune à laquelle je ne devois pas m'attendre. Un Kiurd qui paiſſoit un troupeau ſur la montagne, voyant des gens campés dans la plaine, vint apporter un agneau. Je l'achetai ſans marchander, le fis égorger ſur le champ, & mettre à la broche. Un marchand Arménien de la compagnie arriva un moment après de Mardin, & partagea avec moi une outre de vin qu'il avoit été chercher. Pour faire oublier à mon voiturier les coups de bâton qu'il s'étoit attirés par ſon obſtination, je le fis bien manger & bien boire, & il me parut avoir oublié le paſſé.

Quoique cet endroit me plût beaucoup, je ne m'y arrêtai que juſqu'au ſoir. Je partis après le ſoleil couché, fis huit heures de chemin, & arrivai au ſoleil levant à un Kiervanſeraï où il y a une belle

source d'eau. Ce pays, à cause de son élévation, est à la vérité plus tempéré que celui de l'Arabie; mais les chaleurs ne laissent pas d'y être grandes en été; c'est pourquoi je ne partis qu'à l'entrée de la nuit, & après avoir passé le Tigre deux fois, la première à gué, la seconde sur un pont de pierre près de Diarbekir, je m'arrêtai au bout de six heures à la porte de cette ville pour y attendre le jour.

CHAPITRE XXXIX.

DIarbekir ou le pays de Bekir, a été appellé ainsi du nom d'un Arabe, qui anciennement en fit la conquête pour les Persans. Cette province s'étend des deux côtés du Tigre. Elle a à l'est le Gouvernement de Van, au nord celui d'Erzeroum, à l'ouest celui de Sivas, au sud ceux de Raca & de Mosul. Elle est divisée en dix-neuf districts, & en cinq Gouvernemens. De ces districts huit appartiennent à des Begs

Kiurds qui ne se laissent ni mettre en place, ni déposer par le Grand Seigneur. Celui d'Amid où le Pacha réside, est le premier de tous. Il a plusieurs grandes Jurisdictions, entr'autres celle de Mardin, quoiqu'elle soit aujourd'hui dans le département d'Ahmed Pacha.

La ville de Diarbekir (1) s'appelloit autrefois la forteresse d'Amid, du nom d'une Princesse, à ce que les gens du pays prétendent, qui la bâtit. Elle est située sur le bord occidental du Tigre; ses murs bâtis de pierres grises, sont d'une hauteur prodigieuse. Elle a quatre portes, celle de Mardin, celle de la montagne, celle de la rivière & celle d'Erzeroum. Sa citadelle est située à l'extrémité septentrionale de la ville sur une monticule qui domine la plaine qui est vis-à-vis & de l'autre côté de la rivière. Le Gouverneur a un beau Seraï dans la citadelle. Les jardins sont de ce

(1) *Diarbekir* est suivant les Etvals à 67 d. 20 m. de long. sur 36 d. 52 m. de lat. suivant le Resme à 65 d. 50 m. de long., sur la même lat.

côté le long de la rivière, ſur le bord de laquelle on sème des melons quand l'eau diminue. On mêle avec la graine de la fiente de pigeon, après quoi on l'enterre dans le gravier, & le fruit en eſt excellent. Les habitans vont paſſer la belle ſaiſon dans ces jardins, où ils mènent une vie délicieuſe. Tous, Chrétiens & Muſulmans, boivent du vin qui vient d'Argana, & c'eſt le meilleur que j'aie trouvé dans l'Orient.

Meſarikin ou Meïafarikin (2) eſt la véritable capitale de cette province. Elle reſſemble à Niſibin, quant aux jardins & aux eaux. Du reſte elle a un mur de pierre, & elle eſt ſituée ſur le côté méridional d'une montagne. Sa rivière vient d'une ſource appellée Aïn-hauz, qui eſt au ſud-oueſt & à peu de diſtance de la ville dont elle arroſe les jardins. On va de-là à Moſul en huit jours par le

(2) Les Etvals placent *Meïafarikin* à 64 d. 55 m. de long. ſur 38 de lat. Ibni-Saïd à 66 d. 55 m. de long. ſur 38 d. 30 m. de lat. le Canon à 66 d. de long. ſur la même lat. & le Reſme à 65 d. 40 m. de long. ſur 38 d. 55 m. de lat.

chemin de Mardin, & en six par celui de Hasni-Kieïfa (3) autre ville de la province de Diarbekir, située sur le bord du Tigre entre Dgeziraï-Ibn-Umer & Meïafarikin. Ibni Saïd place Hasni-Kieïfa entre l'Eufrate & le Khabour, dans l'endroit où il descend de Reés Aïn au-dessus de la ville de Rahbè; mais le Géographe Turc qui me paroît mieux instruit, dit que c'est une grande ville sur le bord du Tigre; qu'elle a au nord tout auprès de la rivière, un fort situé sur une haute montagne, & qui communique à la ville par un pont. Il y croît une espèce d'excellent raisin nommé hasi.

La rivière de Karadgè-dag se jette dans le Tigre au-dessous du pont de Diarbekir. Karadgè-dag est une montagne au sud de Diarbekir, entre cette ville & le district de Siverik. Une autre eau appellée Gueuktchè-sou sort du sommet de la même montagne par deux branches, qui se réunissent à peu de distance de leur source, & forment

(3) *Hasni-Keïfa* est suivant les Etvals à 64 d. 35 m. de long. sur 36 d. 35 m. de lat.

une grande rivière, qui après avoir passé sous un pont de pierre, se jette dans le Tigre un peu au-dessous de la première. Le pays d'Amid du côté de l'ouest, est une grande plaine ouverte. On parle dans ce district Arabe, Chaldéen, Turc, Persan, Kiurd & Arménien. Il y a deux sortes de Kiurds, savoir, Musulmans & Yezidis.

Ali Pacha gouvernoit alors cette province. On le distinguoit par le sobriquet de serkhoche ou ivrogne, à cause qu'il aimoit beaucoup le vin, & qu'il en bûvoit souvent avec excès. Dès que j'eus retiré mes effets de la douane, j'envoyai mon Janissaire chez le Kihaya pour lui demander audience, & il me l'accorda. Sur le champ je me rendis au Seraï, & lui présentai la lettre de Soliman Kihaya. Après l'avoir lûe, il me fit quelques questions sur mon voyage, & alla ensuite trouver le Pacha. Au bout d'une demi-heure vint un Grec Médecin du Pacha, il me dit qu'il avoit ordre de me conduire à sa maison, & d'avoir soin de moi. Je m'en allai avec lui.

Le lendemain à ſon retour du Seraï, il m'apprit que le Pacha lui avoit fait beaucoup de queſtions concernant mes affaires, & qu'il lui avoit ordonné de m'amener chez lui. J'avois eu ſoin dès la veille, d'informer ce Grec des raiſons qui m'empêchoient de demander une audience; mais n'en ayant point pour la refuſer quand elle m'étoit offerte, je le ſuivis, & fus reçn avec toutes les marques de diſtinction qu'on accorde en Turquie aux Conſuls, quoique je ne fuſſe plus en place. Le caffé pris, le Pacha fit retirer ſes gens, & en préſence du premier Ecuyer du grand Seigneur, qui depuis peu étoit venu de Conſtantinople pour lui apporter le Khatti-Cherif par lequel il avoit été nommé Seraskier, avec le kaftan & le ſabre qui ſe donnent en pareille occaſion, il me fit pluſieurs queſtions relatives aux pays d'où je venois.

Je répondis à toutes fort ſuccinctement, & quand la converſation fut finie, je me levai pour me retirer. Le Pacha me dit alors, que je devois regarder la maiſon où je lo-

geois, comme la mienne, & que j'étois le maître d'y demeurer autant que je voudrois. Je ne voulois rester à Diarbekir que le moins qu'il étoit possible. Jugeant d'ailleurs que je ne trouverois pas facilement une autre occasion d'entretenir à loisir le Pacha, je lui dis qu'ayant ordre de me rendre en diligence à Constantinople, je ne pouvois m'arrêter que jusqu'à ce que j'eusse trouvé une compagnie pour aller plus avant; qu'il étoit dans son pouvoir de me la procurer, & de me faire partir.

Etant arrivé à Diarbekir, j'avois évité une partie du danger; mais il me restoit encore à passer les montagnes du Kiurdistan, & les forêts épaisses de la Natolie, qui ne sont pas moins dangereuses que les vastes déserts de l'Arabie & de la Mésopotamie, surtout dans des tems de troubles. Cette dernière circonstance me faisoit craindre de ne trouver de long tems un Kiervan, & je n'étois pas en état de prendre des escortes dans tous les endroits périlleux. Il n'y avoit donc pas

moyen de continuer mon voyage autrement qu'en choiſiſſant entre les différentes routes la moins expoſée aux brigandages des Kiurds, des Turcmans & des Turcs, qui dans les tems les plus tranquilles, volent, aſſaſſinent, & attaquent même ſouvent les plus nombreux Kiervans.

Celle des mines parut telle à Ali Pacha; car quoiqu'elle ſoit la plus pénible, elle eſt plus sûre que toutes les autres. S'étant déterminé pour cette route, il ordonna à ſon Kihaya de m'expédier un paſſeport, & de me donner deux lettres de recommandation, l'une pour l'Aga de la mine de Kiebban, l'autre pour le Kihaya du Pacha de Sivas. Dès qu'elles me furent remiſes je me retirai.

Le même jour je fis chercher des chevaux; mais il me fut fort difficile d'en trouver. Tous les voituriers, excepté ceux qui avoient eu le tems de s'enfuir ou de ſe cacher, étoient employés au tranſport des vivres, des munitions & des bagages des troupes qui étoient en mar-

che dans ces cantons. Après avoir long tems cherché, j'en trouvai un qui consentit à me louer ses chevaux jusqu'à la mine de Kiebban.

Tout étoit alors prêt pour mon départ, & il ne me restoit plus qu'à satisfaire la curiosité que j'avois de voir Ahmed Khan Gouverneur de Sina, qui s'étoit enfui de Perse. La voix publique disoit que Nadir Chah lui avoit demandé une grosse somme d'argent, & que ne se trouvant point en état de la payer, il avoit pris la fuite dans la crainte de la mort. J'avois appris sur la route qu'il m'avoit précédé de quelques jours, & je sçus à mon arrivée à Diarbekir qu'il y étoit. Je souhaitois fort le voir, pour lui demander des nouvelles de plusieurs Persans de ma connoissance : mais mon hôte me dit en secret qu'on le soupçonnoit d'être d'intelligence avec Nadir Chah; & que le Pacha, dans la crainte que sa fuite ne fût simulée, le tenoit fort serré, & ne laissoit approcher de lui que des personnes de confiance. Ces raisons m'empêchèrent de le voir.

CHAPITRE XL.

APrès avoir séjourné à Diarbekir trois jours, je partis le 10, & m'arrêtai à Chilbè village d'Arméniens à une heure de chemin de la ville. Deux Sipahis qui m'avoient promis leur compagnie pour quelques jours, étant arrivés vers le soir, je fis route pendant la nuit, & me trouvai le lendemain au jour dans une grande plaine, où j'eus une nouvelle allarme.

Une vingtaine de Kiurds sortis sans doute pour chercher fortune, étoient couchés dans un vallon à côté de leurs chevaux. Aussi-tôt qu'ils nous apperçurent, ils se levèrent brusquement, montèrent à cheval, & vinrent à nous au grand trot. Dans l'incertitude s'ils nous attaqueroient, nous préparames nos armes à feu, & commençames à marcher un peu plus vîte qu'auparavant. Voyant qu'ils doubloient aussi le pas, nous ne doutames plus

qu'ils n'euſſent quelque mauvais deſſein, ce qui nous fit prendre le parti de nous arrêter tout court pour les attendre les armes à la main. Lorſque nous fumes aſſez près les uns des autres pour nous bien diſtinguer, nous vimes qu'ils n'avoient que des lances & des boucliers : de leur côté ils apperçurent nos armes à feu. Peut-être fût-ce cette différence d'armes qui nous ſauva; peut-être auſſi une autre circonſtance leur fit-elle changer de deſſein.

Un homme que j'avois vû chez Ali Pacha en ſortant de l'audience, ſe trouvoit parmi eux. Il me reconnut, & craignant apparemment d'être dénoncé ſi quelqu'un de nous échappoit, il parla aux autres, mais ſi bas que je ne pus l'entendre. Puis s'adreſſant à moi ſans s'arrêter, il me demanda pourquoi je n'avois pas paſſé la nuit chez lui. Je répondis qu'il auroit fallu ſçavoir où il demeuroit. A cela il ne répliqua que par un regard terrible qu'il nous jetta. Ses compagnons en firent autant; & tous

traversant le chemin devant nous, s'avancèrent à petit pas dans la plaine.

Charmés d'en être quittes à si bon marché nous continuames notre route, & après onze heures de marche nous campames sous Argana. Ce lieu donne son nom à une Principauté entre Diarbekir & Kharpout. Le bourg d'Argana qui a un fort est situé sur une montagne au bas de laquelle est un lac appellé Gueultchik, & son territoire est rempli de vignobles, qui donnent de bon vin & en grande quantité. On le transporte & on le vend ouvertement à Diarbekir & dans les cantons voisins; ce qui est cause que presque tous les Turcs y sont bûveurs.

Kharpout est un bourg & un fort situé sur une montagne auprès du même lac. On y découvre une grande plaine qui va aboutir aux districts de Pertek & de Tchemiche-guezik. Ce bourg qu'on appelle aussi Hisniziad, est à deux journées de Malatia (1). Le canton d'Oulou-bad en

(1) *Malatia* est une fort ancienne ville du Gouvernement de Merache, à trois jour-

dépend, & Chemisat (2) bourg du pays de Mudar, est dans son voisinage entre Amadia & Kharpout.

Je partis d'Argana pendant la nuit, & le jour suivant j'arrivai à la première mine qui en est éloignée d'environ quatre heures de chemin. Le Tigre passe en cet endroit où il est fort petit & reserré entre de hautes montagnes. Autrefois il y avoit à cette mine plus de quatre cens four-

nées ordinaires au sud-est de Sivas, à huit journées de marche des troupes de Haleb & de la ville de Merache, à 61 d. de long. sur 37 de lat. suivant les Etvals, à la même long. sur 39 de lat. suivant le Canon & le Resme, à l'ouest de l'Eufrate, & au nord d'une grande plaine qui est environnée de montagnes sur lesquelles il croît beaucoup de noix & d'autres fruits. L'on voit au sud-ouest sur le penchant d'une de ces montagnes un grand nombre de jardins où les habitans vont passer l'été. Une petite rivière passe à Malatia & baigne les murs de la ville. L'on compte de cet endroit jusqu'à sa source quinze villages. Arcloudia est un fort dans son voisinage, & Divrigui qui est aujourd'hui annexé à la mine de Kiebban, dépendoit originairement de Malatia.

(2) Le Zidge place *Chemisat* à 63 d. 55 m. de long. sur 37 d. 45 m. de lat. le Resme le met à 62 d. 40 m. de long. sur 38 d. 45 m. de lat.

neaux qui travailloient, & elle rendoit beaucoup d'or & d'argent ; mais ce nombre étoit alors considérablement diminué, soit à cause de la disette du bois, soit que les veines n'en soient plus si riches que dans le passé, ou qu'on les cache quand on en trouve, de peur d'être vexé. Les ouvriers de cette mine sont Grecs pour la plûpart.

Après avoir vû travailler, je me remis en chemin vers le midi ; je marchai pendant six heures, & campai dans une prairie à un endroit appellé Beïn-Nemaz. Ce jour mes deux compagnons de Diarbekir prirent une autre route, & me laissèrent seul avec mes domestiques & le voiturier. Dans la crainte d'être volé je ne fermai pas l'œil pendant toute la nuit, ce qui me sauva ; car j'appris depuis du voiturier que j'y avois couru un très-grand danger.

Mon Janissaire qui jusqu'alors m'avoit assez bien servi, se trouvant fort près de son lieu natal, avoit formé le dessein de m'assassiner. Il proposa à mon valet Mustafa

& au voiturier de partager avec eux ma dépouille; mais ils ne voulurent pas entrer dans le complot, & le Janiſſaire me voyant toujours alerte & armé de piſtolets, n'oſa lui ſeul m'attaquer : ainſi la nuit ſe paſſa ſans que je m'apperçuſſe de ſa mauvaiſe intention.

Le 13 étant parti à la pointe du jour, je paſſai le long d'un grand lac (3), au milieu duquel eſt une petite iſle & un village habité par des Arméniens. Je m'arrêtai après quatre heures de marche à un endroit appellé Menzil-Khanè ou maiſon de poſte. Mon traître de valet qui auroit dû m'avertir du deſſein de mon Janiſſaire, ne m'en dit rien pendant tout ce tems; mais le voiturier s'étant brouillé, je ne ſais pourquoi, avec ce dernier, épia le moment que j'étois ſeul, & vint me faire confidence de ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente. Dans cet endroit étoient deux Buluk-Bachis (4), chargés d'entretenir un

(3) Je penſe que c'eſt celui que le Géographe Turc appelle Gueltchik.

(4) *Buluk-Bachi* ſignifie chef d'une troupe.

certain nombre de chevaux pour ceux qui couroient la poste. Faute de maisons ils étoient campés avec leurs gens sous des tentes, & ils prenoient un droit sur tous les passans indifféremment. Je n'étois pas assez fort pour faire valoir mon exemption; c'est pourquoi je payai sans me faire beaucoup presser. Il est vrai que la manière hautaine avec laquelle ils exigèrent leur droit, me choqua; mais cette occasion servit à me convaincre des mauvais desseins de mon Janissaire; car il leva le masque, & prit ouvertement le parti des Buluk-Bachis contre moi, d'où je compris que le voiturier m'avoit dit vrai, & que je n'étois plus en sûreté avec lui.

Impatient d'arriver à un lieu où je pusse le congédier, je dis au voiturier de charger; je me remis en chemin, & me rendis après trois heures de marche à Tadoum, village d'Arméniens, où j'avois dessein de le laisser. Soit qu'il s'en doutât, ou qu'il fût vrai, comme il me le dit,

Ce sont des espèces d'Officiers de milice ou Chefs du peuple d'un canton.

qu'il venoit d'apprendre que les Kiurds avoient crevé les yeux à son père dans un bois, il me demanda permission d'aller le voir, promettant de me rejoindre à Kiebban. Je fus charmé de trouver une si belle occasion pour m'en débarrasser, & je lui dis que non-seulement je lui accordois sa demande, mais que je lui conseillois encore de rester auprès de son père pour le consoler dans ce triste état. Il jugea de-là que je voulois me passer de lui, & s'en alla sans revenir.

Le lendemain ayant repris ma route, je m'arrêtai après six heures de marche à Maden-Bogazi, c'est-à-dire, la gorge de la mine. C'est un défilé où il n'y a point d'habitation. La marche du jour suivant fut fort pénible; tantôt je montois, tantôt je descendois de rudes montagnes, & quelquefois je rangeois les bords de précipices affreux où mes bêtes de charge manquèrent souvent de tomber. Je fis la plus grande partie du chemin à pied, menant mon cheval par la bride, & j'arrivai au bout de six heures à Kiebban.

Cette

Cette mine étoit encore en plus mauvais état que celle d'Argana, & je n'y vis travailler que huit ou dix fourneaux. Outre la rareté du bois, les vivres y manquoient. Ce pays n'en produit point, non plus que le voisinage, & depuis quelque tems il n'en étoit point venu d'ailleurs, ainsi on étoit en danger d'y mourir de faim. Tout y étoit fort cher, & le pain si mauvais que je ne pus en manger, parce qu'on avoit mêlé du sable avec la farine. Peu s'en fallut que je n'y tombasse malade. Des chaleurs étouffantes jointes à une fumée empoisonnée que les fourneaux exhaloient, m'ôtoient la respiration, & un petit insecte imperceptible, qui comme le feu brûloit les endroits nuds du corps où il se reposoit, ne me laissoit point de repos pendant la nuit. En un mot il n'y avoit rien de bon que l'or & l'argent que l'on tiroit des entrailles de la terre pour les transporter ailleurs.

Un Aga envoyé par la Porte y gouvernoit avec autant d'autorité qu'un Pacha, sans dépendre d'au-

cun de ceux du voisinage. J'allai le voir, & après lui avoir remis la lettre d'Ali Pacha, je lui exposai mes peine Quand je fus de retour chez moi, un de ses Tchokadars vint de sa part m'apporter du pain de sa bouche, avec quelques melons, & de la glace qu'on lui avoit apportée de Kharpout, où l'eau gêle en été dans une grotte.

Je retournai chez lui le lendemain, le remerciai de ses présens, & le priai de me dépêcher promptement, s'il se pouvoit, en bonne compagnie & par une route sûre. Il me répondit que personne ne se pressoit de partir; que dans les circonstances où l'on se trouvoit, toutes les routes étoient dangereuses, même pour des personnes bien accompagnées, & que l'on recevoit tous les jours des nouvelles de vols & d'assassinats; mais que si je voulois attendre encore une vingtaine de jours ou un mois, il m'envoyeroit avec le trésor du Grand Seigneur, qui partiroit alors pour Constantinople. Je lui représentai qu'il ne m'étoit pas possible de m'arrêter si

long-tems, & que je lui ſerois fort obligé s'il me faiſoit partir inceſſamment; ce qu'il me promit.

Etant de retour chez moi, je vis entrer dans ma chambre une troupe d'Arméniens, de Grecs & de Turcs. Je crus d'abord qu'une ſimple curioſité les avoit amenés: mais après un moment de converſation, un d'entre eux me dit qu'ils étoient venus pour acheter mes marchandiſes, ſi je voulois les leur vendre. Je répondis que mes charges ne contenoient que des hardes, des livres & des choſes néceſſaires pour le voyage, & dont je ne pouvois pas me défaire.

Le Sarraf Bachi de l'Aga vint le lendemain m'annoncer de la part de ſon maître, qu'il avoit réſolu de me faire paſſer par la route d'Arebkir & de Divrigui, qui lui avoit paru la moins dangereuſe, & qu'il écriroit aux Muſellims de ces deux endroits pour leur ordonner de me prêter les ſecours néceſſaires, & de pourvoir à ma ſureté. Je lui parlai de cette foule de gens qui étoient venus chez moi la veille, & je lui

témoignai ma surprise de la proposition qu'on m'avoit faite. Il me répondit qu'elle ne devoit pas m'étonner ; qu'il s'étoit répandu un bruit dans ce lieu que je portois de riches marchandises ; que les habitans n'étant pas accoûtumés de voir des Européens, ne pouvoient s'imaginer que j'y fusse venu pour autre chose que pour le commerce, & qu'il y avoit à craindre que cette prévention ne m'exposât à quelque danger.

Dans ce moment même plusieurs autres personnes se trouvoient dans ma chambre. Je pris sur le champ le parti de faire vuider devant eux mes coffres ; & comme ils m'avoient souvent embarrassé dans les défilés & dans les mauvais pas, je priai le Sarraf Bachi de trouver quelqu'un qui voulût les acheter. Il promit d'y songer, & s'en alla. Quelques heures après étant revenu avec deux lettres pour les Musellims dont j'ai parlé, il me dit que l'Aga avoit besoin de mes coffres. Après les politesses que j'avois reçues de lui, il ne convenoit pas que

je les lui fisse payer : je lui en fis présent.

CHAPITRE XLI.

DEpuis que j'avois congédié mon Janissaire, il ne me restoit plus que mon valet Mustafa, que je gardai à cause qu'il me protesta avec serment qu'il avoit eu horreur du dessein du Janissaire, & qu'il ne m'en avoit pas parlé de peur de m'allarmer. Je priai le Sarraf Bachi de m'en chercher encore un, & il m'amena le lendemain un Grec, que j'arrêtai pour me servir jusqu'à Constantinople.

Alors je fis chercher des chevaux. Un voiturier se présenta & s'offrit à me mener jusqu'à Tocat : mais il revint une heure après & me rendit les arrhes, en disant qu'il n'osoit se mettre en route avec moi de peur d'être assassiné. Je lui demandai s'il y avoit plus de danger pour lui que pour moi : *Il y en a autant pour l'un*

que pour l'autre, répondit-il, & s'en alla.

J'eus encore recours au Sarraf Bachi. Il me dit que le plus grand danger étoit au sortir de la mine, où il y avoit beaucoup de gens de sac & de corde; qu'il ne falloit dire à personne la route que je voulois prendre, ou en dire une autre, & cacher autant que faire se pourroit le moment de mon départ. Il se chargea de plus de chercher un voiturier, & de l'engager à me mener jusqu'à Areb-kir.

Le 18 tout étant prêt, je partis vers le soir avec un Sekman que l'Aga me donna pour m'accompagner. L'Eufrate coule au bas de la mine de Kiebban. On s'y sert de bacs pour le traverser à cause qu'il n'y a point de pont, & qu'il est trop profond pour être passé à gué. Quand je fus à l'endroit où sont les bacs, je trouvai l'Aga qui y étoit descendu pour empêcher qu'aucune personne suspecte ne passât la rivière pour m'attendre & m'attaquer pendant la nuit de l'autre côté. Après avoir pris congé de lui je

passai l'Eufrate, & m'arrêtai au bout d'une heure à Degnizlu, village Kiurd, d'où j'allai le lendemain en cinq heures à Areb-kir.

Ce district a deux Jurisdictions; savoir, Eguin & Chadi. Le bourg qui lui donne le nom est entre la Province de Diarbekir & celle de Sivas, à l'est & au nord de cette dernière ville, à trois lieues environ à l'ouest de l'Eufrate, à deux journées à l'est de Divrigui, à une journée au sud d'Eguin. Il est grand & bien peuplé. Les environs en sont fort beaux, n'étant qu'une longue suite de jardins, de vignes & de maisons de campagne.

Eguin est un bourg à trois journées à l'est de Sivas. Il est situé au pied d'une montagne, depuis laquelle les jardins & les vignes du bourg s'étendent jusqu'au bord de l'Eufrate, qui est à l'orient. Les maisons y sont bâties en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Un ruisseau qui sort d'un rocher traverse Eguin, & va se jetter dans l'Eufrate.

Le Sekman qui me conduisoit,

me mena droit à la maiſon du Muſellim. Celui-ci étoit allé à ſon jardin, où je lui envoyai la lettre de l'Aga de la mine, de qui il dépendoit. Il revint auſſi-tôt, m'amenant des chevaux, dont il me fit payer le louage d'avance & fort cher. Enſuite il me dit qu'il avoit ordre de me faire paſſer ſain & ſauf à Divrigui, mais qu'il ne pouvoit le faire ſans me donner une eſcorte de quatre hommes au moins. Je répondis que je m'en rapportois à lui pour les meſures qu'il jugeroit à propos de prendre pour ma ſureté. Alors il me donna quatre Sekmans armés, & un Tchokadar, qu'il chargea d'une lettre pour le Muſellim de Divrigui.

Les Sekmans, appellés auſſi Denbelis, habitent un diſtrict du gouvernement de Van dans le voiſinage de Khavi. Cheref Khan dit qu'ils étoient anciennement ſujets d'un Seigneur de la Syrie nommé Yſa; qu'étant ſortis de ce pays ils ſe mirent au ſervice d'un Roi de Perſe qui leur donna le canton de Sekman-abad dans le diſtrict de Khavi;

que d'autres Tribus s'étant jointes à eux augmentèrent considérablement leur nombre, & qu'ils furent depuis connus sous le nom de Denbelis. Ils étoient originairement Yezidis. Quelques-uns des principaux d'entre eux s'étant faits Mahométans, plusieurs autres suivirent leur exemple; mais il y a encore aujourd'hui beaucoup de Yezidis parmi eux. Selon d'autres relations ils sont une branche de la Tribu de Yahya, venue s'établir dans ce pays, à telles enseignes que les Géorgiens les appellent Denbel Yahya. On donne le nom d'Yssa Beglu à leurs Seigneurs, dont quelques-uns ont été maîtres de Khavi. La vallée de Kutour, Ibka, & le canton d'Ovatchik de la dépendance deNaktchivan,& leur ont appartenu. D'autres ont eu la moitié d'Ibka, le canton de Suleïman-Seraï, la vallée d'Ala-kis, de la dépendance de Naktchivan & Churour, que les Rois de Perse leur ont cédés, après que ces terres eurent été ruinées par les armées des Turcs. Les Empereurs Osmanlus

les ont depuis confirmés dans cette possession en y ajoûtant le canton de Tczaldiran. Quand Sultan Murad IV. eût pris Erivan l'an 1045 de l'hégire, cinq cens maisons de la Tribu des Denbelis vinrent lui demander des terres dans le tems qu'il étoit campé sur le bord de la rivière d'Eres, prêt à marcher à Tauris. Il les envoya dans le district d'Erzendjan, où on leur donna des villages abandonnés & des pays ruinés.

Le Sekman de l'Aga de la mine prit congé de moi à Arebkir. Comme je ne voulois pas le renvoyer sans une récompense proportionnée à la peine qu'il avoit prise, je lui donnai deux sequins, qu'il rejetta, en me disant que son maître lui avoit ordonné de ne pas recevoir moins de quatre sequins. J'étois persuadé que l'Aga ne lui avoit point donné cet ordre; c'est pourquoi je lui répondis qu'il étoit le maître de prendre ou de laisser. En même-tems je me mis en chemin avec ma nouvelle escorte. Nous montames avec beaucoup de peine

une haute montagne, sur le sommet de laquelle nous nous arrêtames après deux heures de marche, & passames la nuit parmi des Kiurds, qui y campoient pour faire paître leurs bestiaux.

Notre route fut le jour suivant entre des montagnes, dont le seul aspect donnoit de la frayeur, & nous nous trouvames vers le midi dans un vallon, le long duquel couloit un ruisseau d'une eau claire & fraîche. Mes conducteurs me dirent alors qu'ils étoient las, & qu'ils avoient besoin de manger. Je fis halte, & dis à mes domestiques de leur accommoder un bon pilau. En attendant qu'il fût prêt, je leur donnai la moitié d'un agneau que j'avois fait rôtir sur la montagne la nuit précédente.

Quand ils eurent bien mangé, ils firent éclater un complot, dont je n'avois eu jusque-là aucun soupçon. Dans la crainte apparemment qu'il ne leur arrivât la même chose qu'au Sekman de l'Aga de la mine, ils avoient formé le dessein de me rançonner avant que j'arrivasse à

Divrigui. J'étois assis sur le bord du ruisseau à l'ombre d'un arbre. Ils s'approchèrent de moi, me dirent qu'il n'y avoit plus de danger ; que je n'avois par conséquent plus besoin d'eux ; que j'eusse à les payer & à les renvoyer.

Je leur répondis qu'il étoit étonnant qu'ayant ordre de me remettre au Musellim de Divrigui, ils voulussent me laisser à moitié chemin, dans un pays où le moindre danger que je pouvois courir étoit de perdre la route & de m'égarer sur les montagnes ; que c'étoit bien mon dessein de payer leur peine, mais qu'ils ne devoient rien attendre de moi jusqu'à ce que nous fussions arrivés où nous devions aller ; que s'ils ne vouloient pas m'escorter plus loin, ils n'avoient qu'à retourner, que je ferois le reste du chemin sans eux. Sur cela je me levai & demandai mon cheval.

Un d'entre eux en saisit la bride, & en arrachant le cheval de la main de mon valet, il me dit que je n'irois pas plus loin que je ne les eusse payés. Je lui demandai si on les avoit

envoyés pour me faire violence ou pour me défendre. Ils ne répondirent que par des regards menaçans. Alors m'adressant au Tchokadar, je lui demandai pourquoi il ne les faisoit pas rentrer dans leur devoir. Il fit semblant de vouloir nous accommoder. *Ce sont*, me dit-il, *de pauvres gens qui vous ont vendu leur sang en venant avec vous, ils espèrent une bonne récompense, & vous ne pouvez trop les payer.*

Je lui demandai à quel prix il mettoit leur service. *Il faut*, répliqua-t-il, *leur donner à chacun deux sequins, & à moi quatre.* Dès ce moment je ne doutai plus qu'il ne fût l'auteur du complot : & comme ce premier pas étoit trop hardi pour ne pas faire appréhender d'autres insultes, je crus qu'il falloit remédier au mal pendant qu'il étoit encore tems. Pour cet effet, je dis au Tchokadar que je mettois entre lui & un Sekman une bien plus grande différence que celle qu'il mettoit lui-même ; que j'avois compté le récompenser plus largement ; que mon dessein étoit non-seulement

de le revêtir d'un beau kaftan à notre arrivée, mais encore de rendre un bon témoignage de lui, & de prier le Musellim d'écrire en sa faveur à son maître.

Mon Kiurd parut flatté de tant d'avantages. Il changea de ton, disant qu'il se faisoit fort de faire accepter aux Sekmans quatre sequins. Je les lui donnai. Il leur en distribua deux, mit les deux autres dans sa poche, & tous parurent contens. Je montai à cheval, ils me suivirent : mais à peine avions-nous fait une heure de chemin, que le Tchokadar me dit que nous ne pouvions pas arriver ce jour où nous devions aller, à cause qu'il se faisoit tard ; que son avis étoit que nous passassions la nuit dans une prairie de ce canton, où il y avoit de bonne eau & de l'herbe en abondance.

Je l'avois vû un moment auparavant en conférence avec les Sekmans. D'ailleurs leur conduite passée m'avoit donné de la méfiance, & je ne doutois pas qu'il n'y eût entre eux un nouveau complot plus

dangereux que le premier. C'eſt pourquoi je lui répondis qu'il étoit le maître de paſſer la nuit où bon lui ſembleroit; que pour moi j'étois réſolu de ne m'arrêter qu'à Divrigui, duſſai-je marcher juſqu'à minuit, & continuant ma route je le laiſſai prendre ſon parti.

Des montagnes affreuſes ſe préſentoient de tous côtés à mes yeux. Je ne connoiſſois pas les chemins, & ne ſavois à quelle diſtance j'étois de Divrigui. De plus je me trouvois ſeul avec deux valets, ſur leſquels je ne pouvois pas compter en cas de mauvaiſe rencontre. Ces réflexions m'inquiétoient. Mes conducteurs qui les faiſoient auſſi-bien que moi, ne ſe ſeroient jamais imaginé que j'euſſe oſé m'éloigner. Ils s'en allèrent ſans me rien dire, me laiſſant continuer mon chemin, & penſant que lorſque j'aurois vû du haut de la montagne le pays que j'avois à paſſer, la peur me ſaiſiroit infailliblement, & m'obligeroit de revenir à eux: mais je les regardois comme mes plus grands ennemis; ainſi dès que je fus hors de leur

vûe, je dis à mes valets de me ſuivre avec les charges, & j'avança le plus vîte qu'il fut poſſible.

Au bout de quelque tems ces gens ne me voyant pas revenir, coururent après moi. Perſonne d'eux n'étoit monté, excepté le Tchokadar qui l'étoit, mais aſſez mal. Ils ne purent donc m'atteindre que deux heures après notre ſéparation. Les chevaux qui portoient mon bagage étant trop chargés & trop fatigués pour courir, ils les arrêtèrent pour m'obliger d'attendre. Enſuite ils s'approchèrent de moi, & me demandèrent pourquoi je les avois quittés. Je répondis que c'étoient eux qui m'avoient abandonné; qu'ayant trouvé le bon chemin, & fait ſans eux la plus grande partie de ce qui reſtoit de la route, je n'avois plus beſoin de leur ſervice; qu'ils étoient les maîtres de retourner, de s'arrêter, ou de prendre tel autre parti qu'ils jugeroient à propos.

Ils me prièrent de m'arrêter quelque part cette nuit, & voyant que leurs prières ne ſervoient de rien,

ils employèrent des menaces pour m'y contraindre : mais outre que j'étois fort près d'un village, il y avoit du monde dans les champs & sur le chemin, ce qui me fit mépriser leurs menaces, & je persistai dans ma résolution. Ils me dirent alors qu'ils se doutoient bien que j'étois fâché, que je ne manquerois pas de me plaindre d'eux, & qu'ils aimoient mieux me rendre mon argent. Je leur répondis que j'avois sujet d'être mécontent, mais qu'ils connoissoient mal les Européens, s'ils les croyoient capables de reprendre ce qu'ils ont une fois donné. Rassurés sur ce point ils s'arrêtèrent dans le village pour y passer la nuit. Je continuai mon chemin, & arrivai après dix heures de marche à Divrigui.



CHAPITRE XLII.

LE district de Divrigui eſt à deux journées à l'eſt de la province de Sivas. La montagne de Tchitchek * le borne du côté de l'eſt ; celle de Haſen & le diſtrict de Malatia le terminent vers le ſud. La ville de Divrigui eſt ſituée à l'extrêmité d'un grand vallon formé par deux hautes montagnes ſtériles. Elle a un fort dans un endroit élevé au milieu d'une de ces montagnes. Le vallon s'étend à deux heures de chemin, & il eſt rempli de jardins arroſés par un ruiſſeau, lequel après avoir paſſé du côté de la montagne de Haſen tombe dans un autre ruiſſeau au nord d'Eguin. Les deux paſſent enſuite ſous un pont à peu de diſtance de leur confluant, & vont ſe jetter dans l'Eufrate.

* Signifie fleur.

A l'eſt d'une de ces montagnes eſt un village de Chrétiens nommé Kieſmè, où il y a des mines de fer fort abondantes. Preſque vis-à-vis

au nord oueſt l'on trouve d'excellentes pierres d'aimant. Le bourg de Derendè qui dépend de Divrigui, eſt à deux journées de cette ville vers le ſud, ſur la frontière du diſtrict de Malatia. Il a un bon fort bâti ſur un roc; & près de ce bourg eſt un rocher fort élevé qui ſemble avoir été partagé en deux par la main des hommes, pour ouvrir un canal à un ruiſſeau nommé Ak-ſou, qui paſſe par-là & traverſe enſuite le Bourg.

Ne ſachant où trouver un gîte à Divrigui, à cauſe qu'il étoit tard, je pris le parti d'aller droit à la maiſon du Muſellim. Cela eſt permis & uſité en Orient toutes les fois qu'on porte des lettres d'un ſupérieur à un inférieur. Ses gens me dirent qu'il ſortoit de table, & que je pouvois le voir. J'entrai & lui remis la lettre de l'Aga de la mine.

Il étoit Kiurd, & des plus épais. La réception qu'il me fit, fut par conſéquent très-froide. Après avoir lû la lettre, il reſta un quart-d'heure ſans parler, ſans doute pour ne pas troubler ſa digeſtion. Rompant à la

fin le silence, *Je ne puis pas*, me dit-il, *vous loger; ma maison est remplie d'Etrangers, & il ne me convient pas de troubler le repos des habitans, qui à l'heure qu'il est sont tous retirés. Mon logement*, lui répondis-je, *ne doit point vous embarrasser. Je porte avec moi une tente, que je vais faire dresser devant votre porte au milieu de la rue.*

Il ouvroit la bouche pour accepter, à ce que je crois, la proposition, quand le Tchaouchelar Kihayasi du Pacha de Sivas, qui étoit logé chez lui & assis à son côté, indigné de son procédé, prit la parole & dit, qu'on n'avoit jamais traité un Musafir de la sorte; qu'il y avoit assez de place pour lui & pour moi sur la terrasse où il couchoit. Puis s'adressant à moi, *Faites porter*, me dit-il, *votre lit en haut, & tenez-vous prêt à partir avec moi demain.*

Plusieurs des principaux de la ville qui avoient soupé avec le Musellim, étoient rangés le long du Soffa. Un d'entre eux, Kiurd comme tous les autres, & curieux

de ſavoir ce qui ſe paſſoit dans les pays d'où je venois, me demanda ce qu'on y diſoit de bon. A cela je répondis ; les Arabes diſent, *après le repas la converſation*, & je ſortis de la chambre pour aller chercher dans mes proviſions quelque choſe pour appaiſer la faim qui me preſſoit. Deux ou trois domeſtiques du Muſellim m'apportèrent alors par ſon ordre quelques mets à la Kiurde, que j'abandonnai à mes valets, qui s'en accommodèrent.

Le Tchaouchelar-Kihayaſi vint un moment après me trouver. J'eus d'autant moins de peine à faire connoiſſance avec lui, qu'il étoit homme d'eſprit, & qu'il avoit beaucoup fréquenté les Européens dans la Syrie, où il avoit paſſé une partie de ſa vie. De toutes les rencontres que j'avois eues dans la route, celle-ci fut la plus heureuſe ; car ſi je ne fuſſe arrivé ce ſoir même à Divrigui, toute la diligence que j'avois faite juſqu'alors devenoit inutile. Il s'appelloit Muhammed Aga, & il avoit été envoyé avec deux compagnies, l'une de Levendes, l'autre de Deli-

baches, pour escorter du canon & des munitions depuis Sivas jusqu'à Malatia.

Les Levendes sont des volontaires qui se mettent à la solde des Pachas pour un tems. Les Delibaches sont des troupes Européennes, c'est-à-dire, des Bochenaks, des Arnaouts ou gens de la Roumilie. On leur donne ce nom qui signifie têtes folles, à cause qu'ils se piquent d'une bravoure qui tient de la témérité & de la folie. Ils sont tous cavaliers, & portent des bonnets fort hauts, bordés d'une fourure de peau de loutre.

Muhammed Aga étoit venu pour d'autres affaires à Divrigui, & il falloit qu'il partît le lendemain. Ouvrant la conversation : *Je ne puis*, me dit-il, *revenir de mon étonnement, de vous voir dans un pays où jamais Franc n'est peut-être entré avant vous. Les Osmanlus n'osent y venir que bien accompagnés & armés ; les Pachas mêmes n'y passent qu'en tremblant. Il faut que je vous fasse connoître les gens chez qui vous êtes. Ce sont des rébelles & des bêtes féroces, qui ne se font point*

de scrupule de tuer un homme pour cinq paras (1).

Je lui répondis que je n'avois pas connu le danger de cette route, que l'Aga de la mine de Kiebban, à qui j'avois été adressé par Ali Pacha Gouverneur de Diarbekir, me l'avoit fait prendre comme la plus sûre, que je ne me serois pas imaginé qu'étant porteur de ses ordres, on eût osé me chagriner comme on l'avoit fait. Tout de suite je lui racontai ce qui s'étoit passé entre moi & mes conducteurs.

Il m'écouta avec attention, & étonné de ce que j'étois encore en vie : *Vous êtes*, reprit-il, *fort heureux d'être venu jusqu'ici sain & sauf, & de trouver une occasion prompte & sûre pour passer outre. J'avois*, ajoûta-t-il, *dessein de partir aujourd'hui ; mais des empêchemens survenus contre mon attente, m'ont obligé de différer mon départ jusqu'à demain. Je compte me mettre en chemin de grand matin ; faites ensorte de profiter de l'occasion, sans quoi vous courez ris-*

(1) Le *para* vaut un peu plus d'un sol de notre monnoie.

que d'attendre long-tems, ou de vous ruiner en escortes.

Ces motifs étoient trop pressans pour ne pas me faire hâter mon départ, quand je n'en aurois pas eu envie d'ailleurs; & sa franchise ne me laissa point de doute sur sa sincérité. Il cherchoit réellement à me rendre service en me tirant d'un mauvais pas : je l'en remerciai, l'assurant que je ferois ce qui dépendroit de moi pour être prêt à tel prix que ce fût.

Les Sekmans & le Tchokadar arrivèrent le lendemain. Me voyant assis à côté de Muhammed Aga, ils s'approchèrent avec un air embarrassé & honteux. Il leur fit une vive remontrance, & menaça de leur faire donner à chacun cinq cens coups de bâton. La peur les saisit; ils me demandèrent pardon, & offrirent de rendre ce qu'ils avoient exigé de moi. Je leur dis de le garder, & priai Muhammed Aga de leur pardonner aussi.

Rien n'occupoit alors mon esprit que mon départ. Dès la pointe du jour j'avois envoyé mes valets pour chercher

chercher des chevaux ; mais ils revinrent deux heures après, & me dirent qu'il n'étoit pas possible d'en trouver. Cela me chagrina d'autant plus que je me vis dans la nécessité de recourir au Musellim, à qui je ne voulois point avoir d'obligation.

Muhammed Aga se joignit à moi; nous le priames tous les deux d'en faire trouver. Il donna ordre d'en chercher ; mais soit que ses ordres fussent mal exécutés, soit que ses gens comprissent qu'ils n'étoient pas sérieux, ils revinrent au bout de quelque tems, & dirent qu'il n'y avoit point de chevaux. Je ne savois quel parti prendre. Muhammed Aga qui avoit eu la complaisance de retarder son départ jusqu'à dix heures du matin, fut persuadé qu'on nous jouoit tous deux, & d'un air fâché il dit au Musellim, qu'à sa place il auroit honte de ne pouvoir trouver dans toute une ville deux ou trois chevaux pour un Musafir ; qu'il ne partiroit pas sans moi, & qu'il démonteroit ses propres gens pour me donner les

leurs, plûtôt que de me laisser derrière. Alors le Musellim en trouva; mais il me les fit payer bien cher.

Quelques-uns des principaux de la ville qui étoient venus pour dîner avec lui, me voyant assis auprès de Muhammed Aga, & ne sachant que penser de ma coëffure arabe, se demandèrent les uns aux autres qui j'étois. On leur dit que j'étois Franc, & que je venois de Basra. Aussi-tôt un d'entre eux haussant la voix, me dit; vous avez sans doute apporté beaucoup de belles choses du pays d'où vous venez. Je ne vous laisserai pas partir que vous ne m'ayez fait présent de quelques beaux morceaux de bois d'aloës, ou de quelque belle pièce d'étoffe des Indes. Je lui répondis que ne sachant pas qu'on fût curieux de ces sortes de choses à Divrigui, je n'avois pas songé à m'en pourvoir; qu'il pouvoit être assûré que la première fois que j'y reviendrois, je ne manquerois pas de lui en apporter. Il sentit la raillerie, & ne jugea point à propos d'insister davantage sur le présent.

CHAPITRE XLIII.

TOut étant prêt, je partis avec ma nouvelle compagnie, & après ſept heures de marche nous nous arrêtames ſur une haute montagne à un village de Kiurds, que les habitans avoient abandonné à notre approche.

L'on compte de Divrigui à Sivas trois journées de marche ordinaire. Nous n'y arrivames cependant que le ſixième jour de notre départ, parce que nous quittames le grand chemin, & fimes de petites journées, grimpant ſouvent ſur des montagnes où un homme à pied avoit de la peine à monter, & d'autres fois parcourant des vallons dont nous fouillions tous les coins pour chercher les habitations des Kiurds, que nous aurions pris grand ſoin d'éviter, ſi nous n'avions pas été auſſi forts que nous l'étions.

Quand nous en trouvions, les Levendes & les Delibaches les trai-

toient de Turc à More. Ils les chargeoient d'injures & de coups, leur arrachoient la barbe, & les forçoient à donner tout ce qu'ils demandoient. Ils commençoient par se loger dans leurs maisons ; ensuite ils se faisoient apporter deux ou trois fois des tables garnies de tout ce que ces pays fournissent de meilleure nourriture. Ils exigeoient de plus qu'on égorgeât pour eux des moutons & des agneaux, qu'ils appelloient kurban, c'est-à-dire, sacrifice, & pendant que les femmes étoient occupées à leur préparer de bons mets, les hommes couroient de tous côtés pour couper de l'herbe fraîche & de l'orge verd pour leurs chevaux.

Ce traitement paroissoit dur à des gens accoûtumés à maltraiter les autres ; mais ce qui les piquoit au vif, étoit qu'après toutes les peines qu'ils se donnoient pour bien traiter leurs hôtes, ceux-ci les mettoient encore à contribution. Les Kiurds auroient plûtôt donné de leur sang ; mais on n'en vouloit qu'à leur bourse.

Les violences qu'on leur faisoit, les obligeoient de recourir à Muhammed Aga pour implorer sa clémence, mais leurs prières ne le touchoient pas. Il les abandonnoit toujours aux troupes, disant qu'elles avoient beaucoup souffert dans le voyage, qu'elles manquoient d'argent, & qu'il falloit leur en donner.

Les gens du village où nous nous arrêtames ce jour, s'étoient enfuis dans la crainte d'essuyer ces mauvais traitemens. Les troupes lachèrent d'abord les chevaux dans les bleds qui étoient encore sur pied. On en vint ensuite à démolir les maisons & à y mettre le feu, pour obliger les habitans à revenir. Ceux-ci appercevant de leurs retraites, & d'entre les rochers où ils s'étoient cachés, le dégât que l'on faisoit chez eux, envoyèrent deux ou trois vieillards pour demander quartier, en offrant des vivres & de l'argent. Leurs offres furent acceptées, & quelques heures après ils revinrent avec assez de vivres, mais ils apportèrent peu d'argent. Cela déplut aux troupes

qui les retinrent pour les rançonner à loisir, & de peur d'être volés, nous fimes bonne garde dans notre camp jusqu'au jour.

De-là nous allames à une saline où l'on fait de beau sel d'une eau qui sort d'un rocher. Muhammed Aga s'y arrêta pour tirer de l'argent d'un Kiurd qu'il avoit fait saisir pour un vol de chevaux dont il étoit accusé. La moitié des troupes resta avec lui, l'autre moitié que je suivis, continua la marche, & nous campames au bout de cinq heures sur une montagne dont les habitans étoient logés dans des cabanes.

Comme ils ne nous attendoient pas, ils n'avoient pas pensé à s'enfuir. L'endroit étoit bon; les troupes y vécurent à discrétion, & l'on fit bonne garde pendant la nuit de peur d'être surpris. Le lendemain nous primes congé de nos hôtes, & toute la compagnie se rejoignit dans un vallon qui nous conduisit à une grande forêt, où nous rencontrames une bande de Kieleches ou voleurs Turcmans, tous bien montés & bien armés. Quelques,

Uns d'entre eux portoient des faucons, comme s'ils fussent sortis pour la chasse. Nous voyant aussi forts qu'eux, ils passèrent leur chemin sans nous rien dire, & nous en fimes autant.

Ce jour après avoir marché pendant sept heures, nous arrivames à une autre saline où je souffris un peu faute de bonne eau. Le 24 nous allames en quatre heures à Yegnidgè, village du territoire de Sivas. Je croyois que les troupes n'oseroient y faire des vexations ; elles s'y comportèrent cependant à-peu-près comme dans les autres endroits.

J'en témoignai ma surprise à Muhammed Aga. Il me demanda si les troupes n'en faisoient pas autant en France. Je répondis qu'elles s'en donneroient bien de garde ; qu'ayant une paie bien réglée du Roi pour leur subsistance, elles seroient punies sévèrement, si elles faisoient les moindres vexations chez les gens de la campagne. *Il n'en est pas de même en Turquie*, répliqua-t-il, *les Pachas sont obligés d'entretenir un certain nombre de trou-*

pes : ils retiennent leur ſolde, & par là ils ſe mettent dans la néceſſité de ſouffrir leur licence. Quelques-uns d'entre eux ne peuvent pas faire autrement, vû qu'ils ont peu de revenu & beaucoup de dépenſe à faire : d'autres dans l'incertitude de reſter long-tems dans les Gouvernemens que la Porte leur donne, ou pour mieux dire, qu'ils achètent fort cher, profitent du tems pour retirer ce qu'ils ont déburſé, & même pour s'enrichir s'il eſt poſſible. Ils ſont en un mot les deſtructeurs & non les protecteurs des Provinces.

Je logeai à Yegnidgè chez un Arménien qui me dit que les habitans hors d'état de payer les impôts ordinaires, & de fournir en même tems aux troupes qui paſſoient, des vivres & autres choſes qu'elles exigeoient gratis, avoient pour la plûpart abandonné leurs terres & leurs maiſons pour aller demander l'aumône dans les villes, ou pour voler & aſſaſſiner ſur les montagnes.

Le lendemain nous rencontrames deux Pachas qui alloient à l'armée. Ils étoient aſſez mal accompagnés,

n'ayant avec eux que leurs maisons peu nombreuses. Je demandai à Muhammed Aga de quelle ressource ils pouvoient être dans une guerre : il me répondit que la Porte donnoit souvent des ordres de marcher à l'ennemi, sans assigner de fonds pour les troupes, & que quelques Gouvernemens étant de peu de revenu, il ne falloit pas s'étonner s'il y avoit des Pachas qui alloient à la guerre sans fournir leur contingent.

Après cinq heures de marche, nous passames le reste de la journée & la nuit à Guevdin, où je logeai encore chez un Arménien qui me fit la même description de ce village, que celui du jour précédent m'avoit faite du sien. Les Turcs ont un proverbe, qui dit que par-tout où l'Osmanlu met le pied, il ne croît point d'herbe. Ils veulent dire que leurs troupes portent la désolation dans tous les endroits où elles se trouvent, soit au-dedans, soit au-dehors de l'Empire. C'est la raison pourquoi les beaux pays qu'ils possèdent, ne

ſont pour la plûpart ni habités ni cultivés.

Le jour ſuivant il paſſa dans ces cantons beaucoup de Janiſſaires & de Sipahis venant de différentes parties de la Natolie pour ſe rendre à Diarbekir, où l'on aſſembloit une armée pour s'oppoſer aux Perſans. Nous arrivames après trois heures de marche à Sivas.

CHAPITRE XLIV.

LA province de Sivas appellée auſſi pays de Roum, borde à l'eſt ſur quelques diſtricts de celles d'Erzeroum & de Diarbekir, au ſud ſur des parties de celles de Merache & de Karaman, à l'oueſt ſur des parties de la dernière, & ſur la Natolie, ayant au nord la mer noire. Elle eſt diviſée en ſept Gouvernemens, ſavoir, Sivas réſidence d'un Pacha, Amaſia, Bozavik, Djanik, Tchourim, Divrigui & Arebkir. Elle renferme dix-ſept forts, dont

quelques-uns ruinés, les autres sont en assez bon état.

La ville de Sivas (1), l'ancienne Sebaste, est située dans une plaine à l'ouest d'Erzeroum à 60 milles de Kaïserié (2). Sivas est de moyenne grandeur. Les murailles de pierre dont Kieï-Kubad le Seldjouki l'avoit enfermée, ont été ruinées par

(1) *Sivas* est suivant les Etvals à 61 d. 30 m. de long. sur 40 d. 10 m. de lat. suivant Ibni-Saïd à 56 d. 30 m. de long. sur 41 d. 40 m. de lat.

(2) *Kaïserié* ou Césarée de Capadoce, est suivant les Etvals à 60 d. de long. sur 40 de lat. suivant Ibni-Saïd à 56 d. 30 m. de long. sur 40 d. 30 m. de lat. Cette ville, autrefois lieu de résidence des Empereurs Grecs, est située sur le côté septentrional de la montagne d'Erdgiche ou d'Erdjasib. Elle a des jardins, des vignobles, de l'eau de source & un petit fort de pierres grises bâti auprès de la ville, dont la plus grande partie est hors des murs. La montagne d'Erdgiche, dont le sommet toujours couvert de neige se voit de fort loin, est remplie de villages du côté où est Kaïserié, & l'on y trouve beaucoup de serpents, qui, à ce que l'on prétend, y sont retenus par un talisman qui les empêche de s'en éloigner. Kara-Hisar * est à une journée de chemin à l'ouest de Kaïserié; Hadgi Bektache en est à deux vers le nord, & Sivas à quatre vers l'est.

* La forteresse noire.

Teïmour ; mais elle a un petit fort.

Kizil-Irmak, rivière appellée ainsi à cause que son eau est rougeatre, passe à une demi-lieue de Sivas. Suivant le Géographe Turc elle sort d'une plaine appellée Tchibuk-ovasi dans le canton de Kodge-Hisar (3), prenant son cours de l'est à l'ouest. Après avoir passé à Sivas, ensuite au sud de Kir-Chehre, * & puis sous le pont de Tchacheniguir, elle se rend à Osmandgik, d'où elle continue son cours par le canton de Hadgi-Hamsè, de même que par celui de Zeïtoun, passant sous un pont de bois auprès d'un bourg appellé Tchaï-Mahal. Elle passe ensuite par deux rochers entre Guedè-Kara & Guiourendè villages de la jurisdiction de Tourgan, & elle se jette dans la mer noire auprès de Basira, où il y a un petit fort nommé Bogaz-Kala. Son eau est saumatre. On n'en boit pas à Sivas

* La ville guise.

(3) Ce *Kodge-Hisar* est à l'est de Sivas. Il ne doit pas être confondu avec celui qui se trouve dans la Natolie à une journée à l'ouest de Tousia.

où il y a des ſources qui en donnent de bonne. Les arbres fruitiers y ſont rares à cauſe du froid.

Artik-abad, bourg appellé ainſi parce qu'il appartient à Artik Beg, eſt ſitué dans une plaine entre Sivas & Tocat. Dans la même plaine eſt un village nommé Paulus, dont les habitans ſont pour la plûpart Chrétiens.

A mon arrivée à Sivas Muhammed Aga me preſſa de prendre un logement chez lui, & s'offrit de me préſenter au Pacha. Dans la crainte que cela ne m'engageât à un trop long ſéjour, je le remerciai de ſa politeſſe, & jugeai plus à propos d'aller loger dans un Kiervanſeraï ; car outre que j'aurois la liberté de partir quand je voudrois, j'y ſerois plus à portée d'y trouver des voyageurs qui fiſſent la même route que moi : ainſi je quittai Muhammed Aga en lui témoignant ma reconnoiſſance du ſervice qu'il m'avoit rendu de me tirer de Divrigui, & de m'avoir garanti de tous les dangers que j'aurois courus ſur la route depuis cette dernière ville juſqu'à Sivas.

Après quelques momens de repos, j'allai voir Zarailu-Zadè, pour qui j'avois une lettre du Pacha de Diarbekir. Ce Beg, un des principaux du pays, étoit le véritable Pacha de Sivas : celui que la Porte y avoit envoyé, n'en avoit proprement que le titre. Zarailu-Zadè me reçut fort civilement, & après m'avoir fait quelques questions, plus par politesse que par curiosité, il demanda s'il pouvoit m'être utile à quelque chose. Je répondis que je lui serois bien obligé s'il me donnoit quelques lettres de recommandation. Il me les promit, & je me retirai. Un de ses Tchokadars vint deux heures après m'en apporter cinq ou six, dont une pour le Voïvode de Tocat. Ce fut la seule que je rendis, parce que je ne me trouvai pas dans le cas d'avoir besoin des autres.

J'avois déja arrêté des chevaux; & il ne me manquoit que des compagnons pour continuer ma route. De tous ceux que j'avois eus depuis Divrigui, il ne me restoit qu'un Tchaouche des Janissaires qui re-

tournoit à Constantinople, d'où il étoit venu pour les affaires de son Aga; & de plusieurs marchands qui devoient aller à Tocat, il n'y avoit que deux Arméniens qui fussent prêts à partir sur le champ. Les autres me dirent qu'ils étoient obligés de rester encore quelques jours à Sivas pour leurs affaires.

Les deux Arméniens vinrent m'offrir leur compagnie : pour plus de sûreté, je les priai de faire en sorte de trouver encore deux ou trois personnes qui voulussent nous suivre. Ils me répondirent que nous n'avions qu'à nous mettre en chemin pour voir bien-tôt augmenter notre troupe.

Sur cette assurance je partis le 27 au matin, & après neuf heures de marche j'arrivai à Kharkhin, où je campai dans une prairie au bord d'un ruisseau entre des montagnes. Ce lieu est un vrai coupe-gorge. Un vent violent qui s'éleva vers le soir avec une grosse pluie, nous incommoda beaucoup, & augmenta notre crainte en rendant la nuit plus sombre.

Après avoir dreſſé ma tente, je fis faire un grand feu pour nous éclairer & pour nous chauffer. Chacun ſe rangea autour, & l'on ſe mit à conter des hiſtoires pour réſiſter au ſommeil qui nous accabloit. Quelque tems après, le voiturier qui étoit allé ramaſſer du bois, revint en courant. Il nous dit que trois ou quatre Kiurds ſortis du fond du bois, l'avoient pourſuivi, qu'ils rodoient autour de nous, & qu'ils cherchoient à nous ſurprendre. La compagnie fut d'avis qu'il falloit abattre la tente & éteindre le feu, qui nous découvroit aux voleurs, en même tems qu'il nous empêchoit de les voir. Cela fait, nous nous reſſerrames tous dans un ſeul endroit, mimes les chevaux autour de nous pour les avoir ſous les yeux, & fimes pluſieurs décharges de nos armes à feu.

Une bonne partie de la nuit s'étoit paſſée de cette manière, quand nous entendimes de loin le bruit d'un Kiervan. C'étoit les marchands qui étoient reſtés après nous à Si-

vas. Notre départ les avoit déterminés à se mettre en chemin pour nous suivre. Pour leur indiquer l'endroit où nous étions, nous leur fimes des signaux avec du feu, & ils vinrent camper auprès de nous.

Notre nombre étant augmenté par leur arrivée, nous passames le reste de la nuit avec moins de crainte, mais toujours fort incommodés de la pluie & du froid. A la pointe du jour nous nous préparames à partir. Les derniers venus voulurent que nous attendissions que leurs bêtes fussent reposées. Ils ne s'étoient pas pressés de nous suivre, & nous ne jugeames pas à propos d'avoir pour eux cette complaisance ; ainsi ils furent obligés de décamper avec nous.

Nous passames la montagne des étoiles appellée par les Turcs Yildiz-dagui, la laissant à quelque distance de nous à la droite. Elle est à moitié chemin entre Sivas & Tocat. On la voit de fort loin, & on la distingue des autres montagnes par sa figure ronde & par sa hauteur. L'on y trouve des endroits char-

mans, où l'on se retire pendant les chaleurs de l'été. Il en sort plusieurs ruisseaux qui forment Yildiz-soui ou la rivière des étoiles. Nous traversames ensuite Tchamlu-Bel montagne couverte de pins, où les passans sont souvent volés & massacrés par les Kieleches, & après neuf heures de marche nous arrivames à Tocat.

CHAPITRE XLV.

TOcat (1) est de la province de Sivas, & situé dans un fond formé par plusieurs montagnes de terre rouge qui l'environnent. C'est une grande ville bien peuplée & assez jolie ; elle a des Mosquées, des Collèges, des Kiervanseraïs, des bains, quantité de jardins & de vignes. Il s'y fait un grand commerce, & le trafic des toiles des Indes enrichit ses marchands, qui vont les acheter à Basra pour les

(1) Le Kias place *Tocat* à 61 d. 30 m. de long. sur 41 d. 20 m. de lat.

vendre tant à Constantinople qu'ailleurs. On y travaille bien en cuivre. La ville n'a point de mur ; mais elle est couverte par un fort bâti sur un rocher escarpé & fort haut. Il sera parlé plus amplement ci-après de sa rivière. L'air est fort bon à Tocat ; le froid & le chaud y sont tempérés.

Le Tchaouche des Janissaires qui m'accompagnoit, me sauva de la visite des gens de la douane. Il leur dit que j'étois un Cheïk arabe qu'il menoit à son Aga, & respectant son grand turban, ils me laissèrent passer avec mon bagage sans me rien dire. Sa compagnie me fut utile dans cette occasion & dans la suite.

J'eus de la peine à trouver un logement à Tocat. Tous les Kiervanseraïs étoient occupés par les troupes, & ce ne fut qu'après avoir cherché long-tems, que le Tchaouche nous trouva deux chambres. Mon premier soin fut de chercher une compagnie pour Constantinople. L'on me dit qu'un Kiervan devoit partir dans deux jours pour cette ville ; mais qu'il me seroit dif-

ficile de trouver des chevaux; que tous les voituriers, excepté ceux qu'on avoit arrêtés pour le Kiervan, s'étoient enfuis de peur d'être pris par les gens de guerre, & que le Voïvode seul pouvoit me tirer de cet embarras.

J'allai le voir le lendemain, & en lui remettant la lettre de Zarailu-Zadè, je le priai de me faire trouver des chevaux. Il me le promit, & me retint à dîner. Pendant que nous étions à table, il vint une personne qui lui dit que les Persans faisoient des progrès, qu'ils s'étoient déja rendu maîtres de Kierkiouk, & qu'ils s'avançoient vers Mosul. Toute la ville de Tocat fut dans l'agitation. Quelques Officiers des Janissaires venus pour faire des recrues, y travailloient à force; mais ils ne réussissoient guère. La plûpart de ceux qui s'étoient engagés dans la première ardeur, s'en repentoient à mesure que la réflexion leur venoit, & sous divers prétextes, ils refusoient de marcher contre l'ennemi.

Un moment après que je me fus

retiré d'auprès du Voïvode, un des voituriers du Kiervan vint par son ordre m'offrir des chevaux au même prix qu'il en avoit loué à d'autres personnes, à condition cependant que je lui en donnerois la moitié d'avance, à quoi je consentis volontiers. Le Kiervan partit le 30. Je le suivis, & campai après six heures de marche à Terhal, appellé autrement Kalaï-Kiechan, du nom de son fort qui est bâti sur un rocher. Terhal est un gros bourg de la province de Sivas à cinq lieues à l'ouest de Tocat, à trois au nord de Zilè (2), & il est situé sur le grand chemin dans une plaine.

Je ne rendis pas au Gouverneur de ce lieu la lettre que Zarailu-Zadè m'avoit donnée pour lui. Elle me devenoit inutile; d'ailleurs, il étoit nuit quand j'y arrivai, & j'en partis avant le jour. Nous traversames le lendemain Tchenguellu-Bel, montagne couverte d'un bois épais où il y a beaucoup de danger,

(2) *Zilè* est un fort joli bourg à l'ouest de Tocat en tirant vers le sud. Il a au sud-ouest une grande plaine ouverte de tous côtés.

& nous allames camper dans une belle prairie plantée d'arbres, à six heures de chemin de Terhal. Dans cet endroit il n'y a qu'un vieux Kiervanseraï. Le premier d'Août j'allai en six heures à Amasia.

CHAPITRE XLVI.

AMasia (1), dont le district fait partie de la province de Sivas, est située dans un vallon entre des montagnes fort hautes. Elle a un mur & un fort que Kieï-Kubad le Seldjouki fit rebâtir. On y montre le Seraï d'Esfendiar. Plusieurs Princes y ont résidé autrefois, & l'on a appellé cette ville le Bagdad de Roum. Elle est passablement grande. Les maisons y sont assez jolies, les jardins en grand nombre, les fruits, & particulièrement le raisin, excellents, & le vin qu'on en fait est fort bon.

Les gens du pays disent que cette

(1) Le Resme place *Amasia* à 57 d. 30 m. de long. sur 45 d. de lat.

ville a été appellée Amasia, du nom d'une Princesse. L'on y voit un long chemin taillé avec des peines infinies dans le roc. C'est, à ce que l'on prétend, l'ouvrage d'un des hommes forts de l'antiquité nommé Ferhad. Celui-ci étant devenu amoureux, dit-on, d'une belle Princesse nommée Chirin, entreprit à sa demande cet ouvrage immense pour conduire des montagnes de bonnes eaux à Amasia. Il avoit presque fini son ouvrage, lorsqu'apprenant que sa maîtresse avoit accordé à un autre, qui n'avoit pas pris tant de peine, la récompense qui lui étoit promise, il se cassa la tête avec sa massue.

Amasia est à six journées de Sinob, à l'est en tirant vers le sud. Sa rivière * se forme à l'est de Karahisar. Prenant ensuite son cours par le vallon de Koïlu-hisar & par Niksar, elle passe au nord de Toçat sous un pont, d'où elle se rend à Amasia. Après être sortie de cette ville, elle s'étend du côté de Djanik & du Bazar de Tchar-Chenbè dans le canton d'Erim, d'où elle va se

* L'Iris des Anciens.

jetter dans la Mer noire. On s'appelle à Djanik l'eau de Tchar-Chenbè. Elle eſt augmentée auprès d'Amaſia par une autre rivière qui ſort d'entre les villages de la juriſdiction de Yuzdè-parè, & qui s'appelle Tcheukrek.

Dgebel-Djanik, montagne fort haute & eſcarpée, s'étend depuis Amaſia juſqu'aux environs de Trabiſoun ou Trebizond. On y trouve une eſpèce de marte, appellée par les Turcs Zerdeva. Les habitans de ces cantons en tuent beaucoup à la chaſſe, & font un grand commerce avec ſa peau, qui ſert de fourure. Sur le ſommet de cette montagne l'on voit un endroit où on a fait dans deux rochers des trous dans leſquels on a paſſé de grands anneaux de fer. Dans d'autres endroits on a taillé du roc des colonnes de la hauteur d'un homme.

On ne ſait pas au vrai à quel uſage ces anneaux & ces colonnes ont été deſtinés : mais il y a une tradition populaire qui dit, qu'avant qu'Alexandre (celui apparemment

qu'ils

qu'ils appellent Zul-karn[illegible],& non le Macédonien) eût ouvert le canal qui fait la jonction entre la mer Noire & la Blanche, la première de ces mers montoit jusqu'à cet endroit ; qu'on y avoit placé ces anneaux & taillé ces colonnes pour y attacher les cables des vaisseaux.

Tant du côté de Djanik que d'Amasia & de Niksar, les eaux de cette montagne sont excellentes, & l'air y est pur. Le canton appellé Tchemen-yaïlasi est un des plus beaux que l'on puisse voir pour passer l'été. Les Turcmans s'y retirent dans cette saison. La montagne est alors habitée comme s'il y avoit plusieurs villes. Les Turcmans sont fort nombreux dans la province de Sivas. Il y a aussi beaucoup de Turcs, de Grecs & d'Arméniens.

J'étois allé à Amasia avec un petit nombre de personnes détachées de la troupe, que nous avions laissé campée dans la plaine. Le lendemain on me dit que le Kiervan ne viendroit pas dans cette ville : ainsi je me remis en chemin avec ma compagnie, & après quatre heu-

res de marche je m'arrêtai à une maison de campagne dans la plaine de Marsivan ou Merzifoun, bourg à une journée au nord d'Amasia, & à l'ouest de la montagne de Tachan.

Le maître de cette maison étoit Emir, ou parent de Mahommed. Il nous raconta que quelques compagnies de Delibaches, révoltés contre je ne sais quel Pacha, à cause qu'il ne les payoit pas, faisoient beaucoup de mal dans ces quartiers; qu'ils étoient venus chez lui quelques jours auparavant, & qu'ils l'avoient forcé à leur donner deux cens piastres. Il ajoûta que nous voyant venir de loin, il avoit fait seller son cheval pour se sauver, de peur d'une seconde visite semblable à la première; mais qu'à notre approche nous ayant reconnus pour des voyageurs, il s'étoit rassuré. Il nous donna le logement gratis, à cause que nous étions des gens pacifiques; mais il nous fit payer fort cher tout ce dont nous avions besoin.

Le reste de la journée se passa à

parler de différentes choses. La conversation tomba à la fin sur la difficulté que nous avions eue ce jour de trouver le chemin. Je fus surpris d'entendre des personnes de la compagnie, gens de bon sens d'ailleurs, soutenir d'un ton assuré, que dans la plaine où nous étions il y avoit des esprits follets, & qu'il étoit arrivé à eux-mêmes, en y voyageant de nuit, d'en rencontrer sous des figures d'animaux, qui après les avoir écartés de leur chemin les avoient fait errer pendant toute la nuit.

Ce qu'ils disoient de leur égarement pouvoit être vrai ; mais ils n'en donnoient pas la véritable raison, qui est celle-ci, que cette vaste plaine n'ayant que des terres labourables & des prairies sans arbres ni maisons, est coupée par une infinité de chemins qui trompent souvent les voyageurs, même en plein jour.

Le Kiervan arriva le jour suivant. Nous ne fimes que deux heures de chemin, & campames dans une prairie, où l'eau étoit fort mau-

vaiſe. Les bêtes étoient à la vérité fort chargées ; mais elles auroient pû faire de plus grandes journées, ſi les voituriers par épargne ne leur euſſent retranché l'orge. Ils ſe contentoient de les laiſſer manger de l'herbe, & ils s'arrêtoient par-tout où ils en trouvoient de bonne.

Fâché de ce retardement je réſolus de m'en ſéparer dès que je pourrois le faire ſans danger. Cependant je partis avec le Kiervan le jour d'après, & ayant paſſé Hadgi-Kieui *, où il y a deux beaux Kiervanſeraïs, je campai à deux heures de chemin au-delà de ce bourg, après une marche de ſix heures. Hadgi-Kieui eſt au ſud-oueſt de Gumiche *, autre bourg qui eſt à trois journées d'Oſmandgik, à l'eſt en tirant vers le ſud. Dans le voiſinage de Gumiche l'on trouve à un gros village appellé Hamamlu *, des bains naturels.

* Hadgi-Kievi ſignifie le village du Pelerin.

* Signifie argent.

* Signifie plein de bains.

Les bêtes du Kiervan étoient pour la plûpart tellement rendues, qu'il reſta en arrière & n'arriva pas ce jour où il devoit s'arrêter. Ne pouvant plus ſupporter de telles

marches, je pris le parti de le quitter tout-à-fait, & je réussis à en détacher quelques personnes bien montées & bien armées. Le 5 nous primes les devans, & passâmes Direklu-Bel, montagne nommée ainsi de quelques étais qu'on a mis sous un gros rocher qui semble menacer de tomber sur le chemin.

Ce jour notre route fut long-tems entre des montagnes couvertes de bois, & fort dangereuses : mais ce qui nous donna de l'assurance pour franchir ce pas en si petit nombre, fut de voir continuellement des troupes en marche, d'où nous jugeames que les voleurs n'oseroient se montrer. Après six heures de marche nous arrivames à Osmandgik, bourg & jurisdiction du district de Tchouroum, qui fait partie du gouvernement de Kianguiri, à trois journées de chemin de Zilè, à l'ouest en tirant vers le sud, à l'est & au nord de Kaladgik, & au nord du gouvernement de Bozavik.

Le bourg d'Osmandgik a un fort bâti sur une montagne. Il est à deux

journées d'Amasia vers l'ouest, situé sur le grand chemin. L'on y voit un beau pont de pierre sur la rivière de Kizil-Irmak, qui passe tout auprès. Quelques-uns croient que le premier Prince de la famille des Empereurs Turcs régnans étoit originaire de ce bourg; mais d'autres prétendent qu'il étoit natif d'un endroit du même nom dans la Crimée, ou de ces côtés.

Le lendemain je fis huit heures de chemin, & je passai la nuit à Hadgi-Hamzè, village du district de Tchouroum. Le jour suivant je passai Kiepril-beli, montagne & forêt où il y a du danger, & ce jour je m'arrêtai après huit heures de marche à Tousia, me trouvant alors dans la Natolie.



CHAPITRE XLVII.

LA Natolie étoit autrefois bornée au nord par la mer Noire, depuis Eskiudar, que nous appellons Scutare, jusqu'à Trabizoun, à l'ouest par la mer Blanche, depuis Eskiudar jusqu'au cap de Tekier qui est vis-à-vis de l'isle d'Estanco, au sud encore par la mer Blanche, depuis le même cap jusqu'à Eskienderoun, & par la partie de la Syrie qui est entre Eskienderoun & Birè, à l'est par l'Eufrate depuis Birè jusqu'à Erzendjan ; de là sa frontière s'étend en ligne droite jusqu'à Trabizoun.

Depuis qu'elle a été conquise par les Turcs, elle a été resserrée dans des bornes plus étroites. Ses limites sont aujourd'hui, à l'est la province des Karamans & celle de Sivas, au sud la mer Blanche, à l'ouest le canal de Constantinople avec une partie de la mer Blanche, au nord la mer Noire. Elle est di-

visée en quatorze districts, qui sont Engouri, ou Angora, Aïdin, Boli, Tekiè, Hamid, Khudavendkiar, Sultan Eugni, Sarou-Khan, Kastemouni, Kara-Hisar, Karasi, Kianguiri, Kioutahya, Muntecha.

Kioutahya sa capitale est à trois journées de la ville neuve de Brusa, à l'est en tirant vers le sud, à une journée à l'ouest d'Uchak, à deux journées de Kara-Hisar, qui reste à l'est, & à deux journées au sud d'Eski-Chehre. Elle a été bâtie, à ce que l'on prétend, par Sultan Kirmian, dont le fils Gazi la donna à Khudavendkiar, l'an de l'hégire 783. Elle est située au pied d'une montagne, & son fort est bâti sur un haut rocher. Plusieurs Mosquées, Collèges, Kiervanseraïs & bains embellissent cette ville. Les jardins, les vignes, les promenades & les ruisseaux, qu'on y trouve en grand nombre, en rendent le séjour très-agréable. Sa plaine du côté du nord-est est une des plus riantes que l'on puisse voir, à cause de son égalité & de sa verdure. Une rivière appellée Poursak passe au milieu

de cette plaine, & va se joindre à la rivière de Sakaria auprès d'Eski-Chehre. A trois heures de chemin à l'ouest de Kioutahya, dans une plaine nommée Youndgelu, se trouvent des bains dont l'eau est tempérée. Plusieurs rigoles portant les unes de l'eau chaude, les autres de l'eau froide, & quelques-unes de l'une & de l'autre mêlées ensemble, parcourent cette plaine. Dans une de ces rigoles l'on voit une place de deux ou trois pieds en quarré, où l'eau chaude mêlée de sable sort de la terre en bouillonnant. Les personnes infirmes y entrent & se trouvent soulagées. A côté du bassin des bains est un trou bourbeux, où les malades se mettent aussi, & ils guérissent souvent de leurs maux.



CHAPITRE XLVIII.

JE reviens à Toussia, qui est une jurisdiction du district de Kianguiri, lequel se trouve entre les montagnes de Kious (1), d'Elkas (2), & de Boudènar, ayant pour bornes à l'est le district de Tchouroum, au sud celui d'Engouri, à l'ouest celui de Boli, & au nord celui de Kastemouni.

Kianguiri, principal lieu de ce district, est un gros bourg & un fort bâtis sur le côté méridional de la montagne de Kious. Une grande plaine s'ouvre au sud-ouest de ce bourg. Son fort qui est un ouvrage des Grecs, est sur un rocher d'un accès fort difficile. On a creusé dans

(1) La montagne de *Kious* qui court de l'est à l'ouest, partage ce district en deux parties. Cette montagne est couverte de sapins & de génevriers. Il en coule des ruisseaux de tous côtés.

(2) La montagne d'*Elkas*, qui ressemble à celle de Kious, borne ce district au nord.

le roc de grandes cîternes, où l'on defcend par des degrés taillés dans le roc même.

Deux rivières paffent dans la plaine; l'une eft appellée Kara-fou, ou l'eau noire; l'autre Adgi-fou, ou l'eau amère. L'eau de la première eft fort bonne, mais celle d'Adgi-fou eft amère comme fon nom l'indique. Elles fe joignent à deux lieues au-deffous de Kianguiri, & fe jettent dans Kizil-Irmak, à quelques heures de leur confluant.

Kianguiri fe trouve au milieu de ces deux rivières, à trois journées au nord d'Engouri, à deux à l'eft de Tcherkieche, à fix de Sinob, qui eft fon échelle. A quatre heures de chemin à l'eft de Kianguiri, & auprès d'un village appellé Touzlu * eft une colline fans la moindre verdure. En tel endroit que l'on creufe, on y trouve du fel pur. Les chevaux de ce diftrict font excellens, & on y nourrit un grand nombre de chèvres, qui donnent le tiftik ou le poil que les négocians Européens achètent pour l'envoyer dans leurs

* Signifie plein de fel, ou falé.

pays. On y fait auſſi de fort beau maroquin.

La ville de Touſia eſt petite. Elle eſt ſituée dans une grande vallée, au nord & à peu de diſtance de la montagne de Kious, à une journée au nord de Kianguiri. Elle a neuf bains, cinq ou ſix Kiervanſeraïs, & quelques Moſquées. Il lui vient d'aſſez bonne eau de la montagne d'Elkas, qui eſt derrière la ville. Outre cette eau il y a au milieu de la ville une bonne ſource appellée Tas-Bignari, ſur laquelle on a fait une fontaine. L'eau de cette fontaine ſe rend aux Tanneries, qui ſont en grand nombre dans cette ville. Le fruit y eſt fort bon, & en quantité.

Je partis de Touſia le lendemain de mon arrivée, & après avoir paſſé Dgivè-Bagleri *, endroit ſur une montagne où il y a du danger, j'arrivai à Kodje-Hiſar, gros bourg ſitué ſur le grand chemin dans un pays uni. Kodje-Hiſar a des Moſquées, des Kiervanſeraïs, des bains & un fort de terre ſéparé du bourg par des jardins, qui donnent beaucoup de bons fruits.

* Les vignes où il y a du vif argent.

La rivière de Douris paſſe tout auprès, au bas de Gueuk-Dagui, ou la montagne du ciel, que l'on trouve ſur le grand chemin de Touſia. Cette rivière prend ſa ſource dans le voiſinage de Kari-Bazari, ou le marché des femmes, à l'extrémité de la montagne de Kious. Elle coule de l'oueſt à l'eſt, & paſſe dans les plaines de Tcherkieche, enſuite à Korchounlu *, à Kodje-Hiſar & à Touſia. Elle ſe mêle avec Kizil-Irmak, auprès de Hadgi-Hamzè, bourg ruiné dans le voiſinage de Kargou, du canton d'Oſmandgik.

* Plein de plomb.

Je m'arrêtai ce jour à Umerlu, village à douze heures de chemin de Touſia. Le 9 ayant paſſé Karadgè-viran, village à l'oueſt de la juriſdiction de Boudjourva ſur le grand chemin dans un pays gras & excellent pour les ſemences, je pris gîte après neuf heures de marche à Karadjalar.

Les gens de ce bourg ont un ſecret particulier pour élever les chevaux, & pour cacher leurs défauts, en ſorte qu'ils attrapent facilement

ceux qui ne les connoissent pas. Ils sont aussi habiles voleurs que bons maquignons, d'où il arrive souvent qu'avant que l'on soit hors de leur territoire, l'on perd les chevaux qu'on achète d'eux. Je rencontrois tous les jours des Tatars & autres couriers dépêchés par la Porte, avec des ordres pour les Gouverneurs des Provinces. Pendant le peu de tems que je restai dans ce bourg il en vint plusieurs, qui par leur précipitation firent juger qu'ils portoient des ordres fort pressans.

Le lendemain j'allai en trois heures à Tcherkieche, bourg situé dans une grande plaine. On y trouve un petit fort de pierre, plusieurs fontaines & une petite rivière. Au milieu de la plaine est une colline couverte de sapins & de génevriers. Bouz-ouglou, gros village, est au bas de cette colline, à deux milles de Tcherkieche.

Le même jour je passai Hamamlu-Bogaz, autrement Tcherkieche-kiumbuti, jurisdiction subalterne composée de dix-sept villages, dans

un pays de montagnes & de vallées, entre Tcherkieche & Boli, sur le grand chemin. Des gens cachés entre les arbres nous tirèrent plusieurs coups de fusil, dont heureusement personne de la compagnie ne fut tué, ni même blessé. Nous en fumes quittes pour la peur, & après six heures de marche nous arrivames à Bayandir, village du district de Boli.

Dans ce village je trouvai un grand nombre de Janissaires chassés de Constantinople, ou qui avoient pris la fuite crainte d'un plus mauvais traitement. Quelques-uns se plaignoient du gouvernement, prétendant que l'Empire étoit perdu si on n'arrêtoit au plûtôt le desordre. D'autres par une prévention ordinaire aux Turcs, qui s'imaginent que les règnes de leurs Empereurs ne peuvent pas être heureux quand ils n'ont point d'enfans, disoient hautement qu'il falloit déposer Sultan Mahmoud pour remédier aux maux dont l'Empire étoit menacé.

Le jour suivant je fis sept heures

de chemin, & m'arrêtai à Gueredè. La jurisdiction de ce bourg dépend de Boli, & elle renferme soixante & dix-huit villages. Gueredè est à deux journées à l'est de Boli, entre cette ville & Viran-Chehre, ou la ville ruinée. Il est situé dans une plaine unie, qui s'ouvre au sud de la montagne d'Eren. Il a quatre quartiers, deux Mosquées, plusieurs Kiervanserais & un bain.

Sa rivière vient de la montagne d'Ala. Elle passe par les jurisdictions de Chihab-eddin & d'Oulak, & sépare les districts d'Engouri, de Kianguiri & de Kastemouni les uns des autres. Dans le voisinage de Gueredè sont deux petits lacs appellés l'un Kara-gueul, ou le lac noir, celui-ci est à l'ouest; l'autre appellé Touzlu-gueul, ou le lac salé, est à l'est. Le maroquin qui se fabrique dans ce bourg est en réputation.

Le jour d'après je vis sur la montagne & dans la plaine le long du chemin, quantité de pierres qu'on auroit prises pour des morceaux de colonnes. Les unes étoient debout,

les autres couchées à terre. Des inscriptions en caractère grec & des croix me firent juger que ce devoit être des tombeaux des anciens Chrétiens de ce pays. Après avoir marché pendant douze heures j'arrivai à Boli.

Le district de Boli est borné à l'est par celui de Kastemouni, au nord par la mer Noire, à l'ouest par Kodja-Ili, au sud par le district de Khudavend-kiar. Boli, la capitale, éloignée de Constantinople de six journées, est située dans une plaine, qui est bornée au nord & à l'est par des montagnes. C'est une ville ouverte qui a quatre Mosquées, plusieurs Kiervanseraïs, trois bains & des Thermes. Une petite rivière y passe. Elle vient des montagnes de Moudreni, & se jette dans la mer Noire, entre Gueul-Bazar & Hisar-Eugni.

L'on trouve près de Boli un lac & deux fontaines. L'eau de l'une de ces fontaines se pétrifie : celle de l'autre dissoul la pierre, ce qui oblige à la recevoir dans des auges de bois. Trente-deux villages dé-

pendent de cette ville. Dans quelques-uns de ces villages il croît une sorte de noisetier, dont le fruit appellé Fisti-Funduk a le goût d'amande.

Les montagnes de ce district surpassent en hauteur toutes celles de la Natolie, & Ala-dag * est la plus haute de toutes. Elles sont couvertes de sapins, de génevriers, de chênes, de platanes, & d'autres sortes d'arbres qui forment de grandes forêts. On y trouve aussi quantité d'arbres fruitiers, surtout des noisetiers & des chataigniers. Ce district est arrosé de plusieurs rivières, dont les principales sont celles de Milan, de Viran-Chehre, de Guerredè, de Filias, de Derbend & de Moudreni. Le 13 je descendis d'abord des montagnes rapides; ensuite je traversai une grande forêt. Un orage affreux augmenta la difficulté de notre marche, & plusieurs torrens coupoient le chemin. Le premier que nous rencontrames, étoit le plus gros & le plus rapide. Un accident nous y arrêta tout court, & manqua de nous faire re-

* La montagne de différentes couleurs.

tourner ſur nos pas. Quelques perſonnes qui couroient la poſte étant arrivées avant nous, voulurent paſſer. L'eau renverſa leurs chevaux, & ils furent en danger de périr.

Nous ne ſavions quel parti prendre. Quelques-uns de la compagnie étoient d'avis de retourner à Boli: d'autres vouloient que nous reſtaſſions dans cet endroit juſqu'à ce que l'eau fût diminuée. L'un & l'autre de ces partis avoit ſes inconvéniens. Un Sipahi qui connoiſſoit le pas mieux que les autres, nous détermina enfin à tenter le paſſage. Il entra le premier dans le torrent: nous le ſuivimes & gagnames, mais avec beaucoup de riſque, l'autre bord de la ravine.

Nous paſſames plus facilement les autres torrens, & continuant notre route nous arrivames après douze heures de marche à Duztchè, village à l'extrémité occidentale du diſtrict de Boli. Ce jour je rencontrai beaucoup de troupes qui alloient à l'armée. La compagnie du Tchaouche des Janiſſaires me fut encore utile dans cette occaſion. L'on

respectoit son gros turban, à la faveur duquel je passai tranquillement.

Le lendemain j'allai en douze heures à Khandek, bourg à l'extrémité septentrionale du district de Khudavend-kiar. Sultan Orkhan ayant donné à son fils Murad, surnommé Khudavendkiar, le gouvernement de Brusa, ce district fut appellé ainsi. Il a pour bornes à l'est celui de Kioutahya, au sud celui de Magnisia, à l'ouest celui de Karasi avec le golfe de Mudaïnè & Kodja-Illi, au nord une autre partie de Kodja-Ili, & le district de Boli.

Ak-Yasi est une de ses jurisdictions, dont Khandek est le principal lieu. Les terres de ce côté sont fort grasses, & les pluies avoient tellement gâté les chemins, que les chevaux n'y marchoient qu'avec beaucoup de peine, s'enfonçant dans la boue jusqu'à mi-jambe. Deux des miens restèrent en chemin.

Le jour suivant je passai la rivière de Sakaria sur un pont de bois qui étoit en fort mauvais état. La Porte

avoit donné ordre de réparer & d'élargir les chemins pour le transport de l'artillerie qu'elle envoyoit à l'armée sur la frontière de la Perse. L'on travailloit pourtant avec diligence, & un grand nombre d'ouvriers étoient occupés à raccommoder ce pont.

Ce jour ma marche fut de neuf heures, & mon konak à Katirdgikieui*, village du district de Kodja-Ili. Le lendemain je passai le long du lac de Sapandgè, & arrivai en quatre heures à ce bourg, d'où j'allai le 17 en sept heures à Izmid.

* Le village des Muletiers.

Le 18 je suivis le bord de la mer, laissant Taouchandgik à côté, & après neuf heures de marche je couchai à Guegnebizè. Le jour d'après je continuai ma route par Pendik, Kartal & Kadikieui ou Calcedoine, & je me trouvai après neuf heures de marche à Eskindar, d'où je me rendis le même jour à Pera.

CHAPITRE XLIX.

Motifs de la guerre qui a commencé l'an 1743 entre les Turcs & les Persans.

COmme dans ma relation j'ai souvent parlé des mouvemens qui ont précédé la dernière rupture entre les Turcs & les Persans, je crois qu'on ne sera pas fâché de voir ici les motifs de cette guerre.

On étoit persuadé en Orient que les intrigues d'Ahmed Pacha avec Nadir Chah en étoient la véritable cause. La Porte jalouse du grand pouvoir que ce Pacha avoit acquis, & fâchée de ne pas trouver en lui la soumission qu'elle exige de tous ses sujets, avoit fait plusieurs tentatives pour lui ôter le gouvernement de Bagdad, & elle y avoit enfin réussi.

Peu de tems après des motifs de crainte la firent consentir à son re-

tour à Bagdad, & tout ce qu'elle avoit fait depuis pour l'en tirer avoit été inutile. Il s'y étoit maintenu malgré elle. Il avoit même forcé le Grand Seigneur d'ajoûter à son gouvernement de nouveaux districts, & par-là d'augmenter considérablement sa puissance, qu'il exerçoit presqu'en Souverain depuis Mardin jusqu'au golfe Persique.

Ali Pacha qui se trouvoit grand Vezir pour la seconde fois, croyoit avoir à se plaindre de lui. Les Turcs pardonnent peut-être plus difficilement qu'aucune autre nation. Aussi ce Vezir chercha-t-il toutes les occasions de rendre Ahmed Pacha suspect & odieux, insinuant continuellement à Sultan Mahmoud, que ce Pacha étoit rébelle à ses ordres, qu'il trahissoit la Religion & l'Empire, qu'il sacrifioit les intérêts de son Maître aux Kizilbaches, & qu'il avoit des liaisons secrètes avec Nadir Chah.

Ces insinuations qui s'accordoient avec des plaintes antérieures & souvent réitérées, ne manquèrent pas de produire l'effet que le

Vezir s'étoit proposé. Il eut donc ordre de prendre des mesures pour remédier au mal. La première démarche qu'il fit, fut de faire nommer Ahmed Pacha Gouverneur de Damas, dans la vûe de le tirer de Bagdad : mais ce Pacha persuadé qu'il y alloit de sa vie s'il quittoit ce gouvernement, trouva des prétextes pour y rester, & bientôt après le moyen de s'y faire continuer.

Ces mesures étant rompues, le Vezir s'adressa, à ce que l'on prétend, à Osman Pacha, Muhafiz, c'est-à-dire, Gouverneur de la citadelle de Bagdad ; à qui il promit la place d'Ahmed Pacha, s'il pouvoit en débarrasser la Porte d'une façon ou d'autre. Je ne puis pas dire si ce fut la crainte ou l'amitié qui l'empêcha d'accepter la commission. Le Vezir fâché de ne pas trouver Osman Pacha disposé à entrer dans ses vûes, envoya à Ahmed Pacha un ordre de lui faire couper la tête. Ce dernier ignoroit la véritable raison de cet ordre. Il en fit confidence à Osman Pacha, & en même-tems il l'assûra qu'il n'étoit nullement

nullement d'humeur de l'exécuter. Osman Pacha pénétré de reconnoissance s'ouvrit alors sur le secret de la commission qu'il avoit reçue du Vezir.

Ahmed Pacha connoissant par là qu'il avoit à faire à un homme capable de tout entreprendre pour le perdre, se détermina dès ce moment à mettre en œuvre ses dernières ressources pour prévenir la malice de son ennemi. Il dépêcha sécrètement un homme de confiance à Nadir Chah pour l'engager à abandonner son entreprise sur les Lezguis, & à tourner ses armes contre les Turcs, lui faisant entrevoir la facilité qu'il trouveroit dans la conquête de Kierkiouk, de Mosul & de Diarbekir.

Ce fut à cette occasion que Nadir Chah dit à ses Courtisans : Ahmed Khan (1) Gouverneur de Bagdad est plus grand que moi. Il a si bien sû ménager ses intérêts, qu'il

(1) En lui donnant la qualité de Khan, plûtôt que celle de Pacha, il vouloit faire sentir qu'il ne le regardoit pas comme un sujet du Grand Seigneur.

s'eſt rendu comme indépendant de ſon véritable maître, ſans ſe mettre dans le cas de recevoir la loi de moi. Il nous tient tous deux chacun dans une main, & il trouve le ſecret de nous réduire à faire tout ce qu'il veut.

Les deux Ambaſſadeurs de Perſe qui arrivèrent peu de tems après à Bagdad, ſignifièrent à Ahmed Pacha que leur Maître étoit dans le deſſein de faire un pélerinage à Imam Ali & aux autres lieux de dévotion des Perſans, & qu'il alloit envoyer devant quatre Khans avec des troupes pour s'aſſurer des paſſages. Cet arrangement ne plut pas à Ahmed Pacha. Il renvoya les Ambaſſadeurs, en leur joignant ſon gendre Muhammed Kihaya, qu'il chargea de lettres pour Nadir Chah & de préſens magnifiques, dont faiſoient partie dix beaux chevaux couverts d'or & de pierreries.

Enſuite il déclara en plein Divan que Nadir Chah lui avoit fait ſçavoir ſa réſolution de rompre avec la Porte, & il dépêcha auſſi-tôt ſon Tatar Topal Sadik à Conſtantino-

ple, pour porter cette nouvelle au Grand Seigneur. Ce Tatar avoit ordre de publier par-tout où il pafferoit, que les Perfans étoient en marche pour venir faire le fiège de Bagdad.

Ahmed Pacha, pour convaincre le Public de la vérité de cette nouvelle, fit toutes les démarches d'un Gouverneur qui craint un fiège. Tous ceux qui n'avoient pas moyen de fe pourvoir de vivres pour une année, eurent ordre de fortir de la ville. Yahya Aga fut envoyé avec le Juif Mouchi à Hilla pour acheter dans ce canton & dans le pays de Hachekiè des provifions, avec ordre de les faire tranfporter en diligence à Bagdad.

Ces mouvemens furent la première caufe des defordres que je trouvai dans ma route. Ceux que firent les Perfans pour feconder les vûes d'Ahmed Pacha, augmentèrent encore les troubles. La première chofe qui me convainquit de leurs hoftilités fut la fuite des Gouverneurs de Zenguabad, de Kara Teppè, de Touz-Khurma & d'au-

tres lieux, qui m'ayant joint dans la route se sauvèrent à Kierkiouk.

Ils rapportoient que les Persans avoient arrêté Guentche Muhammed Aga, Gouverneur de Mendeli, & avoient enlevé dans leurs cantons les récoltes & les bestiaux; que ces actes d'hostilité les avoient obligés de se réfugier à Bagdad pour en donner avis à Ahmed Pacha; mais qu'on les avoit chassés de cette ville, avec ordre de retourner chacun à son gouvernement. Ils aimèrent cependant mieux se mettre en sureté à Kierkiouk, que de rester à la merci de l'ennemi.

J'appris dans cette ville que les Persans avoient commis d'autres hostilités sur la frontière du côté de Kara Tcheulan; que quatre Khans qui commandoient deux corps de troupes séparés, étoient déja arrivés, deux à Bacoba, les deux autres à Chehreban, & qu'ils s'avançoient vers Bagdad. La première conversation que j'eus à Mosul avec le Kihaya Seïfi Beg, me confirma tout ce que j'avois ouï dire des motifs de cette guerre.

Ne jugeant point à propos d'entrer dans un trop grand détail de ce que j'avois vû & entendu dans la route, je m'étendis ſur l'expédition de Nadir Chah dans l'Inde. Quand je lui racontai que ce Roi étoit redevable de ſa réuſſite dans ce royaume à la trahiſon de Nizam-ul-Mulk, *N'y auroit-il pas*, dit-il, en m'interrompant, *parmi nous un ſecond Nizam-ul-Mulk, qui trahit le Grand Seigneur, & fait venir ce Roi contre nous? Je ſuis*, lui répondis-je, *trop peu au fait de vos affaires pour en avoir connoiſſance. Il ne ſe peut pas*, répliqua-t-il, *que vous n'en ſachiés quelque choſe; pour moi je ſuis perſuadé qu'Ahmed Pacha eſt le véritable auteur des malheurs qui ſont prêts d'arriver.*

Pendant mon ſéjour à Diarbekir on apprit que les Perſans, au nombre de quarante mille hommes, avoient formé le ſiège de Bagdad, & cette nouvelle embarraſſa fort Ali Pacha. Il avoit ordre d'aller les attaquer par-tout où ils commenceroient les hoſtilités, & il ſe trouvoit ſans troupes. Tout ce qu'il

put faire alors fut de dépêcher sur le champ des Tatars à la Porte pour en donner avis, & aux Pachas destinés à former son armée, pour leur ordonner de lui amener promptement du secours, sous peine de perdre leurs dignités.

C'est en conséquence de ces ordres que les troupes que je rencontrai depuis Sivas jusqu'à Eskiudar, s'étoient mises en marche. L'on disoit hautement dans la Natolie que les desordres de l'Empire ne devoient être attribués qu'à l'inimitié qui subsistoit toujours entre le Grand Vezir & Ahmed Pacha; qu'on avoit fait périr tout récemment à Constantinople plus de sept cens personnes, pour avoir osé parler avec trop de liberté sur cette affaire, & que l'on chassoit tous les jours des Janissaires de cette capitale, crainte d'une rébellion.

CHAPITRE L.

A Mon arrivée à Péra je trouvai les maiſons des Francs fermées. La peſte qui y faiſoit beaucoup de ravage cette année, les avoit diſperſés dans les villages. Monſieur Carlſon Envoyé de Suède m'offrit une retraite : je paſſai huit jours avec lui à Domuz-deirè *, village auprès de la mer noire, & tout le mois de Septembre à ſa belle maiſon de Bellegrad.

* La vallée des cochons.

Pendant ce tems il arriva de fréquentes nouvelles des progrès des Perſans. La Porte fit enfin partir un Prince que l'on diſoit de la famille des Saféviens (1). Le Grand

(1) C'eſt le nom que l'on donne en Perſe aux Princes deſcendans de Cheïk-Safi, & dont le dernier étoit le malheureux Chah Tahmas, que Nadir Chah déthrôna. On auroit été fort mal reçu dans ce pays, ſi en parlant d'eux on les eût nommés Sofis. J'ai ci-devant donné la vraie ſignification du mot de Sofi, & l'on verra par-là qu'il n'eſt pas applicable à des Princes régnans.

Seigneur lui avoit promis du secours pour l'aider à monter sur le thrône de ses ancêtres, & il fit passer beaucoup de troupes d'Europe en Asie. Le grand Vezir devoit même commander l'armée; mais Ahmed Pacha réussit encore cette fois à le faire déposer. On l'envoya en exil à l'isle de Metelin, & Hasan Pacha, Aga des Janissaires, fut mis à sa place quelques jours avant mon départ.

Le 3 Octobre je m'embarquai sur un bâtiment de Marseille, & le même jour nous mimes à la voile. Le lendemain nous passames sur le soir les isles de Marmara, ou Mermerè, comme prononcent les gens du pays, & nous arrivames le 5 aux Dardanelles. C'est au Château de l'Asie que se fait la visite des bâtimens qui partent de Constantinople. J'allai à terre pour voir le Simoïs. Il faut assurément que les Grecs aient été fort dans l'usage de grossir les objets, puisqu'ils ont fait de ce petit ruisseau un fleuve.

Nous remimes à la voile le 7, & le lendemain nous passames les der-

niers Châteaux, l'isle des Lapins, Ténédos & cap Baba. Le jour suivant & pendant la nuit nous passames Metelin & Scio, le 10 les isles d'Ipsera, de St. Georges, d'Andros, de Negrepont, & pendant la nuit Jura, Zea, l'Isle longue, Saint-George d'Arbora & Ternie. Le 11, après avoir laissé derrière nous Serfou & Sifante, nous mouillames vers le midi à Argentiere.

Cette isle est petite & pleine de rochers. Elle produit à peine de quoi nourrir ses habitans, quoiqu'ils soient en fort petit nombre. Il n'y a que quelques Grecs & autres gens ramassés dans un seul lieu, auquel ils donnent le nom de ville assez mal à propos. L'on y mouille à une petite distance de la terre sur un fond de sable, & l'on peut pour plus de sureté étendre des grelins pour amarer les bâtimens. La rade est d'autant plus commode, que les isles qui la ferment laissent plusieurs passages pour entrer & pour sortir avec différens vents. Il y a un Consul François, qui prend un droit sur les bâtimens de sa Na-

tion, quand ils y font des provisions. Le Roi des deux Siciles y a aussi un Consul.

Les vents contraires nous y retinrent jusqu'au 19. Ce jour vers le midi nous levames l'ancre, passames les isles de Milo & de Policandre, le lendemain l'Antimile & les Ananes, le jour suivant le cap Saint Ange, le Serigue & le Serigotte. Un vent orageux du sud-ouest nous obligea de faire des bordées pendant deux jours, après quoi nous eumes un jour de calme. Le 25 & le lendemain nous fimes route avec un bon vent, auquel succéda un calme de trois jours. Il fut suivi de vents contraires, qui continuèrent pendant quatre jours, & nous firent tomber vers les 34 degrés de latitude. Le 2 de Novembre, environ à quatre heures du matin, nous vimes une éclipse totale de lune.

Les deux jours suivans nous eumes un bon vent, quoique petit, avec lequel nous fimes route vers Malte. Après un jour d'interruption il reprit le 6, & devint frais. Ayant laissé derrière nous la Lampedouse

& la Linouſe, nous nous trouvames le lendemain au matin vis-à-vis de la Pantelerie : alors le calme ſurvint, puis le vent contraire, qui nous mit dans la néceſſité de faire des bordées pendant toute cette nuit. Le 8 au matin nous nous trouvames ſous Gallipoli, ville ſur la côte de Barbarie : mais ne pouvant doubler le cap Bon, à cauſe du vent contraire qui renforçoit de moment à autre, nous primes le parti de faire route en arrière pour prendre port à la Lampedouſe, où nous mouillames le 9 vers midi.

Quoique le port y ſoit aſſez grand, il n'y a de bon mouillage que pour huit ou dix bâtimens, à cauſe que l'eau eſt trop baſſe dans les autres endroits. Dans le fond, vis-à-vis de l'entrée, eſt un vieux Château ruiné. L'Iſle n'a point d'autre habitation qu'un Hermitage, où l'on voit une petite Chapelle dédiée à la ſainte Vierge, & le Tombeau d'un Murabit (1) nommé Beni Muba-

(1) *Murabit* eſt un mot Arabe qui ſignifie une perſonne qui s'attache à un endroit pour y ſervir Dieu uniquement, & pour prati-

rek, l'un & l'autre taillés dans le roc.

Cet Hermitage appartient aujourd'hui à un Prêtre Maltois, qui dessert la Chapelle. Il a aussi soin de tenir la grotte du tombeau bien propre, & d'y faire brûler une lampe. Ce n'est même qu'à cette condition qu'il y est souffert par les Turcs & par les Barbaresques, comme il paroît par des Patentes accordées à l'Hermite par un Capoudan Pacha, & par les Begs d'Alger & de Tripoli.

Frère Antoine Sicilien, qui dans l'absence du Prêtre étoit dépositaire de ces Patentes, me les montra. Je ne pus m'empêcher de lui dire, qu'à mon avis il valoit mieux abandonner l'Hermitage que de le conserver en partageant son service entre la sainte Vierge & le Murabit. Peut-être l'auroit-on fait il y a long-tems, si on n'avoit été retenu que par la dévotion.

quer des austérités pendant toute sa vie. On a corrompu la prononciation de ce mot, & faute de savoir sa vraie signification l'on s'en sert parmi nous comme d'une injure quand on dit, *c'est un vilain Marabou.*

Les terres de l'Isle sont bonnes. Celles que l'Hermite cultive produisent du bled & de l'orge, qu'il vend aux vaisseaux qui y touchent. Il nourrit des bœufs, des ânes; des moutons, des chèvres & des cochons. L'on trouve aussi dans l'Isle du sanglier & beaucoup de lapins. La pêche y est fort abondante. Les vaisseaux qui y relâchent en assez grand nombre laissent tous quelque chose à l'Hermite, soit en argent, soit en provisions. Frère Antoine m'avoua même qu'il arrivoit souvent que de bonnes ames Mahométanes, attirées par la dévotion au tombeau de Beni Mubarek, laissoient des aumônes pour l'entretien de sa lampe.

Le gros tems obligea plusieurs bâtimens François d'y relâcher pendant le séjour que nous y fimes, entr'autres une tartane venant de Tripoli de Barbarie. Le Capitaine nous apprit que les Tripolitains avoient pris depuis peu un vaisseau Vénitien en mer, & dans leur port deux bâtimens Napolitains.

Le 23 nous fimes des efforts pour

faire route, mais en vain. Nous ne pumes jamais doubler le cap du Ponent de l'Isle, à cause que le vent du sud nous jettoit toujours sur la côte, & nous fumes obligés de rentrer. Le 25 nous sortimes pour la seconde fois, fimes route avec un vent de sud-est, & après avoir doublé le cap Bon nous nous trouvames le 27 au matin en calme. Le vent s'étant levé sur le soir, nous découvrimes la côte de la Sicile, & le lendemain nous passames à l'entrée de la nuit le cap Carbonara, rangeant pendant toute cette nuit la côte d'est de la Sardaigne.

Cette Isle est bordée de tours, où l'on fait le soir des signaux de feu, quand on a vû des bâtimens sous la côte, apparemment pour avertir les habitans d'être sur leurs gardes contre les Barbaresques qui y font quelquefois des descentes. On y pêche beaucoup de thon & de corail.

Nous fumes trois jours sous cette côte. Les vents de terre qui souffloient pendant le jour étoient trop

foibles pour nous faire avancer beaucoup, & les calmes nous arrêtoient pendant la nuit. Le 2 de Décembre, après avoir passé l'Isle Tolara, nous essayames d'entrer dans le canal qui sépare la Sardaigne de la Corse; mais nous y rencontrames un vent de sud-ouest, qui nous força de ranger la côte orientale de la Corse.

Il survint ensuite un calme, qui vers le soir fut suivi d'un vent de nord-est, à la faveur duquel nous entrames le lendemain dans le canal & passames à la vûe de Bonifacce, ville située sur la côte méridionale de la Corse. Elle a un château & un bon port. Le jour suivant le vent se tourna au sud, & nous quitta peu à peu tout-à-fait.

Au lever du soleil nous vimes autour de notre bâtiment une troupe de poissons monstrueux, appellés par les Provençaux Mulas. Le bruit qu'ils faisoient en soufflant l'eau par leurs narines me fit peur. Etant sorti sur le pont pour demander ce que c'étoit, je les vis s'élever de tems en tems sur l'eau, &

montrer une partie de leur dos. Le Capitaine me voyant étonné de leur grosseur, me dit que je n'en voyois pas la moitié. Il m'assura même qu'il y en avoit de la longueur d'une galère.

Le 5 le vent de nord-ouest nous obligea de monter vers le cap Corse. Il se tourna le lendemain au nord, & nous découvrimes le jour suivant la côte de Villefranche. Le calme survint après, & dura jusqu'au soir du 8. Il fut suivi d'un bon vent, qui nous fit passer le 9 les Isles d'Hierres & Toulon. Dix vaisseaux de guerre Anglois étoient à l'ancre à ce premier endroit, & nous en vimes un sous les voiles à l'entrée de la rade.

Le calme revint pendant la nuit. Le lendemain nous gagnames la hauteur de l'isle de Riou en remorquant; mais le vent de nord-ouest reprit alors, & nous fit tenir la bordée sur la Sciotade. Quatre vaisseaux de guerre Anglois étoient sous les voiles devant nous. Le plus avancé tira un coup de canon pour nous faire amener. Ensuite un

Officier vint dans un canot & demanda notre Patente. Quand on lui dit qu'elle étoit brute, il la prit avec beaucoup de précaution, la lut & s'en alla. Ces quatre vaisseaux faisoient route vers les isles d'Hierres.

Nous fimes des bordées toute la nuit, & le jour suivant vers le soir nous mouillames à Pomeguès. Un autre vaisseau de guerre Anglois étoit à l'ancre au milieu de cette rade, à ce que l'on disoit pour faire des provisions. Je me rendis le 12 aux Infirmeries pour faire ma quarantaine.

CHAPITRE LI.

NOtre Patente étoit aussi brute qu'elle pouvoit l'être, parce que nous étions partis de Constantinople dans un tems que la peste s'y faisoit sentir vivement; ainsi ma quarantaine fut de trente jours, pendant lesquels on me parfuma trois fois. Ceux qui venoient de

divers ports de l'Italie, même de Malte, où l'on est extrêmement rigide sur la santé, étoient aussi obligés de faire une quarantaine, à la vérité moins longue, à cause de la maladie contagieuse qui régnoit en Sicile.

J'entrai dans Marseille le 11 Janvier 1744, & j'en partis le 10 Février. A quelque distance de cette ville est un Bureau des Fermes où l'on me retarda plus de trois heures. Aucun Rahdar de la Perse, de l'Arabie ou de la Turquie ne m'avoit fait tant de chicanes que les Commis de ce Bureau m'en firent. Ils mirent mes hardes en desordre, déchirèrent des paquets de lettres & voulurent dresser un procès verbal sur quelques chemises & mouchoirs neufs que je portois dans mes coffres; mais ils les laissèrent passer après beaucoup de difficultés, disant qu'ils me faisoient une grace.

Le 17 j'arrivai à Lyon, & je vis le lendemain l'Infant Dom Philippe, qui y étoit venu de Savoie pour se rendre en Provence. Il y

eut à cette occasion dans toute la ville des illuminations, des fêtes & d'autres réjouissances. De plusieurs harangues qu'on lui fit, celle des Comtes de Lyon fut la plus courte & la plus applaudie.

Je partis le 23 avec la diligence, & arrivai le 28 à Paris.

CHAPITRE LII.

COmme je n'ai eu dessein que de rendre compte de mon voyage, & des principaux événemens arrivés pendant mon séjour en Orient, j'aurois pû terminer ici ma Relation : mais on m'a fait sentir qu'une idée générale des opérations de Nadir Chah dans la dernière guerre contre les Turcs, étoit absolument nécessaire pour que ma narration ne laisât rien à desirer au Lecteur ; c'est pourquoi, en attendant des Mémoires plus détaillés, je rapporterai ici en gros ce que j'ai appris depuis mon retour de

Conſtantinople de plus remarquable de la fin du règne de ce Prince.

On doit ſe rappeller que dans l'année 1743 tout étoit en trouble dans les Etats du Grand Seigneur à cauſe des hoſtilités des Perſans, qui avoient fait une irruption dans l'Irak Arabe. Baſra & Bagdad furent inveſties preſqu'en même-tems, la première par un corps de trente mille Perſans, qui joints aux Tribus des Arabes de ces quartiers, tinrent la place aſſiégée pendant quatre mois entiers. Ils s'emparèrent d'abord du fort de *Gurdilan*, qui eſt de l'autre côté de la rivière vis-à-vis de *Baſra*. Enſuite ils ſaccagèrent *Sibiliat*, *Seradgi*, & les autres villages de ce canton, où ils maſſacrèrent les hommes & firent eſclaves les femmes & les enfans. Les villages du territoire de Bagdad ſubirent le même ſort : tout y fut ravagé par les Arabes ou par les Perſans, qui au nombre de quarante mille hommes vinrent occuper les environs de cette ville : mais dès qu'Ahmed Pacha eut reçu la nouvelle de la dépoſition de ſon en-

nemi Ali Pacha, avec promeſſe de n'être point inquiété par la Porte ; il trouva moyen de faire rentrer les Arabes dans le devoir, & de ſe débarraſſer des Perſans, qui après avoir levé le ſiège de Baſra & celui de Bagdad, ſe retirèrent hors des pays de ſon gouvernement.

Cependant Nadir Chah par ces entrepriſes en étoit venu à une rupture ouverte avec le Grand Seigneur, qui de ſon côté avoit donné par-tout des ordres aux troupes de marcher vers les frontières, pour faire tête à ce dangereux ennemi. Le fort de la guerre ſembloit devoir ſe porter vers les provinces ſeptentrionales, où les armées de part & d'autre s'aſſembloient, celles du Grand Seigneur du côté d'Erzeroum, ſous le commandement de *Hammal Ouglou*, & à Diarbekir ſous celui de *Serkhoche* Ali Pacha. Les troupes Perſannes qui avoient aſſiégé Baſra & Bagdad eurent ordre de marcher à Moſul, pour s'avancer de là juſqu'à Diarbekir, tandis que Nadir Chah à la tête d'une nombreuſe armée marchoit à Van,

dans le dessein de pénétrer par là dans les Etats du Sultan.

C'étoit ainsi qu'il avoit réglé le plan & les opérations de la guerre, se proposant d'attaquer les Turcs en même-tems par deux différens côtés, avec espérance de pousser ses conquêtes jusqu'à Constantinople, projet qu'il avoit formé depuis long tems, comme il a paru par ce que j'en ai rapporté ci-devant à l'occasion de Chah Abbas : mais le succès ne répondit pas à ses vastes desseins. L'armée destinée à agir dans le pays de Dgezirè * s'étant avancée jusqu'à Mosul, fut arrêtée par le siège de cette place, qu'on avoit eu le tems de mettre en état de défense : les Persans tentèrent inutilement de s'en rendre maîtres ; ils y perdirent beaucoup de monde, & furent obligés d'abandonner le siège. Ce coup manqué, ils n'osèrent pas s'engager plus avant dans le pays : ils avoient devant eux Ali Pacha Gouverneur de Diarbekir, qui avec son armée étoit prêt à leur disputer le passage ; & ils craignoient que s'ils

* La Mésopotamie.

perdoient la bataille, la garnison de Mosul ne les troublât dans leur retraite. Ils prirent donc le parti de repasser le Tigre & de se retirer.

De l'autre côté, Nadir Chah trouva des difficultés qu'il ne put surmonter. Pour réussir dans son projet, il falloit prendre plusieurs villes fortes & bien défendues, donner des batailles, défaire des armées nombreuses, dompter des peuples guerriers, ennemis implacables des Kizilbaches, & tous animés d'une haine violente contre sa personne. Ce n'étoit plus de lâches Indiens qu'il avoit à combattre. La ruse & la surprise ne servoient de rien : on étoit sur ses gardes. La trahison même, qui lui avoit si bien servi dans l'Inde, étoit une ressource qu'il ne pouvoit espérer de trouver à Constantinople ; on s'y gouvernoit autrement qu'à la Cour du Mogol. Il falloit donc que la supériorité des forces & la valeur lui frayassent le chemin à sa prétendue conquête.

Destitué de ces moyens, il ne put rien exécuter. Il n'osa point

livrer de bataille, dans la crainte de perdre dans une seule journée, avec le nom de conquérant, l'état qu'il avoit usurpé, & peut-être la vie. Il n'y eut que quelques escarmouches entre ses troupes & celles du Grand Seigneur; la guerre traîna en longueur.

Dans cet intervalle, la tyrannie qu'il exerçoit sans cesse en Perse ayant fait révolter les peuples de diverses provinces, il se vit obligé d'y retourner pour arrêter & pour étouffer les desordres. Les provinces mêmes qu'il s'étoit fait céder par Muhammed Chah se soulevèrent: celle de Kiabul fut la première à s'affranchir du joug de la tyrannie. Outre que ces peuples, accoûtumés depuis long tems à la douceur du gouvernement de l'Inde, ne pouvoient supporter la dureté de celui de Nadir Chah, une circonstance acheva de les déterminer à la révolte.

J'ai ci-devant eu occasion de parler de Takikhan Begler-Beg de Fars. Ce Gouverneur ayant échoué dans sa dernière entreprise contre

les

les Meskietins *, Nadir Chah irrité contre lui, ordonna de le saisir & de l'amener. Après l'avoir accablé d'injures, il lui fit crever un œil. Il ne s'en tint pas là, cette punition lui paroissant trop douce, il donna ordre de le mutiler en sa présence, & en même-tems de prostituer ses femmes devant lui; joignant ainsi à la cruauté les suplices, le comble de l'outrage.

* Les Arabes de Meskiet ou Mascat.

Quelque-tems après sa colère s'étant appaisée, il le nomma Gouverneur de Kiabul. A peine ce Khan y fut-il arrivé, que profitant du mécontentement des peuples il se mit à la tête des rébelles. D'autres provinces suivirent l'exemple de celle de Kiabul: le mécontentement étoit général: le feu de la révolte gagnoit par-tout: à mesure que Nadir Chah l'éteignoit d'un côté, il s'allumoit d'un autre. Pour avoir le tems d'y apporter remède, il se vit dans la nécessité de demander la paix aux Turcs, & elle se fit par l'entremise d'Ahmed Pacha.

Depuis ce tems Nadir Chah a commis des cruautés, dont le seul

récit feroit horreur, & par là il s'est rendu de plus en plus insupportable à tout le monde : mais ce qui a accéléré sa perte, est qu'il a voulu forcer toute sa nation à reconnoître la croyance des Turcs pour bonne, & à l'adopter. Les Persans qui pendant tant d'années ont souffert patiemment les maux innombrables dont il les a accablés, n'ont pû supporter cette violence. On a conspiré contre le Tyran, même dans son armée, & il a été assassiné, à ce que l'on prétend, par un de ses propres parens.

Fin du Tome second.